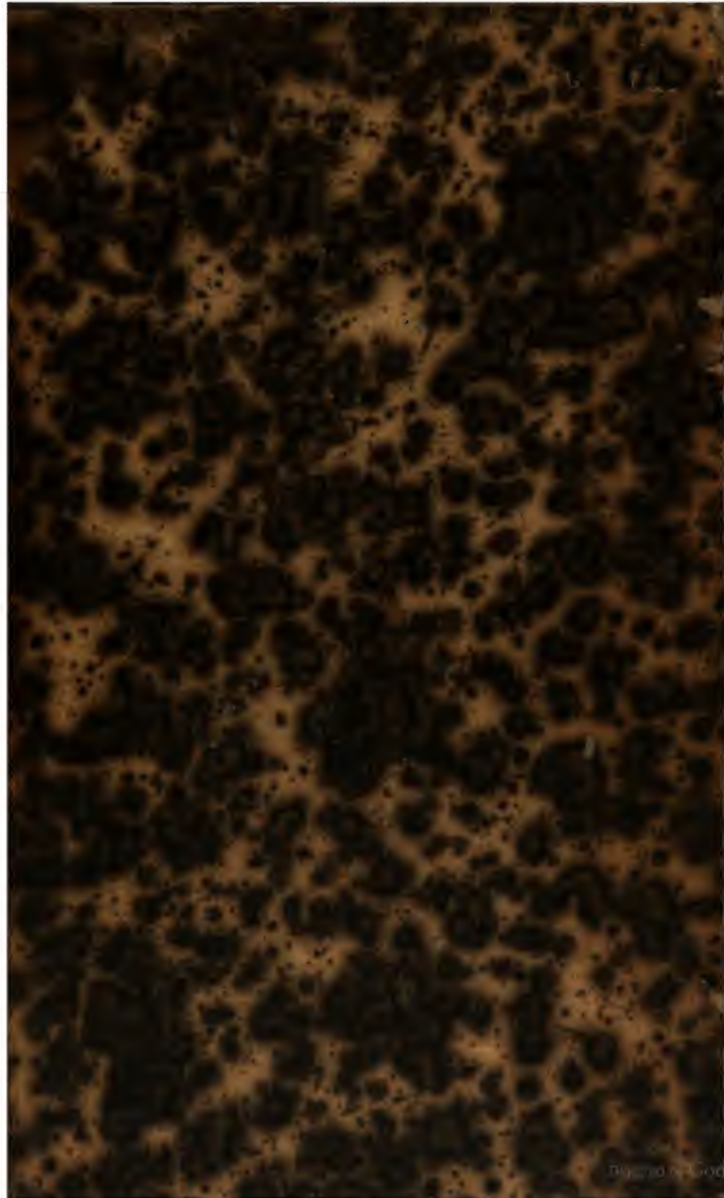
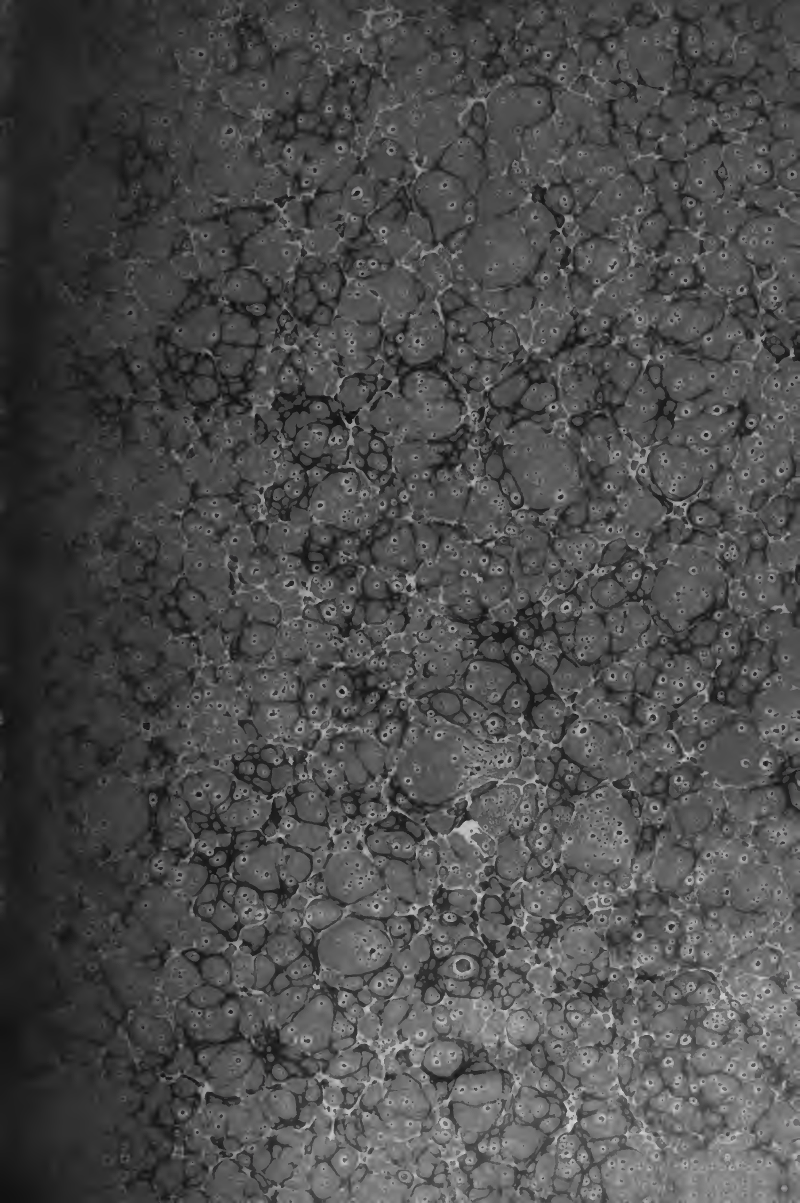
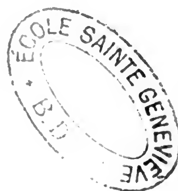


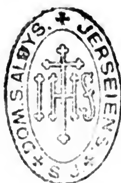




REVUE

BRITANNIQUE





PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

REVUE

BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE.

CHOIX D'ARTICLES
extraits des meilleurs écrits périodiques

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1861. — NOUVELLE SÉRIE DÉCENNALE.

TOME SIXIÈME.

(XXXVI)

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 34.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE,
Libraire de Leurs Majestés.

LA NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

1861

REVUE

BRITANNIQUE

BIOGRAPHIE. — SCIENCES.

WILLIAM HERSCHELL
ET
SES TRAVAUX ASTRONOMIQUES.

Le nom d'Herschell réveille le souvenir des plus grandes découvertes astronomiques ; la découverte d'Uranus, la jauge des cieux et la résolution des nébuleuses sont des faits qui ont rendu ce nom familier aux personnes les moins initiées aux arcanes de la science ; mais ce qu'on ne sait pas généralement, ce sont les difficultés qui hérissèrent la carrière de ce savant, et l'infatigable ténacité qui lui permit de parvenir, en dépit de la faiblesse des moyens, à la haute position qu'il conquit à la tête des astronomes modernes.

I

William Herschell, le second de quatre fils, naquit dans la ville de Hanovre, le 15 novembre 1738 ; ses parents occupaient un rang assez distingué dans le monde musical. Comme il fit voir de bonne heure des indices d'une vive intelligence et

d'une vive ardeur pour l'étude, son éducation fut plus soignée que celle de ses frères, et on lui donna un précepteur, mais telles étaient les modiques ressources de la famille, qu'elle ne put le lui conserver longtemps.

Le jeune homme résolut de chercher fortune en Angleterre; dans ce but, il accepta tout ce qui se présentait, et remplit les fonctions de chef de musique de la milice levée par le comte de Darlington.

Dès ce moment, il s'appliqua à perfectionner son éducation si malheureusement interrompue, et, en peu d'années, il parvint à acquérir des notions approfondies de six langues classiques ou vivantes. Un tel étudiant, à une telle époque, devait passer pour à peu près unique. Après s'être fatigué toute la journée dans l'exercice de sa profession, il veillait très-avant dans la nuit pour se livrer à l'étude, non pas seulement des langues, mais encore des formules abstraites contenues dans un traité d'harmonie récemment publié par le docteur Robert Smith. Ce livre était l'un des plus profonds ouvrages de mathématiques existant alors en anglais. Dès ses premières tentatives pour surmonter les difficultés qu'il rencontrait à chaque page, W. Herschell comprit l'urgente nécessité qu'il y avait pour lui de devenir un mathématicien, et en peu de mois il se rendit familier avec l'astronomie et l'optique, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses études musicales jusqu'à l'année 1765, époque où, un nouvel orgue venant d'être installé dans l'église d'Halifax, il se mit sur les rangs pour solliciter l'emploi d'organiste. Il eut le bonheur de l'obtenir, mais ne le garda pas longtemps, et pour subvenir à ses besoins les plus pressants il dut donner à Bath, alors le rendez-vous thermal du monde à la mode, plusieurs concerts qui furent tellement goûtés, qu'il fut nommé organiste de la chapelle connue sous le nom de la Chapelle octogone. Il put, en outre, se procurer quelques élèves, pour ajouter quelque chose à son salaire régulier.

Si l'on considère tout ce qui manquait encore à ceux qui se livraient aux sciences spéciales, en dehors des universités, on sentira qu'un homme, qui est parvenu à maîtriser des sujets aussi ardus que l'astronomie et l'optique à l'aide de documents très-imparfaits, devait être doué d'une persévérance plus qu'or-

dinaire. Les meilleurs ouvrages sur l'astronomie étaient alors les *Cours* de Keill, professés à l'université d'Oxford, au commencement du dix-huitième siècle, et formant un traité complet qui comprenait toute la théorie newtonienne sur la matière et le mouvement ; c'était l'*Astronomie* de Ferguson, ouvrage populaire des plus utiles, mais traitant plutôt des éclipses et des prochains passages de Vénus sur le soleil, pour l'année 1761 et l'année 1769, que des détails nécessaires à un commençant. Il y avait enfin les nombreux mémoires publiés dans les *Transactions philosophiqnes*, journal de la Société royale ; mais le prix élevé de cette collection l'empêchait d'être à la portée de tout le monde.

Malgré ces désavantages, Herschell trouva dans l'étude des corps célestes un intérêt qui lui inspira le désir de contempler ces étranges phénomènes dont la lecture l'avait tant charmé. A cette époque, un téléscope était une rareté qui ne se trouvait que dans les observatoires ou les palais de l'aristocratie. Herschell emprunta d'un ami un réflecteur grégorien [1] de deux pieds, et c'est à l'aide de cet instrument qu'il étudia le système planétaire. Un tel instrument, quoique d'une grande valeur dans ce temps-là, est à peu près inconnu aujourd'hui. Les télescopes alors employés étaient des réflecteurs ou des lentilles d'une puissance très-limitée. En 1757, Dollond ayant réussi à perfectionner le télescope à réfraction, on délaissa les lourds instruments employés jusqu'alors. Ainsi, le docteur Long (d'Oxford) observait les bandes de Jupiter et l'anneau de Saturne à l'aide d'un télescope à réfraction de soixante pieds. Ces instruments furent bientôt détrônés par les *achromatiques* de Dollond, n'ayant que trois pieds et demi de longueur, et doués d'une puissance bien supérieure à celle d'un télescope de cent pieds construit d'après les anciens principes.

Le plaisir que ressentit le futur astronome en voyant de ses propres yeux ce qu'il ne connaissait que par la lecture, l'engagea à commander à Londres un télescope grégorien plus puissant. Mais le prix d'un tel télescope, construit par le meilleur opticien du jour, James Short (d'Edimbourg), dépassait ses moyens. En

[1] Ainsi nommé d'après Grégory, astronome anglais du dix-septième siècle.

effet, d'après un catalogue de cet artiste, nous voyons que, pour un réflecteur grégorien d'une longueur focale de deux pieds et d'un diamètre de cinq pouces, d'un grossissement de soixante-dix à deux cent cinquante fois, le prix était de 35 guinées, soit 925 francs. Une telle entrave fit concevoir à Herschell, qui avait alors lu les meilleurs traités d'optique, l'idée de mettre ses connaissances à profit, en construisant de sa main l'instrument qu'il ne lui était pas possible d'acheter. On ne saurait s'imaginer les difficultés d'une telle entreprise, car, si pour un opticien, qui a tous les moyens à sa disposition, ce n'est point une chose si facile, que l'on juge de ce que cela devait être pour un jeune homme dans la situation d'Herschell se mettant au travail en doutant du résultat.

La première difficulté était de se procurer un disque de métal d'une dimension convenable ; puis il s'agissait de lui donner la courbe nécessaire pour produire l'image focale. L'usure du métal, au moyen de l'émeri, n'était pas non plus d'une exécution aisée, la courbe devant être produite par la révolution d'une parabole ou d'une hyperbole autour de son axe. Herschell résolut donc de se construire un réflecteur newtonien, comme étant plus facile d'exécution et en même temps supérieur dans ses résultats. Il s'arrêta au principe de la réflexion, parce qu'à cette époque la construction d'objectifs à réfraction était encore d'une incertitude à faire reculer l'étudiant le plus amoureux de la science ; car il n'en était pas alors comme aujourd'hui, que nos traités d'optique contiennent les tables des divers rayons nécessaires pour une fabrication correcte des lentilles, ainsi que les lois de la dispersion chromatique et les moyens d'y obvier par la composition chimique du verre. En outre, le réflecteur possède une qualité des plus précieuses, c'est que, si le miroir est sans défaut, on peut examiner l'image avec un grossissement illimité, tandis que, dans les instruments composés de lentilles non achromatiques, le grossissement altère l'image.

Enfin, après mille déceptions, Herschell fut récompensé de ses peines en voyant apparaître la planète Saturne dans un réflecteur de cinq pieds. Dès ce moment commence la vraie carrière astronomique de ce grand homme.

Avant de le suivre dans sa nouvelle carrière, nous allons

brièvement indiquer où en était l'astronomie dans cette année 1774. Nous avons déjà parlé de l'*Astronomie* de Ferguson. A la tête des savants du jour se trouvait Flamstead, qui, pendant son passage à Greenwich comme astronome royal, avait catalogué trois mille étoiles avec une remarquable précision et, par là, posé les premiers jalons qui, plus tard, guidèrent ses successeurs. Bradley avait découvert l'aberration de la lumière. Halley avait prédit le retour de la comète qui avait paru en 1758-59 ; cette réalisation avait inspiré un certain respect pour les astronomes. Le capitaine Cook, en 1769, avait observé, à Otahiti, le passage de Vénus sur le soleil, et la différence des parallaxes entre cette île, Saint-Pétersbourg, Pékin et Batavia, avait donné la véritable distance de la terre au soleil. Cette dernière observation eut pour résultat de faire rectifier les erreurs de distances consignées dans l'ouvrage de Ferguson et donnant des chiffres bien au-dessous de la vérité. Aussi regarda-t-on le système planétaire comme étant presque à lui seul l'univers entier, et l'on considéra la planète de Saturne, escortée de ses brillants anneaux et de ses cinq satellites, comme la sentinelle avancée du système solaire. Nous verrons plus tard que ce magnifique système n'est qu'un atome dans l'univers. Les étoiles fixes avaient à peine été soumises à l'observation, excepté quand l'on voulait essayer la puissance d'un télescope ; car on avait découvert que l'étoile semblait diminuer en raison de l'accroissement de puissance de l'instrument, tandis que les planètes, au contraire, se développaient en disques radieux. Les astronomes se contentaient donc d'observer les planètes et de dresser des tables correctes de leurs révolutions, lorsque la descente d'Herschell dans l'arène bouleversa complétement l'ordre des choses et agrandit le domaine des recherches par ses révélations sur la poussière étoilée. C'est dans cette nouvelle phase que nous allons désormais le suivre.

Encouragé par son premier succès, Herschell parvint à construire un réflecteur de sept pieds, et avec tant de perfection, qu'il put y appliquer des grossissements indéfinis. Un tel instrument le mettait tout de suite au rang des astronomes, du moins pour ce qui touchait à l'observation. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin, et construisit un télescope de dix pieds, puis enfin un

de vingt pieds. Jamais encore l'on n'avait tenté ni même conçu l'exécution d'un semblable télescope. Pendant tout ce temps, étant resté toujours organiste, il ne pouvait construire ces admirables instruments que pendant ses heures de loisir. Une fois occupé à ce travail, il continuait jusqu'à ce que sa tâche fût terminée, sans s'interrompre pour prendre un peu de nourriture que sa sœur lui portait à la bouche avec une cuiller, comme l'on fait aux petits enfants. Peu à peu il restreignit le nombre de ses leçons, afin d'avoir plus de temps pour l'étude. Il passa en revue avec le plus grand soin toutes les planètes connues, et, en 1780, étudia l'anneau de Saturne, afin d'en expliquer certaines divisions inaperçues jusque-là.

W. Herschell commença ensuite une inspection minutieuse des cieux, étoile par étoile, et pendant un an et demi fit les plus soigneuses comparaisons de leurs distances relatives. Le 13 mars 1781, il examinait la constellation des Gémeaux à l'aide du télescope de sept pieds, lorsque, tout près des brillantes étoiles de Castor et de Pollux, il remarqua un astre de la septième grandeur, à peine visible à l'œil nu. Dans le champ du télescope se trouvaient bien d'autres étoiles, mais celle-là paraissait trop grande pour être une étoile fixe ; aussi attira-t-elle plus spécialement l'attention de notre astronome. Il dirigea donc son télescope de vingt pieds sur ce nouvel astre, dont les proportions ne firent qu'augmenter. Herschell crut d'abord avoir découvert une comète, mais elle n'était pas pourvue de l'appendice caractéristique. Il fit part de ses observations à Maskelyne, astronome de Greenwich, qui se mit à l'œuvre le 17 mars 1781. Celui-ci supposa que ce nouvel astre, dont l'éclat était un peu plus pâle que celui de Jupiter, était une planète. Le président Bochard de Saron (de Paris) et Lexell (de Saint-Pétersbourg), alors à Londres, dans l'hypothèse que ce pouvait être une comète, essayèrent d'en calculer les éléments, mais ils découvrirent bientôt des différences inconciliables entre les données théoriques d'une courbe parabolique et les positions réellement observées. La découverte fut discutée dans tous les observatoires, et bientôt on en vint à la conclusion, qu'Herschell avait découvert une nouvelle planète au delà de Saturne, décrivant une orbite presque circulaire dont le rayon était d'environ dix-neuf fois la distance

de la terre au soleil. On calcula que la durée de la révolution était d'environ quatre-vingt-deux années. Les découvertes ultérieures ont, en effet, donné pour résultat exact une révolution de quatre-vingt-quatre ans et une distance au soleil de 1,800 millions de milles, soit 660 millions de lieues, en tenant compte de certaines perturbations occasionnées par d'autres corps planétaires. Ces éléments une fois déterminés, l'orbite fut exactement calculée, et l'on examina les diverses cartes célestes pour s'assurer si d'autres astronomes n'avaient point observé et inscrit cette planète comme une étoile fixe. En effet, Flamstead l'avait inscrite, le 13 décembre 1690, comme étant la trente-quatrième du Taureau; cette observation avait été renouvelée en 1712 et 1715. Mayer l'avait aussi notée à Gœttingen, le 27 septembre 1756, et Lemonnier l'avait inscrite douze fois jusqu'à l'année 1771. Herschell dirigea son télescope sur les régions indiquées par ces catalogues, et comme elles étaient entièrement vides, il n'eut plus de doute sur sa découverte. Herschell la nomma donc l'Astre de Georges, *Georgium sidus*, en l'honneur du roi d'Angleterre, mais les astronomes la baptisèrent du nom d'Uranus, qu'elle porte encore aujourd'hui, d'après l'habitude prise de donner aux astres des noms mythologiques, et aussi parce que le mot *sidus* était incorrect, impliquant une idée de fixité que n'avait point cet astre.

Lors même qu'Herschell n'eût jamais fait d'autre découverte, celle-ci n'en eût pas moins été un immense résultat, puisque c'est à cette découverte et aux études qui en ont été la conséquence que l'on doit la révélation des astéroïdes entre Mars et Jupiter qui excitent un si haut intérêt. Mais fort heureusement pour la science, ce ne fut là que le commencement d'une immense série de découvertes.

Le nom d'Herschell commençait à se répandre dans le monde, et le roi Georges III le nomma astronome royal aux appointements de 400 liv. st. (10,000 francs). Notre astronome prouva alors qu'il n'était pas exclusivement absorbé par la poursuite des astres : deux beaux yeux l'avaient séduit; il se maria et vint à Datchet, près de Windsor, puis à Slough, où il entreprit ses études sur les étoiles fixes et ses recherches sur la construction générale de l'univers. Fort du patronage royal, il se remit à la

fabrication de télescopes encore plus puissants que les précédents. Le plus célèbre est celui de quarante pieds, qui fit l'admiration du monde savant. Sir Joseph Banks en présenta les plans au roi, qui voulut bien se charger des dépenses. Il fut donc commencé en 1785 et terminé en août 1789. La description détaillée, accompagnée de dix-huit planches, en est consignée dans les *Transactions philosophiques* de 1795, où elle remplit 63 pages in-4°. Quoique des descriptions plus ou moins abrégées se trouvent à peu près dans tous les traités, il sera peut-être intéressant de donner quelques détails peu connus.

Le miroir était fait d'un mélange de cuivre et d'étain d'un poids de 2,118 livres, d'une épaisseur de 3 pouces et demi, et d'un diamètre de 48 pouces. Il était placé à l'extrémité d'un tube de fer, épais d'un trente-sixième de pouce, pesant 14 livres par pied carré. Ce tube fut porté de la fabrique jusqu'à Slough par vingt-quatre hommes divisés en brigade de six. La longueur était de 39 pieds 4 pouces et le diamètre de 4 pieds 10 pouces. Un tube de bois, dans les mêmes proportions, eût pesé au moins 3,000 livres de plus. Pour l'empêcher de se déformer sous son propre poids, on fixa à l'intérieur des cercles et des barres longitudinales en fer. A l'extrémité relevée du tube furent fixés les oculaires, à travers lesquels l'observateur regardait dans le miroir. Pour pouvoir mettre en mouvement une si colossale machine, il fallut l'entourer d'échafaudages gigantesques supportant tout un système de poulies et de cordages semblable à un gréement de navire. L'observateur se postait sur une galerie mobile près de l'orifice supérieur du tube ; cette galerie se déplaçait sans difficulté ; ce n'était que le déplacement du tube qui exigeait que l'on fît fonctionner le mécanisme entier. Le tout reposait sur des fondations en briques recouvertes de pavés. Au centre de l'appareil était un poteau en chêne, servant de pivot à tout le système qui tournait horizontalement avec beaucoup de facilité. Trois personnes suffisaient pour les observations : une pour diriger l'instrument, une autre pour observer, et une troisième pour prendre les notes. On avait soin de retirer le miroir lorsqu'il ne se faisait pas d'observations, afin de le soustraire à l'action de l'air et de l'humidité.

Après la mort de l'illustre astronome, les échafaudages s'étant

détériorés, sir John Herschell fit substituer au colosse un télescope plus petit de moitié, et qui demeura à Slough jusqu'au départ de sir John pour Collingwood.

II

Nous allons maintenant suivre notre astronome dans ses travaux sérieux et méthodiques, qui peuvent se diviser en trois classes :

L'étude du système planétaire, comprenant les observations sur le soleil, les planètes et les comètes;

L'étude des sphères stellaires, ou observations sur les étoiles doubles triples ou multiples;

Enfin la jauge des cieux, ou spéculations sur la matière cosmique, la translation, la gravitation universelle, etc.

SYSTÈME PLANÉTAIRE.

Soleil. — Herschell se livra à plusieurs observations sur le soleil, surtout en 1779, époque où deux taches de 15,000 lieues de diamètre furent visibles à l'œil nu. De ces observations, continuées avec soin, il conclut que, dans ces taches, il avait entrevu le noyau central du soleil, mis à nu par des déchirures ou des crevasses occasionnées dans son atmosphère lumineuse. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Le soleil ne paraît pas être autre chose qu'une planète très-grande et très-brillante, évidemment la première, ou plutôt la seule primaire de notre système, toutes les autres lui étant tout à fait secondaires. Il est probablement habité comme le sont les autres planètes, par des êtres dont les organes sont adaptés aux circonstances de ce vaste globe. » On lui avait objecté que, puisque la chaleur solaire se manifeste avec tant d'énergie à la surface de la terre, c'est-à-dire à 35 millions de lieues de distance, la surface même du soleil doit subir une chaleur au delà de toute conception ; il démontra que la chaleur n'agit qu'à travers un milieu calorifique, de même que le choc du fer et du caillou enflamme la poudre en dégageant la chaleur latente. A l'appui de cette proposition, il cita un autre exemple : que les sommets des montagnes rarement protégées par les nuages contre l'action directe des rayons solaires, sont presque toujours cou-

verts de neiges. On peut donc supposer que l'atmosphère solaire n'est pas douée d'une chaleur propre fort intense.

En présence du développement actuel de la photographie, on sent toute l'importance des études d'Herschell sur la constitution physique des rayons solaires. En 1800, il présenta à la Société Royale un mémoire sur la puissance calorifique du spectre solaire. Jusqu'alors on avait supposé que chaque rayon contribuait proportionnellement à déterminer la chaleur produite par la concentration des rayons au moyen d'une lentille. Herschell étudia le soleil avec différents télescopes, et employa diverses combinaisons de verres colorés. Dans certains cas, il perçut plus de chaleur que de lumière, tandis que dans d'autres il obtint une vive lumière sans beaucoup de chaleur. Il en inféra que les rayons du prisme répandent la chaleur d'une manière fort inégale, et, en effet, il découvrit que le rayon jaune et le rayon vert étaient les plus lumineux, tandis que le rayon violet l'était le moins. Il supposa même, ce qui est aujourd'hui une vérité, que les rayons prismatiques jouissaient de propriétés chimiques différentes.

Lune. — Herschell employa souvent ses plus puissants télescopes dans l'étude de notre satellite, et le 19 et le 20 avril 1787 il crut remarquer des indices d'activité volcanique dans l'hémisphère obscurci de la nouvelle lune. Le point lumineux était situé près de la tache nommée Hélicon, et ressemblait à un charbon ardent recouvert d'une légère couche de cendre blanche. Au reste, on n'a jamais pu s'assurer si ses conjectures étaient fondées. Avec le télescope de 40 pieds et au grossissement de 1,000 fois, la lune présentait un aspect magnifique et ne semblait éloignée que d'environ 100 lieues.

Mercure. — Cette planète, toujours plongée dans les rayons du soleil, ne peut être convenablement étudiée à l'aide des grands télescopes, à cause de l'extrême intensité de la lumière.

Vénus. — Herschell éprouva les mêmes difficultés dans l'étude de la rotation de Vénus, que les uns estimaient être d'une durée de 23 heures et demie, et les autres de 24 jours[1].

Mars. — Il réussit mieux dans ses observations sur la pla-

[1] Cette rotation est, en effet, de 23 heures 21 minutes.

nète de Mars, qu'il consigna dans un mémoire lu en 1784. On avait déjà, longtemps avant lui, observé près du pôle sud de cette planète une grande tache blanche, sujette à des variations assez tranchées pour être remarquées. Herschell supposa que ces changements provenaient de ce que la planète subissait de longs et ténébreux hivers. En 1781, cette tache devint considérable à la suite d'une nuit d'au moins douze mois ; en 1783, elle diminua pendant plusieurs mois, le pôle sud se trouvant en été, tandis que la tache du pôle nord suivait, aux mêmes époques, des phases inverses. Il en conclut donc que les points lumineux des pôles provenaient de la réflexion de la lumière sur des régions glacées. Aucune de ses observations ne révéla la présence d'un satellite.

Petites planètes. — Il fit aussi de nombreuses observations sur les quatre petites planètes connues alors, entre Mars et Jupiter, et ses chiffres sur leurs dimensions différèrent beaucoup des chiffres indiqués par les astronomes allemands. A cette époque, du reste, ces astres n'occupaient point les savants comme aujourd'hui.

Jupiter. — Une longue série d'observations sur les satellites de Jupiter lui démontra qu'ils tournent sur leurs axes pendant la durée d'une révolution synodique autour de la planète exactement comme fait la lune autour de la terre. Ce qui le conduisit à ce résultat, ce fut la différence d'éclat, selon les diverses stations de ces astres. A l'aide de ses instruments les plus puissants, il put voir que les bandes de Jupiter se subdivisent en bandes plus petites.

Saturne.—C'est encore avec ces instruments qu'il put résoudre, à propos de Saturne, certaines difficultés inexplicables avant lui. Son idée de cette planète était qu'elle ressemblait à un parallélogramme dont les coins étaient arrondis de manière à rendre les régions polaires et les régions équatoriales plus aplaties que dans une sphère régulière. L'expérience a depuis corrigé cette opinion, qui doit sans doute être attribuée à quelque défaut d'optique ; notre astronome vit souvent des taches sur cette planète, surtout dans l'été de 1780. En 1793, il remarqua une bande quintuple qui l'aida à déterminer la période de rotation, inconnue jusqu'alors. Il supposait que Saturne était entouré

d'une épaisse atmosphère, à en juger par les changements d'aspect et de quantité des bandes d'un an à l'autre, et les éclipses des satellites visibles vingt minutes de plus qu'ils n'auraient dû l'être, s'il n'y avait point eu de réfraction atmosphérique.

On supposait alors que Saturne possédait cinq satellites et un anneau double. Quatre de ces satellites avaient été découverts par Cassini, de 1671 à 1684, et un par Huyghens, en 1655, à l'aide de longs télescopes à réfraction. Ces cinq anciens satellites, Titan, Japet, Rhéa, Dioné et Téthys, peuvent se voir à l'aide d'un télescope dont l'objectif a au moins quatre pouces de diamètre. Le 28 août 1789, le télescope de 40 pieds accusa la présence d'un sixième, qui fut nommé Encelade. Le 17 septembre suivant, un septième, plus rapproché de la planète, fut encore découvert et reçut le nom de Mimas. Ces deux derniers ne peuvent être vus qu'à l'aide d'un instrument puissant. En 1848, MM. Bond et Lassell en découvrirent un nouveau qu'ils nommèrent Hypérion. De tous ces satellites, le plus considérable est Titan, découvert par Huyghens, et Herschell l'étudia souvent à l'aide d'un grossissement de 500 fois. Il observa aussi les éclipses de ces satellites, et en 1789, année où la terre, étant dans le plan de l'anneau, ils paraissaient en saillie sur le bord, Herschell les considéra comme des micromètres, et s'en servit pour calculer l'épaisseur de l'anneau. Avant Herschel, les anneaux semblaient disparaître à des intervalles réguliers. Mais ses puissants télescopes purent toujours lui permettre de les voir, même lorqu'ils devenaient invisibles avec les instruments ordinaires. Ces anneaux sont distants de la planète d'environ 9,000 lieues et sont entraînés avec elle dans sa révolution.

Uranus. — Après la découverte d'Uranus, notre astronome se livra à de longues recherches pour tâcher de lui découvrir quelques satellites, mais ce fut sans succès, car la planète était alors dans une région du ciel où les étoiles télescopiques abondent. En 1787, il modifia le plus fort de ses instruments en rejetant le miroir plan construit d'après le principe newtonien, et trouvant le champ de vision considérablement plus éclairé, il résolut d'étudier de nouveau sa planère. Il crut avoir découvert qu'elle était accompagnée de six satellites, mais la correction de ses observations fut mise en doute, et les instruments modernes,

malgré leur perfection, n'ont point encore décidé la question, qui ne pourra être tranchée que dans quelques années, lorsque sa déclinaison la rendra plus favorable à l'observation [1].

Comètes. — Les comètes attirèrent aussi son attention, mais surtout celle de sa sœur, Caroline Herschell, qui découvrit plusieurs comètes télescopiques, ce qui lui valut son admission dans la Société astronomique en 1835. Son frère fit plusieurs observations sur la grande comète de 1811, et il trouva que, dans la nuit du 15 octobre, la queue avait une longueur de 40 millions de lieues et une largeur de 6 millions et demi. Il supposait que le noyau était sphérique, jouissant d'une lumière propre et tournant sur son axe. Il calcula que la durée de la révolution était de trois mille ans, résultat inférieur au calcul d'autres astronomes.

Jusqu'ici nous n'avons suivi Herschell que dans ses découvertes du système planétaire. Quelle que soit leur importance, elles sont pour ainsi dire nulles, si on les compare avec ses étonnantes explorations parmi les étoiles fixes, que jusqu'alors les astronomes s'étaient contentés de regarder, mais sans résultat pour la science. Dès le début de sa carrière astronomique, aidé de ses gigantesques télescopes, Herschell obtint des résultats vraiment extraordinaires.

ASTRONOMIE STELLAIRE.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, on avait remarqué que, vues au télescope, les étoiles, au lieu de devenir plus grandes, comme il était naturel de le supposer, semblaient plus petites, tandis que les corps planétaires prenaient un développement proportionné au grossissement. Herschell en inféra que les étoiles doivent être à des distances tellement considérables, que les télescopes alors en usage ne produisaient aucun effet, même avec les plus puissants grossissements. Quoique l'on eût généralement l'idée d'un immense éloignement des étoiles, cependant il ne semble pas que l'on ait alors cherché à le mesurer; le révérend docteur Bradley et Hooke faisaient seuls exception.

[1] On reconnait aujourd'hui quatre satellites se mouvant, contrairement à la loi générale, *d'Orient en Occident.*

En 1669, ce dernier essaya de calculer le déplacement de l'étoile *Gamma* du Dragon, une des étoiles visibles presque toute l'année; mais le défaut d'instruments suffisamment précis pour mesurer de si petits angles le fit échouer. Hamstead ne réussit pas mieux, et ce ne fut que vers 1725 que Bradley, reprenant les observations de Hooke, arriva à cette conclusion, que le mouvement de la lumière, combiné avec la translation progressive de la terre dans son orbite, nous fait voir les étoiles dans une position autre que celle dans laquelle nous les verrions si l'œil était un point fixe. Une telle théorie fut une des plus importantes découvertes de l'époque. Herschell, voyant l'impossibilité de déterminer les distances des étoiles par les moyens ordinaires, proposa un autre moyen : « Lorsque la terre, dit-il, est à un point particulier de son orbite, que l'on fasse une observation sur deux étoiles très-rapprochées : la terre arrivant au point opposé de son orbite, les deux étoiles devront paraître plus écartées qu'à la première observation. Les angles sous lesquels elles paraîtront à ces deux époques seront différents, et l'on pourra ainsi déterminer leur parallaxe. » Mais, dans la poursuite de ce problème, Herschell découvrit des phénomènes si extraordinaires, qu'il perdit de vue son premier objet. Avant de le suivre plus loin, nous devons dire quelques mots sur les notions que l'on possédait alors sur les étoiles doubles et multiples.

Etoiles doubles. — En 1759, Bradley avait remarqué que l'étoile Castor était accompagnée d'une autre étoile plus petite; mais cette découverte ne parut d'aucune importance, car le télescope avait dédoublé plusieurs étoiles qui paraissaient simples à l'œil nu. On croyait donc qu'une petite étoile, fort éloignée de la plus grande, se trouvait sur la même ligne de vision. A cette époque, on connaissait environ huit de ces étoiles. Herschell découvrit, à son grand étonnement, qu'avec des grossissements suffisants, beaucoup d'étoiles de premier ordre pouvaient être dédoublées. Il essaya divers grossissements, de 200 à 3,000 et même 6,500 fois, sur d'autres étoiles, et après plusieurs années d'observations il dressa des catalogues d'étoiles doubles et triples. L'un de ces catalogues, qui en contenait 269, en indiquait 227 inconnues jusque-là. Quelques-unes étaient doubles, triples, deux fois doubles, quadruples, triples-doubles et mul-

tiples; 24 ne pouvaient être vues qu'avec un télescope puissant, par un ciel des plus clairs; 46 se trouvaient distantes de 5 à 15 secondes; 44 de 15 à 30 secondes; 50 de 30 secondes à 1 minute, et 66 de 1 à 2 minutes. Pour se faire une idée de ces distances entre les étoiles qui composent un groupe multiple, il suffit de dire que le diamètre apparent de la lune est d'environ 30 minutes.

Au bout de quelques années, Herschell découvrit que plusieurs des étoiles mineures changeaient de position, qu'elles opéraient une révolution autour de l'étoile principale. Le fils de notre astronome, sir John Herchell, aidé de sir James South, a dressé un catalogue de 380 étoiles doubles, dont les angles de position et les distances sont calculés avec la dernière précision. Plus tard il fut porté à 480. Quelques années après, sir John Herschell fit une liste de 3,300 étoiles doubles et triples observées par lui-même. Le professeur Struve, de l'observatoire russe de Dorpak, a dressé un catalogue de 3,000 étoiles doubles, après avoir observé plus de 120,000 étoiles. Le séjour de sir John Herschell au cap de Bonne-Espérance, de 1835 à 1837, lui permit de porter ce catalogue à 6,000. Mais l'impulsion première donnée à ces travaux est due à l'infatigable persévérance de William Herschel. Dans un mémoire publié en 1803, il démontra jusqu'à l'évidence, que la seule hypothèse d'une plus petite étoile tournant autour de la grande dans une orbite circulaire ou elliptique suffisait pour résoudre toutes les difficultés, et cette assertion a été confirmée par l'observation. Il avait calculé pour l'étoile satellite de Castor une révolution de 342 ans. Les modernes ont trouvé une période plus courte, soit 250 ans. La petite étoile de *Gamma* de la Vierge tourne autour de la principale en 182 ans; celle d'*Epsilon* du Bouvier en 1,600 ans; celle d'*Êta* de la Couronne en 43 ans. Cette dernière étoile a été examinée depuis l'époque présumée de l'accomplissement de sa révolution, et l'exactitude de la prédiction a été confirmée. En 1782, Herschell observa l'étoile *Zêta* d'Hercule avec un grossissement de 460, et vit les deux étoiles séparées par une distance égale au demi-diamètre de la petite étoile; en 1795, avec le même grossissement, la distance était à peine sensible. En 1802, les deux étoiles n'en formaient plus qu'une, légèrement dé-

formée. Le 11 avril 1803, avec un grossissement de 2,140 fois, elle était encore déformée, et il n'y avait qu'un quart du diamètre apparent de la petite étoile qui fût occulté. Il conclut de là que le mouvement n'était pas absolument central et démontra le mouvement orbitaire de la petite étoile, et par suite l'existence des lois de la gravitation jusque dans les espaces les plus reculés.

L'observation des étoiles doubles fit découvrir aussi la différence de coloration existant entre elles. Souvent l'étoile principale est d'une couleur rougeâtre ou orange, tandis que la petite est bleue ou verte. Dans la constellation de Cassiopée, l'étoile *Êta* offre la belle combinaison d'une principale blanche et d'une secondaire rouge violette. *Zêta* d'Hercule offre une grande étoile bleuâtre et une petite de couleur cendrée. Les spéculations concernant les étoiles colorées sont du plus haut intérêt ; mais nous allons passer à des découvertes encore plus remarquables, qui laissent bien loin derrière elles tout ce que nous venons de décrire.

La Voie lactée. — En observant les étoiles doubles ou triples, nous ne faisons qu'examiner des objets qui sont, pour ainsi dire, à notre portée; mais, pour nous faire quelque idée de l'immensité de l'univers, il faut pousser plus loin nos investigations. La découverte de nouveaux systèmes solaires, obéissant aux mêmes lois que le nôtre, suggéra à Herschell l'idée que l'espace pouvait être ainsi rempli indéfiniment au delà de la portée visuelle. Il dirigea donc ses réflecteurs sur la Voie lactée, qui, même à l'œil nu, paraît un assemblage d'étoiles. Elle commence dans la partie septentrionale des cieux, à 30 degrés environ du pôle, traverse les constellations de Cassiopée, de Persée, du Cocher, d'Orion et des Gémeaux ; puis, coupant le zodiaque; elle entre dans l'hémisphère austral, passe au milieu du navire Argo, point de sa plus grande splendeur, et, rentrant dans l'hémisphère boréal, se partage en deux branches, dont l'une se dirige à travers la queue du Scorpion, le Sagittaire, l'Aigle et le Cygne, et l'autre se dirige par la queue du Scorpion vers le cou du Cygne, d'où elle était partie. Entre Persée et Cassiopée se trouve une séparation dans ce fleuve brillant; l'éclat varie d'intensité, surtout près de l'Argo et de la Croix du Sud. Vue du sommet de

l'Etna, elle ressemble à une flamme brillante traversant les cieux.

Herschell dirigea donc sur cette zone étincelante un réflecteur newtonien de 20 pieds de longueur focale et de 18 pouces d'ouverture. Près de la tête d'Orion, il trouva un nombre immense d'étoiles qu'il essaya de compter en les divisant en plusieurs champs, pour ensuite arriver à calculer le nombre d'étoiles dans une portion donnée de la Voie lactée. Sept champs lui donnèrent de 63 à 110 étoiles, soit 79 étoiles en moyenne. Puis, supposant un champ de vision de 15 minutes de diamètre, il trouva qu'une bande, de 15 degrés de long sur 2 de large, ne contenait pas moins de 50,000 étoiles, assez considérables pour être facilement comptées, sans y comprendre au moins le double de ce nombre, faiblement visibles, par défaut d'éclat suffisant. C'est donc au moins cinquante fois plus que l'œil nu n'en peut apercevoir à la fois dans le ciel tout entier. Si le firmament était également garni partout, un tel télescope découvrirait 68 millions et demi d'étoiles! Mais il faut observer que ce n'est là que la quantité d'étoiles trouvée dans les endroits *vides* de la Voie lactée! Dans les régions plus fournies, Herschell eut des champs de vision contenant 588 étoiles, ce qui donna 116,000 au bout d'un quart d'heure. Dans cette observation, le télescope était fixe, et par suite de la rotation terrestre le champ de vision changeait constamment. Il peut d'abord paraître impossible qu'un seul homme puisse compter de tels nombres, mais il faut remarquer qu'un chiffre approximatif des étoiles visibles à la fois dans le champ du télescope peut donner une assez correcte idée du total, si l'on a les dimensions exactes de la zone observée. Une autre fois, Herschell ne vit pas moins de 258,000 étoiles en 41 minutes! Le révérend docteur Dick calcula que, si tout le firmament était aussi bien rempli que la Voie lactée, on verrait avec un semblable télescope plus de 195 millions d'étoiles! Voici en quels termes sir John Herschell parle de la Voie lactée : « Cette remarquable ceinture, examinée avec de puissants télescopes, se trouve entièrement composée d'étoiles éparpillées par millions, comme une étincelante poussière, sur le fond obscur des cieux! »

Notre astronome essaya de sonder la profondeur de cette

couche d'étoiles, et il nous dit que son télescope de 20 pieds pénétra à une distance égale à 497 fois la distance du brillant Sirius. S'il en est ainsi, une couche d'étoiles de 497 astres d'épaisseur, chacun d'eux aussi éloigné l'un de l'autre que l'est Sirius de notre soleil, se trouvait visible dans ce télescope. Or, la distance de Sirius au soleil est estimée, d'après les calculs les plus modérés, à 6,000 milliards de lieues. La dernière étoile visible avec ce télescope était donc à une distance 497 fois plus grande, c'est-à-dire à près de 3 millions de milliards de lieues! La lumière traversant l'espace au pas de 70,000 lieues par seconde, ne serait pas moins de 1,600 ans à parcourir un semblable intervalle! De tels résultats peuvent d'abord sembler exagérés, mais l'étude des nébuleuses a révélé des distances bien autrement écrasantes pour l'imagination [1].

JAUGE DES CIEUX.

D'après ces observations, Herschell supposa que la Voie lactée n'était qu'un seul des systèmes d'étoiles éparpillées dans l'univers. D'après lui, notre système se trouverait vers le centre de cet amas de soleils, non pas au centre de la Voie lactée, mais vers un des bords, près du point de bifurcation. Cette hypothèse est basée sur le raisonnement suivant : si un nombre d'étoiles était disposé entre deux plans parallèles, indéfiniment étendus dans chaque sens, mais à une distance considérable l'un de l'autre, un œil, placé quelque part dans cette couche d'étoiles, verrait tous les astres dans la direction de ces plans, projetés dans un grand cercle qui paraîtrait lumineux par suite de leur accumulation ; sur les bords, au contraire, le ciel semblerait parsemé de constellations plus ou moins serrées, selon la distance des plans et le nombre des étoiles brillant sur les bords de la couche stellaire.

Afin de vérifier l'exactitude de son hypothèse, Herschell entreprit de *jauger* les cieux, ce qu'il fit en comptant incessam-

[1] Nous nous permettrons de rectifier ces chiffres, d'après l'autorité d'Arago, qui porte la distance de Sirius à plus de huit fois le chiffre indiqué, c'est-à-dire à 52,000 milliards de lieues! 497 fois cette distance feraient 26 millions de milliards (26 suivi de *quinze* zéros), traversés par la lumière en 12,000 ans! E. P.

ment les étoiles dans des champs de vision très-rapprochés. Ce procédé lui fournit une moyenne pour une région donnée. En supposant les étoiles distribuées d'une manière à peu près égale, il est clair que la région de la Voie lactée où les étoiles sont les plus nombreuses doit être la plus éloignée du soleil, et que la région où elles sont plus clair-semées s'en trouvera la plus rapprochée. Il en conclut donc que la nébuleuse de la Voie lactée est « un assemblage très-étendu de millions d'étoiles, devant probablement son origine à plusieurs étoiles de dimensions considérables aussi bien qu'à d'autres plus petites et plus rapprochées qui ont pu entraîner les autres. »

La méthode employée par Herschell pour sonder les profondeurs de cette couche mérite d'être décrite. Il partit de cette supposition, que toutes les étoiles sont de même grandeur et également distantes les unes des autres. Que cette supposition fût fondée ou non, le sujet embrasse une telle étendue, qu'aucune de ces alternatives ne saurait avoir d'importance. Si donc l'observateur est armé d'un instrument d'une très-haute puissance, il est évident qu'il verra plus d'étoiles là où elles semblent s'étendre le plus dans les espaces. En admettant que l'on connaisse la distance des étoiles entre elles, le nombre de ces dernières, aperçues dans un champ de vision, donnera la longueur du rayon visuel atteignant l'astre le plus éloigné de ce champ. Aussi Herschell concluait-il que la couche était le plus épaisse aux endroits où l'on voyait le plus d'étoiles. Pour savoir s'il avait réellement sondé les régions les plus profondes de la Voie lactée, il raisonna ainsi :

« Les étoiles de la sixième grandeur sont visibles à l'œil nu, et d'après les lois de l'optique elles doivent être douze fois plus éloignées que les étoiles les plus rapprochées ou les plus brillantes. Un télescope, ayant un diamètre qui permît une concentration de lumière double de celle qui s'opère dans l'œil, pénétrerait dans l'espace à une distance double, et ainsi de suite pour toutes les grandeurs jusqu'à 40 pieds. Ce dernier télescope permettrait donc de voir une étoile de première grandeur à une distance 2,328 fois plus éloignée. Supposons l'étoile la plus rapprochée à 6,000 milliards de lieues[1], distance des plus

[1] *Alpha* du Centaure, dans l'hémisphère austral.

modérées. Ce chiffre, multiplié par 2,328, nous donnera 14 millions de milliards de lieues[1] pour la distance de l'étoile visible à l'aide de ce télescope. » La lumière d'un tel astre, malgré son parcours de 4 millions de lieues à la minute, ne mettrait pas moins de sept mille années à nous parvenir!

A la suite de ces déductions, Herschell varia les diamètres de son instrument en couvrant le miroir plus ou moins, ce qui lui donna divers degrés de puissance. Le télescope fut alors dirigé sur un nuage vaporeux, près de l'Épée de Persée, où l'œil nu ne saurait distinguer aucune étoile. Le télescope, quoique réduit à sa plus basse puissance, révéla plusieurs points stellaires. A mesure que la puissance était augmentée, ces points lumineux devenaient des groupes étincelants d'étoiles, se détachant sur un nouveau fond de vapeur nébuleuse qui ne pouvait être sondée qu'à l'aide d'une nouvelle augmentation de puissance. Enfin, lorsque l'instrument fut porté à son plus haut degré, un nombre incalculable de globes resplendissants éclata aux regards, semblables à d'innombrables diamants. Au delà, il n'y avait plus de vapeurs; le rayon visuel avait complétement pénétré, traversé de part en part la couche d'étoiles, et le sombre azur du ciel faisait le fond du tableau. Comme nous l'avons dit plus haut, notre astronome avait plusieurs fois compté 500 étoiles sur la même ligne, à la suite l'une de l'autre, et séparées chacune par des intervalles au moins égaux à celui qui nous sépare de l'étoile la plus rapprochée.

NÉBULEUSES.

Le succès de l'exploration de la Voie lactée encouragea Herschell à observer ces nuages vaporeux jusque-là restés impénétrables pour les télescopes les plus puissants. Messier, de Paris, ayant publié un catalogue très-correct de 133 de ces nébuleuses, Herschell n'éprouva point de difficultés à résoudre plusieurs de ces brouillards phosphorescents en groupes d'étoiles brillantes. De ces 133 nébuleuses, plus de la moitié cependant résista à l'épreuve de ses plus puissants instruments. Aussi divisa-t-il les nébuleuses en *résolubles* et *non résolubles*. Ses persévérantes recherches lui firent découvrir environ 2,000 de ces nuages

[1] 14 suivi de 15 zéros. Voir plus haut la note sur Sirius.

stellaires. Il fut aidé dans ces investigations par sa sœur, qui en dressa le catalogue. Sir John Herschell, en 1833, présenta à la Société royale un mémoire indiquant les positions de 2,500 nébuleuses, dont 500 découvertes par lui et les autres par son père. Depuis il en a encore été découvert 500 dans l'hémisphère austral.

Voici comment notre astronome s'exprime au sujet des nébuleuses :

« Les nébuleuses sont disposées en couches d'une grande longueur. J'ai pu en délimiter quelques-unes et saisir assez correctement leur forme et leur direction. La Voie lactée n'étant point uniforme dans sa largeur ni dans son éclat, mais même recourbée et partagée en branches dans une grande partie de son étendue, nous pouvons nous attendre à la plus grande diversité dans les couches d'étoiles et dans les nébuleuses. Une de ces couches est tellement riche, que, dans une section, j'ai découvert, en 31 minutes, non moins de 36 nébuleuses se détachant nettement sur un fond d'azur. »

Enfin les nébuleuses ne sont assujetties à aucune régularité dans leurs formes ; les unes ressemblent à des éventails divergeant d'un point brillant, d'autres ressemblent à des comètes avec un noyau brillant, d'autres enfin semblent des étoiles vues à travers des brouillards.

Herschell publia en 1811 un mémoire très-savant sur la construction des cieux et l'organisation des corps célestes. D'après les observations qui y sont consignées, il est évident que les nébuleuses sont des corps de dimensions énormes. Il y a plusieurs nébuleuses rondes, dont le diamètre apparent est le cinquième de celui de la lune, dans lesquelles on voit des étoiles très-distinctement. En mesurant ces nébuleuses d'après la longueur du rayon visuel obtenue avec ses plus hautes puissances, il calcula que les centres de ces nébuleuses étaient à six cents fois la distance de Sirius. Dans d'autres, la lumière change graduellement, ce qui les fait supposer à des distances six ou huit mille fois plus grandes. Ces chiffres, il nous le dit lui-même, ne sont que des approximations ; mais ce qui est certain, c'est l'immense étendue de ces corps, qui doit surpasser même celle de notre Voie lactée.

La forme de quelques-unes de ces nébuleuses, vues au travers du télescope géant, était des plus curieuses. L'une d'elles ressemblait à un sablier entouré d'une vapeur légère. C'était évidemment un assemblage serré d'étoiles, situé à une incalculable distance de la région qui contient notre système. Une autre, que les plus hautes puissances d'Herschell ne purent résoudre en étoiles, est située près de la Grande Ourse[1]. Le miroir de six pieds de lord Rosse en a révélé la vraie forme ; c'est une magnifique spirale, semblable à celle que l'on obtiendrait en déroulant un coquillage.

Herschell découvrit encore d'autres classes de nébuleuses, ayant un noyau accompagné d'appendices lumineux; d'autres, semblables aux disques des planètes, reçurent le nom de *nébuleuses planétaires*. Celles-ci sont assez remarquables, ayant un disque rond ou légèrement ovale, quelquefois nettement tranché au bord, d'autres fois un peu indécis, d'une lumière presque homogène et presque aussi vive que celle de nos planètes. Quant à leur constitution physique, il est à peu près impossible de rien conjecturer.

La nébuleuse d'Andromède présente un disque visible de 12 secondes de diamètre. Herschell supposa que les dimensions réelles devaient remplir un espace égal à l'orbite entière d'Uranus. Une sphère d'un diamètre égal à celui de cette orbite pourrait contenir, au bas chiffre, 68 *milliards* de globes aussi volumineux que notre soleil! Tel serait donc le volume de cette nébuleuse, pourtant invisible à l'œil nu!

Une des nébuleuses les plus frappantes est la nébuleuse d'Orion, visible en novembre, décembre et janvier, avec un faible instrument. Herschell l'étudia en 1774 et en 1811. A côté de cette nébuleuse, il remarqua trois étoiles qui, en 1783, lui parurent entourées d'un brouillard blanchâtre, les reliant ainsi à la nébuleuse principale. Plus tard, il crut que ces astres ne faisaient point partie de cette nébuleuse, mais occupaient des plans bien plus reculés. En effet, de 1801 à 1810, de grands changements se manifestèrent et cette nébulosité disparut. Il en conclut que leur première apparence plus ou moins vaporeuse provenait de la diffusion de leur lumière à travers la nébuleuse.

[1] Spirale des Lévriers.

Une observation raisonnée, faite le 19 janvier 1811, le confirma dans cette opinion. Il assigna aux parties les plus faibles de cette nébuleuse une distance égale à celle des étoiles de la huitième grandeur. D'après cette hypothèse, les étoiles de la huitième grandeur étant, en moyenne, dix-huit fois plus éloignées que celles de la première, cette nébuleuse serait à 110,000 milliards de lieues de la terre. A cette écrasante distance, elle nous présente encore un diamètre de 10 minutes, ce qui fait supposer des dimensions vraiment inconcevables. On a cependant cherché à les déterminer, et l'on a trouvé qu'elle devait surpasser le soleil environ 2 *milliards de milliards de fois*[1]*!* Toutefois, quoique le télescope d'Herschell n'ait pu pénétrer entièrement cette glorieuse vapeur, le réflecteur de lord Rosse en a pu résoudre quelques parties en points étincelants, ce qui fait indubitablement supposer qu'avec des puissances suffisantes la nébuleuse entière pourra se résoudre en une agglomération infinie d'étoiles.

L'examen de certaines nébuleuses et l'impossibilité de résoudre certaines autres suggérèrent l'idée que plusieurs d'entre elles n'étaient point des *galaxies* ou voies lactées plus ou moins éloignées, mais des accumulations d'un fluide brillant, semblable à la matière cométaire, probablement logées dans nos cieux intrastellaires. Voici de quelle manière Herschell raisonnait : « Si la nébuleuse consiste en étoiles fort éloignées, ne paraissant nébuleuses qu'à cause de la faiblesse des angles soustendus, ce qui les fait paraître non pas seulement se fondre les unes dans les autres, mais encore plus pâles et plus ternes, quelle devra donc être l'immense étendue du point central, qui efface tellement en éclat tout le reste qu'il ne peut admettre de comparaison? Si l'étoile ne dépasse point les proportions ordinaires, quelles seront la petitesse et la réduction des autres points lumineux qui forment cette nébuleuse autour de ce centre? »

Laplace bâtit sur l'hypothèse d'Herschell une théorie pour expliquer les difficultés que présente l'étude des nébuleuses. Ce n'est point ici le lieu de discuter cette théorie qui a trouvé autant d'adversaires que de partisans.

[1] Ce qui fait 2 *millions et demi de milliards de milliards de fois* plus considérable que la terre, indiqués par le chiffre 25 suivi de 23 zéros!

TRANSLATION DU SYSTÈME DANS L'ESPACE.

Après plusieurs années d'observations, Herschell trouva une si grande différence dans les distances respectives des étoiles, telles qu'il les avait observées et telles que les avaient notées d'autres astronomes, qu'il ne put concevoir d'autre explication pour concilier ces différences que l'hypothèse du mouvement du soleil vers un point déterminé. Son argument revenait à ceci : « En marchant en ligne droite à travers une forêt, à mesure que l'on avance, tous les objets vers lesquels on se dirige paraîtront s'écarter les uns des autres, tandis que ceux qu'on laisse derrière sembleront se rapprocher. Si donc l'astronome, emporté par le mouvement du soleil à travers la vaste forêt d'étoiles qui l'entoure, désire connaître la direction dans laquelle il se trouve entraîné, il n'a qu'à chercher dans les cieux un point où les étoiles sembleront s'écarter les unes des autres. Ce point trouvé, il confirmera sa découverte en regardant au point opposé, et si dans cette région les étoiles paraissent se rapprocher, il pourra hardiment conclure qu'il a trouvé la direction réelle du mouvement du soleil. »

Après plusieurs années de minutieuses investigations, notre astronome annonça au monde que le point vers lequel se dirige notre système solaire se trouve dans la constellation d'Hercule. Cette nouvelle fut accueillie avec incrédulité et rangée au nombre des spéculations hardies, sublimes même, mais il n'en fut pas autrement question, lorsque, après la mort d'Herschel, Argelander, de Bonn, reprit cette théorie, se livra à l'étude attentive de plus de 500 étoiles et déclara que le point d'attraction était, en 1840, situé entre les étoiles *Mu* et *Pi* d'Hercule. M. Otto Struve, de Pulkawa, confirma la justesse de ces calculs, et la théorie de la translation solaire reprit faveur. Depuis lors, M. Peters a démontré que le soleil, entouré de son cortége de planètes et de comètes, s'élance à travers l'espace, vers l'étoile *Pi* de la constellation d'Hercule, avec une rapidité de 30 millions de milles allemands par année[1]. Le professeur Mitchell nous

[1] Le mille allemand valant 7k,5, cela nous donne environ 60 millions de lieues par an, soit environ 2 lieues par seconde. Voir Arago, *Astronomie populaire*, et sir John Herschell, *Outlines of Astronomy*. E. P.

assure que ces calculs ont été faits avec une précision telle qu'il n'y a aucune chance d'erreur sur 400,000. Il ajoute que la lumière de cette étoile *Pi*, étoile de la troisième grandeur, met 46 ans à nous parvenir, ce qui représente une distance de 100,000 milliards de lieues, que le système mettra environ 1,700,000 ans à parcourir!

Tel est l'abrégé des travaux astronomiques de sir William Herschell. Tout commentaire sur le caractère d'un tel génie serait superflu. Il suffit de dire que, de 1774 à 1822, pendant quarante-huit ans, il étudia les cieux avec une persévérance et un succès qui n'ont jamais été égalés. Le monarque régnant alors en Angleterre, Georges III, l'honora de son patronage; l'Université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur; la Société royale, dont ses laborieux mémoires captivèrent si souvent l'attention, le nomma son président, et le prince régent, plus tard Georges IV, le fit chevalier de l'ordre hanovrien des Guelfes. Mais tous ces honneurs furent peu de chose en comparaison du bonheur qu'il éprouva en voyant son fils, sir John, donner de si belles promesses qui ont été si bien tenues.

Sir William Herschell mourut le 23 août 1822, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, laissant, avec son fils, une sœur, Caroline Herschell, qui lui avait prêté un concours efficace; elle lui survécut de plusieurs années, et mourut en 1848, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

ENDYMION PIERAGGI [1].

[1] Un article beaucoup plus étendu, publié dans deux livraisons successives du *National Magazine*, novembre et décembre 1860 (à nous indiquées par le Directeur de la *Revue Britannique*), nous a été d'un grand secours pour composer celui-ci. E. P.

POÉSIE.

La feuille morte d'Arnault.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?
— De l'aquilon
Le souffle à son gré me mène
De la colline au vallon
Et du ravin à la plaine.
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

The dead leaf.

(Imitation anglaise par lord Macaulay.)

Thou poor leaf, so sere and frail,
Sport of every wanton gale,
Whence and wither dost thou fly
Through this autumnal sky ?

Wheresoe'r the wind is blowing
Nothing caring, nothing knowing :
Thither go I, whither goes
Glory's laurel, Beauty's rose.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

LES HÉROÏNES D'HOMÈRE[1].

L'*Iliade* et l'*Odyssée* attribuent un rôle important à la femme : elles nous la montrent occupant une haute position sociale et exerçant sur l'homme une influence considérable non-seulement dans le foyer domestique, mais aussi dans les plus graves affaires de la vie, dans le conseil des dieux comme dans la sphère des cours. Quand l'*Iliade* nous transporte dans le camp des Grecs devant Ilion, la ville condamnée par les destins, nous trouvons qu'Apollon à l'arc d'argent vient d'atteindre d'un de ses traits les mules et les chiens agiles, et que, tournant bientôt le dard mortel contre les hommes, il les frappe eux-mêmes. Pourquoi toutes ces funérailles ? Pourquoi la peste décime-t-elle ainsi l'armée? Parce que le fils de Latone à la belle chevelure veut venger l'injure faite au sacrificateur Chrysès. Celui-ci, tenant dans ses mains le sceptre d'or et les bandelettes d'Apollon, était venu en suppliant pour racheter sa fille de l'esclavage, mais il n'avait reçu d'Agamemnon qu'un outrageant refus et des menaces. Quand Agamemnon se résout au sacrifice exigé par le salut commun ; quand il consent à rendre sa captive, il oublie dans son dépit sa dignité royale, ou plutôt il en abuse pour exiger, sous prétexte de n'être pas le seul parmi les Argiens à rester sans récompense, qu'on lui donne une autre captive ; il veut aller dans la tente d'Achille et lui ravir le prix

[1] *Studies on Homer and the homeric age*, by the right hon. W.-E. Gladstone, D. C. L., M. P. for the University of Oxford. 3 vols. Oxford, University Press. 1858.

de son courage, la belle Briséis; il veut qu'on sache bien quelle est sa puissance et que d'autres craignent de se comparer ou de s'égaler à lui. Puis il fait enlever la belle esclave par ses hérauts. Achille les prend à témoin devant les dieux fortunés, devant tous les hommes et devant le cruel Atride lui-même, pour le jour où on aura besoin de son bras afin d'empêcher la ruine des autres guerriers. La colère d'Achille excitée, les larmes de Briséis, voilà donc le sujet que chante Homère dans l'*Iliade*.

La guerre de Troie elle-même, cette entreprise l'une des plus grandes assurément de l'âge héroïque, n'a-t-elle pas été faite pour enlever des mains de son séducteur la belle et volage Hélène?

Voyez encore. Après la chute de Troie, Calypso a sauvé Ulysse lorsque, seul, il se tenait sur la carène de son navire, brisé par le tonnerre du fils de Saturne, au milieu du sombre Océan. Elle l'a recueilli dans son île, elle l'a aimé comme aime une déesse, en lui promettant l'immortalité. Et pourtant Ulysse consume son cœur dans les larmes, les soupirs et les chagrins; il ne peut oublier ni Pénélope ni Ithaque; il ne soupire que pour son retour. En vain la déesse lui dit : « Si tu savais au fond du cœur tous les maux qui te sont réservés par le destin avant que tu te reposes dans tes foyers, alors, malgré ton désir de revoir l'épouse que tu regrettes sans cesse, tu resterais volontiers en ces lieux et tu deviendrais immortel! » Le héros repousse cette promesse : il part et brave tous les dangers pour aller retrouver son épouse mortelle.

La conduite de ceux qui s'étaient cachés dans le cheval de bois offre peut-être une preuve plus frappante encore de la valeur reconnue par Homère à la femme. Hélène, suivie du divin Déiphobe, vint près de ces creuses embûches, en fit trois fois le tour en les touchant de ses blanches manches, et appela par leurs noms les plus illustres des Grecs en imitant la voix de leurs épouses. Assis au milieu des guerriers, le blond Ménélas, Diomède et le divin Ulysse l'entendirent appeler. A ces accents, le fils de Tydée et Ménélas s'élancèrent tout à coup pour sortir ou du moins pour répondre du fond de cette retraite, mais Ulysse les arrêta; il contint leur ardeur, et tous les autres fils des Achéens gardèrent un profond silence qui sauva l'armée.

Lorsqu'Achille répond aux ambassadeurs d'Agamemnon : « Pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? Pourquoi le fils d'Atrée a-t-il conduit sur ces bords une puissante armée? Est-ce pour ramener dans sa patrie Hélène à la belle chevelure? Les Atrides sont-ils donc les seuls qui aiment et chérissent leurs épouses? Tout homme sage et bon aime avec tendresse celle qui partage sa couche... Mon désir unique est maintenant de posséder une femme et de jouir en paix des richesses qu'a recueillies mon père... » tout ce noble discours est un témoignage passionné du respect que les hommes de cet âge portaient à la mère de leurs enfants.

Enfin le poëte, dans les relations qu'elles ont avec l'autre sexe, donne à toutes ses héroïnes un langage qui n'indique ni soumission abjecte, ni crainte, ni méfiance. Les restrictions qu'elles imposent à leur conduite semblent plutôt dictées par le sentiment des convenances, qu'elles respectaient comme les hommes, que par des règlements établis. Aussi ces restrictions sont-elles souvent méconnues par des femmes dont le caractère ni la position n'oblige aux convenances.

On peut remarquer que, chez les Grecs, les femmes, même les épouses des rois et des chefs, ne possédaient pas l'instruction générale qui distinguait les hommes. Comment en aurait-il été autrement? Elles passaient leur vie à filer, à tisser et à diriger les travaux domestiques. Alors donc qu'Ulysse, rentré dans sa demeure sous le déguisement d'un mendiant, raconte à Pénélope une histoire imaginaire de sa vie, et lui décrit avec soin la situation, les habitants et les productions de l'île de Crète, où il prétend être né, il le fait avec beaucoup plus de détails qu'il n'en a donné précédemment à son porcher Eumée, dans un récit identique. C'est qu'il suppose que Pénélope n'a sur ce sujet que des notions très-restreintes. Pourtant Homère s'est efforcé avec beaucoup d'adresse d'attribuer aux femmes qu'il a choisies pour héroïnes des avantages qui les mettent au-dessus de la majorité de leur sexe. Ainsi, en l'absence de son maître et seigneur, Pénélope a pris l'habitude de recevoir les voyageurs et de les questionner au sujet d'Ulysse ; elle a pu, de cette façon, recueillir ce que savaient généralement les hommes de son temps. Hélène, par suite des circonstances variées où elle s'est

trouvée, a été mise en rapport avec beaucoup de familles royales et a voyagé plus qu'aucune des autres femmes dont parle Homère. Andromaque, qui a vu la destruction de sa ville natale, Thèbes en Cilicie, et qui a assisté à celle de Troie, où vivait son époux, a dû tirer de ces événements une expérience qui, si elle ne donnait pas à son esprit plus de force ni de culture, devait du moins rendre plus délicat encore son caractère déjà distingué.

A l'exception d'Hécube et de Nausicaa, les héroïnes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* paraissent groupées en couples par les circonstances où elles sont placées. C'est ainsi qu'Euryclée, la fidèle nourrice de Télémaque, et Mélantho, la servante sans cœur, habitent la même demeure et sont aux ordres de la même maîtresse inconsolable. Loin du théâtre de la guerre, au fond de leurs palais, la chaste Pénélope et l'adultère Clytemnestre attendent, avec les sentiments et les intentions les plus contraires, les résultats de la lutte sanglante qui se livre autour de Troie. Dans la ville assiégée, sont mariées à deux frères la fidèle Andromaque, si pleine d'affection et de dévouement, et Hélène, toujours en proie à des amours et à des regrets qui se combattent. Ces personnages sont donc tracés de façon à répandre de l'intérêt l'un sur l'autre, à s'accentuer mutuellement par leurs oppositions, et c'est dans cet ordre que nous devons les examiner.

Aucun des personnages secondaires mis en scène par le poëte n'a plus d'attrait pour nous qu'Euryclée. Elle est évidemment un type parfait, l'idéal que le poëte se faisait d'une servante toute dévouée à la famille de ses maîtres. Une mère aurait-elle pour son fils plus de vigilance et plus de tendresse qu'Euryclée n'en montre à Télémaque, dont elle a partagé les joies et les peines depuis qu'il est au monde? Elle déteste sincèrement cette tourbe de prétendants effrénés qui assiégent la reine; son cœur sympathise avec tous les chagrins de sa maîtresse; sa fidélité est telle qu'on lui confie les secrets les plus importants et les plus pénibles; le désordre où est tombée la maison la surcharge des soins les moins accoutumés, et, malgré tout, elle conserve sa patience; elle tient toujours une conduite pleine de convenance, ne cherche qu'à encourager le droit ou qu'à faire le bien. Ulysse l'avait achetée comme esclave; au con-

traire, Mélantho avait été élevée sous la direction presque maternelle de Pénélope. Euryclée avait inspiré de la jalousie à sa maîtresse, qui n'avait eu pour l'autre que des caresses et de bons procédés.

Cependant Pénélope trouve Euryclée toujours prévenante et pleine de compassion pour ses douleurs, tandis que Mélantho néglige ses désirs et méprise ses remontrances, car elle est toute à son amour pour Eurymaque, un des prétendants. Voyez la vieille nourrice comme, à travers les haillons du mendiant, elle devine son maître ; comme elle le reconnaît à la cicatrice de son genou ; quels transports de joie ! puis quel dévouement plein de discrétion et de prudence ! Seul, l'instinct du vieux chien Argus a devancé l'intelligence d'Euryclée. Quant à Mélantho, affolée, aveuglée par sa passion coupable, elle insulte Ulysse, qui, lorsqu'il est victorieux, lui paye le châtiment de ses méfaits. Un petit nombre de traits suffisent à Homère pour nous exprimer l'excellence qu'il accorde à Euryclée. C'est elle qui, jour et nuit, s'est constituée la gardienne des vastes celliers où sont contenus à la fois les armes, la garde-robe, le trésor et les vins de choix qui appartiennent au héros absent. Lorsque Télémaque part secrètement pour essayer d'obtenir au loin des nouvelles de son père, c'est à Euryclée qu'il s'adresse pour obtenir les provisions nécessaires à son voyage et confier ses desseins ; c'est à elle encore qu'au moment où va éclater la lutte suprême et décisive il portera l'ordre de fermer exactement les portes solides du palais et d'empêcher les femmes de sortir, quelque bruit qu'elles entendent dans la salle où sont les prétendants. Toujours Euryclée devance les autres servantes dans l'assistance et dans la consolation qu'exigent les souffrances de sa maîtresse. Mais Mélantho, avec ses paroles insolentes et grossières, avec sa conduite pleine de hardiesse et d'inconvenance, l'orgueil que lui inspire sa beauté, la faveur dont elle jouit auprès des prétendants, n'inspire que du dégoût pour son impudence, que de l'aversion pour son ingratitude.

La tournure d'esprit et le tempérament de Pénélope doivent lui rendre inappréciables les services d'Euryclée. La dignité modeste qui caractérise cette princesse, pure comme une vestale, sévère dans toutes ses actions, nous donne la plus haute idée

de son mérite comme maîtresse de maison, mais la dépouille un peu de ses attraits féminins. Son dévouement d'épouse est suffisamment établi par la persévérance qu'elle a mise à attendre vingt ans le retour de son mari. Sans doute elle a à peu près renoncé à l'espoir de le voir revenir; cependant elle entretient pieusement l'amour qu'elle lui porte en demandant des nouvelles d'Ulysse à tous les voyageurs qu'elle reçoit au palais. Ces entretiens le lui remettent incessamment sous les yeux, bien que sa raison demeure incrédule à toutes les promesses et défiante à tous les récits. Sa fidélité est mise aux plus rudes épreuves. Les tentations, les raisonnements, les supplications de ses parents, la violence des prétendants, qui la laissent à peine maîtresse dans son propre palais, le désespoir même où elle est tombée de voir jamais le retour de son mari, tout l'assiége à la fois. A peine si Pénélope peut douter qu'Ulysse soit mort, et certes la mort est le dissolvant le plus assuré des affections humaines. Elle reste ferme et pure comme une statue.

Aussi son courage manque-t-il un peu d'intérêt : il est trop résigné, il n'agit point assez. Pénélope se dérobe aux attentions de ses amants, elle peut froidement affronter leurs tentatives, elle réussit à éluder leurs propositions; mais elle manque de résolution pour leur opposer un refus formel et pour essayer de les faire partir de chez elle. Quand son fils, qui vient d'atteindre l'âge d'homme, veut prendre des mesures propres à les expulser, elle cherche à le dissuader de son entreprise. Mais il est juste de reconnaître que, regardée et traitée comme une veuve, sans qu'elle veuille renoncer à l'espoir de ne pas l'être, elle n'a aucun soutien, si ce n'est sa force d'inertie; et naturellement elle tremble pour les jours de Télémaque, le seul gage qui lui soit resté de la tendresse d'Ulysse.

Pénélope paraît donc faible de sa nature, et on est tenté de lui reprocher de pleurer trop souvent. Si, au milieu des prétendants, un illustre chanteur célèbre les malheurs des Achéens et le triste retour qui leur a été imposé, elle lui demande de cesser ce chant lugubre qui l'afflige et porte le désespoir au fond de son cœur brisé par la souffrance ; si son fils lui dit de retourner à ses travaux accoutumés et de laisser aux hommes le soin de parler, elle rentre dans ses appartements pour y pleurer Ulysse,

son époux bien-aimé, jusqu'au moment où Minerve répand un doux sommeil sur ses paupières. Elle pleure à chaque nouvel ennui que lui causent les prétendants, à chaque nouvelle crainte que lui fait éprouver la sûreté de Télémaque. Si elle ose exprimer l'aversion que lui inspirent les princes rivaux, ce n'est qu'en présence des femmes de son service. Une fois, poussée à bout par les angoisses que lui donnent les complots formés contre Télémaque, elle ose appeler Antinoüs « homme rempli d'insolence, vil artisan du crime. » Elle lui reproche de vouloir égorger le fils de celui qui a sauvé son père ; elle lui ordonne de mettre un terme à toutes ces fureurs et de réprimer l'insolence de ses compagnons. Eurymaque s'efforce de la rassurer. Elle remonte à ses appartements, mais l'effort qu'elle vient de faire est trop en dehors de ses habitudes, et, à peine rentrée, elle fond en larmes, pleurant Ulysse, son époux chéri, jusqu'au moment où Minerve aux yeux d'azur répand encore sur ses paupières un doux sommeil. Quoi de plus naturel? Si Homère l'eût représentée autrement, n'en aurait-il pas fait une virago plutôt qu'une femme?

Un courage timide et passif inspire à Pénélope ces stratagèmes dont l'effet est de rendre plausibles les accusations lancées contre elle par Antinoüs. Ce chef lui reproche d'être plus fertile en ruses qu'Alcmène, que Tyro et que Mycène au front ceint d'une superbe couronne ; il l'accuse de flatter les espérances des prétendants par les promesses qu'elle fait à chacun d'eux, tout en recourant, pour satisfaire les secrets desseins de son cœur, à cet artifice de tresser, le jour, une toile d'un tissu délicat, d'une grandeur immense, qu'elle détruisait la nuit à la lueur des flambeaux, retardant ainsi le moment de tenir les engagements pris pour l'époque où cette toile serait achevée. On a peu de peine à croire que Pénélope ait cherché à se procurer de la tranquillité en montrant aux prétendants quelque bienveillance avec l'espoir que le retour d'Ulysse ou un incident imprévu viendrait la délivrer de son embarras. Bien qu'elle n'ait pour se guider ni la prévoyance ni l'énergie qui distinguaient son mari, pourtant elle paraît souvent inspirée par sa prudence. Nous en avons un exemple frappant. Lorsque Ulysse veut se faire reconnaître par elle, Pénélope développe toute la

finesse dont elle est douée. Obsédée par le doute qui la maîtrise encore, elle ordonne à Euryclée de préparer en dehors des appartements splendides la couche solide qu'Ulysse a construite lui-même ; d'apporter cette couche et de la garnir de peau de chèvre, de couvertures de laine et de riches tapis; mais Ulysse, qui avait construit sa couche nuptiale, lui rappelle que le lit avait été formé avec la souche d'un olivier, si bien que, pour le déplacer, on aurait dû couper le pied de l'olivier à fleur de terre; sans cela, l'homme le plus habile et le plus fort n'aurait pas pu en venir à bout. Celui-là seul qui avait fait le lit pouvait connaître ces difficultés. Pénélope, reconnaissant donc l'exactitude des détails que lui décrit son époux, succombe à la joie, ses genoux tremblent et son cœur est près de défaillir ; elle se lève en pleurant, court à Ulysse et lui jette ses bras autour du cou. Les transports de joie avec lesquels elle accueille le héros qui vient enfin rapporter dans sa demeure la paix et le bonheur, forment la conclusion agréable du récit des souffrances qu'elle et lui ont endurées tous deux.

Homère joint presque toujours l'épithète περίφρων au nom de Pénélope, et sans doute c'est là une marque qui caractérise la fille d'Icare. Les autres traits de son caractère sont tous subordonnés à cette prudence. C'est elle qui explique son genre de courage ennemi de toute mesure hardie et décisive, ainsi que ces stratagèmes auxquels elle a recours pour adoucir et diminuer les épreuves qu'elle endure. A cet égard, son caractère est l'opposé de celui d'Hélène. Toujours livrée à ses premières impressions, la fille de Jupiter et de Léda verse aussi des larmes ; mais c'est son passé coupable qu'elle déplore amèrement, tandis que Pénélope pleure par crainte d'infortunes à venir.

Clytemnestre, l'épouse infidèle d'Agamemnon, forme, dans le plan du poëte, le contraste naturel avec Pénélope, si pure et si réservée. Tandis que, sur les rivages troyens, les Grecs livraient de nombreux combats, Egisthe, tranquille au sein d'Argos, où paissent les coursiers, séduisait par de douces causeries l'épouse d'Agamemnon. La noble Clytemnestre désapprouve d'abord cette indigne action ; car elle avait l'esprit juste et droit. Près d'elle se tenait un chanteur auquel Atride, en partant pour Ilion, avait recommandé de veiller sur son

épouse. Mais, la destinée des dieux ayant arrêté que cette femme serait dominée, Egisthe transporta le chanteur dans une île déserte pour qu'il devînt la proie des vautours; puis, d'accord avec elle, il conduisit Clytemnestre dans sa demeure. Cette femme devient odieuse, infâme, comme l'appelle Homère; car il la condamne suivant l'énormité de ses crimes, qu'il ne cherche nulle part à pallier. Voilà ce qui montre bien la différence qu'il fait entre Hélène et Clytemnestre. Quant au contraste, que se plaît à signaler l'ombre d'Agamemnon en causant avec Ulysse, entre la vertueuse fille d'Icare et la perfide épouse, il est évident de soi-même; mais l'indignation finit par l'emporter chez Agamemnon, et le souvenir des crimes de Clytemnestre le pousse à envelopper tout son sexe dans la même malédiction.

Si nous exceptons les héroïnes mises en scène dans la cité troyenne, nous ne trouvons plus dans les poëmes homériques que la femme et la fille du roi des Phéaciens, Alcinoüs, qui soient dignes d'intérêt. Le portrait de la famille de ce roi, qui réside dans la tranquille retraite d'une île depuis longtemps étrangère au bruit des armes, forme un épisode agréable au milieu de ces récits consacrés à célébrer des demeures où une lutte acharnée, prolongée durant dix ans, a laissé ses terribles traces, par la rupture des liens les plus tendres et les plus naturels, par la discorde et la confusion qu'elle y a jetées en place de la paix du foyer domestique. On sent bien, il est vrai, qu'il y a un peu d'intention satirique dans la description que le poëte de l'Ionie nous a laissée de cette cour dominée par des femmes.

Arété, fille du divin Rhexenor et descendante de Neptune, a l'air d'être douée d'un esprit plus impérieux et plus fier que n'en ont les autres héroïnes chantées par Homère. Hécube a bien aussi quelques-unes de ces dispositions altières et indépendantes ; mais elles ne se montrent chez elle que par accident, sous la pression d'un événement extraordinaire; alors elles se développent avec une puissance presque virile. Arété n'a pas de pareilles explosions de force; il y a plus de modération dans toute sa conduite; mais Minerve avertit Ulysse qu'elle est honorée par Alcinoüs comme nulle autre femme n'est honorée sur la terre; qu'elle est chérie par ses enfants, par Alcinoüs lui-même

et par tous les Phéaciens, qui la contemplent comme une déesse et lui adressent de nombreuses bénédictions toutes les fois qu'elle se promène par la ville. « Jamais, ajoute-t-elle, son esprit n'a manqué de prudence, et, par de sages pensées, elle termine les querelles qui s'élèvent entre les hommes. » Ainsi son intelligence est égale à sa haute position. C'est, à vrai dire, le type d'une femme pleine d'énergie, qui s'est acquis les plus hauts priviléges que son sexe puisse atteindre ; aussi Minerve clôt-elle ses conseils en assurant Ulysse que, s'il réussit à obtenir la bienveillance de la reine, il reverra bientôt ses amis et sa terre natale. Nausicaa avait déjà exprimé un avis semblable. « Ne t'arrête pas auprès de mon père, avait-elle dit ; mais embrasse les genoux de ma mère, afin que tu puisses bientôt revenir joyeusement dans ta chère patrie, quelque éloignée qu'elle soit. » Et de fait, lorsque le suppliant a reçu de la famille royale un accueil plein de cordialité, lorsqu'il s'est concilié l'admiration générale des Phéaciens, Arété aux bras blancs dit aux convives : « Quelle pensée avez-vous de cet étranger ? Sans doute il est *mon* hôte, mais chacun de vous partage cet honneur. Ne renvoyez donc pas cet infortuné sans lui faire vos dons, puisque, dans vos demeures, vous possédez, par la volonté des dieux, d'immenses richesses. » Ces paroles témoignent d'un orgueil qui n'est pas ordinaire, et pourtant le vieillard Echenus et Alcinoüs lui-même ne se contentent pas d'y donner leur assentiment ; elles excitent leur louange. Dans la conduite de sa maison, Arété manifeste autant d'énergie et de décision. C'est elle qui, lorsque sa fille se prépare à se rendre au bord de la rivière, dispose dans la corbeille placée sur l'élégant chariot des viandes de toute espèce et des mets délicieux ; c'est elle qui verse, de ses propres mains, du vin dans une outre en peau de chèvre. Ses servantes se tiennent derrière elle dans le palais, tandis qu'on nous représente Hélène et Pénélope comme vivant au milieu de leurs femmes et dirigeant leurs travaux. Lorsque les dons demandés par Arété ont été, sous la surveillance d'Alcinoüs, rangés par les Phéaciens dans le navire qui va transporter Ulysse, la belle reine envoie par ses servantes ceux qu'elle destine au héros et se montre ainsi agissant par elle-même dans la vie privée comme dans la vie publique.

Et pourtant le rôle qu'Arété remplit dans l'*Odyssée* est inférieur à celui de Nausicaa, sa fille. Cette princesse exerce évidemment la plus grande influence dans la maison royale; ainsi, lorsque Minerve désire que le héros qu'elle protége rencontre un accueil favorable, c'est la jeune fille qu'elle lui choisit pour introductrice de préférence aux fils ou aux autres membres de la famille. Mais Homère n'a pas, comme pour celles de ses héroïnes qui sont plus âgées, indiqué un motif dominant ou une prédisposition naturelle, sous l'influence desquels Nausicaa dirige sa conduite. Sans aucun doute, Homère a voulu que ce caractère ne fût pas plus accentué qu'il ne convient à l'âge de Nausicaa. Elle a encore l'indécision de la jeunesse, l'imagination vive et exubérante. Son langage est celui d'une personne qui, depuis son enfance, n'a connu que les plaisirs de la vie domestique, les bienfaits de la paix et les jouissances du luxe. Dans sa simplicité, elle imagine que sa demeure est le paradis terrestre; elle considère son père et sa mère comme des êtres divinement supérieurs au reste des mortels. Elle a bien entendu dire que le mal existe, mais elle en a si peu d'expérience, qu'elle est prête à être confiante avec le premier venu. Par exemple, lorsque, souillé par l'onde amère, le héros leur apparaît si horrible que toutes les suivantes fuient sur les roches élevées qui bordent la mer, la fille d'Alcinoüs seule reste immobile. Il est vrai que le poëte ajoute que Minerve a déposé dans l'âme de Nausicaa une audace nouvelle en bannissant toute crainte de son cœur; mais ce courage vient aussi de la naïve confiance de la jeune fille, car elle dit à ses femmes : « Pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger? Il n'est point encore né, et il ne naîtra jamais, le mortel qui oserait venir dans le pays des Phéaciens pour y porter la guerre, car nous sommes chéris des dieux immortels. » Enfin, si elle est un peu moins simple que la Miranda de Shakspeare, c'est parce qu'elle a été mise en contact avec une société, aussi peu artificielle que cette société puisse être. Sa conversation avec Ulysse fait penser à l'entrevue qu'a le serviteur d'Abraham avec Rebecca auprès du puits de Nachor; et, en effet, son caractère rappelle assez exactement celui de la fille de Bathuel.

Malgré sa jeunesse, Nausicaa, on peut le remarquer, a dans sa conduite plusieurs traits, indices d'un caractère qui se forme

plutôt qu'il n'est formé. La prudence paraît en être le plus manifeste. Son expédition au bord du fleuve, Nausicaa l'a faite en prévision de ses intérêts et de ceux des autres; tous les avis qu'elle donne à Ulysse abondent en paroles prudentes; mais cette qualité, qui est le principal attribut de Pénélope, est rehaussée chez Nausicaa par un peu de ce courage et de cette énergie que déploie sa mère. On trouve aussi dans son caractère une dose d'orgueil, naturellement développée par sa position, par l'influence qu'elle exerce sur tout son entourage, et par le respect que lui témoignent et la famille royale et tous les habitants de l'île. Elle prend un soin extrême de sa réputation; elle désire que rien ne puisse la ternir, pas même les propos grossiers des malveillants qui se rencontrent dans la foule insolente des villes. Mais cet orgueil est toujours subordonné à une modestie qui n'a rien d'affecté. Sans doute, quand le héros naufragé lui dit : « Non, jamais je n'aperçus de mes propres yeux un être semblable à toi ni parmi les hommes, ni parmi les femmes; et ton aspect me remplit d'admiration, » ce n'est pas sans plaisir qu'elle l'entend parler, et bien qu'elle ne lui rende pas directement compliments pour compliments, elle n'hésite pas à lui faire connaître quels sentiments il lui inspire, en supposant que, « si un homme d'origine obscure venait à les rencontrer ensemble, l ne manquerait pas de s'écrier : Quel est cet étranger si grand et si beau qui suit Nausicaa? Où l'a-t-elle rencontré? Serait-ce celui qui deviendra son époux? » Enfin, lorsque les convives d'Alcinoüs ont fait tous, l'un après l'autre, à Ulysse le cadeau qui doit les rappeler à son souvenir, Nausicaa, qui reçut des dieux la beauté en partage, se tenant debout près des portes de l'élégante demeure, admire le héros et lui adresse ces rapides paroles : « Et moi, noble étranger, lorsque tu seras de retour dans ta patrie, ne m'oublie point, car c'est moi la première qui t'ai sauvé la vie. » Cette requête ressemble à ce qu'on appellerait aujourd'hui une déclaration, et montre le charmant mélange d'orgueil et de délicatesse, de courage et de modestie, de hardiesse et de gracieuse simplicité, qui forme le caractère de la belle Nausicaa aux blanches épaules.

Voilà les principaux personnages de femmes qu'Homère nous a représentés vivant en dehors de la scène des combats, dans la

retraite, dans une paix relative. Sans doute, ils sont pleins de charme et d'attrait pour le lecteur ; mais l'intérêt qu'ils excitent n'égale pourtant pas celui qu'excitent les héroïnes dont la vie s'écoule au milieu des alarmes ininterrompues, au milieu des souffrances toujours renouvelées, dans cette cité troyenne qu'a condamnée le destin. En effet, l'affliction qu'éprouvent ces dernières nous porte à l'admiration de leur constance et de leur force, au pardon de leurs fautes et de leurs faiblesses, à la pitié que mérite leur malheur.

La première chose qu'on remarque dans la maison du vieux Priam, c'est la polygamie, système complétement inconnu aux Grecs. On voit Hécube, au milieu des femmes du roi des Troyens, occuper la première position en sa qualité de mère des enfants les plus nobles et les plus braves. Sous plusieurs aspects, elle a bien l'air d'être, comme on l'a appelée, la plus virile des héroïnes d'Homère. Et cependant, quand nous nous rappelons l'âge qu'elle a atteint, les inquiétudes et les souffrances par lesquelles elle a passé, les scènes d'angoisse où elle doit prendre une part si pénible, nous ne pouvons pas nous empêcher de trouver tout naturel qu'elle ait perdu un peu de la délicatesse et de la douceur qui forment les attributs les plus charmants de son sexe. Dans la première partie de sa vie, elle a pu avoir un caractère assez semblable à celui d'Arété ; mais, depuis, elle a eu tant d'épreuves à supporter que son énergie est devenue de l'impétuosité, et sa fierté de la hauteur. Néanmoins, elle a conservé toute son influence sur le roi, puisqu'elle maintient sa supériorité sur les autres femmes. C'est elle, lorsque Iris lui a suggéré l'intention d'aller trouver Achille pour racheter le cadavre d'Achille, que Priam appelle et consulte. « Femme infortunée, la messagère de l'Olympe, envoyée par Jupiter, est venue en ces lieux pour m'ordonner de me rendre vers les navires achéens, afin de racheter mon fils et d'y porter des présents qui puissent fléchir le cœur d'Achille. Ma chère épouse, dis-moi ce que tu penses de cet ordre. » Il est vrai que Priam n'écoute pas les méfiances d'Hécube : « Si un mortel m'avait donné cet ordre, fût-il devin, aruspice ou sacrificateur, nous pourrions l'accuser de mensonge et refuser de lui obéir ; mais j'ai entendu la voix d'une déesse et je l'ai vue moi-même de mes propres

yeux. Je pars donc. » Cependant cette consultation montre une déférence qui est remarquable.

Quelques défauts d'ailleurs qu'on puisse observer dans son caractère, ce n'est toujours pas de manque d'affection et de tendresse maternelle qu'on peut accuser Hécube. Lorsque Hector, rentré dans la ville, ordonne aux femmes et aux filles des Troyens d'aller implorer les dieux, car plusieurs d'entre elles sont menacées des plus grands malheurs, sa tendre mère le rencontre et, lui prenant la main, lui dit : « Mon fils, pourquoi quittes-tu les terribles combats et viens-tu dans ce palais? Est-ce que les exécrables fils des Achéens se pressent autour de la ville? Obéis-tu aux désirs de ton cœur et viens-tu ici pour élever, du haut de la citadelle, tes mains vers Jupiter? Attends donc que je t'apporte du vin plus doux que le miel, pour que tu fasses des libations à tous les dieux et que tu ranimes ton courage ; car le vin donne une vigueur nouvelle à l'homme épuisé de fatigues et qui, comme toi, mon fils, a combattu pour ses frères et pour ses compagnons. » Il y a là une sollicitude qu'on ne peut pas nier. Ce sentiment se montre bien plus vivement encore quand, penchée au-dessus des remparts d'Ilion, elle se joint à Priam aux cheveux blancs pour supplier Hector de rentrer dans la ville, de ne pas attendre l'impétueux Achille. D'une main elle découvre sa poitrine, de l'autre elle montre son sein ; elle s'écrie : « Hector ! mon cher fils, respecte celle qui t'a nourri ; prends pitié de moi, et souviens-toi que jadis je te présentai ce sein qui te faisait oublier toutes tes peines ! » Et, lorsqu'elle le voit traîné à la suite d'Achille, comme elle s'arrache les cheveux et comme, rejetant au loin son voile brillant, elle fait éclater sa douleur! Puis, au milieu des Troyennes, elle exhale, en soupirant, ses regrets et ses plaintes : « O mon fils ! pourquoi, moi qui suis si malheureuse, vivrais-je encore, puisque je t'ai perdu ! Hector, tu faisais sans cesse mon orgueil dans notre belle cité. Les Troyens et les Troyennes, dont tu étais le soutien, te recevaient dans la ville comme un dieu : durant ta vie, tu les comblas de gloire. Hélas ! la mort et les Parques fatales se sont emparées de toi ! » Voilà, certes, des explosions de passion qui expriment les sentiments d'une mère ; mais, au milieu même de ces témoignages d'affection, Hécube

laisse voir son esprit vindicatif et son emportement. Souvent elle qualifie les Grecs par ces épithètes : *haïssables*, *abominables* (δυσώνυμοι) ; souvent ses impressions passionnées s'échappent en des mots qui siéent mal à des lèvres de femme. Par exemple, lorsqu'elle cherche à détourner Priam de se rendre auprès d'Achille, elle lui représente qu'il ferait mieux de se renfermer avec elle dans l'endroit le plus retiré du palais pour y pleurer ensemble leur fils infortuné, que les Parques avaient destiné à être un jour, loin de ses parents, livré aux chiens et aux vautours par son implacable ennemi ; tout à coup, cette idée la mettant hors d'elle-même, elle s'écrie : « Que ne puis-je m'attacher à cet Achille et lui dévorer le cœur pour venger la mort de mon fils ! » Mais lorsqu'elle revoit ce fils qu'Achille a vaincu et tué, lorsqu'elle se tient auprès de ce cadavre exposé dans la ville si longtemps protégée par son bras et où l'attendent les honneurs funèbres que lui préparent des mains amies, sa colère fait place à la douleur, la mère oublie le meurtrier pour ne penser qu'au mort, elle n'a plus que des paroles entrecoupées de sanglots. « Ton corps est si frais et si beau ! On dirait que tu viens d'être immolé et qu'Apollon t'a percé de ses plus douces flèches, ô mon fils ! »

Hécube est douée d'une force bien extraordinaire. Une femme d'un esprit moins vigoureux aurait succombé aux coups précipités qui la viennent assaillir. Ses fils tombent l'un après l'autre, frappés de mort violente, jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus un seul pour consoler son vieil âge ; ses filles lui sont enlevées ; sa patrie est ravagée, sa ville est détruite par une armée ennemie. C'est lorsque ses malheurs se multiplient et que sa patience est poussée à bout, qu'au lieu de succomber sous le faix, elle se redresse et s'emporte à ces expressions de violence qui la caractérisent ; mais on ne lui voit pas dans Homère cet esprit sauvage de bête fauve que lui attribue Euripide lorsqu'il la montre se vengeant de la mort de Polydore, son dernier-né, sur Polymnestor et sur ses enfants.

Si on voulait la comparer avec la femme de Latinus, avec Amata, telle que nous la trouvons dans l'*Enéide*, la comparaison serait toute à l'avantage d'Hécube. Cette princesse a pour Priam un dévouement inaltérable : rien ne peut diminuer l'affection

qu'elle porte à sa patrie, à son foyer, à son époux. Amata, au contraire, entre en fureur, parce que son mari veut donner à Enée la main de Lavinie ; elle s'échappe de chez elle, et se met, à la tête d'une bande de Bacchantes, à courir les forêts et les champs ; si elle rencontre Turnus, c'est pour l'exciter à prendre les armes contre sa patrie et contre son mari. Certes, comparés à de pareils excès, tous les traits peu féminins du caractère d'Hécube sont assurés de rencontrer notre indulgence.

Il nous reste à étudier Hélène et Andromaque; elles forment le dernier et le plus intéressant de ces couples où le poëte s'est plu à mettre en opposition les sentiments et les situations. Le contraste offert par Hélène et par Andromaque est des plus frappants, et pourtant nous ne saurions reconnaître celle qui l'emporte sur l'autre. Si la princesse argienne déplore et son sort et sa faute, la femme d'Hector se lamente à cause de son mari, de son jeune fils et de cette sombre fatalité qui la poursuit. L'une a l'expérience que donne la connaissance des événements, et elle avoue pour parents et pour alliés les héros qui font la gloire des deux armées rivales; l'autre ne sort jamais du cercle des joies et des douleurs de sa maison ; dans Troie, elle ne tient qu'à Hector. Hélène attire sur elle tous les yeux, et sa beauté sans égale lui vaut l'admiration universelle; un naturel plein de confiance et de naïveté, toutes les vertus sans éclat qui donnent à la femme l'amour et l'estime de sa maison et de sa famille, tels sont les apanages d'Andromaque.

La première fois qu'on voit Hélène, c'est dans le troisième chant de l'*Iliade*. Hélène, au bras d'albâtre, brode un long voile de pourpre, doublement tissu, où elle retrace les combats que soutiennent pour elle les Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs revêtus d'airain. Iris, la messagère des dieux, ayant pris la figure de Laodicée, sa belle-sœur, l'engage à être spectatrice du combat où vont combattre, pour la posséder, Pâris et le vaillant Ménélas, armés de forts javelots. Hélène, désireuse de revoir son premier époux et ses frères, se hâte de se rendre aux portes de Scée. Elle trouve le roi Priam et les anciens du peuple assis au sommet de la tour, et contemplant ce qui se passe en bas dans la plaine. Hélène, cause de tous les malheurs des Troyens, ne doit pas être aimée d'eux ; pourtant,

lorsqu'ils la voient s'avancer, ils se disent à voix basse : « Ce n'est pas sans raison que les Grecs aux belles cnémides et les Troyens supportent, pour une telle femme, de si longues souffrances. Son visage est aussi beau que celui des déesses immortelles ! » Mais Priam l'appelle à ses côtés : « Viens, chère enfant, t'asseoir auprès de moi, afin que tu aperçoives ton premier époux, tes parents et tes amis ; » puis il ajoute avec bonté : « Tu n'es pas la cause de nos malheurs ; ce sont les dieux qui ont suscité, de la part des Grecs, cette guerre, source de tant de larmes. » Et, voulant la distraire de ses propres chagrins, il la prie de lui nommer les chefs qui se font le plus remarquer dans les rangs des Grecs. Mais chaque nom qu'il mentionne réveillant en elle de lointains et pénibles souvenirs, la conduit à se reprocher sa faute amèrement. Si elle se consume dans les larmes, c'est qu'en suivant Pâris elle a délaissé le lit nuptial, ses frères, sa fille bien-aimée et les compagnes de sa jeunesse. Ses réponses sont brèves ; toute son attention est tournée vers ses compatriotes, parmi lesquels elle promène ses regards. Deux chefs échappent seuls à ses recherches : Castor, habile cavalier, et Pollux, plein de force au pugilat. Ce sont ses propres frères ; la même mère leur avait donné le jour. Ils étaient morts à l'insu d'Hélène et, ne les voyant pas, elle se demandait : « Craignent-ils de se mêler aux luttes des guerriers, parce qu'ils redoutent et ma honte et mon opprobre ? » C'est en proie à ces sentiments qu'elle assiste au combat et qu'elle est témoin de la honteuse défaite de Pâris et de la mâle bravoure de Ménélas. Le combat a cessé. Vénus, pour sauver Pâris, l'a soudain enveloppé d'un nuage épais et l'a transporté dans la chambre nuptiale d'où s'exhalent des parfums suaves et odorants ; mais Hélène est restée sur le sommet de la tour à suivre des yeux son ancien époux. Et quand la déesse vient l'y chercher, elle s'écrie : « Cruelle Vénus !... est-ce parce qu'aujourd'hui Ménélas, ayant vaincu le noble Pâris, veut ramener dans ses foyers une odieuse épouse, que tu viens ici méditer de nouvelles perfidies ?... Je n'irai pas vers Pâris (car ce serait indigne !) pour partager sa couche. Les Troyennes me poursuivaient de leurs mépris, et déjà mon âme est accablée de chagrin ! » Elle cède, mais à la menace. Rendue auprès de Pâris, elle l'accable de reproches et de

sarcasmes, lui conseille de ne plus affronter témérairement le blond Ménélas dans une lutte obstinée ; puis, domptée par l'irrésistible influence de Vénus, elle se laisse aller, tandis qu'Agamemnon prend les Troyens et leurs alliés à témoin de la victoire de son frère et réclame Hélène.

Cette scène, mieux qu'aucune autre de celles où Hélène est produite, nous met à même d'apprécier son caractère. On ne peut pas dire qu'elle y excite ni admiration ni respect ; non, c'est de la pitié qu'elle inspire et quelque sympathie. Les reproches qu'elle s'adresse sont trop mérités, les larmes qu'elle répand ont trop de convenance pour laisser au lecteur un autre sentiment que la compassion. Les railleries, les insultes des Troyens à son égard ; son isolement, l'impossibilité absolue où elle se trouve de surmonter les malheurs qui l'environnent ; les très-pénibles circonstances où nous la voyons : tout se réunit pour éveiller notre sympathie, mais cela ne réussit pas à nous faire oublier qu'elle s'est mise dans cette position ; que, ces malheurs, elle se les est attirés. Sans doute, le poëte n'a pas voulu nous donner du mépris ou de l'aversion pour elle ; la place considérable qu'elle occupe dans ses poëmes ne le permettait pas ; mais, comme Hélène est la cause de cette déplorable guerre, il a bien fallu qu'Homère déversât sur elle quelque blâme. C'est donc comme une créature qui, tout en ayant gardé le sens des choses nobles et pures, est pleine de variations et de faiblesses, qu'il nous la représente.

M. Gladstone a plaidé, c'est le vrai terme, la cause d'Hélène. Il a voulu l'exonérer de toute responsabilité au sujet de ses relations avec Pâris. Il fonde son argumentation sur le mot ἁρπάζειν employé par Homère, et qui signifierait qu'Hélène fut enlevée violemment de Sparte. Si Hélène était coupable, Priam la déclarerait-il innocente? Pâris n'obtiendrait-il pas d'elle, en place de ses marques de mépris, autant de témoignages d'amour? Ménélas n'aurait-il pas pour elle ce ressentiment qu'il ne lui montre nulle part? Homère ne lui appliquerait-il pas quelques épithètes de reproche ou de censure, comme celle qu'il emploie pour flétrir une autre adultère, Clytemnestre?

Ces considérations sont à peine spécieuses. Elles laissent tout entier le raisonnement d'Hérodote à l'égard d'Io, de Médée,

d'Europe, aussi bien que d'Hélène. Δῆλα γὰρ δὴ ὅτι, αἰ μὴ αὐταὶ (γυναῖκες) ἐβουλέατο, οὐκ ἂν ἡρπάζοντο[1]. Voilà bien le même verbe ἁρπάζειν sur lequel M. Gladstone veut fonder l'opinion qu'Homère entend qu'Hélène a quitté Sparte comme forcée et non de son plein consentement. Mais ce verbe n'est employé que par Pâris et dans un seul passage; enfin, ce qui semble une preuve meilleure, si l'enlèvement avait eu lieu par force, les ennemis de Pâris, dans la ville de Troie, ne le lui auraient-ils pas reproché sans cesse? Hélène y aurait-elle manqué? Au contraire, elle dit expressément à Priam : « Plût au Ciel que j'eusse reçu la mort le jour où je suivis ton fils (υἱέϊ σῷ ἑπόμην), abandonnant le lit nuptial, mes frères, ma fille bien-aimée et les aimables compagnes des ma jeunesse! » Longtemps après, lorsque, réintégrée au domicile conjugal, parlant devant son époux Ménélas à son hôte Télémaque, elle aurait quelque intérêt à faire retomber sa faute sur Pâris, elle se borne à se plaindre, comme elle l'a fait à Troie sur les portes de Scée, de Vénus. qui l'a poussée à la faute dont elle se lamente et qui l'a conduite loin de la terre chérie de la patrie. Priam ne la blâme jamais; mais cela peut s'expliquer par l'indulgence de son caractère, par les ménagements qu'il a pour son fils chéri, et surtout parce qu'il accepte l'excuse d'Hélène, suffisante dans une société qui croit au fatalisme : « Tu n'es pas la cause de nos malheurs, ce sont les dieux qui ont suscité, de la part des Grecs, cette guerre, source de tant de larmes. » Qu'importe qu'Hélène n'aime point Pâris durant le siége de Troie? Cela prouve-t-il qu'à Sparte elle n'ait pas été éblouie par son élégance, étourdie par ses flatteries, séduite par la cour qu'il lui faisait assidûment? Ménélas n'adresse, il est vrai, aucun blâme à Hélène. L'amour qu'il garde pour elle aura bien su lui trouver des excuses. Ménélas est doué d'une clémence qui le pousse, malgré les sarcasmes d'Agamemnon, à épargner les ennemis qu'il a vaincus. Peut-il oublier qu'Hélène l'a distingué, l'a préféré pour mari à tous les héros de la Grèce assemblés? S'il s'en souvient, sa clémence doit pardonner à la belle infidèle. Le pardon ne messied à personne. D'ailleurs,

[1] Il est clair que si ces femmes ne l'avaient pas voulu, elles n'auraient pas été enlevées.

aurait-il été convenable ou même prudent que, devant l'armée qui combattait pour recouvrer Hélène, de blessantes paroles vinssent rabaisser la valeur de celle qui était le prix d'une guerre où déjà tant de sang généreux avait été répandu? Tout bien considéré, Hélène est loin d'être criminelle comme Clytemnestre. Elle n'a pas introduit un étranger dans le lit nuptial; elle ne l'a pas mis en possession de sa maison, de ses biens, de son trône; à l'adultère elle n'a pas joint l'infâme complot d'abuser son époux pour le mieux conduire à la mort; elle n'a pas égorgé Cassandre auprès de cet époux expirant dont elle refuse de fermer les lèvres et les paupières. Hélène a été entraînée à une faute; elle s'en repent, elle la déplore; avec la douceur et la bonté qui la caractérisent, elle est toujours prête à faire son possible pour l'expier. L'une est une criminelle volontaire et endurcie; l'autre n'a eu qu'une faiblesse.

C'est là le défaut capital d'Hélène : le manque de constance et de fermeté. Elle désire attirer les regards, elle veut plaire à tous. Aussi ressent-elle vivement la froideur que lui marquent les Troyens. Tout en n'aimant plus Pâris, elle ne peut pas s'empêcher d'être sensible à ses attentions, au dévouement qu'il lui témoigne toujours. Du reste, sauf le mépris qu'elle manifeste presque malgré elle pour la lâcheté de Pâris, elle met le plus grand soin à ne rien dire qui puisse blesser ceux qui l'entourent. Nous la voyons donc sans fixité dans le caractère, toujours flotter entre des sentiments opposés. Inclinant au fond du cœur pour Ménélas, elle retourne à Pâris; se lamentant des infortunes de Priam, elle ne borne pas l'éloge qu'elle fait de ses ennemis.

A tous les points de vue, les manières d'Hélène sont celles d'une femme de haute naissance et de bonne éducation. Elle estime à leur prix la vertu et la valeur; elle déteste le vice et la lâcheté; toutes ses paroles respirent l'élégance et sont en rapport avec sa position et le caractère de ceux auxquels elle s'adresse. N'est-elle pas douée de plus d'intelligence, n'a-t-elle pas acquis plus de connaissances qu'aucune des héroïnes d'Homère? Jeune, elle avait attiré autour d'elle par sa divine beauté les hommes les plus distingués de la Grèce; leur société lui avait facilité les moyens de s'instruire. Les visites reçues à la cour de Ménélas, des voya-

ges nombreux et prolongés, son séjour dans le palais de Priam, les vicissitudes de la guerre de Troie : tout avait profité au développement de ses facultés intellectuelles qu'elle avait reçues de Jupiter, son père. Y avait-il une autre femme à laquelle Priam pût demander des renseignements sur tous les chefs de l'armée grecque? Seule, elle était en situation de faire les réponses qu'Homère lui attribue. On ne peut pas non plus douter de sa pénétration. Un jour Ulysse, après s'être meurtri le corps de coups ignominieux, jette sur ses épaules de vils haillons, et, semblable à un esclave, entre dans la cité troyenne aux larges rues. Tous ignoraient que ce fût Ulysse; seule Hélène l'a reconnu. Et ce qui prouve que la légèreté d'Hélène n'était pas de nature à lui faire perdre l'estime de ses compatriotes, c'est qu'Ulysse, le prudent Ulysse, se fie à sa discrétion et lui dévoile tous les projets des Achéens; confiance extraordinairement placée; mais extraordinairement bien, puisqu'Hélène n'en révèle le secret qu'après son retour à Sparte, en parlant à ce jeune Télémaque, qu'elle a reconnu la première pour le fils du héros de cette aventure.

Toutes les circonstances qui peuvent servir à l'excuse d'Hélène, Homère les fait ressortir. En outre, rabaisser son caractère, lui donner des goûts vulgaires, en faire, comme M. Mure dans son *Histoire de la littérature grecque*, une femme de plaisir, c'eût été bien maladroit. Cessant de mériter de l'intérêt, elle serait devenue une tache, au lieu d'être une beauté pour ses poëmes. D'ailleurs Homère n'a pas fait ses héros tout d'une pièce : chez lui les dieux participent aux faiblesses de l'humanité; pourquoi donc les héros y seraient-ils sans défaut? Hector, sur le champ de bataille, commet des actes peu dignes de lui, il se donne les louanges les moins modestes; en apprécierons-nous moins la noblesse de son caractère, l'obligeance de ses manières, l'affection qu'il porte à sa famille, ou la noble bravoure qui éclate dans sa lutte suprême? L'en admirerons-nous moins? Agamemnon est plein d'orgueil, de dureté, d'égoïsme, mais le courage qu'il montre dans la bataille, l'amour fraternel dont il entoure et protége Ménélas, le soin qu'il porte ordinairement à chercher les intérêts de l'armée, nous font presque excuser ses fautes. La fierté d'Achille, son impatience de tout frein, son im-

pitoyable ressentiment et sa soif du sang, sont presque rachetés par l'amitié qui l'unit à Patrocle, par les larmes qu'il verse sur lui; Achille, qui a toujours honoré Pélée son vieux père, ne peut voir sans pitié les cheveux blancs du malheureux Priam. Eh bien! il en est d'Hélène comme de tous ces héros. Elle a des faiblesses; — son désir est changeant, mais elle reste douce, bonne, tendre, aimante; toujours elle cherche à faire le bonheur de ceux qui l'entourent, elle méprise la bassesse et n'estime que ce qui est noble et vertueux. Avant donc de porter sur elle un jugement trop sévère, il est juste de considérer la difficulté des circonstances où elle se trouve placée. Peut-elle manquer de souffrir, quel que soit le parti qui l'emporte? Dans l'une et l'autre armée, elle a des amis et des parents. Elle voudrait porter aide aux Troyens, chez lesquels elle vit; aux Grecs, parmi lesquels elle vivra, si Troie succombe. Tantôt elle penche pour les uns et tantôt pour les autres; ses actions expriment l'alternative de ses sentiments. Elle se contredit dans sa conduite, mais elle reste toujours franche et d'accord avec elle-même

Virgile a bien altéré la beauté de ce caractère. Suivant lui, lors de la prise de Troie, Hélène se glisse dans la chambre de son nouveau mari, Déiphobe, lui retire ses armes, même son épée, qu'elle enlève du chevet où il repose, puis elle introduit Ulysse et Ménélas, qui, de sang-froid, assassinent cet ennemi endormi et lui mutilent le corps. N'est-ce pas, par cette trahison, ravaler Hélène au rang de Clytemnestre, parmi les femmes qui sont la honte de leur sexe? Et pourtant le poëte a, un peu auparavant, justifié, autant que possible, le naturel d'Hélène. Durant la fatale nuit où Troie a succombé, Enée rencontre Hélène entourant de ses bras l'autel de Vesta; il lui reproche d'être la Furie destructive de sa propre patrie et de Troie; il va lui infliger cette mort qu'elle a, suivant lui, si justement méritée, lorsque Vénus, la divinité gardienne du héros, lui apparaît et lui explique que la ruine de Troie est l'œuvre des dieux et non d'Hélène ou de Pâris. Mais Hélène, qui est le prix des luttes qui se livrent autour de Troie, est, après tout, on ne peut s'empêcher de le remarquer, bien supérieure à la femme pour l'amour de laquelle Enée plonge le royaume de Latinus dans les horreurs de la guerre. Hélène excite un intérêt si vif et si con-

tinuel, qu'elle devient pour nous un personnage vivant; Lavinie, au contraire, nous reste inconnue. Tout ce que nous en savons, c'est que des héros se disputent sa main. Elle ne dit ni ne fait rien qui attire l'attention. C'est comme un de ces noms qui flottent dans la mémoire, et que nous essayons en vain de rattacher à quelque personne que nous ayons connue. Nous trouvons bien le nom de Lavinie dans les vers de l'*Enéide,* mais il nous est impossible de nous faire une idée de la grâce ou des attraits qui la caractérisent.

Pour bien comprendre le caractère d'Hélène, on doit la considérer dans trois situations différentes. D'abord c'est la princesse à la beauté divine que courtisent tous les chefs de la Grèce. Ensuite, à Troie, elle souffre de sa fausse position et se lamente sur le cadavre d'Hector. Enfin dans l'*Odyssée*, revenue dans la demeure conjugale, maîtresse dans son palais de Sparte, elle y mène une vie paisible, épurée par ses souffrances, pleine de loisirs et de dignité, mais où elle montre encore beaucoup de cette vivacité et de cette tendresse qui ont fait le malheur de ses jeunes années. On se rappelle alors toutes les épreuves et toutes les tentations qu'elle a traversées, on se réjouit de cet heureux dénoûment, et l'on est prêt à jeter un voile sur les erreurs de son passé.

Quant à Andromaque, son lot, dès son enfance, paraît avoir été de souffrir. Fille du magnanime Eétion qui régnait sur les peuples de la Cilicie, elle a vu Achille ravager la populeuse ville des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées ; tuer Eétion, dont il brûla le corps avec ses belles armes ; exterminer ses sept frères pendant qu'ils faisaient paître dans les campagnes leurs bœufs à la marche lente et leurs blanches brebis ; enlever sa mère avec toutes ses richesses, et qui n'obtint sa liberté que pour mourir. Hector est tout pour elle, père et frères, puisqu'il est son jeune époux. Elle est devenue mère, il est vrai ; mais elle n'a dans l'esprit que craintes et pressentiments funestes; finalement, cette calamité, dont l'idée la remplissait d'horreur, se présente dans une triste réalité. Ses infortunes, en éteignant chez elle le feu de la jeunesse, n'ont donné que plus de force et de constance à ses vertus. Sa tendresse et sa confiance, son amour et sa fidélité se sont assombris, mais le deuil qui les

entoure inspirait la pitié autant que l'admiration. On ne la voit qu'une fois sourire, et c'est le visage couvert de larmes. Hector, prêt à retourner au combat, tend ses bras à son fils; mais l'enfant, effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se rejette en pleurant sur le sein de sa nourrice, et le père et la mère se mettent à sourire. Si ce n'est pas la première, c'est du moins la dernière fois. Hécube, ainsi que nous l'avons dit, avait laissé les malheurs ulcérer son cœur, endurcir son caractère, et elle ne pouvait plus trouver que des paroles de haine en parlant de ses ennemis. Andromaque reste bonne; même en racontant le massacre des siens, elle conserve assez de sang-froid pour louer leur meurtrier, Achille, de ce qu'au lieu de dépouiller Eétion de son armure, il lui a rendu les honneurs funèbres et lui a élevé une tombe qu'entourèrent d'ornements les nymphes des montagnes. L'amour qu'elle porte à Hector la tient dans une angoisse continuelle; les moindres revers des Troyens la plongent dans la terreur. En apprenant que les Grecs ont le dessus, elle s'est hâtée de courir à la tour des portes de Scée pour voir ce qui se passe; elle est en train d'en revenir, pleine de sombres pressentiments, lorsque Hector se présente à sa vue. C'est leur dernière entrevue. Les paroles d'Andromaque, le tour de ses pensées, la nature de ses raisonnements, sont tels qu'elle est pour tous ceux qui ont voulu reproduire les sentiments du cœur féminin, le type de l'amour conjugal et de l'amour maternel. Son mari, son fils, elle-même, voilà l'objet constant de ses préoccupations. Sa tendresse pour Hector, sa sollicitude pour Astyanax et pour l'avenir qui lui est réservé, l'esquisse des malheurs qu'elle a jusqu'alors éprouvés et cette invocation à son mari, qui tient auprès d'elle la place de son père, de sa mère et de ses frères, tout cela forme un ensemble passionné qui n'appartient qu'à Andromaque. Aussi l'on comprend aisément ce que Plutarque raconte de Porcia, la femme de Brutus. Lorsqu'elle le vit pour la dernière fois, dans la ville de Vélia, elle se sépara de lui en ayant bien soin, par peur de l'affaiblir, de ne pas verser une larme, de ne pas laisser échapper une parole de chagrin. Mais, en traversant une chambre où se trouvait un tableau représentant la scène des adieux d'Hector et d'Andro-

maque, elle s'y arrêta, le contempla longtemps, puis fondit en larmes. Le poëte grec avait raconté l'histoire et les paroles d'Andromaque avec une perfection telle que Porcia, appliquant ces souvenirs à sa propre situation, n'était plus maîtresse de contenir ses sentiments, comme elle l'avait fait tant que son mari avait été en sa présence.

Andromaque ~~Hécube~~ est l'épouse et la mère telle que l'antiquité la concevait : modeste, cachée, fidèle au toit domestique et aux travaux de son sexe [1]. Aussi Homère la montre-t-il toujours attentive aux besoins de son époux, toujours empressée à les satisfaire. C'est là l'étude principale de sa vie. Lorsqu'il s'adresse à ses chevaux, Xanthe, Podarge, Ethon et Lampus, le héros Hector leur dit : « Voici l'instant de me payer les soins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Eétion ; Andromaque, qui vous présente le doux froment et vous donne du vin au gré de vos désirs, même avant de songer à moi, qui suis son jeune époux. » Hector est déjà tué, qu'Andromaque, encore fidèle aux derniers conseils de son mari, est retirée dans son palais, occupée à tisser une étoffe qui devait servir à former un ample manteau de pourpre et sur laquelle elle brodait des ornements variés. Elle avait ordonné à ses femmes de placer sur le feu un grand trépied rempli d'eau, afin qu'Hector pût se baigner en revenant du combat. Lorsqu'elle entend les gémissements et les sanglots qui partent de la tour, un tremblement la saisit, et sa navette tombe à terre. Sa première pensée est pour Hector ; quelque malheur lui est arrivé. Elle sort du palais comme une femme furieuse ; elle s'élance à la muraille, regarde, aperçoit le cadavre d'Hector traîné devant les remparts de la ville ; un sombre nuage couvre ses yeux ; elle tombe en arrière, et son âme est prête à s'exhaler. En revenant à elle, elle repasse rapidement sa malheureuse destinée, puis pense à son pauvre enfant, qui, privé de père, n'aura plus d'amis. Quel délaissement désormais, au lieu de ces honneurs qu'on leur rendait quand Hector vivait ! Puis une idée plus affreuse encore la torture. Le corps de cet époux qu'elle aimait, les chiens vont s'en disputer les lambeaux auprès des vaisseaux des Grecs. Elle pro-

[1] Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, 1843, p. 323.

met, elle du moins, de lui rendre, au milieu de tout le peuple d'Ilion, les honneurs qu'il mérite. Pourtant les jours s'ajoutent aux jours. Priam est allé supplier Achille de lui rendre le corps de son fils. Cassandre, que l'on tient pour folle, et dont un peuple, rendu incrédule par la volonté du dieu même qui dicte à la vierge des oracles trop réels, aperçoit Priam dans le lointain, ramenant son précieux et triste fardeau ; elle annonce par ses cris la nouvelle à toute la ville : « Troyens et Troyennes! voici le cadavre d'Hector ! Accourez tous, vous qui receviez ce héros avec tant d'allégresse lorsqu'il revenait du combat, lorsqu'il était la joie d'Ilion et de tout le peuple ! » On se hâte; puis Hector est transporté dans le palais, déposé sur un lit funèbre entouré de chanteurs qui entonnent des hymnes de deuil. Tandis qu'ils font entendre ces chants lugubres, les femmes y répondent par de tristes lamentations. Andromaque, en tenant dans ses mains la tête du valeureux héros, commence les gémissements : « O mon Hector, que tu es mort jeune ! Et tu me laisses veuve dans ce palais ! Et ton fils orphelin, que deviendra-t-il ? Quelle douleur imposée à ton vieux père, à ta mère et à moi surtout ! Quelle longue infortune ! Et encore, en mourant, tu n'as pas pu me tendre la main et m'adresser une dernière et sage parole, pour m'en souvenir jour et nuit au milieu de mes larmes ! » Hécube aussi se lamente; mais on sent toujours l'orgueil sous ses paroles : « Ce n'est pas Hector qui s'est laissé faire prisonnier comme les autres ; on l'a tué, lui ; Achille l'a traîné honteusement autour de Patrocle ; mais Hector avait tué Patrocle, et ni les cruautés ni les indignités commises sur Hector n'ont pu faire revivre Patrocle. » En dernier lieu, Hélène s'avance et s'écrie en pleurant : « Hector ! de tous les frères de mon époux, tu étais celui que j'aimais le plus ! Et je déplore à la fois et ton sort et le mien, puisque je n'aurai plus dans cette ville ni ami ni soutien, moi que tous voient avec horreur ! » Enfin le corps d'Hector est déposé sur le bûcher funèbre et en quelques instants enveloppé par les flammes.

Certes, il y a bien de la différence entre l'affliction d'Andromaque et celle de Pénélope. La première en est frappée soudainement et pour ainsi dire jetée à terre ; l'autre sent se former en elle par degrés la conviction qu'elle ne reverra jamais

Ulysse, et ses chagrins croissent en proportion de cette conviction même. De là naît une différence identique dans les traits principaux de leurs caractères. Pénélope est devenue circonspecte et méfiante; Andromaque, irritable et craintive. On ne saurait comprendre que l'une eût le rôle de l'autre. L'intelligence plus étendue dont est douée Pénélope n'aurait eu d'autre effet que d'accroître ses souffrances et de l'empêcher de supporter ses angoisses jusqu'à la prise de la ville. D'autre part, la lenteur de son esprit et son peu de pénétration n'auraient probablement pas permis à Andromaque, si elle eût vécu à Ithaque, de discerner nettement ce qu'elle avait à faire, ni d'imaginer sûrement les moyens d'éviter les nécessités qui auraient semblé l'entraîner à d'imprudents desseins. Son amour n'a pas cette force raisonnée qui donne la persévérance à la femme d'Ulysse ; il est plutôt une impulsion aussi simple qu'irréfléchie. Pénélope était en état de faire face aux difficultés de sa situation par elle-même. Il faut, au contraire, à Andromaque toujours quelqu'un sur qui s'appuyer, à qui confier ses secrètes pensées. Elle n'a rien en elle qui la puisse soutenir. Que son support lui manque, après avoir fait un effort inutile pour se tenir par elle-même, elle devra tomber, si elle ne trouve pas promptement un bras secourable.

Il est donc impossible de considérer ce groupe d'héroïnes que nous présentent les poëmes d'Homère sans admirer le génie qui les a conçues. On ne les voit qu'accidentellement, presque d'une manière épisodique, et pourtant on les distingue dans leur ensemble et dans leur unité, tant il y a d'accord dans toutes les parties de ces œuvres, tant Homère les a, malgré les différences qui les distinguent, dessinées exactement d'après nature. On peut bien, en les examinant, se demander si elles sont de pures créations de la poésie ou des personnages tirés de l'histoire ; mais il est impossible de ne pas en garder mémoire comme de personnages réellement vivants.

Voilà les considérations que nous a suggérées le livre des *Etudes sur Homère et sur l'âge homérique*. Que si le lecteur a autant de plaisir que nous en avons eu à ce souvenir des poëmes immortels de la Grèce, qu'il étudiait à l'époque où, libre encore des vrais soucis de la vie, son unique occupation

était de fortifier, d'élever et d'étendre son intelligence par la fréquentation des maîtres et des chefs-d'œuvre, il nous aura suivi comme nous nous sommes laissé aller, sans s'en apercevoir. Peu lui importera que l'auteur des *Etudes sur Homère* se soit montré un peu trop plaideur, un peu trop avocat, en parlant des héros et des héroïnes d'Homère. Aurait-il eu beaucoup plus de goût pour une dissertation où nous lui aurions montré avec une pédanterie plus ou moins logique qu'Homère, ayant par ses poëmes exercé la plus durable et la plus profonde influence sur la civilisation de la Grèce, et les Grecs ayant été pour l'Europe les initiateurs du vrai beau et de la vraie sagesse, nous devons considérer Homère comme un des pères de nos arts et de notre civilisation actuelle? Discuter la géographie et la politique des temps reproduits par Homère l'aurait sans doute moins intéressé que ce retour qu'il a fait avec nous, que cette compagnie des héroïnes d'Homère où nous l'avons ramené. Il est clair, en effet, que la connaissance des poëmes épiques d'Homère a plus de valeur que l'examen de la diversité des races auxquelles appartenaient les Grecs, et qu'il est plus urgent de comprendre les poésies du chantre ionien que de connaître le temps qu'il a décrit. Les idées qu'elles expriment sont en définitive ce qu'elles ont d'important, parce qu'elles dureront toujours.

En France, les études de ce genre ne sont pas fréquentes, et il n'y a guère que des professeurs de littérature qui s'y livrent, même trop rarement à notre gré. Parmi ceux dont nous avons conservé le souvenir, l'homme qui s'en est occupé avec le plus de succès et de goût est M. Saint-Marc Girardin ; encore ne l'a-t-il fait que d'une façon incidente dans le chapitre quatorzième de son *Cours de littérature dramatique*.

En Angleterre, il n'en est pas ainsi. Les hommes qui, par leur position politique et par les travaux qu'elle exige, sembleraient devoir être le plus étrangers à ces études classiques, se donnent le luxe d'occuper les loisirs que leur laissent les affaires à relire et à commenter Homère. Ainsi M. Gladstone, un chancelier de l'Echiquier, un homme que l'on serait tenté de croire enseveli sous les montagnes des chiffres d'un budget, ou du moins complétement absorbé par les soins et les

préoccupations des détails financiers et de la lutte acharnée qu'il soutient pour défendre la politique du cabinet où il a une position si importante, trouve le temps de publier des livres comme les *Etudes sur Homère et sur l'âge homérique* dont nous nous occupons, ou comme celui qu'il a fait paraître en collaboration avec lord Littleton : *Ex voto communi, in memoriam duplicum nuptiarum*, dont parlait une Correspondance de la *Revue britannique*. Phénomène purement anglais, ce chancelier de l'Echiquier vous répétera par cœur tout un chant de l'*Iliade* et, à votre choix, vous traduira Homère en vers anglais ou un poëme anglais dans la langue d'Homère. Comment, après cela, s'étonner de trouver dans les journaux d'Angleterre un éloge de ce genre : « Il n'y a pas de parti dans la Chambre, quels que soient ses goûts et ses antipathies, qui puisse écouter l'éloquence arrondie et brillante de M. Gladstone sans être convaincu que l'homme qui parle affaires comme une *dixième Muse* est, après tout, le digne représentant du premier marché du monde [1]. »

F. BELIN DE LAUNAY.

[1] *Daily-News*, 16 avril 1861.

PENSÉES.

Il me semble que chez les anciens la femme était moins jalouse de ses *droits* que chez les modernes. Les *droits de la femme* sont même une locution toute moderne.

La femme antique avait l'ambition du pouvoir, mais très-peu l'ambition de la liberté.

C'est comme mère, femme, sœur ou fille d'un républicain que la femme antique, grecque ou romaine, aimait la république, entrait dans une conspiration républicaine, etc., etc., mais elle régnait volontiers pour son compte. La mère des Gracques, la femme de Brutus, la femme de Pétus, etc., n'avaient que les opinions de leur fils, de leur mari, etc. Avec l'éducation asiatique, elles eussent été de force à être de grandes souveraines comme Zénobie.

Dans la crise américaine actuelle, quelques journaux démocratiques s'inquiètent de voir le bloomérisme, qui se contentait hier du costume civil, prendre aujourd'hui le mousquet.

Il s'est formé dans le Massachusets un régiment de zouaves du sexe féminin, et un journal de Boston fait l'observation que, depuis la plus haute antiquité, partout où la femme s'est faite militaire, chez les Amazones par exemple, la population masculine a été en partie exterminée, en partie réduite en esclavage.

Nous avons, il y a trois ans, rapporté d'Alger une, deux ou trois paires de rats zébrés (*mus barbarus*). Ils s'étaient multipliés très-rapidement; mais depuis quelque temps nous voyons plus rapidement encore leur nombre décroître : vérification faite, nous venons de reconnaître que ce sont les femelles qui ont tué tous les mâles.

SCÈNES ET TABLEAUX DU MONDE ORIENTAL.

LES PLAIES D'ÉGYPTE.

Ami lecteur, comme disaient nos vieux auteurs dans leurs préfaces, ne vous épouvantez pas de ce titre, et ne craignez pas une dissertation scientifique et philosophique sur les plaies qui frappèrent Pharaon et son peuple à la voix de Moïse. Notre seule étude ici est une étude de patience, et nous voulons simplement enseigner aux voyageurs combien cette vertu leur est nécessaire lorsqu'ils s'exposent aux plaies modernes de l'Egypte actuelle.

S'il faut l'avouer, je partage à quelques égards la croyance des anciens Egyptiens : à leur exemple, je regarde la mer comme le type de tout ce qu'il y a de pire en ce monde, et Typhon, le mauvais esprit, me paraît une véritable incarnation de l'Océan. Imaginez donc ce que je dus souffrir quand je me trouvai emballé avec cinq compagnons d'infortune dans l'étroite cabine d'un bâtiment à vapeur, et cela pour une quinzaine de jours au moins! Dans la traversée du golfe de Biscaye, nous eûmes du roulis, des coups de vent, de la pluie, et tous les agréments des tempêtes, sauf le tonnerre et les éclairs ; par conséquent les rangs des convives étaient peu serrés à table et les repas étaient loin d'être gais. Quand la fatigue nous faisait chercher le repos, l'abominable planche qui nous servait de lit, le dérangement des organes digestifs de nos voisins, les mouvements du navire et le bruit incessant des aubes de ses roues, ne permettaient qu'un assoupissement incomplet, dans lequel j'étais tourmenté

par des rêves où je me voyais saisi par les engrenages de la machine et broyé sous les coups répétés de son piston.

Enfin, on nous signale Alexandrie à l'horizon ! Cette longue ligne de côtes plates et sablonneuses, c'est bien réellement l'Egypte, mais cela ressemble à la Hollande. Si vous avez jamais visité ce pays où Voltaire se plaignait de n'apercevoir que des canaux et des canards, vous pouvez croire que votre vaisseau a fait fausse route et vous débarque sur les plages du Zuyderzée. On retrouve de longues rangées de moulins à vent, d'un aspect tout à fait hollandais, mais qui sont ici employés à l'arrosage des terres. A mesure qu'on approche, les minarets et les dômes déploient leur caractère oriental, et l'on reconnaît le domaine de l'Alcoran et des derviches, mais Alexandrie a beaucoup perdu de sa physionomie mahométane. Les Francs ont fort altéré sa couleur locale; le pacha a même fait construire son palais dans le goût que nous nommerons, par politesse, le goût européen, mais, en réalité, sans aucun goût, et quoique il croie l'avoir embelli en y alignant des fenêtres carrées et des murs en équerre, c'est tout ce qu'il y a de moins pittoresque au monde. Alexandrie, comme la plupart des ports de mer, offre un mélange des manières et des mœurs de toutes les nations, y compris surtout leurs mauvaises manières et leurs mauvaises mœurs.

Le premier mot que vous entendez en Egypte, et qui vous y poursuivra pendant tout le temps de votre séjour, est le mot *bakchis* (pourboire). Ce mot est hurlé à vos oreilles en tout lieu et à toute heure avec une infatigable persévérance par quiconque se croit un droit à une gratification de votre part ou s'imagine pouvoir l'extorquer à force d'importunité. Il n'est pas dans l'univers une seule contrée où règne plus universellement un esprit de basse mendicité : cette mendicité se montre même chez des hommes qu'on se figurerait devoir offenser en leur offrant de l'argent. Les mots *backchis, hawadji* (donnez-moi quelque chose, marchand) semblent une formule sacramentelle dont on salue le voyageur à chaque pas. Le titre d'*hawadji* (marchand) vient de ce que les musulmans ne se figurent pas qu'on puisse voyager dans un autre but que de faire le commerce, et ils ont une trop haute opinion d'eux-mêmes pour prodiguer à des *chiens de chrétiens* les noms honorifiques d'*effendi* ou de

sahib qu'ils échangent entre eux [1]. Leur répugnance pour les chiens de chrétiens ne les empêche cependant pas d'aimer à puiser dans nos poches.

On débarque sur le quai, en face des bâtiments de la Douane, bâtiments qui se prétendent un modèle d'architecture classique parce qu'ils ont une façade grecque exécutée par un maçon égyptien. Si vous vous tirez de là sans avoir un bras disloqué ou une côte enfoncée, vous devez vous estimer fort heureux, car ce quai est couvert de portefaix qui se précipitent sur vous et sur vos bagages; s'ils parviennent à s'emparer de vous, aucune puissance humaine ne leur fera lâcher leur proie : vous pourrez pousser des cris de fureur ou de douleur, les menacer ou les supplier, tout sera inutile. Une douzaine de ces misérables en haillons se battaient à qui me saisirait : un d'eux parvint à prendre une de mes mains pendant que j'étais encore dans le canot qui abordait, et, malgré les secousses du canot, malgré mes efforts, malgré les exclamations que m'arrachait la souffrance de mes doigts torturés et à demi brisés entre les siens, il me retint toujours et me tira de force sur l'escalier glissant de l'informe jetée qui sert de lieu de débarquement. Les airs de triomphe de ce demi-sauvage et ses âpres demandes pour un *bakchis*, comme s'il m'eût rendu service, ajoutaient à ma colère. Les bagages sont traités avec la même rudesse et la même avidité que les passagers : il se livre une véritable bataille pour se partager le butin. Les portefaix les plus actifs se mettent en possession des objets lourds, les plus adroits ou les plus paresseux se jettent sur les paquets légers et emportent un parapluie ou une boîte à cigares avec une démarche aussi solennelle que si c'était le plus pesant des porte-manteaux. L'infortuné voyageur marche à la suite d'une longue rangée de ces industriels, et il est obligé de les payer tous. En Europe, un homme eût

[1] Il est possible qu'en Égypte on n'ait pas la politesse de donner aux Européens un autre titre que celui de *marchand*, mais à Constantinople et en Asie Mineure les musulmans qui demandent le *bakchis* ne sont nullement avares de l'appellation d'*effendi* envers le Franc qui passe, et ils y joignent la flatteuse épithète de *tchelebi* (aimable, charmant, excellent), tous les touristes en ont fait comme nous l'expérience.

(*Note du traducteur*, C. N.)

suffi à cette besogne, excepté peut être sur les quais d'Avignon avant les chemins de fer.

Les ennuis qu'on subit dans une Douane ne sont nulle part de nature à mettre de bonne humeur, mais, fût-on sorti de la Douane égyptienne avec l'humeur la plus angélique, l'épreuve qu'il faut subir ensuite est faite pour vous remplir du fiel le plus infernal. Une vingtaine d'ânes et autant de gamins arabes s'élancent sur le voyageur avec des cris assourdissants et des gestes violents. « A cheval sur mon âne, maître ! Prenez mon âne, *hawadji !* Mon âne est parfait ! Je suis un bon conducteur, » dit l'un. « N'en croyez rien, signor : il a un mauvais âne, c'est un mauvais conducteur, » reprend un autre. « Voici le meilleur des ânes ! Hadadgi, voici le seul bon conducteur ! » Hurle un troisième Arabe. Anes et conducteurs vous entourent, vous pressent, vous étourdissent, vous persécutent, et on ne sait ni comment sortir de ce cercle de bipèdes et de quadrupèdes, ni comment choisir entre eux. Enfin, on se résigne à obéir à celui qui crie du ton le plus impérieux : « Montez sur mon âne ! » Mais au moment où on se croit en selle on est par terre, si le conducteur ne tient pas l'étrier du côté opposé, car les étriers égyptiens pendent à une courroie que rien ne retient sous la selle, et parfois aussi un conducteur vous place de force sur son baudet, puis, au moyen d'un vigoureux coup de fouet, il vous fait partir pour votre hôtel, en galopant à la façon de John Gilpin [1]. Les âniers d'Alexandrie sont aussi turbulents, aussi amusants, aussi intelligents, que les gamins de Paris. Ils s'arrangent pour savoir beaucoup de mots anglais, et ils s'en font une langue des plus bouffonnes. Ils ont réponse à tout, et quand leur âne fait un faux pas qui vous enverrait rouler dans la poussière, ils sont alertes à prévenir votre chute, à saisir leur baudet par son licol, et à vous dire impudemment : « Quel excellent âne ! il vaut mieux qu'un cheval. »

Alexandrie est certainement une ville curieuse, un singulier mélange de tous les peuples, et les Anglais qui aiment à savoir à

[1] John Gilpin a été longtemps le type des bourgeois de Londres comme M. Pigeon était le type des gardes nationaux de Paris. Ce Mazeppa burlesque est célèbre par des caricatures et par les vers de Cowper que savent tous les enfants anglais.

quel point on écorche leur langue maternelle auront à rire de plus d'une inscription qui, pour annoncer : *Ici on parle anglais*, étale bravement ces mots : *Ici les angles parlent*. Sur la devanture de plusieurs boutiques, on voit le *grog* devenir un *croc*, les *cornichons* devenir des *corniches*, et une foule d'autres transformations tout aussi étranges.

Il est malheureux que *le pittoresque* soit ordinairement fort sale. Les sombres et infectes ruelles d'Alexandrie ont des effets de clair-obscur qui feraient la fortune d'un artiste; de radieux jets de lumière viennent frapper de vieilles maisons richement sculptées; des vêtements de couleurs éclatantes brillent çà et là au milieu de la boue et de la poussière ; des étoffes rayées s'étendent d'un côté à l'autre des rues les plus larges, afin d'abriter les passants contre les rayons du soleil. Toute une population, qui semble n'avoir jamais pratiqué les ablutions prescrites par sa loi, circule d'un pas dont la solennité ne peut être surpassée que par la démarche des chameaux qui élèvent leurs têtes au-dessus de la foule. Des scènes de ce genre peuvent faire merveille dans un tableau qui ne reproduit ni l'odeur qui s'en exhale, ni la poussière, ni les chiens, ni les puces, ni toute la dégoûtante vermine, qui s'y mêlent. Dans la réalité c'est autre chose; lorsque le temps est sec, on enfonce jusqu'à la cheville dans une poussière dont les molécules impalpables remplissent la gorge, les poumons, les yeux, le nez et les oreilles ; enfin, lorsqu'il pleut, on piétine dans la boue. Par la sécheresse ou par l'humidité, chaque rue est sillonnée par un ruisseau qui est un réceptacle stagnant pour toute espèce d'ordures et d'infection, en sorte que la peste a de justes motifs pour naître dans tous les quartiers.

On se rend d'Alexandrie au Caire en six heures, par le chemin de fer, et cette manière de voyager semble délicieuse par comparaison avec la lenteur des autres moyens de transport en usage dans le pays. En se mettant à la fenêtre de son waggon entraîné par le dragon de feu, né de nos jours, on s'étonne de parcourir une contrée si arriérée. Des plantations de coton, des champs de palmiers nains dont on tire de l'huile, des champs de blé et des champs de lentilles, de longues files de chameaux et des milliers d'ânes trottant le long des chemins, sont les traits

distinctifs de ce paysage, qui semble appartenir au quatorzième plutôt qu'au dix-neuvième siècle.

L'imposante apparition de la masse des pyramides de Giezeh d'un côté du chemin de fer, et des hardis minarets de la mosquée de Mohamet-Ali de l'autre côté, annonce qu'on arrive aux portes du Caire. S'il y a au monde une confusion pire que celle d'un débarquement à Alexandrie, c'est à coup sûr celle qui se présente ici. Avant de sortir de la station, il faut d'abord sortir de son waggon, et ce n'est pas chose facile, car, à mesure que le train ralentit sa vitesse, des essaims d'Arabes demi-nus s'accrochent aux portières et bloquent les voyageurs jusqu'à ce qu'ils aient saisi les sacs de nuit, les manteaux, les cartons à chapeau, et tout ce qu'on peut avoir avec soi. En dehors des portes de la station, une vraie bataille rangée se livre entre les Turcs et les chrétiens. Les jeunes conducteurs d'ânes, qui y figurent dans la proportion d'une vingtaine contre chaque voyageur, ne cessent leurs cris et leurs disputes que lorsqu'il ne reste plus personne sur le théâtre du combat. On trotte près d'un kilomètre dans un nuage de poussière, et on est à l'hôtel du Berger, hôtel jadis fameux, hôtel spacieux et confortable, mais dont la cuisine est exécrable. La viande y est plus dure et plus cuite que les briques des remparts de Ninive, et les volailles séculaires, momies de basse-cour, qu'on y met à la broche méritent l'attention des érudits venus aux bords du Nil pour étudier les antiquités.

Le Caire est encore une ville bizarre, curieuse, et qui a son genre de beauté dans les anciens quartiers, mais on ne peut y demeurer un jour sans s'apercevoir que l'art oriental s'en va ou plutôt est parti. Toutes les constructions récentes manquent d'originalité et sont de mauvaises copies, soit de l'Orient lui-même, soit de l'Europe. Les vieilles maisons à pignons découpés et ciselés disparaissent pour faire place aux habitations à fenêtres carrées, qui rendent l'aspect des villes européennes si disgracieux et si monotone. La même manie d'imiter tout ce qu'il y a de mal en Europe s'introduit dans les usages, et les *jeunes hommes progressifs* du Caire parcourent les rues dans leur *gig* [1]

[1] Les *gigs*, les victorias, et autres véhicules importés d'Angleterre, sont

qu'ils conduisent de manière à mettre en péril la vie de bon nombre de vrais croyants qui vont à pied. Le fait est qu'on est révolté de l'insouciance avec laquelle les riches risquent d'écraser les passants sous les roues de leur char dans une ville où la voie publique est étroite, tortueuse et souvent très-encombrée. Il est vrai qu'ils se font précéder (comme autrefois nos grands seigneurs) d'un *coureur* chargé de crier : *Rouak! shimalak, yemenak!* (gare! à droite! à gauche!) mais il n'en est pas moins désagréable d'être obligé de se jeter dans l'enfoncement des portes ou de se sentir étroitement pressé le long des murailles par des individus souvent attaqués de maladies contagieuses et qui tous fourmillent d'insectes dégoûtants. L'entomologie est une science qui peut offrir beaucoup d'intérêt quand on s'y livre volontairement et à son aise, mais quand on l'étudie malgré soi en Egypte, elle n'a rien de très-attrayant.

L'insecte le plus insupportable est la mouche ordinaire ; elle vous attaque avec un acharnement et vous irrite à un point dont on ne peut se faire une idée en Europe. Les mouches sont une vieille plaie de l'Egypte tout aussi terrible aujourd'hui qu'au temps de Moïse. On les chasse, elles reviennent ; on les tue, et il en naît d'autres. Elles rendent souvent toute lecture impossible; si on veut écrire, il faut mettre des gants et se couvrir la figure d'un voile.

Les chiens sont un autre fléau public ; ils évitent soigneusement les Egyptiens, qui se croiraient souillés par leur contact, mais ils poursuivent l'Européen, aboient après lui et lui montrent les dents. Ces animaux ont d'ailleurs l'air si misérable, si maladif, si affamé, qu'ils excitent la pitié plutôt que la colère ou la crainte. On voit parfois un charitable mahométan acheter un pain et le distribuer à ces tristes créatures, mais il est plus ordinaire de les voir repoussées à coups de pied. Les chiens du Caire, comme les hommes les plus pauvres, s'attachent avec le désespoir de la faim au lieu de leur naissance et à la chétive pitance qu'ils y trouvent. Ils se sont partagé la ville en divers quartiers où ils errent, comme dirait un poëte, depuis le ber-

trop connus de nos lecteurs pour que nous leur expliquions ce que c'est qu'un *gig*. C. N.

ceau jusqu'à la tombe. Si un chien sortait de son territoire natal et empiétait sur les limites des Etats voisins, la population canine se lèverait en masse pour l'expulser et lui ferait un très-mauvais parti. Sir Gardner Wilkinson aimait à raconter l'histoire d'un domestique égyptien, chargé par un voyageur franc du soin de promener son chien (un très-beau chien d'arrêt), et qui était rentré tout en larmes en ne rapportant au logis qu'une des pattes de derrière de cet animal; c'était tout ce qu'il avait pu sauver de la fureur d'une des tribus canines établies au Caire. La nuit, ils rôdent sans obstacle, ils sont les maîtres de la ville, et leurs hurlements forment un concert étrange.

Si des promenades et des aventures nocturnes dans des rues ténébreuses ont pu charmer Haroun-Al-Raschid, il est probable qu'elles seraient peu du goût des voyageurs modernes. Sans parler des chiens, les voleurs ne seraient pas agréables à rencontrer, et les habitants, barricadés dans leurs maisons, ne prendraient pas la peine d'en sortir pour venir à votre secours, y eût-il un assassinat commis à leur porte. Les rues étroites et où les maisons surplombent de façon à dérober la vue du ciel ne connaissent ni le gaz ni les réverbères. De loin en loin seulement est suspendue une lampe qui, selon l'expression de Milton, ne sert qu'à rendre les ténèbres visibles. Un des plus longs bazars du Caire, entouré de maisons de trois étages, avec des poutres et des planches jetées d'un toit à l'autre pour intercepter le soleil, n'est éclairé le soir que par un misérable quinquet de la dimension de nos lampes de nuit, consistant en un gobelet de verre rempli d'eau et d'huile où flotte la mèche; la faible clarté jetée par ce luminaire est encore diminuée par un abat-jour en bois destiné à empêcher le vent de l'éteindre. Dans les grandes occasions, ou pour illuminer les salles de hauts personnages, on emploie une lampe composée de quatre godets à huile et protégée par un abat-jour qui cette fois est en verre. De temps en temps, l'obscurité est sillonnée par de flamboyantes lueurs: lorsque quelque dignitaire traverse la ville, il est ordinairement précédé d'un ou de plusieurs coureurs qui portent sur leur épaule une longue perche surmontée d'un pot à feu rempli de matières résineuses jetant de rouges flammes et un vif éclat. Il faudrait un crayon et non ma plume

pour donner une idée de cette lanterne ou torche, dont on peut au reste voir des modèles dans les vignettes coloriées des manuscrits du moyen âge qui représentent la scène nocturne où les sbires de Caïphe et Pilate viennent arrêter le Sauveur des hommes. Les anciens *watchmen* de Londres ont eu jadis des pots à feu du même genre, et Shakspeare les désigne sous le nom de *cressets* (falots) dans son drame d'*Henri IV*.

Le gouvernement égyptien n'a nullement été institué pour protéger les habitants du pays, mais pour les piller. On peut parler de la poésie de l'Orient, mais nous écrivons en prose et devons dire la vérité. L'Egypte et les Egyptiens offrent un coup d'œil pittoresque, mais ce n'est pas là qu'il fait bon à vivre. On m'a souvent montré dans les rues du Caire un individu sans aucune occupation avouée, sans aucune source de revenu, et étalant tous les jours de nouvelles et brillantes toilettes. Il était fort connu comme chef des voleurs : — quand il avait besoin d'argent il entrait dans les boutiques et en demandait aux marchands, dont pas un seul n'osait le refuser. Il avait débuté dans la carrière en partant pour Pétra en qualité de guide d'un riche voyageur européen ; il l'avait assassiné et dépouillé, s'était ensuite lié avec les principaux voleurs du Caire, et son savoir-faire ainsi que son exemption de tous préjugés et de tous scrupules lui avaient valu parmi eux le rang qu'il occupait. Ce citadin paraissait jouir de beaucoup d'agrément et de bien-être. Je n'ai jamais vu une physionomie plus empreinte de scélératesse, et on aurait pu le faire pendre rien que sur sa mine; cependant il se promenait partout au grand jour, prenait son moka et fumait sa pipe dans les cafés les plus fréquentés : on se disait à demi-voix que quiconque voulait se débarrasser d'un ennemi pouvait s'entendre avec le personnage en consentant à le bien payer.

Puisque j'ai nommé les cafés, je dois désabuser le lecteur des idées que les romanciers ou les artistes lui ont données des cafés de l'Orient. Il me souvient d'avoir été autrefois enchanté de dessins où je voyais ces cafés avec leur porte sculptée, leur balcon abrité de tentures chatoyantes, leur divan avec son Turc *enturbanné* savourant les parfums de sa chibouque et prêtant l'oreille aux récits d'un conteur arabe ; mais quand j'ai vu tout cela

de près, mon désappointement a été complet. Il m'a suffi d'entrer par curiosité dans un ou deux de ces ignobles repaires pour être guéri de l'envie de les visiter. Les murs y sont généralement noirs de saleté, les persiennes vieilles et mal closes, le plancher une accumulation d'ordures, y compris des puces de la plus énorme et de la plus guerroyante espèce... Quant aux divans, cette couche moelleuse n'est qu'un banc construit en terre et recouvert soit d'un mauvais tapis rempli de punaises, soit de feuilles de palmier, et si on réclame un autre siége, on n'obtient qu'un tabouret en bambou dépourvu de toute espèce de coussin. Je me suis amusé à dessiner avec tous les charmes que je viens de décrire le café de Kaneh sur le Nil, à 12 ou 15 lieues de Thèbes ; il sert de caravensérail aux pèlerins qui se rassemblent avant de partir pour la Mecque, c'est assez dire qu'il est un des meilleurs spécimens des établissements de la même nature. Au reste, il n'est nullement nécessaire de s'exposer à la fatigue et de faire la dépense d'un voyage en Egypte pour bien savoir ce que c'est qu'un café oriental ; il suffit pour cela de se transporter dans sa cave au charbon, de s'y asseoir les jambes croisées sur un banc de bois, et d'y boire son café ou fumer sa pipe à la lueur d'une veilleuse. Quant aux récits du conteur arabe, on pourra se les procurer à un prix modéré en se faisant redire des lambeaux des *Mille et une Nuits* par un portier ou un soldat invalide dont ce recueil composerait toute la littérature. La musique des cafés orientaux ne consiste guère qu'en quelques notes monotones raclées sur un misérable violon avec accompagnement de tambour de basque ou de coups de baguette frappés sur un simple tambour pour marquer la mesure. Dans les villes d'Europe, quand nous rencontrons de pareils orchestres au coin des rues, nous demandons à la police de nous en débarrasser au plus vite. Les danses exécutées dans les mêmes lieux ne peuvent, à mon avis, inspirer que le dégoût, et les tours des bateleurs qui viennent y parader ne sauraient entrer en comparaison des tours exécutés par les saltimbanques de nos places publiques. On y voit aussi des représentations d'une espèce de Polichinelle, mais son répertoire est si indécent et si grossier, qu'on aimerait à payer à coups de cravache les auteurs et les acteurs de ces turpitudes.

Tout cela, on le voit, n'est pas poétique et ressemble fort peu à ces délicieux volumes de mensonges qui ont bercé l'Occident et poussé plus d'un jeune homme à braver les dangers et à subir les ennuis d'un voyage en Orient. La plupart des voyages sont une déception, et tout voyageur est destiné à être trompé et volé, mais plus il dirige sa course vers le Midi, plus il est entouré de piéges; les Grecs eux-mêmes sont quasi-honnêtes, si l'on les compare aux Egyptiens. Cet Egyptien si grave, et aux manières si patriarcales que sa tête vous servirait de modèle, si vous aviez à peindre un saint, pousse la friponnerie à un point dont on ne peut se faire une idée : marchandez avec lui pendant près d'une heure, ne lui payez que la moitié du prix qu'il a demandé, et il gagnera encore assez pour donner, à vos dépens, un fort joli droit de courtage à votre *drogman.*

Qu'est-ce qu'un drogman, demanderez-vous peut-être, ami lecteur? Heureux, mille fois heureux, le lecteur qui ne sait pas ce que c'est qu'un drogman, et à qui une innocente ignorance permet de faire cette question! Quelques voyageurs qui ont écrit sous la dictée de l'enthousiasme assurent avoir rencontré d'honnêtes drogmans, mais tous les voyageurs que j'ai interrogés maudissent la race entière sans exception. Le drogman est votre interprète, votre guide, votre conseiller et votre ami, à tant par jour; il est chargé de tout acheter pour vous, d'être votre homme d'affaires en toute chose, et, comme sa solde est assez élevée, il est censé prendre vos intérêts pendant la durée de votre voyage. Telle est la théorie des fonctions du drogman, et c'est à ces conditions qu'il entre à votre service, mais il ne songe pas le moins du monde à observer une seule des clauses de son traité. Il veille sur vous, parce que vous êtes sa proie, vous fait tout payer deux fois plus cher que les habitants du pays, et s'attribue là-dessus un bon droit de commission. Comme vous n'entendez pas la langue dans laquelle se traitent les affaires, il dit devant vous aux marchands combien il faut demander et la somme qui doit être sa part. Malheur au commerçant qui écoute la probité, ne demande que des prix modérés et réduit les bénéfices du drogman; on ne conduit plus les Européens à ses magasins et la tribu entière des drogmans s'entend pour le décrier et lui jouer tous les mauvais tours pos-

sibles. Ce métier de drogman est profitable; l'Egyptien qui l'exerça pour nous étant propriétaire de plusieurs maisons, possédait une somme ronde d'argent comptant : bref, c'était un monsieur de manières fort distinguées, mais son principe de morale était de n'en point avoir ; il friponnait sur les moindres achats, son professeur d'arithmétique lui avait sans doute enseigné que six et six font vingt, et c'est sur cette règle qu'il établissait les comptes qu'il nous présentait. Il ne s'en donnait pas moins pour un très-pieux et très-affectueux personnage ; il ne manquait pas de se tourner vers la Mecque en faisant sa prière, et il nous embrassa en pleurant quand nous lui dîmes adieu, pour toujours, je l'espère; mais je ne pus m'empêcher de penser que ses larmes coulaient à l'idée de ne plus avoir à escroquer nos piastres. Toutefois, il n'était pas aussi voleur que le drogman d'un de nos amis ; celui-là était un saint vieillard qui, après toute une vie passée à exercer les supercheries de son état, et par conséquent à tromper son prochain beaucoup plus qu'à pratiquer ses devoirs religieux, s'avisa enfin que tout vrai croyant devait une fois en sa vie aller à la Mecque visiter le tombeau du Prophète. Le temps de cet acte de foi lui semblait venu pour lui ; mais comme le pèlerinage est coûteux, il se mit à voler plus que jamais et avec tant d'impudence que le riche anglais dont il était le cornac fut obligé de se fâcher ; notre homme parla alors de son honneur, joua l'innocence offensée avec l'aplomb d'un acteur consommé, et son ami le *reis* (capitaine de la barque du Nil) expliqua aux voyageurs la pieuse nécessité de ces friponneries, mais il est douteux que les *chiens de chrétiens* aient apaisé leur colère à l'idée qu'on ne les pillait que par dévotion envers Mahomet.

En visitant la grande mosquée bâtie par Méhémet-Ali, j'eus la preuve que même des hommes qui devraient respecter leur position ne rougissent pas de gains illicites. Les gardiens des portes de la mosquée ont des fonctions analogues à celles de nos sacristains ou bedeaux, et, comme on n'entre pas dans ce saint édifice avec ses souliers, ils se chargent de fournir aux voyageurs, moyennant salaire, de vieilles et sales pantoufles. Je me soumis à cet impôt ; puis, après un coup d'œil donné aux murailles de cette enceinte, je sortis par une autre porte,

tandis que mon guide reportait leurs pantoufles aux gardiens de l'entrée principale; ils lui demandèrent avec colère pourquoi je n'étais pas revenu par le même chemin et m'étais dispensé de leur payer une nouvelle gratification; il répondit que toutes les portes de la mosquée étaient faites pour qu'on pût y passer. La dispute s'échauffa et les gardiens finirent par se jeter sur mon guide, le battirent à outrance et mirent ses vêtements en lambeaux. Se figure-t-on quel scandale ce serait pour le public civilisé, si les sacristains de Westminster, à Londres, ou les suisses de Notre-Dame, à Paris, faisaient pleuvoir les coups sur un domestique de place, parce qu'un voyageur aurait pu se soustraire à leurs doubles exigences en sortant par une porte latérale?...

Dans les boutiques du Caire, le temps qu'il faut perdre à marchander est une rude épreuve pour la patience. Il est impossible de faire la moindre acquisition sans de longs et très-longs débats; le vendeur commence par offrir un siége à l'acheteur et envoie chercher des pipes et du café; après ces politesses commencent d'interminables pourparlers; le prix demandé est triple de la valeur réelle de l'objet en question, et naturellement le voyageur se récrie; on reprend la pipe, le marchand fixe un nouveau prix encore fort exagéré, et le *client* (c'est le terme ridicule adopté par les boutiquiers parisiens) veut encore en rabattre; cela dure jusqu'à ce qu'on arrive à des concessions réciproques; un cercle d'oisifs entoure la boutique pendant cette discussion et donne parfois son avis sur les prix et les marchandises. Il faut aussi perdre du temps à courir de boutique en boutique pour compléter un seul objet; ainsi, par exemple, un fabricant vend des tuyaux de pipe, un autre se charge de les forer, un troisième vend les bouts d'ambre, un quatrième les fourneaux de pipe, et un cinquième le tabac. Chaque branche de commerce est séparée, et ceux qui s'y livrent habitent des localités différentes.

Sortons du Caire, dont le séjour nous a plus d'une fois mis de mauvaise humeur; embarquons-nous sur le fleuve paisible dans un *dahabih,* espèce de bateau plat qui tire peu d'eau. Quoi! cette boue jaunâtre c'est là le fameux Nil! L'eau du Nil peut-elle donc être une boisson aussi saine et aussi agréable que le pré-

tendent les Egyptiens? Goûtez-y, et votre réponse sera négative. Cette eau est sale et pleine de gravier; quand on la filtre elle devient fade et nauséabonde. C'est là une vérité incontestable, mais les écrivains poétiques qui ont chanté le Nil ne me pardonneront pas de la révéler. Ils ne me pardonneront pas davantage de dire que les rives du Nil sont prodigieusement et insupportablement monotones. Il m'est arrivé de descendre et de remonter le cours des principaux fleuves d'Europe, le Rhin, le Rhône, la Saône, la Moselle, le Danube, et aucun d'eux n'a rien à craindre de la comparaison. Les bords de la Tamise, entre Oxford et Windsor, ou les bords de la Seine, entre Paris et le Havre, sont plus pittoresques que le célèbre Nil. Pendant des jours entiers on flotte entre deux berges limonneuses, et on ne trouve absolument rien à dessiner, à moins qu'on ne veuille se contenter de tracer des lignes horizontales. C'est un paysage de Hollande, sauf la couleur du ciel. Çà et là un groupe de palmiers abrite un village de huttes en terre, huttes qui ressemblent à des cubes informes, huttes carrées sans fenêtres et n'ayant de jour et d'ouverture que par la porte. On a parlé des exhalaisons embaumées des bords du Nil; hélas! ces parfums se bornent à l'odeur que répandent les foyers où les paysans font cuire leur souper, odeur qui invite à fuir le plus vite et le plus loin possible.

Si, ennuyé du voyage par eau, vous vous faites mettre à terre, vous êtes obligé d'être sans cesse en garde contre les chiens : les villageois leur confient la garde de leurs troupeaux et de tout ce qu'ils possèdent : c'est une race sauvage et redoutable, et ils attaquent les étrangers avec une violence inconnue aux pauvres chiens errants du Caire. Toutefois ces chiens ont, ainsi que leurs maîtres, un louable sentiment de crainte révérencieuse pour le bâton, seul objet respecté en Egypte : le bâton est, en Egypte, le seul argument à l'aide duquel on ait raison des hommes et des animaux.

La poussière qui recouvre tout le pays, et que soulève le moindre souffle de vent, suffiraït pour dégoûter des promenades à pied dans la campagne : à chaque pas que vous faites, elle se mêle à vos cheveux et se colle à votre visage. A Paris et à Londres, la poussière n'existe pas, si on la compare à la pous-

sière d'Egypte, et un Egyptien ne comprendrait pas pourquoi on fait circuler dans nos villes des tonneaux d'arrosage. On ne connaît pas les inconvénients de la poussière, à moins d'avoir fait une marche d'une demi-lieue sur ce que les poëtes appellent les sables dorés de l'Egypte : ces inconvénients sont tels qu'on se hâte de se rembarquer pour y échapper.

On avait rêvé les charmes de la tranquillité sur un bateau après le tumulte et la vie fatigante du Caire : c'était là un rêve, et une seule journée à bord d'un dahabih suffit pour le dissiper. Les Egyptiens ne font aucun travail sans l'accompagner d'un chant quelconque : quand ils rament, ils chantent en chœur, et ce chant est une affreuse cacophonie ; s'il continuent à ramer la nuit, le chant continue encore, mais il est impossible de se dire bercé par ces accords. Si, selon leur usage, ils jettent l'ancre le soir, ils se réunissent en cercle sur le pont de la barque et font entendre des morceaux d'ensemble dont ils marquent la mesure en se frappant dans les mains aux sons répétés d'un tambour battu par un d'eux. Cela fait beaucoup de bruit, et un voyageur *nourri de poésie* peut vanter un pareil concert, mais le voyageur prosaïque regrette de n'être pas sourd.

Vous vous réfugiez dans votre cabine pour y chercher un instant de repos. Hélas ! il n'y a pas de repos sur le Nil. Les moustiques, les puces et d'autres insectes dont il vaut mieux taire le nom, et qui sont d'inévitables compagnons en Egypte, font fuir le sommeil, comme le feraient fuir les remords de Macbeth. C'est pousser loin l'amour des fictions, que d'oser écrire et imprimer des phrases sonores à la louange des agréments d'un voyage sur le Nil !... Si des touristes emmènent leurs femmes dans cette excursion, je plains sincèrement ces victimes de la locomotion conjugale : pendant que leurs maris se font mettre à terre pour goûter le plaisir de la chasse, elles sont réduites à griller au soleil sur le pont de la barque, ou à s'ennuyer à fond de cale ; nous avons vu quelques-unes de ces fidèles épouses descendre ainsi le Nil sur des dahabihs, dont la vitesse est d'une demi-lieue à l'heure, et dont l'équipage, demi-nu, achève de se *dévêtir* chaque fois qu'il faut tirer à force de bras la barque arrêtée sur des bancs de sable ; les infortunées n'avaient d'autres passe-

temps que de faire du tricot ou de la tapisserie, et leurs figures étaient le type du désespoir.

Le chasseur qui ne songe qu'à faire tomber sous ses grains de plomb quelques beaux ibis roses [1], et l'antiquaire qui voyage pour se livrer à des études spéciales, peuvent se plaire sur le Nil; mais des voyageurs qui n'ont ni la passion de la chasse, ni la passion des antiquités ne rencontrent là que fatigue, monotonie, ennui et souffrance. Au delà de Thèbes il y a quelques sites pittoresques, autant que des rochers dépouillés peuvent avoir ce caractère, mais cela dédommage-t-il de l'absence de toute civilisation et de la privation de tout bien-être? La végétation même de l'Orient n'égale pas en beauté la végétation de nos climats. Osera-t-on dire que le palmier est plus gracieux que le frêne et mettre le caroubier au même rang que le bouleau? Les chênes et les ormes de nos forêts peuvent lever leurs têtes avec fierté : aucun arbre, en aucun pays, ne fait oublier la vigueur de leurs troncs et la magnificence de leurs rameaux. Peut-être est-il mal à moi de briser le prisme trompeur à travers lequel on aime à regarder l'Orient; mais, peu importe, j'ai jeté un coup d'œil sincère sur cet Orient tant vanté et si mal connu; je ne veux pas qu'un enthousiasme de commande altère la véracité de ma prose. Je ne pourrai désormais entendre des sonnets et des romances célébrer les vierges de l'Arabie, et nous inviter à aller vivre à leurs pieds, sans frémir en pensant quelles tristes créatures sont les jeunes filles arabes, et dans quelles sales habitations elles passent leur existence. Nos littérateurs et nos artistes sont responsables de bien des désenchantements en voyage!

A mesure qu'on remonte le Nil, les habitants du pays prennent un aspect plus *primitif*, mais la probité et la dignité humaine n'y gagnent rien. Je me rappelle avoir fait un *luncheon* à Abydus, où la moitié de la population sortit de ses tannières pour m'extorquer un bakchis : ces demi-sauvages, accroupis dans la poussière, formaient un cercle autour de moi, et aucun de mes mouvements ne leur échappait; je devais avoir l'air du

[1] Un des véritables amateurs de la chasse en France, le duc de L***, a fait ainsi le voyage du Nil, et les ibis qu'il a tués sont une des curiosités du château de M***. C. N.

citoyen d'une ménagerie à qui on sert son repas en présence d'une foule ébahie. Quand je voulus partir, un cri universel de *bakchis, bakchis!* se répéta sur tous les tons, depuis la supplication jusqu'à la menace, et je ne pus échapper à la persécution qu'en forçant ma monture asinesque à prendre un galop des plus rapides. Les cultivateurs, dans les champs, abandonnaient leurs travaux pour courir après moi et me demander le bakchis!...

Quand on prolonge sa course jusqu'aux provinces de Nubie, et qu'on dépasse ainsi les limites de la civilisation égyptienne, on rencontre une honnêteté relative. Les noirs de ce pays, quelques misérables et méprisés qu'ils soient, me paraissent une race plus propre, meilleure et plus probe que les Egyptiens : leurs cabanes de boue séchée au soleil sont mieux tenues, leur personne est moins négligée, et ils rendent volontiers service aux voyageurs. Leurs femmes ne font pas difficulté de se laisser voir à visage découvert, mais je ne saurais admirer les anneaux suspendus à leurs narines percées, le tatouage de leurs mentons, et leurs lèvres peintes en bleu. Elles aiment beaucoup la bijouterie ou plutôt le clinquant, car leurs joyaux ne méritent pas d'autre nom : elles portent donc des bagues d'étain ornées de morceaux de verre colorié en guise de diamants et qui peuvent valoir tout au plus cinq centimes. Quelquefois, cependant, elles possèdent des ornements d'or ou d'argent qui se transmettent de génération en génération. Parmi ces curiosités, les objets qui m'ont paru les plus intéressants étaient des bracelets et des colliers formés d'une double branche de métal roulé et entrelacé, semblables en tout à ceux que portaient les matrones romaines et fabriqués selon les mêmes procédés. Les anciens nommaient ce genre de parure *torques* (de là le surnom de Manlius Torquatus), les Egyptiens modernes le nomment *tok,* et c'est peut-être de là que les Français ont fait leur mot *torsade* et leur verbe *tordre*.

Un peu de connaissance du cœur humain me disposerait à penser que les voyageurs qui, si on me permet cette expression de l'argot des charlatans, *font mousser* les bords du Nil se donnent par là le plaisir de prendre un petit air de triomphe envers ceux de leurs amis qui n'ont pas eu assez de courage, assez de

loisir, ou assez d'argent pour faire cette course lointaine. Une navigation sur le Nil coûte fort cher, elle est donc le partage d'un petit nombre, et c'est là tout le secret de la faveur dont elle jouit parmi l'aristocratie des voyageurs et parmi les bourgeois, qui se plaisent à *singer* l'aristocratie. Avoir remonté le Nil, n'est-ce pas un titre de supériorité sur les pauvres hères qui n'ont pu aller jusque-là? Les grands et beaux fleuves d'Europe ne sauraient être fermés à la foule des touristes, ainsi les bords du Rhin sont devenus une promenade vulgaire, et personne ne se soucie plus d'y aller : on parle avec dédain de la monotonie de ses rochers couronnés de ruines gothiques; mais en vérité cette monotonie est de la variété si on la compare aux bords du Nil, où chaque ville et chaque village se ressemblent tellement que, quand on a dessiné un de ces points, c'est comme si on les avait dessinés tous, et qu'on peut mettre au bas de son esquisse le nom de la localité qu'on voudra, tant elles ont toutes le même aspect.

Les antiquités égyptiennes elles-mêmes n'échappent pas à cette ennuyeuse uniformité! Les temples sont modelés les uns sur les autres, et la seule différence entre eux ne consiste guère que dans leur dégradation plus ou moins complète. La majorité des touristes que les bateaux à vapeur amènent chaque année de Southampton, de Marseille et de Trieste, semblent avoir assez peu l'intelligence et le respect des ruines, car ils achèvent de les détruire, et ils en salissent les murs en y inscrivant à satiété leurs noms inconnus.

Ce serait également ici le lieu de quereller quelques-uns de nos célèbres docteurs (des *princes de la science*, selon l'expression qu'ils emploient modestement en parlant d'eux-mêmes), sur l'imprudence avec laquelle ils envoient des malades dans un pays où l'on peut répéter encore aujourd'hui ce que Jacob disait il y a des milliers d'années à Laban : « La chaleur m'a consumé pendant le jour, et le froid m'a saisi pendant la nuit. » Un climat où la température subit des variations de 30 degrés à différentes heures de la journée, et où l'humidité des nuits est froide et pénétrante, ne saurait convenir à des poumons délicats. Donner à des malheureux atteints d'un mal de poitrine le conseil de s'enfermer dans une des barques infectes du Nil, et de s'égarer dans des lieux où, fût-on possesseur de plusieurs

chameaux chargés d'or, on ne saurait découvrir ni un médecin passable, ni une drogue tant soit peu bien préparée, est un acte qui mérite le blâme le plus sévère. Mon récit a pu avoir quelquefois l'apparence d'un badinage; mais ici je ne plaisante point, c'est la vie humaine qui est en jeu.

Maintenant, ami lecteur, recevez mes adieux. Un autre jour, et en parlant d'un autre pays, j'espère me montrer moins ennuyeux et de moins mauvaise humeur. L'esprit de dénigrement et des fantaisies chagrines ne conduit point ma plume, mais j'ai dû chercher à dissiper de sottes illusions sur l'Orient : ma conscience me force à déclarer qu'il n'est ni agréable, ni salutaire de voyager en Egypte, et que les plaies d'Egypte, quel qu'en soit le nombre, sont des plaies restées incurables.

F. (*Saint-James's Magazine.*)

PENSÉES DIVERSES.

---

* Le respect n'est pas absolument incompatible avec la haine, et, quand ils sont forcés de s'unir, ils ressemblent à des époux qui vivent ensemble tout en se détestant et se querellant.

* On connaît la vérité de l'axiome :

> Nul n'est content de sa fortune
> Ni mécontent de son esprit.

Aussi un testament qui léguerait des richesses à ceux qui n'en désirent pas et de l'esprit à ceux qui croient en avoir besoin, obtiendrait l'approbation générale ; il tirerait les sages de la pauvreté et laisserait les sots dans leur sottise.

* Juvénal nous a laissé une âpre déclamation contre les femmes : Boileau, qui n'eût peut-être jamais pris la plume si les anciens n'eussent écrit avant lui, s'est fait son froid imitateur et a rimé sa dixième satire. Ni l'énergique modèle ni le faible copiste ne laissent échapper un seul vers où perce le sentiment affectueux que les filles d'Ève inspirent ordinairement même à ceux qui ont le plus à se plaindre d'elles : ni l'un ni l'autre n'opposent au tableau hideux des désordres féminins le tableau gracieux et non moins vrai des vertus féminines. Ces deux correcteurs de l'humanité entreprennent de détourner leurs lecteurs du mariage en étalant une série de portraits de vices en robes de gaze et en coiffures de fleurs. La moralité d'un pareil but est assez contestable : si leur œuvre est une plaisanterie, elle est monotone, et s'ils parlent sérieusement, elle est injuste. En dépit de tout le mal qu'on peut dire d'elles, les femmes ont été aimées depuis le jour de la création et seront aimées jusqu'à l'heure où la race d'Adam doit périr avec l'univers.

* On ne risque pas de se tromper en affirmant que le même homme considéré dans sa jeunesse, son âge mûr et sa vieillesse, fait trois hommes différents : nous nous plaignons de ces changements, et nous devrions remercier Dieu de nous accorder dans une seule vie plusieurs vies successives !

AUTOBIOGRAPHIE. — MARINE.

L'AMIRAL COLLINGWOOD

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE.

Collingwood, cet aimable et excellent homme.
(*Correspondance de Nelson.*)

Un jour de l'année 1761, il y a juste un siècle, un jeune garçon de onze ans venait d'arriver à bord d'un vaisseau de guerre anglais pour y commencer, avec le grade de *midshipman*, le rude apprentissage du métier de marin. Désolé de se voir séparé de sa famille et de se trouver jeté dans un monde nouveau, où tout lui était étranger, il s'assit dans un coin et pleura en silence. Le premier lieutenant du vaisseau, observant sa douleur, lui adressa avec bonté des paroles d'encouragement et réussit tellement à gagner sa confiance, que le pauvre enfant, se levant, prit l'officier par la main, le conduisit à son coffre et lui offrit un gros morceau de plumcake, dont sa mère l'avait muni au moment du départ.

Cinquante ans plus tard, épuisé par de longues années passées au milieu de sa flotte, et sentant sa vie s'éteindre sous le double poids de fatigues physiques et de souffrances morales qui dépassaient toute force humaine, l'amiral commandant en chef toutes les escadres de l'Angleterre dans la Méditerranée demanda qu'on le déchargeât d'un fardeau devenu mortel, et qu'on lui permît de rejoindre sa femme et ses enfants, dont il était séparé depuis sept années. L'amirauté lui répondit en le priant, au nom du bien public, de garder encore un commandement que nul autant que lui n'était capable d'exercer. « Ma vie appartient à mon pays et je lui en dois le sacrifice, » écrivit simplement l'amiral; puis, un an plus tard, il expirait à bord de son vaisseau, sans avoir revu les êtres qu'il chérissait!... L'enfant au cœur

reconnaissant était devenu un guerrier illustre et un grand citoyen.

Nous ne nous proposons point ici de faire connaître la carrière militaire de lord Collingwood, retracée noblement ailleurs[1] par un amiral français qui, aux mérites les plus distingués de sa profession, unit celui d'être un élégant écrivain ; nous voulons seulement offrir à nos lecteurs, dans le choix de quelques lettres relatives surtout aux devoirs et aux affections de la famille, l'esquisse morale et religieuse d'un de ces caractères qui, à notre avis, honorent le plus la nature humaine et font le mieux pressentir ses destinées immortelles. — Quelques détails biographiques étant nécessaires à l'intelligence des pages qu'on va lire, nous les résumerons avec brièveté.

Issu d'une ancienne et noble maison du Northumberland, appauvrie par sa persévérante fidélité à la famille ingrate des Stuarts, le jeune Cuthbert Collingwood, né en 1750, était l'aîné de plusieurs enfants et ne comptait que onze ans, nous l'avons dit, lorsqu'il fut admis dans la marine en qualité de midshipman. Privé d'appui politique, ce fut par un service continuel qu'il acquit successivement tous ses grades. Quand il mourut, avant l'âge de soixante ans, il avait passé quarante-quatre années de sa vie activement employées à la mer. Entre 1793 et 1810, il ne fut qu'un an seulement dans sa famille, et il lui arriva de ne pas sortir une seule fois de son vaisseau pendant vingt-deux mois consécutifs. Estimé dès le début de sa carrière comme un officier brave et habile par tous ceux qui le connaissaient, sa réputation ne commença cependant qu'en 1797, après la bataille du cap Saint-Vincent, dans laquelle il sauva Nelson entouré par les plus gros vaisseaux de la flotte espagnole. Il était alors capitaine de vaisseau et marié depuis six ans. Ses deux filles, Sarah et Mary, étaient nées en 1792 et 1793.

Revenu en Angleterre en 1799, le capitaine Collingwood fut nommé contre-amiral, et, l'année suivante, il repartit pour la Méditerranée, d'où il ne revint jamais. Lieutenant de Nelson à Trafalgar, il commanda l'une des deux colonnes d'attaque de la flotte anglaise et fut le premier à pénétrer à travers la ligne franco-espagnole. Au moment où, précédant d'un mille tous les autres vaisseaux anglais, l'amiral Collingwood se lançait seul au milieu des alliés, Nelson, frappé d'admiration, s'écria : « Voyez ce noble Collingwood ! comme il conduit bravement son escadre au feu ! » Et, au même moment, Collingwood disait à son capitaine de pavillon : « Que ne donnerait pas Nelson pour être à notre place ! »

Après la mort de Nelson, dont il avait été dès sa jeunesse le cama-

[1] *Nelson, Jervis et Collingwood*, par M. l'amiral Jurien de La Gravière..

rade et l'ami, Collingwood lui succéda dans le commandement de la flotte de la Méditerranée et fut élevé à la dignité de pair d'Angleterre. Il mourut à bord de son vaisseau, dans les parages des îles Baléares, le 7 mars 1810. Le Parlement décida qu'un tombeau lui serait érigé dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres.

A un jeune officier.

Londres, 7 novembre 1787.

Mon cher Lane,

J'ai grand plaisir à savoir que votre situation vous plaît et j'espère qu'il en sera toujours ainsi. Comptez qu'il est plus en votre pouvoir qu'en celui de qui que ce soit d'assurer votre bien-être et votre avancement. Une application exacte et infatigable à votre devoir, une conduite obligeante et respectueuse, non-seulement envers vos supérieurs, mais envers tout le monde, vous gagneront l'estime générale, et votre récompense méritée viendra certainement bientôt, j'aime à l'espérer, sous la forme d'un promotion. Que s'il en était autrement, je suis sûr que vous avez trop de bon sens pour vous laisser aigrir par le désappointement. Ce serait une peine pour vos amis, un triomphe pour vos compétiteurs, et il n'en résulterait pour vous rien de bon. Conduisez-vous de manière à mériter ce qui peut vous arriver de plus heureux. Que si ce bonheur n'arrive pas, la conscience d'avoir bien agi soutiendra votre courage. Que votre ambition soit d'être toujours le premier prêt pour tous les services. Ne soyez pas un observateur inquiet des tours. Montrez-vous constamment empressé de marcher; et si vos supérieurs ne sont pas les plus inattentifs des hommes, ils ne permettront pas que vos camarades vous laissent faire plus de service que vous ne le devez. Je n'ai jamais connu quelqu'un d'attentif à ne pas faire plus que son service qui ne le négligeât toutes les fois qu'il le pouvait sans craindre d'être puni. Quant à la sobriété, j'ai seulement à vous recommander de l'observer aussi exactement que lorsque vous étiez avec moi. Chaque jour produit quelque exemple des maux causés par l'ivrognerie. Un homme, fût-il aussi sage que Salomon et aussi brave qu'Achille, est cepen-

dant indigne de confiance s'il s'adonne au grog. Il pourrait être un bon portefaix, mais il ne sera jamais un officier estimé, car on craindra toujours que l'intelligence dont Dieu l'a doté ne soit obscurcie par l'intempérance. C'est ordinairement par la société qu'ils fréquentent que les jeunes gens sont entraînés dans ce vice. Gardez-vous soigneusement de devenir le compagnon d'hommes bas, vulgaires et dissipés. Tenez pour maxime invariable, qu'il vaut beaucoup mieux être seul qu'en mauvaise compagnie. Que ceux que vous fréquentez vous soient égaux ou supérieurs, car le mérite d'un homme se mesure toujours d'après celui de ses amis. On ne voit pas les colombes s'associer aux faucons, ni les moutons aux ours. Il est contraire à la nature qu'un jeune homme qui se respecte soit le compagnon de mauvais sujets. Lisez : laissez-moi vous recommander de lire. Etudiez les ouvrages qui traitent de votre profession et les livres d'histoire. Etudiez le Dictionnaire de Faulkner ; procurez-vous, si vous le pouvez, les ouvrages qui décrivent les Antilles et comparez ce que vous y trouverez avec vos propres observations. Occupé de cette façon, vous serez toujours en bonne compagnie. La nature a mis en l'homme les germes de la science ; mais pour qu'ils fructifient, il faut qu'ils soient cultivés. La sagesse ne vient pas par instinct : on ne la trouve que lorsqu'on la cherche. Cherchez-la donc, et elle sera pour vous un ami qui ne vous faillira jamais. Vous voyez que je vous écris comme quelqu'un qui s'intéresse vivement à votre bonheur. Recevez ces conseils comme une preuve du plaisir que j'aurai toujours à apprendre vos succès. Transmettez mes meilleurs respects au capitaine Brown. Je lui suis infiniment obligé de la faveur qu'il m'a faite en vous prenant avec lui, et je compte que vous lui témoigniez votre reconnaissance par tous vos efforts pour bien servir. Souvenez-vous, Lane, qu'avant que vous ayez vingt-cinq ans vous devez avoir établi votre caractère d'une manière utile pour tout le reste de votre vie. J'entends dire que Bennett, mon cher Bennett, est avec vous à la Jamaïque. S'il y est réellement, transmettez-lui mes souvenirs d'affection. Cultivez son amitié, car c'est un bon et honorable jeune homme. Je vous souhaite une bonne santé. Soyez assuré, mon cher Lane, de l'affection de votre sincère ami.

A Mrs. Collingwood.

A bord de *l'Excellent* [1], devant Lagos, 17 février 1797.

Ma très-chère Sarah,

Je suis bien sûr que vous serez charmée de recevoir de mes nouvelles, après une journée telle que celle que nous eûmes le 14 de ce mois. C'est, en vérité, une glorieuse journée, et il est rarement donné à un homme de prendre part à une pareille victoire. D'abord, mon cher amour, je me porte bien et j'ai complétement pris le dessus de ma fatigue. Maintenant, voici l'histoire : nous croisions à la mer, à la hauteur du cap Saint-Vincent, avec quinze vaisseaux de ligne, lorsque l'amiral apprit que la flotte espagnole, forte de vingt-huit voiles de ligne, était sortie de la Méditerranée. Un jour ou deux plus tard, nous sûmes que vingt-sept voiles étaient dans notre voisinage; un vaisseau avait été laissé à Gibraltar avec dix ou douze frégates, ce qui faisait en tout trente-huit ou quarante voiles. Nous avions quinze vaisseaux et quatre frégates. L'amiral résolut d'attaquer. Dans la nuit du 13, le temps étant beau, mais l'air épais et brumeux, nous entendîmes les coups de canon de leurs signaux qui nous firent connaître qu'ils étaient proches, et bientôt après, au point du jour, nous les aperçumes fort éparpillés, tandis que nous formions un petit corps bien compacte. Nous fondîmes sur eux comme un faucon sur sa proie; nous les coupâmes en deux parties séparées et nous tombâmes sur la division la plus forte. Le *Culloden* et le *Captain* [2] furent les premiers qui les engagèrent de près. J'eus la chance de me trouver le chef de file de l'amiral (car les circonstances étaient telles qu'elles n'admettaient aucun ordre régulier) et la bonne fortune de prendre part très-promptement à l'action. Le premier vaisseau que nous combattîmes fut le *San Salvador del mundo*, trois-ponts de 112 canons. Nous n'étions pas éloignés de lui de la longueur du jardin de Morpeth, lorsque nous commençâmes à tirer. Il

[1] Vaisseau de ligne commandé par le capitaine Collingwood. La bataille du cap Saint-Vincent venait d'être gagnée par sir John Jervis sur l'amiral Cordova.

[2] Vaisseau monté par Nelson.

amena promptement son pavillon et cessa son feu. Je le hélai et je demandai s'il se rendait; puis, ayant compris par les signaux d'un homme placé près du pavillon que le vaisseau était rendu, je le quittai, laissant à ceux qui me suivaient le soin d'en prendre possession, et je passai au plus proche; puis, en regardant en arrière, je fus fort surpris de voir le pavillon du *San Salvador* remonté et son feu recommencé. Nous nous trouvâmes bientôt si près du second vaisseau espagnol, le *San Isidro*, qu'un homme aurait pu sauter d'un bord à l'autre. Notre feu balaya tout devant lui et en dix minutes le *San Isidro* baissa son pavillon ; mais je venais d'être trompé, et, avant de le quitter, je l'obligeai à hisser les couleurs anglaises. J'avais fait un signal pour qu'un de ceux de nos vaisseaux qui me suivaient l'amarinât, lorsque l'amiral ordonna à la frégate *Lively* de s'en charger. Alors, faisant toutes voiles et passant entre notre ligne et l'ennemi, je joignis le *San Nicholas*, de 80 canons, qui se trouvait être en ce moment par le travers du *San Josef*, de 112. Nous ne les touchâmes pas; mais on n'aurait pu mettre une aiguille entre eux et nous; de telle sorte que nos boulets les traversaient tous deux, et qu'en essayant de se dégager ils s'abordèrent. Mon bon ami le commodore[1] avait été longtemps engagé avec ces vaisseaux, et j'arrivai fort heureusement à son secours, car il était terriblement maltraité. Après les avoir combattus jusqu'à ce que leur feu cessât, quoique leur pavillon ne fût pas amené, je joignis la *Santissima Trinidad*, montée par l'amiral espagnol Cordova et portant 132 canons avec quatre ponts entiers. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Nos mâts, nos voiles et nos agrès étaient alors tellement criblés que nous ne pûmes l'approcher autant que je l'aurais voulu, mais assez cependant pour qu'elle nous fît beaucoup de mal, tant parmi nos hommes que dans notre bâtiment. Nous fûmes engagés pendant une heure avec la *Santissima Trinidad* et nous la traitâmes rudement. Ce n'était plus qu'une ruine. Plusieurs autres de nos vaisseaux survinrent et la combattirent à leur tour; mais la nuit s'approchant, et des ennemis tout frais arrivant sur nous, l'amiral fit le signal de se retirer en ramenant les quatre vaisseaux espagnols qui s'étaient rendus.

[1] Nelson.

J'ai eu onze hommes tués et plusieurs blessés : tout le monde s'est bien conduit. J'espère qu'on ne se plaindra pas de notre petite flotte. Si l'on considère l'infériorité de nos forces, on trouvera que la prise de deux vaisseaux à trois ponts et de deux amiraux est une chose inouïe. J'ai réservé pour votre père, afin qu'il le place parmi ses curiosités, un boulet à deux têtes, lancé par la *Santissima Trinidad*. Il pèse 50 livres, et lorsqu'un pareil joujou vous siffle aux oreilles, ce n'est point une plaisanterie. Dieu vous bénisse, mon bien cher amour ; puissiez-vous toujours être heureuse !

A John Erasmus Blackett, esquire [1].

A bord de *l'Excellent*, baie de Lagos, 22 février 1797.

J'ai écrit à Sarah le lendemain de notre affaire avec les Espagnols ; mais je crains de ne lui avoir donné qu'un récit imparfait. Il est très-difficile, pour ceux qui se trouvent engagés dans une pareille lutte, d'en décrire l'ensemble avec détail, parce que toutes leurs facultés sont absorbées par la part qu'ils prennent à l'action. Quant à moi, j'ai rempli mon devoir du mieux que je l'ai pu, comme je l'ai toujours fait. Cela est reconnu maintenant, et c'est la seule différence entre cette bataille et l'autre [2]. Pensez, d'ailleurs, que c'est peut-être la plus brillante action dont on garde le souvenir, et je ne puis m'empêcher d'éprouver une maligne satisfaction en pensant que lord Howe est éclipsé. Son 1er juin, tout grand qu'il fut, ne peut être comparé à ceci. Là, le nombre des vaisseaux était presque égal ; ici, l'ennemi avait une force presque double. Vingt-huit canons de plus auraient produit cette force exactement double de la nôtre. Là, les Français avaient seulement deux trois-ponts, tandis que nous en avions huit ou neuf. Ici, les Espagnols avaient six trois-ponts, outre la *Santissima Trinidad* de quatre ponts, tandis que nous ne comptions que deux vaisseaux de

[1] Père de mistress Collingwood.

[2] Celle du 1er juin 1794. La conduite irréprochable du capitaine Collingwood fut alors méconnue par l'amiral Howe, qui l'omit parmi les capitaines désignés pour recevoir la médaille frappée à cette occasion.

(*Note de la Rédaction.*)

premier rang avec quatre 90, et que l'un de nos quinze vaisseaux était un petit 64. Je suis sûr que vous admirerez la fermeté magnanime de sir John Jervis se déterminant à attaquer une force aussi supérieure. Et, nous autres marins, ne devons-nous pas lui être reconnaissants d'avoir placé dans sa flotte une confiance assez grande pour croire qu'aucun ennemi ne serait trop fort pour elle? Quoique les divers vaisseaux ne se soient pas trouvés dans les mêmes circonstances et qu'ils n'aient pas pris une part égale au combat, tous ont du moins le mérite d'avoir fait de leur mieux. Lorsque j'eus jeté le *San Nicholas* contre le *San Josef* et que je les eus quittés, après la cessation de leur feu, pour être amarinés par ceux qui me suivaient, ils tombèrent par le travers de mon bon ami le commodore, et, comme ils ne s'étaient pas rendus, lui, de sa propre et active personne, à la tête de l'équipage de son vaisseau, aborda les Espagnols et les chassa, de pont en pont, à la pointe de l'épée. A la fin, ils se rendirent, et Nelson, sur la poupe du trois-ponts le *San Josef*, reçut la soumission des officiers des deux vaisseaux, ainsi que leurs épées, qu'un de nos marins lia en un faisceau avec autant de calme que s'il eût fait un fagot, tandis que vingt-deux de leurs vaisseaux étaient encore à portée de canon. La flotte espagnole est venue nous observer depuis que nous sommes ici; mais j'ose dire qu'elle aime mieux nous voir de loin que de près. La *Santissima Trinidad* est encore en mer, harcelée par nos frégates. Dieu sait ce qu'elle deviendra! On la prendrait aisément; mais nous ne pouvons nous séparer pour la poursuivre. Un des plus grands plaisirs que me fait éprouver ce glorieux événement, c'est l'espoir d'être en état de récompenser par un juste avancement ceux qui m'ont bien secondé. Transmettez mon amour à ma femme et ma bénédiction à mes enfants. Quel jour pour moi que celui où je les reverrai!

Les Espagnols emportent toujours leur saint patron à la mer avec eux, et j'ai donné asile dans ma chambre à san Isidro. C'était le moins que je pusse faire pour lui, puisqu'il a bien voulu me céder la charge de son vaisseau. C'est un bon tableau, ainsi que vous le reconnaîtrez lorsqu'il ira à Morpeth.

A J.-E. Blackett.

A bord de *l'Excellent*, devant Cadiz, 22 mai 1797.

J'aurais dû écrire à ma chère Sarah, à l'occasion de son jour de naissance, mais comme je lui ai écrit tout récemment et comme je ne vous ai pas encore remercié de votre bonne lettre, c'est par votre intermédiaire que je lui adresserai aujourd'hui mes félicitations et mes vœux. Dites-lui donc combien sincèrement, combien constamment je prie le Ciel qu'il lui accorde un grand nombre d'heureux anniversaires de ce jour avec une longue vie, afin qu'elle continue d'être une source de joie pour son mari, une bénédiction pour sa famille et un exemple de mérite et de bonté pour tout son sexe. Avec l'affection d'une telle femme, l'estime et l'attachement de sa bonne et respectable famille, je sens que je n'ai rien à souhaiter de plus pour mon bonheur, si ce n'est de voir un jour mon pays jouir des doux bienfaits de la paix. Ce serait, en vérité, un heureux jour! . . . .

. . . .

J'ai reçu une lettre charmante du docteur Carlyle. Combien mon cœur se réjouit quand je vois que tout le monde paraît si content de nous. Un combat qui produit une satisfaction si générale et nous procure tant d'éloges, vaut bien les peines qu'il coûte. . . . .

. . . . Je suis peiné de trouver dans les journaux des critiques de la conduite du capitaine Berkeley. Je ne crois pas que la *Santissima Trinidad* se soit jamais trouvée dans une situation si mauvaise qu'elle fût réduite à se rendre à des frégates, quoiqu'elle pût être prise par des vaisseaux de ligne. Ce blâme repose donc seulement sur de simples conjectures. Avoir perdu de vue ce vaisseau était la conséquence du mauvais temps, et je pense que cette censure est très-injuste.

Vous serez charmé d'apprendre qu'en dépit de lord Howe le roi a commandé que la médaille du 1er juin me fût envoyée avec celle de février [1].

[1] Lorsque l'amiral Jervis, depuis lord Saint-Vincent, annonça au capitaine Collingwood qu'il allait recevoir une des médailles distribuées à l'occa-

A J.-E. Blackett.

Excellent, devant Cadiz, 27 juin 1797.

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre. Je suis tout heureux de savoir que Sarah, mes enfants et toute votre famille, vont bien. C'est la seule consolation qui puisse arriver jusqu'à moi. Notre vie est bien triste. Nous la consumons depuis si longtemps enfermés dans un vaisseau! Que Dieu nous vienne en aide! Il n'y a rien ici qui puisse gratifier l'esprit, sinon l'espoir de rendre des services essentiels à notre pays et la conscience de notre dévouement. L'état de la flotte et du pays en général me cause la peine la plus vive. Les vrais marins, j'en suis convaincu, ne se seraient jamais révoltés s'ils eussent été seuls; mais avec une flotte aussi considérable que la nôtre aujourd'hui, imaginez dans quelle proportion des misérables de toute espèce, capables de tous les crimes, se trouvent mêlés aux équipages de nos vaisseaux! Et lorsque leur influence vient à prévaloir, jugez ce que nous avons à redouter des projets infernaux produits par une telle masse de perversité! La meilleure chance que nous ayons ici d'échapper à l'anarchie qui prédomine en Angleterre, c'est que nous sommes depuis plus longtemps dans l'ordre. Aucun symptôme d'irrégularité ne s'est encore révélé et j'espère qu'une bienheureuse paix viendra se placer entre la discorde civile et nous. Vous croirez aisément que, profondément sensible aux intérêts de notre pays et à l'honneur de ma profession, je suis cruellement découragé!

La conduite du jeune M*** a beaucoup ajouté à la vexation que j'éprouve. Il y a peu de jours, pour le plus futile motif, il

sion de la bataille du 14 février, celui-ci répondit avec une grande dignité qu'il ne pouvait consentir à recevoir la nouvelle médaille lorsqu'il demeurait privé de celle du 1er juin. « J'ai la conscience, dit-il, d'avoir été injustement exclu alors, et accepter aujourd'hui une distinction semblable serait reconnaître la justice de cette exclusion.— Telle est précisément la réponse que j'attendais de vous, capitaine Collingwood, » répliqua laconiquement l'austère amiral.

Bientôt après ce colloque les deux médailles furent transmises en même temps au capitaine Collingwood par lord Spencer, qui présidait alors l'amirauté, avec une lettre destinée à servir d'apologie à l'omission qui avait eu lieu.

s'est livré à un tel accès de folie et de rage, et s'est conduit envers moi d'une manière si insolente et si extraordinaire, que j'ai dû ordonner au premier lieutenant de le faire descendre du pont. Le lendemain, il a écrit une lettre, non pour excuse, mais plutôt comme justification de sa conduite, en demandant d'être envoyé dans un autre vaisseau. Mais lorsque, après lui avoir donné un jour pour se calmer, je lui ai fait entendre qu'ayant mûrement pesé la nature de sa faute et la nécessité, dans les circonstances présentes, de réprimer avec promptitude le premier exemple de désobéissance qui tendrait à la mutinerie, je trouvais que le respect que je devais au service public avait droit de l'emporter sur l'intérêt que j'avais toujours ressenti pour son avancement et pour sa famille, et que la seule crainte des conséquences fatales qui pourraient s'ensuivre me faisaient hésiter à l'envoyer devant une cour martiale, il commença à envisager tout différemment sa position, devint excessivement abattu et se borna à espérer que la cour martiale pourrait lui être épargnée, car il savait quelle en serait la conséquence probable, et il offrit de quitter le service pour toujours, si je voulais bien y consentir. — J'ai répondu que je prendrais le temps de réfléchir. Je suis on ne peut plus peiné et mortifié de la conduite de ce jeune homme. Il n'était pas, je crois, dans un parfait état de sobriété au moment de la scène ; mais cela n'excuse pas une pareille violence. Je sais combien cet incident vous sera pénible. Il ne vous le sera pas plus qu'à moi ; mais jamais, à l'avenir, M*** ne servira sur mon vaisseau.

L'amiral m'a offert l'autre jour *le Namur*, vaisseau à trois ponts, dont le commandement est vacant ; mais je n'ai pas voulu m'imposer l'ennui d'un changement, et quelques shillings de paye de plus ne sont pas à considérer. Je connais chacun ici et je suis connu, ce que je tiens être d'une grande importance dans ces temps agités.

Bénissez ma chère Sarah et mes précieux enfants. J'aspire avec anxiété au jour où nous serons tous heureusement réunis. Que Dieu nous l'envoie bientôt, car le temps est gros d'événements.

Ce fut en ce moment si plein de péril pour l'Angleterre que

lord Saint-Vincent réprima dans la flotte de la Méditerranée l'esprit de mutinerie qui avait éclaté parmi ses équipages, à l'exemple de ceux de la Manche. Aucun officier ne coopéra aux mesures promptes et décisives de cet illustre chef avec plus de zèle et d'efficacité que le capitaine Collingwood. L'amiral en était si convaincu qu'il lui arriva plus d'une fois d'envoyer sur *l'Excellent* les caractères les plus ingouvernables. « Qu'on les donne à Collingwood, avait-il coutume de dire ; il saura les ramener à l'ordre. » Et cependant, tandis que des exécutions capitales avaient lieu fréquemment sur les autres vaisseaux, le capitaine Collingwood, par la conduite bienveillante et ferme qu'il tenait à l'égard de son équipage, sut maintenir la discipline, non-seulement sans être amené à la terrible nécessité de soumettre des hommes à des condamnations capitales, mais presque sans infliger de punitions corporelles. On lui envoya un jour un matelot d'un autre vaisseau qui avait pointé contre l'état-major, réuni sur le gaillard d'arrière, un canon chargé jusqu'à la gueule, et qui, se plaçant à côté avec la mèche, avait déclaré qu'il allait faire feu, si on ne lui promettait qu'il serait exempt de toute punition. A son arrivée sur *l'Excellent*, le capitaine Collingwood, en présence de plusieurs de ses marins, lui dit d'un ton calme et sévère : « Je connais votre caractère ; mais, prenez bien garde avant de chercher à exciter l'insubordination sur ce vaisseau, car je suis tellement sûr de mes hommes qu'au bout d'une heure je saurais tout ce que vous auriez fait. Si vous vous conduisez bien à l'avenir, je vous traiterai comme les autres, et j'oublierai ce qui s'est passé ailleurs ; mais si vous tentez de faire naître la mutinerie, regardez-moi bien, je vous ferai mettre à l'instant dans un tonneau et jeter à la mer. » Sous la nouvelle discipline qu'il rencontra, cet homme devint un matelot honnête et soumis, et jamais, depuis, il ne donna lieu à aucune plainte.

C'est ici le lieu de rapporter que, dès les débuts de sa carrière, l'amiral Collingwood se montra l'adversaire décidé des châtiments corporels. C'était seulement à la dernière extrémité, et lorsque la nécessité d'une répression devenait manifeste, qu'il se décidait à infliger une punition de cette nature. Il assistait toujours à l'exécution de la sentence, ainsi que le veulent les

règlements; mais chacun pouvait voir que ses sentiments froissés lui faisaient éprouver une souffrance plus vive que celle du coupable lui-même. Dans ces occasions, il restait mélancolique et silencieux pendant le reste du jour. Cette répugnance pour les châtiments corporels devint plus profonde de jour en jour, et pendant la dernière partie de sa vie il passa souvent une année entière sans y avoir recours. « Oh ! que je voudrais, pour vous bien corriger, être le capitaine ! « s'écriait une fois le lieutenant Clavel en réprimandant quelques hommes qui s'acquittaient mal de leur devoir. Quelques moments après, il se sentit toucher l'épaule : c'était l'amiral qui l'avait entendu. « Dites-moi, je vous prie, Clavel, que feriez-vous donc, si vous étiez le capitaine? — Je les ferais fouetter vigoureusement, monsieur. — Oh non, vous ne le feriez pas, Clavell, reprit l'amiral. Je vous connais bien ; vous ne le feriez pas ! »

Le capitaine Collingwood avait coutume de dire à son équipage qu'il entendait qu'on obéît au plus jeune midshipman aussi promptement et aussi exactement qu'à lui-même; mais il était soigneux à décourager les sévérités inutiles ou exagérées. Parfois, lorsqu'il s'était vu obligé à confirmer une punition corporelle, il mandait en particulier le jeune officier qui l'avait prononcée et lui tenait ce langage : « Peut-être, après tout, la faute venait en partie de vous; mais quand même il n'en serait pas ainsi, je suis sûr que cela vous blessera le cœur de voir un homme, assez âgé pour être votre père, humilié et battu par votre fait. Ce sera donc me donner une bonne opinion de vos sentiments si demain, lorsqu'on l'amènera devant moi, vous me demandez sa grâce. » Cette suggestion, qui produisait l'effet d'un ordre, était toujours écoutée avec soumission, et lorsque le jeune officier avait intercédé en faveur du coupable, le capitaine Collingwood finissait par dire à celui-ci : « Ce jeune gentleman a parlé si humainement en votre faveur, que dans l'espoir que vous saurez être reconnaissant de sa bonté, je consens pour cette fois à fermer les yeux sur votre faute. »

Plusieurs lettres du capitaine Collingwood montrent combien il s'efforçait de distraire et d'occuper ses marins. Lorsqu'ils étaient malades, il les visitait tous les jours, même étant amiral, et les alimentait de sa propre table. Quand ils étaient conva-

lescents, le lieutenant de service les conduisait chaque matin devant lui, parce qu'il voulait s'assurer de leur état par ses propres yeux. Le résultat de cette conduite était que les marins le regardaient comme un père et lui en donnaient le nom. Souvent, lorsqu'il changeait de vaisseau, on vit des matelots pleurer son départ. Jamais homme, cependant, ne courtisa moins ou, pour parler plus exactement, ne méprisa davantage ce qu'on nomme ordinairement la popularité. Jamais on ne le vit se relâcher avec les marins, tandis qu'en même temps il n'employait jamais à leur égard des mots grossiers ou violents, et les interdisait à ses officiers. « Si vous ne savez pas le nom d'un homme, leur disait-il, appelez-le marin, et ne vous servez d'aucun terme qui soit impropre ou offensant. »

La conduite de l'amiral Collingwood envers ses officiers était d'une nature analogue. Sa connaissance parfaite de tous les détails, son coup d'œil prompt et juste, lui faisaient découvrir à l'instant ce qui n'était pas en ordre dans son vaisseau. Ses réprimandes, quoique toujours brèves et toujours exprimées dans le langage d'un gentleman, étaient profondément ressenties, de telle sorte que pour plusieurs officiers, particulièrement pour ceux qui étaient jeunes et inattentifs, il était un objet de terreur. Il passait pour un strict observateur de la discipline : « Je vous ai donné, monsieur, une commission sur *l'Excellent*, disait un jour l'amiral Jervis au lieutenant Clavel (qui était alors inconnu au capitaine Collingwood et qui depuis fut son capitaine de pavillon), souvenez-vous que vous y trouverez un homme qui vous la retirera demain, si vous vous conduisez mal. »

Le capitaine Collingwood prenait un soin paternel des midshipmen. Il les examinait une fois par semaine, et répétait que rien ne saurait lui être plus pénible que de voir un des jeunes gens de son vaisseau demeurer incapable d'être promu. Il employait de constants efforts pour que ses officiers, lorsqu'ils n'étaient pas de service, goûtassent tout le bien-être possible. Pour ceux auxquels il s'attachait en observant leur dévouement à leur devoir (ce qui était le moyen certain d'obtenir son intérêt), son affection et sa confiance étaient sans bornes. Envers ses supérieurs, il tenait une conduite analogue, exi-

geant et recevant d'eux les égards que devaient lui assurer son grade et son caractère.

A John Erasmus Blackett, esq.

Londres, 15 mars 1799.

J'ai terminé maintenant tout ce que j'avais à faire ici. J'ai reçu mon brevet [1], baisé la main du roi et offert mes services à lord Spencer. Quand il voudra m'employer, il me trouvera prêt. Je compte, la semaine prochaine, faire une visite à sir Edward [2], et ensuite je me hâterai de retourner à la maison.

Il y avait beaucoup de monde à la réception d'hier, et bon nombre d'officiers de marine qui ont, comme moi, baisé la main de Sa Majesté. Il était fort amusant, pour un courtisan aussi neuf que je le suis, d'observer le plaisir qui brillait dans chaque physionomie quand le roi daignait gracieusement répéter à chacun quelques mots qui n'avaient et ne devaient avoir aucune signification. Le fond des manières de cour me paraît être de sourire à tous, de parler à tous, et en même temps de ne laisser dans ce qu'on dit aucune trace d'une signification quelconque. J'ai dîné hier avec lord Spencer, et j'ai passé avec lui une agréable journée. Lady Spencer est une personne aimable, gaie et accueillante. Ainsi qu'il convient à sa position, elle se complaît dans tout ce qui a rapport aux vaisseaux. On fait de grands changements dans les commandements maritimes. J'ignore si ces mutations ouvriront une voie pour m'employer. Lord Spencer m'a dit que cela était probable et qu'il y était tout disposé ; mais quand il faut lutter contre cent autres, on doit savoir se contenter de sa chance, et ne pas se plaindre, si l'on a comme moi une famille au sein de laquelle on peut se retirer. C'est là seulement que je pourrai trouver le bonheur. Chaque jour me le persuade davantage.

A J.-E. Blackett.

A bord du *Barfleur*, rade de Torbay, 23 mai 1800.

Plût à Dieu que cette guerre fût heureusement terminée !

[1] Il venait d'être élevé au grade de contre-amiral.
[2] Sir Edward Blackett, oncle de Mrs. Collingwood.

C'était déjà une angoisse assez cruelle pour moi d'être séparé de ma famille ; mais que pendant cette absence ma chère Sarah soit en proie à la maladie, c'est une misère complète. Je vous en prie, cher monsieur, ayez la bonté de m'écrire très-souvent une ligne ou deux pour me dire comment elle va.

Je suis charmé du compte que vous me rendez de mes filles. Si la paix se faisait, je crois qu'il n'y aurait pas dans tout le Northumberland un petit nid de créatures plus heureuses que nous. Vous ne parlez pas du rude coup de vent que nous eûmes le samedi 17 ; d'où je conclus qu'il ne s'est pas étendu jusqu'à vous. Depuis vingt ans, je n'avais pas vu la mer aussi grosse. Mon vaisseau s'est aussi bien comporté que pas un autre ; mais je crois que tous ont beaucoup souffert. Hier, l'amiral n'avait encore aucune nouvelle de *l'Eléphant* ni du *Guerrier*, et pour qu'ils restent dehors si longtemps, il est à craindre qu'il ne soit arrivé quelque accident fâcheux. Leurs commandants, toutefois, Foley et Tyler, sont des hommes habiles, qui les auront gouvernés aussi bien que possible. Je n'ai pas été à terre depuis que nous sommes ici.

Au même.

A bord du *Barfleur*, rade de Torbay, 4 octobre 1800.

C'est une grande consolation pour moi, séparé comme je le suis de tout ce qui m'est cher, d'apprendre que ma bien-aimée Sarah et mes filles vont bien. Plût au Ciel que la paix fût venue, et que je pusse passer le reste de ma vie entouré des félicités de leur affection. En vérité, ce service pénible et sans relâche est un grand sacrifice : il nous prive de tout ce qui est doux au cœur ou agréable à l'esprit, et nous engage dans une lutte incessante, soit avec les éléments, soit avec des caractères et des sentiments humains aussi violents et aussi intraitables. On doit user envers nous autres marins d'une grande indulgence lorsque nous revenons à terre ; car la longue habitude d'un commandement absolu nous a rendus incapables de supporter la moindre contradiction, et complétement impropres au doux commerce d'une vie tranquille. J'espère qu'il ne se passera pas beaucoup de temps avant que cette expérience ne s'accomplisse sur

moi, car je crois que nous aurons bientôt la paix. Je vous assure que j'essayerai de me conduire avec toute la modération possible. Une autre résolution m'est aussi venue : celle de ne plus penser aux vaisseaux, quand cette guerre sera terminée, et de passer le reste de mes jours au milieu de ma famille, où mes perspectives de bonheur sont, je le pense, égales à celles d'aucun homme au monde.

Au même.

A bord du *Barfleur*, dock de Plymouth, 27 décembre 1800.

Je compte que vous recevrez cette lettre le 1er janvier, jour de votre naissance, et je prie Dieu que vous puissiez vivre assez pour recevoir de moi de pareilles félicitations pendant bien des années ; que vous trouviez dans votre famille toutes les joies que vos soins paternels pour elle ont si justement méritées ; que pendant longues années aussi vous voyiez votre bon cœur réfléchi dans le caractère doux et affectueux de vos filles, et qu'ensuite, à leur tour, mes chères enfants viennent contribuer de leurs efforts à votre bonheur. Puissiez-vous, mon cher monsieur, être complétement heureux ; et lorsque de meilleurs temps viendront, puissions-nous être tous réunis dans la même félicité et pouvoir parler de mon long éloignement de tout ce qui m'est cher comme d'un esclavage et d'un péril qui ont cessé.

Je dirige ici l'armement de notre flotte, ce qui est, je vous l'assure, une laborieuse besogne ; mais je n'y veux pas prendre garde. Voilà près d'un mois que je suis au port. Quel mois de bonheur ç'aurait été si ma femme se fût trouvée près de moi !... Cette pensée m'est dix fois plus pénible que si j'avais été à la mer.

Au même.

A bord du *Barfleur*, Cawsand-bay, 18 janvier 1801.

Je suis ici depuis longtemps et j'ignore quand je partirai. Ç'a été pour moi un temps de mélancolie et d'isolement, et je ne me suis pas bien porté. J'éprouve une mortelle langueur dont je ne saurais me débarrasser ; mais lorsque Sarah viendra, lorsque je la reverrai, je sens que j'irai bien. Je ne lui écris

pas, parce que je suppose qu'elle est maintenant en route vers le sud.

Aurons-nous la paix? J'avoue que je n'y compte pas. L'Europe entière est liguée pour réduire la puissance et anéantir la gloire de l'Angleterre; mais la défense que nous ferons sera celle du lion à l'entrée de sa caverne. Je ne souhaite pas vivre pour voir l'honneur de notre pays terni et ses intérêts injuriés. Je ne pense pas non plus qu'il soit probable que j'y survive.

La visite de votre fille vous a rendu heureux cet hiver. Quelle eût été ma joie si j'avais pu vous rejoindre!... Mais ce ne sera pas long. Deux ans de plus m'épuiseront complétement, et je ne serai plus bon qu'à être soigné comme un vieillard. Dieu sait combien peu j'ai le droit de demander à qui que ce soit de prendre cette peine. Mes filles ne pourront jamais être pour moi ce que pour vous ont été les vôtres, dont la tendresse a été nourrie par les marques quotidiennes de votre bonté. On pourra dire à mes filles que c'est leur devoir de m'aimer; mais il n'est pas raisonnable d'attendre qu'elles éprouveront la même profondeur de sentiments pour un père dont elles auront seulement entendu parler... Tout au plus, si elles sont bonnes et vertueuses, ainsi que j'espère qu'elles seront, je pourrai comme chacun avoir une part dans leur bienveillance.

Au même.

A bord du *Barfleur*, Torbay, 6 février 1801.

Sarah vous aura fait savoir quand et comment nous nous rencontrâmes. Ce me fut une joie que je ne puis exprimer, et qui, tout abrégée qu'ait été notre entrevue, m'a dédommagé d'un monde de souffrances que j'éprouvais en pensant à elle. J'avais compté sur la possibilité de son arrivée ce même jour, mardi, lorsque, vers deux heures, je reçus par un exprès l'ordre de prendre la mer avec tous les vaisseaux qui seraient prêts; et si nous n'avions pas été, en ce moment, occupés par une cour martiale, je serais parti pendant la journée; mais ce service me retint jusqu'au soir, et je résolus d'attendre jusqu'à huit heures la chance de leur arrivée. J'allai dîner chez lord Nelson, et tandis que nous étions à table on vint me dire qu'elles arri-

vaient. Je volai à l'hôtel où j'avais prié ma femme de descendre, et je la trouvai avec la petite Sarah, paraissant toutes deux en aussi bonne santé que si leur voyage n'avait duré qu'un jour... La nature humaine n'est pas capable d'un plus grand bonheur que ne fut le mien pendant cette soirée ; mais à la pointe du jour nous nous séparâmes, et j'allai à la mer... Lord Saint-Vincent a eu la bonté de me promettre que j'irais à Plymouth dès qu'il serait possible de me laisser quitter la flotte.

A Mrs. Moutray [1].

A bord du *Barfleur*, 10 février 1801.

C'est un grand plaisir pour moi d'apprendre que votre chère Kate et vous, êtes en bonne santé. Que Dieu vous bénisse, vous conserve longtemps et vous rende toutes deux aussi heureuses que cela est possible en des temps aussi tristes.

M***, pour qui vous vous êtes intéressée, m'a dit que vous connaissiez sa mère et son frère. Je devais à cause de cela ressentir pour lui des dispositions bienveillantes. — Je veux vous dire librement mon opinion. — C'est un jeune homme aussi bien élevé, aussi bien dans le monde qu'il est possible de l'imaginer. J'ose dire que c'est un excellent chasseur ; car il paraît connaisseur en chevaux, chiens, renards et autres animaux. Mais par malheur il est lieutenant de marine, et comme la nature du savoir qu'il possède n'est pas fort utile en mer, nous n'en tirons pas grand profit devant Ouessant. Pour le reste, il n'a ni beaucoup de goût, ni beaucoup d'application ; mais à cause de vous je lui témoignerai tout l'intérêt que je le pourrai convenablement.

Je suis charmé d'apprendre que vous êtes en relations amicales avec Mrs. Hughes ; car c'est une pitié que, pour des motifs futiles, la froideur et la réserve nous privent des rares, des bien rares consolations que nous sommes capables de recueillir au milieu de notre masse de misères. C'est une très-bonne et digne femme, pleine de courage, ce pourquoi je l'aime, et qui est très-sensible à tout ce qui peut sembler être un man-

[1] Veuve d'un officier de marine que l'amiral avait connu aux Antilles lorsqu'il n'était encore que lieutenant de vaisseau.

que d'égards. Je l'ai quelquefois heurtée par son côté faible ; mais elle sait que, pour le monde entier, je ne voudrais pas l'offenser, et elle a toujours agréé mes excuses. — Je sais combien je dois ressentir pour vous la perte de l'un de vos amis de votre voisinage. C'est bien véritablement, hélas ! une grande, une très-grande perte.

J'ai éprouvé beaucoup de peine en entendant quelques personnes exprimer l'opinion que notre ami lord Nelson ne supportait pas ses succès avec la modération d'un homme sage. On en a parlé probablement plus que la chose ne le méritait. C'est un penchant naturel aux hommes de chercher à rabaisser à leur niveau ce qu'ils ne peuvent égaler. Lord Nelson était à Plymouth, il y a quinze jours, lorsque je m'y trouvais moi-même, et je n'ai pas remarqué la plus légère différence dans ses manières. Combien vous auriez été surprise si, tombant à l'improviste dans l'auberge de la Fontaine, vous l'eussiez trouvé assis au coin du feu, causant gaiement avec ma femme et avec moi, tandis que la petite Sarah apprenait à danser à son chien Phillis. Ma femme arriva seulement le soir qui précéda mon départ, de sorte que je ne l'ai vue qu'à la lueur d'une chandelle fumeuse ; mais elle m'a paru se très-bien porter... Plus vieille, cela est vrai, bien plus vieille ; mais, malgré cela, c'est elle qui verra ma fin ; car pour moi, chère madame, je suis bien changé depuis que je vous ai vue. Je ne fus jamais bien gai, et maintenant je suis sujet à des accès d'abattement qui sont déplorables. Le travail, quel qu'il soit, me réveille de ma langueur ; mon corps se porte aussi bien que jamais, et je n'ai pas encore perdu l'intelligence ; mais vous savez ce que je veux dire, c'est ce qu'on appelle un état nerveux. Je suis bâti de matériaux pesants qui coulent à fond dès qu'ils cessent d'être en mouvement. Enfin je suis devenu quelque chose de pitoyable. Ne cessez pas de m'écrire pourtant ; car je serai toujours pour votre chère Kate et pour vous un ami profondément dévoué.

A J.-E. Blackett.

A bord du *Barfleur*, devant Ouessant, 6 mars 1801.

Vous aurez su par Sarah comment nous nous rencontrâmes,

combien courte fut notre entrevue, et combien soudainement nous nous sommes séparés. C'est pour moi une douleur d'y penser maintenant, et alors mon cœur fut presque brisé. Après un pareil voyage, ne me voir que quelques heures ; pouvoir à peine me raconter les incidents de sa route, tandis que le temps me manquait pour lui exprimer la moitié de ce que mon cœur ressentait d'une preuve si vive de son affection ! Mais je rends grâce à Dieu d'avoir pu la voir, ainsi que ma charmante enfant. Ç'a été une bénédiction pour moi. Mon esprit, qui auparavant était fort agité, s'est calmé. J'ai peu de chances de la revoir, à moins qu'une tempête ne nous fasse retourner au port.

Cette croisière est la plus pénible de toutes celles auxquelles j'ai pris part... On ne donne aucune attention à l'envoi et à la réception de nos lettres. Je ne sache pas qu'aucune de celles que j'ai écrites depuis notre départ ait été expédiée, et je n'ai entendu parler de qui que ce soit depuis trois semaines. Des affaires publiques nous ne savons rien, car jamais nous ne recevons un journal. Murés dans nos vaisseaux, nous n'avons aucune nouvelle du monde.

Au même.

A bord du *Barfleur,* devant Brest, 16 octobre 1801.

Je ne saurais vous dire quelle joie me cause la nouvelle de la paix ! — L'espoir de rejoindre ma famille et de vivre dans le calme et la sérénité au milieu de ceux que j'aime ravit mon cœur. Cette nouvelle nous vint dans un bon moment : c'était après le déjeuner ; j'allais dire adieu à ma femme, et nous étions tous deux bien tristes, quand William accourut avec un de ces airs d'importance que vous lui connaissez, et commença un discours approprié à la circonstance. Mais, après deux ou trois efforts qui se confondirent en paroles inarticulées, il en vint enfin à s'écrier : « La paix ! la paix ! » ce qui produisit un aussi brillant effet oratoire qu'aurait pu le faire la plus belle harangue. Comme il fallait que je misse à la voile, nous nous séparâmes au bout de deux heures, mais c'est pour nous retrouver bientôt. Le 13, je rejoignis la flotte qui, selon l'antique

usage, allait bloquer Brest d'aussi près que jamais... Nous resterons à la mer jusqu'à ce que la flotte soit dissoute, afin de prévenir autant que possible la confusion que cause la présence d'une multitude où chacun est impatient de se trouver libre. Nous désarmerons ainsi successivement, et je compte avoir le plaisir de vous embrasser tous à Noël. . . . . J'espère que nous voyons la fin de la dernière guerre qui doive se faire de nos jours. Il faut que je cherche quelque occupation qui, ayant au moins l'apparence du travail, puisse tenir mon esprit actif et prévenir cette langueur à laquelle ma constitution me soumet plus que personne, sans toutefois m'imposer une application trop entière...

Combien mon cœur sera joyeux de vous voir chez moi, dans ma maison ! Je vois approcher enfin le jour où je serai bien, bien heureux, en vérité !

Au même.

9 mai 1802.

Je suis enfin hors de mon vaisseau et heureusement débarqué. A mesure que le temps approche où je pourrai aller retrouver chez moi tout mon bonheur, mon impatience s'accroît ; je puis à peine me persuader que je n'ai plus maintenant qu'à chercher comment je pourrai rendre chacun autour de moi aussi heureux que possible, et que désormais chaque jour sera ce que j'ai imaginé et souhaité pendant ces dix dernières années ! J'éprouve un degré de contentement qui est délicieux !

Peu de temps après le billet qu'on vient de lire, l'amiral Collingwood rejoignit sa famille à Morpeth, dans le Northumberland, et il y resta jusqu'à la rupture de la paix d'Amiens. Pendant cette courte période de repos et de bonheur, il s'occupa de surveiller l'éducation de ses filles et se livra aux habitudes studieuses qui lui étaient depuis si longtemps familières. Il avait beaucoup lu, des livres d'histoire surtout. Son constant usage avait été de faire des extraits de ses lectures. Quelques-uns de ces abrégés sont écrits avec une précision et une énergie singulières. « Je ne sais, disait un des diplomates anglais les plus

éminents, où lord Collingwood a formé son style, mais il écrit mieux qu'aucun de nous. » Ses plaisirs consistaient dans ses relations de famille, dans ses dessins et ses plantations, et surtout dans la culture de son jardin, situé sur le bord de la belle rivière de Wansbeck. C'était là sa distraction favorite ; et, un jour, un amiral de ses amis l'étant venu visiter, finit, après l'avoir longtemps cherché, par le découvrir au fond d'une profonde tranchée qu'il était activement occupé à creuser avec son jardinier, le vieux Scott, pour lequel il était plein de bonté.

A J.-E. Blackett.

Morpeth, 11 octobre 1802.

J'ai toujours grand plaisir à vous écrire quelque chose qui puisse vous contenter, et maintenant tout ce que j'ai à vous rapporter est satisfaisant, car nous formons un groupe des plus heureuses créatures qui se puissent rencontrer en ce monde. Les bains de mer ont donné à Sarah une force et une vivacité qui embellissent pour elle tous les objets qui l'entourent ; les enfants sont à merveille et tout va comme nous pouvons le désirer. J'ai été forcé d'appeler le docteur pour assouplir un peu mes membres atteints de rhumatisme ; mais à présent ils vont mieux. Personne n'a jamais été plus tendrement soigné que je ne l'ai été par votre chère fille. Ses délicates attentions ont grandement contribué à ma cure, en même temps qu'elles ont été pour moi une source de consolations bien douces.

Au même.

Vénérable, devant Brest, 9 août 1805[1].

Je suis, devant l'entrée du port de Brest, occupé à surveiller les mouvements de la flotte française. Nos renseignements sur elle sont très-vagues ; mais nous savons qu'elle compte vingt-quatre ou vingt-cinq grands vaisseaux, ce qui nous force d'être vigilants et d'avoir toujours les yeux ouverts. J'ai donc dit adieu aux bons lits et je ne me couche plus que tout habillé.

Le compte que Sarah me rend des réparations de notre mai-

[1] L'amiral Collingwood avait quitté sa famille et sa maison de Morpeth au printemps de cette année : il ne les revit plus.

son me fait grand plaisir. J'espère qu'elle rendra cette demeure aussi confortable que possible et qu'elle y trouvera le calme et le bonheur, quoi qu'il puisse arriver dans le reste du monde. Cela coûtera quelque argent, mais j'y ai pourvu ; car le bien-être de ma femme est mon principal luxe. C'est en vérité le seul que ma situation me permette.

Au même.

Vénérable, devant Ouessant, 10 octobre 1803.

Vous aurez appris par ma lettre à Sarah que je me porte bien, et que je me trouve à merveille d'avoir quitté l'escadre devant le port. C'était un poste de constante inquiétude : il exigeait un soin et une surveillance si continuels, que plus d'une fois je n'ai pas quitté mes habits pendant toute une semaine, et que souvent je passais la nuit entière sur le pont. Je suis resté là plus longtemps que je n'avais compté, faute d'un remplaçant convenable. . . . .

Voilà dix-huit semaines que je suis à la mer et je n'ai pas un malade sur mon vaisseau; mais maintenant que le froid commence, je crains que nous ne ressentions le manque de vêtements chauds. Quant à moi, j'en pâtirai, car lorsque je m'embarquai je n'ai pas eu le temps de me faire faire des habits, et je n'en ai que deux, dont l'un est très-vieux. Je ne soupçonnais pas que je dusse rester si longtemps privé des moyens de le remplacer.

Au même.

Vénérable, Cawsand-bay, 16 décembre 1803.

Je me réjouis du rétablissement du bon sir Edward, qui est vraiment miraculeux en raison de l'âge du convalescent; mais des habitudes de tempérance aidées d'un caractère doux et bienveillant fournissent de puissantes ressources; elles diminuent la souffrance, adoucissent le chagrin et permettent à la nature d'opérer des merveilles.

Retournons à mes misères, dont j'éprouve un bon nombre en ce moment. Je revins ici de la mer avec ordre de faire reposer l'équipage de mon vaisseau. Ces pauvres gens, depuis notre départ, ont été continuellement harassés par un travail

mortel. Nous commençâmes à découvrir quelques avaries dans le bâtiment, qui parurent de plus en plus sérieuses à mesure que notre examen s'étendait; enfin nous reconnûmes qu'il était entièrement pourri et incapable de supporter la mer. Nous avons navigué pendant ces six derniers mois n'ayant qu'une feuille de cuivre entre nous et l'éternité. J'ai écrit à lord Saint-Vincent pour lui demander un vaisseau plus solide; mais changer ainsi sans cesse me fatigue excessivement.

Au même.

Culloden, devant Ouessant, 20 juillet 1804.

L'amiral Cornwallis nous a quittés avant-hier pour aller à Spithead. Je préférerais qu'il ne revînt pas. J'ose dire qu'il est profondément las de cette croisière, et chacun de nous a lieu de l'être d'une pareille vie. Il n'y a que la conscience d'être nécessaires à la sécurité du pays qui puisse nous faire supporter une privation aussi complète de toute chose agréable. J'ai ma bonne part dans tout cela, et quand le bienfait de la paix nous sera donné, c'est avec une satisfaction infinie que je mettrai pied à terre pour ne jamais remonter sur un vaisseau. Ma principale sollicitude désormais est de voir mes filles bien et vertueusement élevées. Rien ne me paraîtra supérieur à leur mérite, si leur caractère est bon et sage. Dites-leur, en leur transmettant ma bénédiction, que je les remercie d'avoir sarclé mes chênes. Je me trouve avoir ici un pauvre jardinier de Wrighton. C'est une grande pitié qu'on ait *pressé* cet homme, et cela parce qu'étant jeune il avait passé quelque temps à la mer. On l'a privé d'un bon métier, on a réduit sa famille à l'indigence, enfin on l'a envoyé ici, où il n'est que peu ou point utile. J'en gémis pour lui, le malheureux!

Au même.

Dreadnought, devant Cadiz, 9 août 1805.

Je n'ai que le temps de vous dire que je me porte bien, et que je suis en grand espoir que nous aurons bientôt une journée un peu bruyante. Les Espagnols ici sont complétement prêts et ont embarqué quatre mille hommes de troupes. A Car-

thagène, ils ont encore quelques mille hommes et une forte escadre. Lorsqu'ils sortiront, sir Robert Bickerton doit me joindre avec son escadre, et alors ils seront deux contre un ; mais nous devons les battre ou... ne jamais revenir en Angleterre... or, je compte fermement que vous m'y reverrez. C'est une situation comme celle-ci qui suscite le courage et qui nous anime comme si le salut de l'Angleterre reposait sur nous seuls. — Vous ne serez pas désappointé!

A Mrs. Collingwood.

Dreadnought, devant Cadiz, 21 août 1805.

J'ai bien peu de temps pour vous écrire; mais je veux vous raconter la rencontre que nous manquâmes d'avoir hier. Tandis que nous croisions devant la ville, apparut au large la flotte combinée, forte de trente-six voiles de ligne. Je n'avais que trois malheureux vaisseaux, une frégate et une bombarde, et je me retirai vers le détroit, n'étant pas très-désireux, comme vous pouvez le supposer, de me mesurer contre une force aussi supérieure. Comme nous nous retirions, seize vaisseaux de ligne nous suivirent; mais à l'approche du détroit, ils nous quittèrent et rejoignirent leurs camarades à Cadiz, où ils se réparent et se ravitaillent. Nous les suivîmes à notre tour, et aujourd'hui nous avons été jeter un coup d'œil sur le port, où leur flotte est maintenant aussi épaisse qu'une forêt. J'espère que bientôt il me viendra du renfort, et en attendant il faut que je me maintienne ici le mieux que je pourrai. Cette situation est pénible; il est impossible de s'y procurer d'autres rafraîchissements que les raisins qui nous sont apportés par les Portugais. Etre toujours à la mer me fatigue excessivement, et je me trouverais dix fois plus mal si je n'avais Clavel, en qui j'ai placé toute ma confiance.

Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous pensez sur nos enfants, sur les beautés de votre domaine, sur les chênes, les taillis et les prairies [1].

[1] Le calme et la fermeté que montra l'amiral Collingwood en faisant manœuvrer sa petite escadre devant une flotte aussi nombreuse, et en revenant ensuite reprendre le blocus de Cadiz, sont un des faits les plus remarquables de cette guerre.

A J. E. Blackett.

Dreadnought, devant Cadiz, 21 septembre 1805.

Comme un bâtiment va partir sous peu de jours, je ne veux pas perdre l'occasion de vous écrire. J'ai peu d'espoir d'une réponse, cependant, car je n'entends plus parler de l'Angleterre. L'amirauté même semble m'abandonner à mes propres inspirations. Mais je me porte bien, et, s'il plaît à Dieu, j'espère continuer. La flotte combinée de Cadiz est, je crois, parfaitement complète maintenant, puisque le dernier des vaisseaux qui avaient besoin de réparations est venu hier dans la rade. Ils comptent trente-quatre voiles de ligne, et j'aurai assez de besogne, quand il leur conviendra de montrer leur savoir-faire. Ce serait un heureux jour que celui qui me délivrerait de cette interminable croisière par laquelle je suis réduit à l'état de planche desséchée. Ma plus grande difficulté est de maintenir la santé de mes hommes. C'est un sujet qui exige une attention sans relâche, et rarement il se trouve quelqu'un qui veuille en prendre la charge... Nous trouvons de bonne viande de bœuf chez les Maures ; mais pour l'apporter il faudrait plus de bâtiments que je n'en puis aisément détacher. Deux cents jeunes bœufs nous durent à peine une semaine, et un transport chargé de vin environ un mois. Je ne sais comment nous parvenons à entretenir notre provision d'eau.

Comme je serais heureux si j'avais des nouvelles de la maison, et si je savais comment vont mes chères filles. Bounce [1] est ma seule distraction maintenant, et en vérité c'est un bon compagnon. Il dort sur le pan de mon manteau lorsque je m'en suis enveloppé, jusqu'à ce que vienne le moment de virer de bord. Alors il s'enfuit pour être loin du bruit des canons, avec lequel il n'est pas encore réconcilié.

Si je puis avec convenance retourner à la maison, je suis entièrement résolu à quitter la mer pour le reste de mes jours, car je suis bien fatigué. Il n'y a pas de fin à ma besogne ; je suis au travail depuis le matin jusqu'au soir. Je crois que lord Nelson sera ici le mois prochain, et alors, ce qui adviendra de moi,

[1] Son chien.

je l'ignore. Je voudrais revenir à la maison, mais il me faudra faire ce que les exigences du temps commanderont. Cette station est sans profit, ce qui est pour moi d'une mince considération. Ce qui est mon premier, mon plus vif désir, c'est de déjouer les projets de cette flotte ennemie sur laquelle je n'obtiens que bien peu de renseignements. Je la surveille étroitement : si elle sort, je la combattrai avec joie, car de sa défaite dépend la sûreté de l'Angleterre ; et cette défaite, si je le puis, ne faillira pas dans mes mains.

Le 14 octobre eut lieu la bataille de Trafalgar. Ce fut le jour le plus glorieux de la vie de l'amiral Collingwood, qui, dans le rapport qu'il dut adresser à l'amirauté sur cette victoire, eut la dignité modeste de ne rien dire de ce qui lui était personnel.

« Le matin de cette journée, rapporte M. Smith[1], j'entrai au point du jour dans la chambre de l'amiral. Je le trouvai déjà levé et s'habillant. Il me demanda si j'avais vu la flotte française, et, sur ma réponse négative, il me dit de la regarder, ajoutant que bientôt nous la verrions mieux. J'aperçus, en effet, une foule de vaisseaux sous le vent ; mais j'observai avec un intérêt plus grand encore l'amiral, qui, pendant ce temps, se rasait avec un calme qui me frappa de surprise. »

L'amiral Collingwood s'habilla ce matin-là avec un soin particulier, et bientôt après, rencontrant le lieutenant Clavel, il lui conseilla d'ôter ses bottes. « Vous feriez mieux de mettre, comme moi, des bas de soie, dit-il, car, en cas de blessure à la jambe, il y a plus de facilité pour le chirurgien. »

L'amiral visita les batteries, exhorta les marins à faire leur devoir, puis, s'adressant aux officiers, il leur dit : « Maintenant, messieurs, faisons aujourd'hui quelque chose dont on puisse parler après nous. » — Le signal avait été fait au *Royal Souverain* de couper la ligne ennemie au douzième vaisseau depuis l'arrière-garde, mais observant que ce vaisseau était un 74, tandis que celui qui le précédait était un trois-ponts qui portait le pavillon de l'amiral espagnol Alava, l'amiral Collingwood se dirigea vers ce dernier. *Le Royal Souverain*, guidant la colonne

[1] Valet de chambre de l'amiral.

de droite, était en avance de beaucoup sur les autres vaisseaux, quand, remarquant que la *Victory*, monté par lord Nelson en tête de la colonne de gauche, déployait ses bonnettes, le lieutenant Clavel, inspiré par l'honorable émulation qui animait les deux divisions de la flotte anglaise, fit apercevoir cette manœuvre à l'amiral Collingwood en lui demandant la permission de l'imiter. « Les vaisseaux de notre colonne ne sont pas encore assez serrés, répondit l'amiral; mais qu'on se tienne prêt. » Les matelots furent placés aux bonnettes, et au bout de dix minutes, l'amiral, voyant les yeux du lieutenant Clavel fixés sur lui avec l'expression de l'attente, fit un signe d'assentiment; sur quoi l'ordre fut donné, et un moment *le Royal Souverain*, couvert de toutes ses voiles, s'élança sur les eaux avec la rapidité d'un oiseau. En ce moment, le plus rapproché des vaisseaux anglais était éloigné d'un mille, et ce fut quand *le Royal Souverain* pénétrait seul ainsi au milieu de la flotte ennemie que Nelson dit à l'un de ses officiers : « Voyez comme ce noble Collingwood mène au feu son vaisseau! » Collingwood, qui connaissait son chef, s'écriait en même temps : « Que Nelson ne donnerait-il pas pour être à notre place! »

Ordre général.

Le Dieu tout-puissant, dont le bras est la force, a daigné, dans sa miséricorde infinie, couronner de succès les efforts de la flotte de Sa Majesté en lui accordant une victoire complète sur ses ennemis, le 21 de ce mois. Afin que toute louange et toute action de grâces puisse être déposée devant le Trône de merci, à raison du bienfait accordé à notre pays et à l'humanité, j'ai jugé convenable qu'il soit fixé un jour d'humiliation générale devant Dieu, de remercîment pour sa miséricordieuse bonté, de prière pour le pardon des péchés et pour la continuation de son assistance dans la défense des lois et des libertés de notre pays; appuis divins sans lesquels les plus grands efforts de l'homme ne sont rien. En conséquence, j'ai décidé que le prochain serait consacré à ce pieux devoir.

Donné à bord de *l'Euryale*, devant le cap Trafalgar, le 22 octobre 1805. COLLINGWOOD.

A Mrs. Moutray.

A bord de *la Reine*, devant Carthagène, 9 décembre 1805.

Les bonnes et sincères félicitations de ceux que j'aime et que j'estime sont un des fruits les plus doux de ma bonne fortune. Je sais quel plaisir aura causé mon succès à la chère Kate et à vous, et je vous rends grâce à toutes deux du fond de mon cœur. J'ai eu un temps de fatigue et d'anxiété excessives. Cette malheureuse tempête m'a réduit à une extrême détresse et m'a épuisé de telle sorte qu'elle avait fait de moi un spectre. Après une aussi grande bataille, après une lutte aussi glorieuse, après la capture de dix-neuf vaisseaux, être si complétement dispersés par cette bourrasque durant trois jours que j'avais tout lieu de craindre que pas une de nos prises ne nous restât et que plusieurs ne fussent rejetées dans leur propre port! En même temps, l'état de plusieurs de nos vaisseaux était tel, que le sort qui les attendait était fort incertain. Bien des fois j'aurais donné toutes nos prises pour la sûreté de nos bâtiments. Enfin, l'événement tourna bien pour nous. Nous sauvâmes du désastre général quatre de nos prises et la perte de l'ennemi est plus grande encore que s'il n'y avait pas eu de tempête; car deux des vaisseaux qui voulurent tenter une seconde fois la fortune firent naufrage, ce qui nous procura une compensation pour deux autres poussés dans Cadiz. Un triomphe aussi complet que l'eût été l'arrivée de toutes nos prises dans un port d'Angleterre nous aurait rendus trop présomptueux, et nous devons être satisfaits de la bonne fortune que la Providence a jugé suffisante.

Je crains qu'en Angleterre on n'ait attribué nos pertes à un manque d'habileté. Tout ce que je puis dire, c'est que jamais, dans toute ma carrière, je ne fus témoin d'efforts tels que ceux qui furent tentés pour sauver ces vaisseaux. Je préférerais avoir une autre bataille plutôt que de passer huit jours pareils à ceux qui ont suivi notre victoire. Les Espagnols ont été encore plus frappés de cela que de la défaite qu'ils ont subie, et l'un d'eux, à qui je disais qu'aucun de nos vaisseaux ne s'était perdu, s'est écrié : « Comment lutter avec des hommes sur qui la plus extrême violence des éléments ne produit aucun effet! » C'eût

été un triomphe complet si notre cher ami eût survécu. Ce fut vers le milieu de l'action qu'un officier vint m'annoncer sa blessure. Il m'envoyait la dernière expression de son affection et m'invitait à prendre le commandement de la flotte. Je demandai si la blessure était dangereuse, et l'officier par son regard me fit connaître ce que sa bouche ne pouvait dire. Je n'y puis penser maintenant sans éprouver de nouveau l'angoisse du moment. Vous, chère madame, qui savez quelle était notre amitié, vous pouvez comprendre ce que j'éprouvai. Toutes les louanges, toutes les acclamations joyeuses causées par notre victoire, ne font que me rappeler ce qu'elle a coûté.

Je vais être fait pair, me dit-on ; et j'apprends qu'en s'occupant de déterminer mon titre on éprouve quelque difficulté à découvrir où mes terres sont situées et comment on les nomme... Je croyais que tout le monde savait que je n'étais le seigneur d'aucun domaine.

Que Dieu vous bénisse, ma chère amie ! Témoignez ma plus tendre amitié à la bonne Kate. Puisse tout ce qui est bon et digne d'envie être son lot, ainsi que le vôtre !...

L'amiral Collingwood fut élevé à la pairie, sous le titre de baron de Caldburne et d'Hethpole, et reçut les remercîments des deux Chambres du Parlement. Ses armes reçurent l'addition de l'un des lions de l'Angleterre portant la couronne navale surmontée du mot TRAFALGAR, et on leur donna pour cimier la poupe du *Royal Souverain*. Il reçut également les remercîments avec le droit de bourgeoisie des principales villes d'Angleterre. Enfin, une pension viagère de 2,000 liv. st. réversible à sa mort, par moitié, sur lady Collingwood et par quart sur ses deux filles, lui fut décernée. . . .

L'amiral Collingwood désirait que son titre fût transmissible à l'aîné des fils de ses filles ; mais on ne jugea pas à propos de lui accorder cette faveur, la seule qu'il ait jamais sollicitée durant toute sa vie.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine*, devant Carthagène, 6 décembre 1805.

Il me serait bien dur de ne pouvoir trouver une heure pour

écrire à ma bien-aimée Sarah et pour la féliciter du rang où l'a élevée mon succès. Soyez bénie, mon cher amour, et puissiez vous vivre longtemps l'heureuse femme de votre heureux mari !

Je ne sais comment vous portez vos honneurs ; mais pour moi j'ai tant de besogne, depuis le point du jour jusqu'à minuit, que j'ai à peine le temps de penser aux miens, si ce n'est pour me sentir reconnaissant envers le roi qui me les a si gracieusement accordés. Il y a tant de choses dont je puis légitimement m'enorgueillir (mais un peu seulement, l'extrême orgueil étant une folie), qu'il faut que je partage ma joie avec vous. C'est d'abord la lettre du colonel Taylor, secrétaire privé de Sa Majesté, adressée à l'amirauté pour m'être communiquée. Je vous en transmets une copie. C'est le compliment le plus distingué que le roi puisse accorder ; et comme étant le compliment personnel du roi, je l'estime au-dessus de quoi que ce soit. On me dit que, lorsque ma lettre lui fut portée, ses larmes l'empêchaient de la lire, tellement la joie de notre victoire et sa reconnaissance envers le Ciel l'avaient ému. Je reçois tant de félicitations en prose ou en vers, qu'elles pourraient tourner la tête d'un homme plus vain que je ne le suis. Je vous dirai que ce qui me va le plus au cœur, après l'honneur que le roi m'a fait, ce sont les louanges unanimes des officiers de la flotte. Peut-être, cependant, se trouvera-t-il, en Angleterre, des personnes qui demanderont : « Mais qu'ont-ils fait de leurs prises ? » — Je répondrai seulement que, si elles ne sont pas satisfaites, elles sont difficiles à contenter, lorsque de cette grande flotte qui a si longtemps tenu la nation dans la crainte, il ne reste que neuf vaisseaux, dont pas un seul ne pourra prendre la mer avant plusieurs mois . . . .

. . . .

Il est une chose qui me frappe beaucoup. Une semaine avant la guerre, étant à Morpeth, je rêvai avec une exactitude singulière plusieurs des circonstances de notre dernière bataille. Je crois que je vous le dis alors. Mais jamais je n'avais rêvé que je serais pair du royaume.

Comment vont mes petits bijoux ? J'espère qu'elles vont travailler à se faire sages et bonnes, et à se rendre dignes de leur nouvelle position... Je suis ici avec six voiles de ligne. Les

Espagnols en ont huit, mais ils ne montrent aucune disposition à sortir.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine*, devant Carthagène, 16 décembre 1805.

J'écris seulement pour vous dire que je me porte bien et que je suis aussi occupé qu'aucune créature puisse l'être. Je ne sais comment je viendrai à bout de toutes les lettres qui me sont adressées. Je travaille depuis le point du jour jusqu'à minuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que mes yeux ne puissent plus voir ; et, comme mes oreilles me font aussi défaut, vous ne trouverez plus dans votre pauvre mari qu'une masse d'infirmités. Je suppose que maintenant il ne faudra plus qu'on me voie travailler au jardin ; mais, cependant, dites au vieux Scott qu'il ne faut pas qu'il s'inquiète. Si nous ne pouvons plus désormais planter ensemble des pommes de terre de Nelson, nous en aurons de quelque autre espèce et nous aurons encore de superbes choux que nous cultiverons dans la perfection.

Vous avez vu qu'on me nomme d'Hethpole et de Caldburne. Est-ce par votre suggestion? Je dois préférer ces noms à tous les autres, et je me réjouis, mon amour, de ce que nous soyons une preuve qu'il est des causes de noblesse autres et meilleures que l'argent!...

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine*, devant Carthagène, 20 décembre 1805.

J'ai un autre aimable extrait d'une lettre écrite à l'amirauté par ordre du roi, dans laquelle est dit que plus on connaît les détails de ce qu'a fait la flotte sous mes ordres, plus Sa Majesté a de motifs d'approuver ma conduite. Cela me rend complétement heureux de savoir que le roi paraît si content de moi. Plusieurs des capitaines qui sont ici ont exprimé le désir d'être avertis quand j'irai à la cour, et fussent-ils à cinq cents milles, ils arriveront pour m'y accompagner.

Tout cela est très-flatteur sans doute ; mais, hélas! mon amour, je ne serai pas heureux que nous n'ayons la paix ; et cependant, quand viendra cette paix, comment ferons-nous

avec un haut rang et point de fortune? — En somme, nous pourrons toujours faire comme auparavant [1].

Je crains bien que les droits de cette patente ne soient considérables ; mais ne vous tourmentez pas. Que d'autres sollicitent des pensions : je suis Anglais et jamais je ne demanderai une faveur d'argent. — Comment vont mes petits bijoux? Je voudrais que vous les fissiez m'écrire tour à tour et me rendre un compte exact de leurs journées. Oh ! combien, quand je reviendrai à la maison, je me réjouirai de voir qu'elles ont fait en instruction autant de progrès que moi en situation dans le monde! Mais prenez garde qu'elles ne se donnent des airs prétentieux. Leur mérite doit consister en savoir, en vertu et en bienveillance envers chacun, surtout envers ceux qui sont dans une position humble et qui ont besoin de leur assistance. C'est là la vraie noblesse, et c'est maintenant un de leurs devoirs.

25 décembre.

Aujourd'hui est Noël, et c'est, je l'espère, pour mes chers bijoux un jour de joie et de bonheur. Que Dieu nous bénisse et nous accorde la grâce de passer ensemble les fêtes de Noël prochain ! Tout le monde est excellent pour moi ; mais les lettres du roi font mon orgueil. Je sens que le but de ma vie est atteint.

Les éditeurs de la *Chronique navale* m'ont écrit pour me demander l'histoire de ma vie et de mon avancement, que le public, se plaisent-ils à dire, est impatient de connaître. Cela m'embarrasse, car je ne saurais souffrir d'être l'instrument de mon propre éloge. C'est pourquoi, afin de me tirer d'affaire, j'ai chargé *** de m'écrire une histoire. Pour ma naissance et ma famille, il a choisi deux ou trois chapitres de *Bamfylde Moore carew* ; pour mes campagnes aux Antilles et sur la côte du Mexique, il a trouvé de bons matériaux dans l'histoire des Boucaniers, et quant à mon naufrage, il a copié une partie de *Robinson Crusoé*. Tout cela, avec quelques anecdotes tant soit peu embellies ou corrigées des vies des amiraux, formera,

[1] Avant qu'une pension lui eût été votée par le Parlement, le revenu de lord Collingwood, en y comprenant toute sa solde, n'était que d'environ 1,100 livres sterling ou 27,000 francs.

j'aime à le penser, un très-respectable morceau de biographie. . . . .
. . . .

A J.-E. Blackett.

A bord de *la Reine*, devant Malaga, 1er janvier 1806.

De nombreux retours de cet anniversaire, avec la santé et toutes les joies possibles, voilà ce que je vous souhaite. Que je serais heureux d'assister à votre réunion de famille d'aujourd'hui. Elle sera, j'en suis bien sûr, pleine de gaieté. Quand pourrai-je entrevoir une félicité pareille? Je ne puis le dire. Considérant que je suis déjà vieux, il était pleinement dans mes projets de me retirer du service en mai prochain, quand mes trois années à la mer seraient accomplies; mais je crains qu'à présent cela soit tout à fait hors de question et que je ne doive rester aussi longtemps que j'aurai de la santé.

Aussitôt que je pus réunir quelques vaisseaux bien remis en ordre, je vins à Carthagène, où les Espagnols ont une escadre composée de beaux bâtiments; mais ils ne montrèrent aucune disposition à sortir, et, en vérité, ils n'y trouveraient aucun avantage, puisqu'ils ne sont pas assez nombreux pour rien entreprendre. Leur commerce, d'ailleurs, est fait par les pavillons neutres, qui n'ont pas besoin d'être protégés. La propriété de l'ennemi se trouve ainsi garantie, tandis que nous sommes occupés sans relâche à parcourir les mers, et que nous ne protégeons notre propre commerce qu'avec difficulté. Ce qu'il y a de pis, c'est que ces spoliateurs de nos droits sont, pour la plupart, assurés par des signatures anglaises. C'est une pratique coupable qui m'indigne contre le patriotisme mercantile. Ils peuvent me donner de beaux vases et de grandes louanges, mais, avant d'obtenir mon estime, il faudra qu'ils montrent un dévouement véritable à leur pays.

Je ne suis descendu à terre qu'une seule fois depuis que j'ai quitté l'Angleterre, et je ne sais quand il m'arrivera de recommencer. Je suis constamment occupé à écrire, et le jour n'est pas assez long pour me tenir au courant de ma besogne. J'espère que mes enfants acquièrent chaque jour quelque connais-

sance nouvelle. Je désire que chaque jour elles écrivent en français une lettre à leur mère ou à moi. Je les lirai toutes quand je reviendrai à la maison. S'il se rencontrait une occasion, j'aimerais qu'elles apprissent l'espagnol, langue facile et l'une des plus belles de l'Europe.

Je ne sais guère comment nous pourrons soutenir la dignité à laquelle il a plu au roi de m'élever. Que d'autres sollicitent des pensions ! Je puis être riche sans argent en essayant d'être supérieur à la pauvreté. Je voudrais que les services que j'ai rendus à mon pays ne fussent ternis par aucun motif intéressé. Le vieux Scott et moi, nous pouvons encore gouverner notre potager sans plus de dépense qu'autrefois.

J'ai subi une grande destruction de mes meubles et de mes hardes. J'ai à peine un fauteuil qui n'ait été atteint de quelque coup et plusieurs ont perdu bras et jambe sans espoir de pension. Mon vin a coulé ; mes petits cochons ont été tués durant la bataille. Ce sont ici des pertes sensibles, parce qu'elles ne peuvent être réparées.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine,* en mer, le 17 février 1806.

Le brick est arrivé de Newcastle apportant votre chère lettre. Mon cœur se trouve soulagé par la nouvelle de votre bonne santé. Il y avait trois mois que je n'avais reçu d'Angleterre une lettre quelconque, et cela m'a fait passer un temps misérable. L'incertitude où je suis quant au lieu où se trouvent les escadres ennemies et la crainte que, se glissant à côté de moi, elles ne pénètrent dans la Méditerranée, me fatiguent affreusement. Si nous avions la paix, je pourrais trouver quelque relâche aux anxiétés qui me possèdent.

Je vous ai écrit plusieurs lettres, mais en vous donnant peu de nouvelles sur quoi que ce soit ; car je n'en sais guère plus sur le monde où vous vivez que si j'étais un habitant de la lune. Combien je suis peiné pour la pauvre miss *** ! Je suis bien sûr que vous n'épargnerez aucun soin pour elle et que vous ne la perdrez pas de vue lorsqu'elle ira à Edimbourg. Dites-lui qu'aucun conseil, aucune consolation, ne lui man-

quera... Mais qu'ai-je besoin d'écrire tout cela, ma bien-aimée, à vous qui êtes la bonté même?

Je suis fort reconnaissant envers la corporation de Newcastle pour l'estime et l'approbation qu'elle accorde à mes succès! Comment donc trouverons-nous de la place dans notre petite maison pour tous ces vases et ces surtouts? Une lettre de ces braves gens m'aurait fait autant de plaisir et leur aurait causé moins d'embarras.

A mes chers bijoux, la petite Sarah et la petite Mary.

Votre dernière lettre m'a fait le plus grand plaisir, mes chères enfants, et je vous prie de m'écrire très-souvent pour me conter les nouvelles de la cité de Newcastle et de la ville de Morpeth. J'espère que nous aurons beaucoup d'heureuses journées ensemble et que nous rirons bien. Soyez bonnes pour le vieux Scott, et lorsque vous le verrez sarcler mes chênes, donnez un shilling au bon vieillard.

Puisse le Dieu tout-puissant vous bénir!

(Correspondence and Memoir of the vice admiral lord Collingwood.)

(La suite à l'un des prochains numéros.)

Seul, entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses instincts moraux, il n'y en a pas de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent, pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

Personne ne méconnait la valeur morale et intérieure de la prière, indépendamment de son efficacité quant à son objet. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera.

Guizot (*l'Eglise et la société chrétienne.*)

HISTOIRE.—QUESTION DE L'ESCLAVAGE.

ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE[1].

II

Révolte de Nat Turner.

(Août 1831.)

Au commencement de 1831, la Virginie jouissait d'un calme profond, lorsque tout à coup, le 23 août, un cri d'alarme retentit dans les journaux. On apprit que les esclaves s'étaient soulevés, qu'ils avaient pour chef un nommé Nat Turner, et que déjà un grand nombre de blancs étaient tombés sous leurs coups dans les plantations. Répétée par tous les échos de la presse, cette terrible nouvelle vola bientôt de bouche en bouche et glaça d'effroi non-seulement les Virginiens, mais encore tous les Etats esclavagistes du sud, en leur rappelant les horreurs de l'insurrection de Gabriel, qui avait ensanglanté la Virginie trente ans auparavant. Qu'était-ce donc que ce Nat Turner, et à quel événement se rattache son nom? C'est ce que nous allons raconter pour ceux de nos lecteurs qu'intéressent à la fois l'histoire de l'esclavage et celle de la littérature aux Etats-Unis, car c'est la révolte de cet esclave qui a fourni à l'auteur de *l'Oncle Tom* les principaux traits de son roman de *Dred, ou le Grand Marais Maudit*.

Sur la frontière sud-est de la Virginie, dans le comté de Southampton, à quinze milles de Jérusalem, à soixante-dix de Richmond et de Norfolk, et à vingt-cinq du Grand Marais Maudit, se trouvait une plantation appartenant à un nommé Joseph

[1] Voir la livraison d'octobre.

Travis. Un dimanche, le 21 août 1831, six esclaves se rendirent dans un bois qui dépendait de cette plantation pour faire un modeste déjeuner sur l'herbe. Chacun d'eux portait son plat, comme cela se pratique ordinairement dans les pique-niques, et personne ne se serait douté, en les voyant partir gaiement tous les six, munis, l'un d'un jambon, l'autre d'une bouteille d'eau-de-vie, etc., qu'ils allaient concerter les dernières mesures à prendre pour l'exécution d'un complot qu'ils méditaient depuis six mois. Quatre d'entre eux seulement connaissaient tous les détails de ce complot; c'étaient Henri, Hercule, Nelson et Sam. Les deux autres, Will et Jack, venaient pour s'y faire initier. Ils étaient réunis depuis trois heures dans l'endroit le plus retiré du bois, lorsqu'ils furent rejoints par un noir aux formes athlétiques, aux traits fortement accentués, à la physionomie pleine de résolution. Ce nouveau venu s'appelait Nat Turner.

Nat Turner avait alors trente-un ans, étant né le 2 octobre 1800. Il avait appartenu dans l'origine à Benjamin Turner, de qui il avait pris son nom, les esclaves n'ayant point habituellement de nom patronymique. De Benjamin Turner, il avait passé aux mains de Putnam Moore; enfin, il était devenu la propriété de son maître actuel, Joseph Travis. Dès son enfance, il s'était senti (c'est lui-même qui le raconte) appelé à quelque chose de grand, et il portait sur sa personne des signes particuliers qui, joints à sa grande précocité intellectuelle, l'environnaient, aux yeux de ses compagnons, d'une sorte d'auréole mystérieuse. Il possédait dans tous les arts mécaniques une habileté extraordinaire; de très-bonne heure, il avait su fabriquer le papier, la poudre, la poterie, etc., et plus tard il montra qu'il n'était étranger à aucun métier. Il jouissait d'une grande réputation de moralité, et cette réputation était méritée; c'est ainsi que des blancs déposèrent dans le procès qu'on ne l'avait jamais entendu proférer un jurement, qu'on ne l'avait jamais vu toucher aux boissons fermentées, et qu'on n'avait jamais eu un vol à lui reprocher.

Plein de confiance dans sa destinée, il jeûnait, il priait, il prêchait, il lisait la Bible; tout en conduisant sa charrue ou en travaillant dans son atelier, il entendait des voix intérieures qui l'appelaient, et il communiquait à ses compagnons,

frappés d'une superstitieuse terreur, ses révélations. Ils l'avaient surnommé le Prophète Nat. Ses hallucinations religieuses, telles qu'il les a racontées dans sa confession imprimée, attestent un esprit profondément mystique, et sont empreintes d'un vif sentiment chrétien. « Je voyais, disait-il, des esprits noirs et des esprits blancs qui se livraient bataille dans les cieux; le soleil était obscurci et le tonnerre grondait. Une fois, le Saint-Esprit m'appela et me dit : « Lève les yeux vers moi. » Et je levai les yeux, et je vis des hommes dans toutes sortes d'attitudes. Et il y avait des lumières dans le ciel, et elles s'étendaient de l'est à l'ouest comme, sur le Calvaire, les bras du Christ s'étendirent sur la croix pour la rédemption des pécheurs. Une autre fois, je vis des gouttes de sang sur les blés ; c'était le sang que le Christ a versé pour l'homme. Je vis aussi sur les feuilles des arbres des lettres, des chiffres et des figures d'hommes, et je cherchai longtemps le sens de ces symboles. » Le 12 mai 1828, le Saint-Esprit lui apparut et lui dit de se préparer à combattre pour Jésus contre le Serpent. Au mois de février 1831, une éclipse de lune eut lieu, et Nat interpréta ce phénomène comme un signe du Ciel annonçant que l'heure était venue pour lui de se lever et d'immoler ses ennemis. C'est alors, en effet, qu'il brisa le sceau qui fermait ses lèvres et qu'il confia à ses quatre amis ses projets d'insurrection.

Quel motif particulier le poussa à une entreprise destinée, comme toutes celles de ce genre, à échouer par l'insuffisance des moyens ? On l'ignore. Il avait toujours été traité par son maître avec une grande humanité, et lui-même, dans sa confession, rend noblement ce témoignage à Joseph Travis. Mais il avait souffert de la souffrance de ses compagnons d'infortune ; son âme s'était émue au spectacle de leurs douleurs, il avait médité longtemps sur l'iniquité de leur condition, il l'avait crue contraire à la loi chrétienne, et il avait, dans le secret de son âme, fait le serment de se dévouer à leur délivrance ! Lorsqu'il arriva au rendez-vous dans le bois où l'attendaient ses amis, il s'étonna d'abord de voir deux figures étrangères, mais ses amis s'étant portés garants de la discrétion, de la fidélité et du dévouement de ceux qu'ils avaient amenés, il accepta le concours de ces nouveaux auxiliaires. Ils restèrent tous les sept

onze heures en délibération, et ils fixèrent l'exécution de leur entreprise à la nuit suivante, en décidant de frapper tout d'abord un grand coup, afin de terrifier les blancs et d'avoir moins de sang à verser. « Il fut convenu entre nous, dit Nat dans sa confession, que nous commencerions dès la nuit suivante par égorger nos maîtres respectifs, et que, jusqu'à ce que nous fussions armés et équipés en nombre suffisant, ni l'âge ni le sexe ne seraient épargnés. Ce point de notre programme fut ponctuellement suivi... »

Nous n'entrerons point dans les détails de cet affreux massacre, qui dura près de deux jours. Prompts comme l'éclair, les noirs entrèrent de maison en maison et frappèrent sans hésiter, sans s'arrêter. Ils n'insultèrent ni ne mutilèrent leurs victimes, mais aucun des blancs qui leur tombèrent sous la main ne fut épargné : hommes, femmes, enfants, ils égorgèrent tout indistinctement. Dans chaque maison, ils prirent les armes et les munitions qu'ils purent rencontrer; chaque plantation leur fournit des recrues, et leur nombre alla toujours en grossissant; ils n'étaient qu'une quinzaine en commençant, et bientôt ils se trouvèrent une soixantaine. Les uns étaient armés de mousquets, les autres de haches, ceux-ci de poignards, ceux-là de pistolets; quelques-uns arrivèrent montés sur les chevaux de leurs maîtres. Quand ils se virent en nombre suffisant, ils se divisèrent, et le carnage continua avec une nouvelle furie. La révolte ne dura que quarante-huit heures, et pendant ce laps de temps deux cents blancs environ expirèrent sous leurs coups. Disons-le encore à leur honneur : ces hommes qui avaient vu habituellement régner autour d'eux une corruption effrénée comme il n'en existe nulle part, si ce n'est dans les Etats à esclaves, ces hommes dont les femmes et les sœurs avaient très-probablement servi de jouet aux brutales passions de leurs maîtres, ces hommes ne commirent pas un outrage contre les blanches qui se trouvèrent en leur pouvoir ; ils les frappèrent, mais en les respectant. C'est une consolation pour la nature humaine de penser qu'ils ne se vengèrent de leurs oppresseurs qu'en les mettant à mort. « Celui que le Seigneur aura désigné à nos coups, nous l'immolerons sans pitié. Nous ne mettrons point nos ennemis à la torture, nous ne leur ferons subir ni

le supplice du fouet ni celui du feu, nous ne déshonorerons pas leurs femmes comme ils ont si souvent déshonoré les nôtres, mais nous ferons main basse sur eux tous, et nous les exterminerons de la face de la terre. » Ainsi s'exprime le héros de Mrs. Beecher Stowe, Dred, à l'imitation de Nat Turner. Il est même constaté que celui-ci, une fois sa victoire assurée, devait s'arrêter dans son œuvre sanglante. Nous en trouvons la preuve dans le *Richmond Enquerer* du temps. En publiant les détails du procès de Nat et de ses complices, ce journal eut la loyauté de déclarer que le système des révoltés avait été d'égorger tout d'abord leurs ennemis, sans distinction d'âge ni de sexe, pour paralyser dès les premiers instants par la terreur la résistance des blancs, mais qu'ensuite il entrait dans leur plan d'épargner les femmes et les enfants, ainsi que les hommes qui déposeraient les armes.

Lorsque Nat vit sa troupe grossie d'une soixantaine de partisans, il résolut de frapper immédiatement un grand coup et de marcher sur Jérusalem, la ville principale du comté. Déjà des blancs y avaient cherché un refuge et jeté l'alarme, et si l'on n'interceptait promptement les communications, des courriers pouvaient partir de cette ville pour demander du secours à Richmond ou à Pétersbourg ; en outre, les insurgés étaient certains de trouver là des armes, des munitions, de l'argent et de nouveaux adhérents. Mais en route il fallut passer par la plantation de M. Parker, située à trois milles de Jérusalem. Quelques-uns des compagnons de Nat voulurent s'y arrêter ; leur chef s'y opposa d'abord, en objectant que tout retard pouvait leur être fatal, puis il finit par céder à leurs désirs, et cette faiblesse le perdit.

Il resta à la porte avec six ou huit hommes, tandis qu'une quarantaine d'autres entraient dans la maison. Comme ils tardaient trop à revenir, il voulut aller les chercher. Pendant son absence, une troupe de blancs armés survint à l'improviste et dispersa à coups de fusil les nègres qui attendaient Nat. Au bruit de la fusillade, les conjurés sortirent précipitamment de la maison et se précipitèrent sur les blancs qu'ils mirent en désordre et qu'ils obligèrent à fuir, laissant derrière eux des morts et des blessés. Les esclaves furent poursuivis, mais ils

rencontrèrent une autre troupe de blancs venant de Jérusalem. Un vif combat s'engagea, et cette fois l'avantage resta aux blancs. Nat, avec une vingtaine d'hommes à cheval, effectua sa retraite avec ordre ; le reste de ses compagnons prit la fuite de tous les côtés. Pendant la nuit, toutefois, Nat réussit à les rallier, et ils campèrent sur la plantation du major Ridley, où de nouveaux partisans vinrent les rejoindre. Au point du jour, ils attaquèrent la maison du docteur Blunt. Celui-ci se défendit vigoureusement avec ses esclaves, qu'il avait armés et qui étaient restés fidèles à leur maître. Pendant ce temps, une nouvelle troupe de blancs, conduits par le capitaine Harris, assaillit les révoltés et en tua plus de la moitié. Le petit nombre de ceux qui restèrent convinrent de se séparer pendant quelques heures, pour voir s'il ne serait pas possible de ranimer l'insurrection, et ils se donnèrent rendez-vous dans les bois de la plantation de Travis... Aucun d'eux ne revint, la révolte à peine commencée était anéantie. Nat seul réussit à se réfugier dans la forêt. Il y attendit deux jours et deux nuits ses compagnons, puis il comprit, à leur absence prolongée, que tout était perdu sans retour, et il songea à sa sûreté. Dans l'endroit le plus impénétrable de la forêt, il se creusa un trou au pied d'un arbre et y resta blotti pendant six semaines. Il n'en sortait que quelques instants au milieu de la nuit pour aller chercher de l'eau à une source voisine ; quant à des vivres. il avait réussi à s'en procurer, sans être découvert, dans une maison située près de là.

Cependant, mille bruits divers circulaient dans l'Etat. Le courrier qui apporta au gouverneur la première nouvelle de la révolte annonça que la milice battait en retraite devant les esclaves. A Pétersbourg, on disait que le nombre des noirs soulevés s'élevait à huit cents, tandis qu'on n'avait pu réussir à rassembler que trois cents hommes de milice. D'autres récits représentaient les esclaves comme ayant fait trois tentatives pour franchir le pont jeté sur le Nottoway, entre Cross Keys et Jérusalem ; enfin, on donnait aux révoltés deux ou trois blancs pour chefs et on leur supposait l'intention de se jeter dans le Marais Maudit.

Dans toutes les insurrections d'esclaves, ce qui en favorise le

plus les progrès, c'est la panique qui s'empare des blancs, ainsi que les rumeurs exagérées auxquelles la révolte annoncée donne naissance. Comme on a tout à craindre, on croit tout possible. Assurément, une douzaine d'hommes armés eussent suffi pour étouffer à son début l'insurrection de Nat, mais c'est la faiblesse irremédiable des Etats esclavagistes de ne jamais fournir de volontaires prêts à courir sus en temps utile aux révoltés. « Mon intention, dit un témoin au procès, était d'attaquer les esclaves avec trente ou quarante hommes, mais les propriétaires qui avaient femmes et enfants s'opposèrent fortement à mon projet. » Comme toujours, chacun resta chez soi ; comme toujours, il fallut demander du secours au loin, et, comme toujours aussi, ce fut sur les troupes fédérales que l'on compta. Le colonel House, qui commandait le fort Monroe, envoya immédiatement trois compagnies d'artillerie sous les ordres du lieutenant-colonel Worth, et les embarqua pour Suffolk, à bord du steamer *Hampton*. On leur adjoignit des détachements des vaisseaux de guerre le *Warren* et *les Natchez*, et le tout composa un effectif de près de huit cents hommes. Deux compagnies de volontaires partirent de Richmond, quatre de Pétersbourg, une de Norfolk, une de Portsmouth et plusieurs de la Caroline du Nord. La milice des comtés de Norfolk, de Nausemond et de la Princesse Anne, reçut l'ordre, avec les troupes fédérales stationnées à Old Point Comfort, de parcourir en tous sens le Marais Maudit, où l'on croyait que deux ou trois mille fugitifs se préparaient à se joindre aux insurgés. On proposa même d'expédier sur le même point deux compagnies de New-York et une de New-London.

Lorsque toutes ces troupes arrivèrent dans le comté de Southampton, elles trouvèrent toutes les plantations abandonnées et le travail entièrement paralysé. Une lettre de Jérusalem, datée du 24 août, s'exprime ainsi : « Les plus vieux habitants de notre comté ne se rappellent pas avoir jamais vu une détresse semblable à celle qui existe ici depuis dimanche soir. Toutes les maisons regorgent de femmes et d'enfants que l'insurrection a chassés de leurs foyers, et qui ont dû passer la nuit dans les bois avant d'arriver ici. Ce qu'ils ont souffert ne saurait se décrire. » Mais le danger était passé, l'insurrection comprimée, et

l'œuvre de la vengeance allait commencer. « Au massacre des blancs, dit le correspondant d'un journal de la Caroline du Nord, a succédé celui des nègres. Des voyageurs arrivés par la diligence de Fayetteville rapportent qu'en un jour on en a tué cent vingt. » Et ces meurtres, on les justifiait, comme Nat avait justifié les siens, par la nécessité de frapper un grand coup. Si l'insurrection fut horrible, la répression ne le fut pas moins.

Les journaux du temps contiennent de vives protestations contre les cruautés commises par les blancs.

« C'est avec peine, dit le *National Intelligencer* du 7 septembre 1831, que nous parlons d'une nouvelle phase de la rébellion de Southampton, car nous ne voudrions pas que nos sympathies pour les victimes fussent diminuées par la manière dont elles se comportent aujourd'hui. Un grand nombre de nègres ont été mis à mort sans jugement et avec des circonstances d'une odieuse barbarie. Nous avons rencontré un planteur, fort intelligent du reste, qui s'est vanté, devant nous, d'en avoir tué à lui seul de dix à quinze. Nous avons été vivement affligés des dispositions sanguinaires de la population, qui voulait égorger tous les prisonniers. »

C'était en effet un régime de terreur. Des patrouilles de volontaires circulaient dans toutes les directions pour visiter les plantations. « Ce fut avec la plus grande peine, dit le général Brodnax devant la Chambre des délégués, et au risque de perdre leur popularité personnelle, que les plus froids et les plus raisonnables d'entre nous parvinrent à empêcher les soldats d'égorger indistinctement tous les noirs qui leur paraissaient suspects. » Et on lit dans une lettre du révérend G.-W. Powell : « Des milliers de soldats fouillent le pays dans toutes les directions, et chaque jour des nègres sont tués par centaines. A vrai dire, on ne saura jamais au juste le nombre des victimes. » De nombreuses pétitions furent adressées à la législature pour demander qu'il fût accordé des compensations aux familles des malheureux esclaves mis à mort sans jugement. Les individus suspects étaient appliqués à la torture, livrés au bûcher ou mutilés d'une manière atroce. Dans chaque plantation, tout nègre qui faisait mine de vouloir s'évader était fusillé, sans autre forme de procès. Mais que penser du fait suivant : « Une troupe

de cavaliers part de Richmond avec l'intention de tuer tous les mulâtres qu'ils rencontreraient dans le comté de Southampton. Ils s'arrêtent devant la cabane d'un homme de couleur libre, qui bêchait dans son champ. Ils l'appellent : « Hé! « mon brave, lui disent-ils, sommes-nous ici dans le comté de « Southampton? — Oui, messieurs, répond-il, vous venez « d'en franchir la limite, qui est là vers cet arbre. — C'est « bien. » Et un coup de fusil étend le malheureux roide mort, et ces messieurs repartent au galop. » Ce récit est tiré du *Richmond Whig*, dont l'éditeur faisait alors partie de la milice et protesta courageusement contre ces infamies. « Les insurgés, ajoute-t-il, ne commirent pas de pareilles atrocités ! »

A ces témoignages accablants des maîtres, joignons ceux des esclaves eux-mêmes. Voici ce que raconta, à Miss Lydia-Maria Child, de New-York, une vieille femme de couleur, connue autrefois dans cette ville sous le nom de Charity Bowery :

« Au temps du prophète Nat, dit-elle, les mulâtres n'osaient pas prier tout haut, car les blancs menaçaient de les punir d'une manière terrible, s'ils entendaient le moindre bruit. Les blancs qui composaient les patrouilles étaient toujours ivres, et quand ils rencontraient un nègre, ils l'attachaient, le fouettaient, et souvent même ils le tuaient, avant que son maître ou sa maîtresse eût eu le temps d'intervenir. C'est ainsi qu'ils tuèrent Antonio, l'esclave de M. J. Stanley. Ils lui mirent un canon de fusil sur la poitrine et lui dirent de révéler tout ce qu'il savait de l'insurrection. Il eut beau affirmer qu'il ne savait rien à ce sujet, ils le fusillèrent, puis ils lui coupèrent les membres et exposèrent sa tête au bout d'un bâton à l'entrée de la rue qui conduisait au tribunal. La conduite de ces patrouilles était tellement indigne, que le shériff, M. James Cole, les menaça de les recevoir à coups de fusil, si jamais elles venaient sur sa plantation. Un soir, il entendit un individu se vanter d'avoir tué de sa main je ne sais combien de nègres, et, dans son indignation, il le fit chasser de la ville, en lui défendant d'y jamais remettre les pieds. »

Ce n'étaient pas seulement les mulâtres qui avaient à se plaindre des mauvais traitements de la populace, les étrangers eux-mêmes n'en étaient pas à l'abri. Un Anglais, nommé

Robinson, exerçait à Pétersbourg le métier de courtier en librairie. Une nuit, le tocsin sonne, la milice se rassemble; il descend dans la rue, on lui dit que cinq cents nègres sont en marche sur la ville, et il va se mêler dans les rangs des volontaires pour repousser l'ennemi. Quand la panique est passée, il lui arrive de faire tout haut cette réflexion, qu'après tout les nègres sont des hommes, qu'à ce titre, ils ont droit à la liberté et qu'on devrait les émanciper. Ces paroles excitent dans la foule un tumulte épouvantable; on se jette sur l'imprudent, on le frappe; il se sauve chez un de ses amis, mais on force la maison et on l'entraîne de nouveau dans la rue, où la populace le dépouille de ses vêtements, le fouette et le poursuit hors de la ville, sans que les autorités interviennent une seule fois pour le protéger. Le pauvre Anglais fut obligé de s'en aller à pied et presque nu, sous les rayons d'un soleil brûlant, jusqu'à Richmond, où il s'embarqua, non sans peine, pour New-York.

Que devinrent les amis de Nat, ceux qui avaient organisé avec lui tout le complot? Ils figurent tous sur la liste des condamnés, à l'exception de Will et de Henry. Quant aux esclaves qui prirent part à la révolte sans l'avoir connue d'avance, ils pourvurent à leur sûreté comme ils purent. Un nègre nommé Will Artist se brûla la cervelle dans les bois; on trouva son pistolet et son chapeau gisant par terre à côté de lui. Un autre se noya; d'autres furent découverts dans le Marais Maudit; d'autres enfin retournèrent chez leurs maîtres et s'efforcèrent de leur persuader qu'ils avaient cédé à la contrainte et qu'ils avaient été entraînés malgré eux dans la révolte. On ne connaît pas et on ne connaîtra jamais le nombre des esclaves qui périrent dans les plantations sous les coups des blancs, mais le nombre de ceux qui furent jugés est officiellement constaté. Il s'élève à cinquante-cinq, dont seize furent condamnés à mort et douze à la transportation; vingt-quatre eurent la chance d'être acquittés. Parmi les condamnés à mort il y eut une femme qui s'appelait Lucy et qui appartenait à M. John Barrow. Etait-elle jeune ou vieille, belle ou laide, mariée ou non à quelqu'un des conjurés? Les journaux du temps se taisent absolument sur son compte, mais il est une autre femme dont ils nous entretiennent, c'est celle de Nat, qu'après la mort de son mari on

mit à la torture pour la forcer à révéler l'endroit où il avait caché ses papiers, et qui aima mieux mourir que de trahir son secret.

Le révérend M. B. Cox, missionnaire libérien qui se trouvait alors en Virginie, raconte un touchant et douloureux épisode de ces terribles représailles exercées par les blancs. Pendant qu'on pourchassait les nègres suspects, un propriétaire d'esclaves partit pour fouiller les bois accompagné d'un esclave fidèle qui lui avait sauvé la vie lors de l'insurrection. Lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit retiré de la forêt, cet esclave tendit son fusil à son maître en lui disant qu'il ne pouvait plus vivre dans l'esclavage et en le priant ou de l'affranchir ou de le tuer sur-le-champ. Le maître prit le fusil non sans quelque émotion, ajusta son fidèle serviteur et lui perça le cœur d'une balle.

Ce généreux gentleman était le docteur Blunt, car sa plantation fut la seule où les esclaves défendirent leurs maîtres. « Si cette anecdote est vraie, disait ironiquement le *Richmond Enquirer*, il faut convenir que voilà un serviteur bien récompensé et ses camarades bien encouragés à imiter sa noble conduite. »

Cependant la panique durait toujours parmi les blancs, car Nat n'était pas encore pris. Plus tard, les Virginiens firent de grands efforts pour enlever toute importance à cette affaire, mais nous avons des preuves positives que leurs alarmes furent sérieuses et qu'ils se crurent en présence d'une formidable insurrection. Un citoyen distingué de la Virginie écrivait, trois mois après, à M. W. Habrook, de la Caroline du Sud : « D'après tous les détails qui sont venus à ma connaissance dans le cours de cette affaire, je suis convaincu que tous les prédicateurs noirs du pays à l'est du Blue Bridge étaient dans le secret de la conspiration. » De son côté, le gouverneur disait dans son message du 6 décembre : « L'esprit d'insurrection n'était pas limité au comté de Southampton. De nombreuses condamnations ont été prononcées ailleurs et quelques-unes même dans des comtés éloignés. » Les troupes fédérales se retirèrent au bout de dix jours environ et leur départ jeta l'effroi dans la population. Des pétitions nombreuses furent adressées au gouvernement des Etats-Unis, pour le supplier de prolonger leur

séjour en Virginie. Plus de trois semaines après l'anéantissement des insurgés, le gouverneur de l'Etat envoyait encore des armes dans les comtés de Prince William, de Fauquier et d'Orange. « D'après des recherches auxquelles les autorités se sont livrées dans d'autres comtés, dit le *Richmond Enquirer* du 6 septembre, il y a lieu de craindre que la conspiration n'ait des ramifications beaucoup plus étendues qu'on ne le supposait d'abord. » Nat Turner lui-même, avec ou sans intention, augmenta la confusion en déclarant qu'il avait communiqué ses plans à ses quatre amis six mois auparavant. D'un autre côté, une jeune esclave de seize à dix-sept ans, appartenant à M. Salomon Parker, attesta qu'elle avait entendu discuter le projet d'insurrection pendant dix-huit mois, qu'une réunion des conjurés avait eu lieu au mois de mai et que huit ou dix esclaves avaient été ce jour-là affiliés au complot.

Quand on lit les journaux du temps, on est étonné de voir jusqu'à quel point l'alarme se propagea dans les Etats du Sud. Dans la partie orientale du Maryland, à Easton, à Snowhill, à Baltimore même, on fit des perquisitions chez les hommes de couleur, et tous ceux qui furent trouvés détenteurs d'armes furent arrêtés et exécutés. Dans le Delaware, il se tint de grands meetings pour demander que les autorités prissent des mesures de sûreté. A Seaford, le jour des élections, quelques jeunes gens, étant allés à la chasse aux lapins, tirèrent plusieurs coups de fusil dans le voisinage. Aussitôt les femmes de s'enfuir, les hommes de s'armer, et quand les chasseurs rentrèrent en ville, ils virent la population prête à les recevoir à coups de canon. Dans la Caroline du Nord, Raleigh et Fayetteville furent mis en état de défense et les femmes et les enfants restèrent cachés pendant plusieurs jours dans les marais. Le bruit courait que les rebelles s'avançaient au nombre de deux mille. Quarante-six esclaves furent mis en prison dans le comté de l'Union, vingt-cinq dans le comté de Sampson et vingt-trois au moins dans celui de Duplin ; quelques-uns même furent pendus. La panique s'étendit aussi dans les comtés de Wagne, du Nouveau-Hanovre et de Lenoir. Quatre individus furent fusillés sans jugement à Wilmington ; ils s'appelaient Nemrod, Abraham, Prince et Dan (ce dernier était un vieillard de soixante-dix ans), et

leurs têtes furent exposées aux quatre coins de la ville. Près de deux mois après, les exécutions continuaient toujours et le gouverneur, dans une proclamation, recommandait de former dans chaque comté des compagnies de volontaires. Dans la Caroline du Sud, le gouverneur publiait aussi une proclamation, mais pour prouver que les alarmes étaient sans fondement, et cet empressement à rassurer la population impliquait qu'elle était en proie à de vives inquiétudes. A Mâcon, en Géorgie, tous les habitants furent réveillés au milieu de la nuit par des courriers qui annonçaient l'arrivée d'une troupe nombreuse d'esclaves armés. En un instant les femmes et les enfants furent déposés dans le bâtiment le plus vaste de la ville et la milice se rangea devant en bataille pour le protéger. A Jones, Twiggs et Monroe, des nouvelles du même genre mirent la population sur pied. Dans un certain endroit, plusieurs esclaves furent attachés à un arbre et un capitaine de la milice s'amusa à les hacher à coups de sabre. Dans l'Alabama, à Colomba et au fort Mitchell, le bruit courut que les Indiens et les nègres s'étaient réunis pour massacrer les blancs. Dans le Tennessee, le *Freeman* de Shelbyville annonça que, grâce à la trahison d'une femme esclave, on venait de découvrir un complot tramé par les nègres. Dans le Kentucky, à Louisville, les autorités crurent à une conspiration du même genre et procédèrent à des arrestations. « C'est par prudence que les journaux ne font point mention de cet événement, » écrivait un correspondant du *Portland Courier*, et il ajoutait : « Ayez pitié de nous ! » A la Louisiane, un touriste anglais, le capitaine Alexandre, arrivant, dans les premiers jours de septembre, à la Nouvelle-Orléans, trouva toute la ville dans une extrême agitation. On avait découvert, disait-on, des placards appelant les esclaves aux armes, leur rappelant qu'ils étaient nés libres, les égaux de leurs maîtres, et leur déclarant qu'Annibal était Africain comme eux et qu'ils pouvaient devenir comme lui de grands généraux. On avait trouvé, ajoutait-on, dans la maison d'un noir, douze cents fusils. Aussi cinq cents citoyens étaient sous les armes et quatre compagnies de troupes régulières avaient reçu l'ordre de se rendre en toute hâte à la Nouvelle-Orléans. Pendant qu'on se mettait ainsi dans cette ville

en mesure de repousser un danger imaginaire, on recevait à Francfort, dans le Kentucky, la nouvelle que les esclaves s'étaient déjà rendus maîtres de tout le littoral, au-dessus comme au-dessous de la Nouvelle-Orléans. A Jacksonville, en Géorgie, l'*Observer* publiait l'article suivant : « Horrible découverte ! Nous avons reçu par la malle d'hier de la Nouvelle-Orléans une lettre d'où nous extrayons ce qui suit : « Il y a quatre jours, des « planteurs qui faisaient des fouilles dans un champ découvri- « rent une espèce de caverne qui contenait onze mille fusils et « quinze mille cartouches ayant chacune une balle. » On dit que les nègres avaient le projet de se soulever dès que viendrait la saison des fièvres et de s'emparer de la ville en massacrant la population blanche. » La même lettre annonce que le maire avait prescrit la fermeture des écoles du dimanche à l'usage des nègres, sous peine d'une amende de cinq cents dollars pour la première contravention, et de mort pour la seconde.

Telles étaient les terreurs qui avaient envahi les Etats du Sud ; et, quand on songe que, tout le reste de l'année, des bruits d'insurrection des noirs arrivèrent de Rio-Janeiro, de la Martinique, de San-Iago, d'Antigue, de Caracas, de Tortosa, etc., on comprend à quelles anxiétés la Virginie dut être en proie pendant les deux mois que Nat Turner resta caché dans les bois. Il est vrai qu'il y avait dans le comté de Southampton un millier d'hommes sous les armes, et que ce déploiement de force militaire devait inspirer une pleine sécurité ; mais rien ne pouvait rassurer la population tant que Nat n'était pas pris. Or, il échappait sans cesse aux actives recherches dont il était l'objet. Le 17 septembre, le gouverneur mit sa tête à prix moyennant cinq cents dollars ; des particuliers en offrirent six cents autres, mais inutilement ; Nat restait insaisissable. Le 30 septembre, les journaux annoncèrent sa capture, mais la nouvelle était fausse. Elle se renouvela le 7 et le 18 octobre, et sans plus de fondement. Nat sortait la nuit du trou qu'il s'était creusé et il errait dans la campagne pour se procurer, avec de la nourriture, des renseignements qui lui permissent de s'évader. Il rentrait avant le jour dans son asile, et il eût pu se soustraire longtemps ainsi aux poursuites, s'il n'eût été découvert par un chien. Cet animal, attiré par l'odeur des provisions cachées dans le

trou où Nat se tenait blotti, aboya et attira par ses aboiements son maître, qui accourut avec deux nègres. En apercevant le terrible fugitif, tous les trois, saisis de frayeur, se sauvèrent à toutes jambes, et Nat profita de ce moment pour changer d'asile ; mais, à partir de ce jour-là (15 octobre), tout le pays environnant fut sur pied et cinq ou six cents hommes se mirent avec un nouvel acharnement à sa poursuite. On trouva dans son trou des armes et des provisions avec le bâton noueux dont il se servait habituellement, et sur lequel il avait marqué, au moyen d'entailles, les cinq semaines et les six jours qu'il avait passés dans les bois. Il se tint caché pendant dix jours encore dans des meules de blé sur la plantation de M. Francis, et là il se trouva réduit à la dernière extrémité. Le 25 octobre, il fut découvert par M. Francis, au moment où il sortait d'une meule. Ce dernier lui tira immédiatement un coup de fusil, mais la balle n'enleva que le chapeau de Nat, qui parvint encore une fois à s'échapper. On le poursuivit de près cependant, et c'est par un miracle d'adresse qu'il réussit à éluder pendant cinq jours encore toutes les recherches. Le dimanche 30 octobre, un individu, nommé Benjamin Phipps, qui allait pour la première fois en patrouille, traversait à midi une clairière dans un bois de pins. Il entendit un mouvement dans les branches ; il s'arrêta pour regarder d'où venait ce bruit, et il aperçut à travers le feuillage la figure de Nat Turner qui sortait d'un trou creusé dans la terre. Il coucha aussitôt Nat en joue et le somma de se rendre. Le malheureux qui était épuisé de fatigue et de privations, et qui n'avait pour toute arme qu'un sabre, ne chercha pas à faire une résistance inutile, d'autant plus qu'à l'appel de Phipps des hommes armés arrivaient de tous côtés. La révolte de Nat finit là où elle avait commencé, car l'endroit où il fut pris n'était qu'à un mille et demi de la maison de Joseph Travis. Quand on s'empara de sa personne, il était couvert de haillons et tellement amaigri, qu'il ressemblait à un squelette. On lui attacha les bras derrière le dos et on le conduisit à la maison la plus voisine, qui était celle d'un M. Edwards. On l'y enferma pour la nuit ; mais la nouvelle de son arrestation s'était répandue avec une telle rapidité, que, une heure après son arrivée, une foule immense s'était rassemblée devant la maison et

qu'on eut de la peine à emmener Nat vivant à Jérusalem, tant cette foule était exaspérée contre lui. Bientôt toute la Virginie fut instruite de ce grand événement. M. Trezvant, le maître de poste de Jérusalem, envoya des courriers dans toutes les directions, et le gouverneur Floyd lui-même écrivit au *Richmond Enquirer* pour lui annoncer officiellement cette importante capture.

Lorsque M. Gray, le défenseur assigné au Prophète Nat, lui demanda si, malgré sa défaite, il croyait encore à sa mission providentielle, il lui répondit, comme le fit plus tard John Brown : « Le Christ n'a-t-il pas été crucifié ? » C'est dans le même esprit que, devant le tribunal, il se déclara « non coupable, » en disant à son défenseur qu'il ne se sentait pas coupable. Il fut condamné sur le témoignage de Lévy Walter, d'après sa propre confession qu'avait rédigée M. Gray, et que le prisonnier reconnut être « complète, libre et volontaire. » Arrêté le 30 octobre, jugé le 5 novembre, il fut exécuté le vendredi suivant, c'est-à-dire le 11 novembre, à midi précis. Il subit la mort avec un grand calme, refusa d'adresser la parole à la multitude accourue pour assister à son supplice, et dit au shériff d'une voix ferme qu'il était prêt. Un témoin oculaire assure qu'il ne trahit aucune émotion et qu'il pria même l'exécuteur de se hâter. « Pas un de ses muscles ne bougea, » dit le *Richmond Enquirer*, et, après sa mort, son corps fut livré aux chirurgiens pour être disséqué.

La confession du prisonnier fut publiée par M. Gray dans une brochure qui parut à Baltimore. Cinquante mille exemplaires s'en vendirent rapidement. Elle était ornée d'un portrait du « brigand, » dessiné par M. John Crowley et lithographié par MM. Endicoff et Sweft, à Baltimore. Un journal de cette ville, le *Liberator*, dénonça violemment cette brochure en disant qu'elle servirait à susciter d'autres chefs et à provoquer de nouvelles insurrections, et demanda la mise en accusation de M. Gray. Il est difficile aujourd'hui de se procurer, même dans les bibliothèques publiques, un exemplaire de la brochure de M. Gray, bien que la confession de Nat ait été plusieurs fois réimprimée séparément. Une autre petite brochure racontant les faits principaux de l'insurrection fut publiée à New-York la même année, et elle est en la possession de l'auteur de cet ar-

ticle ; mais c'est principalement d'après les journaux du temps que ce récit a été composé.

Reportons-nous maintenant à trente ans en arrière, et donnons-nous le plaisir de contempler de plus près la figure de ce personnage extraordinaire qui, de l'aveu de ses ennemis, ne proféra jamais un jurement et ne connut jamais les boissons fermentées, que peu d'hommes surpassèrent en intelligence naturelle et en vivacité de perception, qui avait un esprit capable de tout comprendre, qui ne connaissait d'autre livre que la Bible et la savait par cœur, qui se dévoua corps et âme à l'affranchissement de ceux de sa race sans y être poussé par un seul mobile personnel, qui prépara ses plans pendant de longues années dans le plus profond mystère, qui, le jour de l'exécution venu, tomba comme la foudre sur ses oppresseurs et les massacra sans pitié, mais aussi sans colère et sans leur infliger le moindre outrage. M. Gray, dans la brochure dont il a été question plus haut, ne parle de Nat Turner qu'avec un vif enthousiasme : « Je n'essayerai pas, dit-il, de décrire l'impression presque religieuse que ce malheureux produisit sur moi en me racontant toute sa vie. Avec quel calme il me parlait de ses derniers exploits ! avec quel feu il me développait ses plans et ses projets ! Lorsqu'il levait vers le ciel ses mains chargées de chaînes pour prendre Dieu à témoin de la pureté de ses intentions, son enthousiasme, son exaltation le transfigurait et semblait l'élever au-dessus d'un mortel ! »

Plus Nat Turner était distingué par ses qualités personnelles, plus les esclavagistes s'étonnaient qu'il n'eût point apprécié son bonheur d'être esclave. Dans toutes les insurrections serviles, on remarque que les esclaves les plus compromis sont ceux qui ont su inspirer à leurs maîtres le plus de confiance. Comme toujours, les blancs cherchèrent à expliquer la révolte de Nat Turner autrement que par sa cause véritable, la haine de l'esclavage. Ainsi, les uns l'attribuèrent à la franc-maçonnerie, et les autres à l'abus du whiskey. Ceux-ci en rejetèrent la responsabilité sur les mulâtres, et demandèrent leur expulsion, oubliant que c'était un de ces hommes qui avait fait découvrir le complot de Denmark Vesey. Ceux-là (c'étaient les membres du clergé, eux-mêmes propriétaires d'es-

claves) s'en prirent à l'ignorance de la Bible, et cependant Nat Turner n'avait jamais lu d'autre livre. Enfin, il y eut un citoyen de la Virginie qui confondit dans une même malédiction la propagande incendiaire du Nord, les écoles du dimanche, la religion, la lecture et l'écriture! Mais quelle que fût l'origine de l'insurrection, elle avait laissé une trace profonde, et les partisans de l'émancipation des nègres en Virginie, qui plaidèrent avec tant de chaleur cette cause dans la Chambre des délégués, ne furent, sans le savoir, que les organes de Nat Turner. Au mois de janvier 1832, un membre de la Chambre ayant dit que la révolte de l'année précédente était une affaire sans importance, M. James Mac Powell lui répondit par cette vigoureuse sortie :

« Je vous le demande, messieurs, était-ce une affaire sans importance que cette insurrection qui a causé à toute notre population de si vives anxiétés, et qui lui a fait pousser jusqu'à Washington ce cri de détresse : « Nos existences sont en péril, « envoyez-nous une armée pour nous défendre? » Etait-ce une affaire sans importance que cette insurrection qui a arraché des milliers de familles à leurs foyers, et qui a forcé des femmes, des enfants, des vieillards, des malades, des infirmes à se réfugier dans les bois, au risque d'y mourir de faim, de fatigue ou des effets du climat, plutôt que de s'exposer à périr dans l'intérieur de leur maison sous les coups de leurs serviteurs? Etait-ce une affaire sans importance que cette insurrection qui a transformé l'Etat en un vaste camp, qui a rempli tous les cœurs de frayeur et de soupçons, qui a banni tout sentiment de sécurité, qui nous a rendus impitoyables à l'égard des malheureux dénoncés comme suspects? Est-ce la crainte qu'inspiraient Nat Turner et ses compagnons qui a produit de pareils effets? Est-ce cette crainte qui a déterminé des comtés éloignés, où le nom même de Southampton était inconnu, à s'armer et à s'équiper pour venir à notre secours ou pour se défendre eux-mêmes? Non, messieurs, non! c'est le soupçon éternellement attaché à la personne même de l'esclave, c'est l'idée que dans chaque maison il pouvait y avoir un Nat Turner, que les mêmes scènes sanglantes pouvaient se répéter en tout lieu et à toute heure, que les matériaux d'une insurrection générale étaient répandus

dans tout le pays et pouvaient faire toujours explosion au premier moment. C'est cette terrible appréhension, c'est cette menace perpétuellement suspendue sur nos têtes, qui a paralysé notre énergie, qui a jeté l'émoi au sein d'une population naturellement brave, qui a fait trembler une portion considérable de cette puissante république! »

Tandis que ce drame s'accomplissait aux Etats-Unis, l'enthousiasme pour la révolution polonaise y était à son comble. La nation poussait des cris de joie à la nouvelle que, dans une bataille, les Polonais avaient tué quatorze mille Russes. *Le South Religious Telegraph* publiait une adresse chaleureuse à Kosciusko; dans les grandes villes, on bénissait des drapeaux qu'on envoyait à la Pologne, partout on célébrait les noms populaires des Skrzynecki, des Czartoyski, des Keminski. Ces héros sont aujourd'hui plus ou moins oubliés aux Etats-Unis, et, par un contraste digne d'être signalé, ce pauvre nègre qui ne possédait pour tout nom qu'un rude monosyllabe, car le nom même de Turner ne lui appartenait pas, — c'était celui de son maître, — ce pauvre nègre, disons-nous, vit encore dans le souvenir des Virginiens pour effrayer les oppresseurs et entretenir la confiance des opprimés!

H. (*The Atlantic Monthly.*)

Des voix puissantes s'élèvent aux Etats-Unis pour exhorter le gouvernement du président Lincoln à proclamer immédiatement l'affranchissement des noirs. Dans notre dernier numéro, nous avons fait connaître l'opinion de Mrs. Beecher Stowe sur cette grave question. Nous mettrons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments d'un discours prononcé, le 6 août dernier, à Worcester (Massachusetts), par M. Ch. Sumner, l'un des membres les plus distingués du sénat américain, et le même qui, il y a quelques années, fut victime d'une si brutale agression de la part d'un de ses collègues, fougueux esclavagiste du Sud. L'orateur s'est exprimé ainsi dans la grande Convention Républicaine :

« Que de changements, messieurs, depuis que nous ne nous

sommes vus ! Le temps est passé où nous nous réunissions pour discuter et pour faire triompher notre cause par la controverse. Autrefois, je vous ai exposé les horreurs du bill sur les esclaves fugitifs ; je me suis efforcé d'empêcher l'extension de l'esclavage dans les territoires nouvellement admis dans le sein de l'Union ; j'ai lutté surtout pour défendre la liberté du Kansas assailli par des conspirateurs esclavagistes ; j'ai dévoilé les tyranniques usurpations de l'oligarchie du Sud ; j'ai mis en lumière, autant qu'il a dépendu de moi, l'odieuse barbarie de l'institution de l'esclavage. Mais ces questions sont maintenant reléguées dans le domaine de l'histoire et n'offrent plus d'intérêt pratique. Elles ne sont plus à l'ordre du jour. C'est déjà là pour nous un résultat considérable, et notre triomphe actuel est le gage de nos triomphes futurs. La Providence sera dans l'avenir avec la bonne cause, comme elle y a été dans le passé. Que d'autres désespèrent du succès, moi j'ai confiance dans notre victoire définitive ! Que d'autres hésitent et s'arrêtent, moi je poursuis ma route sans éprouver de défaillance. (Applaudissements.) Déjà le pays a été sauvé. Si grand que paraisse le péril actuel, le péril était plus grand encore, lorsque, chaque année, nous nous affaissions davantage sous le joug de l'esclavage. Combien de fois ne vous ai-je pas dit autrefois que notre premier devoir était d'émanciper le gouvernement national, de telle sorte qu'il ne fût plus l'esclave des esclavagistes, et qu'il pût s'affranchir hardiment de leur domination! Eh bien ! ce but nous l'avons atteint ! (Applaudissements.) Nous l'avons atteint d'abord par le scrutin, lorsque Abraham Lincoln a été élu président des Etats-Unis. Nous l'avons atteint en second lieu par les armes, lorsque, d'après les ordres du président, les canons du fort Sumter ont répondu à l'artillerie des rebelles. (Trois salves d'applaudissements.) Tel a été l'aveuglement des esclavagistes que les moyens pacifiques n'ont pas suffi et qu'il a fallu recourir aux moyens violents pour compléter notre victoire. Le Ciel en soit loué ! Nous avons déjà fait un grand pas. Cette oligarchie esclavagiste qui (elle s'en est vantée par la bouche d'un des siens au sénat) a gouverné pendant cinquante ans la république ; qui a imprimé sur les institutions du pays son caractère dégradant ; qui a envahi chez nous non-seulement la politique, mais encore la

littérature et la religion ; qui nous a suscité, au dedans, mille embarras et a terni, au dehors, notre réputation ; qui a manié à son gré le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, qui s'est substituée à l'opinion publique en lui imposant ses volontés immorales ; qui s'est approprié les places et les honneurs ; qui, après avoir ouvert tous nos territoires à l'esclavage, promettait déjà de remettre en vigueur la traite des nègres avec ses infamies, qui, poussée par ses instincts de tyrannie, anéantissait tout ce qui sauvegarde les droits de l'homme, c'est-à-dire la liberté de la tribune, la liberté de la presse et la liberté individuelle ; cette odieuse oligarchie esclavagiste, dis-je, s'est vu arracher les rênes du gouvernement national, et elle ne les reprendra jamais ! (Vive sensation.) Voilà en quoi nous avons réussi, à délivrer de l'esclavage le pouvoir exécutif, et pour marquer ce progrès, il faudrait élever des colonnes hautes comme celles d'Hercule ! »

. . . .

. . . .

« Le gouvernement est assailli par une rébellion sans précédent. Depuis que Satan a fait la guerre au Tout-Puissant, jamais rébellion n'a affiché une pareille hardiesse et n'a levé un pareil drapeau. Les rebelles sont nombreux, puissants, et la cause qu'ils soutiennent est celle de l'esclavage. (Applaudissements.) Le caractère propre d'une rébellion, c'est l'audace et l'absence de toute hésitation, de tout scrupule. Une rébellion ne respecte rien, surtout quand elle prend l'esclavage pour drapeau. On ne peut la combattre avec succès que par une vigueur et une énergie qui surpassent les siennes. Faites donc appel à tout votre patriotisme ! Au nom de vos frères qui ont fondé cette république et qui vous ont transmis ce précieux héritage, levez-vous pour sa défense, oui, pour sa défense, car les rebelles assiégent aujourd'hui le gouvernement national. Ils l'assiégent à Washington, où réside le président avec son cabinet et les archives. Ils l'assiégent au fort Monroe sur l'Atlantique, à Saint-Louis sur le Mississipi, et en ce moment dans le Kentucky. Partout, nous sommes sur la défensive. (Sensation.) Des forteresses ont été arrachées de nos mains ; des soldats réunis sous les plis de notre drapeau national ont été contraints de se rendre ;

des citoyens, dont le seul crime était d'être restés fidèles à l'Union, ont été chassés de leurs demeures ; des ponts ont été brûlés, des chemins de fer dévastés, des steamers et des vaisseaux saisis. L'arsenal le plus considérable du pays est tombé au pouvoir des rebelles, le commerce a été pourchassé sur mer et les biens des particuliers impitoyablement pillés ou détruits, partout où on a pu les atteindre : et au nom de quoi tous ces excès ont-ils été commis? Au nom de l'esclavage! Suivez tous les incidents de cette guerre, partout, au fond de cette grande lutte, vous verrez l'esclavage, et jamais ces paroles de l'Orateur romain n'ont été plus applicables qu'à notre situation : *Nullum facinus extitit nisi per te; nullum flagitium sine te.* L'inspiration de cette guerre, son mobile principal, son but et sa fin, c'est l'esclavage. On dit souvent que cette guerre mettra fin à l'esclavage. C'est probable, mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que la suppression de l'esclavage mettrait immédiatement fin à cette guerre. (Tonnerre d'applaudissements.) Si je suis dans le vrai en parlant ainsi, et pour moi cela ne fait aucun doute, que la raison, la justice et la politique s'unissent pour déclarer que c'est à ce grand conspirateur, à cet ennemi partout et toujours présent, en un mot à l'esclavage, qu'il faut faire directement la guerre. (Vifs applaudissements.) Agir autrement, c'est laisser aux rebelles les ressources militaires qu'ils tirent de l'esclavage[1]. Agir autrement, c'est gaspiller nos

[1] Un journal du Sud, le *Montgomery Advertiser*, de l'Alabama, explique ainsi qu'il suit comment les esclaves sont, pour les Etats séparatistes, un élément de force militaire : « La population blanche, dit-il, des onze Etats qui forment aujourd'hui la confédération est de 6 millions, et, par conséquent, pour remplir les rangs de l'armée de 600,000 hommes qu'il est question de mettre sur pied, il faudra prendre environ dix pour cent de cette population. Dans un autre pays que le nôtre, il ne serait pas possible de pratiquer une pareille saignée, mais les Etats du Sud peuvent fournir le nombre d'hommes voulu, sans compromettre en rien les intérêts matériels de la confédération. Les individus qui ne sont pas en état de porter les armes peuvent surveiller les plantations, et les nègres peuvent vaquer sans trouble à leurs travaux ordinaires. Dans le Nord, c'est différent. Les hommes qui s'enrôlent dans l'armée fédérale sont des ouvriers, des producteurs, des fabricants. Tous, surtout ceux qui viennent de la campagne, laissent en souffrance derrière eux quelque branche d'industrie. Dans le Sud seul,

vies et nos trésors dans un vain simulacre de guerre qui ne peut avoir aucun résultat pratique. Agir autrement, c'est négliger en aveugles les lois les plus simples de l'économie, de l'humanité et du bon sens, c'est éterniser parmi nous les horreurs d'une lutte sans issue possible. (Sensation.)

« Croyez-moi, mes amis, je connais toutes les difficultés de l'entreprise à laquelle je vous convie ; mais si vous vous mettez sérieusement à l'œuvre, ces difficultés disparaîtront comme par enchantement. Ce n'est pas la première fois qu'un nœud difficile à dénouer a été tranché par le glaive. Croyez que vous pouvez, et vous pourrez ; il ne faut ici que vouloir, et le courage n'est aujourd'hui que de la prudence. (Applaudissements.) Il n'est pas nécessaire, pour employer une locution qui vous est familière, de porter la guerre en Afrique ; il suffit d'entraîner l'Afrique dans la guerre sous quelque forme, en tel nombre et de quelque manière que ce soit. (Tonnerre d'applaudissements qui force encore l'orateur à s'interrompre.) Faites cela, mes amis, et la rébellion sera vaincue et l'union sera consolidée à jamais. (Applaudissements).

. . . .

. . . .

« Je ne doute pas que, dans les circonstances extraordinaires où nous nous trouvons, la cause de la justice ne finisse par triompher. Et voici un moyen bien simple que je conseille à notre gouvernement. Qu'il déclare que tous les individus qui se présenteront dans l'enceinte des lignes de l'armée fédérale seront considérés comme libres ! La constitution ne connaît point d'esclaves. Elle traite comme des personnes tous ceux qui tombent sous sa juridiction, tandis que la disposition exceptionnelle relative à la reddition des esclaves fugitifs ne

l'institution de l'esclavage permet de mettre en campagne une armée plus considérable, par rapport à la population blanche, que dans le Nord, et même que dans tout pays où l'organisation sociale repose entièrement sur le travail libre. Cette institution est donc pour le Sud un grand élément de force, surtout dans la crise actuelle, et nos ennemis ne tarderont pas à s'apercevoir que le « cancer moral » contre lequel leurs orateurs aiment tant à déblatérer, est, en réalité, une des armes les plus terribles que le Sud puisse employer contre l'Union. »

s'applique, vous le remarquerez, qu'aux esclaves qui se sont sauvés d'un Etat dans un autre; d'où il suit qu'en Virginie elle n'exige pas qu'on livre à ceux qui le réclament un esclave de la Virginie, ni dans le Missouri un esclave du Missouri. Il est donc clair que, sous l'empire de notre constitution, il est impossible de transformer un camp fédéral en prison à esclaves, et les officiers de notre armée en chasseurs d'esclaves. Que le gouvernement adopte cette interprétation de la constitution et, à mesure que nos lignes s'avanceront dans le Sud, la liberté s'établira partout et notre drapeau national, dans sa marche, se couvrira d'une gloire toujours nouvelle. (Applaudissements.) Un brave général que le Massachusetts a donné au pays, bien qu'il ait commencé sa carrière avec des préjugés esclavagistes, a su envisager cette question sous son vrai jour. Je veux parler, comme vous le pensez bien, du général Butler. (Vifs applaudissements.) Dans une lettre au secrétaire de la guerre datée du fort Monroe, le 30 juillet dernier, il a fait, relativement aux esclaves fugitifs, cette admirable déclaration : « Je « considère comme de mon devoir de prendre de ces hommes, « de ces femmes et de ces enfants sans asile, sans vêtements « et sans pain, autant de soin que j'en prendrais de ces hom- « mes, de ces femmes et de ces enfants qui, pour leur attache- « ment à l'Union, ont été chassés des Etats confédérés. » Ces paroles valent mieux pour sa réputation qu'une victoire. (Applaudissements.)

. . . .

. . . .

« Il est un autre moyen dont je vous recommande l'adoption; et ce moyen est à la fois dans la constitution et au-dessus de la constitution ; je veux parler de la loi martiale. La loi martiale est dans la constitution, parce que le pouvoir qui a le droit de la décréter est reconnu par la constitution, et elle est en même temps au-dessus de la constitution, parce qu'une fois décrétée, comme la nécessité, elle ne reconnaît pas d'autre loi. Temporairement, elle constitue à elle seule toute la loi, toute la constitution. La puissance civile, en masse et en détail, est subordonnée à cette magistrature militaire qui absorbe dans son sein le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire,

qui impose à tout le corps social sa volonté absolue; qui tient, d'une main, les balances de la justice, et de l'autre le glaive du bourreau. L'existence de cette autorité n'est mise en doute par personne. Si elle a été rarement exercée dans notre pays, et si elle ne l'a jamais été d'une manière étendue, elle n'en a pas moins sa place marquée dans notre système politique. Autrement, autant vaudrait supprimer le droit de défense personnelle qui appartient aux Etats comme aux individus. La loi martiale n'est qu'une des formes de la défense personnelle. Elle peut être employée contre l'esclavage, et cette doctrine a été proclamée plusieurs fois, en pleine Chambre des représentants, par un homme d'Etat du Massachusetts, ardent champion de la liberté, John Quincy Adams. (Applaudissements.) Voici comment il s'exprimait, en 1842, en défiant ses adversaires de lui répondre : « Je pose ceci comme une maxime de droit public. Je dis « que l'autorité militaire prend temporairement la place de toutes « institutions municipales, y compris celle de l'esclavage. Sous « l'empire de cet état de choses, non-seulement le président des « Etats-Unis, mais encore le commandant de l'armée, a le pou- « voir de décréter l'émancipation universelle des esclaves. (Ap- « plaudissements.) Et ce n'est pas là seulement une théorie, « car, en Colombie, l'esclavage fut aboli, d'abord par le général « espagnol Murillo, ensuite par le général américain Bolivar. Il « fut aboli en vertu d'un ordre militaire donné à la tête de l'ar- « mée, et son abolition continue à être la loi du pays. » (Applaudissements.)

« Les représentants de l'esclavage écumèrent de rage en entendant le vénérable orateur prononcer ces paroles; mais personne n'y répondit, et elles resteront à jamais gravées et vivantes dans les annales du congrès. (Applaudissements.) Dans la longue controverse qui touche à sa fin, le Massachussetts a joué un grand rôle. Il a donné le premier l'exemple d'une liberté universelle dans son sein, et il n'a jamais cessé de seconder avec vigueur les efforts des abolitionnistes. C'est le Massachusetts qui a porté pendant de longues années le poids de la controverse, et c'est le Massachusetts qui, avec une patriotique ardeur, s'est élancé le premier au secours de la capitale, lorsqu'elle a été menacée par les esclavagistes. (Applaudissements.)

Ce fut aussi un général du Massachusetts qui, dans cette guerre, proclama le premier que nos camps ne pouvaient contenir un esclave (Vifs applaudissements) ; et ce fut un homme d'Etat du Massachusetts qui, le premier dans le congrès, développa cette doctrine bienfaisante, que constitutionnellement, légalement et sans commettre d'excès de pouvoir d'aucun genre, le président peut être plus qu'un conquérant, qu'il peut être un libérateur. (Profonde sensation.) Le Massachusetts serait infidèle à lui-même s'il faiblissait dans cette circonstance. (Applaudissements.) Ne vous méprenez pas cependant, mes amis, sur ce que je dis. Je suis profondément convaincu qu'il se présente aujourd'hui à nous une occasion de faire un bien incalculable, telle qu'il s'en rencontre rarement dans l'histoire ; je vois très-nettement qu'il y a un endroit, comme le talon d'Achille, où cette infernale rébellion peut être frappée à mort ; mais je remets la décision de la question au jugement de ceux sur lesquels pèse la responsabilité, et je me contente de vous rappeler qu'il y a des moments où l'on encourt plus de responsabilité en s'abstenant d'agir qu'en agissant. Il nous suffit à nous de signaler les armes que la constitution donne à notre gouvernement sans prétendre déclarer d'une manière absolue que l'heure est venue de s'en servir. Mais puisse la Providence épargner à notre gouvernement l'éternel regret qu'il se préparerait, s'il laissait passer cette mémorable occasion d'étancher les blessures saignantes de la guerre, de rendre au pays la prospérité et de ramener la Paix dans les bras de la Liberté. (Applaudissements.) Saül fut maudit pour n'avoir point coupé Agag en morceaux, tandis qu'il l'avait entre les mains. Achab fut maudit de même pour avoir épargné Benhadad. Prenons garde que de semblables malédictions ne tombent sur nos têtes. (Applaudissements.) « Autant d'esclaves, « autant d'ennemis. » A moins que cet ancien proverbe n'ait cessé d'être vrai, il y a aujourd'hui quatre millions d'ennemis mêlés dans les rangs des rebelles, cultivant leurs champs, creusant des tranchées dans leurs camps et vivant à leurs foyers. Et ces quatre millions d'ennemis constituent quatre millions d'alliés pour le gouvernement national. Des calculs exacts démontrent que, sur ces quatre millions d'esclaves, il y en a un million en âge de porter les armes ; dans la Virginie seule on en compte

121,564; dans le Missouri, 21,334, et dans le Kentucky, 51,990. Serait-il sage à nous de repousser cette alliance naturelle, inspirée par un intérêt commun et consacrée par l'humanité? Il y a un autre motif qui doit nous porter à rechercher cette alliance. Sans elle, l'insurrection des esclaves deviendra inévitable, et, lorsqu'elle éclatera, elle se répandra en excès furieux. C'est ce malheur qu'il faut éviter, si c'est possible. Si la liberté ne descend pas des calmes régions du pouvoir, elle naîtra dans le sang et dans les larmes des familles. Et quelle différence entre les deux apparitions ! L'une a la figure d'un ange rayonnant de la vie céleste ; l'autre a la face d'un démon secouant de son horrible chevelure la peste et la guerre. (Vifs applaudissements.) L'empereur de Russie a bien vu cela, lorsque, le 21 septembre 1858, il invita son peuple à s'unir à lui pour l'émancipation qui devait, dit-il noblement, venir d'en haut pour qu'elle ne vînt pas d'en bas ; et aujourd'hui vingt millions d'hommes en Russie sont paisiblement affranchis des lois du servage. Suivons ce grand exemple, et n'oublions pas que la liberté est venue d'en haut. Il y a un autre avantage pratique là où l'action procède du gouvernement. Les intérêts des citoyens peuvent être protégés, et, au moyen d'indemnités, il est facile d'alléger les souffrances individuelles. Pour mon compte, je suis loin d'y trouver à redire; une question d'argent ne doit pas faire obstacle à la liberté humaine ; mieux vaut un trésor vide qu'un seul esclave dans les chaînes. Ce ne serait pas trop d'un pont d'or, si l'ennemi le demandait pour se retirer. (Applaudissements.) Mes amis, je vous ai parlé avec franchise, car telle a toujours été mon habitude, et jamais la franchise n'a été aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Que les patriotes s'entendent, qu'ils s'unissent pour soutenir le gouvernement et pour chasser les rebelles. Mais point de demi-mesures, point de tiédeur ! Ne consultez que les nécessités suprêmes de la défense ! N'écoutez point la voix de l'esclavage, quelques séductions qu'il emploie pour refroidir votre ardeur ! Croyez-moi, son amitié est plus fatale que son inimitié. (Sensation.) Si vous êtes sages et prudents, si vous avez l'esprit conservateur et pratique, vous frapperez vite et fort, vous frapperez là où le coup sera le plus sensible, vous frapperez la rébellion au cœur, c'est-à-dire dans

l'esclavage, d'où elle tire sa force. Vous frapperez au nom de l'union, qui ne peut être rétablie que par ce moyen; au nom de la paix, qui serait vaine sans l'union; enfin, au nom de la liberté, sûrs qu'elle ramènera dans les plis de son glorieux drapeau et la paix et l'union.» (Applaudissements enthousiastes et prolongés.)

(*New-York Herald.*)

Comme pour servir de commentaire au discours de M. Ch. Sumner, la pétition suivante circule dans les Etats libres de l'Union :

Adresse du peuple au Congrès des Etats-Unis.
Proclamation de la liberté universelle dans toute l'étendue de la République.

« Messieurs les membres du Congrès,

« Les soussignés ont l'honneur de vous représenter que la rébellion actuelle a ses racines, et puise ses forces dans l'institution de l'esclavage qui domine dans le Sud; que les chefs de la rébellion sont propriétaires d'esclaves, et constituent une oligarchie ouvertement hostile à toutes les institutions libres ; que, dans la nature des choses, il ne peut y avoir de paix solide tant qu'on laissera subsister la cause de cette rébellion. En conséquence, ils vous supplient de décréter sans délai, d'après le pouvoir de guerre (*war power*) que vous donne la Constitution, l'abolition complète de l'esclavage dans toute l'étendue du territoire, de déclarer affranchis sans condition les esclaves des rebelles, et, sans reconnaître le droit de propriété d'un homme sur un autre, d'accorder pour les esclaves émancipés des citoyens restés fidèles à l'Union une indemnité pécuniaire convenable, afin de faciliter, par cette mesure de conciliation, un arrangement amiable des difficultés actuelles, de mettre promptement fin à la guerre pour le bonheur de tous, et d'établir sur les bases durables de la liberté universelle l'union indissoluble de tous les partis et de tous les intérêts du pays. »

ÉPIGRAPHIE.

UN PÈLERINAGE AUX CIMETIÈRES D'ANGLETERRE

— Has this fellow no feeling of his business? He sings at grave making.

— Ce camarade-là n'a-t-il aucun sentiment de son métier? Il chante en creusant des tombes!

(SHAKSPEARE, *Hamlet*, acte V, sc. I.)

Je ne prétends qu'esquisser quelques pages pour les ajouter à celles que je publiais naguère sur l'antique nécropole gallo-romaine de ma ville natale [1]. Le sujet est partout inépuisable : on le reconnaît chaque fois qu'une cérémonie funèbre ou un triste anniversaire nous ramène, au bout de quelques mois seulement, soit dans les vastes cimetières de la capitale, soit dans celui du moindre village, où les rangs deviennent chaque jour aussi plus serrés. Je ne veux parler aujourd'hui que de ce que j'appellerai la littérature mortuaire de l'Angleterre, car on a pu recueillir toute une littérature moderne sur la pierre des tombeaux, une littérature extrêmement variée, qui offre tous les éléments du sublime et du ridicule, du grave et du bouffon, comme une tragédie de Shakspeare ; comme *Hamlet* entre autres, dont la scène la plus populaire est celle des funérailles d'Ophélie, précédées du dialogue des fossoyeurs et de la méditation philosophique du prince de Danemark sur le crâne d'Yorick, l'ex-fou de cour.

Depuis quelques années, les cimetières intérieurs sont peu

[1] Voir la chronique et les légendes des Alyscamps dans le volume des *Arlésiennes*.

à peu abandonnés à Londres, dont les habitants ont voulu avoir, comme les Parisiens, leur Père-Lachaise, leur jardin funéraire. Mais dans la plupart des villes de province chaque église est encore le centre autour duquel se groupent les monuments plus ou moins simples de toute la paroisse. Ce champ de repos reste toujours ouvert aux vivants comme aux morts. C'est une cour de récréation où j'ai vu souvent jouer les marmots de l'école et paître les moutons là où l'herbe forme pelouse. Cette vue quotidienne de la dernière demeure, cette familiarité des enfants avec les morts doivent exercer quelque influence sur le caractère d'une nation en général, tout en développant parfois aussi en sens contraire les instincts individuels, puisque les uns ont pu y contracter une indifférence habituelle et les autres une mélancolie de tempérament et de pensée. Je ne crois pas qu'il existe une autre littérature où, comme dans la littérature anglaise, la mort joue aussi souvent un rôle et aussi souvent le rôle principal, tantôt prise au sérieux, tantôt au point de vue comique, car je maintiens les deux variantes. Je laisse de côté les traités religieux et les sermons, quoique je recommande même aux plus orthodoxes catholiques le livre de l'évêque Taylor sur *une sainte mort;* je laisse de côté les ouvrages par trop connus même hors des trois royaumes, tels que les fameuses *Nuits* de ce sombre Young, à qui un grand seigneur fit présent d'une tête de mort convertie en lampe ou en lanterne; les *Méditations* d'Hervey *parmi les tombes;* l'*Elégie dans un cimetière de campagne*, du poëte Gray, traduite quatre ou cinq fois en français, dont une fois par Chateaubriand, etc., etc. J'ai là dans ma bibliothèque un mélange de *morceaux choisis*, bouquiné par moi en Angleterre, et dans lequel le premier propriétaire avait réuni un petit poëme intitulé *la Mort*, par l'évêque Porteous; les *Pensées du cimetière*, par le docteur Moore; une traduction de l'*Ode à la Mort*, du roi de Prusse Frédéric Ier; un petit poëme sur *la Mort*, par le docteur Broome, et l'*Art de la Danse*, poëme en deux chants, de Jenyns, qui n'oublie pas de nous dire qu'un philosophe sérieux peut trouver dans une contredanse l'apologue des vaines poursuites de la vie :

In every country-danse a serious mind,
Turn'd for reflexion, can a moral find, etc., etc., etc.

Il n'y a pas d'anthologie anglaise qui ne présente les mêmes contrastes ou les mêmes rapprochements; il n'est guère de poëte, depuis la *Vision de Piers le laboureur* (antérieure aux *Contes de Canterbury*, de Chaucer) jusqu'au *Childe Harolde* de lord Byron, qui n'ait son morceau sur le Roi des épouvantements et le grand Coryphée de la danse macabre. Hier encore un Magazine citait une ingénieuse invocation de James Montgomery à une taupinière que le poëte avait heurtée du pied dans un cimetière.

Chaque année, je reçois de nos correspondants littéraires quelque nouvelle publication en vers ou en prose dans le même goût; mais, pour justifier le titre de cette esquisse, je veux m'en tenir à deux des plus récentes : *The God's Acre*, de Mrs. Elisabeth Stone[1], et *Gleanings in Graveyards*, de M. H.-E. Norfolk[2].

Le titre du premier de ces deux ouvrages se traduit par le *Champ de Dieu*, poétique et religieuse synonymie de *champ de repos*, car c'est là que Dieu moissonne pour le ciel. Mrs. Stone nous donne l'historique des sépultures depuis la tradition sur le tombeau d'Adam; elle décrit sommairement les obsèques des païens et des Israélites, descend dans les Catacombes de Rome, et raconte les innovations introduites par le christianisme dans tout ce qui concerne le culte des morts, consacrant plusieurs pages érudites aux reliques, aux châsses des saints, aux embaumements, aux services et cérémonies de deuil, aux chambres ardentes, aux exhumations, à la cloche des trépassés, etc., etc.

« Mon sujet, dit-elle dans sa préface, peut au premier abord ne pas paraître très-attrayant. On pourra s'étonner que je fasse un volume entier sur les « *tombes*, les *vers* et les *épitaphes;* mais qu'il me soit permis de rappeler que les *épitaphes* nous parlent des espérances d'une autre vie, que les *vers* cultivent le sol et le préparent à l'éclosion des fleurs, que les tombes sont le seuil de la demeure des anges, etc., etc. » Elle ajoute qu'elle n'écrit que pour les personnes de son sexe.

[1] *Le champ de Dieu*, ou *Notices historiques relatives aux cimetières.*

[2] *Glanes de cimetières*, recueil d'épitaphes curieuses.

Cette dernière déclaration ne m'empêcherait pas de lui emprunter quelques extraits curieux, si justement son chapitre sur l'épigraphie n'était le plus court de son volume, tandis que celui de M. Norfolk n'est qu'un recueil d'épitaphes avec des notes trop rares et trop courtes. Il ne faut pas demander à un auteur autre chose que ce qu'il nous promet dans sa préface. Quelques lecteurs pourront regretter cependant que M. Norfolk, en faisant une collection aussi laborieuse que la sienne, n'ait pas été plus souvent guidé par le sentiment pieux du vieux presbytérien de l'introduction des *Contes de mon hôte*, à qui Walter Scott fait parcourir les cimetières d'Ecosse pour y rajeunir la mémoire des saints hommes de sa secte[1]. Il a voulu nous amuser plutôt que nous édifier, persuadé qu'en fait d'inscriptions monumentales les églises et les cimetières des trois royaumes sont surtout remarquables par la bizarrerie et l'absurdité. Voici ses propres paroles, qui feront sourire ceux pour qui l'Angleterre est par excellence le pays du spleen : « Serait-ce que les Anglais étant, entre toutes les nations, un peuple spirituel et humouristique, désirent que leur caractère national se manifeste jusque dans les sanctuaires de leurs morts? Serait-ce qu'il leur paraît très-indifférent que la vérité parle seule sur une tombe? Je ne sais; mais il est remarquable que si les autres peuples peuvent citer la beauté, l'élégance ou la vérité de leurs épitaphes comme la règle générale, dans la plupart des cimetières de la Grande-Bretagne, la beauté, l'élégance et la vérité sont l'exception, relativement aux nombreux exemples du style humouristique. »

Cette singularité est doublement frappante chez les descendants de ces anciens Saxons, qui avaient interdit par une loi qu'on gravât une inscription sur d'autres tombes que celles des personnages illustres par leur rang et les services rendus à l'Etat, ou par leur sagesse et leurs vertus.

Naturellement, M. Norfolk néglige dans son plan l'Abbaye de Westminster et Saint-Paul, ces deux cathédrales qu'on a pu

[1] Cette introduction originale avait été omise de la première traduction de cette série : qu'il me soit permis de dire que je la rétablis moi-même quand l'éditeur de M. Defauconpret me confia la révision de la plupart des romans de l'auteur de *Waverley*.

justement appeler des magasins de monuments pompeux, où l'on ne dépose plus guère que des notabilités nationales et de riches paroissiens. Ces morts aristocratiques ne sont pas tous protégés cependant par le goût contre une emphase et une déclamation tout aussi profanes et burlesques parfois que les absurdes inscriptions recueillies dans les nécropoles plus humbles de la province. Une anecdote de la vie de Ben Jonson nous montre que de son temps l'épitaphe était un des articles du *métier* de poëte, et les plus obscurs bourgeois s'adressaient pour leur apothéose lapidaire au grand faiseur, qui avait un tarif proportionné à sa renommée. Nous trouvons aussi dans cette anecdote le premier exemple de ces *calembours* qui, selon M. Norfolk, furent toujours fort à la mode sur une tombe anglaise. Une servante vient chez Ben Jonson de la part de sa maîtresse qui demande une épitaphe pour son défunt mari. Comme elle n'apporte qu'une demi-guinée, Ben la renvoie en disant qu'il n'a jamais fait d'épitaphe pour moins du double de cette somme; mais, se souvenant qu'il doit ce jour-là faire à la taverne un pique-nique, dans lequel chacun payera son écot, il court après la servante jusqu'au bas de l'escalier :

« Revenez, dit-il. Comment s'appelait votre maître? — Jonathas Violon, monsieur. — Quel jour est-il décédé? — Le 22 juillet. » Ben Jonson prit son crayon et écrivit sur un morceau de papier :

Cy-gît J. Violon, qui le vingt-deux juillet
Cessa de répondre à l'archet.

Pour conserver le jeu de mots, le traducteur doit avouer qu'il a traduit en français le nom du défunt Jonathas *Fiddle*, et que pour conserver la rime, il a substitué le mois de juillet au mois de juin, sans chercher une excuse dans le calendrier grégorien qui n'était pas encore réformé. Voici le texte pour ces lecteurs difficiles qui ne se contentent pas d'un équivalent :

On the twenty. second june,
Jonathan Fiddle went out of tune.

Heureusement pour la gloire du rival de Shakspeare qu'il a laissé de meilleurs vers que ce distique afin de justifier sa propre épitaphe, modèle de précision :

O RARE BEN JONSON!

Disons tout d'abord qu'en anglais, comme dans toutes les littératures, les poëtes ont volontiers donné la forme d'épitaphe à l'épigramme et au madrigal. Nous ne glanerons guère aujourd'hui que parmi ces épitaphes qui ont été gravées réellement sur une tombe ou sur une tablette commémorative, quoique, littérairement, les plus piquantes de ces pièces se trouvent peut-être parmi les autres. Pope, qui en a composé dans les deux genres, y a apporté la forme toute classique de son style et ces antithèses que ne dédaignaient pas les beaux esprits de Rome et d'Athènes. Le docteur Samuel Johnson lui a justement fait subir les lois de la critique classique; il n'approuve donc pas celle que Pope destinait au mausolée de Newton, parce qu'elle était en deux langues :

ISAACUS NEWTONUS
QUEM IMMORTALEM
TESTANTUR TEMPUS, NATURA, CŒLUM,
MORTALEM
HOC MARMOR FATETUR.

—

Nature and Nature's laws lay hid in night;
God said : "let Newton be," and all was light.

M. Norfolk ne cite que les deux vers anglais qu'on pourrait rendre ainsi :

La sombre nuit régnait sur la nature entière;
Dieu dit : « Que Newton soit, » et tout devint lumière!

Quelques scrupuleux protestants ont blâmé cette formule biblique, *Que la lumière soit*, appliquée au génie de Newton. C'est être peu reconnaissant pour les admirables découvertes d'optique du grand philosophe. Une emphase vraiment profane est celle d'un certain John Sydney, appelé *un astre qui fait lacune dans les cieux*, un corps *constellé* d'un millier de cicatrices et qui est embaumé par le sel de ses vertus, etc. Vous croiriez que ce Sydney est au moins le chevaleresque sir Philippe Sydney qui mourut en Zélande. Ce n'est qu'un de ses homonymes, et ces cicatrices comparées à des étoiles sont celles d'un homme mort de la petite vérole. Dans le même temple de Westminster re-

pose le vrai Sydney, dont l'épitaphe est déjà dans un style d'apothéose :

> L'Angleterre l'avait vu naître : elle a sa cendre ;
> La Hollande, son sang, versé pour la défendre.
> Les cieux ont réclamé son âme : il fut chrétien ;
> Le monde ses vertus, il fut homme de bien.
> Les arts se sont chargés de célébrer sa gloire,
> Les soldats ont pleuré sa dernière victoire.

Du même style est l'épitaphe de l'amiral Blake (1657), qui est vanté comme un Mars armé du tonnerre de Jupiter, faisant trembler l'Espagne, la Hollande, la France et les Turcs ; mais qui, « tenant plus encore de Mercure que de Mars (*more of Mars than Mercury*), ne pouvait voir une femme sans trembler lui-même. »

Saint-Paul nous donne le pendant de ces inscriptions fanfaronnes de l'abbaye de Westminster, entre autres celles d'un certain sir Henry Croft, proclamé six fois grand ; M. Norfolk n'a pas même mentionné l'épitaphe de sir Christophe Wren, l'architecte de cette cathédrale de la Cité, idée vraiment belle, gravée avec son nom sur une dalle près du seuil :

> Si monumentum quæris, circumspice.
> Si tu cherches son monument, regarde autour de toi.

Mais M. Norfolk, fidèle à son plan, n'oublie pas d'insérer l'épitaphe de M. Nightingale, autre architecte, dont malheureusement nous ne savons pas quel est l'édifice qui justifia l'espoir flatteur de son panégyriste. C'est encore ici une épitaphe fondée sur les deux noms, *wren*, signifiant roitelet, *nightingale*, rossignol :

> L'oiseau de l'architecte est le premier exemple ;
> Son nid sur un rameau vaut nos toits sur le sol :
> Mais lorsqu'un *roitelet* fit de Saint-Paul le temple,
> Que ne peut, à son tour, faire le rossignol ?

Sir John Vanbrugh, l'architecte du château de Blenheim, eût été réellement digne de rivaliser avec sir Christ. Wren, si on lui avait confié l'érection d'une cathédrale ; mais, auteur en même temps qu'artiste, il fut très-injustement sacrifié à l'esprit

épigrammatique dans ce distique qui parodie le *Sit tibi terra levis* des épitaphes classiques :

> Lie heavy on him, Earth ! for he
> Laid many heavy loads on thee.

> De si lourds monuments par Vanburgh surchargée,
> Terre, pèse sur lui pour en être vengée.

Encore une épitaphe en jeu de mots qui, au moins celle-ci, contient sa petite leçon philosophique. C'est celle de M. Sand, recueillie par M. Norfolk à Hendon, comté de Middlesex. Ce Sand n'était ni de la famille de l'assassin de Kotzebue, ni de la famille du romancier George Sand. En France, il se serait appelé *Sable*.

> O vous, qui chez les morts, condamnés à descendre,
> Croyez léguer vos noms à la postérité,
> Je ris, dans mon tombeau, de votre vanité :
> J'étais *sable*, vivant... je ne suis plus que *cendre*.

Cecil Clay, avocat de Chesterfield, fit sur son nom un calembour analogue, mais plus laconique, se contentant de ses deux initiales C. C., et inscrivant au-dessous : *Sum quod fui* (je suis ce que je suis). — *Clay* signifie *argile*.

Ce *Sum quod fui* sacramentel avait été déjà paraphrasé en quatre vers par un bourgeois de Woolwich :

> O toi que ta jeunesse enivre !
> Je fus, naguère ! comme toi.
> Tu seras un jour comme moi.
> Prépare-toi donc à me suivre.

Sa veuve, selon sa recommandation, fit graver ces vers sur le tombeau, mais comme elle n'avait pas plus d'estime qu'il ne faut pour le défunt, elle y ajouta ce distique :

> Te suivre, oui ; mais d'abord en quel lieu ?
> Chez le diable ou chez le bon Dieu ?

L'épitaphe anglaise est plus généralement une épigramme du mari contre la femme que de la femme contre le mari. Le petit volume de M. Norfolk contient beaucoup de ces courtes satires qui pourraient faire penser qu'il existe plus de Catherines que de Petruchios (l'héroïne et le héros de la comédie que

Shakspeare intitule *The Taming of the Shrew* [1]). Boileau semble les avoir résumées toutes :

Ci-gît ma femme : ah ! quelle est bien
Pour son repos et pour le mien !

En voici quelques variantes, les unes en vers, les autres en prose :

Sur une femme acariâtre morte pendant son sommeil.

Celle qui gît sous cette pierre
Avait la langue acerbe et la main peu légère.
Elle-même la Mort, redoutant un soufflet,
Attendit prudemment, pour la prendre au filet,
Que le sommeil eût clos sa bouche et sa paupière.

Cette autre, plus excentrique, recueillie par Mrs. Stone dans le comté de Cumberland, aussi méritait de figurer dans le volume de M. Norfolk :

Ici reposent les corps
De Thomas Bond et de Marie sa femme.
Elle était modeste, chaste et charitable ;
Mais
Elle était orgueilleuse, maussade et emportée ;

Elle était femme affectueuse et mère tendre ;
Mais
Tandis qu'elle recevait avec un sourire ses visiteurs,
Son mari et son fils qu'elle aimait
La voyaient rarement ne pas froncer le sourcil.

Sa conduite était sage à l'égard des étrangers ;
Mais
Imprudente dans sa famille.

Bien élevée dehors, gracieuse dans le monde ,
Elle prétendait dédaigner la flatterie ;
Mais
Excellait à découvrir et à relever vos défauts.

[1] *La méchante femme mise à la raison*, où Etienne avait pu trouver le sujet de *la Jeune femme colère*.

Elle était à la fois économe et généreuse ;
Mais
Avare des bouts de chandelle.

Elle charmait quelquefois son mari ;
Mais
Plus souvent le désolait par ses contradictions,
Jusqu'à ce qu'enfin après s'être fait cordialement détester
Par son mari, son enfant et ses voisins,
Les domestiques ayant révélé ses emportements,
Elle mourut de vexation le 20 juillet 1768,
Agée de 48 ans.
Son mari ne lui survécut que quelques mois,
Et mourut le 28 novembre 1768,
Agé de 54 ans.
William Bond, frère du défunt, a érigé cette pierre
Et gravé cette inscription,
Pour servir d'avertissement
Aux femmes de cette paroisse
Qui ne voudraient pas être dénoncées à la postérité
Comme ayant un double caractère.

Certes, les *mais* de cette simple prose ont leur originalité. Mrs. Stone cite, pour lui servir de contraste, la touchante et belle épitaphe en vers que le poëte W. Masson fit graver sur le tombeau de sa femme. Je citerai de préférence celle de lady Molesworth, copiée dans le cimetière d'Islington, parce qu'il est quelquefois plus facile de traduire deux vers que vingt, lorsque ceux-ci sont d'un vrai poëte. Lady Molesworth était morte dans un incendie :

Ci-gît le phénix des femmes
Qui comme le Phénix expira dans les flammes.

Une autre épitaphe dans l'ancienne église du Temple est un hommage justement rendu, quoique avec un *concetti*, à une autre lady qui, fille, femme et veuve, mourut saintement comme elle avait vécu :

Quand le tombeau renferme un si riche joyau,
C'est un écrin de marbre et non plus un tombeau.

L'épitaphe suivante en prose atteste qu'il existe aussi en An-

gleterre des demoiselles saintes qui conservent leur chasteté plus longtemps encore que sir Isaac Newton, qu'on prétend être mort vierge à quatre-vingts et quelques années :

Ici repose le corps de Marie Ellis, fille de Thomas Ellis et de Lydia sa femme, habitants de cette paroisse (Leigh, comté d'Essex). Elle était une vierge d'un caractère vertueux et de grandes espérances. Elle mourut le 3 juin 1609, âgée de *cent dix-neuf ans*[1] !

N'y a-t-il pas une grande naïveté dans les grandes espérances données par une vierge de cent dix-neuf ans ! M. Norfolk nous fournit un pendant épigrammatique aux dépens des concitoyennes d'une jeune fille des environs de Bristol, qui avait, lorsqu'elle mourut, tout juste cent ans de moins que Mary Ellis :

Morte à dix-neuf ans,
Jeune, jolie et sage[2] !
Vous perdrez votre temps
Si vous cherchez sa pareille au village.

Une vierge de cent dix-neuf ans est un cas de longévité assez rare, mais moins rare peut-être que celui du général Tulcy, quoiqu'il n'eût que cent cinq ans lorsqu'il mourut, car il avait enterré neuf femmes :

Ci-gît le général Tulcy ;
Il avait cent cinq ans à son heure suprême.
De ses épouses, neuf l'attendirent ici ;
Il attend la dixième.

Dans le cimetière de Chelmsford, on lit aussi cette inscription :

Martha Blewit, de cette paroisse, inhumée le 7 mai 1681, fut la femme de neuf maris successivement. Le neuvième lui a survécu.

[1] Si cette vierge de cent dix-neuf ans avait encore tout ce qui justifierait son épitaphe, quel heureux démenti donné à une inscription du cimetière de Saint-Cloud, dans laquelle un mari a cru devoir appliquer à sa femme défunte une singulière variante de la métaphore de Malherbe :

A MA FEMME, A MON AMIE.

. . . .
Rose d'amour et de candeur,
Hélas ! elle a vécu ce que vit cette fleur !

Heureusement qu'en France et en Angleterre il y a des roses de candeur, sinon d'amour, qui vivent plus longtemps que la rose des jardins.

[2] Le texte dit : *who died no harlot*, négation plus cruelle encore pour le village.

On pourrait faire une classification par états et professions des épitaphes que M. Norfolk a glanées un peu au hasard en allant d'une province à une autre. Les plus malicieuses nous font voir que la postérité des Normands qui conquirent l'Angleterre nourrit encore le préjugé populaire contre les hommes de loi. *Advocatus, sed non latro*, est une expression proverbiale sur les deux rives de la Manche. Voici une traduction littérale de cette locution, un jeu de mots sur le nom du défunt qui s'appelait Strange (étrange) :

Ci-gît un avocat qui fut pur comme un ange,
C'est ETRANGE !

Les procureurs (*attorneys*) sont encore plus cruellement stigmatisés que les avocats, témoin l'épitaphe de l'un d'eux, qui avait reçu au baptême le nom de Jacques, en anglais *James*, et familièrement *Jemmy* (Jacquot), en latin *Jacobus*.

Hic jacet Jacobus Eloy,
Qui pendant quarante ans fut un homme de loi.
Maint drôle par le fer marqué sur l'omoplate,
Le méritait bien moins que Jacobus, ma foi !
Aussi, lorsqu'on le mit sous cette pierre plate,
Satan lui dit : Bon jour, *Jacquot, donne la patte*.

Jemmy, giv'us your paw ! dit le vers anglais ; on ne pourrait pas toujours traduire aussi textuellement.

L'épitaphe épigrammatique n'a pas non plus épargné les magistrats :

Sur un magistrat qui avait été perruquier.

Le juge *ci-dessous* — d'une belle perruque,
Œuvre de ses dix doigts, parait toujours sa nuque ;
Mais ce qui lui faisait encore plus d'honneur,
C'était son art exquis pour *raser* un plaideur.

Si un plaideur, selon le proverbe, a vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges, les morts peuvent très-bien revendiquer ce privilége contre le médecin qui les condamne, hélas ! sans appel. Dans le recueil de M. Norfolk, les épitaphes qui ne respectent pas la Faculté britannique sont moins mordantes cependant que celles contre les avocats, même l'épitaphe

d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui accuse son docteur polypharmaque de l'avoir *empoisonné*. Il connaissait peut-être l'épitaphe cynique que le docteur Letsome avait composée pour lui-même, quand il se fut enrichi dans sa profession :

Quand j'ai saigné, purgé, tué, guéri...
Des morts et des vivants dans ma barbe j'ai ri.

Le joyeux docteur Letsome était bien capable d'être l'auteur de l'épitaphe du fossoyeur de Chester :

De sa mort réjouissez-vous :
En prolongeant sa vie, il nous enterrait tous.

Comme aussi de celle de Vicar Sutour, de Wolvercott, comté d'Oxford :

Passant, marche sans bruit sur cette sombre dalle
Qui renferme Vicar Sutour,
Il avait une bouche aussi grande qu'un four :
Ne le réveille pas, de peur qu'il ne t'avale.

Une des plus bizarres épitaphes de médecin est celle du docteur Boyle Godfrey, médecin chimiste :

Ici gît pour être digéré, macéré, amalgamé
In balneo arenæ,
Stratum super stratum,
Le residuum, terra damnata, caput mortuum,
De Boyle Godfrey, chimiste, etc.

Et la suite nous décrit, moitié en latin et moitié en anglais, toute la transformation du corps jusqu'à la volatilisation et l'évaporation de ses derniers atomes.

Si on regrette que M. Norfolk soit trop sobre de ses notes, c'est surtout quand il aurait pu nous faire connaître plus intimement des personnages aussi extraordinaires que sir Edward Court, enseveli à Battersea avec cette inscription sous son nom :

Sans armes, seul, ce héros valeureux
Etouffe dans ses bras un tigre furieux ;
Soixante Sarrasins lui livrent la bataille :
Il s'escrime contre eux et d'estoc et de taille.
Dix blessés, dix tués, et les autres ont fui.
Samson aurait-il pu s'en tirer mieux que lui ?

Est-ce assez, quand il s'agit d'un pareil champion, de nous dire en peu de mots que, dans son combat avec le tigre, l'homme et la bête se trouvaient sur les rives opposées d'un même bassin ou cours d'eau ? Le tigre s'étant élancé sur sir Edouard, celui-ci le reçut dans ses bras et, plongeant avec le monstre, l'étouffa en le noyant. Nous voudrions savoir par quel stratagème un homme à pied put mettre hors de combat soixante cavaliers ! Mais nous ne reprocherons nullement à M. Norfolk de ne pas nous apprendre ce qu'était ce John Wood, qu'un poëte épigraphique fut forcé de débaptiser pour raconter comment il avait été tué :

Ci-gît John Bunton
Qui fut tué par un canon.
Son vrai nom était Wood et non Bunton ; la rime
De *Wood* et de *canon* n'était pas légitime.

Quelle justification de l'épitaphe de M. Sable ! Rien de plus clair d'ailleurs, tandis que mainte inscription est rédigée en forme de logogriphe ou d'énigme, comme celle que le recteur de Castle-Camps fit graver sur son marbre funéraire :

Mors mortis morti mortem nisi morte dedisset,
Æternæ vitæ janua clausa foret ;

et que M. Norfolk daigne traduire : « Si la mort de la mort (le Christ) n'avait donné la mort à la mort par sa propre mort, la porte de la vie éternelle serait fermée. »

La Bible n'étant citée sur les tombeaux anglais que dans la traduction, on rencontre rarement des mots latins sur les tombes bourgeoises. Voici la seule imitation des inscriptions sépulcrales de l'antiquité que rapporte M. Norfolk ; elle m'a rappelé une de celles qui ont été sauvées de la dévastation de nos Alyscamps arlésiens :

Marianne S***
Conjugi nunquam satis plorandæ
Inane hoc, tamen ultimum,
Amoris consecrat testimonium
Maritus, heu ! superstes.

Enfin le recueil de l'auteur anglais contient plusieurs épitaphes d'enfants qui ont trouvé grâce heureusement à ses yeux,

quoiqu'elles doivent être distraites de la catégorie des bouffonneries naïves ou emphatiques pour lesquelles il proclame sa préférence marquée dans sa préface. Je l'en remercie au nom des pères et des mères. Je ne citerai que ces vers sur la dalle consacrée à un nouveau-né qui mourut sur le sein maternel :

La coupe de la vie offerte par ta mère,
A ton premier réveil te parut trop amère ;
Une goutte suffit, pauvre émigré des cieux,
Et tu te rendormis sans même ouvrir les yeux.

Avant de finir, je voudrais, comme M. Norfolk et Mrs. Stone, réconcilier quelques lecteurs avec ce champ privilégié qui a bien ses agréments, à en croire l'épitaphe de Rebecca Rogers, dont on peut aller vérifier le texte à Folkestone, en face de Boulogne-sur-mer :

Grâce à Dieu, je n'ai plus besoin dans ma maison
Ni du couvreur ni du maçon ;
Jamais ici propriétaire
A la porte ne mit un pauvre locataire.
D'impôts et de loyer pour n'avoir nul souci,
Il faut se loger ici.

Pauvre Rebecca ! elle devait avoir eu de cruelles tribulations avant d'être installée dans sa dernière demeure. Etait-elle épouse, ou veuve, ou jeune fille ? Epouse, elle eût mérité sans doute que son mari inscrivît sur son humble pierre cette sentence qu'on trouve sur une tombe du cimetière d'Hereford :

Une femme vertueuse vaut cinq shillings pour son mari !

La pièce de cinq shillings, notre ancien écu de six livres, s'appelle une *couronne* (*a crown*) en anglais ; la pauvre Rebecca mérite encore aujourd'hui qu'on conserve l'inscription de cette tombe où elle repose si satisfaite, — plus satisfaite que celui de ses compatriotes qui nous dit sur la sienne :

Toujours joyeux et sans souci,
Je m'étonne vraiment de me trouver ici.
La mort, femme sans doute et coquette cruelle,
A voulu se venger de qui faisait fi d'elle.

Un Roger Bontemps français parlerait-il mieux ?

« Ce monde est un théâtre, » comme dit Shakspeare, un théâtre où la vie la plus gaie finit comme la tragédie la plus sombre : par la mort. C'est une réflexion qui vient naturellement à l'esprit en lisant les épitaphes des comédiens recueillies par M. Norfolk. Depuis la plus courte :

Exit Burbridge [1]

jusqu'à la plus longue, celle de *Foot*, le double sens en fait tout le sel. Samuel Foot avait été de son vivant si prodigue de calembours, qu'il ne pouvait parler que la même langue sur son tombeau où il joue sur son nom (*Foot* signifie *pied*), et puis sur sa jambe, étant boiteux, ce qui ne l'empêchait pas d'*attraper* ses meilleurs amis. Un de ses pseudonymes l'avait déjà devancé cependant pour dire en un seul distique :

Grâces à moi bientôt la Mort succombe,
Ayant un *pied* dans la tombe.

J'aurais terminé ici cette esquisse, tracée dans les environs de Paris et non dans les environs de Londres; mais le 2 novembre, jour des Morts, en portant ma copie à l'imprimerie, j'ai fait mon excursion annuelle aux cimetières de Sèvres et de Saint-Cloud. Dans celui-ci j'ai voulu relire l'inscription gravée sur la dalle de Mrs. Jordan : car c'est à Saint-Cloud que cette grande artiste finit tristement ses jours en 1816, après avoir tenu le sceptre de son art et vu à ses pieds, dans la vie réelle, les courtisans de la royauté et le prince lui-même. Je l'ai entendu comparer à Mlle Mars, non-seulement à cause de son talent, mais encore à cause de la suavité de sa voix. Elle avait cinquante ans : ce n'était pas aux yeux du public qu'elle cessa de paraître jeune à cet âge, quoiqu'elle eût cependant conservé assez de charmes et d'amabilité pour faire illusion sans avoir recours au fard de la scène. En 1847, deux grandes ladies, qui ont peut-être du sang dynastique dans les veines, vinrent à Saint-Cloud déposer des couronnes sur la tombe de Mrs. Jor-

[1] Burbridge *sort*. Dans l'indication de la sortie des acteurs, le théâtre anglais a conservé le verbe latin *exire* : — *exit*, *exeunt*.

dan, et s'avouer ses filles affectionnées en attachant à la grille sépulcrale un écusson avec ces mots :

Visited september 14, 1847,
By her affectionate daughters
Lucy Hawker and Augusta Gordon Hallyburton.

Sur la dalle même j'ai copié cette inscription latine ;

M. S.
Dorotheæ Jordan
Quæ, per multos annos, Londini
Inque aliis Britanniæ urbibus
Scenam egregie ornavit
Lepore comico,
Vocis suavitate.
. . . .

Impossible d'en déchiffrer davantage, une mousse noirâtre effaçant peu à peu le reste. Ce qu'il y a de pire, c'est que tout le monument est envahi par des orties. J'ai demandé au gardien du cimetière pourquoi cet abandon : « Oh! m'a-t-il répondu, on me doit le montant d'une réparation, et tant qu'elle ne sera pas payée, je laisserai faire les orties et la mousse. » Le brave homme ne fait pas deux fois crédit ni aux morts, ni aux vivants. Il sait fort bien, d'ailleurs, à en juger par une autre de ses réponses, quels étaient le rang et titre de Mrs. Jordan.

Pour l'honneur des enfants et des petits-enfants de la grande artiste d'abord, et puis pour l'honneur du cimetière de Saint-Cloud, résidence impériale, je me permets de publier ce que j'ai vu le 2 novembre dernier, espérant que cette page pourra passer sous les yeux de lady Hawker et de lady Hallyburton. Si elles vivent encore, la dette de la tombe maternelle sera soldée, j'en suis sûr, la mousse cessera de ronger l'inscription et les orties d'envahir la pierre. A défaut de la famille, je serai peut-être lu par un des membres de la Société dramatique d'Angleterre, sir Ed. Bulwer Lytton, Thackeray ou Dickens. Si on ne me répondait pas de la patrie de Mrs. Jordan, je n'aurais pas de peine, j'en suis sûr, à persuader à mon ami le baron Taylor, que l'Association des artistes dramatiques français pourrait faire en cette circonstance un acte de courtoisie internationale. J'en appellerai enfin aux artistes de la Comédie-Française, aux an-

ciens camarades de Mlle Contat, de Mlle Mars et de Mlle Rachel. Ah! si Talma vivait! C'est par lui que j'appris autrefois dans une conversation sur les interprètes de Shakspeare que le cimetière de Saint-Cloud contenait la dépouille mortelle d'une des perles du théâtre anglais. Mes bons amis Provost et Régnier ont pu aussi entendre parler d'elle par leur maître.

Pourquoi n'en appellerais-je pas plus haut encore? M. le secrétaire du cabinet de l'Empereur vient d'avoir deux ou trois succès de théâtre, et il a publié un roman dont l'héroïne est une comédienne. Il habite l'été, dans l'ancien parc de Montretout, une élégante villa, du belvédère de laquelle on peut apercevoir au moins la cime des cyprès du cimetière de Saint-Cloud. Avant de quitter tout à fait la campagne, je pense aller le féliciter de sa convalescence et des recettes de la *Prise de Pékin*, mimodrame où il a introduit le personnage si comique d'un compatriote de Mrs. Jordan. Quoique l'actrice anglaise n'eût réalisé l'idéal ni de Jessie ni de cette Rose-Chéri dont le cercueil est encore humide de tant de larmes, je suis sûr d'intéresser le secrétaire de Napoléon III au souvenir de cette reine défunte, et par son intermédiaire..... Ici une discrétion respectueuse arrête ma plume. Hélas! ce n'est que d'hier qu'est fermée (fermée pour toujours, espérons-le) une ère de révolutions pendant laquelle empereurs et impératrices, rois et reines du monde politique, comme princes et princesses du monde dramatique, ne pouvaient savoir à quelle terre d'exil ils demanderaient un asile pour leur tombe. Je n'ai besoin de citer aucun des noms auxquels le lecteur pense tout d'abord que je fais allusion : contentons-nous de retourner à Londres avec un des auteurs qui, tout à l'heure, me servaient de guide; n'entrons ni à Saint-Paul, ni à l'Abbaye de Westminster. Dans l'humble paroisse de Sainte-Anne, près de Soho-Square, est un marbre avec cette inscription :

Près d'ici est enseveli
THÉODORE, ROI DE CORSE,
Mort dans cette paroisse le 11 décembre 1756,
Après être sorti de la prison du Banc du roi,
En réclamant le privilége des débiteurs insolvables,
Et abandonné son royaume de Corse
A ses créanciers.

C'est Horace Walpole qui fit cette épitaphe en prose du roi Théodore, complétée par cette moralité en vers :

Théodore, jouet du sort toute sa vie,
Nous inspire plutôt la pitié que l'envie :
Une couronne au front, la besace à la main,
Il avait un royaume et n'avait pas de pain.

Après ce pauvre monarque de la Corse, un moment royaume, l'Angleterre vit arriver le patriote Paoli de cette même île, un moment république ; Paoli, ce chef républicain, digne d'être comparé à Washington ou aux héros de Plutarque. . . . . . .

Ce n'est pas à Sainte-Hélène, mais à Londres même peut-être, que, sous le dernier règne, un prince amiral serait allé redemander le cercueil d'un autre enfant de la Corse plus grand que le roi Théodore et le républicain Paoli, si le prince régent avait consulté l'honneur de sa dynastie et de sa nation pour répondre à la fameuse lettre où, se comparant à Thémistocle, le glorieux vaincu de Waterloo demandait à s'asseoir aux foyers du plus généreux de ses ennemis.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

POÉSIE DU JOUR DES MORTS

(Novembre 1861).

Il saluait les pauvres[1].

L'ANGE GARDIEN.

Réveille-toi, mon frère, et donne-moi la main...
C'est moi, du ciel je viens te montrer le chemin.

PAUL.

Oui, depuis le berceau j'ai vécu sous ta garde !
Au delà du trépas (tu me l'avais promis),
Sois mon guide, partons.

[1] *Il saluait les pauvres!* Je ne voudrais pas d'autre épitaphe sur la tombe de Paul que ces mots, prononcés par une femme du peuple qui avait remarqué tout ce qu'il y avait de grâce expansive dans cet enfant; il avait instinctivement deviné que la courtoisie et la charité sont sœurs.

L'ANGE GARDIEN.

Paul, écoute et regarde,
On t'attendait là-haut ; un cortége d'amis
Jusqu'au trône immortel à t'escorter s'apprête ;
L'écho céleste au loin redit leurs chants de fête,
Tu les verras bientôt vêtus de pourpre et d'or ;
Avançons... tu les vois !

PAUL.

Je vois et doute encor ;
Quoi, ce roi dont le front est ceint d'un diadème
Qui fait par sa splendeur pâlir l'astre lui-même,
Ce vieillard s'appuyant sur un sceptre étoilé,
Cette princesse auguste, à la robe d'hermine,
Ce prince de mon âge, au cortége mêlé,
Et portant à la main une palme divine
Me feraient cet accueil, à moi, nouveau-venu !
Je ne les connais point.

L'ANGE GARDIEN.

Tu leur es bien connu.
Avant d'avoir au front une riche couronne,
Avant d'être parés comme le sont les rois,
Sur le bord de la route ils demandaient l'aumône.
Tu les as rencontrés aussi plus d'une fois,
Et ta pitié, toujours affable à leur misère,
Accompagnait tes dons des grâces de ta mère...
Ceux que tu saluas sous leurs haillons poudreux,
Te rendent ton salut dans le parvis des cieux.

ENVOI A ALPHONSE DE LAMARTINE.

Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor...
. . . .
Pour mes foyers errants une éternelle fête...
(LAMARTINE, *Gethsemani ou la Mort de Julia.*)

Ami, ces vers à toi ! non point pour ton génie,
Mais bien pour ton malheur !
Non pour l'ange tombé, dont par ton harmonie
Tu charmas la douleur[1],
Mais pour l'ange qui fut de ton foyer la grâce,
Et qui garde là-haut de son père la place.
Poëte, je n'eus point ton luth mélodieux ;
Père, j'ai, comme toi, mon ange dans les cieux.

AMÉDÉE PICHOT.

[1] *La chute d'un Ange,* poëme.

Villa Boson, 3 novembre 1861.

ROMAN.

CHATEAU-RICHMOND.

CHAPITRE XLIII [1].

Un autre voyage.

Le lendemain, Herbert repartit pour l'Irlande. Il s'arrêta une nuit à Dublin, afin que sa mère eût reçu sa lettre avant son arrivée et qu'Owen eût aussi reçu celle de M. Prendergast. Il s'arrangea pour n'être à Château-Richmond qu'à la tombée de la nuit, redoutant d'être vu même par ses propres gens.

Il trouva à Buttevant Richard, qui l'y attendait avec la voiture, ainsi qu'il en avait donné l'ordre. Il s'était promis d'y monter inaperçu. Il avait voyagé seul dans la diligence, livré à de tristes réflexions, pensant à la mort de son père, à la première jeunesse de sa mère, à tout ce qu'il avait souffert et à tout ce qu'il serait peut-être encore appelé à souffrir. Ce qu'il redoutait le plus, c'étaient les commentaires et les regards d'un monde curieux ; c'était de se savoir le sujet de toutes les conversations, le but de tous les regards. C'est dans cette sombre disposition d'esprit qu'il se préparait à descendre de la diligence, en approchant du relais de Buttevant; mais la réception qui l'y attendait devait mettre sa patience à une rude épreuve.

« Voilà Son Honneur ! Hourrah ! Que Dieu bénisse celui qui revient au milieu de nous ! Hourrah pour sir Herbert, mes

[1] Voir la livraison d'octobre.

garçons ! hourrah ! le véritable Fitzgerald nous est rendu ! Gloire soit à Dieu et à la très-sainte Vierge ! Hourrah pour sir Herbert ! »

Et un cri d'allégresse retentit dans tout Buttevant.

Tout cela n'était rien encore. En entendant ces acclamations, Herbert était rentré presque involontairement dans la diligence. Cependant il était nécessaire d'en descendre, et ne l'eût-il pas fait qu'il en eût été presque arraché. A peine fut-il sur le marchepied, qu'il se sentit pressé dans les bras d'un homme qui l'étreignait comme s'il eût été son enfant.

« Ugh ! ugh ! ugh ! s'écria une voix joyeuse ; ugh ! ugh ! Ah ! sir Herbert, c'est moi qui suis fier de voir Votre Honneur aujourd'hui... sous votre véritable nom... votre véritable nom. Que Dieu en soit béni !... Je savais bien que le Seigneur ne nous abandonnerait jamais et qu'il ne laisserait pas le monde aller ainsi tout de travers ; car, si vous n'étiez pas le maître, sir Herbert, comme vous l'êtes, — et que le Seigneur vous conserve ! — le diable si un autre eût pu mettre un pied à Château-Richmond. Et ça, c'est la vérité du bon Dieu !

— Oui, oui, c'est vrai, Richard ! dit une autre voix qu'Herbert ne put reconnaître au milieu de toute cette confusion, quoiqu'elle lui fût familière. C'est vrai, nous l'avions tous décidé ainsi. Mais à quoi bon, à présent que sir Herbert est de retour ?

— Que Dieu bénisse le jour et l'heure où il nous est rendu ! »

Et, lâchant le bras de son maître qu'il n'avait pas quitté, Richard s'occupa des bagages d'un air affairé.

« Cocher, où est le portemanteau de sir Herbert ? Oui, c'est la boîte à chapeau de sir Herbert... S'il y a quelqu'un qui doit le savoir, c'est bien moi... Et le sac de cuir ? Oui, tout cela est à sir Herbert... » etc., etc.

Ce n'était pas tout : ce nom de sir Herbert fut bientôt répété par tous les habitants de Buttevant rassemblés autour de la diligence, et notre héros n'entendait de tous côtés que sir Herbert ! sir Herbert ! Chacun s'empressait autour de lui ; les uns lui baisaient les mains, les autres le tiraient par les pans de son habit ; tous le bénissaient. Il faisait presque nuit, et ses yeux, éblouis par la lueur des lanternes que tenaient quelques-uns de

ces hommes, pouvaient à peine distinguer ses amis ; mais l'unique son qui frappât ses oreilles était le nom sans cesse répété de sir Herbert! sir Herbert !

Si, en quittant Dublin le matin même, il avait pu prévoir cette bruyante réception, il n'eût pas manqué de dire qu'il lui serait impossible de la supporter; mais, quoi qu'il en fût, il la supporta très-bien ; qui sait même si, après ces acclamations, il n'eût pas été surpris de s'entendre désigner tout simplement sous le nom de M. Fitzgerald ? Le premier moment, il est vrai, lui avait été pénible et il en avait voulu au pauvre Richard; mais quand ce brave garçon s'approcha de lui pour fixer le tablier de la voiture, Herbert ne put s'empêcher de lui tendre la main et de fraterniser avec lui.

« Et comment se porte ma mère, Richard ?

— Ah ! sir Herbert, milady est surprenante, en vérité... Elle est si calme... Mais milady a toujours été comme cela... douce envers tous ceux qui l'approchent... aussi douce que les fleurs en mai. Cela est dans sa nature...

— Richard ?

— Eh bien, sir Herbert ?

— M. Owen a-t-il été à Château-Richmond depuis mon départ?

— Non, sir Herbert; personne ne l'a vu ni entendu parler de lui... et je dois dire...

— Ne dites rien contre lui, Richard.

— Non certainement, vu qu'il est votre cousin éloigné, sir Herbert; mais ce que j'allais dire n'était pas du tout contre M. Owen, au contraire; car on prétend que des câbles n'eussent pas réussi à le traîner à Château-Richmond ; et, si Votre Honneur n'était pas revenu, il n'y aurait point eu de maître du tout à Château-Richmond. Voilà ce qu'on dit.

— On ne sait pas encore comment tout cela finira, Richard.

— Oh ! pour moi, je sais bien comment tout cela finira, et M. Somers le sait aussi, Dieu le bénisse ! C'est seulement ce matin qu'il m'en a parlé. Quant à ça, c'est bien lui qui a le droit d'être content.

— C'est un très-ancien ami.

— Oui, et nous aussi nous sommes d'anciens amis, et nous ne nous sentons pas de joie, sir Herbert. En vérité, j'ai cru que

la fin du monde était arrivée, quand j'ai appris cette nouvelle, car ma tête tournait pendant que j'étais dans l'écurie, et, sans la fourche que je tenais à la main, je serais tombé au milieu des jambes des chevaux. »

A ce moment il sembla à Herbert qu'à mesure qu'ils avançaient il entendait les pas de quelqu'un qui courait derrière la voiture.

« Qui court ainsi, Richard? demanda-t-il.

—Qui serait-ce? sinon Larry Carson, le groom de Votre Honneur, celui qui soigne le poney de Votre Honneur, sir Herbert. Mais je suppose que vous en aurez une douzaine maintenant.

— Arrêtez, et faites-le monter sur le siége; vous avez de la place là.

— De la place ? Assurément, sir Herbert. Allons, Larry, grand benêt, sir Herbert dit que vous devez monter. Il a voulu venir, sir Herbert, uniquement afin de pouvoir dire qu'il a été le premier à voir Votre Honneur.

— Dieu bénisse... Votre Honneur... sir Herbert ! » s'écria le pauvre garçon, qui était hors d'haleine, en prenant place sur le siége. C'était sa voix que sir Herbert avait reconnue dans la foule et qui lui avait causé alors une certaine irritation. Mais on se ressouvint plus tard que Larry Carson s'était rendu à Château-Richmond pour voir son maître, avec la perspective de revenir en courant derrière la voiture. Cependant son sort fut plus heureux, car il figura dans l'entrée triomphale, tout le long de l'avenue.

Il faisait complétement obscur quand ils arrivèrent à la loge; tellement obscur, que Richard lui-même, qui avait l'habitude de conduire la nuit, déclara qu'un chat n'y pourrait pas voir. Cependant ils tournèrent sans aucun accident par la grande grille, qui leur fut ouverte par la femme qui avait coutume de le faire.

« Votre Honneur est-il vraiment là? dit-elle ; que Dieu vous bénisse, sir Herbert ! Et vous êtes le bienvenu dans votre propre domaine ; oh ! pour ça, vous l'êtes ! »

Puis une large main se posa sur son genou et une voix affectueuse résonna à son oreille :

« Herbert, mon ami, comment vous portez-vous? Voilà qui va bien, n'est-ce pas? »

C'était M. Somers qui était venu l'attendre à la grille.

Tout considéré, Herbert ne pouvait se dissimuler que les choses allaient bien. M. Somers monta auprès de lui.

« Et comment ma mère a-t-elle supporté cette nouvelle? demanda Herbert.

— Avec beaucoup de calme. Votre tante Letty m'a dit qu'elle avait passé la plus grande partie du temps à prier depuis qu'elle l'a apprise; mais miss Letty paraît croire qu'elle est remplie de joie à votre sujet.

— Et les jeunes filles?

— Oh! les jeunes filles!... quelles jeunes filles! Mais elles vous répondront elles-mêmes; il y a une demi-heure que je les ai quittées, et bientôt vous entendrez leurs voix sous le péristyle. »

Herbert entendait, en effet, clairement des voix, quoiqu'il ne pût les distinguer à cause du bruit que faisaient les pieds des chevaux et les roues de la voiture sur le sable.

« Dieu bénisse Votre Honneur, sir Herbert! Vous êtes le bienvenu dans cette nuit bénie à Château-Richmond! »

Ces paroles et d'autres semblables, prononcées par vingt voix différentes, l'accueillirent quand il essaya de pénétrer dans la maison. Tous les domestiques, tous les grooms étaient là, et quelques-uns des fermiers les plus voisins, ceux qui vivaient assez près pour avoir appris les bonnes nouvelles dans la journée. Une douzaine au moins s'emparèrent de ses mains, pendant qu'il s'efforçait de se frayer un chemin parmi eux, et, quoiqu'il n'en ait jamais été parfaitement sûr, il lui sembla que deux ou trois l'avaient embrassé dans l'obscurité. A la fin il se trouva dans le vestibule, et alors même la première personne qui s'empara de lui fut Mrs. Jones.

« Ainsi vous nous êtes revenu après tout, monsieur Herbert... sir Herbert, je devrais dire: pardonnez-moi, monsieur. Et tout est bien par rapport à milady. Je n'espérais pas qu'un tel bonheur me fût réservé, non, jamais, jamais! »

Et elle s'éloigna en portant son tablier à ses yeux.

« Le Seigneur donne et le Seigneur reprend; que son saint nom soit béni ! s'écria tante Letty. Oh ! Herbert, mon cher enfant, j'espère que ce sera pour vous une leçon et un avertissement qui vous sauvera de la colère à venir. »

Si Herbert lui en eût laissé le temps, tante Letty aurait certainement prouvé que tout le mal était venu de la trop grande indulgence que l'on avait eue pour les abominations papistes, et que ce retour de prospérité était dû à l'énergie et à la vérité de la foi protestante; mais elle n'en eut pas le temps, car Herbert se mit à la recherche de ses sœurs.

A mesure qu'il avait avancé, elles s'étaient retirées, et il les entendait alors dans le salon. Il commença à comprendre qu'elles n'étaient pas seules, et il comprit aussi qui était avec elles. Lorsqu'il entra enfin dans le salon, il y avait là en effet trois jeunes filles; deux d'entre elles s'élancèrent à sa rencontre et l'autre resta un peu en arrière.

« Oh ! Herbert ! » et » oh! Herbert ! » puis il sentit leurs bras autour de son cou et leurs baisers sur ses joues; mais ces baisers étaient mêlés de larmes, car il va sans dire qu'elles commencèrent à pleurer aussitôt qu'il fut avec elles, quoique leurs yeux fussent parfaitement secs depuis deux ou trois heures. J'ai dit qu'il avait senti leurs bras autour de son cou et leurs baisers sur ses joues: — je parlais des bras et des baisers de ses sœurs, car la troisième jeune fille continuait à rester un peu en arrière.

« N'est-ce pas heureux que Clara se soit trouvée ici lorsque nous avons reçu la nouvelle ce matin ? dit Mary.

— Nous avons eu tant de peine à l'avoir, dit Emmeline ; ce devait être sa visite d'adieu ; mais il n'est plus question d'adieux maintenant; n'est-ce pas, Clara? »

Et à la fin Herbert plaça son bras autour de la taille de la jeune fille. Clara lui abandonna sa main et lui sourit à travers ses douces larmes. Elle fut gracieuse envers lui, mais elle ne s'avança pas hardiment pour l'embrasser, comme elle l'avait fait lors de leur dernière entrevue à Desmond-Court. Il essaya de le faire, lui ; mais ses lèvres ne purent aller au delà du front de la jeune fille... lorsqu'il s'efforçait de la retenir, elle échappait à son étreinte et il se retrouvait continuellement dans les bras de ses sœurs.

« Vous n'espériez pas trouver Clara ici, n'est-ce pas? demanda Emmeline.

— Je ne sais trop moi-même ce que j'espérais ou ce que je n'espérais pas depuis deux jours... Et ma mère? » dit-il alors.

On doit se souvenir qu'il n'avait encore été que trois minutes dans la chambre, quoiqu'il eût fallu plus de temps que cela pour raconter ses efforts infructueux.

« Elle est en haut et vous devez l'aller trouver ; mais je lui ai dit que nous vous garderions un quart d'heure, et il n'y a pas la moitié de ce temps que vous êtes ici.

— Et comment a-t-elle supporté tout cela?

— Mais, assez bien. Lorsqu'elle a appris la nouvelle ce matin, et elle l'a apprise avant aucune de nous, vous savez...

— Oh oui ! je lui ai écrit.

— Mais votre lettre ne disait rien. M. Somers arriva presque aussitôt ; il avait aussi appris la nouvelle, — je crois que c'était par M. Prendergast, et celui-ci en avait dit beaucoup plus long que vous.

— Eh bien?

— Nous avons craint d'abord, en voyant sa pâleur, que cela ne rendît ma mère malade ; mais, après une heure ou deux, elle est redevenue tout à fait calme. Elle n'a vu personne depuis, excepté nous et tante Letty.

— Elle m'a vue, dit Clara.

— Oh oui, vous ; vous êtes une de nous maintenant, exactement comme une de nous, n'est-ce pas, Herbert?

Pas exactement, pensa Herbert. » Puis il monta auprès de sa mère.

Je n'essayerai pas de dépeindre cette entrevue. Depuis qu'elle avait appris que l'homme qui l'avait recherchée dans sa première jeunesse vivait encore ; depuis même qu'elle avait prévu son retour, lady Fitzgerald avait été frappée au cœur. L'apparition de cet homme, l'agonie de sir Thomas, l'histoire telle qu'elle lui avait été racontée par M. Prendergast, la résolution de tout abandonner, même un nom qu'elle pouvait continuer à porter tant qu'il ne s'agissait que d'elle, la mort de son mari, puis le départ de son fils ruiné : il y avait certes là de quoi abattre le courage d'une femme. Mais l'espérance n'avait jamais complé-

tement disparu, sous la forme d'une vive confiance en Dieu. En voyant cette confiance sitôt justifiée, lady Fitzgerald avait pu conserver le même calme relatif dans le retour d'une partie de son bonheur. Son mari n'était plus là pour le partager ; il y manquait donc toujours quelque chose.

Herbert resta plus d'une heure avec elle, parlant moins du passé que de l'avenir.

Toute la famille (lady Clara comprise) se réunit ensuite dans le salon jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, les pieds sur le garde-cendres.

On parla d'Owen avec les plus grands éloges, et Clara expliqua franchement quelle ligne de conduite il s'était proposé de suivre.

« Cela eût été impossible, dit Herbert.

— Mais ce n'en était pas moins noble de sa part, n'est-ce pas? » dit Clara avec vivacité.

Mais elle ne dit pas comment Owen Fitzgerald avait demandé que son amour à elle lui fût rendu en retour de ce qu'il comptait faire pour son cousin. A ce moment du moins elle ne le dit pas ; cependant un jour vint où tout cela fut raconté, et, ce jour-là, Owen, quoique absent, fut regardé par tous deux comme leur ami le plus cher.

Cependant Clara voulut que, ce soir-là même, il eût déjà sa part d'éloges.

« Sa conduite n'a-t-elle pas été noble? dit-elle en s'adressant à celui qui devait être son mari; sa conduite n'a-t-elle pas été très-noble? »

Herbert, trop heureux pour être jaloux, avoua qu'il en était ainsi.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

Mon histoire touche à sa fin, et tous mes lecteurs savent déjà comment elle finira. Toutes les difficultés soulevées par M. Die furent réduites à néant, et, quoiqu'il eût souvent rappelé sa maxime favorite à M. Prendergast, celui-ci ne voulut prendre

aucun repos avant d'avoir acquis toutes les preuves possibles et vu Herbert établi solidement sur son trône.

Tout ce que les femmes de Spinny-Lane lui avaient dit était vrai. On trouva le registre dans la paroisse de Putney, et M. Prendergast fut en état de prouver que M. Matthew Mollett, résidant maintenant dans Spinny-Lane, et le Matthew Mollett désigné sous le nom de Mollett, de Newmarket, dans le comté de Cambridge, n'étaient qu'une seule et même personne ; par conséquent, le mariage dudit Mollett avec miss Wainright n'était pas un mariage ; donc le mariage entre sir Thomas et cette dame était un mariage valide ; toutes choses qui paraîtront claires maintenant à tout lecteur, quelque ignorant qu'il soit en matière légale.

Tout ce qui me reste à dire relativement au père et au fils Mollett, c'est qu'ils échappèrent à tout châtiment légal.

« Quoi ! s'écrieront quelques personnes, souffrir que le mauvais génie de votre histoire échappe impuni, lorsqu'il vous eût été si facile de satisfaire la justice et la morale ! Quoi ! pas de travaux forcés, pas de transportation, pas de pénitentiaire ! Avez-vous oublié qu'il existe un pays appelé Botany-Bay, ou les îles de Portland et de Spikes ?

— Non, lecteurs indulgents ; mais n'oubliez pas vous-mêmes qu'il est une haire plus dure que celle de la colonie pénitentiaire ! Ce serait triste, en vérité, si nous devions penser que ces misérables qui échappent à la loi échappent aussi à la juste punition de leur conduite. N'est-il pas plus vrai de croire que la vie entière d'un coquin de profession est un long châtiment auquel les travaux forcés seraient préférables ? »

Nous abandonnerons les Mollett à un châtiment de cette nature, espérant que le cœur du père aura pu s'adoucir sous l'influence des anges gardiens de Spinny-Lane ; espérant aussi que quelque ange gardien sera envoyé au secours du fils. Mais quelle tâche pénible pour un ange gardien que la rédemption d'une âme pareille !

Le but de M. Prendergast, en les laissant impunis, était d'épargner à lady Fitzgerald l'épreuve terrible de voir son nom mentionné devant une cour de justice. Elle ne parla jamais de cela, même avec Herbert, laissant à ceux qui possédaient sa

confiance la direction de cette affaire; mais elle n'en fut pas moins reconnaissante lorsqu'elle vit qu'on n'y donnerait aucune publicité.

Peu de temps après le retour d'Herbert à Château-Richmond, on lui notifia qu'il n'avait plus rien à craindre relativement à son héritage, et cette assurance lui fut d'autant plus précieuse, qu'elle fut confirmée par M. Die. Il s'appela alors ouvertement sir Herbert, prit possession des domaines qui lui revenaient par droit de substitution et donna des ordres pour la préparation de son contrat de mariage. Pendant cette période, il vit Owen Fitzgerald, mais il le vit en la présence de M. Somers, et pas un mot ne fut prononcé relativement à Clara. Herbert et M. Somers remercièrent cordialement le maître de Hap-House de la manière dont il avait agi à l'égard de la famille de Château-Richmond pendant les pénibles événements des deux derniers mois. Owen reçut leurs remercîments avec une certaine hauteur. Il échangea une étreinte affectueuse avec son cousin, le félicita sur l'arrangement de ses affaires, et fut d'abord moins réservé qu'à l'ordinaire vis-à-vis de M. Somers ; mais lorsqu'ils voulurent prononcer le mot de reconnaissance, il coupa court à la conversation avec une expression de physionomie qui ressemblait à celle d'un homme susceptible devant qui on se permet une allusion offensante.

« Avez-vous l'intention de vous fixer en Irlande? demanda-t-il brusquement à Herbert.

— Oh ! certainement, répondit Herbert.

— Pour moi, je n'y resterai pas, dit Owen, et si vous connaissez quelqu'un qui veuille louer Hap-House pour dix ou douze ans, je serais bien aise de trouver un locataire ou un fermier.

— Et vous, où allez-vous?

— En Afrique, pour commencer; il paraît qu'on trouve encore à y faire de belles parties de chasse, et je crois que j'en essayerai. »

La nouvelle de cette dernière révolution de famille n'avait pas tardé à parvenir à Desmond-Court. Quand la comtesse avait appris la noble résolution d'Owen, son ferme refus d'accepter le domaine de Château-Richmond, lady Desmond était trop femme

du monde pour supposer qu'il persistât longtemps dans un pareil refus ; d'ailleurs, et elle le savait bien, Herbert ne pouvait accepter ce qui lui était offert. Il se pouvait que la propriété restât quelques années sans maître ; mais à quoi cela lui servirait-il, à elle ou à sa fille ? Herbert n'en serait pas moins un homme sans nom, et il ne pourrait jamais posséder Château-Richmond.

Elle avait permis à son fils de retourner à l'Université, reconnaissant qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours, et elle ne s'était pas opposée à la visite faite par sa fille à la mère et aux sœurs d'Herbert.

Elle était donc seule quand elle apprit que c'était définitivement le fiancé préféré de Clara qui allait être de nouveau le propriétaire légitime de Château-Richmond. D'accord avec Herbert, Clara se contenta d'écrire à la comtesse que, quelque certain que fût le dénoûment, on devait encore attendre prudemment quelques actes judiciaires pour s'en prévaloir publiquement.

La comtesse attendit donc quelques jours pour répondre à la lettre de sa fille. « Je vous félicite, lui dit-elle ; je n'avais d'autre désir que d'assurer votre bonheur, et pour y parvenir j'étais disposée à faire tous les sacrifices. » Lorsque Clara lut cette phrase, elle n'en comprit que la moitié, et la comtesse elle-même, en l'écrivant, n'aurait pas voulu définir plus clairement le sacrifice auquel elle faisait allusion, quoique son cœur en fût pénétré à son insu. La comtesse envoyait ses compliments à tous les habitants de Château-Richmond. Elle ne craignait pas, disait-elle, qu'ils interprétassent mal sa conduite ; elle était sûre que lady Fitzgerald trouverait qu'elle s'était efforcée de remplir ses devoirs de mère. Cette lettre était loin d'être mal conçue, et, qui plus est, elle était vraie en substance. Lady Desmond avait tâché de remplir son devoir, du moins tel qu'elle le comprenait.

« Ne jugez pas ma mère trop sévèrement, dit Clara à lady Fitzgerald.

— Rassurez-vous, répondit lady Fitzgerald ; dans sa position, j'aurais probablement agi comme elle l'a fait. » Lady Fitzgerald en parlant ainsi se jugeait sévèrement elle-même.

Ainsi la comtesse resta seule à méditer sur les faits qui s'étaient accomplis. Pour le moment, il était préférable que Clara restât à Château-Richmond; par conséquent, il ne fut point question de son retour. Puisqu'elle ne pouvait rien pour le bonheur de sa mère, pourquoi ne resterait-elle pas là où elle était heureuse elle-même? Clara était déjà une Fitzgerald plutôt qu'une Desmond par le cœur, ne valait-il pas mieux qu'il en fût ainsi, et n'était-il pas aussi à désirer qu'elle pût aimer Herbert? Depuis le jour où il était arrivé à Desmond-Court mouillé, crotté et désespéré, il avait perdu toute chance d'être un héros aux yeux de lady Desmond. Aux yeux de la comtesse, ceux-là seuls étaient des héros, dont l'orgueil et le courage n'étaient jamais abattus, et il en existait encore un semblable dans son voisinage.

On dira et on pensera que lady Desmond était une femme trop préoccupée de l'existence matérielle. Mais cela n'est pas exactement vrai, quoiqu'on puisse lui reprocher de s'être mariée pour un titre, et d'avoir été très-empressée de marier sa fille pour une fortune. Elle avait, après tout, supporté la pauvreté avec patience, et quoiqu'au fond du cœur elle ne pût pardonner à la pauvreté les dures épreuves par lesquelles il lui avait fallu passer, elle eût maintenant épousé un homme pauvre et sans titre, — elle, une comtesse, et la mère d'un comte; oui, elle l'eût fait avec l'exaltation d'une jeune fille de seize ans, quoiqu'elle en eût près de quarante.

Les hommes et les femmes ne savent de leur propre nature et de celle des autres que ce que les circonstances et leur destinée en ont laissé paraître. Si ta destinée, ô mon docte lecteur, eût été d'écrire des histoires comme celle-ci, qui peut dire avec quelle facilité les caractères seraient venus se placer sous ta plume? Tu les eusses tracés sans doute avec bien plus de vérité que je ne puis le faire. Si, d'autre part, quelque ignorant que tu me trouves sur tout ce qui concerne la jurisprudence, la perruque des légistes m'était échue en partage, il se peut que j'eusse récolté les guinées aussi abondamment que les pâquerettes en été, tandis qu'elles ne t'arrivent peut-être pas plus vite que les perce-neige au commencement du printemps. Tout dépend de la destinée. Le hasard avait jeté ce terrible comte de Desmond sur le chemin de la jeune fille, et elle l'avait épousé.

Elle l'avait épousé, et toute pensée d'amour avait fui de son cœur ; toute pensée d'amour, mais non tout pouvoir d'aimer, ainsi qu'elle l'avait appris trop tard à ses dépens.

Bien des mois s'étaient écoulés depuis qu'elle s'était avoué cela à elle-même, depuis qu'elle avait osé se dire qu'il était possible, même pour elle, de recommencer la vie et de goûter ce bonheur dont toutes les femmes aiment à avoir leur part au moins une fois avant de mourir. Elle aurait pu adorer cet homme, s'asseoir à ses pieds, le douer d'héroïsme dans son cœur, le laisser jouer avec sa chevelure brune et soyeuse, lorsqu'il aurait plu à son Hercule de se reposer de ses travaux. Elle aurait pu oublier ses années, oublier aussi ses enfants qui avaient grandi et pouvaient désormais se passer de leur mère. Elle aurait pu oublier le passé et être tout aussi jeune que sa fille. Si seulement !...

Il en est ainsi , je crois, pour la plupart de ceux qui ont commencé à descendre la colline des années. J'irais volontiers moi-même sur le terrain qui s'étend devant mes yeux en ce moment, et je me joindrais au jeu auquel on s'y livre avec la plus grande satisfaction. Mais, hélas ! je sais que cela ne se peut pas ; je passe outre avec la dignité convenable à mon âge, et l'un des joueurs m'évite respectueusement, quoique la balle soit sous mes pieds.

Pauvre comtesse ! plaignez-la, car elle est vraiment à plaindre cette victime des circonstances et des outrages irréparables du temps. *Tempus edax rerum !* Le temps avait altéré la fraîcheur de son front et l'éclat de ses lèvres. L'enfant avec qui elle eût aimé à jouer se tenait à l'écart. Tout cela, si l'on y songe, est dur à supporter. Il est pénible de n'avoir pas eu sa part des joies de la jeunesse, de ne pouvoir même plus se reporter par la pensée à ce temps heureux sans soupirer amèrement.

Une vague idée que tout n'était pas fini pour elle s'était emparée du cœur de lady Desmond. Nous avons vu comment elle avait reconnu son erreur, et comment elle avait résolu de renoncer en faveur de sa fille à l'homme qu'elle aimait elle-même, aussitôt qu'elle avait pensé que cet homme avait acquis un rang et une fortune. Il lui était impossible de s'identifier avec sa fille, d'aimer de son amour et de se réjouir de sa

joie; mais elle pouvait remplir son devoir envers elle, et elle s'était efforcée de le faire selon ses lumières. Sur ces entrefaites les choses avaient changé de nouveau. Owen de Hap-House était redevenu Owen de Hap-House comme auparavant, mais aux yeux de la comtesse il n'avait pas cessé d'être héroïque en devenant malheureux. Se pourrait-il qu'il lui fût donné à elle d'adoucir cette infortune si noble? Hélas! non, pauvre comtesse, tes années sont contre toi. Les jeunes filles que la vanité a entraînées doivent en porter la peine, si elles retrouvent trop tard leurs illusions. N'es-tu pas comtesse?

Par moments, cependant, lady Desmond osait se demander encore : « Cela ne serait-il pas possible? » Et ce fut lorsqu'elle s'adressait cette question, peut-être pour la dix millième fois, qu'Owen Fitzgerald parut debout devant elle! Elle ne l'avait pas encore vu depuis sa dernière entrevue avec Clara, elle n'espérait plus guère le revoir, et, juste au moment où elle pensait à lui, il était là; ils étaient ensemble, — seuls ensemble, et la porte s'était refermée sur lui avant qu'elle se fût aperçue de sa présence.

« Owen Fitzgerald! » dit-elle en se levant précipitamment et en lui tendant les deux mains. Elle ne le fit point avec réflexion, mais par une spontanéité dont elle ne fut pas maîtresse. Elle avait pensé à lui avec tant de tendresse, qu'il était naturel que son accueil fût affectueux.

« Oui, Owen Fitzgerald, dit-il en prenant les deux mains qu'on lui offrait et les retenant pendant quelque temps. Après tout ce qui s'est passé entre nous, lady Desmond, je ne puis quitter le pays sans vous dire un mot d'adieu.

— Quitter le pays! s'écria-t-elle, et où allez-vous? »

Et, levant les yeux sur lui tandis que ses mains étaient encore dans celles du jeune homme, elle sentit qu'il n'avait jamais eu l'air aussi noble, aussi beau, aussi grand! Quitter le pays! Eh bien, pourquoi ne le quitterait-elle pas aussi? Qui pouvait la lier à ces murs odieux dans l'enceinte desquels elle avait été immolée pendant la meilleure moitié de sa vie?

« Où allez-vous? demanda-t-elle en le regardant d'un air presque égaré.

— Quelque part, bien loin, lady Desmond, dit-il; vous com-

prendrez, dans tous les cas, que Hap-House ne peut plus être une résidence convenable pour moi, ajouta-t-il.

— Et moi je déteste le pays entier, dit-elle ; je n'ai jamais été heureuse ici. Heureuse ! je n'ai jamais été que malheureuse. Que ne donnerais-je pas pour le quitter aussi !

— Il ne peut être intolérable pour vous comme il le sera pour moi. Vous avez si bien su où toutes mes espérances étaient concentrées, que je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi je dois quitter Hap-House. Je crois que j'ai été traité avec injustice, mais je ne désire pas que d'autres le pensent. Et quant à vous et moi, lady Desmond, quoique nous ayons été ennemis, nous avons été amis aussi.

— Ennemis ! dit-elle, j'espère que non, — et elle prononça ces mots avec tant de douceur qu'Owen fut frappé de la tendresse qu'ils exprimaient, quoiqu'il n'en comprît pas la portée : — je ne me suis jamais aperçue que vous fussiez mon ennemi, monsieur Fitzgerald, et je n'ai certainement jamais cessé d'être votre amie.

— Eh bien, nous étions en désaccord, si vous le voulez. Je croyais que vous m'enleviez tout ce qui, à mes yeux, donnait de la valeur à l'existence, et vous, vous pensiez...

— Je pensais que le rang, la fortune et la position étaient nécessaires au bonheur de Clara. Vous voyez que j'avoue mes fautes franchement. J'étais mercenaire, si vous le voulez, mercenaire pour ma fille. Je croyais savoir ce qui lui était nécessaire ; pouvez-vous en vouloir à une mère ?

— Elle m'avait fait une promesse. N'importe ; tout est fini désormais. Je ne suis pas venu pour vous faire des reproches, mais pour vous dire que je sais maintenant comment tout doit finir, et que je pars.

— L'eussiez-vous obtenue, Owen, dit la comtesse en le regardant attentivement ; l'eussiez-vous obtenue qu'elle ne vous aurait pas rendu heureux.

— Pour cela, c'était à moi d'en juger ; à moi et à elle. J'étais convaincu que le bonheur était là, et j'étais disposé à tout risquer dans cette épreuve ; il fut un temps où Clara aussi l'était. Mais n'importe ; il est inutile de parler de cela.

— Tout à fait inutile maintenant.

— J'avais pensé, — lorsqu'il était, comme on le disait, en mon pouvoir de rendre à Herbert son bien, — j'avais pensé... mais non... il y aurait eu de la bassesse à attendre le payement d'un acte de conscience. Tout est fini, et je n'ajouterai rien, pas un mot. Je suis venu vous dire adieu parce que nous avons été amis autrefois, lady Desmond. »

Amis autrefois! Pour lui c'était autrefois, mais pour elle ce n'était en quelque sorte que la veille. Il n'y avait guère plus de deux ans qu'elle connaissait Owen, et cependant Owen trouvait que cette connaissance avait fait son temps et devait se terminer. Elle aurait été si heureuse de croire qu'ils n'en étaient encore qu'au commencement! Mais il était là, impatient de prendre congé d'elle, et que devait-elle lui dire?

« Oui, nous avons été amis; vous avez été mon seul ami ici. Vous aurez peine à croire avec quels sentiments d'amitié sincère j'ai pensé à vous lorsque la mésintelligence entre nous, — s'il y avait mésintelligence, — était à son comble. Owen Fitzgerald, je vous ai aimé malgré tout cela. »

Aimé! Elle était si belle en parlant ainsi, si gracieuse, il y avait encore tant de charme dans toute sa personne, qu'il était difficile qu'Owen prît ce mot, venant de sa bouche, comme applicable à la simple amitié. Et cependant il le prit ainsi. Ils s'étaient tous aimés, — comme des amis doivent aimer, — et au moment où il allait partir, il plaisait à lady Desmond de s'exprimer ainsi. Il se sentit rougir, mais il n'était pas assez vain pour prendre le mot *aimer* dans son sens véritable.

« Alors nous nous séparerons en amis, dit-il assez paisiblement.

— Oui, nous nous séparerons, dit-elle en rougissant elle-même. — Oui, nous nous séparerons, et elle étreignit la main d'Owen entre les siennes, — et puisqu'il en est ainsi, je puis enfin tout vous dire. Owen Fitzgerald, je vous ai aimé, je vous ai voué tout l'amour dont une femme peut disposer. Je vous ai aimé et n'ai jamais aimé que vous. Attendez, attendez, s'écria-t-elle, comme il se disposait à l'interrompre; vous m'entendrez jusqu'au bout... et pour la dernière fois. Je vous ai aimé comme vous l'avez aimée elle peut-être..., comme elle n'aimera jamais. Mais vous ne direz pas que j'ai été égoïste. J'ai tâché de

vous éloigner d'elle parce que vous étiez pauvre et non parce que je vous aimais. Non, vous ne penserez jamais cela de moi, car, lorsque je vous ai cru riche et le chef de votre famille, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous la rendre. N'est-il pas vrai, Owen?

— Oui, je crois que vous l'avez fait, murmura-t-il, sachant à peine que répondre.

— Oui, oui, je l'ai fait. Que d'autres disent, s'ils le veulent, que j'étais égoïste pour ma fille; mais vous ne penserez pas que je l'ai été pour moi-même. J'ai envoyé chercher Patrick et lui ai dit de vous aller trouver. J'ai lutté comme les mères luttent pour leurs enfants. J'ai lutté pour arriver à oublier que je vous avais aimé. J'ai juré à deux genoux que je ne vous aimerais que comme mon fils, comme mon cher, cher fils. Oui, je l'ai juré, Owen, à genoux devant Dieu. »

Il se détourna pour essuyer ses larmes, et dans ce mouvement il arracha sa main de celles de lady Desmond. Mais elle le suivit et saisit de nouveau cette main qui s'arrachait aux siennes.

« Vous m'entendrez jusqu'au bout, dit-elle; ne le voulez-vous pas? Me refuserez-vous cela? Puis elle ajouta : Les choses changèrent encore de face et mon projet fut anéanti. Du reste, il valait mieux qu'il en fût ainsi, Owen; vous n'auriez pas été heureux avec le domaine de Château-Richmond.

— Je ne l'aurais jamais pris.

— Pour elle, elle se serait attachée à Herbert avec plus de force, maintenant qu'il était pauvre, qu'elle ne l'avait fait lorsqu'il était riche. En cela, elle est la fille de sa mère. Et alors... alors... Ah! ai-je besoin de rien ajouter? Vous comprenez tout maintenant. Si vous étiez devenu riche, j'aurais cessé de vous aimer; mais je ne cesserai jamais de le faire, maintenant que vous êtes redevenu Owen de Hap-House, comme vous nous l'avez fait dire ce jour-là. »

Elle se tut et, baissant la tête, elle baigna les mains du jeune homme de ses larmes. Si on le lui eût demandé le matin même, Owen aurait dit qu'il était impossible que la comtesse pleurât, et maintenant les larmes coulaient de ses yeux comme si elle eût été une pauvre jeune fille au cœur brisé. Elle en était une,

en effet; sa jeunesse avait été flétrie et retardée, mais non étouffée à jamais par le vieux comte à qui elle l'avait sacrifiée.

Elle avait tout dit, et elle restait là debout, continuant à tenir la main d'Owen dans les siennes, mais elle avait détourné la tête. C'était à lui de parler maintenant; et comment lui répondre?

« Chère lady Desmond... commença-t-il.

— Ah, Owen! nous allons nous séparer pour toujours, dit-elle; parlez-moi une fois, dans votre vie, comme si nous étions égaux. Ne pouvez-vous pas oublier pendant une minute que je suis comtesse de Desmond? »

Mary, comtesse de Desmond, tel était son nom et son titre.. Mais Owen avait été si peu familier avec ce nom, par lequel il ne l'avait jamais entendu appeler, que, dans sa confusion, il ne put se le rappeler. Et lors même qu'il se le fût rappelé, il n'aurait jamais pu se décider à lui dire simplement Mary, comme elle l'eût voulu.

« Oui, dit-il, il faut nous séparer; il m'est impossible de demeurer ici.

— Doublement impossible maintenant, répliqua-t-elle d'un ton presque de reproche.

— Oui, doublement impossible maintenant. Ne vaut-il pas mieux dire la vérité?

— Oh oui! je l'ai dite... trop franchement peut-être.

— Il faut que je m'éloigne, reprit-il, et je partirai immédiatement. Tout est prêt pour mon départ. Je ne veux pas rester ici pour entendre le son des cloches qui célébreront leur mariage. Je ne veux pas être montré au doigt comme l'homme qui a été trompé par tout le monde.

— Ah! que ne suis-je un homme aussi, pour partir et me créer une existence!

— Vous avez Desmond avec vous.

— Non, non, il partira aussi, naturellement il partira, et je serai complétement seule. Faut-il que je sois insensée pour n'en avoir pas encore pris mon parti!

— Ils seront toujours auprès de vous, à Château-Richmond.

— Ah! Owen, que vous comprenez peu les choses! Avons-nous été deux amies, ma fille et moi, alors que nous vivions

sous le même toit? Et maintenant qu'elle est là, vous imaginez-vous qu'elle s'occupera de moi? Je vous dis que vous ne la connaissez pas. Elle est bonne, excellente, dévouée, mais froide comme le marbre. Les pauvres la béniront. Elle fera gracieusement les honneurs de sa table; elle préviendra tous les désirs de son époux. Tout le monde la trouvera aimable... Eh bien! en douze mois, Owen, elle aurait pétrifié votre cœur.

— Il l'est déjà, je le crains, dit-il. Dans tous les cas, il le sera pour tous désormais. Adieu, lady Desmond.

— Adieu, Owen, et que Dieu vous bénisse. Mon secret sera en sûreté avec vous.

— En sûreté! il mourra avec moi. » Puis il embrassa la joue qu'elle lui présentait et la quitta.

Il avait été sévère. Elle lui avait montré son cœur à découvert, et il n'avait pas répondu par un seul mot à son amour. Il n'avait pas même dit qu'il aurait pu l'aimer, s'il n'avait déjà disposé de son cœur. Il n'avait fait aucune allusion à ses aveux, mais avait regardé son illusion comme monstrueuse, comme une chose dont il ne devait pas être parlé.

C'est du moins ce que se dit la comtesse après qu'il l'eut quittée. « A ses yeux je suis laide et ridée! » C'est ainsi que se traduisaient ses pensées; puis elle se leva et se dirigea vers une glace... Arrivée là, elle ne put se décider à se regarder. Elle retourna s'asseoir auprès de la fenêtre. Qu'importait-il désormais? Elle était condamnée à vivre là seule pendant le temps qu'il plairait à Dieu.

Alors regardant par la fenêtre, ses regards tombèrent sur Owen, qui traversait le parc à cheval. Son cheval marchait très-lentement et Owen ne semblait pas s'en apercevoir. A la fin, il tourna derrière le taillis auprès de la loge, et elle sentit qu'elle était seule ici-bas dorénavant. Ce fut la dernière fois qu'elle vit Owen Fitzgerald.

Malheureuse jeune fille, flétrie dans ta jeunesse par ce vieux comte indigne de toi, ou plutôt perdue par ta propre vanité!

J'ai fini mon histoire, et, sans l'usage auquel il faut se conformer, ce dernier chapitre aurait pu être supprimé. Dans tous les cas, je serai bref.

Si je n'avais point repoussé la mode de donner deux titres à un livre, — pensant que nul degré d'adresse sous ce rapport ne fera passer un mauvais livre pour bon, tandis qu'un bon livre sera reconnu comme tel sans aucun moyen de ce genre, — j'aurais pu appeler celui-ci : *Un Episode de l'année de la famine en Irlande*. A l'époque où cette histoire nous a amenés et où elle nous laissera, le mal était à son comble. Les terres commençaient à n'avoir plus de valeur, et la seule chose dont on s'inquiétât, c'était une quantité de nourriture suffisante pour tenir ensemble l'âme et le corps. Dans de telles conditions, il était difficile d'espérer.

Or l'énergie n'est pas possible sans l'espérance, et voilà pourquoi une telle apathie prévalut dans tout le pays. Ce n'est pas que ceux que cela concernait spécialement cessassent de travailler à combattre le mal. Les efforts consciencieux qui furent faits à cette époque étaient bien dignes d'éloges ; mais ils étaient faits presque sans espoir de succès et comme une affaire de conscience. C'était ce sentiment qui rendait si triste le séjour en Irlande à cette époque.

Au premier rang de ceux qui firent tous leurs efforts pour soulager la misère publique, nous devons placer notre ami Herbert Fitzgerald. Après son retour à Château-Richmond, il lui semblait qu'il devait reconnaître par quelque acte méritoire les faveurs dont la Providence l'avait comblé, et les meilleures actions de grâce qu'il pût offrir ne consistaient-elles pas en un dévouement assidu aux besoins des pauvres qui l'entouraient? M. Somers lui céda bientôt la présidence des Comités de Berryhill et de Gortnaclough... il fut généralement reconnu que les arrangements de Château-Richmond pour les soupes, les secours extérieurs et l'organisation du travail, pouvaient servir de modèle au sud de l'Irlande.

Le mariage d'Herbert n'eut lieu que six mois après l'époque à laquelle notre histoire nous a amenés. Des baronnets avec un revenu de douze mille livres sterling ne peuvent être mariés du jour au lendemain comme de simples mortels. Peut-être aussi jugea-t-on prudent, sans toutefois en rien dire à Herbert, de ne pas précipiter les choses tant que l'affaire des Mollett n'était pas terminée complétement. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Die

et M. Prendergast continuèrent à fouiller toutes les tanières, de peur que leur renard n'eût pas été poussé dans ses derniers retranchements. Mais, comme je l'ai dit, rien de ceci ne transpira à Château-Richmond. Personne en Irlande n'entretenait plus le moindre doute à ce sujet : sir Herbert prit son titre et reçut ses rentes des mains de M. Somers exactement comme si les Mollett père et fils n'eussent jamais existé.

Il s'écoula six mois avant la célébration du mariage, mais Clara passa la plus grande partie de ce temps à Château-Richmond. Lady Fitzgerald la considérait comme sa fille, et tante Letty comme sa nièce. Il y avait longtemps déjà que les jeunes filles la considéraient comme une sœur. Ainsi, elle resta dans la maison dont elle devait devenir la maîtresse, gagnant les cœurs de ceux qui devaient dépendre d'elle.

« Mais je préférerais rester avec vous, maman, si vous vouliez me le permettre, avait dit Clara à la comtesse qui faisait quelques arrangements avec elle pour qu'elle retournât à Château-Richmond. Il s'écoulera si peu de temps avant que je vous quitte pour tout à fait ! » — Et elle se plaça auprès de sa mère d'un air caressant ; elle eût été heureuse de la presser dans ses bras et de l'entretenir des événements qui se préparaient, comme une fille aime à le faire avec une tendre mère. Mais le cœur de lady Desmond était blessé, et elle préférait rester seule.

« Vous serez mieux à Château-Richmond, chère enfant ; vous y serez beaucoup plus heureuse, naturellement. Il n'y a pas de raison pour que vous reveniez dans cette sombre prison.

— Mais je serais avec vous, chère maman.

— Il vaut mieux que vous soyez maintenant avec les Fitzgerald ; et, quant à moi... je dois apprendre à vivre seule. A dire vrai, je l'ai appris, ainsi vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de moi. »

Clara fut découragée par le ton plus que par les paroles de la comtesse ; toutefois elle continua à regarder attentivement sa mère.

« Allez, ma chère enfant, dit la comtesse ; j'aimerais mieux être seule pour le moment. »

Et Clara partit ; mais elle trouva dur que même alors sa mère repoussât sa tendresse.

Lady Desmond ne pouvait être affectueuse avec sa fille. Elle aurait pu, du moins elle le croyait, avoir contemplé avec satisfaction le bonheur de sa fille, si celle-ci avait épousé Owen Fitzgerald,— sir Owen, comme il eût été alors. — Mais maintenant elle pouvait seulement se rappeler qu'Owen était perdu pour toutes deux, et perdu par la faute de sa fille. Elle ne haïssait pas Clara, non assurément; elle eût été disposée à faire toute espèce de sacrifice pour son bonheur. Mais elle ne pouvait la presser affectueusement contre son sein. Ainsi elle se renferma seule dans sa prison, comme elle l'appelait, et jeta un regard rétrospectif sur les erreurs de sa vie. Il valait autant pour elle regarder dans le passé que dans l'avenir, car quelle joie pouvait-elle désormais espérer?

Elle se départit cependant un peu de sa sévérité lorsque le moment du mariage approcha. Clara, cela va sans dire, fut mariée à Desmond-Court, et la nécessité de faire quelques préparatifs pour cette fête fut salutaire en elle-même. Mais on peut à peine donner le nom de fête à cette cérémonie; et Clara n'eut que deux demoiselles d'honneur, Mary et Emmeline Fitzgerald. Le jeune comte conduisit sa sœur à l'autel, tante Letty était présente, ainsi que M. Prendergast, qui était venu pour le contrat. M. Somers y assista aussi, et le mariage fut célébré par notre vieil ami M. Townsend. Hors ceux que nous venons de nommer, il n'y eut aucun invité à la noce de sir Herbert Fitzgerald.

Lord Desmond était là, et, au dernier moment, le mariage avait été retardé d'une semaine pour attendre son arrivée. Il avait quitté Oxford à la Saint-Jean, afin de voyager pendant deux ans environ avec Owen. Cela s'était fait à la demande du jeune comte, et Owen pendant quelque temps l'avait refusé, mais il avait fini par céder aux instances de son jeune ami et ils étaient partis ensemble pour la Norwége.

« Ils ont besoin de moi à la maison, dit le comte un matin.

— Ah oui! je me l'imagine.

— Savez-vous pourquoi? — Ils n'avaient jamais parlé de Clara depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre ensemble, et le comte n'osait pas prononcer son nom.

— Si je sais pourquoi! répliqua Owen; naturellement, je le

sais. C'est pour le mariage de votre sœur. Allez, mon ami ; à votre retour, nous parlerons d'*elle*. Je le supporterai mieux quand je saurai qu'elle est sa femme. »

Et il en fut ainsi. Pendant deux ans, lord Desmond voyagea avec Owen, et, ce temps expiré, Owen continua seul ses courses lointaines. Bien des années se sont écoulées depuis lors, et cependant il n'est jamais revenu à Hap-House. Les habitants du pays de Cork parlent de lui maintenant comme d'un homme qu'ils ont connu il y a longtemps. Celui qui avait loué sa maison a cessé d'être un étranger dans le pays, et la place laissée vacante par Owen a été remplie. La meute de Duhallow ne reconnaîtrait plus sa voix ; le coursier qui est dans l'écurie ne le suivrait plus pas à pas. Mais il y a encore une personne qui pense à lui, espérant qu'il lui sera donné de le revoir avant de mourir.

FIN.

A NOS LECTEURS.

En terminant *Château-Richmond*, nous croyons devoir prévenir les lecteurs de la *Revue Britannique* que nous avons acquis du même auteur le droit exclusif de publier la traduction du *Docteur Thorne*, roman considéré comme son œuvre la plus remarquable : mais nous ne commencerons cette publication qu'après celle d'*Une étrange histoire*, qui doit durer six mois. Nous ne connaissons encore de ce nouvel ouvrage que la première moitié, mais assez pour annoncer que, s'il se distingue de tous ceux qui l'ont précédé par l'*étrangeté*, cette étrangeté même n'est pas de nature à inspirer aucune défiance aux gens de goût.

ROMANS.

II

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

PAR L'AUTEUR

DE LA FAMILLE CAXTON, ETC.

CHAPITRE Ier.

En l'année 18.., je m'établis comme médecin dans une des plus riches de nos grandes villes d'Angleterre que je désignerai par l'initiale L***. J'étais jeune encore, mais j'avais acquis quelque réputation par un ouvrage qui n'a pas cessé, je crois, d'être une des autorités sur la matière dont il traite. J'avais fait mes études médicales à Paris et à Edimbourg. De ces deux illustres écoles j'avais apporté toutes les garanties d'une distinction future que les éloges des professeurs peuvent donner à l'ambition d'un étudiant. Reçu membre du Collége des médecins de Londres, je visitai les principales cités d'Europe avec des lettres de recommandation pour les hommes éminents de la science, comparant impartialement les théories et les méthodes de traitement, afin d'étendre mes connaissances et de les appliquer à une vaste pratique. C'était à Londres que je voulais définitivement me fixer. Mais avant que j'eusse terminé ce voyage préparatoire, mes projets furent changés par un de ces incidents qui décident de la destinée d'un homme tout autrement qu'il ne l'avait prévu. En traversant le Tyrol pour me rendre au nord

de l'Italie, je trouvai dans une petite auberge éloignée de tout secours médical un voyageur anglais atteint d'une inflammation aiguë des poumons et en un danger imminent. Je me dévouai à lui jour et nuit, jusqu'à ce que j'eusse le bonheur de le voir complétement guéri, ce qu'il fallait peut-être attribuer encore plus à mes soins assidus qu'à une médication active. Ce voyayeur était Jules Faber, docteur d'un grand talent comme pathologiste, qui s'était contenté d'exercer sa profession à L***, — où il était né, — mais dont la renommée s'étendait bien au delà du cercle de cette ville de province. J'avais justement profité de ses profonds ouvrages pour la spécialité de mes propres études. Il faisait une excursion dans le but de se donner de courtes vacances, et se disposait à reprendre le chemin de sa résidence habituelle avec une nouvelle provision de vigueur et de santé, lorsqu'il avait été ainsi frappé subitement. Ce malade rencontré ainsi par hasard devint l'auteur de ma fortune professionnelle. Il conçut une vive affection pour moi, d'autant plus vive peut-être qu'il était célibataire, et que le neveu à qui devait revenir sa richesse ne témoignait aucun désir d'exercer comme lui cet état par lequel elle avait été acquise. Ayant ainsi un héritier pour l'une et ayant cherché en vain un successeur pour l'autre, il résolut de fixer son choix sur moi. De sorte que, lorsque nous nous séparâmes, le docteur Faber me fit promettre de correspondre régulièrement avec lui, et il ne tarda à pas me révéler par lettres les plans formés en ma faveur. « Je me fais vieux, m'écrivait-il, mes forces ne suffisent plus à l'extension de ma pratique ; je ne saurais me décider à céder comme une clientèle commerciale les malades que je me suis accoutumé à regarder comme mes enfants. L'argent m'importe peu ; ce qui m'importe, ce qui me tient au cœur c'est l'humanité, dont j'ai été le serviteur, c'est la réputation que j'ai acquise. Je ne veux pas la compromettre par le choix de mon successeur. » Bref, il me proposa de venir à L*** en qualité de son coadjuteur pour succéder à sa clientèle deux années après, quand il se retirerait, comme c'était son intention.

Cette perspective de fortune s'offre rarement à un jeune docteur dans une profession encombrée par la concurrence. Pour moi, plus ambitieux de distinction que de fortune, dans l'offre

cordiale et généreuse qui m'était faite et qui mettait à mon service les trésors d'une longue expérience, il y avait la certitude de cette renommée que ne donne pas toujours la pratique d'une capitale.

Je me rendis donc à L***, où, avant l'expiration des deux années de notre association, le succès justifia le choix de mon noble ami et dépassa de beaucoup mes espérances. Je fus assez heureux pour effectuer quelques cures assez remarquables, et dans la carrière d'un jeune docteur c'est une belle chance que d'obtenir tout d'abord cette confiance que les malades n'accordent en général qu'à ceux qui leur sont recommandés par l'âge et l'expérience. Quelques circonstances particulières concoururent probablement aussi à la rapidité avec laquelle je fis mon chemin. Grâce aux avantages de la naissance et d'une fortune indépendante, je fus à l'abri du soupçon d'être un de ces parvenus qui ne cherchent dans la profession de médecin qu'un moyen de gagner leur vie. J'appartenais à une ancienne famille (une branche des Fenwicks, clan jadis puissant) qui possédait depuis plusieurs générations un beau domaine dans le voisinage de Windermére. Fils unique, j'avais hérité de ce domaine en devenant majeur, et je l'avais vendu pour payer les dettes de mon père, qui avait les goûts dispendieux d'un antiquaire collectionneur. Le surplus du prix de cette vente m'assurait une modeste indépendance, à part des émoluments d'une profession, et comme je n'étais pas légalement obligé de solder les dettes de mon père, j'obtins ce bon renom de désintéressement et de probité qui, en Angleterre, prévient le public en faveur de celui qui cherche le succès par le travail ou le talent.

Peut-être aussi reconnut-on d'autant plus volontiers le mérite que je pouvais avoir, qu'outre la médecine, j'avais consciencieusement étudié la littérature et les sciences, qui n'en sont que les accessoires. En un mot, la position sociale que je me fis vint en aide à ma réputation de médecin et imposa silence à cette jalousie qui ordinairement mêle quelque amertume aux joies du succès, qui parfois même parvient à l'arrêter.

Le docteur Faber se retira au terme des deux années convenues. Il alla voyager, robuste encore, conservant toute l'activité de son esprit et son ardente curiosité pour les sciences.

Pendant qu'il parcourait les pays étrangers, nous entretînmes ensemble une correspondance qui fut d'abord fréquente, qui languit peu à peu, et cessa tout à coup.

J'héritai de presque toute la clientèle que trente années de pratique avaient donnée à mon prédécesseur. Mon principal rival était un docteur Lloyd, homme de cœur et d'imagination, non sans talent, — si le talent peut exister là où le jugement est absent; non sans science, si la science peut conserver ce nom quand elle manque de précision, — un de ces esprits sans méthode et sans suite qui, en embrassant une profession, ne lui consacrent pas toute l'énergie et toute l'ardeur dont ils sont capables. Les hommes de cette trempe adoptent habituellement une routine mécanique, parce que dans l'exercice même de leur vocation ostensible leur imagination se porte plus volontiers vers des études plus attrayantes. C'est pourquoi, rarement hardis et inventifs dans leur état, — ils ne le sont souvent que trop en dehors de ce qui en forme la spécialité, ou s'ils s'y livrent à une nouveauté, c'est avec une ténacité opiniâtre et une passion extravagante, inconnues à ces savants plus sages qui l'examinent avec le calme philosophique, prêts à l'abandonner, à la modifier en partie ou à l'admettre complétement, selon que l'expérience confirme ou met au néant les conjectures et les hypothèses.

Le docteur Lloyd avait eu la réputation d'un savant naturaliste avant qu'on le reconnût comme passable médecin. Au milieu des privations de sa jeunesse, il avait réussi à former, à force de persévérance, un cabinet zoologique, dont les sujets, heureusement pour ses visiteurs, étaient empaillés ou embaumés. De ce que je viens de dire, on conclura aisément que les débuts du docteur Lloyd dans l'exercice de notre art n'avaient pas été brillants; mais, depuis quelques années, l'âge, plutôt que la pratique, lui avait peu à peu acquis cette autorité que le temps finit par donner au médecin d'un caractère respectable, qui n'inspire l'envie à personne et que tout le monde se sent porté à aimer.

Or, dans la ville de L***, il existait deux cercles de société bien distincts : l'un, celui des riches négociants et marchands; l'autre celui de quelques familles privilégiées habitant un quar-

tier de la ville éloigné des centres du commerce et appelé la Colline de l'Abbaye. Ces superbes aréopagites exerçaient sur les femmes et les filles des bourgeois inférieurs, auxquels toute la population de L***, excepté celle de la Colline, devait sa prospérité, la même influence mystérieuse que les belles dames de Mayfair et de Belgravia exercent, dit-on, à Londres, sur les habitants féminins de Bloomsbury et de Marylebone.

La Colline de l'Abbaye n'était pas opulente, mais elle était puissante par la concentration de ses forces en matière de patronage. La Colline de l'Abbaye avait sa marchande de modes, sa lingère, son confiseur, son boucher, son boulanger, son épicier. Le patronage de la Colline était comme le patronage de la cour, moins lucratif en lui-même qu'équivalant à un certificat solennel de mérite général. Les boutiques auxquelles la Colline de l'Abbaye accordait sa pratique n'étaient pas certainement les boutiques à meilleur marché, ni probablement les meilleures; mais elles étaient indubitablement les plus imposantes. Les propriétaires étaient d'une dignité pompeuse, les commis d'une politesse raffinée; ils n'auraient pu être plus dignes et plus gravement polis, s'ils avaient été des fonctionnaires de l'Etat et payés par un public dont ils auraient été les bienfaiteurs dédaigneux. Les dames de la ville basse (cette dénomination de la ville située au-dessous de la Colline remonte aux temps féodaux) entraient dans ces boutiques avec un certain respect et en sortaient avec un certain orgueil. Elles avaient appris là ce que la Colline honorait de son approbation ; elles avaient acheté là ce que la Colline avait acheté. C'est beaucoup en cette vie d'acquérir l'assurance que vous avez raison, quelque cher que cette conviction vous coûte.

La Colline de l'Abbaye avait toujours, entre autres objets de son patronage, désigné son propre médecin. Mais cette habitude était tombée en désuétude pendant la dernière année de la pratique de mon prédécesseur. Sa supériorité sur tous les autres médecins de L*** était devenue si incontestable, que, quoiqu'il fût spécialement le docteur de la ville basse, le chef de son hospice et de ses infirmeries, allié par sa naissance à ses principaux marchands, toutefois, comme la Colline de l'Abbaye était accidentellement sujette aux infirmités des simples mortels,

elle jugeait prudent de ne pas pousser le point d'honneur jusqu'au sacrifice insensé de la vie. Puisque la ville basse possédait un des plus fameux médecins d'Angleterre, la Colline de l'Abbaye résolut dans sa magnanimité de ne pas le faire écraser par un rival. La Colline de l'Abbaye daigna se laisser tâter le pouls par le docteur de la ville basse.

Lorsque mon prédécesseur se retira, j'avais eu la présomption d'espérer que la Colline continuerait à suspendre son droit normal de choisir son docteur, et me ferait la même faveur qui avait été faite à celui qui m'avait déclaré digne de succéder à ses honneurs. Cette présomption était d'autant plus excusable, que la Colline m'avait permis de visiter un assez grand nombre de ses malades, m'avait dit des paroles très-gracieuses à propos de la respectabilité de la famille Fenwick, et m'avait invité quelquefois à dîner, plus souvent encore à prendre le thé.

Mais ma vanité reçut un échec notable. La Colline de l'Abbaye déclara que le temps était venu de réveiller le privilége qu'elle avait laissé dormir, — qu'il lui fallait un docteur de son choix, — un docteur à qui il serait permis, il est vrai, de visiter la ville basse par des motifs d'humanité ou d'intérêt, mais qui rendrait ouvertement témoignage à la suzeraineté spéciale de la Colline, en fixant sa résidence sur ce vénérable promontoire... Une des habitantes de la Colline était miss Brabazon, demoiselle d'un âge incertain, mais d'une généalogie indisputable, ayant un petit revenu, mais un très-grand nez, la preuve, disait-elle plaisamment, qu'elle descendait d'Humphrey, duc de Glocester, avec qui, en dépit de la chronologie, je suis sûr qu'elle dînait souvent [1]. Ce fut elle qu'on chargea de me faire une ouverture diplomatique, pour savoir, sans compromettre trop la Colline, si je voudrais louer une antique maison où la tradition prétendait que les prieurs de l'Abbaye avaient vécu plusieurs siècles auparavant, appelée encore populairement la Maison de l'Abbé,

[1] Dîner avec le duc Humphrey est une expression proverbiale pour dire qu'on ne dîne pas du tout. Dans la vieille église de Saint-Paul, à Londres, était une nef appelée la Promenade du duc Humphrey (à cause d'un mausolée de Jean de Gand, où l'on croyait alors que reposait le duc Humphrey de Glocester); on disait de ceux qui s'y promenaient aux heures du dîner, qu'ils *dînaient avec le duc Humphrey*. A. P.

et située sur les limites de la Colline, auquel cas la Colline penserait à moi.

« C'est une maison bien vaste pour un homme seul, j'en conviens, me dit miss Brabazon avec candeur ; mais, ajouta-t-elle en m'adressant un regard oblique d'une alarmante douceur, lorsque le docteur Fenwick aura pris son rang véritable (une si ancienne famille) parmi NOUS, il ne restera pas longtemps seul, à moins qu'il ne le veuille bien.

Je répondis, avec moins de courtoisie que je n'aurais dû en mettre, que je ne songeais nullement à changer ma résidence pour le moment, et que si la Colline avait besoin de moi, la Colline m'enverrait chercher.

Deux jours après, le docteur Lloyd loua la Maison de l'Abbé, et la même semaine il fut proclamé le médecin de la Colline. Cette élection avait été décidée par la volonté souveraine d'une grande dame qui régnait sur le mont sacré, avec le nom et le titre de madame la colonelle Poyntz.

« Le docteur Fenwick, dit cette dame, est un jeune docteur habile et un gentleman, mais il se donne des airs ; la Colline ne tolère d'autres airs que les siens. D'ailleurs, c'est un nouveau venu. La résistance aux nouveaux venus, et, par le fait, à tout ce qui est nouveau, excepté les chapeaux et les romans, est un des articles du Code qui constitue les anciennes sociétés. En conséquence, c'est par mon avis que le docteur Lloyd a pris la Maison de l'Abbé. Le loyer en serait trop élevé pour ses moyens, si la Colline ne se sentait obligée par honneur à justifier la confiance qu'il a eue dans son patronage. Je lui ai dit que tous mes amis, quand ils auraient besoin d'un docteur, le feraient demander ; c'est ce que feront tous ceux qui sont mes amis Ce que fait la Colline, maintes personnes dans la foule là-bas le feront aussi : la question est donc résolue ! » Et elle fut résolue.

Le docteur Lloyd, ainsi pris par la main, étendit bientôt le cercle de ses limites au delà de la colline, qui n'était pas précisément une montagne d'or pour les docteurs, et il partagea avec moi, quoique à un degré comparativement inférieur, la pratique plus lucrative de la ville basse.

Je n'avais aucune raison de lui envier son succès, et je n'en fus pas jaloux. Mais, selon mes théories médicales, son dia-

gnostic était sans valeur et ses ordonnances surannées. Lorsque nous étions appelés ensemble en consultation, il était rare que nous fussions d'accord sur le mode de traitement. Il pensait sans doute que j'aurais dû avoir de la déférence pour son âge; mais je maintenais une doctrine qui, vérité pour les jeunes praticiens, n'est qu'un paradoxe pour les anciens : dans la science, selon moi, les jeunes étaient les anciens, parce que les jeunes sont les adeptes des dernières expériences de l'école, tandis que les anciens sont enchaînés à des dogmes que l'école enseignait quand le monde était d'un millier de siècles plus jeune.

Pendant ce temps-là, ma réputation faisait rapidement son chemin ; elle ne resta pas dans les limites de la localité. J'étais consulté même par des malades de la capitale. Je voyais enfin devant moi le but de mon ambition, de cette ambition qui avait séduit ma première jeunesse, décidé ma vocation et activé tous mes travaux, l'ambition de prendre un rang et de laisser un nom parmi ces grands pathologistes que l'humanité glorifie, dans sa reconnaissance.

Peut-être un succès plus étendu que celui qu'on obtient généralement à l'âge où j'étais dut-il augmenter cet orgueil intellectuel qui caractérisait principalement mon organisation morale et me semblait à moi le justifier. Quoique plein d'attention et de douceur pour les malades dont je soignais les souffrances, — ce qui est le devoir nécessaire de notre état, — je m'irritais de la contradiction de mes confrères, ou même de ceux qui, au nom de l'opinion générale, combattaient mes théories favorites.

J'avais épousé une école de philosophie médicale d'une sévérité rigide dans sa logique d'induction. Mon matérialisme méprisait l'intelligence de ces hommes crédules qui acceptaient avec une foi docile ce que leur raison ne pouvait expliquer. J'en appelais irrévocablement au BON SENS ! Sans aucune prévention contre les découvertes hardies ni contre les conjectures originales qui devancent quelquefois nécessairement les découvertes, je rejetais comme oiseuses toutes les hypothèses qui ne pouvaient supporter l'épreuve de l'expérience pratique.

Disciple de Broussais en médecine, j'étais le disciple de Condillac en métaphysique. Je croyais avec ce philosophe que

toutes nos connaissances sont dues à la nature, qui seule nous donne nos premières leçons, et que tout l'art de raisonner consiste à suivre la voie qu'elle nous a indiquée pour commencer. Mettant la philosophie naturelle à part des doctrines de la révélation, je n'attaquais jamais celle-ci, mais je prétendais que par celle-là aucun rationaliste exact ne pouvait arriver à prouver l'existence de l'âme comme troisième principe de l'être, également distinct de l'esprit et du corps. Que l'homme pût ressusciter, c'était là une question de foi et non d'intelligence. Je laissais la foi à la religion, et je la bannissais de la philosophie. Comment définir, avec une précision satisfaisante pour la logique, ce qu'il y a en nous qui doit revivre ? Est-ce le corps ? Nous savons que le corps reste dans sa tombe jusqu'à ce que, par un procédé de décomposition, ses parties élémentaires se mêlent à d'autres formes de la matière. Est-ce l'esprit ? Mais l'esprit n'est-il pas le produit de l'organisation physique aussi clairement que la musique de la harpe est le résultat du mécanisme instrumental ? L'esprit partage la décrépitude du corps dans l'extrême vieillesse ; et, au milieu de la vigueur de la jeunesse, une lésion soudaine du cerveau aurait pu détruire à jamais l'intelligence d'un Platon ou d'un Shakspeare. Mais le troisième principe, — l'âme, — ce quelque chose qui loge dans le corps et qui doit lui survivre, l'âme, dites-vous, où est-elle cachée cette âme qui échappe à l'œil de l'anatomiste ? Lorsque les philosophes essayèrent de la définir, ne furent-ils pas forcés de confondre sa nature et ses actes avec ceux de l'esprit ? Purent-ils la réduire au simple sens moral, variable selon l'éducation, les circonstances et la constitution physique ? Mais le sens moral lui-même chez les hommes les plus vertueux peut être supprimé par une fièvre. Telles étaient les idées que je maintenais à l'époque dont je parle, idées qui n'étaient certes ni originales, ni séduisantes ; mais je les maintenais avec autant d'obstination que si elles eussent été des vérités consolantes dont j'aurais fait le premier la découverte. J'étais intolérant pour ceux qui défendaient une doctrine contraire. Je les méprisais comme des esprits irrationnels ou je les détestais comme non sincères. Très-certainement, si j'avais accompli la carrière rêvée par mon ambition ; si j'étais devenu le fondateur d'une nouvelle école en

pathologie et résumé mes théories devant un auditoire académique, j'aurais ajouté une nouvelle autorité, quelque faible qu'elle eût pu être, à ces sectes qui circonscrivent les intérêts de l'homme dans cette vie terminée au seuil du tombeau.

Ce que j'ai appelé mon orgueil intellectuel pouvait bien être entretenu, plus que je n'aurais voulu en convenir, par cette confiance en soi-même que nous donne naturellement une notable proportion de forces physiques. La nature m'avait doué des muscles d'un athlète. Parmi les robustes jeunes gens de l'Athènes écossaise, j'avais été remarquable par mes prouesses gymnastiques. Les travaux de l'intelligence, et les anxiétés inséparables de la consciencieuse responsabilité d'un médecin, avaient fini par nuire aux jouissances de cette florissante santé, mais sans diminuer ma rare force musculaire. Je traversais la foule avec le pas ferme et la tête haute de l'antique champion des âges chevaleresques, qui, dans sa cotte de mailles, se sentait de force à lutter contre la supériorité du nombre. Ce sentiment d'une individualité doublement fière de sa haute raison et d'une vigueur physique sans égale, — individualité habituée à froisser les autres et n'ayant besoin du secours de personne, — explique suffisamment un caractère impérieux et des opinions arrogantes. J'ajoute que ce qu'il y avait en moi de ces deux défauts ne me nuisit nullement dans ma profession. Au contraire, cela ne fit que contribuer à imposer le respect et à inspirer la confiance, grâce aussi au calme de mes manières et à une figure qui ne manquait pas de cette dignité, expression de l'estime de soi-même.

CHAPITRE II.

J'étais depuis six ans établi à L****, quand je fus tout à coup entraîné à une controverse avec le docteur Lloyd. Juste au moment où cet infortuné confrère semblait être à l'apogée de sa fortune médicale, il eut l'imprudence de se proclamer non-seulement un partisan enthousiaste du mesmérisme comme méthode curative, mais encore un croyant de la réalité du somnambulisme clairvoyant, comme don inestimable de certaines

organisations privilégiées. Je fis une opposition sévère à ces doctrines, d'autant plus sévère peut-être, parce que, sur ces doctrines, le docteur Lloyd fondait un argument en faveur de l'existence d'une âme indépendante à la fois de l'esprit et de la matière. Il bâtissait là-dessus tout un système d'hypothèses physiologiques, qui, s'il était appuyé par les faits, se substituerait à tous les systèmes de métaphysique, à propos desquels la philosophie rationnelle daigne discuter.

Deux ans avant de devenir ainsi plutôt un disciple de Puységur que de Mesmer (car Mesmer avait peu foi à ce don de clairvoyance dont Puységur se fit, je crois, le premier apôtre audacieux), le docteur Lloyd avait eu la douleur de perdre sa femme, plus jeune que lui, et à laquelle il avait été tendrement attaché. Cette perte, en dirigeant ses espérances consolatrices vers un monde plus élevé que le nôtre, avait peut-être contribué à le rendre plus crédule sur ces phénomènes où il trouvait de nouvelles preuves d'une existence purement spirituelle. Assurément si, en contestant les principes d'un autre physiologiste, je m'en étais tenu à cet antagonisme loyal qui est bien permis aux deux champions d'une thèse scientifique, ne cherchant que la vérité chacun de leur côté, je n'aurais pas besoin de faire l'apologie de ma conviction sincère et honnête ; mais lorsqu'avec la condescendance bienveillante à l'égard d'un confrère plus jeune qui ignorait ces phénomènes qu'il niait, le docteur Lloyd m'invita à suivre ses *séances* et à être témoin de ses cures, mon amour-propre s'irrita ; je crus qu'il était temps de réduire au néant une doctrine que je déclarai un trop gros outrage fait au bon sens pour mériter la cérémonie d'un examen sérieux. J'écrivis donc un petit mémoire sur le sujet, dans lequel j'épuisai toutes les armes que l'ironie peut fournir au dédain. Le docteur Lloyd répliqua, et, n'étant pas un très-habile argumentateur, sa réplique peut-être lui fit-elle encore plus de tort que mon attaque. Dans l'intervalle, j'avais fait une enquête sur la moralité de ses clairvoyantes favorites. Je crus en avoir appris assez pour les traiter sans scrupule de friponnes avérées, et le docteur Lloyd de dupe mystifiée.

A très-peu d'exceptions près, la Ville basse se rangea de mon bord. La Colline avait paru disposée à se rallier autour de

son médecin outragé, en faisant de la dispute une question de parti où elle eût été cruellement battue, quand tout à coup la même dame souveraine, qui avait procuré au docteur Lloyd le sourire du Mont sacré, se prononça contre lui, et aussitôt le Mont sacré fronça le sourcil.

« Le docteur Lloyd, dit la reine de la Colline, est un homme aimable, mais évidemment *toqué* sur ce sujet. Les poëtes toqués peuvent n'être que meilleurs poëtes pour être toqués ; mais les docteurs toqués sont dangereux. D'ailleurs, en dissertant cette routine doctrinale qui lui avait valu les faveurs de la Colline et en troublant les esprits de la Colline par ses théories révolutionnaires, le docteur Lloyd a trahi les principes sur lesquels la Colline elle-même fait reposer sa base sociale. C'est de ces principes que le docteur Fenwick s'est fait le champion, et la Colline est tenue de le soutenir. Voilà qui décide la question. »

Et la question fut décidée.

Du moment où Mme la colonelle Poyntz eut ainsi donné le mot d'ordre, le docteur Lloyd fut démoli. Il perdit sa clientèle aussi bien que sa réputation. La mortification ou la colère provoquèrent une attaque de paralysie qui mit mon adversaire hors de combat et termina la querelle. Un obscur docteur Jones, qui avait été l'élève spécial et le protégé du docteur Lloyd, se présenta comme candidat à l'honneur de tâter le pouls et de faire montrer la langue à la Colline. La Colline ne lui accorda que peu d'encouragements. Elle suspendit une seconde fois son privilége d'élection, et, sans insister pour me faire changer de domicile, me fit appeler quand sa santé eut besoin d'une autre consultation médicale que celle de l'apothicaire. Elle m'invita de nouveau quelquefois à dîner, plus souvent à prendre le thé; de nouveau aussi, miss Brabazon m'assura, par un coup d'œil oblique, que ce n'était pas sa faute si je restais célibataire.

J'avais presque oublié la dispute qui m'avait valu un si éclatant triomphe, lorsqu'une nuit de l'hiver je fus réveillé par un message du docteur Lloyd, frappé d'une seconde attaque quelques heures auparavant; il avait, en recouvrant ses sens, exprimé un ardent désir de consulter le rival qui lui avait été si funeste. Je m'habillai à la hâte et courus à sa demeure.

C'était une nuit de février; sur la terre régnait un froid pi-

quant, dans l'air, une lune mélancolique et pâle. J'avais à gravir la Colline de l'Abbaye par une ruelle escarpée entre de hautes murailles. Je franchis d'imposantes grilles toutes grandes ouvertes et pénétrai, dans le jardin au milieu duquel s'élevait l'antique maison de l'Abbé. Au bout d'une courte avenue, le sombre et lugubre édifice se dégagea d'un groupe d'arbres aux rameaux dépouillés de feuilles, la lune illuminant de ses froides lueurs les angles aigus et les cheminées. Une vieille servante me reçut à la porte : sans prononcer un mot, elle me précéda à travers un long vestibule à voûtes basses, et par un escalier en bois de chêne noir, jusqu'à un large palier où elle s'arrêta un moment pour écouter. Tout autour du vestibule, de l'escalier et du palier, se dressaient les dépouilles mortelles et les squelettes de ces animaux sauvages dont le docteur naturaliste avait fait collection. Là où je m'arrêtai avec la vieille, le terrible anaconda montrait les mâchoires de sa gueule béante, et les anneaux de sa queue se déroulaient sur les degrés tortueux de l'escalier massif. Aux murailles lambrissées pendaient des vitrines, garnies de grotesques momies, imparfaitement éclairées par le rayon que la lune glissait à travers les carreaux d'une obscure croisée et par la chandelle qui fumait dans les mains de mon guide. Bientôt la vieille, se retournant vers moi, me fit signe de la suivre, et je la suivis en effet jusqu'à la chambre du malade entre un double rang d'oiseaux gigantesques, d'ibis, de vautours et d'aigles de mer qui me regardaient avec la fausse vie de leurs yeux de verre.

En entrant, je compris tout d'abord que mon art était impuissant pour celui qui m'appelait.

Les enfants du veuf paralysé étaient groupés autour de son lit, l'aîné paraissant âgé de douze ans environ, le plus jeune de quatre. Une petite fille,—la seule de son sexe, — s'était suspendue au cou de son père, la tête penchée sur son sein et remplissant la chambre de ses sanglots.

Au moment où je franchis le seuil, le docteur Lloyd releva sa tête inclinée sur sa petite fille éplorée, et fixa sur moi un regard d'étrange satisfaction que je ne pus interpréter. Je m'avançai sans bruit et lentement vers son chevet : il pressa de ses lèvres la blonde chevelure dont les boucles lui couvraient la poitrine,

fit signe à une garde-malade, debout auprès du lit, pour qu'elle enlevât l'enfant, et d'une voix distincte, qui me surprit dans la bouche d'un homme que glaçait déjà la froide étreinte de la mort, il ordonna qu'on sortît de la chambre. La garde et les enfants obéirent dans un silence triste, excepté la petite fille, qui, emportée dans les bras de la garde, continuait à sangloter, comme si son cœur allait se briser.

Je n'étais pas préparé à une scène si douloureuse ; elle me toucha vivement. Mes yeux suivirent ces enfants qui allaient sitôt devenir orphelins, lorsqu'ils disparurent l'un après l'autre, dans la froide obscurité, parmi les formes inanimées de la création animale, au delà de la chambre. A peine le dernier enfant fut sorti que la porte se ferma en criant sur ses gonds ; je promenai tristement mes regards autour de moi avant de pouvoir les fixer sur ce moribond auprès duquel j'étais debout avec toute cette santé florissante qui avait entretenu mon orgueil doctoral.

Ce moment suffit pour graver dans ma mémoire en traits ineffaçables l'aspect des lieux. Un rideau fané à demi tiré sur une large fenêtre, y laissait pénétrer la lune, dont la clarté, répandue sur le parquet comme un blanc linceul, allait se perdre sous les ténèbres du lit de mort. Le plafond était bas et paraissait plus bas encore à cause de l'intersection de lourdes solives que j'aurais pu toucher en levant la main. Une longue bougie, placée au chevet du malade, exhalait une flamme vacillante, et le feu de la cheminée, à peine rallumé par le combustible récemment jeté sur sa grille, projetait plus de fumée que de lumière sur les ombres dont j'étais environné.

Soudain, je sens mon bras saisi. De sa main gauche (la vie avait déjà déserté tout le côté droit), le moribond m'attire à lui jusqu'à ce que ses lèvres touchent presque mon oreille ; d'une voix tantôt ferme, tantôt haletante et sifflante, il me dit :

« Je vous ai appelé pour vous faire contempler votre ouvrage. Vous avez frappé ma vie au moment où elle était le plus nécessaire à mes enfants et le plus utile aux hommes. Si j'avais vécu quelques années de plus, mes enfants auraient atteint l'âge viril, à l'abri des tentations de la misère et de l'humiliation d'une charité étrangère. Grâce à vous, ils vont être des orphelins

sans pain. Des êtres, vos semblables, affligés de maladies pour lesquelles votre pharmacopée n'avait pu rien faire, venaient me demander un soulagement et le trouvaient avec moi. L'effet de l'imagination ! disiez-vous. Qu'importe, si je faisais de l'imagination un auxiliaire pour guérir ? Votre ironie a ravi à ces êtres souffrants leur dernière chance... Ils n'auront plus qu'à souffrir et à mourir. M'avez-vous cru dans l'erreur ? Vous saviez du moins que mon but était la recherche de la vérité. Vous avez employé contre votre confrère des drogues venimeuses et une sonde empoisonnée. Regardez-moi. Etes-vous satisfait de votre œuvre ? »

Je voulus reculer et délivrer mon bras de l'étreinte du mourant. Je vis que je ne l'aurais pu sans un effort qui eût hâté son dernier instant. Ses lèvres s'approchaient de plus en plus de mon oreille :

« Homme orgueilleux, vantez-vous donc d'avoir apporté un talent épigrammatique au service de la science. La vraie science est indulgente pour tous ceux qui soumettent leurs conjectures à l'expérience. Vous êtes de la trempe des inquisiteurs : vous criez à la profanation de la vérité quand vos dogmes sont mis en question. Dans votre présomption, vous avez cru mesurer le domaine de la nature, et là où votre vue s'est trouvée bornée, là aussi, avez-vous dit, doit s'arrêter la nature. Dans votre fanatisme exclusif, vous lapideriez celui qui, par ses découvertes, annexant de nouvelles provinces à la mappemonde, déplacerait les jalons de vos limites arbitraires. Eh bien ! de justes représailles vous attendent. Dans ces mêmes espaces que votre myopie a dédaigné d'explorer, vous serez égaré et perdu. Chut ! Je les vois déjà. Les fantômes viennent en murmurant se grouper autour de vous. »

La voix du moribond s'arrêta brusquement. Son regard vague et hagard devint fixe ; sa main relâcha son étreinte et sa tête retomba sur l'oreiller. Je me glissai hors de la chambre. Je rencontrai sur le palier la garde et la vieille servante. Heureusement, les enfants n'y étaient pas. Mais j'entendis les sanglots de la petite fille qui devait être dans une pièce voisine.

« Tout est fini, » dis-je à mots précipités en m'adressant à la garde. Je passai sous la gueule du gigantesque anaconda. Je

descendis au jardin, repris le chemin par lequel j'étais venu entre les murailles de la sombre ruelle, retraversai les rues éclairées par la pâle lumière de la lune, et rentrai dans ma demeure solitaire.

CHAPITRE III.

Je fus quelque temps avant de pouvoir affaiblir l'impression produite sur moi par les paroles et les regards de cet agonisant.

Ce n'était pas que ma conscience m'adressât aucun reproche. Qu'avais-je fait? Dénoncé ce qui, d'après mon opinion et celle de la plupart des hommes sensés, médecins ou non, n'est qu'une des illusions dont le charlatanisme profite avec l'aide de l'ignorante crédulité. Etais-je à blâmer pour avoir refusé de traiter, avec le grave respect dû aux découvertes attestées de la vraie science, une prétendue influence semblable à la fabuleuse vertu des sorciers? Devais-je descendre de la chaire philosophique pour examiner si une somnambule pouvait lire un livre ouvert entre ses épaules, ou nous dire à L*** ce qu'un ami à nous faisait en ce moment aux antipodes?

Quoique le docteur Lloyd lui-même pût être un digne et honnête homme, un croyant sincère qui ne demandait aux autres que la même crédulité qu'il avait pour ces folles visions, les plus honnêtes gens ne méritent-ils pas le ridicule auquel ils s'exposent en sacrifiant leur propre bon sens? Pouvais-je prévoir qu'une satire si justement provoquée infligerait une blessure si profonde? Etais-je inhumain et barbare parce que l'antagoniste que j'avais réfuté était d'une susceptibilité morbide? Non, ma conscience ne m'adressait aucun reproche et le public ne fut pas plus sévère que ma conscience. Le public avait été avec moi dans la controverse. Le public — ignorant les accusations exprimées par le vaincu à son lit de mort, le public sut uniquement que j'étais allé lui rendre visite dans sa dernière heure; le public me vit au convoi qui le transportait à son tombeau; il exalta le zèle avec lequel je proposai une souscription pour ses enfants orphelins et la générosité que je montrai en souscrivant moi-même une somme assez forte relativement à mes moyens.

A cette somme libérale ne se borna pas ma sympathie pour cette malheureuse famille. Les sanglots de la pauvre petite fille me déchiraient toujours le cœur; sa douleur, plus vive que celle de ses frères, me semblait le pressentiment d'épreuves plus difficiles que les leurs alors que l'heure viendrait pour elle de livrer la bataille de la vie. En conséquence, prenant toutes les précautions qui pouvaient dissimuler la main de son bienfaiteur, je lui attribuai personnellement une somme dont les intérêts accumulés jusqu'à ce qu'elle fût d'âge à se marier pourraient lui assurer une petite dot, ou, si elle restait fille, un revenu pour la mettre à l'abri des tentations de l'indigence et des amertumes d'une condition servile.

On fut d'abord surpris d'apprendre que le docteur Lloyd était mort pauvre, car dans ses dernières années il avait reçu des honoraires assez considérables et il était loin de vivre en dissipateur; mais peu de temps avant la date de notre controverse il s'était laissé persuader de remettre toutes ses économies au frère de sa défunte femme, associé d'un banquier de Londres. Cet homme trompa sa confiance et prit la fuite en emportant les fonds à lui prêtés. Le docteur Lloyd n'était venu à son aide que par souvenir de sa femme; le même sentiment d'affection conjugale lui fit garder le silence sur la cause de sa perte d'argent. Ce furent ses exécuteurs testamentaires qui divulguèrent la mauvaise foi de celui que la victime eût voulu généreusement préserver d'une nouvelle disgrâce.

Un marchand riche et patriote de L*** acheta, pour en faire hommage à la ville, le musée d'histoire naturelle formé par le docteur Lloyd et la somme obtenue par ce moyen, ajoutée à celle de la souscription, suffit non-seulement à solder les dettes que laissait le défunt, mais encore à assurer à ses enfants orphelins le bienfait d'une éducation qui permît du moins aux garçons d'entrer convenablement armés dans cette arène des jeux de la fortune, où la déesse qui y préside est si peu aveugle que nous voyons, à chaque tour de sa roue, la richesse et les honneurs passer des faibles mains de l'ignorance et de la paresse aux mains plus fermes de l'industrie et du savoir.

Enfin, un parent qui habitait un comté éloigné se chargea de ces orphelins et ils disparurent de L***, où la mémoire de

leur père s'effaça au milieu des préoccupations journalières d'une population commerciale.

Un individu, un seul, sembla partager et poursuivre la rancune avec laquelle l'infortuné docteur m'avait maudit à son lit de mort. Cet habitant de L*** s'appelait Vigors. Il était son parent et avait été, dans la classe à laquelle il appartenait, le plus remarquable des partisans de mon antagoniste dans notre controverse.

M. Vigors n'était pas un savant, mais ce n'était pas un homme illettré. Il jouissait de cette considération que le monde accorde à une instruction ordinaire, lorsqu'elle est accompagnée d'un caractère qui se pique d'une moralité austère. Sa passion dominante était de juger les autres. Membre de la justice de paix, il était le plus actif et le plus rigide des magistrats que la ville de L*** eût jamais connus.

M. Vigors parla d'abord de moi avec beaucoup d'amertume, m'accusant d'avoir ruiné ou même tué son ami par les formes acerbes et peu charitables que j'avais apportées, disait-il, dans ce qui aurait dû être l'examen sincère et sans prévention d'une simple question scientifique. Mais ne trouvant aucune sympathie dans cette dénonciation, M. Vigors eut la prudence discrète de ne pas la répéter, se contentant, lorsqu'on prononçait devant lui mon nom avec éloge, de hocher la tête d'un air solennel et de prononcer une ou deux phrases d'oracle, comme: *Le temps le fera bien voir*, ou *Tout est bien qui finit bien*. M. Vigors cependant fréquentait peu les salons de la ville. Il avait, disait-il, des goûts domestiques... ; il aurait dû dire des goûts insociables. Homme roide, empesé dans sa propre estime, il pensait que la dignité de son rang n'était pas assez reconnue par les marchands de la ville basse, ni sa supériorité intellectuelle assez admise par les exclusifs de la Colline. Il réservait donc presque toutes ses visites aux maisons des campagnards du voisinage, parmi lesquels sa réputation de magistrat d'accord avec son extérieur solennel, le faisait considérer comme un de ces oracles à qui on veut bien accorder le respect qu'ils vous demandent, à condition qu'ils ne vous le demanderont pas trop souvent. Il ouvrait lui-même sa maison trois fois par semaine, mais à un petit nombre d'élus qui accep-

taient d'abord son dîner et puis ses leçons d'électro-biologie.

L'électro-biologie était naturellement la distraction spéciale d'un homme qui ne se plaisait dans aucun commerce où sa volonté n'était pas imposée aux autres. Il n'invitait donc à sa table que des convives de qui il pouvait exiger l'abnégation de leurs sens, et prêts à dire : « Ce bœuf est de l'agneau, » ou : « Cette eau-de-vie est du café ! » selon que leur hôte voulait le leur faire dire. Pourquoi ne l'auraient-ils pas dit, tant qu'on leur servait en substance comme en idée le bœuf et l'agneau, le café et l'eau-de-vie ? Je ne rencontrai donc pas souvent M. Vigors dans les salons où je passais mes soirées de temps en temps. J'entendais parler de son inimitié comme un homme en sûreté dans sa maison entend siffler le vent au dehors. Si nous passions à côté l'un de l'autre dans les rues, il relevait la tête (c'était un petit homme marchant sur la pointe des pieds) et il me regardait avec les sourcils froncés de l'antipathie; moi, du haut de ma stature, je laissais tomber sur le petit homme et ses sourcils froncés l'affable sourire d'une suprême indifférence.

(La suite en décembre.)

POÉSIE.

—

L'Hercule d'Euripide après dîner.

H. Ecoute-moi : tout homme à la mort est soumis.
Elle arrive à toute heure, et s'il doit être encore
Un lendemain pour nous, chacun de nous l'ignore.
Où nous mène le sort, variable, inconstant,
Nul maître ne l'enseigne et nul art ne l'apprend.
Ma leçon, sois-en sûr, est profitable et bonne :
Sois joyeux, bois ! Le jour, l'instant qu'un Dieu te donne
Est seul à toi... le reste appartient aux destins.
Aime Vénus, déesse aux bienfaits souverains,
Dont l'approche embellit et pare toute chose !
Laisse là le souci, ce compagnon morose,
Et si, dans mes discours, ainsi que je le croi,
Tu trouves du bon sens, sois heureux comme moi !
Fais trêve à ton chagrin ; faut-il qu'il s'éternise ?
Viens, franchis cette porte et bois, je l'autorise ;
Bois avec moi, le front couronné de ces fleurs !
J'en parle sciemment ; oui, tes sombres vapeurs
Vont fuir, se dissiper au bruit des coupes pleines !
Hommes, pensons, vivons selon les lois humaines !
La vie, à l'homme triste, inquiet, sans repos,
Au lieu d'être la vie, est le plus grand des maux !

(Scène d'*Alceste*. Extrait de *la Grèce tragique*, traduit en vers par Léon Halévy, 3e série.)

CORRESPONDANCES

DE LA REVUE BRITANNIQUE

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

I.

CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE.

LES FÊTES DU COURONNEMENT A KÖNIGSBERG.

Königsberg, le 14 octobre 1861.

Parti de Berlin avant-hier matin, je suis arrivé hier à onze heures du soir à Königsberg, au moment même où entrait en gare le train qui amenait le prince héréditaire et les autres princes de la famille royale. Une foule compacte les attendait et les salua de hurrahs si nombreux que, si ma modestie ne s'y fût opposée, j'aurais pu en prendre ma bonne part sans faire aucun tort à Leurs Altesses. Mais je m'en suis bien gardé, car, outre ma modestie, je devais encore ménager mon incognito. En effet, sous ce rapport, je voyage comme un prince, et même mieux qu'un prince, puisque je ne crains pas d'être trahi à chaque instant par les ovations indiscrètes des populations ou des bourgmestres.

Ce n'est pas une raison, j'espère, parce que me voilà à Königsberg depuis douze heures, pour que je sois tenu de me mettre immédiatement en quête d'un *Guide*, et de vous faire,

d'après un Joanne quelconque, une longue description de tout ce que je n'ai pas encore vu dans cette seconde capitale de la Prusse. Tous les correspondants des journaux quotidiens ont déjà fourni à leurs feuilles respectives cette *copie* géographique (jamais le mot *copie* ne fut plus vrai qu'ici), et pour peu que vous désiriez faire connaissance avec le Prégel *aux flots liquides*, le Kneiphof, Loebenitz et la vieille ville, lisez, à défaut de *Guide,* la première lettre adressée à son directeur par le correspondant du premier journal de Paris qui vous tombera sous la main. Cependant gardez-vous de prendre au pied de la lettre tout ce qu'il prétendra vous apprendre. Tel vous dira, par exemple, que les fortifications de Königsberg tombent en ruine, parce qu'il l'aura lu dans son *Guide,* mais le malheur veut qu'en 1853 ces fortifications aient été entièrement remises à neuf, ce qu'on n'a pas fait pour tous les *Guides,* excepté ceux de Joanne.

Donc je vous fais grâce de ma prose descriptive, et je me contente de cette simple remarque, à savoir, qu'en sa qualité de place forte, ce n'est pas par un excès d'animation et de gaieté que brille d'ordinaire la bonne ville de Königsberg. Mais, semblable aux avares en goguette, elle en prend aujourd'hui pour longtemps, et les bourgeois du lieu se rediront, sans se lasser, l'éclat, les joies et la magnificence de ces fêtes jusqu'au prochain couronnement, qui aura lieu sans doute dans cent soixante ans, puisqu'il y a maintenant un *précédent* en faveur de cette période de trente-deux lustres complets. On vivra sur ce souvenir comme la marmotte sur sa graisse, et dans le premier quart du vingt et unième siècle on se livrera de nouveau à une gaieté immodérée en l'honneur du Guillaume ou du Frédéric de ce temps-là. Heureuses gens qui savent ménager leurs émotions et préparent de longue main leurs plaisirs avec la même patience qu'ils édifient les cathédrales! Mais, sans nous occuper de ce lointain avenir, ce qui serait un vol fait à des chroniqueurs dont les arrière-grand'mères sont encore à naître, occupons-nous du présent.

Or, le Königsberg d'à présent ressemble, depuis deux jours, à une mer dans laquelle des fleuves de waggons viennent verser sans cesse leurs flots de voyageurs; les rues sont littéralement

inondées par ce déluge d'étrangers de tous pays, sans compter les nationaux, et, comme j'ai le malheur de n'être pas égoïste, je me demande avec quelque inquiétude, bien que mon gîte soit assuré, où tout ce monde va s'abriter. Les maisons pavoisées, avec leurs fenêtres garnies de têtes, semblent dire aux passants : « Promenez-vous tant que vous voudrez, mais n'entrez pas ici, il n'y a plus de place pour vous ! »

Lasciate ogni speranza . . . . de vous loger,
Voi ch' entrate . . . . dans Königsberg !

Et les maisons ne mentent pas, toutes les places sont prises coûte que coûte. L'envoyé de Grèce, baron Sina, paye, pour un étage avec cinq fenêtres donnant sur la rue, 700 thalers ; or, le thaler valant 3 fr. 75 c. Barême nous apprend que 700 thalers font en monnaie française 2,625 francs. Le duc d'Arenberg, pour plusieurs chambres de moyenne grandeur, a dû compter 400 thalers, soit 1,500 francs. Quant au duc de Magenta, notre représentant, il paye pour son hôtel la somme énorme de 60,000 francs. La moindre chambre coûte aussi cher qu'un petit appartement à Paris ; j'entends un appartement pour l'année. Heureux les propriétaires qui, sachant renoncer, en pareille circonstance, au spectacle coûteux des grandes cérémonies historiques, se résignent philosophiquement à se faire payer pour huit jours un an ou deux de loyer. Le déluge d'étrangers se change pour eux en pluie d'or, et cette honnête Königsberg, malgré son rigorisme luthérien et sa modestie toute chrétienne, se laisse traiter par ses hôtes comme Danaë la païenne par ce païen de Jupiter. Que doit dire le vieux Kant, l'homme méthodique par excellence, si du fond de son tombeau il peut voir cette saturnale, cet envahissement du foyer domestique par monseigneur l'Argent ; s'il peut entendre le bruit confus de la foule qui encombre les rues de sa ville natale, et jusqu'à sa petite promenade favorite, la paisible allée de tilleuls, qu'on nomme encore, en souvenir de lui, l'*Allée du Philosophe ?* De son vivant, il y venait chaque jour à deux heures et demie précises, suivi de son fidèle serviteur, le vieux Lampe, et tout en aspirant un air réparateur, il rêvait aux nou-

mènes et aux phénomènes. Il lui serait difficile, je crois, malgré sa puissance d'abstraction, d'y méditer en ce moment, tant il s'y croise d'idiomes divers, de sons mêlés, de conversations de tout genre. En passant ce matin dans cette allée célèbre, je faisais une réflexion que bien d'autres sans doute auront faite comme moi. N'est-ce pas, me disais-je, une singulière ironie du sort que, dans la ville même où vécut cet impitoyable démolisseur qui, selon l'expression pittoresque d'Henri Heine, *enlevait le ciel d'assaut et en passait toute la garnison au fil de l'épée*, une foule immense et enthousiaste se rassemble, plus d'un demi-siècle après sa mort, pour voir un roi se couronnant au nom du droit divin? Il faut donc croire que, malgré la terrible épée de Kant, la *garnison* n'est pas morte, et que l'on peut chanter encore, avec l'espoir d'être entendu là-haut : *Gloria in excelsis Deo!* Mais laissons dormir en paix ce mort immortel, et parlons des vivants.

Ce matin, au point du jour, j'étais sur pied et je m'aventurais à travers la ville. Quel fut mon étonnement en trouvant les rues déjà pleines d'une foule compacte qui, depuis plus de six heures, attendait de pied ferme l'entrée du roi! Dans les endroits où ils pensaient avoir les plus beaux points de vue, s'installaient non sans peine les dessinateurs anglais envoyés par *l'Illustration* de Londres et par la reine Victoria. Je n'ai pas aperçu ceux qu'a envoyés également *l'Illustration* de Paris. Sans doute ils sont du côté de la porte de Brandebourg.

Dès neuf heures, des tribunes décorées avec goût, mais plus gracieuses qu'imposantes, se garnissent d'un public d'élite dont le beau sexe, en grande toilette, forme la majorité. Les rues regorgent de monde, toutes les fenêtres sont occupées, et l'on aperçoit même jusque sur les toits escarpés des vieilles maisons à pignon d'intrépides curieux qu'aucun danger n'arrête lorsqu'il s'agit de voir passer un roi.

Entre la porte de Brandebourg et l'arc de triomphe, sont disposées à droite et à gauche de longues tribunes couvertes de toiles blanches. Sur celle qui est à doite de la porte par où doivent entrer Leurs Majestés, se tiennent les cinquante jeunes filles en robes blanches qui figurent dans toutes les solennités de ce genre; auprès d'elles, sur la même tribune, sont les au-

torités communales en corps; sur celle de gauche prennent place un certain nombre de dames appartenant aux familles des fonctionnaires de la ville. La disposition du terrain est on ne peut plus favorable à l'effet pittoresque de la fête. Le fond du tableau est formé par les remparts des fortifications garnis d'innombrables spectateurs, et par la porte de Brandebourg, dont le style gothique s'harmonie on ne peut mieux avec le caractère de la cérémonie. A cent cinquante pas environ de cette porte est élevé l'arc de triomphe. Il a soixante pieds de haut sur autant de large et vingt de profondeur; sa plate-forme est ornée de huit couronnes dorées, et sur l'attique se détachent les armes du roi et celles de la reine, avec une inscription latine en lettres d'or signifiant : Vive Hohenzollern! Cet arc de triomphe, d'un aspect imposant, à trois arcades, et dans le prolongement de chacune des deux arcades latérales s'étendent les tribunes. Des députations des autorités communales, composées de douze conseillers municipaux et de six membres du collége échevinal, ayant à leur tête les deux bourgmestres, et les présidents de la Société du commerce, se rendent en voiture à Schönbusch, à un bon quart de lieue de Königsberg, pour y saluer Leurs Majestés dans les salons de la villa Hartung, où personne autre n'est admis. Le roi, entouré de ses aides de camp, de tous les princes de la famille royale et du premier président Eichmann, reçoit les députations. Après quoi Sa Majesté, le prince héréditaire et les princes de la famille royale montent à cheval, et le cortége se forme dans l'ordre suivant : d'abord la corporation des bouchers à cheval, avec drapeau et timbales. Ses membres, coiffés du tricorne, portent des habits bruns et ont le sabre à la main. La vaillante conduite de cette corporation, qui combattit à cheval dans une bataille du grand Electeur, bataille où elle gagna les timbales que nous lui voyons aujourd'hui, lui valut de la part du prince le droit de marcher en tête du cortége chaque fois qu'un souverain entrerait à Königsberg pour son couronnement. Vient ensuite le premier escadron du troisième régiment de cuirassiers, avec son étendard et ses trompettes sonnant l'air national; derrière cet escadron s'avancent deux écuyers précédant le roi, qu'entourent les princes de sa maison et sa suite militaire. Le roi porte, ainsi

que les princes de la famille royale, le grand uniforme de général, le casque, le collier et le grand cordon de l'ordre de l'Aigle noir. Il est suivi de deux autres écuyers qui précèdent la splendide voiture de cérémonie attelée de huit chevaux, et dans laquelle se trouve la reine. En face de Sa Majesté est assise la grande maîtresse de sa maison, Mme la baronne de Bülow (nièce d'Alexandre de Humboldt). A la portière de droite se tient le lieutenant général de Willisen, grand écuyer du roi, et à celle de gauche, le général de Dankbahr, gouverneur de Königsberg. La reine porte une robe moirée de couleur claire, une mantille d'hermine et un chapeau à plumes blanches. Derrière elle viennent à cheval les généraux présents, les aides de camp de service de Sa Majesté et des princes du sang; quatre voitures de la cour avec la suite de la reine, et dix autres voitures conduisant les députations de la ville.

Dès que le roi parut à la porte, on entendit tonner les canons des remparts, mais il s'éleva de la ville un hourrah si formidable qu'il couvrit presque la voix des canons; en même temps les cloches sonnaient à grandes volées. Sur la tribune de droite, les cinquante jeunes filles en robes blanches à traîne, avec des écharpes aux couleurs de Prusse et de Weimar, se forment en demi-cercle; elles jettent des fleurs sous les pas du roi, et, lorsque Sa Majesté arrive à hauteur du milieu de la tribune, Mlle Rosenkranz, fille du recteur actuel de l'Université, s'avance et prononce d'une voix émue, mais charmante, un petit compliment en vers. Puis Mlle Charlotte Gebauer, fille d'un fabricant de Königsberg, vient présenter à Sa Majesté une seconde pièce de vers magnifiquement reliée en velours noir avec garniture d'argent, c'est-à-dire aux couleurs prussiennes. Le roi, visiblement ému, prend la pièce de vers, la parcourt et la passe à son aide de camp. Se tournant ensuite vers Mlle Rosenkranz, il lui dit : « Je vous remercie, ma chère enfant, vous avez exprimé de beaux sentiments, et j'aimerais à vous voir les reporter sur mon fils, lorsqu'il viendra un jour pour cette même fête dans votre bonne ville. Je vous remercie cordialement! »

Plusieurs autres jeunes filles vinrent encore réciter des compliments à la reine, après quoi elles allèrent toutes ensemble semer des fleurs devant sa voiture; la reine prit à la main le

bouquet qu'une d'elles lui offrit, et les autres en déposèrent de magnifiques aux pieds de leur souveraine.

Quand le cortége royal eut dépassé l'arc de triomphe élevé entre les deux faubourgs, les corps d'état, qui jusqu'alors avaient formé la haie, se mirent en rang à la suite. En tête marche celui des arquebusiers, suivi d'environ quarante autres avec leurs drapeaux et leurs emblèmes. Une vingtaine de musiques, également avec leurs drapeaux, les précèdent. Je remarque particulièrement dans cette partie du cortége les constructeurs de machines, tous en blouses et portant des modèles de machines à vapeur, ainsi que les ouvriers typographes, qui impriment et distribuent, chemin faisant, des poésies de circonstance. En arrivant à la hauteur de la Bourse, le Prégel offre un magnifique coup d'œil avec ses nombreux bâtiments tous pavoisés. Ce qui frappe surtout, c'est un grand navire dont tous les mâts sont garnis, jusqu'au sommet, de gymnastes en costume de matelots. Les dames des négociants qui avaient pris place sur la tribune voisine de la Bourse se lèvent pour saluer Leurs Majestés, et, du haut de l'antique *porte Verte*, richement décorée, une musique fait entendre l'air national. De là le cortége continue à s'acheminer vers la place du Château, en suivant dans le Kneiphof la *Langgasse*, dans l'Altstadt (vieille ville) la *Schuhgasse*, la *Kantstrasse* (rue de Kant), la *Junkerstrasse* et la place de la Monnaie. Partout Leurs Majestés sont accueillies par des hourrahs enthousiastes; on les inonde de fleurs, et visiblement émus de cette magnifique ovation, le roi et la reine y répondent par les saluts les plus gracieux. Arrivés au grand portail du château, le roi, les princes et leur suite mettent pied à terre pour recevoir les salutations du corps d'officiers, des autorités civiles et du clergé de toutes les confessions. Il était environ une heure moins un quart quand Leurs Majestés entrèrent au château. Elles assistèrent du haut du balcon au défilé des corps d'état, qui termina cette première partie des fêtes favorisée par un temps magnifique. Ce soir grande illumination; représentation, gala au théâtre de la Cour, et retraite en fanfares. A demain le récit de cette soirée.

16 *octobre*. — Les bons habitants de Königsberg, passent de plaisir en plaisir et d'émotion en émotion. L'entrée solen-

nelle et le défilé venaient à peine de finir que déjà la ville, illuminée jusque dans ses recoins les plus cachés, resplendissait comme sous une immense couronne de feu. Des masses compactes encombraient les rues par où les équipages de la cour devaient passer pour se rendre au théâtre, de sorte que les chevaux ne pouvaient avancer qu'au tout petit pas ; ajoutez à cela une grande retraite en fanfares, sonnée à dix heures passées (quelle heure pour Königsberg !), et dites s'il n'y a pas de quoi faire perdre la tête à ces braves gens. On serait même tenté de croire qu'ils l'avaient perdue dès hier matin quand on songe à la contenance que fit à Schönbusch la députation chargée de recevoir et de complimenter le roi. La cité de la *Raison pure* n'est pas, à ce qu'il paraît, l'Eldorado de l'éloquence. On sait que l'illustre Kant, ayant été chargé d'adresser un discours au roi Frédéric-Guillaume II, ne put jamais accoucher que de ces deux mots : « *Herr König* (Monsieur le roi.) » Heureusement le bienveillant monarque le tira d'embarras en lui disant avec bonté : « C'est bien, c'est bien, mon cher Kant ! » Guillaume I[er], petit-fils de ce roi, n'a pas eu besoin de faire preuve, vis-à-vis de la députation envoyée à sa rencontre, de la même magnanimité. En effet, le conseiller intime Sperling, premier bourgmestre, après avoir fait une profonde révérence, ne sut que tousser et dire deux fois *hem, hem*, harangue que ses collègues répétèrent à tour de rôle avec la même éloquence. Il y eut naturellement un instant de pénible gêne, mais Leurs Majestés surent bien vite y mettre fin en adressant gracieusement la parole à chaque membre de la députation en particulier. Que les concitoyens de Kant se consolent de leur mésaventure en pensant que ce grand homme n'en sut pas dire beaucoup plus long qu'eux en pareille circonstance. Entre *hem, hem* et *Monsieur le roi*, la différence n'est pas sensible.

Quant au royal couple, la cordialité et l'enthousiasme de bon aloi avec lequel on le reçut à son entrée dans la ville auront dû lui faire oublier bien vite ce qu'il y avait d'un peu étrange dans ce premier accueil.

Une des choses qui firent le plus grand effet, ce fut le navire à voiles qui se trouvait sur le Pregel, et dont l'équipage se composait de gymnastes habillés en matelots. Au moment où la voi-

ture de la princesse royale atteignait la palée du pont Vert, deux matelots anglais s'élancèrent d'un vapeur en criant : *A hurrah for the Princess!* En même temps ils déployaient le pavillon anglais et s'agenouillaient de chaque côté jusqu'à ce que la voiture fût passée. Lorsque le roi mit pied à terre devant le portail du château, les tambours battirent aux champs et les soldats présentèrent les armes. Le clergé et les autorités civiles attendaient Sa Majesté dans les salles du château. Le roi leur adressa quelques paroles vivement senties sur la signification sérieuse de ces fêtes, que sans nul doute, dit-il, le pays comprendra. Il rappela les jours difficiles que son père et son frère avaient passés à Kœnigsberg, et il termina en disant qu'il comptait sur le dévouement de son peuple et sur son entière confiance en lui dans les bons comme dans les mauvais jours.

Puis, se tournant vers le corps d'officiers, il s'exprima à peu près en ces termes : « Je suis heureux, messieurs, de vous trouver ici. Nous allons ensemble au-devant d'un grand jour que je prie le Tout-Puissant de bénir. Je sais que je puis en tout temps me reposer sur vous. Grâce à Dieu, nous vivons en paix; cependant les circonstances exigent que nous soyons constamment prêts. J'espère vous trouver toujours fidèles et dévoués. »

A cinq heures il y eut grand dîner, pendant lequel se fit entendre la musique du 1er régiment qui avait fourni la garde d'honneur.

Pendant ce temps la physionomie de la ville avait déjà complétement changé. Les Kœnigsbergois ne songeaient plus ni au château, ni aux drapeaux, ni aux guirlandes de verdure; mais le goût particulier des habitants de la Prusse orientale pour les chevaux et les voitures trouvait amplement de quoi se satisfaire, car les carrosses royaux avec leurs chevaux magnifiquement harnachés et leurs laquais galonnés d'or circulaient dans les rues étroites. Les membres de la famille royale se visitaient les uns les autres, et partout où ils paraissaient on les saluait de vivat sans fin. C'était une joie, une ivresse générale. Cependant un petit incident vint un moment la troubler. Quelques agents de police, agissant probablement de leur propre chef, avaient fait enlever d'une fenêtre le drapeau allemand,

qui, cela va sans dire, reparut triomphant après une éclipse de peu de durée. Comme harmonie de couleurs, je ne connais rien de plus beau que ce drapeau rouge-noir et or. Il y a de quoi rendre un coloriste révolutionnaire, rien que pour l'amour du drapeau.

Le théâtre, superbe édifice, mais décoré à l'intérieur avec mesquinerie et mauvais goût, était comble longtemps avant le commencement de la représentation. A sept heures, toute la cour parut dans la loge royale et de longues acclamations saluèrent Leurs Majestés. Le roi, tenant la reine par la main, s'avança au bord de la loge, et salua ainsi qu'elle de tous les côtés de la salle. Le roi portait l'uniforme du 1er régiment de la garde, la reine une robe de damas à fleurs et une mantille d'hermine ; sa coiffure consistait en une guirlande de fleurs ponceau dans laquelle brillaient deux grandes rosettes de diamant. A la gauche du roi se plaça S. A. R. la princesse héréditaire, et à la droite de la reine S. A. R. la princesse Charles. Au second rang on remarquait LL. AA. RR. les princesses Frédéric-Charles et Alexandrine, le prince royal, le grand-duc de Saxe-Weimar et le prince Frédéric des Pays-Bas, ces derniers en grand uniforme de général prussien. Dans la partie du premier rang située à gauche à côté de la loge royale, se trouvaient tous les autres princes de la famille royale, excepté le prince Frédéric. Le roi et la reine quittèrent la salle à la fin du premier acte, et retraversèrent la ville au milieu des acclamations incessantes de la foule qui remplissait les rues inondées de lumière. Jamais on n'avait vu à Königsberg une illumination aussi féerique, et j'avoue pour ma part qu'elle m'a vivement intéressé, bien que j'aie souvent assisté à Paris à ces fêtes de lumières qui attirent des étrangers de toutes les parties de l'Europe. A dix heures, les musiques des 1er, 3e et 41e régiments d'infanterie, ainsi que les trompettes du 3e cuirassier et du 1er régiment d'artillerie, se réunissaient pour sonner la grande retraite en fanfares. Il y avait en tout cent soixante musiciens, sans compter les tambours, qui cependant sont aussi des artistes en leur genre. Je ne vous dirai rien de cette retraite ; vous avez entendu mieux que cela à la place Vendôme. Pour finir la journée, le roi se montra aux fenêtres du château, et il fut accueilli

par des vivat enthousiastes et longtemps prolongés. Il était près de minuit quand les rues commencèrent à se désemplir un peu, et le calme à reprendre ses droits antiques dans l'antique berceau de la monarchie prussienne. On attend ce soir les ambassadeurs étrangers ; les membres des deux Chambres arrivent en grand nombre ; tout le royaume semble s'être donné rendez-vous à Königsberg. Les ministres discutent en ce moment le discours d'inauguration que doit prononcer le roi, et chacun se prépare, en attendant le couronnement, aux grandes fêtes que doivent donner le 16 et le 17 à Leurs Majestés la ville et la province. Demain 15, anniversaire de la naissance du feu roi, la cour restera confinée dans les appartements du château, où l'on continuera néanmoins les préparatifs du couronnement.

16 *octobre*. — La journée d'hier s'est passée dans le silence et le recueillement pour les hôtes du château royal; mais les rues étaient aussi remplies, aussi bruyantes que la veille et l'avant-veille.

A sept heures et demie du soir est arrivé l'archiduc Charles-Louis d'Autriche. Le roi, le prince royal, et le prince Charles, portant chacun l'uniforme du régiment autrichien dont il est colonel, allèrent recevoir l'archiduc à la gare et le conduisirent au château. A onze heures arriva le train express qui amenait les ambassadeurs envoyés au couronnement. M. de Roeder, capitaine du château, les conduisit au salon où un souper leur avait été préparé. Enfin, dans la nuit, arriva le grand-duc Nicolas de Russie. Un violent incendie dévorait en ce moment douze ou quatorze chantiers de bois au Rossgarten ; la moitié de la ville était sur pied pour combattre le fléau, et l'on ne saurait imaginer un plus douloureux contraste que celui des carrosses de fête qui passaient au grand trot devant les malheureux incendiés, contemplant d'un œil morne les ruines fumantes de ce qui hier encore était tout leur avoir.

Ce matin, les drapeaux de tous les ambassadeurs étrangers flottent devant les fenêtres des maisons qu'ils occupent. Celui qui attire surtout l'attention sympathique de la foule, c'est le drapeau tricolore italien.

A partir de neuf heures, une foule énorme assiége les abords

de la station du chemin de fer où l'on attend les députations de l'armée. Elles arrivent à dix heures un quart, et l'on voit les soldats de toutes armes prendre place à de longues tables où une tasse de café et un morceau de brioche sont servis pour chaque homme. Ce léger déjeuner pris d'une façon toute militaire, les détachements se reforment et s'en vont, musique en tête, porter leurs drapeaux au château. Le roi et les princes reçoivent ces députations, et Sa Majesté passe devant le front des troupes avant que les drapeaux ne soient portés dans la salle qui leur est destinée.

A midi trois quarts, au milieu d'un concours immense de curieux qui ont envahi les tribunes et tous les abords du château, apparaissent les premières voitures qui amènent les ambassadeurs étrangers. Leurs brillants équipages et leurs riches livrées se succédant coup sur coup offrent un coup d'œil vraiment imposant. On remarque surtout les voitures du maréchal de Mac-Mahon, dont les laquais, cochers et valets sont poudrés, et dont les postillons portent de grandes bottes à la Louis XIII. Les ambassadeurs extraordinaires ouvrent la marche ; ce sont le duc d'Ossuna, le comte della Rocca, lord Clarendon et le duc de Magenta. Viennent ensuite les ambassadeurs ordinaires près la cour de Prusse qui ont été munis de lettres de créance particulières pour le couronnement. Ce sont, pour le Portugal, le marquis don José de Vasconcellos y Souzas ; pour la Hesse électorale, le baron de Baumbach ; pour Saxe-Weimar, le comte de Beust ; pour le Danemark, le chambellan de Quaade ; pour le Mecklembourg, le général de Hopffgarten ; pour la Grèce, le baron Sina, et pour les Deux-Siciles, le prince Carini.

Enfin viennent les envoyés extraordinaires pour le couronnement, savoir : pour la Suède, le général baron de Wrede ; pour le Hanovre, le prince Bernhard de Solms-Braunfels ; pour les villes hanséatiques, le docteur Geffcken ; pour Schwarzbourg-Sondershausen, le ministre d'Elsner ; pour Saxe-Meiningen, le baron d'Uechtritz ; pour Schaumbourg-Lippe, M. Lauer de Münchhofen ; pour la Saxe, M. de Seebach.

La réception a eu lieu dans la salle du trône, où les ambassadeurs ont été introduits seuls et successivement. Au pied du grand escalier les attendait le maître des cérémonies, M. le

comte de Pfeil; et en haut du grand escalier ils étaient reçus par le grand maître des cérémonies, comte Stillfried-Alcantara, et par le comte de Pückler, grand maréchal du palais, qui les introduisait dans la chambre de l'Aigle noir, d'où le comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères, les conduisait à la salle du trône. Comme il est d'usage que le roi porte les ordres du souverain dont il reçoit l'ambassadeur, Sa Majesté a dû mettre une autre décoration après chaque audience, et se revêtir successivement des insignes des ordres dont elle est en possession : la Toison d'or, l'ordre de l'Annonciade, la Jarretière, la Légion d'honneur, l'ordre du Lion, celui d'Albert-l'Ours, ceux de l'Eléphant, du Rédempteur, de Saint-Janvier, des Séraphins, des Guelfes, de la branche Ernestine de Saxe. Les ambassadeurs extraordinaires de France et de Sardaigne étaient les seuls qui eussent des équipages à eux et des livrées spéciales. Ainsi le piqueur, le cocher et les laquais du duc de Magenta étaient en culottes rouges, habits blancs bordés d'or, perruques poudrées et à queue. La suite civile et militaire du maréchal se composait d'une douzaine d'officiers et fonctionnaires civils. Parmi les officiers, le public a remarqué surtout un officier de lanciers dont l'uniforme était des plus brillants.

Pour la réception des ambassadeurs, le roi était en grande tenue de général et portait le grand cordon de l'ordre de l'Aigle noir.

Les ambassadeurs extraordinaires, en quittant Sa Majesté, revinrent à la chambre de l'Aigle noir, où les attendait le comte d'Eulenburg, chambellan de la reine. Le comte les fit passer avec leur suite dans la chambre Rouge et les présenta à la reine entourée de toute sa cour.

Leurs Majestés reçurent encore les anciens princes immédiats de l'Empire, les princes prussiens et les autres dignitaires; enfin, la cérémonie terminée, la foule s'écoula lentement et se dirigea du côté du théâtre d'été, où se donne ce soir la grande fête provinciale.

17 *octobre*. — Hier soir, les rues de Königsberg étaient sillonnées en tous sens par les équipages qui se rendaient à la fête provinciale, pour laquelle on avait transformé en grande salle de bal le théâtre d'été, autrement dit théâtre Woltersdorff.

On y voyait une foule de dames élégantes et généralement jolies, ce qui ne gâtait rien à la fête ; quant aux hommes, ils rivalisaient par leurs brillants costumes avec les toilettes des dames. C'étaient d'abord tous les ministres, les premiers présidents, beaucoup de fonctionnaires de la Cour et de l'Etat, des généraux et des officiers de tous grades, des membres de la Chambre des députés et de la Chambre des seigneurs, les ambassadeurs et leur suite, tous en grand uniforme, avec les cordons des ordres dont ils sont porteurs. L'aspect de la salle était vraiment éblouissant de lumières, de dorures, de pierreries et de rubans aux couleurs éclatantes. On remarquait surtout, dans cette foule brillante, le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, avec sa suite militaire, composée de quelques officiers d'ordonnance de l'Empereur et d'officiers des guides. Parmi les membres du haut clergé, l'évêque de Münster assistait seul à la fête.

A huit heures précises, le chef d'orchestre frappe les trois coups sacramentels, et l'on voit entrer le roi et la reine, suivis des membres de la famille royale, des princes invités, des ambassadeurs étrangers, etc.

La scène, à laquelle on arrive par six marches, a été réservée pour la cour. Le roi, revêtu de l'uniforme du régiment Königsberg, le 1er de la landwehr de la garde, porte le grand cordon et le collier de l'ordre de l'Aigle noir. La reine a une robe de dentelle brochée d'argent, une coiffure de plumes ponceau retenue par des diamants, et au cou un collier de perles. Les princes portent l'uniforme de leurs régiments respectifs. Presque aussitôt après l'entrée de la cour les danses commencèrent. La première polonaise fut dansée par l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, conduisant S. M. la reine, et par le roi, conduisant S. A. R. la grande-duchesse de Saxe-Weimar. Dans la seconde polonaise figuraient la reine avec le grand-duc Nicolas de Russie, et le roi avec S. A. R. la princesse Charles. Dans la troisième, la reine dansa avec le comte Dohna-Lauck, et le roi avec S. A. R. la princesse héréditaire. Ensuite on vit S. A. R. le comte de Flandre, second fils du roi des Belges, danser avec la princesse héréditaire, puis avec les princesses Frédéric-Charles et Alexandrine.

Vers onze heures le rideau qui masquait le fond de la scène,

se leva et découvrit un magnifique décor représentant le château de Babelsberg, devant lequel étaient la table principale et quatre autres tables parallèles somptueusement servies. Cinq lustres et un grand nombre de candélabres éclairaient les convives. A la table principale s'assit le roi, ayant à sa droite la grande-duchesse de Saxe-Weimar et à sa gauche la reine. A côté de la reine prit place l'archiduc Charles-Louis, et le grand-duc Nicolas s'assit à droite de la grande-duchesse. A cette même table se placèrent encore le prince royal de Wurtemberg, le prince royal de Saxe, le prince Luitpold de Bavière, le comte de Flandre, le grand-duc de Weimar et les membres de la famille royale de Prusse. Le duc de Magenta et le duc d'Ossuna étaient assis en face du roi.

Pendant le repas, le comte de Dohna-Lauck, maréchal héréditaire, porta un toast au roi et à la famille royale ; et le roi y répondit en buvant au bonheur de la province de Prusse et de la patrie tout entière !

Ces deux toasts furent couverts, comme on le pense bien, d'applaudissements frénétiques, et vers minuit la cour se retirait, laissant dans le cœur des nombreux assistants les plus patriotiques souvenirs.

Aujourd'hui, à midi, le roi doit recevoir au Junkerhof les membres de la Chambre des députés, en même temps que le prince royal recevra au château le corps diplomatique. A demain les détails de ces deux réceptions. A deux heures et demie il y aura au château royal grand chapitre de l'ordre de l'Aigle noir.

18 *octobre*. — Hier, à midi, le roi s'est rendu au Junkerhof, où s'étaient réunis, sur le désir exprimé par Sa Majesté, les membres de la diète provinciale et les témoins du couronnement envoyés par les provinces. Tout s'est borné à une courte allocution qu'a adressée le roi aux uns et aux autres et que je ne crois pas utile de reproduire ici, attendu que cela rentre plus particulièrement dans les attributions des journaux politiques.

Arrivons enfin au point culminant de toutes ces fêtes, au couronnement proprement dit. Ce matin, un brouillard assez épais enveloppe la ville, et il semble que le soleil ne parviendra pas à le dissiper. Cependant la lumière finit par vaincre les té-

nèbres, et, vers dix heures, c'est-à-dire au moment le plus solennel, le ciel resplendissait. Mais n'anticipons pas. A sept heures l'église du château ayant donné le signal, les cloches de toutes les églises de la ville sonnent à grandes volées, pendant que sur les remparts une salve de cent un coups de canon annonce la solennité du jour. Jusqu'à huit heures c'est un vacarme étourdissant, ou plutôt c'est une harmonie grandiose, un chœur de voix d'airain se répondant du ciel à la terre et de la terre aux cieux. A neuf heures et demie, les cloches se remettent en branle jusqu'à dix heures. C'est le signal qui appelle les invités à la cérémonie. Les rues retentissent du bruit des voitures qui se rendent au château; Allemands et étrangers, soldats, fonctionnaires et curieux, tout converge vers le même point. Mais, hélas! il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus; car c'est par milliers que les premiers se comptent, et les seconds se réduisent à mille heureux qui ont obtenu des cartes d'entrée dans la chapelle.

A huit heures et demie, un service a été célébré et un *Te Deum* chanté dans l'église catholique. Le maréchal de Mac-Mahon y assistait avec toute l'ambassade française, ainsi que les autres représentants des puissances catholiques. C'était le cardinal archevêque de Posen qui officiait. Ce service terminé, le clergé catholique se rendit au château, où les chambellans du roi et le comte de Schaffgotsch, capitaine du palais, le conduisirent à la loge qui lui était destinée dans la chapelle pour assister au couronnement.

Disons tout de suite qu'au moment où l'ambassadeur extraordinaire de France se disposait à se rendre à la chapelle, il a reçu de la part du roi les insignes de la grand'croix de l'ordre de l'Aigle noir. C'est le prince de Hohenlohe, l'un des plus grands personnages de la cour, que Sa Majesté avait chargé de les apporter au maréchal de Mac-Mahon, avec les compliments les plus gracieux pour lui-même et les paroles les plus sympathiques pour l'Empereur et pour la France. A son entrée à la chapelle, le maréchal a été invité à revêtir le manteau de l'ordre, — en velours écarlate, — avec lequel il a assisté à la cérémonie.

A neuf heures et demie, les officiers d'état-major et les officiers subalternes entraient dans la cour du château par la porte

orientale et se plaçaient, les premiers sur la tribune à droite du trône, les seconds des deux côtés du grand escalier. En même temps arrivaient par la même porte les troupes qui devaient former la haie jusqu'à l'entrée de l'église et celles qui étaient commandées pour escorter le cortége. Les drapeaux et les étendards de l'armée, au nombre de cent soixante, sont placés devant le front des troupes qui forment la haie.

Sur les deux grands côtés de la cour viennent se ranger les différents corps d'état, avec leurs bannières et leurs emblèmes. Enfin, à neuf heures et demie, le cortége du couronnement entrait au château par la porte devant laquelle se trouve la grand'-garde. Voici comment était composé ce cortége, qui, partant des appartements royaux, se rendit par le grand escalier et le *Chemin du couronnement* à l'église du château : 1° une compagnie du 1er régiment d'infanterie de la garde, avec la musique du régiment ; 2° deux hérauts en habit bleu blasonné, et portant à la main un caducée surmonté d'une couronne ; 3° les pages de la cour, tant du roi que des princes ; ils marchent deux à deux, accompagnés du gouverneur des pages ; 4° deux chambellans du roi faisant fonctions de maîtres des cérémonies ; 5° les gentilshommes de la chambre du roi, marchant deux à deux ; 6° deux chambellans faisant fonctions de maîtres des cérémonies ; 7° les chambellans du roi, deux à deux, et rangés par ordre d'ancienneté ; 8° deux chambellans faisant fonctions de maîtres des cérémonies, savoir : MM. de Roeder et comte de Schaffgotsch, capitaines du château ; 9° les titulaires présents de charges héréditaires des diverses parties du royaume, qui sont : celles du duché de Juliers, du duché de Gueldre, de la principauté de Minden, de la principauté de Paderborn, du duché de Westphalie, de la principauté d'Halberstadt, du landgraviat de Thuringe, du duché de Magdebourg, du duché de Silésie, du duché de Poméranie et de la Marche électorale de Brandebourg ; 10° le héraut du royaume, portant le caducée d'argent ; 11° les autorités supérieures civiles et militaires de chaque province, savoir : les huit premiers présidents, les huit généraux commandants et généraux inspecteurs ; ces hauts fonctionnaires marchent deux à deux, par rang d'ancienneté ; 12° les chefs des autorités immédiates et

les ministres d'Etat, deux à deux, savoir : *a* le président du Consistoire évangélique central, conseiller intime effectif d'Uechtritz, et *b* le premier président de la Cour des comptes, conseiller intime effectif Botticher; *c* le ministre des affaires étrangères, comte de Bernstorff; *d* le ministre de la justice, M. de Bernuth, et *e* le ministre de la guerre et de la marine, lieutenant général de Roon; *f* le ministre de l'intérieur, comte de Schwerin, et *g* le ministre de l'instruction publique et des cultes, de Bethmann-Hollweg; *h* le ministre de l'agriculture, comte de Pückler, et *i* le ministre des finances, baron de Patow; *k* le ministre du commerce, de l'industrie et des travaux publics, von der Heydt, et *l* M. d'Auerswald, ministre d'Etat; 13° le héraut de l'ordre de l'Aigle noir; 14° les personnes ayant des charges à la cour; 15° les grandes charges et vice-grandes charges de la cour; 16° le grand-maître de la garderobe, portant le manteau royal sur un coussin de velours rouge; 17° le grand maréchal de la cour et du palais, comte de Pückler, et le grand maître des cérémonies, comte Stillfried-Alcantara, précédant, comme maréchaux, les insignes de la royauté, portés : *a* le sceau du royaume sur un coussin de drap d'argent, par le docteur de Zander, chancelier du royaume de Prusse; *b* le globe royal, sur un coussin de drap d'argent par le comte Finck de Finkenstein; *c* le glaive royal nu, porté debout par le grand burgrave du royaume, M. de Brünneck; *d* le sceptre, porté sur un coussin de drap d'or par le grand maréchal du royaume de Prusse, comte de Dohna-Lauck, *e* la couronne, sur un coussin de drap d'or, par le général d'infanterie, prince de Radziwill; 19° le grand maréchal avec le grand caducée; 20° le roi, revêtu du manteau de l'ordre de l'Aigle noir; de chaque côté de Sa Majesté et un peu en arrière, les colonels du 1er régiment d'infanterie de la garde et du régiment des gardes du corps, commandant l'escorte, qui se compose de gardes du corps et de la compagnie des gardes du château, sabre en main, et formant la chaîne jusqu'à hauteur de la reine; 21° le grand chambellan, comte de Redern, et le ministre de la maison du roi, baron de Schleinitz, à droite, derrière Sa Majesté; 22° le grand écuyer tranchant et le grand échanson, à gauche derrière Sa Majesté; 23° les aides de camp et les aides de camp généraux du roi, les

moins anciens en avant, formant la chaîne à droite et à gauche de Sa Majesté ; 24° la bannière royale, portée par le feld-maréchal, baron de Wrangel, assisté de deux aides de camp généraux du roi ; 25° S. A. R. le prince héréditaire; 26° LL. AA. RR. les princes de la famille royale et tous les chevaliers présents de l'ordre de l'Aigle noir marchant deux à deux, d'après leur rang d'ancienneté, revêtus du manteau de l'ordre ; 27° les généraux présents, les commandants de division et les lieutenants généraux ; 28° le chef du cabinet particulier du roi, conseiller intime effectif, Illaire, et les conseillers intimes effectifs ; 29° les aides de camp et la suite des princes de la famille royale.

L'aspect de ce cortége, s'avançant lentement au son d'une marche composée tout exprès par l'illustre Meyerbeer, avait quelque chose de vraiment imposant; le pittoresque des anciens costumes du moyen âge et de la renaissance se mariait on ne peut mieux avec la richesse plus sévère des costumes d'aujourd'hui. La cour du château présentait aussi l'aspect le plus saisissant. Une belle galerie, construite pour la circonstance, reliait la porte de l'église à l'estrade et à des tribunes toutes de velours cramoisi et d'or, adossées à la partie des bâtiments où réside le roi. Une deuxième estrade, plus élevée de quelques marches et surmontée d'un riche baldaquin, sert de trône à Sa Majesté. Partout on voit flotter au vent drapeaux, fanions et bannières ; l'aigle de Prusse plane au-dessus du trône, et cette fête splendide rappelle les tournois décrits par Walter Scott. Il ne manque rien pour que l'illusion soit complète, car une foule de belles dames dans les toilettes les plus brillantes remplissent les tribunes et semblent attendre un vainqueur à couronner. Mais aujourd'hui ce ne sont pas les dames, c'est Dieu qui donne les couronnes.

Peut-être le lecteur ne nous saura-t-il pas mauvais gré de faire une courte description de ces couronnes désormais historiques et des autres insignes royaux.

Disons d'abord que les couronnes actuelles ne sont pas les mêmes qui figurèrent le 18 janvier 1701 au couronnement du roi Frédéric 1er et de la reine Sophie-Charlotte. Les anciennes couronnes étaient trop lourdes, et comme elles avaient été faites pour des têtes ornées de perruques à allonges, elles

eussent aussi été trop larges pour des têtes coiffées à la mode d'aujourd'hui. En conséquence, on en a renouvelé les carcasses, qui sont en or de ducat massif, et on les a garnies avec les pierres qui s'y trouvaient. La couronne du roi est ornée de plus de cent cinquante diamants de diverses grosseurs. Au sommet un saphir, surmonté d'une croix de Saint-André en or, représente le globe royal; la garniture intérieure est en velours pourpre. La couronne de la reine a la même forme, seulement elle est plus petite. Les autres insignes sont les mêmes qui figuraient à la cérémonie de 1701. Ils se composent : 1° du sceptre donné par le czar Pierre le Grand à Frédéric Ier; c'est un bâton long de trois pieds, doré et garni de rubis et de brillants; il se termine à sa partie supérieure par une pomme formée d'énormes rubis, et une aigle dont les ailes sont en brillants. Le globe royal, le glaive royal, le sceau royal (celui de 1701) et la bannière royale complètent ces riches insignes. Mais revenons au cortége. La longue file des fonctionnaires de la cour et de l'Etat est fermée par le grand maréchal portant le grand caducée; derrière lui s'avance le roi en grand uniforme de général, pantalon de casimir blanc, et portant au cou le collier de l'ordre de l'Aigle noir; le manteau en velours écarlate de cet ordre remplace provisoirement sur ses épaules le manteau royal. Nous avons déjà décrit la brillante suite de Sa Majesté, nous n'y reviendrons donc pas. Mais nous avons à dire encore quelques mots du cortége de la reine, qui n'est pas moins imposant.

La reine a une robe moirée de drap d'argent, une mantille d'hermine et une garniture, également d'hermine, qui lui entoure les épaules; des diamants brillent dans ses cheveux ainsi que sur son corsage qui en est éblouissant; elle porte au cou le plus précieux collier du trésor de la couronne, celui où se trouve le fameux diamant Sancy. Quatre dames de la cour, la tête ornée de couronnes en feuillage d'or, portent la traîne de Sa Majesté. La princesse royale a une robe de drap d'or, et son jeune front est ceint d'un diadème en diamants ayant la forme d'une couronne; la princesse Charles porte une robe lilas moirée et brochée d'argent. Tout le monde admire ces magnifiques costumes des princesses de la famile royale.

Entrons maintenant dans l'église et contemplons d'autres magnificences.

A droite de l'autel, contre la première colonne de la grande nef, se trouve le trône du roi ; celui de la reine est adossé à la première colonne de gauche. On y monte par trois marches. Sous le dais de chaque trône sont disposés des siéges argentés en forme de chaises curules. Sur l'autel resplendit un crucifix à droite et à gauche duquel sont trois grands chandeliers dor. De chaque côté de l'autel est un pupitre richement doré.

Le clergé, divisé en deux sections conduites respectivement par le premier et par le second ministre de l'église royale, vient recevoir Leurs Majestés à l'entrée du temple. Après avoir adressé à Leurs Majestés une allocution, le premier ministre, suivi des membres du clergé qui compose sa section, se place devant le grand maréchal de la maison du roi, et le second ministre devant le grand maître de la maison de la reine; et les deux sections conduisent processionnellement Leurs Majestés jusque devant leurs trônes. Les pages, les gentilshommes de la chambre et les chambellans du roi forment la haie sur le passage de Leurs Majestés, et dès qu'elles se sont assises, ils vont se placer derrière le trône du roi. Les princes vont occuper les siéges qui se trouvent à gauche de ce même trône, et les princesses se rangent sur les siéges à droite du trône de la reine.

Quant au prince royal, il occupe, sur la seconde marche du trône, à droite et un peu en arrière de Sa Majesté, un siége préparé pour lui.

Dans la loge de la cour et dans le chœur, à droite et à gauche de cette loge, prennent place les princes étrangers portant le manteau de l'ordre de l'Aigle noir, les ambassadeurs extraordinaires, etc. ; à droite de l'autel sont les membres de la Chambre des seigneurs et les représentants des provinces ; à gauche, les députés et les délégués des résidences royales. Les membres du chœur de l'église sont autour de l'orgue, dans leur tenue rouge brodée d'argent.

Le roi, en s'approchant du trône, s'incline du côté des princes étrangers placés dans la loge de la cour. Lorsqu'il est assis, la reine vient devant lui, et après lui avoir fait une pro-

fonde révérence, va se placer sur son trône, qui fait face à celui de son auguste époux. Les hérauts, vêtus de bleu, font face à l'autel, et entre eux deux se place le héraut du royaume. Le grand maître de la garde-robe se rend du côté gauche de l'autel. Le comte de Pückler, grand maréchal du palais, et le comte Alcantara, grand maître des cérémonies, conduisent les dignitaires porteurs des insignes royaux à droite de l'autel, où ils se tiennent debout devant les siéges des princes de la famille royale, celui qui porte la couronne étant le plus rapproché du trône du roi. Tous les insignes sont alors déposés sur des tabourets préparés à cet effet, à l'exception du glaive royal.

Pendant l'entrée de Leurs Majestés dans l'église, le chœur entonna le psaume C. Puis l'assistance chanta, avec accompagnement d'orgue, la prière : *Viens, Esprit-Saint,* etc.

Le premier ministre de la chapelle, docteur Moll, ayant récité la prière et l'épître, le surintendant-général Hoffmann prononça le sermon du couronnement. Il s'étendit longuement sur la signification symbolique de la couronne, qui figure la couronne de la vie éternelle, et sur le droit divin. Après quoi il loua en termes pompeux les vertus des princes de la famille de Hohenzollern, et appela la bénédiction de Dieu sur le gouvernement du roi, sur la Prusse et sur l'Allemagne.

Ce sermon fut suivi du chant d'un psaume, d'une longue prière (*la prière du couronnement de* 1701), que tous les ministres récitent agenouillés en regardant l'autel ; enfin d'un autre chant commençant par ces mots : Dieu bénisse le roi !

Pendant ce dernier chant, le ministre consécrateur monte au jubé à droite de l'autel ; les dignitaires porteurs des insignes royaux, ayant à leur tête le grand maître des cérémonies, vont déposer sur l'autel, la couronne, le sceptre et le globe royal.

Aussitôt après le *Domine, salvum fac regem*, le roi se lève au son des trompettes et des timbales, et s'avance vers les marches de l'autel pour y faire sa prière. Il est précédé du grand maréchal et suivi du prince royal, qui se place à droite de l'autel ; de la bannière du royaume qu'on porte du même côté, du grand chambellan, du grand écuyer tranchant, du grand échanson, du ministre de la maison du roi, de l'aide de camp général et de l'aide de camp de service qui se tiennent debout derrière Sa

Majesté, pendant qu'elle prie au milieu du plus profond silence. Cet instant est vraiment solennel, et toute l'assistance est visiblement émue par la grandeur et la pompe de cette cérémonie, où la religion s'allie à la politique pour la bénir et la fortifier.

Sa prière terminée, le roi fait un signe à son grand chambellan, qui, assisté du grand écuyer tranchant et du grand échanson, enlève à Sa Majesté le collier et le manteau de l'Aigle noir, et l'aide à se revêtir du manteau royal que lui passe le grand maître de la garde-robe. Le manteau de chevalier du roi est déposé sur le coussin où le grand maître de la garde-robe avait apporté le manteau royal. Le roi remet alors son casque à son premier aide de camp général, qui le pose sur le manteau de chevalier. Sa Majesté monte ensuite les degrés de l'autel, prend sur la sainte table la couronne du royaume et se la pose sur la tête. Au même instant on entend retentir les cloches, le canon tonne dans le jardin royal et les troupes rangées dans la cour présentent les armes. Sa Majesté prend de même le sceptre, le globe royal; puis, après avoir replacé ce dernier insigne sur l'autel, il saisit le glaive. A chaque fois que le roi prend un insigne, le ministre consécrateur prononce la bénédiction prescrite. Sa Majesté remet le glaive au grand burgrave; le grand chambellan et les autres hauts dignitaires qui l'assistent prennent la queue du manteau royal et la portent. A ce moment, la reine se lève de son trône, vient s'agenouiller devant l'autel où l'attend le roi, et fait une prière. Sa prière terminée, elle se relève; le général de Groeben, qui porte la couronne de la reine, la présente au roi, et le roi la place sur la tête de son auguste compagne. Cela fait, le roi et la reine se retournent vers l'autel, s'agenouillent et le ministre consécrateur leur donne la bénédiction. Pendant ce temps les tambours battent pour annoncer la prière du couronnement que prononce l'aumônier en chef du premier corps d'armée, le conseiller de consistoire Kaehler.

La prière dite, le roi et la reine retournent s'asseoir sur leurs trônes, les grands dignitaires vont reprendre leurs places, le grand burgrave portant le glaive et le chancelier le sceau royal; le ministre consécrateur remonte à l'autel et entonne le

Te Deum, que l'orgue accompagne et que chantent tous les membres de la chapelle royale.

Ici se termine la cérémonie du couronnement. Le *Te Deum* achevé, le roi, la reine et leur suite sortent de l'église dans le même ordre qui a été suivi pour y entrer, et les réceptions commencent dans les appartements du château.

Nous ne décrirons pas cette longue présentation de princes et de grands personnages de tous les pays. Il n'y aurait guère que des redites dans une description pareille. Nous dirons, pour finir, que Sa Majesté a fondé un nouvel ordre de chevalerie, l'*ordre de la Couronne*, en mémoire de son couronnement; que douze chevaliers seulement ont été créés; mais qu'en revanche il a été distribué, outre des titres assez nombreux d'Excellences, de ducs et de comtes, une quantité fort respectable de rubans de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir.

Les titrés et les décorés sont contents, cela va sans dire; mais il y a en ce moment tant de joie dans Königsberg, que ceux qui n'ont eu ni rubans ni titres sont aussi heureux que les autres.

Les fêtes vont se continuer encore pendant deux jours, après lesquels Leurs Majestés retourneront par Dantzig à Berlin, où les attendent de nouvelles ovations dont nous renonçons à entreprendre le récit un peu monotone. Il y aura des discours comme à Königsberg, des illuminations comme à Königsberg, de l'enthousiasme vrai comme à Könisberg : et nous, nous retournons à Leipzig chercher un peu de calme après tant d'agitation, un peu de simplicité après tant de pompes, du repos enfin, après les fatigues de tous ces plaisirs.

A. R.

II

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

DIGNUS EST INTRARE. — LES TEMPLIERS MODERNES. — LE PRINCE DE GALLES REÇU AVOCAT. — LA COMPAGNIE DU DIABLE. — LES TRANSFORMATIONS JUDICIAIRES DE L'ANGLETERRE. — PROJET D'UN NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE. — LES TRIBUNAUX ECCLÉSIASTIQUES. — LA CORRESPONDANCE D'UN ITALIEN AVEC UNE ANGLAISE. — PRIX D'UNE LETTRE. — ERREUR JUDICIAIRE. — LE CLOITRE ET LE FOYER. — ÉNORMES BÉNÉFICES. — UN OTHELLO FRANÇAIS. — LE JARDIN DE SHAKSPEARE. — LE BUDGET LITTÉRAIRE. — RÉÉLECTION DU LORD MAIRE, ETC., ETC. — L'AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

Londres, novembre 1861.

En Angleterre, comme partout, un prince naît d'abord général en chef, ou grand amiral ; mais les épaulettes et les rubans militaires ne l'empêchent pas de cumuler les pacifiques dignités de l'ordre civil et même de l'ordre sacerdotal. Un des fils de Georges III, oncle de la reine, le duc d'York, qui ne brilla ni comme commandant d'armées, ni comme ministre de la guerre, aurait peut-être été plus brillant avec une mitre sur la tête : il était évêque d'Osnabruck. L'héritier présomptif du trône, le prince de Galles, qui est déjà au moins colonel, vient de se faire recevoir avocat. Dispensé des examens et du stage, dispensé même du serment, il a revêtu la robe pendant une heure, robe dont il s'est d'ailleurs drapé avec élégance, car c'est un charmant jeune prince, qui a toutes les grâces, celle de la tournure comme celle de l'esprit. La corporation des avocats du Middle-Temple, sur le tableau de laquelle le prince s'est inscrit de sa main, a voulu que cette *immatriculation* eût lieu avec pompe, et rien n'y a manqué, ni un splendide banquet, ni une bénédiction religieuse dans ce bijou architectural, l'église du Temple, si admirablement restaurée avec le style de l'époque où elle servait au culte de l'ordre des Templiers. L'inauguration d'une nouvelle bibliothèque, édifice parfaitement assorti à l'architecture de ce quartier sacramentel de la Cité de Londres, faisait partie du programme. N'ayant pas l'honneur de faire partie du barreau anglais, je n'ai pu assister que comme spectateur à la fête ; c'est

aussi comme spectateur qu'il m'est permis de regretter que la basoche britannique n'ait pas saisi cette occasion de renouveler la tradition de ces intermèdes appelés *masques*, dont la magnificence rivalisait avec le luxe de décoration et de costumes d'un opéra moderne; car nous lisons dans l'histoire des théâtres qu'il n'en coûtait quelquefois pas moins de cent mille écus pour les monter. C'était un plaisir de cour que ne se refusaient ni Elisabeth, ni Jacques Ier, ni les deux Charles; et quand la basoche s'en mêlait, ses masques étaient dignes de la présence du souverain. Ainsi cette même salle où le prince de Galles a figuré en simple costume de Robin avait servi de théâtre pour la représentation du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare, qu'Elisabeth honora de ses applaudissements, et pour deux ou trois des intermèdes de Ben-Jonson, qui est surtout poëte dans ces pièces allégoriques. Le grave roi Guillaume III, fort peu amateur de spectacles en général, s'y laissa fêter de la même manière en compagnie de son hôte moscovite, Pierre le Grand. Heureusement pour les dames que la galanterie des modernes basochiens avait invitées à une cérémonie moins amusante qu'un masque, intermède allégorique ou ballet-opéra, ils se sont dispensés de longs discours, et le prince a remercié avec le même laconisme de l'accueil qui lui était fait.

Autre temps, autres mœurs. Au lieu de pouvoir citer un de ces jolis couplets que l'on s'étonne de glaner dans les *masques* d'un auteur aussi classique que Ben-Jonson, recueillons cette phrase adressée au prince par le trésorier de Middle-Temple : « Cette cérémonie ne peut qu'intéresser ceux qui apprécient l'importance de l'étude de la loi dans un pays où la loi gouverne également tous les rangs de la société et ceux qui pensent que la connaissance de la loi n'est guère moins essentielle que l'indépendance de la magistrature et du barreau, soit à l'administration de la justice, soit à la liberté du citoyen. »

Cela est moins gai qu'une conférence du révérend M. Spurgeon sur les singes; mais les convives de Middle-Temple n'en ont pas moins officié très-gaiement au banquet de sept cent cinquante couverts, quoiqu'un petit nombre seulement ait justifié l'expression proverbiale de « boire comme un Templier; » car cette expression s'est perpétuée dans la transmission du nom

de *templar*, synonyme d'*avocat*. Un trait des nouvelles mœurs a été le rôle de quatre-vingts basochiens transformés en *volontaires*, comme l'escorte d'honneur du prince de Galles. *Cedat armis toga*. Ces jeunes stagiaires ont renversé les termes de la phrase proverbiale, très-fiers de la réputation d'être la compagnie la mieux tenue de Londres. Je crois que c'est celle qui s'est surnommée la *Compagnie du diable*.

Il est question de construire dans le quartier du Temple un Palais de justice où siégeraient toutes les Cours, aujourd'hui disséminées : la Cour du *Banc de la reine*, à Westminster ; la Cour des *Doctors' commons*, près de Saint-Paul ; la Cour de chancellerie, à Lincoln's-Inn ; la Cour criminelle centrale, à Old-Bailey, etc.[1]. On hésite devant un devis dont le total égalerait le chiffre des dépenses faites pour le nouveau palais des deux Chambres législatives; mais, l'or arrivant toujours d'Australie, on finira par doter Londres de cet édifice. Si l'architecte veut que son monument rappelle, par sa physionomie extérieure, les diverses origines de la législation anglaise, il lui faudra inventer un style d'architecture composite, où l'on retrouverait le plein cintre de l'arche romaine, le grossier pilier saxon, l'ogive normande et la colonne de la Renaissance. La tendance moderne vers l'unité judiciaire existe en Angleterre comme partout, mais elle y fait des progrès relativement très-lents. L'omnipotence parlementaire elle-même recule souvent, ici devant le droit coutumier, là devant le droit romain, ailleurs devant le droit féodal.

Si le prince de Galles voulait suivre sérieusement un cours de droit anglais, il comprendrait que, pour faire un jour dans ses royaumes un second Code Napoléon, il lui serait plus utile d'être, comme Napoléon en France, l'héritier glorieux d'une révolution que l'héritier légitime de son auguste mère la reine Victoria. Au lieu de quatre-vingts avocats armés de la carabine pour l'escorter revêtu de la toge légale, il aurait besoin d'une armée réelle de vieux soldats pour franchir à leur tête, et l'épée à la main, cette étroite porte-barrière du Temple (*Temple-Bar*), que le lord maire a peut-être encore le droit de fermer, s'il le veut, à son

[1] La Cour criminelle centrale, création parlementaire assez récente, représente les anciennes assises de Londres et du comté de Middlesex qui se tenaient autrefois à Old-Bailey.

souverain. En l'état des choses, les divers costumes qui ont défilé devant la jeune Altesse improvisée avocat, les perruques, les robes noires, les bonnets carrés, les uniformes, etc., expriment déjà assez bien les contradictions du système judiciaire anglais, comme ce quartier du Temple avec ses petites cours, ses ruelles dallées, ses corridors obscurs, ses maisons divisées en *chambres* ou études d'avocat, et quelques magnifiques palais gothiques, expriment mieux encore le labyrinthe de précédents et de décisions légales dans lequel il faut toute la patience de l'application anglo-normande pour ne pas s'égarer. Un étudiant français y perdrait son latin... et même son grec, après avoir pris son premier examen ; mais il aurait la ressource de briller dans le corps des volontaires.

Parmi les convives des templiers en robe, on remarquait l'évêque de Londres et l'ex-lord-chancelier Brougham, l'un représentant le clergé, l'autre le promoteur le plus actif de toutes les réformes qui ont peu à peu réduit le nombre et les prérogatives des Cours ecclésiastiques : autre juxtaposition de ces contrastes qui attestent la lente transformation de la hiérarchie judiciaire.

Que nous sommes loin de ces âges où le lord-chancelier d'Angleterre était toujours un ecclésiastique des décisions duquel on pouvait appeler à Rome! Des tribunaux de la justice cléricale ressortaient naguère encore tous les procès de divorce et tous les actes relatifs aux testaments. Il n'existe plus à Londres et dans le comté de Middlesex que le Tribunal des archidiacres, la Cour d'appel des arches, arceaux ou arcades, ainsi nommée parce qu'elle tenait autrefois ses séances sous les arches de l'église de Sainte-Marie) et la Cour des cas particuliers de l'archevêque de Cantorbery, qui est toujours le primat de l'anglicanisme. — Hier encore (le 2 novembre), comparaissait devant la Cour des Arches le révérend M. Heath, ministre du diocèse de Winchester, traduit devant cette Cour par son évêque pour avoir prêché et publié des sermons non conformes aux doctrines de l'Eglise anglicane, c'est-à-dire aux *trente-neuf articles* que tout prêtre anglican est obligé de souscrire avant d'être ordonné. Si on voulait avoir une idée de l'orthodoxie britannique, il faudrait lire le rapport du révérend docteur Lushington.

L'anglicanisme a, comme l'Eglise romaine, ses Pères Passaglia, car le docteur Heath n'est pas le seul.

Les éditions du fameux volume des sept ecclésiastiques hétérodoxes se publient, malgré la Cour des Arches. Mais je n'ai plus rien à en dire, si ce n'est que, par opposition au clergé orthodoxe, il s'est fondé une souscription destinée à défendre les sept excommuniés, à mesure qu'ils seront cités devant le Tribunal ecclésiastique, car ils ne trouveraient pas un avocat sans payer, même dans la fameuse Compagnie.

Il faut espérer que la Compagnie du diable n'aura pas à se distinguer par des prouesses militaires, et que ses membres se contenteront de défendre par la parole la veuve, l'orphelin et ces jeunes Anglaises auxquelles on fait encore peur des zouaves. Veuves, orphelins et jeunes Anglaises ont toujours besoin de défenseurs, témoin un procès qui vient de leur prouver que tous les Italiens ne méritent pas cet appui moral de l'Angleterre que la protestante Albion prétend être plus utile à l'Italie catholique que les armes de la France.

Un artiste nommé Colluci s'était fait une clientèle de grandes dames en rivalisant avec notre Debuffe pour les portraits féminins. Une jeune Anglaise, miss Johnstone, fut conduite dans son atelier par des amies, et Colluci, s'enthousiasmant de la beauté de sa main, lui demanda la faveur de la lui prêter comme modèle. Il s'enthousiasma ensuite de sa figure et demanda la faveur de faire son portrait, certain, disait-il, qu'à l'Exposition le portrait ferait de lui le moderne rival du peintre de la Joconde. Ce galant artiste finit par plaire lui-même à miss Johnstone, qui daigna lui laisser croire qu'elle ne regarderait pas comme une mésalliance de l'épouser. Du jour où Colluci put espérer qu'il serait, tôt ou tard, l'époux légitime de son riche modèle, il ne craignit pas de réclamer quelques avances sur la dot, sous forme d'emprunt, et peu à peu il se trouva débiteur d'une somme si ronde, que miss Johnstone calcula qu'un futur si besoigneux risquait d'être un mari prodigue, et elle lui déclara qu'elle avait fait des réflexions. Une fiancée qui fait des réflexions est déjà bien désabusée. Colluci joua l'amant désespéré; puis, son désespoir ne produisant pas l'effet voulu, il se plaignit amèrement de la sirène qui l'avait tellement distrait de son

travail, qu'il avait pour elle perdu une brillante clientèle. Il réclamait donc une indemnité pécuniaire. Miss Johnstone offrit généreusement vingt-cinq billets de cent livres sterling, à la seule condition que Colluci lui remettrait toutes ses lettres.

Rendez-vous est pris au bazar du Panthéon. Les deux amants se tendent en même temps la main droite, non plus pour une douce étreinte, mais pour échanger un paquet de billets de banque contre le paquet épistolaire. A travers un petit trou de l'enveloppe, miss Johnstone a reconnu son écriture et rentre chez elle persuadée qu'elle possède toute sa correspondance. Elle ouvre le paquet, avant de le brûler, pour relire mélancoliquement quelques-unes de ces épîtres dans lesquelles elle avait si imprudemment livré le secret de son cœur. Excepté une, — la lettre unique, perfidement placée en vue sous l'enveloppe, — le traître Italien avait retenu toutes les feuilles manuscrites rachetées à cent livres sterling pièce, et les avait remplacées par une liasse de vieux journaux. Evidemment, il méditait de ne les lâcher qu'une à une et au prix de vingt-cinq autres billets de banque pour le moins... Miss Johnstone a trouvé modestement que c'était trop surfaire sa jolie écriture, après avoir abusé de la facilité avec laquelle sa main modèle se dessaisissait du papier-monnaie.

Quoi qu'il en coûtât à son pudique cœur, elle a tout avoué à son frère. Au frère, Colluci a écrit des lettres de défi, prétendant qu'il n'avait reçu la somme stipulée que pour s'indemniser de la promesse de mariage non réalisée ; il comptait que miss Johnstone n'oserait jamais s'exposer à la publicité d'un procès. Mais le frère a mis l'affaire dans les mains de la police. Colluci a été arrêté comme un escroc qui avait subtilisé vingt-cinq billets de banque en livrant une fausse marchandise. Son avocat aurait en vain voulu persuader au tribunal soit qu'un paquet de vieux journaux valait vingt-cinq billets de banque de cent livres sterling, soit qu'une seule lettre d'amour pût être cotée à ce prix. La délicatesse de la Cour criminelle s'est opposée à la lecture de ces lettres, se contentant de les supposer aussi tendres que possible.

Miss Frédérica Johnstone a avoué que Colluci l'appelait Columba dans leur échange de petits noms.

« Columba! entendez-vous? s'est écrié l'avocat de l'Italien, Columba signifie *colombe !*

— J'aurais traduit par *pigeon !* » a dit le baron Martin, un des présidents de la Cour centrale, enchanté du succès de rire obtenu par ce synonyme, qui devait annoncer d'avance à l'accusé que le jury et les juges lui feraient payer cher d'avoir cru pouvoir impunément plumer une tourterelle anglaise.

En effet, il a été condamné à trois ans de reclusion dans un pénitentiaire, ce qui l'a fort étonné, — son ignorance de la législation anglaise allant jusqu'à croire qu'il pourrait récriminer contre sa dupe, parce qu'il avait été arrêté illégalement (sans un mandat ou *warrant*), et que la police avait violé son domicile.

Cette plainte, arguée par son avocat, a été immédiatement repoussée par le baron Martin.

« Je n'accorderai pas, a répondu le juge, qu'on puisse paralyser les fonctions d'un officier de police en l'accusant d'illégalité lorsqu'il pénètre chez un prévenu de félonie : *Il est souvent très-essentiel aux fins de la justice que cela se passe ainsi.* »

Après ce précédent, qu'on ne dise plus qu'un domicile anglais est inviolablement inviolable.

Aussi, sans savoir encore ce que va répondre sir Edward Bulwer Lytton, je ne serais pas étonné qu'il pût citer un précédent à ceux qui lui reprochent comme une énormité une phrase de son roman nouveau en cours de publication. Dix journaux à la fois se sont récriés parce que sir Edward, un ex-ministre de la reine, a sommairement raconté qu'un accusé contumax avait été jugé et condamné par un jury anglais. D'ici à ce que votre traduction arrive à ce paragraphe, l'auteur vous aura autorisé à le modifier ou l'aura expliqué de façon à le laisser subsister tel qu'il est.

L'erreur de sir Edward, si finalement c'en est une, n'a pas empêché le *Times* de proclamer qu'*Une étrange histoire* ne peut que donner des lecteurs par milliers au recueil qui a la bonne fortune de la publier périodiquement[1].

[1] C'est ce qu'on lit dans le *Times* du 17 octobre à propos de l'immense succès déjà obtenu par *les Grandes Espérances*, de Charles Dickens, et *la Femme en blanc*, de W. Collins. Ce dernier roman, traduit par M. Forgues,

Le nouveau roman de M. Charles Reade, *le Cloître et le Foyer*, nous ramène à l'époque où la simarre du lord-chancelier était réservée aux ecclésiastiques, c'est-à-dire en plein quinzième siècle, et l'on y rencontre non-seulement des prêtres, mais encore, ce qui est plus rare en Angleterre aujourd'hui, des moines. Impossible de ne pas signaler ces quatre volumes. Impossible aussi à un correspondant de les analyser ; ils contiennent un monde entier d'aventures. L'auteur de *Il n'est jamais trop tard* a voulu rivaliser à la fois avec tous les romanciers contemporains de France et d'Angleterre,—y compris Alexandre Dumas,—qui avec un pareil plan aurait fait quarante volumes, au lieu de quatre. M. C. Reade est le plus diffus des narrateurs, et en même temps celui qui se fait pardonner le mieux sa diffusion en l'émaillant de traits épigrammatiques, tantôt par des allusions presque personnelles, tantôt par des sentences générales, comme par exemple ce trait sur les femmes qui se fardent lancé contre le beau sexe, pour peindre un personnage historique, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon : « Il se battait aussi bien qu'aucun roi de son temps et mentait aussi bien qu'aucun, excepté le roi de France. C'était un grand chasseur qui savait lire et écrire. Il aimait les riches costumes et les bijoux comme une femme : il aimait les filles d'honneur et par le fait toutes les peintures généralement. » M. C. Reade a des antipathies littéraires très-prononcées ; il se plaint vivement de la critique, qui a réellement des torts envers lui, et, prévoyant qu'elle cherchera à diminuer la curiosité des lecteurs en disant (ce qui est vrai) qu'une partie de son roman a déjà paru dans une feuille hebdomadaire, voici le sommaire sous forme d'annonce par lequel il prouve que *le Cloître et le Foyer* est le plus varié de tous ses ouvrages. La reconnaissance de la *Revue Britannique* lui doit bien cette insertion gratuite :

LE CLOÎTRE ET LE FOYER.

Les personnages mâles sont : un bourgmestre, un archer, un géant à voix de fausset, un nain avec une voix de basse-taille, des moines bons, méchants ou ni l'un ni l'autre, un mendiant, un pape, un mé-

parut en deux volumes dans la collection Hetzel, et, grâce à l'habile interprète du romancier anglais, est déjà populaire en France comme en Angleterre. L'original est dans la collection Tauchnitz.

decin, un alderman, un assassin de profession, un curé, un peintre italien, des filoux, des voleurs.

Personnages femmes : l'héroïne, une artiste flamande, une intrigante, une servante, une coquette, une matrone romaine, une princesse italienne, une estropiée angélique.

Entre autres scènes dramatiques sont : rendez-vous d'amour, banquet de cour, un mystère, combat avec un léopard, le héros sortant d'une tour avec une flèche, un limier, une chasse à l'homme, étouffement par une maîtresse et délivrance par un ennemi, promenade de Hollande à Venise, bataille avec une ourse, le gibet, sur le Rhin et dans le Rhin, le siége d'une chambre à coucher, sept contre deux, une main clouée contre une porte, un voleur embroché avec deux épées, le repas du mort, domestique d'un mendiant et maître d'un comte, le moulin du bandit, le lit fatal, rencontre du mort et du vivant, la femme de l'ermite, etc., etc.

Ainsi de suite pendant une page, car j'espère que ce qui précède suffira pour le lecteur français, en attendant que l'ouvrage anglais soit traduit. M. Charles Reade, qui est aussi auteur dramatique, mettant tantôt ses pièces de théâtre en roman et tantôt ses romans en pièces de théâtre, tirera au moins une vingtaine d'actes de ses quatre volumes, encouragé cette fois par la somme énorme qu'a rapportée à M. Dion Bourcicaut ce mélodrame de la *Collein Bawn*, tiré du roman des *Collégiens*. On assure qu'en une seule année ses bénéfices se sont élevés au chiffre de 40,000 liv. st., un seul théâtre de province lui ayant envoyé pour sa part d'auteur 1,700 liv. st. C'est le résultat d'arrangements particuliers, car jusqu'ici la part d'auteur dans les théâtres anglais, même à Londres, était fort médiocre... une des causes, répète-t-on souvent, de l'infériorité des pièces originales, comparativement aux romans. Le *Cornhill Magazine* ne vient-il pas d'offrir 5,000 liv. st. pour trois volumes de Wilkie Collins?

Me voici ramené aux nouvelles dramatiques. C'est encore M. Fechter qui est le lion de la scène anglaise. Après *Hamlet*, il a osé jouer *Othello*, en prétendant donner un nouveau caractère au More de Venise. Il s'écarte moins qu'il ne le croit de la tradition. Ses critiques lui reprochent de n'avoir fait que très-peu de progrès dans la prononciation de la langue anglaise. J'ai entendu autrefois reprocher à Kean de trop bien parler, quand il faisait Othello. Comme Kean prenait un masque tout à fait *nègre*, quelques négrophiles voulaient qu'il prît aussi l'accent

des esclaves de sa couleur, sous prétexte que Shakspeare avait conservé à Othello un mélange de barbarie et de naïveté. Quoi qu'il en soit, M. Fechter attire la foule, — et fait de son mieux amende honorable au poëte anglais des imitations françaises de Ducis.

Les archéologues et les adorateurs littéraires de Shakspeare viennent de lui payer aussi leur tribut en rachetant par souscription le jardin du poëte, à Stratford sur l'Avon ; jardin qui était mis en vente et que la *bande noire* britannique se proposait de convertir en terrains à bâtir. Du jardin sauvé ainsi de la truelle, don est fait à la ville de Stratford, à condition qu'on y respectera les arbres et les arbustes ; qu'on y cultivera les plates-bandes, qu'on sablera les allées, etc., afin que l'ombre de Shakspeare puisse quelquefois quitter les champs Elysées pour se promener dans cet asile de ses derniers songes sur la terre.

Je pourrais vous envoyer quelques autres nouvelles littéraires. Pour suppléer à ma brièveté, je vous transmets une gazette phénoménale à un shilling, le *Literary Budget*, publié mensuellement par la maison Saunders et Otley. Ces colonnes encyclopédiques doivent avoir pour rédacteur en chef un autre Pic de La Mirandole, qui parlait de tout et d'autres choses encore, *de omnibus rebus et quibusdam aliis*. La maison Saunders et Otley devient un des grands ateliers de la bibliographie britannique.

Un de ces esprits à la fois moroses et progressifs, qui n'aiment dans la rue ni les pompes féodales, ni les musiciens ambulants, avait écrit au *Times* pour demander, comme unique bénéfice de la réélection de l'alderman Cubitt, qu'on supprimât les cérémonies publiques de l'installation du lord-maire. On n'a tenu aucun compte de cette insinuation, et le réélu de la cité a voulu, au contraire, que la solennité n'en fût que plus brillante. Comme d'ailleurs on n'a rien ajouté au programme annuel, il n'y a pas lieu à décrire. Les discours du banquet civique n'ont pas non plus été jetés dans un nouveau moule oratoire. Mais on apprend toujours quelque chose : j'avais cru jusqu'ici que la lady-mairesse était nécessairement la femme du maire. Eh bien, non, elle peut être sa fille, s'il est veuf, comme M. Cubitt, et en cas de réélection, mylord peut nommer de son

chef une nouvelle mairesse : c'est ce qu'a fait l'honorable magistrat. La lady-mairesse de l'année dernière était la gracieuse lady Oliffe; celle de cette année sera Mrs. Humphrey, sa sœur cadette et gracieuse comme son aînée. Avec les grandioses réceptions qu'occasionnera l'Exposition universelle, ce ne serait pas de trop de deux mairesses pour présider aux dîners et soirées de Mansion-House. Lady Oliffe sera souvent à la droite de sa sœur.

L'AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

Nous avons tout récemment appelé l'attention sur les progrès qu'avait faits l'île de Tasmanie, sur sa prospérité, sur sa richesse. Si nous portons actuellement nos regards d'un autre côté, sur l'Australie du sud, par exemple, nous pourrons constater que cette nouvelle colonie britannique a pris un essor également rapide. Il n'y a pas plus de vingt ans que des colons ont obtenu du gouvernement central la permission de s'y établir, et aujourd'hui l'Australie du sud, malgré les crises qu'elle a subies et les perturbations qui y ont éclaté, peut rivaliser avec quelle colonie que ce soit sous le rapport des améliorations matérielles et des progrès qu'y a faits la condition sociale et l'industrie des colons. Bien que les statistiques ne soient pas ordinairement une lecture très-agréable, nous ne pouvons cependant prouver nos assertions sans faire plus ou moins usage des chiffres.

Nous commencerons par poser en fait que cette colonie jouit d'un climat extrêmement salubre, et qui, du reste, est le partage de toutes les possessions australiennes. La température moyenne de l'année y est seulement d'un degré au-dessus de celle de Madère. Si les personnes nouvellement débarquées sont quelquefois exposées à une espèce de fièvre ou à la dyssenterie, ces maladies cèdent promptement à un traitement convenable. En 1850, la population de la colonie, d'après le dernier recensement qui venait d'en être fait, était de 63,700 âmes; à la fin de 1860, elle était de 127,000 habitants, c'est-à-dire juste le double. En 1850, le revenu foncier y était évalué à 98,889 liv. st. (2,472,225 fr.) ou à 29 shillings (36 fr. 25 c.) par tête

d'habitant. En 1858, époque du dernier recensement officiel, il était de 205,065 liv. st. (5,126,625 fr.) ou de 27 shill. (33 fr. 75 c.) par tête. En 1850, il y avait en culture 64,728 acres[1], soit un peu plus d'un acre par habitant; en 1858, ce chiffre s'élevait à 264,462 acres, ce qui représente un peu plus de deux acres par tête d'habitants que l'île renfermait alors.

La culture du sol n'a pas seulement marché, pendant ces huit dernières années, d'un pas égal à celui de la population, mais deux fois plus vite, d'après ce que nous venons de constater. Un pareil résultat est assurément tout ce qu'il y a de plus favorable. Il y a 19,000 milles carrés affermés en pâturages, et d'après la loi il doit y avoir sur chaque mille 12 têtes au moins de gros bétail ou 50 moutons. 1,400,000 acres sont concédés ou vendus, et 198 millions restent encore à livrer à la population à venir.

Les progrès de l'exportation des produits coloniaux suivent naturellement ceux qui ont lieu dans la culture du sol. En 1850, l'exportation a été de 545,039 liv. st. (13,625,975 fr.) ou 8 liv. 11 sh. (213 fr. 75 c.) par individu. Dans les trois années qui finissaient en 1858, la valeur moyenne des produits indigènes exportés s'est élevée à 1,712,075 liv. st. (41,801,875 fr.) ou environ 15 liv. 5 sh. (382 fr. 50 c.) par tête d'habitant. Les produits coloniaux, y compris ceux des mines, exportés en 1859, montent au chiffre total de 1,500,000 liv. st. (37,500,000 fr.). Les céréales y figurent pour 554,265 liv. st. (13,856,625 fr.), le foin pour 2,906 liv. st. (72,650 fr.), les animaux pour 16,379 liv. st. (409,475 fr.), la laine pour 484,977 liv. st. (11,124,425 fr.), les produits des vacheries pour 12,183 liv. st. (304,575 fr.), les vins pour 1,023 liv. st. (25,675 fr.). L'exportation de la laine, qui n'était en 1850 que de 3,266,017 livres, s'est élevée, en 1858, à 8,101,768 livres. Celle de 1857 avait été de 10,101,000 livres. Une partie, toutefois, vient à Adélaïde de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria par la rivière Murray, pour y être embarquée. La colonie continuera, il n'en faut pas douter, à élargir la sphère de ses opérations agricoles. Les récentes explorations qui se sont faites dans la partie du sud-ouest donnent à croire, et avec juste raison, qu'il existe dans

[1] Un acre vaut 40 ares 46 centiares.

cette direction de vastes districts occupés par de frais pâturages, qui, avec le développement de la navigation sur la Murray et sur les rivières ses tributaires, ne tarderont pas à augmenter la valeur des exportations de laines de l'Australie méridionale qui, ainsi que nous l'avons vu, ont déjà triplé dans l'espace de dix ans. Tout indique aussi, d'un autre côté, que les mines de cuivre de la colonie peuvent rendre une plus grande quantité de ce précieux métal qu'elles n'en ont jamais fourni. On exporte aussi du plomb et d'autres métaux. Pendant que les produits bruts de la colonie s'élevaient dans une proportion qui excédait de beaucoup l'accroissement numérique de la population, il en était de même pour ceux des manufactures. Le chiffre total du revenu de l'Australie méridionale, en 1850, était de 238,992 liv. st. (5,974,800 fr.) ou de 3 liv. 18 sh. (97 fr. 50 c.) par tête; en 1859, il était de 700,000 liv. st. (17,500,000 fr.) ou de 5 liv. 10 sh. (137 fr. 50 c.) par habitant. Cette somme représente, non-seulement le montant des taxes, mais aussi le chiffre des sommes payées au Trésor pour l'acquisition ou la redevance des terres de la couronne dans la colonie. Tous les biens de la couronne peuvent être achetés indistinctement sur la mise à prix de 1 liv. st. par acre, mais ils ne peuvent être vendus que par adjudication publique. Le gouvernement a pour principe qu'il ne doit pas diminuer le prix qu'il a fixé pour la vente des terres. Cependant le prix moyen en a plutôt baissé ces dernières années; il est tombé de 2 à 3 shillings, mais maintenant il se soutient, en général, à 25 shillings par acre.

De 1850 à 1858 inclusivement, on a vendu 1,355,623 acres de terres de la couronne, en fractions d'environ 80 acres, ou à peu près 2,118 milles carrés. Le chiffre total des sommes réalisées par ce moyen a été de 1,839,687 liv. st. (45,992,175 fr.) ou en moyenne 27 shillings par acre, ce qui représente environ 83 fr. 75 c. par hectare. Les parties occupées de la colonie ne forment pas encore le vingtième de la totalité de sa superficie territoriale.

Presque toutes les villes de l'Australie méridionale se sont élevées ou s'élèvent à proximité des mines; les districts livrés à l'agriculture ou au pâturage ont des villages, des hameaux, des stations, des maisons, mais aucun grand centre de popu-

lation. Les villes maritimes, les ports qui servent de débouchés pour les produits de l'agriculture et ceux des districts à pâturages, augmentent constamment de population et d'importance. Adélaïde, la capitale, contient actuellement environ 25,000 habitants.

L'introduction des chemins de fer dans la colonie, l'extension de la navigation internationale au moyen de la vapeur, sa réunion aux autres colonies voisines au moyen des communications télégraphiques, ont beaucoup contribué à fonder et à développer la prospérité de l'Australie méridionale.

En 1850, il y avait 208,568 acres cultivés en diverses espèces de produits; sur ce nombre, 178,184 étaient enclos. Il y avait environ 42,000 acres en blé et 1,785 en pommes de terre. En 1858, il y avait 264,462 acres en culture, dont 189,703 en blé et 2,577 en pommes de terre. Le rendement moyen pour toute la colonie est de 11 1/6 bushels de froment par acre (9 hectolitres à l'hectare), de 16 bushels et demi d'orge (14 à 15 hectolitres), de 20 bushels (18 hectolitres) d'avoine et de 67 quintaux et demi de pommes de terre. Le blé, qui en 1850 se plaçait de 3 sh. 6 d. à 3 sh. 10 d. le bushel, se vendait en 1858 de 4 sh. 9 d. à 7 sh. 9 d.; la farine, qui se vendait de 10 à 11 livres par tonne, atteint actuellement les prix de 14 liv. st. à 17 liv. 15 sh. Au lieu d'importer de la farine et des céréales, Adélaïde peut maintenant en exporter sur une large échelle. Elle expédie annuellement aux colonies voisines de 25 à 30,000 tonnes de farine et 36,000 quarters (104,400 hectolitres) de froment. Il existe dans la colonie 74 moulins à blé, presque tous marchant à la vapeur, et 22 manufactures munies de leurs machines. En outre, on y a importé du Royaume-Uni pour 35,000 liv. st. (875,000 fr.) de machines et d'instruments divers.

Les grains de l'Australie méridionale sont renommés, et avec juste raison, pour leur qualité supérieure. En 1858, on décerna le premier prix à un blé venu sur les collines, et qui pesait au delà de 68 livres par bushel; celui auquel on donna le second prix pesait plus de 67 livres, et ceux qui étaient classés au troisième rang dépassaient 65 livres. La meilleure orge venue dans les plaines pesait plus de 55 livres. Nous avons le droit de nous étonner du faible rendement du blé dans

la colonie, car en Tasmanie le produit moyen a été pendant plusieurs années de 19 à 21 bushels par acre, et sur de bonnes exploitations il a été souvent doublé. Les lois coloniales ont fixé le poids réglementaire du bushel de blé à 60 livres. Les plus beaux échantillons de blé de l'Australie méridionale exposés à Londres, en 1851, ne pesaient que 64 livres par bushel. Ce blé cependant dut à sa haute qualité de l'emporter sur tous ceux qui étaient concurremment exposés, et des juges très-compétents ont remarqué que pour le poids, le grain, la couleur, aucun autre blé ne pouvait rivaliser avec lui. Les échantillons de froment, d'orge, d'avoine, exposés par MM. Heath et Burrows et MM. R. Hallett et fils, étaient tous hors ligne. L'avoine pesait 46 livres le bushel, et l'orge aurait été vendue au prix le plus élevé de la drêche, c'est-à-dire à 34 shillings, si on avait pu l'obtenir en suffisante quantité.

Dans l'Australie méridionale, on s'occupe beaucoup de la vigne en vue de la production du vin, et les premiers essais semblent promettre que cette culture y deviendra très-avantageuse. En 1860, il y a en vignes 2,201 acres plantés de plus de 3 millions de ceps, dont plus de la moitié produit déjà. On a fait dans l'année 180,334 gallons de vin (7,687 hectolitres), et on a vendu, en outre, 13,561 quintaux de raisin. On a fait 40,000 gallons de vin de plus que l'année précédente.

Si nous passons ensuite au bétail vivant, nous verrons qu'il s'y augmente avec une incroyable rapidité. En 1850, il n'y avait dans la colonie que 6,488 chevaux, 68,296 bêtes à cornes, 897,866 moutons et 1,297 chèvres. En 1858, on y comptait 34,629 chevaux, 375,507 bêtes à cornes, 3,108,501 moutons et agneaux, et 2,339 chèvres. En outre, leur valeur individuelle s'est considérablement accrue. En 1850, les moutons ne valaient que 8 à 9 shillings par tête, on les paye actuellement de 18 à 21, les bœufs de travail ont triplé de valeur, et se payent aujourd'hui de 10 à 13 livres par tête. Les chevaux, qu'on pouvait avoir alors de 15 à 38 livres, ont depuis doublé de prix.

Tout indique donc que, comme colonie agricole surtout, l'Australie méridionale est une des possessions britanniques qui marche le plus rapidement dans la voie du progrès.

(Farmer's Magazine.)

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, novembre 1861.

We must not make a scare-crow of the law.
Nous ne devons pas faire un épouvantail de la loi.
SHAKSPEARE, *Measure for Measure*, acte II, sc. I.

Nous ne devons faire un épouvantail ni de la loi..., ni de la mort, dont les arrêts nous semblent trop souvent sans justice et sans appel, quand nous oublions le Jugement dernier. — La loi et la mort nous ont, ce mois-ci, simultanément invités dans leurs grandes salles : nous nous y sommes rendus, et ici le silence, là l'éloquence nous ont laissé de solennelles émotions.

Parmi les superstitions d'un autre âge qui survivent encore dans quelques cantons reculés de l'Ecosse et de l'Irlande est celle qui attribue aux morts de pouvoir revisiter le lieu où fut suspendu leur berceau, où la main qui s'unit à la leur conserve encore l'anneau des fiançailles, où ils aimèrent et furent aimés. Les voisins échangent entre eux de petits cierges pour les allumer ce jour-là sur la cheminée ; on décore des derniers feuillages et des dernières fleurs de l'automne la salle à manger, le salon, la chambre à coucher : on pare le buffet ou la table de fruits, de gâteaux, de mets sucrés ; c'est l'offrande qui prouve aux invisibles visiteurs qu'ils sont toujours attendus, jamais oubliés : communion et agapes qui, reliant le foyer à la tombe, rassemblent une fois l'an au moins les membres *absents* et les membres *présents* de la famille. Il ne nous est donné à nous d'entretenir cette douce et poétique illusion que dans les songes de notre sommeil. Heureux les villages de notre continent qui partageraient cette superstition de la catholique Irlande et de la protestante Ecosse ! Existerait-elle dans le pays d'où nous arrive un nouveau volume de l'auteur des *Horizons célestes?* « La Mort, au village, dit Mme de Gasparin, n'est pas ce squelette hideux qui, par une nuit d'orage, frappe à la porte, se fait ouvrir et emporte dans un coin de sa guenille sordide tantôt l'un, tantôt

l'autre des hôtes épouvantés. La Mort est une promeneuse au vêtement modeste, d'un pas discret, d'une main douce, qui passe et repasse, vient et revient, qui s'assied l'été dans la grange, les soirs d'hiver sur la pierre de l'âtre, qui parle de repos, et qu'on suit dès qu'elle fait signe [1]. » Pour écrire ainsi de la mort, il faut avoir non-seulement le cœur pur, mais encore l'imagination chaste de la vraie chrétienne.

D'illustres morts sont habituellement évoqués ce mois-ci dans les palais de la Justice, des morts *exemplaires*, nobles personnifications de ces principes droits et de ces sentiments généreux qui permettent à nos magistrats de répéter avec un légitime orgueil les paroles que dans une oraison funèbre, Bossuet adressait aux collègues de Michel Letellier. Si nous ne signalons que deux de ces discours commémoratifs prononcés l'un à Paris, l'autre à Lyon, ce n'est pas qu'il n'y ait que ces deux-là qui aient si bien répondu à l'usage traditionnel, mais parce que ce sont les deux qui ont plus particulièrement réveillé nos sympathies et nos souvenirs personnels. Nous avons été doublement charmés par ce souffle religieux qui a fait un moment revivre pour nous le président de Malesherbes sur les bords de la Seine, et l'avocat général Servan sur les bords du Rhône. Pour peindre et louer le magistrat libéral et monarchique, conseiller consciencieux du roi sur son trône, défenseur intrépide du roi dans les fers, M. Oscar de Vallée a retrouvé toutes les hautes inspirations de moralité et de talent qui nous ont valu ses beaux livres sur Lemaistre et sur d'Aguesseau. Sans lui rien enlever de sa grandeur, il a, par des détails heureux, ramené l'idéal de la vertu aux proportions de l'humanité. C'est mieux faire que de relever le piédestal d'une statue, c'est aller chercher le héros et le saint lui-même dans le ciel pour nous le faire voir dans sa vie privée comme dans sa vie publique, toujours simple et modeste. Telle est la mission de la véritable éloquence en fait d'éloge : nous faire aimer et admirer la vertu dans ceux qui l'ont pratiquée si naturellement. Malesherbes n'aura donc jamais été si bien loué parce qu'il n'avait jamais été si bien compris, et M. O. de Vallée nous fait également connaître en lui le philosophe et l'homme religieux, le magistrat et le ministre, toujours le même dans tous ces rôles, c'est-à-dire toujours l'honnête homme, s'arrêtant dans ses plus nobles élans dès qu'il apercevait la limite du devoir. Ce rare tempérament de modération et de courage rend raison de l'indulgence que rencontrèrent toujours chez Malesherbes ceux qui dépassaient le but et ceux qui restaient en arrière : il croyait à la sincérité des autres, parce qu'il était sincère, et s'il ne prévit pas toujours d'assez loin les écarts de la philosophie et ceux de la poli-

[1] *Vesper*. 1 volume, chez Michel Lévy.

tique, c'était sans doute parce qu'il lui répugnait de croire le mal, ayant eu toujours l'instinct du bien. Il nous est doux d'adhérer à tout ce que dit M. O. de Vallée sur la Révolution. La mort de Malesherbes fut peut-être un crime plus odieux que la mort du roi. Un horrible fanatisme poussait les révolutionnaires furieux à l'assassinat de Louis XVI, et les lâches avaient peur des assassins ; les uns et les autres prétextaient le salut public ; mais que pouvait faire au prétendu salut public la mort du dernier représentant de la liberté de la défense ? — Plus nous tenons aux principes de 89, plus nous devons tous protester contre ce qui nous repousserait vers les abus de l'ancien régime ou vers les crimes qui les firent regretter à nos pères. « Oui, dit M. de Vallée, l'idée de démocratie contient de nobles choses ; mais si vous voulez l'honorer et la bien servir, ne la reconnaissez pas partout où vous verrez une violence et une injustice. C'est alors son plus redoutable ennemi qui prend son nom pour cacher sa trahison et ses crimes. La démocratie sainement entendue suppose plus de devoirs que de droits. Libérale, généreuse, fraternelle, elle n'a rien de commun avec les excès d'orgueil, de tyrannie et de familiarités sanguinaires qui portent le nom et la date de 1793. »

C'est plutôt le même fonds d'idées que des relations très-directes qui rapprochent Malesherbes et Servan, dont le plaidoyer *en faveur d'une femme protestante* ne fut pas moins applaudi par Malesherbes que par Voltaire. Servan, inférieur à Malesherbes, soit comme magistrat, soit comme philosophe pratique, a paru à M. Merville, premier avocat général de Lyon, « avoir représenté avec un éclat particulier le goût et les doctrines, les qualités et les défauts du temps où il vécut. » M. Merville a parfaitement senti qu'on ne pouvait mieux apprécier Servan qu'avec « cette liberté de jugement » que lui-même déploya en toute circonstance. Servan, qui n'était pas chrétien comme Malesherbes, eut le courage, plus rare chez le philosophe que chez le chrétien, de sacrifier sa popularité à son opinion, c'est-à-dire à la conviction d'avoir raison. Avec un sens très-droit, il était assez homme d'imagination pour se passionner dans un débat, et avait une sensibilité qu'il ne contenait que par de grands efforts sur lui-même, pour rester fidèle, sous ce rapport du moins, à sa réputation de *philosophie*. « La nature, disait-il, a fait de moi une feuille que tout agite, et je travaille en vain à me changer en un chêne qui résiste aux orages. » M. Merville semble s'étonner qu'il ait eu plus de modération *sur les choses* que *sur les hommes*. Il n'avait certes pas l'indulgence de Malesherbes ; mais il avait plus que Malesherbes l'amer regret d'avoir été le précurseur, même honnête, des républicains décidés à n'accepter que la répu-

blique, et même de ces révolutionnaires *dynastiques* qui ne firent que trop tard leurs réserves en faveur de la monarchie.

Peut-être aurait-il dû être plus indulgent en effet par le motif que, s'étant tenu à l'écart, il avait moins de mérite à rester dans la politique moderée que s'il eût été mêlé à la lutte active. La révolution le surprit heureusement hors de France, et il la jugea mieux de loin qu'il ne l'eût fait de près, sans doute. Deux fois il refusa des fonctions législatives. La philosophie de Jean-Jacques ne fascina pas non plus sa vieillesse comme elle avait fasciné sa jeunesse, quoiqu'il lui conservât toujours un grand souvenir, tout en la réfutant. M. Merville dit ignorer le lieu où Servan finit ses jours. Sa nomination aux états-généraux par la sénéchaussée d'Aix, avec Mirabeau, devait le mettre sur la voie, en lui révélant que le magistrat dauphinois avait une propriété dans notre Provence. C'était aux pieds des Alpines, en vue du clocher de Saint-Remy, qu'il s'était retiré avec sa femme et une sœur qu'on appelait Mme de Saint-Servan, parce qu'elle avait été religieuse et expulsée de son couvent par la République. Il vivait là en patriarche plutôt qu'en seigneur, dans le petit château de Roussan. Je me le rappelle parmi quelques figures historiques qui m'apparaissent au milieu des souvenirs de ma toute première enfance ; car Roussan et le Mas du Cyprès, maison des champs de mon aïeul, ne sont séparés que par leurs fossés et leurs murs de clôture. Un ancien aqueduc romain est le réservoir commun d'où sortent les belles eaux des deux propriétés, Roussan recevant le surplus de celles qui arrosent d'abord le Cyprès. Le vieux magistrat venait volontiers admirer l'arbre séculaire du vieil agriculteur, lui demander conseil sur ses plantations de platanes et de peupliers, ou parler de Lyon avec mon grand-oncle le chanoine, ex-supérieur de l'Oratoire.

Quand celui-ci allait rendre sa visite au philosophe ou plutôt à la religieuse, débris vivant comme lui de la démolition révolutionnaire, il hochait sans doute la tête en voyant Servan, à travers toutes ses réserves, rester si fidèle à la mémoire et même au culte de Jean-Jacques, qu'il avait profité de la surabondance des eaux vives pour figurer une petite île de peupliers, à l'imitation de celle d'Ermenonville. L'île existe encore; les peupliers sont aujourd'hui d'une belle taille, moins hauts, cependant, que les platanes de Roussan, d'une plus belle venue en cette région que dans l'Orient même, d'où ils ont été importés. Après la mort de M. de Servan, disparut le petit monument élevé à Jean-Jacques avec l'inscription : *Vitam impendere vero.* Mais de son vivant, la tolérance avait été mutuelle entre Mmes de Servan et leur époux et frère qui protestait seulement quelquefois contre les vendredis trop maigres et les carêmes trop rigoureux, en disant : « Ces dames sont si dévotes qu'elles fe-

ront bientôt cuire leurs œufs à la coque dans l'eau bénite. » Je n'ai pas entendu moi-même ce propos d'esprit fort, et j'avoue que, quoiqu'on m'ait dit que le grand philosophe m'avait un jour donné l'imposition des mains par une tape bienveillante sur les joues, j'étais d'un âge si tendre que, même avec le secours de la tradition orale, toutes les fois que, traversant l'avenue de Roussan, je mesure le laps des années par l'ombre des peupliers de la petite île et cherche à me représenter celui qui créa cette miniature d'Ermenonville, je ne retrouve que la vague silhouette d'un fantôme. Moralement, l'éminent discours de M. Merville a ressuscité pour moi le personnage tout entier et je lui demande la permission de l'en remercier sans avoir l'honneur de le connaître.

Malesherbes signerait des deux mains les nobles pages de raison religieuse que M. Guizot a écrites dans son manifeste en faveur de *l'Eglise et la Société chrétienne*[1]; Servan signerait plus volontiers celles qui proclament en si bons termes la tolérance pour toutes les croyances, et ce respect pour le droit des gens, sans lequel on ne fonde que des usurpations, la conquête au nom de la liberté même n'étant pas toujours légitime. Nous aimons à voir M. Guizot partisan de l'indépendance italienne, et nous avions cru comme lui que l'Italie y arriverait plus sûrement par une confédération d'Etats républicains ou monarchiques que par l'unification ; mais nous tenons moins que lui à cette idée, si définitivement les Italiens préfèrent l'autre. Les catholiques doivent enfin savoir gré à un protestant, investi d'une autorité philosophique aussi imposante que M. Guizot, de reconnaître dans la papauté la clef de voûte du christianisme européen et, par conséquent, de vouloir à la fois qu'elle reste indépendante de la puissance laïque et qu'elle transforme son institution dans le sens des progrès de cette civilisation à laquelle elle a d'ailleurs si largement participé. Nous doutons malheureusement que ce double but puisse être atteint par le pouvoir temporel, tel qu'il existait hier, tel qu'il existe aujourd'hui surtout... s'il existe encore. La puissance morale ne peut être que compromise par l'exercice d'une puissance matérielle insuffisante. A peine si le pape serait encore un souverain capable de se faire respecter aujourd'hui avec toutes les forces militaires dont il disposait, quand il tenait en échec les empereurs d'Allemagne. Ce n'est pas en lui restituant les légations qu'on le rendrait indépendant. D'un autre côté, ce serait le réduire à n'être plus que l'évêque de Rome, si Rome, nominalement capitale de l'Italie, était livrée à un roi presque étranger (les Piémontais ne sont pas Italiens à Rome) et soupçonné d'être un peu schismatique. Si le pape abdique,

[1] Le volume de M. Guizot est déjà à sa troisième édition (librairie Michel Lévy).

il faut que ce soit en faveur de Rome libre, république municipale, tout au plus avec un podestat ou un sénateur, titre qui n'est plus qu'honorifique et qui s'effacerait devant la majesté papale. Le père Passaglia, avec un reste de vénération jésuitique pour le successeur de saint Pierre, croit que les deux puissances pourraient parfaitement vivre ensemble, et il prêche l'humilité à son chef spirituel, dans l'intérêt de son chef temporel. Il ne nous a pas convaincu par cette brochure fameuse qui n'est qu'un farago de théologie pédante, où Optat et Pacien sont cités à l'appui de saint Augustin et de saint Bernard, saints docteurs dont l'esprit prophétique n'a jamais été jusqu'à prévoir que leur parole serait un jour appliquée directement à la crise actuelle de la papauté. Si c'est avec cette argumentation que le père Passaglia a plaidé pour l'immaculée Conception, je n'ai aucun remords d'avoir négligé de me renseigner sur ce dogme. Quant à la question italienne, il me semble qu'en Italie même elle n'est pas encore mûre, et, en attendant, de peur de la compromettre en ouvrant les portes de Rome à la Révolution, qui l'a déjà perdue une fois en assassinant M. Rossi, le gouvernement impérial fait bien de la laisser mûrir sous notre drapeau déployé aux créneaux du château Saint-Ange[1].

Ni M. Guizot avec sa haute philosophie, ni le père Passaglia avec sa théologie scolastique, ne nous semblent avoir aussi bien défini la question romaine que le docteur J.-J.-Ignace Von Dollinger, de Munich, qui a osé dire la vérité aux libéraux italiens sans la déguiser au pape. Mais, pour un chroniqueur, c'est déjà trop rester dans la chaire. Il nous irait mieux d'aller occuper une bonne stalle à l'orchestre de la Comédie-Française, même pour la reprise d'une tragédie, ou à l'orchestre du grand Opéra, pour entendre Mme Viardot dans l'*Alceste* de Gluck, œuvre solennelle et mélancolique comme une oraison funèbre.

Mais voulez-vous être digne d'écouter la musique de Gluck, préparez-vous-y par l'étude de l'*Alceste* grecque. Justement M. Léon Halévy publie la troisième série de ses belles traductions en vers d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. *Alceste* s'y trouve, précédée d'une savante introduction, suivie de savantes notes. Hercule, qui exigeait un interprète plein de goût, est là dans toute l'originalité shakspearienne de sa rusticité relative, un vrai chevalier des âges barbares et qui rappelle un peu aussi le Huron (ou l'ingénu) de Voltaire quand il arrive de son Canada. Je me promets de revenir sur ces remarquables études de poésie classique, et j'aurai à citer aussi la notice sur Simart, dans la-

[1] La brochure du père Passaglia pour la cause italienne a été éditée à Paris, par M. Molini, dont l'établissement, boulevard Montmartre, offre un assortiment précieux de livres et de journaux français et étrangers.

quelle M. F. Halévy, frère du poëte, nous a parlé de la sculpture antique et moderne avec le vrai sentiment de l'art.

AMÉDÉE PICHOT.

P. S. Paris déserte petit à petit la campagne, et la Chronique aussi; car nos chroniqueurs de la grande et de la petite presse se donnent les airs d'avoir des villas, quelques-uns des châteaux, et au besoin font comme don Quichotte, dont l'imagination forçait les aubergistes de se transformer en châtelains hospitaliers. Que les romanciers qui m'ont envoyé leurs œuvres ce mois-ci me pardonnent, si j'emprunte mes métaphores au vieux Cervantes au lieu d'avoir recours à eux. A peine arrivé, je ne me suis pas encore mis au courant; mais voici les plus longues soirées de l'année : je vais ajouter un cent millième lecteur à ceux qui ont déjà lu *la Foire aux mariages*, de M. Amédée Roland; *le Roman d'une fille laide*, de M. Moland, et les *Mémoires d'un homme du monde*, de M. Ant. Rondelet. Amoureux des légendes, je ne négligerai pas *Myrdhuin ou l'Enchanteur Merlin*, par M. de La Villemarqué, ni *l'Art de parvenir*, par M. J.-T. de Saint-Germain. Avec quel bonheur je vais me refaire petit enfant avec une seconde série des *Récréations instructives* publiées par M. J. Delbruck ! M. Delbruck a su se donner pour collaborateurs non des fantaisistes, mais de sincères amis de l'enfance, modestes auteurs et artistes anonymes, qui ont réussi à faire de petits chefs-d'œuvre, justement par l'absence de toute prétention. Les images synoptiques coloriées, les historiettes, la musique, tout concourt à la perfection de ce musée enfantin, où vous trouvez, sous une forme vraiment récréative, des notions élémentaires sur l'histoire naturelle, les arts et métiers, l'agriculture, etc., etc.

Parmi les volumes placés au premier rang sur nos rayons sont : *l'Enseignement complet et méthodique de l'hygiène*, par M. Gay-Raoul, et la *Revue des musées d'Italie*, par M. A. Lavice.

Drames historiques en vers, par G.-E.-Daniel de Mont. — Volume recommandé aux amis de l'art dramatique.

Le Directeur, Rédacteur en chef : **AMÉDÉE PICHOT.**

PARIS — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

REVUE

BRITANNIQUE

ARCHÉOLOGIE LÉGENDAIRE.

LA POÉSIE DE L'ANNEAU.

En ce temps d'investigations, de compilations et de dissertations de toute sorte, il n'est pas une œuvre humaine dont on ne recherche les premiers indices, dont on ne fasse la légende. Que de pages n'a-t-on pas écrites sur l'emploi de la vapeur et les développements de la télégraphie électrique, sur les découvertes pacifiques et les inventions meurtrières, sur le gaz et les canons rayés !

En lisant un joli volume publié par un ingénieux et érudit Américain, M. Ch. Edwards, l'idée nous est venue aussi de disserter, non point sur ces belles choses qui occupent tant de hautes intelligences et mettent en mouvement tant de capitaux, mais tout simplement sur un petit cercle de métal qu'on appelle une bague ou un anneau. Si vulgaire qu'il soit, ce petit cercle, si modeste qu'il apparaisse souvent, il a sa poésie et son histoire ; et ceux qui ne le mettent point à leur doigt comme un vain ornement, ceux qui l'ont reçu et donné comme un gage d'affection, comme un signe seulement d'alliance, ceux qui le

gardent dans leur deuil avec un religieux respect, en mémoire d'une mère, d'une épouse ou d'une sœur, aimeront peut-être à connaître sa poésie et son histoire.

C'est à eux que nous nous adressons.

L'anneau a été façonné dès les temps les plus anciens. Les Babyloniens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, le consacraient à divers usages. Pline dit que, comme Homère n'en parle point, on doit en conclure qu'il n'était point connu à l'époque de la guerre de Troie. Mais cinq cents ans avant la guerre de Troie, le roi Pharaon, voulant donner à Joseph un témoignage de sa haute faveur, tire un anneau de son doigt et le met au doigt du jeune Israélite. L'anneau est aussi mentionné dans les premières traditions mythologiques de la Grèce.

Minos, se querellant un jour avec Thésée, jette un anneau à la mer et défie le héros athénien d'aller le chercher. Thésée s'élance dans les flots ; les dauphins le prennent sur leur dos et le portent dans le palais d'Amphitrite.

Jupiter a juré que Prométhée serait éternellement enchaîné au Caucase. Cependant il se laisse attendrir par les souffrances de ce malheureux fils de Japet. Il lui rend la liberté, et, pour ne pas violer son serment, il l'oblige à porter constamment un anneau dans lequel est incrusté un fragment de roc du Caucase.

Si de là date l'art d'enchâsser les pierreries dans le métal, il n'y a pas beaucoup d'œuvres de l'industrie humaine auxquelles on puisse attribuer une si haute origine.

Les Romains avaient une quantité d'anneaux. Leurs chevaliers en laissèrent sur le champ de bataille de Cannes trois boisseaux. Ils donnaient à leurs anneaux différents noms, selon les divers usages qu'ils en faisaient. Ils en décoraient à certains jours de fête les statues de leurs dieux et de leurs héros. Ils en portaient plusieurs à leurs doigts, et, dans leur sybaritisme, ils avaient des anneaux légers pour l'été, des anneaux plus lourds pour l'hiver. Dans leur deuil ils remplaçaient leurs anneaux d'or par des anneaux de fer. Enfin, les plus pauvres citoyens eux-mêmes attachaient un tel prix à cette parure qu'ils ne se décidaient à la vendre ou à la mettre en gage qu'à la dernière extrémité. Une des folies d'Héliogabale fut d'avoir un luxe de bagues jusque-là sans exemple. Il se vantait, dit Lampridius, de

ne jamais porter deux fois ni la même chaussure, ni la même bague.

Les Gaulois et les Bretons s'honoraient aussi de posséder des bracelets et des anneaux.

L'art de forger les métaux, représenté dans l'histoire des Juifs par Tubalcaïn, divinisé dans la mythologie grecque par Vulcain, a été dès les premiers temps du moyen âge célébré dans les régions scandinaves par plusieurs sagas, entre autres par celle de Wieland, le magique ouvrier. En France, il a été consacré par la légende de saint Eloi; en Angleterre, par divers récits populaires. N'était-il pas quelque peu forgeron, ce vaillant saint Dunstan, qui avait, selon ses chroniqueurs, un goût particulier pour les travaux manuels, et qui un jour entraîna si rudement hors de sa cellule le démon tentateur, en lui serrant le nez avec des pincettes rougies au feu?

Dans les temps barbares, la vanité humaine avait ses exigences, comme dans l'aimable époque actuelle, que nous appelons l'ère nouvelle de la civilisation. Le farouche Germain, l'aventureux Viking, portant à son ceinturon la lourde épée en fer, se plaisait à voir briller sur sa main et à sa poitrine des ornements en or.

Canut, le conquérant danois, ayant été vaincu dans une bataille par Edmond l'Anglo-Saxon, un de ses principaux capitaines, nommé Ulf, s'égara dans sa fuite au milieu des bois. Après avoir erré toute la nuit au hasard, il rencontre le matin un jeune pâtre et le prie de lui venir en aide. « Je m'appelle Godwin, reprend le berger. Je suis Saxon, et toi, tu es Danois. — C'est vrai, répond Ulf, mais je voudrais seulement connaître le chemin pour me rendre à Serem, où sont les navires de mon pays. — Un Danois! réplique Godwin, comment est-il possible que le fils d'un Saxon lui rende service? D'ailleurs, la route que tu veux suivre est longue, et tous les gens du pays sont sous les armes. »

Ulf alors tire de son doigt un lourd anneau en or et le lui présente. Godwin, ébloui par une telle munificence, dit au fugitif : « Viens avec moi, je te cacherai et j'essayerai de te sauver. » Il le conduit dans sa cabane, le garde là tout le jour, et le lendemain se prépare à lui servir de guide. Mais au moment

où il allait partir, son père s'approche du guerrier danois et lui dit : « C'est mon fils unique qui va pour toi exposer sa vie. Il ne pourra plus revenir parmi ses compatriotes. Je te l'abandonne. Fais-le entrer dans l'armée de ton roi, et protége-le. » Ainsi fut fait. Le jeune pâtre, enrôlé sous la bannière du Danemark, se distingua par son intelligence autant que par son courage, et devint le brillant comte Godwin. Il fut le père d'une fille charmante nommée Edith, de qui le peuple disait dans ses chants : « La douce Edith est issue du rude Godwin, comme la rose de l'épine. » Elle était si belle et si gracieuse que le roi Edouard l'épousa.

Des matières de toute sorte ont été employées à faire des anneaux : l'or, l'argent, le bronze, la cornaline, la porcelaine, et on leur a donné toutes sortes de formes. Un anneau égyptien est décoré de l'image d'Isis et d'Osiris ; un autre, de la tête du bœuf Apis. Les Grecs gravaient déjà sur leurs anneaux diverses inscriptions, telles que celles-ci : *Que le bonheur soit avec vous ! Que la fortune accompagne celui qui te porte et tous les siens ! Souvenez-vous des jours heureux ! Théane est ma lumière. Belle Livia.* Les Romains suivirent ce galant exemple, et les bijoutiers de nos jours, en ciselant un nom ou une sentence, ne font qu'imiter un des usages de l'antiquité. Le comte de Caylus, dans son *Recueil d'antiquités*, décrit un anneau formé de trois cercles réunis ; sur chacun de ces cercles sont gravées deux lettres grecques qui, dans leur ensemble, forment le mot *zucaiè* (puisses-tu vivre !). D'autres anneaux antiques nous offrent le symbole de l'éternité, reproduit si souvent par la bijouterie moderne : le serpent qui se mord la queue. Enfin, on en a découvert un d'origine romaine, dans lequel est une petite excavation qui devait renfermer des cheveux.

Quelques-uns de ces anneaux étaient si larges et si pesants, que l'on comprend que les Romains qui en chargeaient leurs doigts se hâtassent de s'en délivrer après leurs heures de parade, et qu'il en choisissent de plus portatifs pour les chauds jours d'été. Je doute pourtant qu'ils en aient jamais fait un pareil à celui que les Californiens offrirent en 1852 au président Pierce. Il est en or massif et ne pèse pas moins d'une livre.

Dès les temps anciens, l'anneau a été adopté comme un ta-

lisman, comme un préservatif contre plusieurs dangers et un remède à plusieurs maladies. On s'en servait surtout pour se garantir de la fascination du mauvais œil, du pouvoir des sorciers et des méchants esprits, pour échapper aux blessures dans une bataille, pour arrêter les désastres d'un incendie. On croyait même que, par la vertu d'un anneau, on pouvait obtenir une révélation de l'avenir. Un tyran de la Phocide en avait deux qui, lorsqu'il les frottait l'un contre l'autre, lui donnaient l'indice de la résolution qu'il devait prendre. Il tomba cependant sous le fer d'un assassin. Ses magnifiques anneaux lui avaient annoncé sa mort, mais n'avaient pu l'en préserver.

Deux anciennes ballades écossaises nous offrent un autre naïf exemple de cette révélation des anneaux.

La première est celle de Lambert Linkin :

« Il est assis à table, le bon Lambert Linkin, savourant un vieux vin, et tout à coup il s'écrie : « Je voudrais être à mon « foyer près de ma femme aimée ; mes anneaux viennent de « se briser sur mes doigts. »

« Il selle son cheval, il se dirige en toute hâte vers sa demeure, et quand il a monté l'escalier, il voit son dernier enfant étendu sans vie sur le parquet.

« Et quand il a monté un autre escalier, il voit sa chère femme qui meurt dans le désespoir.

« C'étaient les deux malheurs que lui annonçait la rupture de ses anneaux. »

La seconde ballade raconte l'histoire de Hynd Horn :

« Elle me donna un anneau d'or où brillaient trois beaux diamants.

« Quand l'éclat de ces diamants pâlira, son amour, a-t-elle » dit, sera moins ferme.

« Quand leur splendeur disparaîtra, son amour me sera « enlevé. »

« Hynd Horn navigue pendant sept ans sur la mer, sur la grande mer.

« A tout instant il regarde ses anneaux. Un jour, il les voit pâlir.

« Un jour, il voit ses diamants qui deviennent ternes et noirs :
« Ma bien-aimée, s'écrie-t-il, est morte ou mariée! »

Dans les mystérieuses fêtes d'Eleusis, les initiés recevaient un anneau qui devait les prévenir de différents périls.

Dans la Samothrace, on façonnait des anneaux sur lesquels étaient gravés des caractères magiques.

Dans l'Inde, les brahmines portaient un anneau qui leur donnait la faculté de faire des choses extraordinaires.

Josèphe, l'historien du peuple juif, dit que le grand prêtre d'Israël portait un anneau d'une vertu céleste, et qu'Aaron en avait un au moyen duquel il opérait des prodiges.

C'était par des procédés particuliers de fabrication, par la fusion du métal avec des plantes cueillies en des lieux déserts, dans le silence de la nuit, par le choix de certaines sentences et l'incrustation de certaines pierres, que l'on croyait donner aux anneaux une si puissante efficacité.

Les anciens attribuaient aux pierres précieuses une influence mystérieuse. Galien lui-même, le savant Galien, engageait ses clients à porter des anneaux ornés d'une plaque de jaspe sur laquelle était gravée l'image d'un homme ayant au cou un faisceau d'herbes. Les naturalistes du moyen âge ont développé cette idée superstitieuse dans plusieurs traités. Selon Pierre de Boniface, célèbre alchimiste du quatorzième siècle, par le diamant, un homme devient invincible; par l'agate, éloquent, prudent et aimable; l'améthyste préserve de l'enivrement; la cornaline apaise le ressentiment; la jacinthe favorise le sommeil.

Un autre savant, Thomas Nicols, ajoute que le diamant placé sur la tête d'une femme à son insu peut servir à faire reconnaître sa vertu. Si elle est fidèle, elle se jettera alors elle-même dans les bras de son mari ; sinon, elle s'en éloignera.

L'émeraude est aussi la pierre de touche de l'honneur conjugal. Elle se brise au contact de la femme qui a failli à ses devoirs. Cette même pierre précieuse, dit Albert le Grand, développe l'intelligence, donne à l'homme le moyen d'accroître ses richesses, et même, s'il la place sur sa langue, la faculté de prévoir l'avenir.

Le rubis calme la colère. La topaze tempère les chagrins. L'agate rend les cœurs joyeux, et de plus est un préservatif contre l'empoisonnement. On raconte que les aigles ont grand

soin de placer des agates dans leurs nids pour garantir leurs petits de la morsure des serpents.

Le saphir est aussi un excellent antidote. En outre, on acquiert par sa vertu la faveur des princes, on pacifie ses ennemis, on adoucit même la colère de Dieu. La calcédoine donne à celui qui la porte la victoire. La turquoise préserve des chutes et des fractures. La perle, formée dans le corps de l'huître qui entr'ouvre sa coquille pour aspirer la rosée du ciel, a plusieurs propriétés médicinales. Quand Cléopâtre faisait dissoudre dans le vinaigre une des plus belles perles de l'Orient, ce n'était point par une vaine ostentation : elle savait, l'habile Egyptienne, que cette potion la guérirait d'un secret malaise, et lui donnerait un charme nouveau. La cornaline égaye l'esprit, fortifie le cœur. L'opale donne à celui qui la possède le pouvoir de se rendre invisible.

C'est sans doute une de ces pierres chatoyantes que Gygès eut le bonheur de trouver dans la grotte où il pénétra par hasard, et il l'employa si habilement, qu'il devint roi de Lydie. Combien de gens, en un grand nombre de circonstances, voudraient se rendre, comme lui, invisibles, les filous surtout, et les galants, voleurs d'argent et voleurs de noms ! et ils ne peuvent y réussir. N'y a-t-il donc plus dans les boutiques d'orfévrerie que de fausses opales ?

C'est un autre anneau magique qui, pendant de longues années, enchaîna Charlemagne à l'amour d'une femme. Pétrarque raconte que, pour cette femme, le glorieux empereur oubliait tout : ses entreprises guerrières, ses projets de lois, ses devoirs de chrétien. Cette femme mourut, et les amis de Charlemagne, ses fidèles conseillers, s'en réjouirent. Mais la mort n'avait pas mis fin au charme qui le captivait. Il voulut que le corps de celle qu'il ne cessait d'aimer restât dans son appartement, et à tout instant il le regardait et lui adressait de tendres paroles. A la fin, le bon archevêque Turpin se dit qu'il devait y avoir là quelque diablerie. Un jour que l'empereur était sorti, il s'approcha de la morte, et trouva sous sa langue un anneau qu'il se hâta d'enlever : convaincu que c'était la fatale amulette, il le jeta par la fenêtre dans le lac d'Aix-la-Chapelle.

En rentrant, Charlemagne passe la main sur ses yeux comme

un homme qui, tout à coup, s'éveille d'un songe étrange, et s'écrie : « Quelle horrible puanteur! qu'on se hâte d'enlever ce cadavre! »

L'usage d'appliquer aux anneaux une plaque de métal ou une pierre pour en faire des cachets, remonte jusqu'à une lointaine antiquité. De nos jours, il s'est universellement propagé. Il est surtout bien répandu en Allemagne. Il y a peu d'Allemands qui, dès leur adolescence, ne portent à leur doigt une grosse bague en or sur laquelle sont gravées leurs armoiries, ou les lettres initiales de leur nom.

En Perse, le cachet assure l'authenticité de tout contrat, de tout compte, de toute lettre. Il remplace la signature. Quand un négociant a eu le malheur de perdre son cachet, il se hâte d'en avertir ses correspondants pour prévenir l'emploi frauduleux qui pourrait en être fait en son nom; et dès qu'il s'en est procuré un autre, il leur en envoie l'exacte description.

L'anneau a été un signe de dignité et de pouvoir. Pharaon délègue à Joseph sa suprême autorité en lui confiant son anneau. Assuérus remet le même symbole de puissance à Mardochée. Les sénateurs et les chevaliers romains reçoivent du préteur l'anneau qui constate leur rang dans la république. Le pape appose sur ses bulles l'anneau du Pêcheur. Le pape Alexandre III, pour récompenser la cité de Venise des services qu'elle lui avait rendus dans sa lutte contre Frédéric Barberousse, lui donne l'anneau avec lequel le doge épousera l'Adriatique. Dès l'année 1177, ce mariage se célébrait, chaque année, le jour de l'Ascension. Le doge, les sénateurs, les ambassadeurs étrangers, les nobles se rendaient en grande pompe au bord de la mer, et montaient sur *le Bucentaure*. Ce splendide navire les transportait jusqu'au delà d'une lagune, puis s'arrêtait. Alors le doge jetait son anneau dans les flots en s'écriant : « Nous t'épousons, ô mer! et nous constatons l'empire que nous devons exercer sur toi. » Alors retentissaient les acclamations de la foule et les vibrations d'un bruyant orchestre. Puis le cortége ducal se rendait dans une église et assistait à une messe solennelle.

Childéric, dont on a découvert la tombe à Tours, gardait dans sa sépulture son anneau royal, et Canut, le conquérant de l'Angleterre, et plusieurs autres souverains.

L'anneau de Henri VIII sauva l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, quand il fut accusé d'hérésie. Ses juges étaient très-décidés à le condamner, mais il leur dit que le roi se réservait le droit d'examiner lui-même cette question, et il leur fit voir l'anneau que le roi lui avait confié comme gage de sa protection.

L'anneau d'Elisabeth devait aussi sauver le comte d'Essex. Dans un moment de tendresse, elle l'avait remis à ce galant gentilhomme en lui disant : « Si quelque jour vous êtes en danger, si vous avez besoin de mon appui, faites-moi voir cet anneau, et la grâce que vous demanderez vous sera accordée. » Lorsqu'il fut enfermé dans la Tour de Londres et condamné à mort, il pria sa parente, lady Howard, de porter à la reine la précieuse bague qui devait lui rappeler sa promesse. Mais lord Howard, qui était un des ardents ennemis du prisonnier, défendit formellement à sa femme d'accomplir la mission qu'elle avait eu l'imprudence de lui révéler; et la reine, qui attendait ce témoignage d'humilité et de souvenir de celui qu'elle avait aimé, le laissa exécuter. Quelque temps après, lady Howard, atteinte d'une maladie mortelle, pria Elisabeth de vouloir bien venir la voir, disant qu'elle avait à lui faire un important aveu, et alors elle lui apprit ce qui s'était passé. « Que Dieu vous pardonne, s'écria la reine en sanglotant, mais moi, je ne vous pardonnerai jamais. » Puis elle retourna à son palais dans la plus profonde désolation, et pendant plus de quinze jours on l'entendit sans cesse soupirer et gémir. La nuit, elle se relevait et s'asseyait sur le parquet, muette, l'œil hagard, le visage effrayant.

Par le signe palpable de leur volonté, par la puissance de leur anneau, les despotes de l'Asie ont mis en mouvement les féroces légions qui ravageaient de vastes contrées. Par leur anneau, les rois d'Egypte ont asservi tout un peuple à un mortel travail pour construire les plus prodigieux des édifices humains, les Pyramides.

Mais le plus mémorable de tous ces anneaux est celui de Salomon. Les Orientaux l'ont glorifié dans un grand nombre de contes et de poésies. Les musulmans racontent son origine dans une légende qui mérite d'être citée.

La nuit même, dit cette légende, la nuit où Salomon vint

au monde, l'ange Gabriel s'écria : « Il est né un enfant auquel Iblis et tous les démons seront soumis. » Et, dès son enfance, Salomon fut doué d'une telle sagesse, qu'à trente ans il éclairait son père sur les questions les plus difficiles, et qu'un jour il confondit tous les docteurs de la loi et les savants du pays par l'étendue de sa science et la justesse de son raisonnement.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, il vit apparaître huit anges qui portaient des ailes innombrables de toutes sortes de formes et de couleurs, et qui s'inclinèrent trois fois devant lui. « Qui êtes-vous? leur demanda Salomon. — Nous sommes, répondirent-ils, les anges des huit vents de la terre. Dieu, notre créateur et le tien, nous a envoyés vers toi pour te rendre hommage et nous soumettre à tes ordres. Tu pourras nous appeler quand tu voudras, et nous soufflerons doucement, ou nous ferons mugir la tempête comme il te plaira. »

L'un des anges remit alors à Salomon une pierre précieuse sur laquelle était gravée cette inscription : « Dieu est la force et la grandeur, » puis il lui dit :

« Quand tu auras besoin de nos services, jette cette pierre en l'air ; aussitôt tu nous verras apparaître. »

Ces huit anges s'éloignèrent, et il en vint quatre autres dont le premier avait la forme d'une baleine, le second celle d'un aigle, le troisième celle d'un lion, et le quatrième celle d'un serpent.

« Nous gouvernons, dirent-ils, tous les animaux de la mer, de la terre et des airs, et, par la volonté de Dieu, nous obéirons à ton appel, nous serons soumis à tes désirs. »

L'ange, qui avait la forme de l'aigle, remit au grand roi une pierre sur laquelle étaient gravés ces mots : « Toutes les créatures célèbrent le Seigneur, » et il lui dit :

« Pour nous faire comparaître, il suffira que tu poses cette pierre sur ta tête. »

Salomon leur ordonna d'assembler devant lui un couple de tous les animaux, et soudain, avec la rapidité de l'éclair, son vœu est accompli : les êtres de la création se montrent tous, depuis le monstrueux éléphant jusqu'au plus petit vermisseau. Salomon examine avec une royale bienveillance ses légions de sujets, interroge avec bonté les uns et les autres, prête l'oreille

à leurs plaintes. Législateur des hommes, il devient ainsi, par les lumières que Dieu lui a données, le législateur des animaux. En discourant avec eux, il reconnaît que, dans leurs diverses tribus, le temps et les passions ont, comme dans celles d'Israël, propagé de funestes habitudes, et il les condamne. Il reconnaît aussi que leur gouvernement, comme celui des nations, abuse souvent de son pouvoir, et il le réforme.

Ce qui lui plut surtout, ce fut de s'entretenir avec les oiseaux, il comprenait toutes les variétés de leur mélodieux langage, et ces chers petits musiciens du bon Dieu l'étonnèrent par les sages maximes qu'ils s'empressaient l'un après l'autre de lui réciter. « Pour beaucoup d'êtres, disait la mélancolique colombe, mieux vaudrait ne pas être. — Savoir se contenter de son sort, disait le rossignol, est le meilleur des biens. » Puis la fauvette ajoutait : « Celui qui n'a pas pitié des autres ne trouvera pas de pitié quand il en aura besoin. » Et l'alouette : « Faites le bien, vous en serez récompensé. » Et l'aigle : « Si longue que soit notre vie, la mort y met pourtant fin. » Et le misanthrope corbeau : « Plus loin des hommes, mieux je suis. » Puis enfin le coq matinal : « Pensez à votre Créateur, ô fragiles mortels ! »

Au milieu de cette myriade de chantres ailés, Salomon se choisit deux compagnons : la fauvette, parce qu'elle avait prononcé une sentence de charité ; et le coq, parce que de son regard lumineux il pouvait pénétrer dans les profondeurs de la terre comme dans un cristal transparent, indiquer les lieux où des sources d'eau vive sont cachées sous le sable. Il éprouvait aussi un intérêt particulier pour le pigeon, et il lui dit de s'établir sur les murs du temple qu'il allait construire. Quelques années après, les pigeons s'étaient tellement multipliés, que, de leurs ailes étendues, ils formaient un voile sur la tête des innombrables cohortes de pèlerins qui, aux jours des grandes fêtes, se rendaient à Jérusalem.

Quand le favori du Seigneur se retrouva seul, il vit apparaître un ange qui devait en un instant lui donner le pouvoir que les pauvres humains n'acquièrent que par un long travail et de gros capitaux.

« Je suis, lui dit cet ange, le représentant de Dieu sur la terre

et sur les ondes. Maintenant, je dois t'obéir, et je puis, si tu le veux, exhausser les vallées, aplanir les montagnes, dessécher les marais, creuser des rivières. »

Ce puissant génie ne parlait encore ni de canaux, ni de chemins de fer; mais il est clair que, longtemps avant notre orgueilleux dix-neuvième siècle, il accomplissait très-habilement l'œuvre de nivellement de nos ingénieurs.

Un autre ange se présenta encore, qui remit à Salomon un diamant sur lequel était gravée cette sentence : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. »

« Par la vertu de cette pierre, lui dit-il, tu régiras le monde des esprits, des djinns, bien plus considérable que celui des humains et des animaux. Une partie de ces esprits, ajouta l'ange, reconnaît le vrai Dieu; une autre, plongée dans les erreurs de l'idolâtrie, adore le feu, le soleil et les astres. Les premiers voltigent sans cesse autour de l'homme religieux pour le protéger; les autres, au contraire, cherchent perpétuellement l'occasion de lui nuire ou de le porter au mal. »

Salomon, qui tenait à connaître toutes les populations de son magique empire, voulut voir les djiins, et soudain devant lui se déroula une immense légion d'êtres si difformes, si étranges, qu'à peine en les regardant pouvait-il en croire ses yeux : les uns avec des ailes d'aigle et une bosse de chameau, d'autres portant des cornes de gazelle sur un corps de paon; tous enfin présentant, dans leurs diverses individualités, ou les plus grotesques assemblages de différentes formes, ou une monstrueuse anomalie.

Pour asservir complétement à son autorité ces singuliers sujets, Salomon appliqua sur le col de chacun d'eux l'anneau, le merveilleux anneau qu'il s'était fait faire avec les talismans que les anges lui avaient remis. Par le pouvoir irrésistible de cet anneau, il subjugua la race entière des djiins, à l'exception pourtant de Sackr, le plus fort et le plus rusé d'entre eux, qu'il ne parvint à maîtriser que plus tard, en le prenant par surprise, en l'enivrant.

Il obligea les djiins à construire divers édifices, entre autres, un temple qu'il éleva sur le modèle du saint temple mahométan de la Mecque. Il employa les femmes des djiins à filer la

laine le jour, et le soir à tisser des étoffes qu'il distribuait aux pauvres. Elles devaient en outre pétrir le pain chaque jour, et chaque jour faire rôtir trente mille bœufs, autant de moutons, une quantité d'oiseaux et de poissons. Ces aliments étaient portés régulièrement sur des tables qui occupaient plusieurs lieues d'étendue. A des tables en fer s'asseyaient les djiins ; à des tables en bois, les pauvres gens de Jérusalem ; à des tables en argent, les chefs de l'armée et les hauts fonctionnaires ; à des tables en or, les hommes distingués par leur piété et les savants, lesquels étaient servis par Salomon lui-même.

Malgré les grâces que Dieu lui avait faites, il tomba dans l'égarement, le sage Salomon. Il se passionna pour la fille d'un roi païen qu'il avait vaincu. Dans le palais où l'on ne devait suivre que le culte du vrai Dieu, cette fille introduisit les idoles qu'elle adorait. Quoique le roi n'eût pris aucune part à cette idolâtrie, il fut puni pourtant de la profanation commise sous son propre toit, et cruellement puni. Un djiin lui enleva son anneau, prit sa figure, ses vêtements, son sceptre, s'installa sur son trône, et Salomon, dépouillé de son auréole de prophète, de sa puissance, méconnu de ses ministres, outragé par ses propres serviteurs, fut chassé de son palais, et pendant quarante jours erra dans le désert, en proie aux plus vives souffrances. Le Seigneur, qui l'avait si rudement châtié, eut enfin pitié de lui et le ramena dans sa demeure. Il lui rendit sa suprême grandeur, et Salomon, éclairé par ses fautes, continua son règne glorieux, fidèle à sa mission de prophète, fidèle à ses devoirs de souverain.

La Bible a dit par quelle ingénieuse épreuve Salomon mit fin au débat de deux mères qui se disputaient la possession d'un enfant. Les *Gesta Romanorum*, ce curieux recueil d'histoires monastiques, racontent qu'un anneau donna au grand roi une autre occasion de prononcer un difficile jugement. Une femme de Jérusalem, qui avait mis au monde trois fils, déclara en mourant à son mari qu'un seul de ces fils était de lui, mais elle refusa obstinément de lui dire lequel. Quelque temps après, le mari, sentant aussi approcher sa fin, appela ses enfants et leur dit devant plusieurs témoins qu'il léguait un anneau précieux à celui d'entre eux qui pourrait prouver sa légitimité. Mais com-

ment reconnaître cette légitimité ? Là était le problème. Il fut soumis à la sagesse de Salomon, qui aussitôt fit comparaître devant lui les trois enfants ; puis, ayant fait exhumer et attacher à un arbre le corps de leur père, il leur dit : « Que chacun de vous lance une flèche sur cette poitrine. Celui qui lancera la sienne le plus vigoureusement aura l'anneau. » Le premier et le second n'hésitèrent pas à tenter cet essai. Mais le troisième se tenait à l'écart et pleurait. « Jeune homme, lui dit Salomon, ne veux-tu pas suivre l'exemple de tes frères ? — Que Dieu m'en garde, répliqua-t-il. J'aime mieux renoncer, s'il le faut, à tous les biens de ce monde que de blesser ainsi le corps de mon père. — Ah ! s'écria Salomon, c'est toi qui es son vrai fils. C'est à toi qu'appartient l'anneau. »

Les Romains, qui, comme nous l'avons dit, portaient une quantité d'anneaux, plaçaient au quatrième doigt de la main gauche celui qui était pour eux le gage particulier d'une affection, parce qu'il y a là, disaient-ils, un petit nerf qui correspond directement au cœur.

Ainsi, dès les plus anciens temps, l'anneau a été un témoignage d'amitié ou d'amour, un signe d'honneur et de pouvoir, un instrument de correspondance mystérieuse ou de sanction solennelle, un talisman magique.

Mais il en est un qui à lui seul est l'indice de la plus douce puissance et du plus pur enchantement, c'est celui qui unit l'un à l'autre deux cœurs honnêtes, c'est l'anneau nuptial.

Déjà, dans l'antiquité, l'anneau était un des présents de noces. Le Romain donnait à sa femme une bague ornée de tendres incriptions : *Amo te, ama me, fides immortalis*. Ordinairement, cette bague était surmontée d'une petite clef pour indiquer que l'épouse devait garder la maison, selon ce bel éloge qui a été fait d'une dame romaine : *Casta vixit, lanam fecit, domum servavit*.

Au moyen âge, l'anneau était placé en première ligne dans la formule de mariage que le chevalier adressait à sa fiancée : « De cet anneau je vous épouse, de mon nom je vous dote, de mon corps je vous honore. » Le christianisme a sanctifié l'anneau matrimonial. Le prêtre bénit la bague que les mariés doivent porter toute leur vie, bague d'or ou bague d'argent ; la plus

pauvre est peut-être la plus digne. Heureux ceux qui se la donnent l'un à l'autre avec une loyale pensée et la conservent fidèlement! S'ils profanent ce témoignage de leurs serments, ils en seront punis. L'antiquité nous a elle-même légué dans un de ses ingénieux récits cette leçon de morale :

Un soir, un jeune Romain s'avise de mettre en jouant son anneau conjugal au doigt d'une statue en bronze de Vénus, puis il veut le retirer. Mais Vénus a pris aussitôt ce qui lui était offert ; sa main s'est repliée sous la bague du jeune imprudent. En vain il s'efforce de la reprendre, il ne peut y parvenir. Et la nuit, voilà que la froide statue de bronze vient se placer entre lui et sa femme, et le lendemain et les jours suivants renouvelle sa visite. Pour échapper à cette affreuse obsession, le malheureux se retire dans un lointain quartier; mais l'inflexible statue le suit dans sa nouvelle demeure et s'installe la nuit sur sa couche en lui montrant son anneau de mariage. Enfin, il fut délivré par Saturne de ces perpétuelles poursuites; par Saturne, le dieu du temps [1].

X. M.

[1] Thomas Moore a retrouvé en Irlande cette tradition romaine et en a fait une légende irlandaise.

PENSÉES.

---

* Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides adorent dès qu'ils osent aimer.

* L'amour élève parfois, crée des qualités nouvelles, suspend les penchants coupables; mais ce n'est que pour un jour. Il est alors comme les monarques de l'Orient, dont un regard tire l'esclave de sa poussière et l'y laisse retomber.

* A l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître : Le service sans le culte.

* La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.

* C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout !

* L'attention est une tacite et continuelle louange.

* Le repentir, c'est le remords accepté.

* La vieillesse est la nuit de la vie ; la nuit est la vieillesse de la journée, et néanmoins la nuit est pleine de magnificences, et, pour bien des êtres, elle est plus brillante que le jour.

* La nuit de notre exil peut avoir des ombres, mais elle n'a point de ténèbres.

Mme SWETCHINE.

MŒURS POLITIQUES.

ÉTUDES SUR LE SYSTÈME SOCIAL
DE L'EMPIRE RUSSE.

I

De la bourgeoisie en Russie.

La bourgeoisie, qui, dans les divers pays d'Europe, a contribué si puissamment au développement de la civilisation, est, en Russie, de formation récente et s'y présente encore à l'état rudimentaire. A l'origine, toute société se formule en deux expressions générales : les paysans d'une part, les guerriers ou nobles de l'autre ; ceux qui cultivent la terre, ceux qui la défendent. La chaîne s'augmente d'un anneau ; les ténèbres de la barbarie se dissipent, une classe nouvelle perce bientôt ; faible au début, elle croît et réclame peu à peu son rang. Les franchises, les priviléges municipaux, qu'on lui concède de plein gré d'abord, qu'elle arrache ensuite, affermissent sa marche, en lui montrant la route ; elle conquiert enfin et fait reconnaître son droit de cité politique ; le tiers état est constitué, et, s'il ne devient pas tout, comme le demandait imprudemment pour lui une parole célèbre, il reste l'un des éléments les plus nécessaires de la vie politique moderne. Ainsi il fut dans l'Occident. Rien de pareil en Russie et dans la presque totalité des pays habités par la race slave. La tribu se transforme en peuple, mais l'organisation primitive persiste ; ce sont des étrangers, Allemands et Anglais, qui donnent aux villes de la Moscovie des artisans et des commerçants. Chose surprenante ! l'absence

de tiers état national ne frappe pas Pierre le Grand. Cette haute intelligence, qui eut tant à lutter contre une noblesse hostile, et qui ne parvint à la museler que par l'institution des rangs ou *tschins,* ne comprit pas de quel secours moral eût été pour l'accomplissement de sa réforme la création, sur de larges et solides bases, d'une bourgeoisie; il lui échappa que cette bourgeoisie, créée et encouragée par lui, eût été un des plus certains et des plus actifs moyens d'action sur la nation. Son oukase du 24 janvier 1722, par lequel la noblesse s'acquiert par la simple entrée au service, soit civil, soit militaire, arrêta tout essor qu'eût pu prendre et qu'eût pris indubitablement la classe moyenne; car ce facile accès de la noblesse devait forcément activer, quand ce n'eût été que pour motif de sûreté personnelle, les membres des guildes et de la bourgeoisie naissante, qui alors étaient exposés aux peines corporelles.

C'est à Catherine II qu'appartient l'honneur d'avoir tenté de jeter les premiers fondements d'un tiers état en Russie. Dans ce but, Catherine donna aux villes des institutions municipales, régla leur organisation intérieure, forma des corporations, révisa les guildes pour les commerçants, établit les jurandes ou maîtrises pour les artisans. En un mot, elle inaugura pour la bourgeoisie le système corporatif qu'elle venait d'appliquer à la noblesse, système qui prévaut aujourd'hui encore pour l'une comme pour l'autre.

« Aux termes de la loi municipale (*gorodovoié polojénié*) promulguée par Catherine II en 1785, tous les habitants des villes n'appartenant point à la noblesse, mais possédant une maison, exerçant le commerce ou l'industrie, formaient le corps municipal (*gorodskoié obstckestvo*) de chaque ville et avaient le droit d'élire leurs maires (*golova*), leurs anciens (*starschina*), et des assesseurs dans les divers tribunaux [1]. »

[1] *La Vérité sur la Russie*, par le prince Pierre Dolgoroukow, chap. VIII, p. 237. — Ce livre a fait grand bruit lors de son apparition; il n'est que l'ampliation d'un Mémoire, déjà très-substantiel, présenté, en 1857, par le prince Dolgoroukow au grand-duc Constantin pour être porté jusqu'à l'empereur. Plusieurs exemplaires manuscrits en langue russe et française en circulèrent, à cette époque, en Russie. L'ouvrage ne ment point à son titre, et si les remèdes qu'il suggère sont plus ou moins discutables, la plupart des

L'institution fonctionne aujourd'hui à peu près comme à l'époque de sa création.

Le corps municipal, formé de membres élus par les marchands et les bourgeois et pris dans leur sein, présidé par le maire (*gradskoi golova*), compose un véritable tribunal, dont relèvent les seuls marchands et bourgeois; il connait de tous les litiges, procès, contestations pouvant s'élever entre eux, et les décide. Ce tribunal, dans les villes de gouvernement, prend le nom de *douma;* de *ratouscha,* dans celles de district. Les degrés de juridiction sont ceux-ci : de la ratouscha on porte appel devant la douma, de la douma l'affaire est portée au sénat et rentre dès lors dans la commune filière, longue, compliquée, inextricable, des diverses instances que tout procès important et bien nourri doit traverser pour arriver à une solution, s'il n'est pas mort en route de fatigue ou d'inanition.

Les municipalités sont représentées dans les tribunaux civils et dans les tribunaux criminels [1] siégeant dans les villes de gou-

abus qu'il signale sont rigoureusement exacts malheureusement. L'auteur eût été mieux inspiré en n'assaisonnant pas son récit d'anecdotes et de personnalités, toujours regrettables. Ce que le livre, à cette allure de pamphlet, gagne en piquant, il le perd en considération et en autorité; si succès il y a, le scandale y a trop large part. Une seconde édition est annoncée, sinon publiée déjà, et dans celle-ci les initiales seront remplacées par les noms. C'est plus courageux ; mais mon observation subsiste.

[1] Il n'est peut-être pas inutile de donner la composition de ces divers tribunaux.

Dans chaque gouvernement (province), il y a un tribunal civil et un tribunal criminel. Chacun de ces deux tribunaux est composé :

D'un président élu par la noblesse;

D'un vice-président nommé par le ministre de la justice ;

De deux assesseurs élus par la noblesse ;

De deux assesseurs élus par les municipalités.

Dans chaque ville de district (arrondissement), il y a un tribunal (*ouiezdnoi soud*) chargé à la fois des affaires civiles et criminelles; il se compose d'un juge et de deux assesseurs, élus par la noblesse; d'un assesseur élu par la municipalité. Par un oukase tout récent (8 juin 1860), des instructeurs judiciaires, chargés de l'instruction des affaires criminelles de la compétence des tribunaux, sont adjoints aux tribunaux de district et des villes. Leur emploi est classé dans le huitième tschin ; ils sont nommés par le ministre de la justice sur les propositions du gouverneur de la province et du procureur du gouvernement. L'enquête judiciaire dévolue à ces nouveaux fonc-

vernement et de district : dans les premiers (tribunaux des villes de gouvernement), par deux assesseurs ; dans les seconds (tribunaux des villes de district), par un assesseur, tous élus par elle.

Dans les deux capitales, Saint-Pétersbourg et Moscou, ainsi que dans les villes maritimes, il existe des tribunaux de commerce, dont les membres sont élus par les municipalités.

Le gouvernement, on le voit, a continué à suivre fidèlement la route dont Catherine avait planté les jalons, et, autant que le lui a permis sa sollicitude, attirée plus spécialement sur d'autres points qu'il jugeait — à tort peut-être, — d'un intérêt supérieur, il s'est appliqué à consolider et à fixer l'état de la classe moyenne.

Cette préoccupation s'est traduite, sous l'empereur Nicolas, par l'institution de la classe des bourgeois notables.

II

La loi russe reconnaissant quatre états ou ordres : 1° la noblesse ; 2° le clergé ; 3° la bourgeoisie, ou tiers état ; 4° le peuple (*selskié obuivatèle*), habitants des campagnes, la bourgeoisie ou troisième ordre se trouve comprendre tous les individus qui ne sont ni nobles ni serfs, et ne font partie ni de l'armée ni du clergé.

Si du genre on passe aux espèces, la bourgeoisie se décompose ainsi qu'il suit :

1° Les membres des *guildes*, ou corporations marchandes ; les bourgeois notables ;

2° Les bourgeois proprement dits (*metschanines*) ;

3° Les artisans, ou membres des maîtrises ;

4° Les individus de condition libre appartenant aux provinces baltiques et aux anciennes provinces polonaises, actuellement gouvernements de Wilna, Grodno, Minsk, Podolie, Volhynie, Kiew et Kowno. C'est dans ces seules provinces, où la

tionnaires était précédemment confiée à la police. Cet oukase a été accueilli avec faveur, tant pour son utilité intrinsèque, que comme prologue de changements futurs, ardemment désirés, pour l'ordre judiciaire.

législation russe a dû admettre certains compromis avec les législations préexistantes auxquelles elle se substituait, qu'il suffit purement et simplement de ne pas être serf pour être rangé de plein droit dans l'ordre de la bourgeoisie ;

5° Enfin les hommes de peine.

Je demanderai la permission d'intervertir l'ordre de la nomenclature ci-dessus et de parler tout d'abord des artisans et des hommes de peine. Ils n'appartiennent à la bourgeoisie que légalement parlant et par suite de l'impossibilité où se trouvait la loi, vu la nécessité de classification, de les rattacher à aucun des autres ordres admis par elle.

La dénomination d'*artisans* s'applique aux maîtres, ouvriers et apprentis inscrits dans les différentes maîtrises suivant le métier qu'ils exercent ou veulent exercer. La maîtrise est perpétuelle ou temporaire. La maîtrise perpétuelle est réservée aux seuls metschanines ; la maîtrise temporaire admet en outre les étrangers et des paysans même encore en état de servage.

Cette institution des jurandes et maîtrises date de Catherine. Jusqu'à elle, la liberté des métiers était absolue en Russie. Chaque ouvrier pouvait librement se livrer à l'exercice de telle ou telle profession sans qu'on exigeât de lui la moindre garantie d'apprentissage ou la moindre épreuve. Son goût ou sa capacité dirigeait son choix ; il persévérait dans un métier ou l'abandonnait à son gré. Cette liberté, à ce qu'il parut, entravait tout progrès intérieur. Pensant y aviser, on emprunta à l'Occident les jurandes et les maîtrises presqu'au moment où ces moules usés y allaient être brisés. Il ne paraît pas que leur importation en Russie ait amené les résultats qu'on en attendait. En dépit des efforts du gouvernement, les maîtrises sont restées étrangères aux mœurs et à des habitudes nationales invétérées, et, malgré les priviléges et les droits qu'elles confèrent, le bourgeois russe, loin de s'y inscrire volontiers, évite le plus qu'il le peut de le faire, et ne le fait que contraint et forcé.

Je passe aux hommes de peine. Le prolétariat n'existe pas en Russie devant la loi. Tout individu, quelle que soit sa condition sociale, doit être inscrit dans une corporation, qui est responsable envers l'Etat du payement exact des impôts, tant

en argent qu'en nature (recrutement), dus par chacun des membres dont elle se compose.

Par réciprocité, la corporation est armée de moyens coercitifs vis-à-vis de celui de ses membres noté de mauvaise conduite ou qui n'acquitte pas régulièrement ses redevances. Si les coupables appartiennent à la bourgeoisie des villes, ils sont faits soldats sur la proposition de leur corporation; mais s'ils ont été jugés impropres au service militaire, ils sont, par mesure de correction administrative, soumis à un travail obligatoire. Ces individus, vrai rebut de leur corporation, sont appelés *hommes de peine* (*rabotchié tiudi*). Ils ne sont pas serfs, mais ils n'en valent guère mieux.

J'aborderai maintenant les groupes principaux, les metschanines, les marchands, les bourgeois notables, dont l'ensemble compose, à proprement parler, la bourgeoisie ou tiers état en Russie.

III

Les Metschanines.

Les bourgeois (en russe, *metschanines*), qu'ils s'occupent ou non de commerce, ne forment qu'une seule et même classe, qui prend le nom de *metschanstvo* ou corporation bourgeoise. Elle existe dans chaque ville de gouvernement ou de district, est sujette au recrutement et répond à l'Etat du payement exact des impôts en argent et en hommes qui incombent à ses membres. La corporation est maîtresse d'admettre ou de repousser (sauf les cas exceptionnels prévus par la loi et énumérés plus bas) la demande de tout individu qui manifeste l'intention de s'agréger à elle. Quand le postulant est serf, il doit présenter tout d'abord l'acte constatant son affranchissement, obtenu soit par voie de rachat, soit par le fait d'un bon plaisir de son propriétaire ou seigneur, comme on dit en Moscovie. S'il est paysan de la couronne (des domaines, des apanages, etc.), il faut que préalablement la corporation à laquelle il appartenait ait donné son adhésion à cette mutation; cette adhésion n'est refusée que dans des cas fort rares spécifiés par la loi. Les formalités sont les mêmes pour le bourgeois d'une ville qui veut se transporter dans la corporation d'une autre ville.

Ont le plein droit de se faire inscrire dans la bourgeoisie de toute ville quelconque de l'empire, sans qu'il soit besoin du consentement préalable des corporations :

Les individus nés dans le mariage, mais élevés dans les orphelinats, lorsqu'ils ont atteint l'âge de vingt et un ans ;

Les enfants naturels de femmes ou filles de condition libre ;

Les enfants nés dans le mariage ou hors mariage de femmes ou filles affranchies, quand ils ont atteint vingt et un ans ;

Les domestiques serfs (*dvorovié liudi*) ayant appartenu à un propriétaire dont aucun héritier ne s'est présenté pour recueillir la succession. Ce délaissement est considéré comme un affranchissement implicite. La fiction est raisonnable, car les dvorovié liudi sont serfs personnels du propriétaire et non de la terre ;

Les infidèles qui embrassent la religion chrétienne ;

Les bourgeois et paysans libres des gouvernements de l'Ouest, ainsi que les gentilshommes polonais qui ne peuvent fournir leurs preuves de noblesse ;

Enfin, mais en se conformant à certaines règles exposées dans le Code :

Les employés ecclésiastiques retirés du service ;

Les soldats et sous-officiers congédiés ;

Les enfants achetés ou échangés chez les Kirghis, les Kalmouks et autres hordes asiatiques, lorsqu'ils ont atteint l'âge de vingt et un ans ;

Tout serf affranchi, sans distinction de sexe ;

Les bannis autorisés à revenir de Sibérie.

Les metschanines peuvent se rendre acquéreurs d'immeubles situés dans les villes, pourvu que la valeur de ces immeubles, constatée après expertise des employés de la ville, ne dépasse pas 7,000 roubles argent (28,000 francs). Ils peuvent également contracter et accepter des engagements de toute nature ; il leur est interdit toutefois de prendre hypothèque sur des biens nobles [1], parce que, si, par suite de l'insolvabilité de l'emprunteur, le gage devait leur être livré, ils se trouveraient devenir propriétaires de serfs, ce qui serait contraire à la loi.

[1] La noblesse héréditaire a le privilége exclusif de posséder des terres avec des serfs attachés à la glèbe (t. IX du Code civil, § 204).

Les enfants des metschanines suivent la condition de leur père. S'ils entrent au service militaire, ils sont contraints d'y demeurer la durée du temps légal.

Les droits attachés à la qualité de bourgeois se perdent soit par le passage à une autre condition (service militaire ou civil), soit par l'effet d'un jugement rendu à l'occasion d'un crime ou délit entraînant la privation des droits civils.

Les corporations bourgeoises ont la faculté d'expulser ceux de leurs membres qui, après avoir été mis en jugement et avoir été acquittés, demeurent cependant, aux termes de la loi, sous le soupçon du fait qui avait motivé leur mise en accusation ; mais il faut que le fait soit de nature à amener, en cas de condamnation, la perte des droits civils.

Ces individus, dans ce cas, sont renvoyés dans le lieu dont ils sont originaires.

La corporation ne peut toutefois user de ce droit d'exclusion envers un membre âgé de moins de vingt et un ans ou de plus de soixante, à moins que ce membre ne soit resté sous le soupçon juridique d'un crime impliquant, en cas de condamnation, les travaux forcés ou le bannissement en Sibérie.

La municipalité de Saint-Pétersbourg, en vertu de la situation particulière qui lui a été faite [1], a, en outre, le droit de faire

[1] La municipalité de Saint-Pétersbourg est régie par une législation spéciale, relativement assez bien entendue. Etablie en 1847, elle eût été étendue à toutes les villes de l'empire sans les événements de 1848. Ces événements arrêtèrent brusquement le mouvement réformiste qui tendait, timidement encore, à se faire accepter par l'empereur Nicolas. Des droits municipaux furent accordés, sans distinction de caste, à tous les propriétaires d'immeubles à Saint-Pétersbourg. Ils sont répartis en quatre sections : 1° section des nobles héréditaires ; 2° section des nobles personnels et des bourgeois notables ; 3° section des marchands ; 4° section des metschanines et des artisans. A cette dernière section sont venus se rattacher plus tard les paysans du faubourg d'Okhta, jusqu'en 1857 serfs du ministère de la marine et émancipés alors à la requête du grand-duc Constantin.

Les sections délibèrent séparément. Il résulte de cette division en catégories, et de cette non-communauté de délibérations, un manque d'ensemble et des conflits faciles à prévoir, qu'il eût été facile de prévenir par une organisation mieux en rapport avec l'institution elle-même. Malgré ces défauts, et telle quelle, cette organisation est un progrès, et il est à désirer qu'elle ne reste pas limitée à la seule ville de Saint-Pétersbourg.

enfermer dans une maison de correction, jusqu'à deux reprises, les metschanines convaincus de mauvaise conduite ou d'inexactitude dans le payement de leurs redevances. La durée totale de ces détentions n'excède pas deux années.

IV

Marchands.

(Régime des guildes.)

Les guildes[1] ou corporations marchandes se divisent en trois catégories. La répartition des commerçants entre elles, basée sur l'étendue de leurs opérations commerciales, fixe la patente qu'ils ont à acquitter.

L'admission dans l'une des trois guildes n'est accordée que sur justification d'un capital de 15,000 roubles argent pour la première, de 6,000 roubles pour la seconde, de 2,400 roubles pour la troisième. Cette déclaration d'actif sert de règle au crédit que les banques ouvrent aux commerçants appartenant aux guildes. Les patentes sont fixes : 2,500 roubles pour la première guilde, 625 roubles pour la seconde, 200 roubles pour la troisième.

Les commerçants de la première guilde ont privilége pour le commerce en gros des marchandises indigènes et étrangères dans toute l'étendue de l'empire. Ils peuvent établir des maisons de banque, des comptoirs d'échange, des compagnies d'assurances, et en même temps faire le commerce de détail dans la ville ou le district de leur domicile. Ils peuvent aussi être armateurs.

Les mêmes prérogatives pour le commerce en gros et en détail des marchandises indigènes sont accordées aux marchands inscrits dans la seconde guilde; mais l'importation ne doit pas dépasser 90,000 roubles; ils n'ont pas le droit d'établir des maisons de banque, ni d'ouvrir des comptoirs d'assurances.

Les commerçants de troisième guilde ne peuvent se livrer qu'au commerce de détail de toutes les marchandises indigènes, et, pour les marchandises exotiques, seulement de celles achetées chez un marchand des guildes supérieures.

[1] Le mot *guilde* signifie en hollandais corporation marchande ; il existait dans l'anglais du moyen âge. *Guild-hall* est encore à Londres le palais des corporations de la Cité.

Les enfants des marchands appartiennent à la même classe que leur père jusqu'à vingt et un ans. A cet âge, s'ils ne s'inscrivent pas personnellement dans une des guildes, ils deviennent de simples metschanines.

Les fils de marchands agrégés depuis plus de douze ans à la première guilde et professant la religion chrétienne sont admis dans le service civil à l'égal des fils de nobles, et au service militaire, sur le même pied que les volontaires.

Les fils de marchands de deuxième guilde sont reçus au service militaire ; le service civil leur est fermé.

Les fils de marchands de troisième guilde sont assimilés aux fils des metschanines et ne participent à aucun de ces avantages.

Les marchands appartenant à l'une des trois guildes sont admis à posséder des immeubles dans les villes, sans limites de valeur, comme cela a lieu, ainsi qu'on l'a vu, à l'égard des metschanines; mais ils ne peuvent, pas plus qu'eux, acquérir des biens nobles, ni avoir des hypothèques sur des biens de ce genre. Ils peuvent acquérir des terres non habitées, c'est-à-dire sans serfs. Quand, par une circonstance quelconque, une terre noble tombe en leur possession, ils doivent, aux termes de la loi, ou vendre les serfs à un noble ou les affranchir. Dans cette dernière hypothèse, ces paysans peuvent contracter des baux avec le propriétaire roturier et devenir ses fermiers.

Ce système des guildes, sorte de ischin pour les marchands, a été introduit en Russie par Pierre le Grand. Catherine II le perfectionna et exempta les deux premières guildes des punitions corporelles. Ce privilége, assez important, a été étendu depuis aux marchands de troisième guilde. Enfin les trois classes indistinctement ne sont pas soumises au recrutement.

Les étrangers, aux termes du manifeste impérial du 1er janvier 1807, étaient admis à se faire inscrire dans les diverses guildes avec des droits égaux à ceux des nationaux, mais sous la condition de prêter préalablement serment de sujétion russe. Un oukase du 7 juin 1860 permet « aux étrangers d'entrer dans toutes les guildes de marchands, à l'égal des nationaux de l'empire, et de jouir ensuite de tous les droits commerciaux que ces guildes confèrent aux marchands russes. »

On ne saurait trop louer l'empereur Alexandre d'une sem-

blable décision; car elle a aboli des restrictions onéreuses aux deux côtés et qui, comme le dit l'oukase, « ne s'accordaient plus avec les besoins du temps. »

V

Bourgeois notables.

La bourgeoisie notable (*potchetnoie grajdanine*) a été créée par l'empereur Nicolas (oukase du 10 avril 1832), sur la proposition du comte Cancrine, ministre des finances, l'un des hommes d'Etat les plus remarquables qu'ait eus la Russie.

La bourgeoisie notable est personnelle ou héréditaire.

Sont bourgeois notables héréditaires par droit de naissance :

Les enfants légitimes des nobles personnels[1] ;

Les enfants d'employés ou de membres du clergé, qui n'ont pu atteindre la noblesse personnelle, mais sont décorés de l'ordre de Sainte-Anne (3e et 2e classe) ou de l'ordre de Saint-Stanislas (2e et 3e classe[2]).

Reçoivent, à leur demande, la bourgeoisie notable personnelle :

1° Les élèves sortis de l'Université avec le titre de candidat (lauréat), ou un attestat de capacité, constatant qu'ils ont terminé leurs études d'une manière satisfaisante ;

2° Les artistes, membres de l'Académie des beaux-arts ;

3° Les élèves, nés de condition libre, sortis de l'Ecole pratique des sciences commerciales de Moscou avec un attestat de capacité ;

4° Ceux qui sortent de l'Ecole de commerce de Moscou, avec le titre de candidat de commerce ;

[1] Les rangs ou tschins sont, on le sait, au nombre de quatorze. La noblesse personnelle est acquise au service civil à la neuvième classe des rangs ; au service militaire, à la première épaulette ; la noblesse héréditaire, au civil, à la quatrième classe ; au militaire, au grade de colonel.

[2] La décoration de Saint-Wladimir, seule de toutes les décorations russes, confère, même dès la troisième classe, la noblesse personnelle. Les ordres de l'Aigle blanc, de Saint-Alexandre Newsky et de Saint-André, qui n'ont qu'une seule classe, ne sont donnés qu'aux hauts fonctionnaires et n'entraînent point la noblesse, puisqu'on ne peut les recevoir que parvenu à un rang civil ou à un grade militaire où la noblesse héréditaire est déjà acquise.

5° Ceux qui sortent de l'Ecole de commerce de Saint-Pétersbourg;

6° Les fils de marchands de première et deuxième guilde, sortis du troisième gymnase de Moscou, avec un attestat de première catégorie;

7° Les enfants de bourgeois notables, de marchands ou de metschanines, sortis des gymnases avec la récompense d'une médaille, soit d'or, soit d'argent;

8° Les élèves de l'Institut Lazarew (pour les langues orientales) qui, n'étant pas fils de bourgeois notables et se destinant au commerce, ont achevé leurs cours dans cet établissement;

9° Les élèves de l'Ecole de commerce de Tiflis, sortis avec un bon attestat, mais seulement après cinq années d'exercice comme commerçants dans la Transcaucasie;

10° Les enfants de marchands de première et deuxième guilde, sortis avec de bons attestats de l'Ecole d'agriculture de la Société économique;

11° Les élèves sortis des Ecoles d'agriculture de Moscou et de Gory-Goretz après dix ans de pratique agricole, et sur la présentation du ministre des domaines;

12° Les artistes russes de première catégorie (les appointements règlent la catégorie) appartenant aux théâtres impériaux, après dix ans de services révolus;

13° Les employés dans la Compagnie russe-américaine, après dix ans de bons services constatés; le service de cette Compagnie n'est pas considéré comme service de l'Etat;

14° Les Kalmouks, les habitants d'Anapa, de Soukhoum-Kalé, etc., dans certains cas particuliers.

La réclamation de la bourgeoisie notable personnelle est également recevable venant d'individus de condition roturière à leur entrée au service, lorsqu'ils ont obtenu le quatorzième rang ou l'obtiennent en même temps que leur congé.

Enfin, la bourgeoisie notable personnelle peut être conférée, mais par oukases spéciaux, à des savants étrangers, aux grands fabricants, chefs d'usines, etc.

La bourgeoisie notable héréditaire se confère aux marchands

qui ont le titre de conseiller de commerce ou de manufacture [1]; aux veuves de ces conseillers et à leurs enfants, s'ils conservent leur condition de bourgeois; aux commerçants décorés d'un ordre russe; aux marchands de première guilde qui ont fait le commerce au moins pendant dix ans sans faillite ni procès; à ceux de deuxième guilde, après vingt années de commerce dans les mêmes conditions; aux enfants légitimes des commerçants qui ont reçu des rangs inférieurs dans les services civils, ce qui les a empêchés de recevoir le brevet de bourgeoisie notable héréditaire; enfin, aux artistes et aux savants illustres, mais seulement s'ils sont ou s'ils deviennent sujets russes.

Les israélites, dans les gouvernements où il leur est permis d'habiter [2], ainsi que les caraïtes, peuvent, par oukases souverains, recevoir la bourgeoisie notable personnelle pour services remarquables, ou pour distinction dans les arts et les sciences.

Quant à la bourgeoisie notable héréditaire, il faut, pour la recevoir, que leurs services aient été très-spécialement profitables à l'Etat, et dans ce cas la récompense est décernée par le souverain sur la proposition du Comité des ministres.

La demande de la bourgeoisie notable doit être adressée au département héraldique du sénat, en y joignant les pièces à l'appui. Les frais se montent, pour l'obtention de la bourgeoisie notable héréditaire, à 330 roubles argent [3].

Cette somme est réduite de moitié, s'il ne s'agit que de la bourgeoisie notable personnelle.

Les savants et les artistes n'ont à supporter que les frais du diplôme.

[1] Le titre de conseiller de commerce ou de manufacture est concédé aux marchands qui ont fait ou font partie des Chambres de commerce. (Voir plus haut.)

[2] Tout établissement commercial leur était interdit dans Moscou et Saint-Pétersbourg, considérées comme villes saintes. La prohibition a été levée récemment, mais avec des restrictions. Il leur faut encore, pour obtenir une patente de négociant de première guilde, commercer dans l'empire et y établir des comptoirs de banque, « une autorisation spéciale délivrée chaque fois par les ministres des finances, de l'intérieur et des affaires étrangères. »

[3] 240 roubles pour être affectés au capital destiné à secourir les établissements industriels; 60 roubles au profit des établissements de bienfaisance du gouvernement où habite le demandeur; 30 roubles pour la délivrance du diplôme.

La bourgeoisie notable confère les droits et priviléges suivants :

Exemption du payement de la capitation ;

Exemption du recrutement ;

Exemption des peines corporelles ;

Droits d'élection dans les assemblées municipales et d'éligibilité au même degré que les marchands des deux premières guildes ;

Droit de joindre à son nom, dans tous les actes, le titre de bourgeois notable.

Les priviléges personnels octroyés à la noblesse par Catherine II, en 1785, ne sont autres que ceux-ci, sauf, cependant, que les bourgeois notables ne peuvent, comme les nobles héréditaires, posséder des terres habitées et que, s'ils se destinent au service de l'Etat, ils atteindront moins rapidement qu'eux le premier grade ou tschin. « Au service civil, comme au service militaire, dit le paragraphe 186 du Code civil, la noblesse jouit de certaines prérogatives que n'ont point les autres ordres de l'Etat. » L'arbitraire n'est pourtant point aussi absolu qu'on pourrait le supposer, et il dépend toujours de la partie qu'il lèse d'en paralyser l'effet. Ainsi, par exemple, le bourgeois notable qui sort d'une université, et qui a satisfait à un examen de candidat, de magistre ou de docteur, a les mêmes droits que le noble dans ces conditions d'instruction ; comme lui, il est, après six mois de stage, avancé au quatorzième tschin. Mais s'ils ont fait l'un et l'autre leurs études dans des établissements d'un ordre inférieur, dans un gymnase ou dans une école primaire, la prérogative du noble est d'arriver au quatorzième tschin, dans le premier cas, un an ; dans le second, deux ans plus tôt que le bourgeois notable. Enfin, s'ils n'ont appartenu à aucun gymnase, ni à aucune école primaire, et s'ils ont satisfait à un examen jugé suffisant, le noble devient *tchinownik* après quatre ans de stage, le bourgeois après six ans. Cette prérogative d'avancement plus prompt accordée à la noblesse n'est donc jamais de plus de deux années, et elle ne se produit qu'à égal degré d'ignorance. La bourgeoisie aurait peut-être tort de trop l'envier à la noblesse.

Les droits et priviléges reconnus à la bourgeoisie notable, soit

personnelle, soit héréditaire, cessent pour celui qui, appartenant à l'une de ces deux classes, passe noble, est ou peut devenir l'objet d'une condamnation entraînant la perte des droits civils. Le jugement prononçant cette dégradation, doit, pour être exécutoire, être revu et confirmé par le sénat.

La loi interdisant à tout bourgeois notable le droit de tenir boutique ou d'ouvrir un atelier, celui qui s'inscrit dans une maîtrise ou dans la troisième guilde (commerce de détail), celui également qui accepte des fonctions de domesticité, ne peut plus se qualifier de bourgeois notable. De ses priviléges antérieurs il conserve cependant les plus essentiels : l'exemption de la capitation, du recrutement et des peines corporelles. Si sa bourgeoisie était héréditaire, bien qu'il en soit lui-même déchu, il la transmet à ses enfants dans toute sa plénitude.

Je ne peux mieux terminer cet aperçu sur la bourgeoisie notable que par la citation suivante, empruntée à la *Quatrième étude sur la Russie*, de M. Schédo-Terroki :

« Sous le rapport des prérogatives, la bourgeoisie notable n'a rien à envier à la noblesse, sur laquelle, au contraire, elle a l'immense avantage de n'avoir à satisfaire à aucune condition pour transmettre à ses descendants les droits qui s'attachent à son état, tandis que la noblesse se voit astreinte à mériter de nouveau dans chaque génération quelques-uns de ses priviléges. Qu'un bourgeois notable entre au service de l'Etat ou qu'il n'y entre point, qu'il soit marchand ou qu'il ne le soit pas, il ne perd rien des droits que la loi lui accorde sans condition (§ 617), tandis qu'un gentilhomme n'ayant point servi perd le droit de voter aux assemblées nobiliaires, ses priviléges n'étant valables qu'à la condition qu'il aura un tschin. »

VI

Ce ne sont pas, on a pu s'en convaincre par l'exposé qui précède, les lois ou la bonne volonté du gouvernement qui ont manqué en Russie pour instituer une bourgeoisie et adjoindre au corps social préexistant l'élément si important qui lui manquait. Ces efforts, sincères et continus, il faut les reconnaître tels, n'ont pourtant abouti jusqu'à présent qu'à un résultat à

peu près négatif. Il y a en Russie toute une classe d'individus appelés *bourgeois*, il n'y a pas de bourgeoisie. Catherine II, préoccupée de la lacune que laissait dans la société politique russe l'absence du tiers état, pensa la combler en donnant à la classe moyenne l'organisation corporative dont l'Allemagne lui offrit le modèle. Mais un tiers état ne s'improvise pas ainsi par le coup de baguette d'un oukase, comme on a été longtemps trop porté à le croire à Saint-Pétersbourg, et pour toutes choses. Dans sa hâte du but, la grande impératrice ne se souvint point assez qu'imiter sans assimiler n'est qu'un plagiat stérile, et, comme le remarque fort justement un écrivain qui a traité avec autorité ces diverses questions, « l'organisation municipale introduite sous Catherine II, et qui, avec ses guildes et ses jurandes, servilement imitées de l'Allemagne, est parfaitement étrangère à l'esprit national et aux institutions communales de la Russie, n'est restée jusqu'ici qu'une forme vide et gênante[1]. »

Malgré un frottement physique européen, le Russe est resté moralement Asiatique et nomade. La mobilité de ses impressions a pour conséquence la mobilité dans ses entreprises. Il n'a de goût spécialement pour rien, il est apte à tout, il aime à essayer de tout. Une telle fluctuation, sans cesse renouvelée, présentait des inconvénients trop évidents pour ne pas attirer l'attention du pouvoir. On créa, dans cet ordre d'idées, la bourgeoisie notable, espérant que les larges priviléges concédés à cette nouvelle corporation y attireraient et surtout y retiendraient la classe moyenne. L'expérience a prouvé que c'est ailleurs qu'il faudrait chercher le remède. On a dit bien souvent que le système des tschins avait tué la noblesse ; on peut dire à plus forte raison encore que c'est ce système qui a empêché en Russie la formation sérieuse de tout tiers état. L'accès de la noblesse est rendu trop facile pour ne pas tenter les fils de marchands ou de bourgeois notables, et ce serait exiger d'eux une philosophie peu ordinaire que de leur demander de ne pas sortir d'une classe relativement inférieure, lorsqu'une porte s'ouvre si complaisamment devant eux pour pénétrer dans la classe privilé-

[1] *Etudes sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, par le baron A. de Harthausen. Edition française. Berlin, 1853, t. III, p. 128.

giée. La partie supérieure de la classe bourgeoise finit donc par être, un peu plus tôt, un peu plus tard, absorbée par la noblesse. Quant à la petite bougeoisie, elle est trop démoralisée pour constituer un tiers état, ou, si elle est intelligente et éclairée, elle cherchera, quoi qu'on fasse, à franchir les degrés intermédiaires et arrivera, elle aussi, à cette terre promise de la noblesse.

Cette facilité à acquérir la noblesse, et la nécessité que l'état social et les habitudes de mœurs de ce pays imposent inexorablement de l'acquérir, y ont été, jusqu'ici, la pierre d'achoppement de toute formation d'une bourgeoisie. Aussi longtemps que de semblables conditions seront maintenues, la bourgeoisie existera en Russie dans le Code, mais elle n'existera pas dans la nation ; elle restera, ce qu'elle est maintenant, sans portée, sans valeur ; une désignation, non une expression ; une sorte de terrain neutre où passent tous ceux qui ne sont plus serfs et ne sont pas encore nobles.

L'émancipation des serfs, ce grand acte qui honorera à jamais le règne de l'empereur Alexandre II, amènera-t-elle un changement aussi à souhaiter ? La question renferme la réponse. L'émancipation des serfs, a-t-on dit, est l'asservissement de la noblesse. Le mot est joli, sans être entièrement vrai, comme la plupart des mots jolis. Mais l'histoire est là pour prouver que, partout où le peuple est admis à la vie civile, la noblesse cesse d'être la société elle-même, et devient seulement un de ses membres, le premier, chez les nations sages et prévoyantes. C'est le constitutionalisme des sociétés et leur progrès, assure-t-on. De cette coexistence de la noblesse et du peuple naîtra en Russie réellement la bourgeoisie ; j'insiste sur le mot réellement, car, en conscience, on ne saurait donner ce nom au simulacre dont j'ai essayé de décrire le mécanisme, et qui, fabriqué à coups d'oukases, rappelle involontairement ces villes que Potemkin improvisait dans les steppes pour la récréation et la satisfaction des yeux de sa souveraine en voyage. Le libre droit à la possession des terres, réservé jusqu'à présent à la seule noblesse héréditaire[1], et que l'acte d'émancipation, une fois

[1] La noblesse héréditaire avait seule le droit (elle l'a encore pour deux années) de posséder des terres nobles, c'est-à-dire avec serfs. Comme, dans la Russie proprement dite, toutes les terres comprenaient des serfs, il en

accompli, étendu à tous les citoyens sans distinction, donnera à la bourgeoisie le juste partage d'influence dans le pays et auprès du gouvernement dont la noblesse avait auparavant l'absolu monopole. Là est le vrai point de départ de la constitution efficace et pratique de la bourgeoisie. L'œuvre sera complète quand la noblesse, au lieu de se gagner à l'ancienneté, comme une pension de retraite, sera conférée directement par le souverain pour les cas exceptionnels de services éminents. Qu'on ne s'y trompe pas : la noblesse, retrempée à sa source, retrouverait ainsi sa signification glorieuse ; sa valeur morale, la seule que veuillent lui laisser les idées modernes, en deviendrait incontestée, et la bourgeoisie, que des convoitises aisées à satisfaire ne troubleraient plus et ne détourneraient pas de sa voie légitime, apprendrait enfin son propre respect, à être soi, et, ne les cherchant plus ailleurs, trouverait en elle-même et sa force et son développement [1].

résultait que tout Russe non noble, et tout étranger non décoré de l'ordre de Saint-André, n'étaient point admis à la propriété terrienne.

[1] Nous avons la promesse que ces études sur le système social de l'empire russe seront continuées par l'ingénieux observateur qui a recueilli sur les lieux mêmes tous les éléments de cette multiple question.

(*Note du Directeur.*)

JOSEPH SCALIGER[1].

D'après la place que Joseph Scaliger a occupée dans le monde, — au moins dans le monde littéraire, — il semble qu'il aurait dû trouver de nombreux biographes. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, il n'est pas d'auteur de quelque importance qui n'ait eu le sien. Joseph Scaliger écrivit la vie de son père, Jules-César, mais personne n'écrivit celle de Joseph. Ce n'est que deux cent cinquante ans après la mort de ce dernier que le professeur Bernays a entrepris de donner au public une histoire complète de l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais honoré la république des lettres. D'où vient ce long et singulier silence? Le nom de Scaliger n'avait pas disparu avec lui, car sa gloire se maintint dans tout son éclat, au moins pendant la première période de splendeur de l'école de Leyde, qui professait pour lui une espèce de culte. Malheureusement, cette école n'admirait chez Scaliger que ses qualités et ses travaux secondaires. Tout son mérite consistait, pour les commentateurs, à avoir donné de bonnes éditions de quelques auteurs grecs; et pour les professeurs, à avoir lui-même fait des vers grecs. Lorsqu'on s'aperçut que l'édition *Variorum* des classiques était supérieure à celles qu'il avait publiées, et que ses iambes contenaient des fautes de quantité ou péchaient sous le rapport métrique, son crédit fut ébranlé dans les esprits, et le dix-huitième siècle, qui dédaignait les classiques ou ne les déclarait acceptables qu'à la condition d'être

[1] *Josephus Justus Scaliger*, par Jacob Bernays. Berlin, Herz, 1855.

habillés à la moderne, ne vit en Scaliger, à une ou deux exceptions près, qu'un pédant. Ce n'est que graduellement, et à une époque toute récente, que le réveil des études classiques en Allemagne a ramené l'attention sur le créateur de la critique historique et qu'on lui a assigné enfin sa véritable place. « Qu'est-ce que l'érudit Saumaise comparé à Scaliger? s'écrie Niebuhr. Scaliger s'est élevé sur les sommets de la philologie à une hauteur que nul n'a atteinte après lui, et il a embrassé toutes les branches de la science avec une telle puissance que rien n'a échappé à la pénétration de son génie. » C'est au docteur Bernays, qui unit à une vaste intelligence la connaissance intime de l'histoire littéraire du seizième siècle, qu'appartient l'honneur d'avoir rétabli Scaliger le jeune sur son trône légitime. L'examen approfondi auquel il s'est livré des travaux philologiques du grand critique jette une lumière tout à fait nouvelle sur l'origine de la science historique dans l'Europe moderne. Quelques détails biographiques sur Scaliger ne sont pas inutiles non plus pour apprécier son œuvre scientifique et littéraire.

Joseph-Juste de L'Escale naquit à Agen, alors dans la province de Guienne, le 4 ou le 5 août 1540. Il était le dixième de quinze enfants que son père, qui se maria à l'âge de quarante-six ans, eut de son union avec Audiette de Roques-Lobesac, l'épousée n'ayant elle-même que seize ans. De L'Escale est la traduction française du nom italien Della Scala; ce nom appartenait à la maison princière de Vérone qui fut dépossédée par les Vénitiens. Jules-César, le père de Joseph, croyait descendre d'une branche cadette de cette maison; mais cette généalogie fut plus tard très-vivement attaquée par les jésuites. A onze ans, Joseph Scaliger (car c'est sous son nom latinisé qu'il est connu, ainsi que son père) fut envoyé pour apprendre le latin à Bordeaux dans une école spéciale où son frère aîné, Sylvius, l'avait précédé, et où deux de ses plus jeunes frères l'accompagnèrent. Dans leur manie d'associer les noms célèbres, des biographes ont dit que Joseph eut pour maître Georges Buchanan. Mais lorsqu'il entra, non pas au gymnase, où Buchanan avait été professeur, mais dans l'école de jeunes garçons tenue par Simon Beaupré, d'Orléans, Buchanan avait quitté Bordeaux et était prisonnier de l'inquisition en Portugal. La peste de 1554, en écla-

tant à Bordeaux, fit renvoyer les enfants dans leurs familles. Joseph ne retourna jamais à l'école et ne reçut point dans la maison paternelle d'instruction régulière ; mais il trouva au foyer domestique un avantage précieux, celui d'être en relation continuelle avec son père. Jules-César Scaliger, bien qu'avancé en âge (il avait alors plus de soixante-dix ans) et bien qu'affaibli par la goutte, était encore dans toute la vigueur de son intelligence. Il se consolait des maux de la vieillesse en composant des vers latins. Il ne se passait presque pas de jour sans que Joseph fût appelé à écrire, sous la dictée de son père, quatre-vingts, cent, deux cents vers. Ces effusions poétiques sont loin d'être irréprochables sous le rapport de la prosodie et de la correction grammaticale, mais elles attestent une connaissance de la langue latine que l'on cherche vainement chez les meilleurs latinistes modernes. Joseph ne servait pas seulement de secrétaire à son père ; tous les jours, celui-ci lui faisait composer une petite dissertation en prose latine sur un sujet quelconque qu'il choisissait. Pour tout le reste, il l'abandonnait à lui-même, et nous ne croyons pas que jusqu'alors Joseph eût fait des auteurs classiques une lecture régulière. Mais l'habitude de parler et d'écrire journellement une langue sous la direction d'une personne qui la possède à fond vaut mieux pour un enfant que des lectures étendues ; et c'est à cet exercice salutaire que Joseph doit sans contredit cette maturité de style qui éclate dans son premier ouvrage en prose, *Conjectanea in Varronem*, ainsi que cette habileté de versification qui le distingua de tous les savants de son temps. Joseph dut encore à la société de son père son merveilleux esprit d'observation appliqué à la nature et au monde. Sa supériorité sur les savants ses contemporains ne tenait pas seulement à ce qu'il était plus savant qu'eux, mais à ce qu'il était autre chose qu'un savant. La science des autres philologues se borne à leurs livres. Ils savent ce que les anciens ont dit sur un sujet quelconque, mais ils ne tirent rien de leur propre fonds, et ils manquent de connaissances pratiques et positives. Scaliger, au contraire, ne perd jamais de vue le milieu social dans lequel il vit. Cette faculté précieuse est sans doute chez lui un don naturel ; mais la manière de la diriger et de l'employer, c'est son père qui la lui a enseignée. A cette

éducation pratique se rattache le soin que prit Jules-César d'inculquer à ses enfants l'amour de la vérité : « Nous ne paraissions pas de fois devant lui, dit Joseph, sans qu'il nous dît : « Ne faites jamais de mensonges. » L'habitude de dire la vérité devint pour Joseph la loi du travail, non moins qu'une règle de conduite, et elle explique son histoire personnelle comme ses livres. Ce qui détermina sa vocation pour la philologie, ce fut son désir de porter le réel et le vrai dans des régions où l'arbitraire, le caprice, la fantaisie, la tradition et le préjugé avaient jusqu'alors dominé sans contrôle. La franchise avec laquelle il parla toujours des hommes et des choses lui attira de vives inimitiés, et sa droiture instinctive le sauva de bonne heure des subtilités et des sophismes de cette philosophie d'Aristote qui faisait les délices de son père. Plus tard, il étudia les philosophes grecs, mais il le fit par devoir et jamais pour y chercher son plaisir; il perce même un sentiment voisin de la répugnance dans les rares excursions qu'il fait dans le domaine de la philosophie. « On ne trouve, dit le docteur Bernays, que vingt citations de Platon dans tous ses ouvrages, et elles sont principalement empruntées aux dialogues d'une importance secondaire, par occasion seulement, au *Timée* et aux *Lois*. Une fois, après avoir cité les *Lois*, il ajoute : « Il y a longtemps que j'ai lu ce dia« logue. »

On s'étonnera peut-être que Jules-César Scaliger n'ait pas donné une instruction plus étendue à un jeune garçon d'aussi belles espérances que son fils Joseph. Mais il faut se rappeler les préoccupations causées par la peste qui, en 1555, pénétra à Agen et obligea sa famille à fuir à la campagne, puis l'âge et les infirmités du père qui pensait peut-être que sa fin prochaine permettrait à son fils de retourner à Bordeaux. Il faut ajouter que Jules-César n'avait point l'intention de destiner aucun de ses enfants à la carrière des lettres. Il ne semble pas que, lors de la mort de son père, qui arriva le 21 octobre 1558, Joseph eût appris les éléments du grec ; en tout cas, il n'en possédait certainement pas plus que les éléments. Mais il avait déjà assez d'expérience pour comprendre que ne pas savoir le grec, c'était ne rien savoir. La mort de son père l'affecta si profondément, que pendant quelque temps sa santé en fut ébranlée. Dès qu'il se

sentit rétabli, il résolut de combler immédiatement l'énorme lacune qui existait dans son éducation.

Adrien Turnèbe était alors l'helléniste le plus renommé qu'il y eût en France et en Europe. Pour un jeune homme de dix-huit ans qui n'en était encore qu'aux rudiments, un professeur plus ordinaire eût suffi; mais c'était là une vérité que l'expérience seule devait lui démontrer. Joseph Scaliger se rendit à Paris et suivit les leçons de Turnèbe : il ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles étaient trop fortes pour lui, et qu'en tout il faut commencer par le commencement. Il prit la résolution (qu'on se souvienne qu'il n'avait que dix-neuf ans) de s'enfermer dans sa chambre et d'être à lui-même son propre maître. Son instinct, et non point le hasard, le conduisit vers Homère, et, avec l'aide d'une traduction latine, il le lut en entier en vingt et un jours. Après Homère, il parcourut toute la série des poëtes grecs, et quatre mois lui suffirent pour les dévorer. Le même instinct et le même esprit de résolution l'empêchèrent d'interrompre la lecture des poëtes par celle des prosateurs; car il sentit qu'il était impossible de surmonter d'un seul coup la difficulté résultant de la différence des idiomes et des dialectes. A mesure qu'il avançait dans son travail, il se forma à lui-même, par l'observation personnelle des analogies, une grammaire, et ce fut la seule qu'il apprît jamais. Huet, évêque d'Avranches, faisant allusion à cet exploit de Scaliger, le regarda comme impossible, et la seule raison qu'il en donne, c'est que lui-même tenta sans succès la même entreprise. Gibbon, plus modeste, déclare qu'il s'estimait bien heureux d'avoir pu faire en vingt et une semaines ce que Scaliger fit en vingt et un jours. Mais il y a des choses qu'on ne peut apprendre seul, et Scaliger en fit l'expérience lorsque, enivré de sa victoire sur le grec, il essaya d'emporter l'hébreu d'assaut de la même manière. Il arriva, en définitive, à savoir l'hébreu et l'arabe. Le docteur Bernays, qui est un juge parfaitement compétent en ce qui concerne la première de ces deux langues, déclare que Scaliger ne posséda jamais l'hébreu comme il possédait le grec et le latin. Ce témoignage suffit pour faire justice de l'ignorance de ces biographes qui ont prétendu que Scaliger savait un grand nombre de langues, et qui ont voulu faire de lui un Wotton ou un Mezzofanti. C'est ainsi que

M. Poirson [1], sur la foi de du Bartas probablement [2], affirme que Scaliger parlait treize langues. Et voilà comment on écrit l'histoire !

On ne sait rien des quatre années que Scaliger passa à l'Université de Paris. En 1563, un gentilhomme du Poitou, Louis Chastaignier, seigneur de la Roche-Pozay, l'invita à voyager avec lui. La liaison formée entre eux à l'Université devint une amitié solide. Pendant trente ans, Scaliger vécut dans l'intimité de cette famille, et lorsque finalement il quitta la France en 1694, un des fils l'accompagna en Hollande comme élève. Pendant les guerres de religion, le petit patrimoine de Scaliger périt dans la ruine de la propriété paternelle, à Agen, et la maison de la Roche-Pozay devint l'asile du savant. Scaliger sentait cette dépendance. « Toute ma vie, écrit-il, j'ai vécu d'aumônes (*eleemosynis vixi*). » Mais la noble famille qui le protégeait la lui rendit toujours aussi légère que possible. Tant que Louis vécut, il traita Scaliger comme un frère ; quant à ses fils, Jean, qui succéda à son père, en 1594, comme seigneur de la Roche-Pozay, et Henri-Louis, qui fut plus tard évêque de Poitiers, ils héritèrent tous deux de l'estime de leur père pour leur hôte illustre. Des trente années qui s'écoulèrent, de 1563 à 1594, Scaliger n'en passa pas de fait plus de la moitié sous le toit de son protecteur ; mais la maison lui était toujours ouverte ; et c'est dans un des châteaux que les la Roche-Pozay possédaient dans le Poitou qu'il déposa ses livres et ses papiers, son unique fortune. A cette époque, et même longtemps après, il n'était pas rare de voir un riche seigneur prendre chez lui un savant, en apparence comme secrétaire ou comme précepteur, en réalité comme compagnon. C'est ainsi que d'Ossat, plus tard cardinal, étudia Platon avec Paul de Foix; c'est ainsi que Locke vécut avec Shaftesbury ; c'est ainsi que Bentley gouverna la maison de Stillingfleet. Il ne semble pas que l'aîné des La Roche-Pozay ait eu à un haut degré le goût des lettres. Comme tous les

[1] *Histoire du règne de Henri IV* (t. II, p. 460).
[3] Dans son enthousiasme, du Bartas s'écrie : (*Sem. seconde*)

. . . Scaliger, merveille de notre âge,
Le soleil des savants, *qui parle éloquemment*
L'hébrieu, grecquois, roman, hispagnol, alemant, etc.

seigneurs de ce temps si agité, il mena forcément la vie de soldat presque toujours dans les camps et à la guerre. Cependant la noblesse militaire du seizième siècle lisait le grec, et Louis étudia la tactique dans Polybe, que Scaliger lui expliquait dans leurs courses à cheval. Il est certain aussi qu'ils lurent ensemble tous les poëtes latins, bien que Scaliger ne nomme que Properce et Stace[1].

Ces trente années, pendant lesquelles Scaliger acquit ses connaissances et sa réputation, furent loin d'être pour lui des années de tranquillité et de loisir. En jetant lui-même sur cette période un regard rétrospectif, il dit (1594) : « Si, dans les éditions des auteurs classiques que j'ai publiées jusqu'à présent, je n'ai pas satisfait les hommes instruits, — et je sais trop que je ne les ai pas satisfaits, — mon excuse est le décousu de ma vie et ce manque de loisir qui est la condition indispensable de l'étude. Depuis l'année 1563, où je commençai à vivre avec M. de la Roche-Pozay, jusqu'au moment présent, je n'ai eu de repos ni d'esprit, ni de corps..., j'ai été ballotté par des soucis et des déplacements continuels. » Son biographe incline à croire que cette plainte est un peu exagérée; elle est certainement conforme à toutes les indications contenues dans la partie de sa correspondance qui se rapporte à la période en question. Or quand on songe aux troubles qui agitèrent alors la France, et particulièrement le Poitou, la Marche et le Limousin, on est plutôt tenté de s'étonner que Scaliger ait pu se livrer à des études suivies dans un pays où tout château était exposé à chaque instant soit à être envahi par des bandes ennemies, soit à être transformé en caserne pour loger des troupes amies. Souvent il s'excuse de ne pouvoir répondre à quelque question, parce qu'il est séparé de ses livres. « N'eust été, dit-il, cette maudite et méchante guerre (1587), » il eût pu communiquer à Dalechamps un manuscrit important pour son édition de Pline. La vie des camps peut ne pas être trop défavorable à l'étude, quand on ne lit, comme dit Montaigne, « qu'à pièces descousues. » Mais Scaliger, qui eut à prendre plus d'une fois le mousquet, qui plus d'une fois fut réduit à lire en courant, à la lueur de la lanterne

[1] *Comment. in Propert.*, II, II, 12.

d'un corps de garde[1], ses classiques de poche, sentit amèrement que la place des Muses n'est pas au milieu des camps, *inter arma non esse Musis locum*. Cela ne l'empêcha pas cependant, non-seulement de faire une étude complète de tout ce que l'antiquité littéraire nous a légué, mais encore de composer son ouvrage *De emendatione temporum*.

Nous avons dit que de cette période de trente ans, pendant laquelle Scaliger vécut dans l'intimité de la famille de la Roche-Pozay, il en passa de fait la moitié seulement sous ce toit hospitalier. Les quatre premières années (1563-1567) furent employées à voyager avec le jeune seigneur de la Roche-Pozay, qui faisait son tour d'Europe. Le docteur Bernays envoie à cette époque Louis de la Roche-Pozay à Rome comme ambassadeur, mais ce doit être une erreur. L'ambassade dont parle le biographe n'eut lieu que plus tard, en 1576. En 1564, Louis de la Roche-Pozay n'avait pas encore trente ans : cet âge n'est pas celui où l'on remplit généralement des fonctions aussi importantes que celles d'ambassadeur, mais c'est le meilleur pour faire un voyage d'instruction. L'Italie fut le premier pays que visitèrent les deux amis. Ils firent un séjour prolongé à Rome, allèrent à Naples, puis revinrent à Rome. Dans cette dernière ville Scaliger rencontra son compatriote Marc-Antoine, qui est communément connu sous le surnom de Muret. Celui-ci, dans sa jeunesse, avait été l'ami de Jules-César Scaliger; il l'avait visité à Agen et lui donnait habituellement le nom de père. Plus tard, il s'était aliéné Joseph en lui faisant passer des vers latins de sa composition comme un fragment d'Attius, et Joseph avait répondu à ce procédé par une épigramme mordante. Muret oublia cette querelle et ne se ressouvint que de l'ancienne intimité qui avait existé entre lui et les Scaliger. Il se chargea de montrer aux étrangers toutes les curiosités de Rome, et il ne tarda pas à découvrir dans le fils de son vieil ami un homme d'un mérite extraordinaire. Il le mit en relation avec tous les lettrés de la ville éternelle; car, bien que dans sa jeunesse il eût manqué d'être brûlé par le fanatique parlement de Tou-

[1] Tuque mihi vigilis studiorum conscia curæ
Illustrans noctes, parca lucerna, meas.
(*Poemata*, n° 44.)

louse pour la hardiesse de ses conversations et le relâchement de ses mœurs, Muret, jouissant d'une haute considération à la cour de Rome, était en communication avec tous les érudits italiens. En quittant Rome, les voyageurs visitèrent le nord de l'Italie et Venise. Comme on le pense bien, Scaliger ne négligea pas cette occasion de voir la patrie et les tombeaux de ses ancêtres. Son épître à Vérone (cette ville était alors sous la domination de Venise) respire une haine vigoureuse contre la « cité de pirates, la cité de la rapine et du parjure, du poison et du poignard, » qui opprimait la patrie des Scaliger et avait proscrit jusqu'à leur nom. Tant qu'il fut sur le territoire de Venise, il eut soin de prendre un faux nom, car les Vénitiens proclamaient que la famille des Della Scala était éteinte, et ils n'eussent point manqué de sévir contre l'imprudent qui aurait réclamé ce nom à la face de leur police.

Il ne faut pas s'étonner si Scaliger emporta de l'Italie, ou plutôt des Italiens, tels qu'ils étaient alors, une impression défavorable. C'était le temps de la réaction catholique et conservatrice contre le paganisme et l'indifférence religieuse de la Renaissance. Chacun se parait alors du zèle de l'Eglise; mais Scaliger ne se laissa pas tromper par les apparences. « Les Italiens, dit-il, sont une bande d'athées. » Cette phrase a besoin d'être expliquée. Elle est dirigée plutôt contre l'hypocrisie que contre le scepticisme avoué du temps. On n'était pas incrédule à l'endroit des vérités de la religion chrétienne, mais on affectait pour les intérêts de l'Eglise un zèle outré. Le libre et ardent esprit de curiosité qui avait animé l'Italie dans la première moitié du siècle était épuisé, et il avait fait place non pas à une secrète incrédulité, mais à une soumission presque apathique. Les lettrés n'étaient point convertis, mais intimidés par l'influence des ordres religieux, et la littérature, dépourvue d'inspiration, était tombée dans une prolixité déclamatoire. Tout cela était profondément antipathique à la nature d'esprit de Scaliger. C'était la vérité qu'il cherchait dans la science et non un vain amusement; la frivolité des savants italiens lui déplut. Il faut dire que ceux-ci n'apprécièrent pas davantage la simplicité de son caractère, et c'est de là que date l'hostilité que lui témoignèrent plus tard les latinistes catholiques. Il faut dire ce-

pendant que Scaliger n'enveloppait pas tous ceux qu'il n'estimait pas dans la même aversion. Ainsi il estimait et aimait Muret, cet écrivain élégant, mais malheureusement sans convictions; il ne le nomme jamais sans une certaine tendresse, il a des regrets pour sa mort (1586) et cite sans cesse son style comme un modèle de prose latine. Il lui pardonna son panégyrique sur le massacre de la Saint-Barthélemy, parce qu'il savait que Muret n'y attachait aucune importance et aurait aussi bien parlé dans le sens contraire, si on l'en eût prié. « Il n'y a pas, disait Scaliger, beaucoup de Murets dans ce monde. S'il croyait à l'existence de Dieu aussi bien qu'il en parle, il ferait un excellent chrétien. » Une autre fois, comparant Muret avec Juste-Lipse, il dit : « Lipse n'est rien auprès de lui, » et ce jugement aurait dû éclairer ceux qui ont prétendu instituer un triumvirat littéraire entre Juste-Lipse, Scaliger et Casaubon. Aux amis italiens de Scaliger il faut ajouter le laborieux antiquaire Onufrio Panvinio. Comme natif et comme historien de Vérone, il avait un double titre à l'affection de Scaliger, qui lui avait été présenté par Muret. Mais la mort prématurée de ce prolifique compilateur (à trente-neuf ans il avait écrit plus de volumes qu'il n'avait d'années) interrompit une liaison à laquelle Scaliger pensa toujours avec plaisir. A part ces exceptions, nous ne voyons dans ses ouvrages aucune trace de sympathie pour les Italiens ou leurs méthodes. Les vers dans lesquels il dit adieu, en 1565, à Rome, où il ne retourna jamais, sont d'une telle véhémence, que le docteur Bernays n'a point voulu les réimprimer. Des-Maiseaux les donne dans ses notes sur le *Scaligerana*. Comme ils n'expriment qu'un sentiment personnel à l'auteur, et que d'ailleurs ils n'ont ni élégance ni trait, nous ne les mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs.

D'Italie, les voyageurs passèrent dans la Grande-Bretagne. Au printemps de 1566, nous trouvons Scaliger à Edimbourg au moment où le public ne s'entretenait que de la discorde qui régnait entre la reine Marie et son époux. Il n'emporta pas du peuple anglais, de ses mœurs, de sa civilisation, une opinion bien favorable. Il fit pourtant quelques connaissances à Oxford et à Cambridge; il conçut un profond respect pour Rainolds, le plus savant théologien de l'Eglise d'Angleterre, et il déplora

sa mort (1607) comme une calamité publique; il ne connut Whitaker et Camden que par leurs écrits; son seul correspondant en Angleterre fut Thomson, l'un des traducteurs de la Bible.

Après le plaisir de se voir et d'apprendre à se connaître les uns les autres, le principal objet des voyages des savants à cette époque était d'examiner les manuscrits. De nos jours, où tous les manuscrits des classiques sont connus, quand un éditeur va par hasard à Rome ou à Florence, c'est pour collationner. Au seizième siècle, il ne suffisait pas à un savant d'avoir lu tout le grec qui est imprimé; il lui fallait encore visiter les grandes bibliothèques, afin de compléter ses connaissances par la lecture de ce qui n'existait encore qu'en manuscrit. Bien qu'à la fin du siècle on eût perdu l'espérance longtemps caressée de recouvrer un plus grand nombre des productions capitales de l'antiquité classique, il y avait encore à éditer et à interpréter bien des restes du Bas-Empire, bien des écrivains ecclésiastiques, des grammairiens et des lexicographes. De plus, la moisson des fragments, qui dure depuis trois cents ans et est loin encore d'être terminée, venait de commencer. Pendant son voyage en Italie, Scaliger porta surtout son attention sur les inscriptions. Le travail de transcription auquel il se livra et que les frivoles lettrés italiens étaient trop paresseux pour entreprendre, est attesté par la grande collection de Gruter. Scaliger contribua pour une forte part, sinon pour la plus forte, à ce *Corpus inscriptionum* publié par les Commélius, à Heidelberg, en 1601. En Angleterre, où les inscriptions manquaient, Scaliger tourna son attention vers les bibliothèques. Il semble avoir été déçu dans son attente en n'y trouvant pas un plus grand nombre de Codex; c'est qu'on ne savait pas encore à cette époque qu'aucun monastère en Angleterre ne s'était occupé spécialement de la transcription des manuscrits grecs. Toutefois, il ne tarda pas à s'apercevoir que ce que les Anglais possédaient de particulièrement intéressant, c'étaient leurs chroniques nationales. Scaliger en admira la variété, mais sans négliger les manuscrits grecs. C'est ainsi qu'il parla du manuscrit d'Origène contre Celse vu par lui à Cambridge, lequel ne fut imprimé qu'en 1605. Le *Lexique* de Photius, que Scaliger emprunta plus tard à l'Angleterre, n'était pas le

fameux *Codex galeanus*, qui n'avait pas encore pris place dans la bibliothèque du collége de la Trinité, mais une transcription faite par Richard Thomson à Florence.

Le sentiment que Scaliger emporta d'Italie fut un sentiment de pitié ou de mépris pour l'énervement intellectuel des lettrés de ce pays; mais celui que l'Angleterre lui inspira, ce fut une vive aversion pour les mœurs de la nation, et ni le temps ni l'expérience ne modifièrent en lui ce sentiment. En 1603, il écrit à Casaubon, qui projetait alors de s'établir dans ce pays, et il s'efforce de l'en dissuader : « Quoi ! vous iriez, lui dit-il, chez un peuple qui nourrit contre les Français une haine traditionnelle et vous quitteriez le certain pour l'incertain!! Se fixer dans un pays étranger est toujours une expérience hasardeuse; vous vous exposeriez en Angleterre à de grandes dépenses et tous les singes de cour se riraient de vos douleurs. Je pourrais vous en dire long sur le caractère inhumain des Anglais, sur l'accueil inhospitalier qu'ils font aux étrangers, sur l'inimitié toute particulière qu'ils ont contre notre pays. S'il est dans votre destinée de vous établir en Angleterre, ne faites rien du moins pour précipiter cet événement. »

On sent dans ces paroles quelque chose de l'amertume de l'exilé ; Scaliger était depuis dix ans en Hollande lorsqu'il écrivit ce qu'on vient de lire. Mais il ne parle jamais de cette manière de ses hôtes les Hollandais, bien que la considération avec laquelle ils le traitaient ne compensât point pour lui la douleur d'être éloigné de sa patrie. Cette antipathie déclarée pour les mœurs des Anglais est d'autant plus remarquable que Scaliger était l'ennemi du catholicisme. La répulsion qu'il éprouvait pour les Anglais n'était point une affaire de croyance. Avec tous les protestants, il regardait la reine Elisabeth comme la protectrice de la religion réformée en Europe ; mais, en dépit de la communauté des intérêts politiques, sa libre nature ne pouvait s'accommoder de la rigidité puritaine qui faisait à cette époque le fond du caractère anglais.

Rentré en France après son tour d'Europe, Scaliger s'y trouva lancé au milieu des guerres civiles. La seconde guerre de religion venait d'éclater (1567-68), et dans celle-ci, comme dans la troisième, qui la suivit de près, toute son existence fut mêlée

à celle des la Roche-Pozay qui furent entraînés dès le début dans la lutte. Pendant trois ans il mena la vie agitée des camps, suivant son protecteur de château en château et combattant à ses côtés. Il perdit sur les champs de bataille une grande partie de ses amis, il se vit dépouillé de son patrimoine et ne put se livrer qu'à des études décousues. Dégoûté de cette existence et des spectacles de corruption, de fanatisme, d'impiété qu'il avait sous les yeux, il résolut de se retirer de cette scène affligeante, et, quittant le Poitou (1770), il se réfugia à Valence, dans le Dauphiné. La sécurité relative dont on jouissait dans cette province reculée et la renommée de Cujas, le plus grand légiste que l'Europe eût produit depuis la Renaissance, y avaient attiré une foule immense d'hommes désireux de s'instruire. Cujas le reçut à bras ouverts, moins comme un élève que comme un ami, et, sous la direction de ce maître illustre, Scaliger se mit à l'étude du droit romain, à laquelle il était resté étranger jusqu'alors. Ses progrès furent si rapides, que Cujas l'engagea à se livrer à l'enseignement du droit et lui offrit même la suppléance d'une chaire. Scaliger resta fidèle à la carrière qu'il avait embrassée; il s'était voué à la philologie et il ne voulut être autre chose qu'un philologue. Seulement, il fit servir à ses études philologiques l'étude du droit romain. On sait — les savants l'ont depuis longtemps reconnu — combien la connaissance de cette tradition vivante de Rome est indispensable à l'intelligence de l'histoire de l'empire et quelle lumière le droit impérial jette sur les premiers temps de la république. Cujas n'était pas seulement un grand légiste, c'était encore un grand critique. La précieuse collection de ses manuscrits fut pour Scaliger un trésor; il les dévora, et Cujas, qui venait de perdre son fils unique, légua par testament toute sa bibliothèque à celui qui, selon son expression, savait si bien « *dévirginer* les manuscrits. » Mais, trois ans avant sa mort, Cujas eut de sa seconde femme une fille et Scaliger n'hérita pas d'un seul volume. Suzanne Cujas, dans le cours de sa vie déréglée, dissipa promptement la magnifique bibliothèque ainsi que la fortune considérable laissées par son père.

Scaliger se souvint toujours avec bonheur du temps qu'il passa dans sa paisible retraite du Dauphiné. Si jamais le démon

de la poésie le travailla, il semble que ce fut à cette époque, car il s'écrie quelque part :

> Tunc, tunc poeta, tunc Apollini carus
> Vixi, Camœnis tunc amicus audivi ;
> Nec ulla surdo plectra movimus Phœbo.

L'amitié de Cujas l'avait relevé du profond abattement intellectuel où l'avait jeté sa participation aux discordes civiles. Dans le groupe d'hommes distingués qui s'était formé autour du grand légiste, il trouva pour la première fois une sphère sympathique. Un champ nouveau et fécond d'études s'ouvrit devant lui. L'enthousiasme pour la science que Cujas savait inspirer à ses élèves se communiqua à Scaliger. Les discussions politiques étaient bannies du sanctuaire de Thémis. *Nihil hoc ad edictum prætoris*, disait avec enjouement Cujas, quand il voyait la controverse prendre une tournure politique. De vingt ans plus jeune que son maître, Scaliger n'inspirait aucune jalousie à ce dernier, dont la réputation s'était élevée à une hauteur qui défiait toute rivalité. Sa propre renommée, commencée à Valence, grandit sous les auspices de Cujas, qui, dans son Commentaire sur le Digeste, cite plusieurs fois Scaliger et défère à son opinion : *Doctissimus Josephus Scaliger*, dit-il, *a quo pudet dissentire*. C'est à Valence que Scaliger contracta avec de Thou, le futur historien, une amitié qui ne fut rompue que par la mort. L'*Histoire* de de Thou, qui était autrefois la source où tous les hommes d'Etat allaient puiser la sagesse politique, que Johnson songea un instant à traduire, que Pitt cita dans le Parlement, n'est guère connue aujourd'hui que des historiens de profession. Voici en quels termes de Thou, dans ses Mémoires, parle de son intimité avec Scaliger :

« Ce fut à Valence que commença mon amitié avec Joseph Scaliger. Il s'était rendu dans cette ville, à l'invitation de Cujas, en compagnie de Louis de Montjosieu et de Georges Dubourg. Cette amitié, commencée dans les relations journalières de Valence, s'est continuée depuis, soit par communication personnelle, soit par correspondance, pendant trente-huit ans sans interruption ; elle est l'orgueil et la joie de ma vie. Toutes les calomnies et toutes les attaques qu'elle m'a values sont, à mon

avis, bien compensées par le bonheur qu'une liaison si honorable et si délicieuse m'a procuré. Je sais que les méchants me l'ont reprochée, mais je m'en glorifie publiquement, et j'en conserve précieusement le souvenir au fond de mon cœur. Quant aux sentiments de Scaliger sur la religion, j'affirme que je n'ai jamais entendu ce grand homme disputer sur les points controversés de la foi, et je déclare qu'il ne s'engagea jamais dans une discussion à cet égard qu'après y avoir été provoqué et qu'avec répugnance. En dehors de ses opinions religieuses, Scaliger n'avait-il pas presque dépassé les bornes de l'érudition humaine? Et les dons merveilleux que lui avait départis le ciel n'étaient-ils pas dignes de la vénération de tous les gens de bien ? »

Les beaux jours de Valence passèrent malheureusement trop vite pour Scaliger. Ce fut juste ce court intervalle d'environ deux ans qui sépara la troisième guerre de religion de la Saint-Barthélemy (1570-72). Cette nuit sanglante toutefois ne fut pas l'occasion du départ de Scaliger de Valence. La reine Catherine avait envoyé Montluc, évêque de cette ville, négocier la couronne de Pologne pour son fils, le duc d'Anjou. Cujas pria l'évêque d'emmener Scaliger avec lui. Le 22 de ce fatal mois d'août 1572, Scaliger, qui se trouvait par hasard à Lyon pour affaires, reçut l'avis d'aller attendre Montluc à Strasbourg. Il partit, traversa la Suisse, et coucha à Lausanne dans l'horrible nuit du 24, ignorant les scènes affreuses qui se passaient alors à Paris. Ce ne fut qu'à son arrivée à Strasbourg qu'il apprit l'épouvantable catastrophe. Les autres membres de l'ambassade étaient déjà au rendez-vous, mais Montluc ne parut pas. Tout désorientés en ne voyant pas venir leur chef, et n'osant rester à Strasbourg, où leur arrivaient à chaque instant les nouvelles les plus alarmantes sur les excès de la populace catholique dans les villes de province, Scaliger et ses compagnons prirent la résolution de se disperser. Scaliger regagna la Suisse et dirigea naturellement ses pas vers Genève.

En effet, il était, ainsi que nous l'avons dit, huguenot, quoiqu'il soit difficile de fixer d'une manière précise la date de sa conversion, parce qu'il n'y eut point, de sa part, abjuration formelle, et que, d'un autre côté, il ne fut pas reçu solennellement dans

le giron de la religion réformée. Il avait été élevé dans la foi catholique, dans laquelle son père était mort. Les opinions religieuses de Jules-César Scaliger avaient pris, vers la fin de sa vie, un caractère très-libéral. Sans qu'il eût embrassé les doctrines du luthéranisme, il était dégoûté de la corruption des membres de l'Eglise dominante. Dans sa *Galerie des saints*, il y a un petit poëme, adressé à saint Pierre, qu'on dirait sorti de la plume d'un protestant, et que naturellement les jésuites mutilèrent lorsqu'ils réimprimèrent le volume. « Bien que mon père, dit Joseph, n'eût point la connaissance de la vraie religion, s'il eût vécu, comme moi, du temps des jésuites, il les eût détestés, car le mensonge et l'hypocrisie étaient du nombre des choses qu'il ne supportait pas. » Ce ne fut toutefois qu'après un séjour de quatre années à Paris et après avoir achevé ses études universitaires, qu'il se laissa conduire par un de ses amis, M. de Buzanvalle, à un prêche protestant. Dès ce moment, il se fit instruire par un pasteur huguenot, et entendit sa dernière messe à Rome, en 1560 probablement, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville. Il avait alors vingt-six ans. Ce qui le prédisposa à cette conversion, ce fut sans doute l'influence des opinions philosophiques de son père, joint à l'exemple de Turnèbe et de Salignac..., peut-être aussi l'indignation que causaient aux âmes jeunes et généreuses les cruautés au moyen desquelles le gouvernement cherchait à étouffer l'hérésie en France. Pendant la jeunesse de Scaliger, il se passait à peine un jour où quelque malheureux huguenot ne fût brûlé vif pour ses opinions religieuses, et ces scènes horribles étaient assurément bien faites pour révolter les esprits qu'elles ne soumettaient pas. Enfin, après avoir fait la part de ces influences extérieures, il faut tenir compte des mobiles plus intimes qui agirent sur les convictions religieuses de Scaliger. La croyance d'un savant ou d'un homme de lettres est souvent pour lui de peu d'intérêt; il suit la religion de son pays comme il suit ses usages et ses modes; il n'en fut pas ainsi pour Scaliger. Il n'aurait pas pu être catholique, car la science était pour lui une profession plutôt qu'un instrument pour découvrir la vérité. Il ne voyait pas dans la philologie un amusement de l'esprit; ce n'était qu'un moyen de déterminer le sens exact des anciens monu-

ments. A la fin du seizième siècle, la controverse entre les protestants et les catholiques était en grande partie une question d'interprétation. Scaliger a dit que les disputes sur la religion avaient pour cause l'ignorance des hommes sur la grammaire : *Non aliunde dissidia in religione pendent quam ab ignoratione grammaticæ.* Ce mot, qui était rigoureusement vrai à cette époque, nous paraîtrait aujourd'hui un peu exagéré. Les théologiens catholiques invoquaient à l'appui de leurs thèses des traductions défectueuses de l'Ecriture et des Pères des documents supposés, des textes altérés et tronqués, etc.; etc., leur méthode d'interprétation était aussi ridicule que fausse, car ils n'admettaient comme le vrai sens d'un texte que celui qui était conforme à la doctrine reconnue de l'Eglise. Il était donc difficile, au seizième siècle, à un critique consciencieux d'être autre chose qu'un protestant. « Jamais superstitieux ne fut docte, » dit quelque part Scaliger, et ce mot prouve combien il se rendait compte de l'intime alliance qui existe entre la science et le libre examen. Dans une de ses lettres, parlant de son correspondant d'Augsbourg, Welser, il s'exprime ainsi : « La foi superstitieuse que professe Welser l'empêche de savoir plus qu'il ne sait. » Si un simple antiquaire, tel que Sigonio, des latinistes comme Juste-Lipse ou Muret peuvent être indifféremment catholiques ou protestants, là où le caractère et l'intelligence, la science et la volonté sont intimement associés l'un à l'autre, l'homme est, pour ainsi dire, tout d'une pièce ; ses opinions ne sont plus une affaire d'accident ou de passion ; il obéit à une loi intérieure, et c'est ainsi que tout ce qu'a écrit Scaliger nous le montre subordonnant sans cesse son intelligence à la vérité.

En arrivant à Genève, Scaliger y fut admis immédiatement comme citoyen, et son nom figure sur les registres de la cité à la date du 8 septembre 1572. Genève redevint, après la Saint-Barthélemy, ce qu'elle avait été trente ans auparavant, lors de l'édit de Châteaubriand, le lieu du refuge des protestants. Scaliger la trouva remplie de huguenots accourus de toutes les parties de la France ; il y rencontra un grand nombre de ses amis de Valence, et, entre autres, Claude Groulart, qui fut investi du droit de cité le même jour que Scaliger, et dont le nom vient sur

le registre après celui de ce dernier avec la qualification d'écolier de Dieppe. Groulart fut du nombre des jeunes étudiants que Scaliger réunit autour de lui à Genève, comme il le fit plus tard à Leyde, et qu'il dirigea dans leurs études. Rentré en France lorsque l'ordre y fut rétabli, et devenu un des personnages considérables de sa province, il n'arriva aux honneurs que de la seule manière dont on pouvait s'y élever alors, c'est-à-dire en se conformant à la religion dominante. Plus tard, il fut l'un de ceux qui conseillèrent le plus vivement à Henri IV d'abjurer.

Théodore de Bèze et les directeurs de l'Académie de Genève pressèrent Scaliger de se fixer parmi eux comme professeur. Après avoir résisté longtemps, — car jamais il n'eut de goût pour l'enseignement, — il finit par céder, tout en prédisant qu'il ne remplirait pas les espérances qu'on fondait sur lui. Le 31 octobre 1572, il fut admis comme « professeur de philosophie, » ainsi que le constate le registre de la vénérable compagnie. Il fit des leçons sur l'*Organum*, d'Aristote, et sur le *De finibus*, de Cicéron. Les étudiants portèrent de lui ce jugement, au dire de Groulart : « Nos autres professeurs battent les buissons, M. Scaliger explique son auteur. » Groulart, qui avait commencé le grec assez tard, déclarait, pour son compte, qu'il avait plus appris avec Scaliger en un mois qu'avec les autres en une année, parce que son maître ne faisait jamais de digression inutile et qu'aucune difficulté ne l'arrêtait. La traduction latine de trois discours de Lysias par Groulart est considérée comme un modèle de traduction ; c'est ainsi que l'évêque d'Avranches, Huet, jugeait un siècle plus tard une œuvre qui doit probablement l'estime dont elle jouit à ce qu'elle a été revue par Scaliger. Genève, avec sa police ecclésiastique et la tyrannie tracassière de ses pasteurs, n'était pas un séjour très-agréable. Tout autre intérêt s'effaçait devant ceux de l'Eglise, et les intérêts de l'Eglise étaient compris dans un étroit esprit de secte qui condamnait toutes les communions protestantes en dehors du calvinisme. Aux ennuis ordinaires de l'exil s'ajoutait pour les réfugiés la détresse matérielle ; la république était trop pauvre pour les soulager dans leurs besoins. Il leur fallait travailler pour vivre, et dans une petite ville encombrée d'étrangers l'offre était hors de toute

proportion avec la demande. Calvin, en invitant un seigneur français à s'expatrier, l'avait averti qu'il ne devait pas s'attendre à trouver à Genève un paradis terrestre. « Notre peuple, lui écrivait-il, est si misérable que j'ai presque honte d'en parler. Vous aurez ici la pure parole de l'Evangile,... c'est tout. Quant aux douceurs de la vie, il faudra prendre celles que Dieu vous donnera et vous passer de celles dont il jugera à propos de vous priver. »

Scaliger ne fut pas ingrat pour la ville où il avait trouvé un refuge ; les vers suivants, qu'il composa à Genève, le prouvent :

... Metu dejectus, obsitus luctu,
Atratus, exspes, in tuum sinum fugi,
Geneva, quæ me patriæ exsulem terræ
Blanda atque amica caritate fovisti.

Mais l'enseignement lui déplaisait. « Sa vocation, disait, en parlant de lui un de ses amis, Vertunien, n'est pas de caqueter en chaire et pédanter. » Plus tard, à Leyde, Scaliger regarde comme un bonheur de ne pas être assourdi par des harangues de pédagogues, ou des impertinences de prêcheurs fanatiques[1]. Il quitta Genève dans l'été de 1574 et retourna en France, non pas à Valence, où Cujas n'était plus, mais dans le Poitou, près des la Roche-Pozay.

Les vingt années suivantes de la vie de Scaliger (1574-1594) présentent peu d'événements remarquables. Nous savons seulement que, pendant cette période, il partagea la fortune des la Roche-Pozay, dont les domaines, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étaient situés en Touraine, dans le Poitou, dans la Marche, c'est-à-dire dans le foyer même du calvinisme français, et étaient par conséquent le plus exposés aux ravages des soldats catholiques. En temps de paix, la famille se transportait continuellement d'un château dans un autre, selon la vieille coutume seigneuriale ; en temps de trouble, elle se mettait à l'abri dans son château de Preuilly (Touraine), qui était assez fort pour tenir en échec un corps quelconque de ligueurs venant de Bretagne,

[1] « Nullis cathedris pedagorum obstrepimur, nullæ nos fanaticorum con« cionatorum mendicabula obtundunt. »

(*Lettre à Casaubon*, janvier 1601.)

pourvu qu'ils n'eussent pas d'artillerie avec eux. Les livres de Scaliger, dont il avait amassé graduellement un nombre considérable, étaient à Abain, et c'était pour lui un obstacle à ses travaux que d'en être continuellement séparé. Il était perpétuellement en mouvement : tantôt montant la garde comme les soldats dont c'était le métier, tantôt jouant son rôle dans une partie de chasse et poursuivant avec ardeur les animaux sauvages. En 1581, on le voit rendre une visite de condoléance à Cujas, qui était alors à Bourges ; en 1583, il est à Nérac, à la cour du roi de Navarre; en 1584, il fait un voyage à Paris ; en 1586, il séjourne en Provence, et il est probable que ce ne furent pas là ses seules allées et venues en France. Mais comme ces allées et venues se répartissent sur un espace de vingt années, Scaliger eut le temps de se livrer à des études suivies, et, sous ce rapport, il fut vraiment dans d'excellentes conditions.

A cette époque, celui qui voulait se consacrer aux études classiques n'avait d'autre ressource, pour gagner sa vie, que de se faire professeur dans une université ou dans un collége. En France, les dotations ecclésiastiques ne servaient pas, comme en Italie, à récompenser ou à encourager la science. Les huguenots avaient, moins encore que les catholiques, de ces dotations, et, parmi eux, le saint ministère, s'il ne conduisait plus au martyre, était du moins un genre de vie incompatible avec toute étude séculière. Scaliger est presque le seul exemple d'un savant qui se dévoua tout entier à la science sans être attaché à une université. Il n'était point marié. Il avait peu de besoins personnels et la libéralité de son protecteur y pourvoyait abondamment. Les restes de la fortune de sa mère lui permirent de se procurer les livres les plus nécessaires. Il put ainsi, dans la maturité de son esprit et dans la pleine possession de ses connaissances, s'adonner sans partage à la littérature et composer une série d'ouvrages qui se distinguent par leur étendue des simples notes des commentateurs, et, par le souffle de vie qui les anime, des lourdes compilations des érudits.

En 1577, il publia à Paris, chez Robert Etienne, une édition des trois poëtes élégiaques latins, Catulle, Tibulle et Properce. Dans cette édition, comme dans celle de Festus, qu'il avait fait

paraitre l'année précédente, il appliqua une méthode nouvelle de corriger les textes en s'appuyant sur les véritables traditions et en n'admettant que les changements fondés sur les preuves les plus rigoureuses. Ces travaux attirèrent sur lui, en dehors du cercle des universités, l'attention générale et le placèrent d'emblée à la tête des critiques dont l'examen se portait spécialement sur les textes ; cependant, après avoir abordé ce genre avec succès, il l'abandonna presque aussitôt pour se lancer dans la philologie, région à peu près inexplorée jusqu'alors et où bien peu de savants l'ont suivi depuis. Il se prépara à ces nouvelles études par son édition de Manilius (1579), le plus difficile des classiques latins, et dont les cinq livres sur l'astronomie présentent à l'interprète une série de problèmes embarrassants qui avaient effrayé jusqu'alors les critiques d'un ordre inférieur. Scaliger aborda hardiment la difficulté, et, comme son but était scientifique et non philologique, il ne s'occupa du texte qu'autant qu'il en avait besoin pour expliquer le système astronomique des premiers siècles de l'ère chrétienne. Le Manilius ne fut en réalité qu'une introduction à un large système chronologique qu'il communiqua au public, en 1583, dans son livre *De emendatione*, et par ce puissant effort de génie on peut dire que Scaliger créa pour les temps modernes la science de la chronologie. Jusqu'alors les historiens s'étaient bornés à dresser des tables qui servaient simplement d'aide-mémoire. Les philologues n'entendaient rien aux principes mathématiques sur lesquels repose le calcul des périodes. De leur côté, les astronomes n'avaient pas encore entrepris d'appliquer leurs théories aux révolutions des temps anciens. Scaliger fut le premier philologue qui se servit des progrès réalisés par l'astronomie du seizième siècle pour donner à la chronologie historique une base scientifique. A l'aide des lumières fournies par Copernic et Tycho-Brahé, il remonta aux systèmes anciens et montra d'après quels principes ils s'étaient formés. Il ne s'enferma pas dans le cercle de l'antiquité romaine, étroit horizon qui avait si longtemps borné la vue des savants. Les divers modes de compter le temps usités chez les Grecs, le calendrier des Juifs, ceux de l'Orient et de l'Occident, depuis la Perse jusqu'au Mexique, furent tous l'objet de son examen. En remontant aux âges primitifs, il vit comment

la chronologie peut devenir un instrument de découverte pour les époques où manquent les matériaux historiques. Cette idée se trouve déjà dans la première édition du *De emendatione* (1583). En la suivant, il conçut le projet d'un livre qui embrasserait les archives de tout le monde primitif.

Nous sommes si habitués aujourd'hui à envisager à ce point de vue l'histoire universelle, que nous avons peine à nous imaginer l'effort qu'il fallut pour s'y élever à une époque où on ne connaissait rien en dehors de l'antiquité grecque et romaine, où on considérait le monde classique et le monde biblique comme séparés par une barrière infranchissable et où l'exégèse protestante avait pour principe de ne point appliquer la science profane à l'interprétation des saintes Ecritures. Scaliger fut le premier à comprendre que l'histoire des temps anciens devait être embrassée dans son ensemble, et que, pour retrouver les faits relatifs à cette période reculée, il fallait fouiller les restes de ces chronologistes de l'empire qui, en consignant dans leurs livres des éléments que souvent ils ne comprenaient pas, transmirent de cette manière aux générations futures la tradition universelle du genre humain. Il se mit, en conséquence, à recueillir les fragments épars et tronqués de Berose, de Ménandre, de Manetho et d'Abydenus, noms qu'il tira de l'oubli où ils étaient ensevelis depuis plus de mille ans; puis il résolut d'adopter, comme base de son histoire des traditions primitives, la traduction latine de la *Chronique* d'Eusèbe par saint Jérôme. Quelques mots sont ici nécessaires pour expliquer l'importance de cette *Chronique*, l'un des restes les plus précieux de la littérature historique de la Grèce.

On sait que les Grecs, dans leur exclusivisme étroit, négligèrent complétement, pendant une longue suite de siècles, l'histoire des peuples qu'ils qualifiaient de barbares. Nourris des fables d'Homère et d'Hérodote qui charmaient leur imagination, ils ne jugeaient pas dignes de leur attention les annales des grands empires d'Orient. L'histoire chez eux fut donc purement nationale et locale, et même, lorsqu'ils écrivaient sur les Perses et les Phéniciens, ils se contentaient de rapporter des récits de voyageurs recueillis de vive voix dans les lieux publics. Ce ne fut qu'au temps d'Alexandre de Macédoine que la conquête leur

ouvrit l'histoire réelle de l'Orient. En même temps que leur sentiment national s'affaiblissait, ils s'intéressaient davantage à tout ce qui était étranger, et à mesure que leur imagination perdait de sa vivacité, ils portaient dans l'étude des faits des vues plus larges et plus étendues. Les observations astronomiques commencèrent à fournir pour la supputation des temps passés une base nouvelle et sûre. Les unes après les autres, les nations subjuguées livraient à leurs vainqueurs les secrets de leurs annales, et elles comparaient avec fierté l'antiquité de leur généalogie avec l'origine récente des Hellènes, qu'ils regardaient comme un peuple encore dans l'enfance. C'est ainsi que s'accumulaient graduellement les matériaux d'une histoire générale du monde ancien. Il manquait encore un foyer vers lequel on pût faire converger tous les rayons épars de l'histoire, un centre auquel on pût rattacher tous les peuples comme étant les membres différents d'une seule et même famille. Ce point central, ce fut la Bible qui le fournit. Dès que les Ecritures juives furent connues des Grecs, elles devinrent pour eux comme l'abrégé de l'histoire du monde. Malgré le caractère exclusif de la nationalité juive, l'Ancien Testament présentait — ce qui ne se rencontrait nulle part ailleurs — le spectacle des races humaines ayant conscience de l'unité de leurs destinées. Les historiens d'Alexandrie adoptèrent aussitôt le récit de l'Ecriture et groupèrent autour du peuple juif tout ce que les annales des Etats orientaux purent leur fournir de renseignements. La naissance du christianisme introduisit dans la critique historique un élément de controverse. Ce devint un point d'honneur pour l'annaliste chrétien de ne pas reconnaître à une autre race une antiquité supérieure à celle du peuple de Dieu; l'annaliste païen, au contraire, s'efforça d'assigner aux dynasties babyloniennes ou égyptiennes une origine antérieure. Au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne, Eusèbe, le savant évêque de Césarée, entreprit une compilation synchronique des annales de tous les peuples connus, depuis le commencement de l'empire d'Assyrie jusqu'au temps où il vivait lui-même. L'ouvrage original d'Eusèbe a péri dans le naufrage de la littérature grecque : une traduction latine faite par saint Jérôme, qui continue Eusèbe jusqu'à la mort de l'empereur

Valens (378), a heureusement transmis jusqu'à nous, à travers tout le moyen âge, le contenu de ce précieux monument historique. Pendant des siècles, les copistes la transcrivirent avec le reste des œuvres de saint Jérôme, sans se douter du prix qu'elle valait. A la renaissance des lettres, ni les littérateurs épris de la civilisation païenne, ni les controversistes protestants ne surent qu'en faire, et ils la retranchèrent de leurs éditions de saint Jérôme comme un fatras inutile. Erasme lui-même l'omit de la sienne, et elle ne reprit sa place dans les œuvres de ce Père de l'Eglise que lorsque parut la belle édition de Vérone (1734). Pour les lettrés italiens, la *Chronique* était dépourvue d'intérêt, car ils ne s'attachaient qu'à l'histoire romaine. Quant aux protestants, tout ce qui mettait les annales bibliques en rapport avec l'histoire des autres nations leur paraissait une profanation, tant le niveau des connaissances théologiques au seizième siècle était moins élevé qu'au temps d'Eusèbe.

Scaliger s'était, ainsi que nous l'avons vu, proposé de bonne heure en philologie un plus noble but que les futilités esthétiques des latinistes italiens et que l'étroit esprit de secte des théologiens protestants. L'étude de l'antiquité était pour lui un moyen d'instruction et non un amusement, un chemin pour arriver à la possession de la vérité, et non un aliment de polémique religieuse. La *Chronique* d'Eusèbe, où aucun artifice de style ne déguise les faits, où les annales de toutes les nations sont rangées à côté de celles des Juifs, lui sembla l'objet même qu'il cherchait pour y appliquer les trésors de son érudition. Si le fond de cet ouvrage séduisait son imagination, la forme dans laquelle il est parvenu jusqu'à nous avait, pour ses habitudes particulières d'esprit, un attrait irrésistible. L'original grec ayant péri, cette question se présentait à lui : Jusqu'à quel point la version latine, telle que nous la possédons, est-elle une image fidèle de l'original? Outre que toute traduction est, en général, sujette à des erreurs de détail, il y avait dans le cas dont il s'agit une forte probabilité que ces erreurs étaient en plus grand nombre par suite de la rapidité avec laquelle le traducteur avait travaillé. Saint Jérôme avoue lui-même que ce fut un *tumultuarium opus*, et que, sous le rapport de l'exacti-

tude, il a besoin de l'indulgence du lecteur. Il faut dire, en outre, que, du temps de saint Jérôme, on n'entendait pas la traduction comme on l'entend de nos jours. L'illustre Père de l'Eglise latine ne se proposa pas de conserver intact l'ouvrage d'Eusèbe ; son but fut simplement de fournir à l'Occident un manuel d'histoire générale. Aussi ne recula-t-il devant aucune omission ou addition qui lui parut de nature à augmenter l'utilité du livre. A ces causes d'erreurs ajoutons les fautes de copie qui durent nécessairement se glisser dans les manuscrits d'un ouvrage hérissé de dates.

En suivant les traces du grec d'Eusèbe dans les fragments qu'il put découvrir çà et là dans les écrivains de l'histoire byzantine, Scaliger s'arrêta à cette hypothèse, que la *Chronique* originale, telle qu'Eusèbe l'avait publiée, s'était composée de *deux* livres, et que le premier, ou n'avait jamais été traduit par saint Jérôme, ou avait irrévocablement péri dans les temps barbares. Ce qui expliquait à ses yeux la différence du sort des deux parties de l'ouvrage, c'était la différence de leur caractère. Le second livre, qui était une table chronologique, avait été conservé pour son utilité pratique comme un résumé de l'histoire ancienne. Quant au premier, on ne l'avait pas jugé digne d'être copié, parce qu'il consistait en extraits des historiens grecs qui avaient traité de l'histoire de l'Orient, tandis que pour nous c'est précisément celui-là qui offre le plus d'intérêt. Cette hypothèse sur l'étendue et le caractère de l'ouvrage d'Eusèbe fut hasardée sur une donnée si faible, que nous ne devons pas nous étonner si les critiques ordinaires la regardèrent comme une pure illusion. Si hardie qu'elle parût toutefois, une chose plus audacieuse encore, ce fut la résolution de Scaliger de recomposer dans le grec original l'ouvrage d'Eusèbe. Le second livre de la *Chronique*, qui n'existait dans la traduction latine de saint Jérôme qu'en abrégé, devait être rétabli dans son entier, et le premier, qui était complétement perdu, devait être restitué dans sa substance et dans son style. La critique conjecturale a souvent fait des merveilles par la collation des manuscrits. Ainsi Bentley, dans son *Prospectus d'un Nouveau Testament*, s'engagea à retrouver un texte « exactement tel qu'il était au concile de Nicée, sans y changer vingt mots ou même vingt particules. » Ce ne fut là,

pour le dire en passant, qu'une vanterie, que jamais Bentley ne justifia. Nous ne croyons donc pas que les annales de la critique puissent rien mettre en parallèle avec ce projet de Scaliger de refaire la *Chronique* d'Eusèbe. Pour entreprendre ce tour de force, il comptait sur son habileté dans la traduction imitative et sur sa connaissance profonde de tout ce qui restait de la littérature grecque. Il n'eut pas, au bout du compte, à faire preuve ici de son talent dans l'art de la traduction. Nous devons surtout admirer l'étendue des recherches auxquelles il se livra et la sagacité avec laquelle il découvrit les plus petits fragments d'Eusèbe, sous quelque déguisement qu'ils essayassent de se dérober à ses yeux. On peut s'en rapporter au témoignage d'un homme qui n'était pas trop bien disposé pour Scaliger. Voici ce que dit de lui le métichariste Aucher : « Universam pene Græciam Scaliger « lustraverat nec veterum scriptorum erat quisquam unde aliquid « in suam rem posset mutuari qui diligentissimi hominis aciem « effugisset. Toutefois, les fragments que Scaliger avait arrachés au naufrage de l'antiquité ne lui auraient guère servi pour reconstituer un ouvrage entier sans un événement heureux que la Fortune, qui aide volontiers les audacieux, comme dit le poëte, lui ménagea. En 1601, il était tombé sur la trace d'une chronique attribuée à un moine grec. Ce manuscrit devait contenir, à son idée, des fragments d'Eusèbe et se trouver à la Bibliothèque royale de Paris. Il y était en effet. Scaliger, qui était alors à Leyde, écrit lettre sur lettre, adresse supplications sur supplications, pour qu'on le lui communique. Le bibliothécaire, un nommé Gosselin, bigot fanatique, résiste aux prières réunies de Casaubon et de de Thou. Enfin, après un an d'obsessions (1602), Scaliger obtient le manuscrit. « Cet auteur à lui seul, dit-il, me fut plus utile que tous les autres auteurs grecs ensemble, » car c'était la *Chronique* si connue des chronologistes qu'avait compilée au commencement du neuvième siècle le moine Georges, coadjuteur de Constantinople. Georges avait transcrit Eusèbe presque mot pour mot. Bien que Scaliger, dans le ravissement de sa découverte, ait transporté dans son Eusèbe beaucoup de choses qui n'avaient jamais appartenu à l'évêque de Césarée, nous pouvons dire avec Niebuhr que nul ne mérita mieux que Scaliger la gloire d'une aussi pré-

cieuse trouvaille. En 1606, il publia son *Thesaurus temporum complectens Eusebii Pamphili Chronicon*, où tous les fragments chronologiques existant en grec et en latin étaient reproduits, mis en ordre, rétablis et rendus intelligibles. Lorsque parut l'édition complète des œuvres de saint Jérôme à Vérone, l'éditeur Dominico Vallarsi, dans la préface de la *Chronique*, essaya de réfuter la théorie de Scaliger sur l'étendue et la nature de l'ouvrage d'Eusèbe ; mais au moment même où il cherchait à renverser l'hypothèse de l'illustre philologue, un manuscrit se découvrait à Constantinople qui venait en confirmer l'exactitude. Ce n'était rien moins que la *Chronique* elle-même d'Eusèbe complète, traduite en arménien. Ce manuscrit, qui était du douzième siècle (la traduction datait du cinquième), apporté en Italie, fut imprimé, en 1618, dans le couvent arménien à Venise. On vit alors que Scaliger avait deviné juste. Il y avait un premier livre, et saint Jérôme n'avait traduit que le second. Un grand nombre des corrections de Scaliger furent reconnues exactes, non moins que les omissions qu'il avait signalées dans saint Jérôme. Il faut dire aussi que la même découverte mit au jour des erreurs nombreuses de Scaliger. Ainsi, il s'était trompé en déterminant le contenu du livre premier et il avait attribué à Eusèbe beaucoup de choses qui appartenaient réellement à saint Jérôme.

Un autre fait curieux se rattache au *Thesaurus temporum*. Il y a dans cet énorme in-folio une table des olympiades, allant de la première à la deux cent quarante-neuvième, que Scaliger avait dressée avec une peine infinie, après avoir fouillé dans tous les sens les restes de la littérature grecque édités ou inédits. Le plaisir qu'il éprouvait à écrire en grec et la commodité qu'il trouvait à citer les autorités dans l'original l'avaient engagé à la composer en grec. Comme elle est imprimée dans le *Thesaurus* immédiatement après la série des continuateurs d'Eusèbe; comme le titre ne contient aucun avertissement, et comme le grec est, de l'aveu de tous, une admirable imitation de l'antiquité, il n'est pas surprenant que ceux qui n'avaient lu Scaliger qu'à la hâte aient pris ce morceau pour un vrai fragment classique. S'ils l'avaient lu attentivement d'un bout à l'autre ils auraient vérifié que Scaliger déclare nettement, en un certain endroit, qu'il est

l'auteur de cette table, et qu'il y fait allusion dans beaucoup d'autres. Ainsi Saumaise et Pétau, qui vinrent immédiatement après Scaliger, Bentley, Ruhnken, Wesseling, au dix-huitième siècle, et de nos jours Niebuhr et Clinton ne s'y trompèrent pas. Mais Schleibel, dans sa savante monographie sur cette table des olympiades, a énuméré près de trente noms d'hommes de lettres comme Bayle et Lessing, et même de critiques de profession, tels qu'Ottfried Müller et Heyne, qui ont pris l'Ὀλυμπιαδῶν Ἀναγράφη pour un document grec authentique. Meursius corrigea des textes d'auteurs anciens pour les mettre d'accord avec des erreurs commises par Scaliger. Thomas Reinesius écrivit une dissertation sur la question de savoir qui était l'auteur de ce fragment anonyme, et conclut que l'auteur devait être un païen ou un juif. Avis aux critiques, qu'il faut lire consciencieusement les ouvrages qu'on cite.

Revenons à l'histoire personnelle de Scaliger.

En même temps que la publication, en 1583, de son *De emendatione temporum* le plaçait à la tête des savants qui faisaient de l'antiquité leur étude spéciale, elle lui suscitait des haines violentes et des jalousies implacables. Dans les querelles pour ainsi dire chroniques qui ont troublé et déshonoré la république des lettres depuis que cette république existe, les combattants ont frappé à droite et à gauche et le plus fort possible, mêlée confuse où chacun a distribué des horions et en a reçu à son tour. Scaliger s'était élevé si haut, qu'il eut le privilége de réunir un instant contre lui toutes les animosités littéraires. Les proportions que prirent ces attaques, la force avec laquelle tous, amis et ennemis, furent entraînés dans le tourbillon, ne peuvent guère se comprendre si l'on ne connaît l'état des partis à cette époque. Comme un exposé complet nous entraînerait hors de nos limites, nous nous bornerons à une indication sommaire.

L'année 1583 tomba dans une courte trêve que Dieu accordait à la France pour respirer au milieu des troubles qui la déchiraient. Ce ne fut qu'une trêve, disons-nous, car il n'y avait eu entre les deux partis ni compromis, ni arrangement. Tous deux sentaient qu'il fallait encore une lutte armée pour que leurs positions respectives fussent définitivement réglées. Les doctrines

de la Réforme étaient loin d'être également distribuées sur la surface du pays. Les calvinistes s'étaient massés dans certaines provinces, et c'était là leur seule garantie de sécurité, car partout où ils n'étaient pas assez forts pour se défendre les armes à la main, ils étaient massacrés. Ils avaient jeté de profondes racines dans la région qui s'étend entre la Loire et la Garonne. Et cette région était si généralement et si fortement attachée au protestantisme, qu'en 1625 le ministère anglais songea à l'ériger en république protestante indépendante. Ce fut là, en conséquence, que les catholiques dirigèrent leurs plus grands efforts. Nous trouvons dans un écrivain contemporain une statistique qui nous permet de juger de la situation de ces provinces en 1581. Dans les deux diocèses de Poitiers et de Luçon, 70 prêtres catholiques et près de 100 ministres protestants avaient péri de mort violente depuis le commencement des troubles. Il était tombé sur le champ de bataille 300 gentilshommes catholiques et 400 gentilshommes protestants; 10,000 simples soldats catholiques et 16,000 huguenots; 3,000 maisons avaient été brûlées ou saccagées. Voilà pour les provinces comprises entre la Loire et la Garonne. Maintenant, dans le reste de la France, 40,000 individus avaient péri dans les combats ou avaient été égorgés; 700 personnes avaient été exécutées pour cause de religion. Si la confiscation avait ruiné le huguenot, le paysan catholique n'était guère dans une situation plus enviable, car il était écrasé par la guerre et par les exactions des grands seigneurs, qui « galopaient et traitaient pirement le manant que s'il eût été leur esclave[1]. »

Un pays qui respirait à peine de tant de scènes tragiques, et qui s'attendait à les voir se renouveler dans un avenir prochain, n'était pas une arène favorable pour la culture des lettres ou de la science. A quoi servent la réputation ou le talent dans une société où l'on ne demande aux gens que de quel parti ils sont? Néanmoins les blessures matérielles du pays, si douloureuses qu'elles fussent, pouvaient se cicatriser avec quelques années de paix; puis, lorsque la sécurité serait revenue, la science et les lettres pouvaient être remises en honneur; enfin, l'homme qui avait consacré trente années de sa vie à la science pouvait

[1] Fromenteau, *les Secrets des finances de France*. 1581.

jouir un jour dans sa patrie de l'estime et du respect qui lui étaient dus. C'était l'espoir de Scaliger, espoir malheureusement déçu. La victoire de Henri IV ramena la paix désirée; les blessures matérielles de la guerre civile se fermèrent insensiblement, la civilisation et les lettres relevèrent la tête; mais les blessures morales infligées à la France par les guerres de religion restèrent saignantes. Le résultat des guerres civiles ne fut point un compromis à des conditions égales entre les partis, ce fut le triomphe assuré des catholiques et l'humiliation permanente des huguenots. Ceux-ci s'étaient armés pour leur défense, ils avaient vaincu leurs ennemis, la Ligue avait été battue dans les plaines d'Arques et d'Ivry et dans Paris même, et cependant Rome triomphait, et les réserves qu'ils avaient faites en leur faveur n'étaient pas respectées. La guerre qui avait été commencée pour l'extirpation de l'hérésie finissait par l'extirpation de toute vertu, de tout honneur, de tout sentiment généreux et noble. Les hommes sortaient de cette longue lutte avec la conviction qu'une foi religieuse n'était qu'un prétexte politique. Le scepticisme philosophique avait envahi les hautes classes. Montaigne et Charron représentaient bien, sous ce rapport, l'esprit du temps. De quelque manière que l'on pensât, il fallait avant tout faire profession ouverte de catholicisme. La corruption effrontée des seigneurs catholiques, qui avaient pris les armes pour la religion et qui les avaient déposées par des considérations purement humaines, semblait justifier toutes les bassesses dans les classes inférieures. Ce cachet de noblesse que l'on voit imprimé sur le front des grands chefs du parti huguenot, tels que Coligny, Du Plessis-Mornay, d'Aubigné, La Noue, disparut avec cette génération et il ne s'est jamais retrouvé en France. Une âme héroïque animée par une piété simple et modérée, par une expérience acquise dans l'adversité, voilà ce qui distinguait le seigneur protestant à cette époque. Les crises des guerres civiles avaient engendré ce type admirable, le plus beau que nous offre toute la série de l'histoire de France. Des temps ordinaires n'eussent point suscité de pareils hommes. Le duc de Mayenne révéla le secret de tant de grandeur lorsqu'il dit, en parlant des huguenots : « Ces gens-là étaient de père en fils apprivoisés à la mort. »

Scaliger avait été élevé à cette forte école. Il était loin de pousser jusqu'au fanatisme, comme un grand nombre de ses coreligionnaires, son attachement aux doctrines protestantes, quoiqu'il lui eût été impossible d'être autre chose qu'un protestant, le protestantisme étant la seule religion compatible avec son caractère et la nature de son esprit. S'il eût été un simple homme de lettres, il aurait pu passer d'une Eglise à l'autre avec Henri de Navarre, comme le firent tant d'autres qui préférèrent partager le triomphe et les priviléges de la religion dominante. Il avait un trop noble caractère pour faire le sacrifice de l'indépendance de sa pensée, et on le connaissait si bien que, tandis que Casaubon était incessamment sollicité d'abjurer, jamais pareille démarche ne fut faite auprès de Scaliger. Toute son ambition était de rester libre, exempt de toute protection salariée, et une place de bibliothécaire eût suffi à cette ambition. Malheureusement il ne pouvait espérer qu'une pension ou une chaire dans une université. Les provinces de France regorgeaient d'abbayes, de prieurés et de riches sinécures ecclésiastiques; tout cela était aux mains de la noblesse laïque, qui donnait à un curé un chétif salaire pour célébrer les offices divins. La qualité de protestant n'était pas nécessairement un obstacle pour obtenir un de ces bénéfices. Sully, par exemple, s'était approprié des abbayes qui lui procuraient un revenu de quarante mille francs par an. Sully n'était pas le seul, et devait ce privilége à son titre de ministre, comme les autres à leur haut rang dans l'Etat; Scaliger avait déjà, il est vrai, une pension de deux mille francs. Henri III, à un moment où la politique de la cour était de se concilier les huguenots, la lui avait accordée. Il aurait pu tout aussi aisément lui en donner une de vingt mille, car dans l'état où les finances françaises se trouvaient alors, un pareil don n'avait guère que la valeur du papier sur lequel il était consigné. Scaliger en avait donc le brevet,... rien de plus. Lorsque Henri de Navarre monta sur le trône, de Thou et Jeannin firent des démarches pour que cette pension fût payée à Scaliger, mais on ne pouvait rien obtenir alors pour un simple calviniste. Les deniers de l'Etat allaient enrichir les grands seigneurs dont le gouvernement achetait la soumission et pouvaient à peine suffire aux dépenses des maîtresses du

roi. Pierre de L'Etoile dit, il est vrai, dans son *Journal*, que Jeannin, alors ambassadeur de France à la Haye, fit, par l'ordre du roi, « de magnifiques présents aux savants de Leyde, Scaliger, Baudins et autres. » Assertion malheureusement erronée; jamais Scaliger ne reçut un denier. Ce ne fut qu'en 1608 que Jeannin réussit à faire mettre le nom de Scaliger sur la liste des pensions réelles, et Scaliger mourut en janvier 1609. Quant à une chaire dans une université, nous avons déjà vu l'aversion que Scaliger éprouvait pour le métier de professeur, et, lors même qu'il eût aimé l'enseignement, cette carrière ne devait pas s'ouvrir pour lui en France. Tant que Paris fut entre les mains des ligueurs, les colléges furent fermés et les professeurs chassés. Quand Henri devint maître de la capitale, il affecta d'encourager l'éducation et rétablit l'Université. On était alors en 1697 : — à cette époque Scaliger avait trouvé un autre asile.

En 1590, Juste-Lipse, qui depuis douze ans professait l'histoire romaine à l'université de Leyde, demanda un congé de quelque durée pour aller prendre les eaux de Spa, afin de soigner, disait-il, une maladie de foie. Ce fut là la seule raison qu'il donna, mais chacun soupçonna le motif qui le faisait partir, et l'on s'attendait à ne pas le voir revenir. Aussi personne ne fut surpris quand on apprit à Leyde qu'il s'était retiré à Mayence, chez les jésuites de cette ville, et qu'il était rentré dans le giron de l'Eglise catholique qu'il avait quitté précédemment pour se faire protestant. Juste-Lipse, bien que d'un autre ordre d'esprit que Scaliger, était cependant réputé à juste titre le premier des latinistes vivants. Sa perte fut donc pour la réputation naissante de la jeune université un coup sensible, et il fallut s'occuper de le remplacer.

L'origine de l'université de Leyde est bien connue. En récompense de la belle défense que firent ses habitants dans le siége mémorable qu'ils soutinrent contre les Espagnols, les états généraux de Hollande leur offrirent de les exempter à perpétuité d'impôt. L'influence de Jean Van Der Does, seigneur de Noortwyck, homme d'Etat distingué, plus connu comme savant sous le nom de Janus Douza, les décida à préférer la fondation d'une université. Douza fut l'un de ses premiers administrateurs, et protégea tout le reste de sa vie l'école qu'il avait formée. Sous

son patronage éclairé, l'université de Leyde devint l'une des premières écoles protestantes d'Europe. Ne pouvant rivaliser avec d'autres fondations plus anciennes pour la richesse des dotations, Douza eut recours, par nécessité, au système plus économique, mais en même temps plus efficace, de l'honneur. « Il savait, dit sir W. Hamilton[1], que l'exemple de l'État attachant à la science et aux progrès de l'Académie un si haut prix entraînerait le public. A ses yeux, une université n'était pas seulement chargée de dispenser l'instruction, elle devait surtout servir de modèle pour les hautes études et de stimulant pour les esprits élevés. Il savait que les professeurs obtenaient plus de résultats par l'exemple et l'influence que par l'enseignement direct; qu'il dépendait d'eux d'élever ou d'abaisser dans un pays le niveau de la science et des lettres, et que, selon qu'il était facile ou malaisé de s'élever jusqu'à eux, ils provoquaient chez les étudiants de vifs efforts pour atteindre de plus en plus haut, ou les endormaient dans une dangereuse satisfaction d'eux-mêmes. »

Avec de pareilles idées sur le rôle des universités, il était naturel que les yeux de Douza se tournassent vers Scaliger, lorsque surgit la question du remplacement de Juste-Lipse. Les précautions prises pour approcher Scaliger, l'hommage solennel rendu à son origine princière ainsi qu'à sa prééminence littéraire, montrent combien était vif le désir de le posséder et quelle notoriété ces particularités de son caractère avaient acquise. Sa faiblesse principale était une vanité excessive. Pour la flatter, Douza envoya auprès de Scaliger une ambassade dans toutes les règles. Gérard Tuning, jeune professeur de droit à Leyde, fut chargé de se rendre auprès de lui et de lui porter, non sa nomination, mais une pétition des administrateurs de l'Université, avec une lettre des états généraux, qui priaient Sa Seigneurie de vouloir bien « servir de flambeau et esperon aux études languissantes de la jeunesse par deçà. » Pour donner plus de force à ces prières, l'ambassadeur fut, en outre, muni d'une dépêche des états généraux et d'une lettre particulière de Maurice de Nassau pour Henri de Navarre. Les états généraux supplient

[1] *Discussions sur la philosophie.*

Henri de seconder leurs vues sur « le phénix des lettres, — pour l'honneur de Dieu et le bien de la cause commune. » Maurice, qui savait que Henri méditait déjà de trahir la cause commune pour s'assurer la couronne de France, se contenta de lui adresser une simple demande.

Tuning arriva à Dieppe et trouva le roi engagé dans le blocus de Rouen. Henri fut fort aimable, ne fit aucune objection au départ du « phénix des lettres, » et écrivit à Scaliger, qu'il n'aimait pas, parce que celui-ci avait pénétré ses desseins et refusait de le flatter, une lettre où il lui déclarait en termes très-nets qu'il le verrait quitter la France avec plaisir. Tuning se mit en route pour la Touraine, avec cette lettre en guise de passe-port. Mais, en dépit de la victoire d'Ivry, la Ligue était toujours en force au nord de la Loire, et Tuning fut arrêté et dévalisé. Aussi, quand il arriva à Preuilly, il n'avait plus sur lui une seule des pièces diplomatiques qui l'accréditaient dans sa mission auprès de Scaliger. Comment s'y prit-il pour suppléer à la perte de ses instructions? Nous l'ignorons; mais ce qui est certain, c'est qu'il échoua dans ses négociations. Scaliger le renvoya avec des lettres pour les administrateurs de l'Université et pour le prince Maurice. Il dit aux premiers :

« Tout me pousserait à accepter les honorables propositions que vous avez daigné me faire. Les fureurs de la guerre civile ont banni les lettres de France; il n'y a plus d'asile dans ce pays pour les honnêtes gens. Il me semble que je pourrais me rendre utile en Hollande, tandis qu'ici c'est à peine si l'on m'accorde le sens commun. Enfin, chez vous je jouirais de cette considération dont je n'ai jamais été jugé digne dans ma patrie. Ce sont là assurément de puissants motifs, et cependant il manque un vent favorable pour enfler les voiles de mes désirs. Je ne peux pas être plus explicite dans une lettre..., Tuning vous expliquera plus complétement de vive voix ma pensée. »

Le sentiment qui dicta cette réponse n'est pas douteux pour nous. Scaliger prévoyait déjà de quelle manière le drame de la guerre civile allait se dénouer et comment ceux qui étaient restés fidèles à la cause commune allaient être sacrifiés pour gagner les mécontents. Il savait que le roi et « les politiques » seraient bien aises d'être débarrassés de l'obligation d'avoir à

faire quelque chose pour lui. C'étaient là les considérations qui l'engageaient à partir. Des amis moins clairvoyants le pressaient de rester ; ils lui disaient que les choses ne tourneraient pas comme il le craignait ; que le roi était bien disposé pour ses anciens amis, et que, s'il était obligé de se sacrifier pour en gagner de nouveaux, il n'abandonnerait pas ceux qui l'avaient aidé à conquérir son trône. Et puis, il faut le dire, il est dur, à cinquante-deux ans, de s'expatrier, d'aller s'établir dans un pays étranger, d'échanger les riants coteaux de la Touraine pour les marécages et les brouillards de Leyde ; de quitter les lieux où l'on a passé trente ans de sa vie ! Quelques-uns des vieux chefs du parti huguenot ne voulurent pas laisser Scaliger quitter la France sans essayer de l'y retenir. Du Plessis-Mornay, l'un des royalistes qui conservaient encore quelque influence dans le camp du roi, appuya chaudement leur projet, qui consistait à faire nommer Scaliger précepteur du jeune prince de Condé. Comme le roi n'avait point d'enfant de son premier mariage, le prince était l'héritier présomptif de la couronne. Henri donna son assentiment, et la princesse de Condé, à la suggestion de du Plessis-Mornay, écrivit à Scaliger. Sa lettre caractérise si bien le personnage auquel elle est adressée, que nous la donnerons dans l'original. La voici :

« Monsieur de L'Escale, —encore que de longtemps vos vertus ayent illustré non-seulement ceste France, mais toute l'Europe, si est-ce qu'il semble que Dieu vous offre une occasion pour leur donner davantage de joie. Car bien qu'elles soient espandues sur divers peuples, je tiens la plupart indignes de recevoir ceste lumière ; mais, si vos labeurs s'employent à former un prince tel qu'est celui que je désire qu'il preigne instruction de vous, ce sera aporter de l'utilité à tout cest Estat. La peine en sera moindre et la gloire plus grande. Ces considérations si importantes me font espérer qu'aurez très-agréable le désir que j'ay que vouliez accepter la charge d'instituer mon fils, lequel commence d'estre en aage pour recevoir vos belles impressions ; son esprit est plus avancé que ses années. C'est pourquoy je croy qu'ayant les premiers fondements de vous, l'œuvre en sera plus parfaicte. L'espérance que l'on prend de luy mérite d'estre augmentée par les enseignements d'un si digne personnage.

Ne refusez donc, je vous prie, de servir au roy mon seigneur en ceste occasion, lequel je sçay avoir ceste volonté, et d'obliger toute ceste France à vous. Pour mon particulier, j'estimeray atteindre au comble de ma plus grande félicité, si je puisse acquérir ce trésor à mon fils; faisant peu d'estat de toutes les grandeurs du monde si elles ne sont accompagnées de la vertu. Le gentilhomme vous dira plus particulièrement mon intention sur ce subject. Auquel me remettant, je vous prieray le croire et que je seray à perpétuité

« Vostre très-affectionnée et obligée amye,

« KAT. DE LA TREMOILLE. »

Scaliger répondit par un refus respectueux. Il n'était pas insensible à l'honneur qui lui était fait, mais, à son âge, il ne pouvait pas se transformer en courtisan. « Je ne veux point être courtisan ! » dit-il à ses amis. A l'instance de du Plessis-Mornay, la princesse eut recours à l'intervention de M. de la Roche-Pozay, et le pria d'user de son influence auprès de Scaliger. Scaliger savait mieux que ses amis à quel genre de vie il pouvait ou ne pouvait pas s'adapter, et il persista avec fermeté dans son refus. Henri, qui ne l'aimait pas trop déjà, lui en voulut plus encore d'avoir rejeté l'offre qui lui avait été faite avec l'approbation du souverain. Scaliger se sentit lui-même dans une fausse position. Après un intervalle de six mois, de nouvelles sollicitations lui arrivèrent de Leyde. Douza avait découvert que ce qui empêchait Scaliger d'accepter la chaire de Lipse, c'était sa répugnance pour l'enseignement. Dès lors il était facile de s'entendre. Douza écrivit qu'on ne demandait pas à Scaliger de monter en chaire ; on désirait seulement le posséder à Leyde, où il pourrait disposer de son temps comme il l'entendrait et continuer la série de ses grands ouvrages sans être exposé aux interruptions dont il souffrait si vivement en France. En tout cas, s'il ne pouvait se résoudre à se fixer d'une manière permanente à Leyde, rien ne l'empêcherait d'y venir provisoirement, d'y rester plus ou moins longtemps et de voir s'il s'y plairait.

Scaliger ne résista plus ; toutefois il ne voulut accepter que provisoirement. Il emmena avec lui le jeune de la Roche-Pozay, à la condition expresse qu'il le ramènerait lui-même au bout d'un

an. Ses livres et ses papiers restèrent derrière lui en Touraine. Son noble protecteur, M. de la Roche-Pozay le père, l'assurait que, « une fois la paix rétablie, on trouverait moyen de l'établir en France ; qu'il reviendrait en Touraine et qu'ils passeraient leur vieillesse dans la société l'un de l'autre. » Mais Florens Christian, qui avait été le précepteur de Henri IV, et qui connaissait son royal élève, ne pensait pas de la même manière que M. de la Roche-Pozay, et il écrivait à Scaliger :

« Ne maintenez pas avec trop de roideur la condition de votre installation provisoire à Leyde. La Hollande a le bonheur d'avoir à sa tête un prince vaillant, religieux et ami des lettres, M. le comte de Nassau. Avant de vous résoudre à quitter un pareil séjour, réfléchissez bien, je vous prie. » Et l'honnête calviniste ajoutait (en latin, pour plus de sûreté) : « Rappelez-vous que les souverains de France surpassent tous les autres par l'antiquité de la race et la valeur militaire, mais que c'est ailleurs que les lettres doivent chercher protection et encouragement. »

Scaliger sentit que Christian avait raison, et, avant de partir, il fut fixé sur les sentiments réels du roi. Henri prit la peine de lui écrire une seconde lettre, assez brève, et où il lui exprimait sa satisfaction de le voir enfin partir pour la Hollande, sans manifester le moindre regret qu'un tel personnage fût perdu pour la France. En se rendant à Dieppe, Scaliger alla prendre congé du roi : « Ainsi donc, lui dit Henri, les Hollandais veulent vous avoir, monsieur de L'Escale, et vont vous faire une bonne pension. J'en suis bien aise ! » Puis, brisant là, Henri fit à Scaliger une question que nous ne pouvons répéter ici, une question qui, en d'autres temps, eût paru une plaisanterie, et qui, dans les circonstances où Scaliger allait prendre congé de lui, était une cruelle insulte. Une froide indifférence pour les souffrances morales des autres faisait le fond de la « bonne humeur » du Béarnais. Scaliger s'embarqua pour la Hollande à Dieppe, au milieu de l'été de 1593.

L'espoir de retour que Scaliger conservait en quittant la France lui épargna la douleur qu'il eût ressentie s'il se fût douté qu'il ne la reverrait plus. Il ne la revit plus en effet. A Leyde, chacun s'efforça de lui en rendre le séjour agréable et d'adoucir pour

lui l'amertume de l'exil. C'est là qu'il jouit pour la première fois de sa renommée et, ce qui vaut mieux que la renommée, de l'hommage silencieux rendu à la supériorité de son mérite. Il fut bientôt sur un pied d'intimité avec les principaux personnages de la république, Barneveldt et Vander Mylen. Dans la maison de Douza, il était considéré comme un membre de la famille. La princesse douairière d'Orange, la digne fille de Coligny, lui portait une vive affection. Le prince Maurice de Nassau le comblait des attentions les plus délicates ; à table, il le plaçait au-dessus des princes de sa famille et le dispensait d'assister à ses levers ; faveur dont Scaliger lui était particulièrement reconnaissant. Son intimité à l'ambassade de France, du moins avant l'arrivée (1597) d'un diplomate distingué, Choart de Buzanvalle, lui donna un point d'appui excellent en dehors de la société hollandaise. Cette intimité n'eut pas seulement pour avantage de le mettre en rapports étroits avec un compatriote éminent, elle lui permit encore de pénétrer les secrets de la politique européenne à l'époque où les jésuites préparaient leur grande conspiration contre les libertés de l'Europe ; conspiration qui éclata plus tard sous la forme de la guerre de Trente ans.

Rien ne pouvait égaler la pieuse sollicitude avec laquelle les directeurs de l'Université s'efforçaient de prouver à leur hôte illustre combien ils se sentaient honorés de sa présence parmi eux. Ils créèrent pour lui une position exceptionnelle qui, tout en lui laissant la libre disposition de son temps, lui donnait toute la dignité et toute l'influence d'un haut emploi académique. Comme il continuait à protester de son inaptitude à l'enseignement public, on cessa de le presser à cet égard et on se contenta de l'influence que sa présence seule devait exercer à Leyde. Il attira immédiatement autour de lui, comme par une force magnétique, tous les talents naissants de l'Université. Son caractère convenait parfaitement aux relations avec les jeunes gens. Il avait à leurs yeux le prestige de la renommée et d'une science immense, et, avec cela, il était toujours prêt à discuter familièrement avec eux sur tout ce qui les intéressait, à causer sur les hommes et sur les livres, sur le mérite de Tite-Live ou de Stace, d'Hésiode ou de Procope avec la même fraîcheur de souvenirs que s'il fût venu de lire ces auteurs pour la première fois.

Le cercle de jeunes étudiants hollandais qui se groupa à Leyde autour de Scaliger embrasse presque tous les noms éminents qui illustrèrent la Hollande dans la génération suivante. Au premier rang de ses disciples brillent Janus Douza le Jeune, Hugo Grotius et Daniel Heinsius, qui professaient pour lui une vénération voisine de l'idolâtrie. Le docteur Bernays pense que l'enthousiasme exagéré avec lequel ils chantaient les louanges de leur maître fut pour beaucoup dans le débordement de haines qui troubla les dernières années de Scaliger ; mais la provocation vint de plus loin, elle vint de l'attitude que Scaliger avait prise dans sa controverse avec les catholiques en ruinant le crédit des jésuites comme critiques et comme interprètes de l'antiquité classique ou ecclésiastique. Pour se venger des coups qu'il leur avait portés et pour contre-balancer l'ascendant que son génie avait donné à la cause protestante, ils ameutèrent contre lui toute la république des lettres et l'attaquèrent avec toutes les armes que la calomnie put leur fournir.

Deux périodes marquent l'histoire de la compagnie de Jésus au quinzième et au seizième siècle. Dans la première, qui va de 1540 à 1590, les jésuites avaient réussi à s'emparer des deux mondes par leur habileté à manier les consciences et à sonder les profondeurs de la casuistique ; ils avaient remporté pour l'Eglise un triomphe complet sur le terrain de la religion et de la dévotion pures. Au moyen âge, cette victoire eût suffi, car alors il n'y avait pas d'opinion publique en dehors du sentiment religieux. Au seizième siècle les choses avaient changé. L'esprit humain en Europe s'était éveillé, et pour gouverner le monde ce n'était plus seulement de piété, c'était encore de connaissances solides qu'il fallait faire preuve. Les femmes et les ignorants avaient été reconquis au moyen du confessional et de la chaire...; il restait à soumettre un élément nouveau, inconnu jusqu'alors de l'opinion publique, la partie lettrée de l'Europe. Le formidable ennemi n'effraya pas les jésuites. Ils virent quelle force prêtait la Réforme d'avoir dans son camp les chefs de la nouvelle école de philologie classique et orientale. Ce n'était plus assez d'écrire élégamment en latin ; la science et la critique s'étaient ouvert des voies nouvelles, et le public voulait autre chose pour le charmer qu'une versification fleurie et des périodes ora-

toires retentissantes. Les jésuites comprirent la nécessité de convertir les philologues et d'arrêter ou de détourner leurs dangereuses investigations. L'institut de Saint-Ignace voulut avoir ses philologues et ses critiques pour défendre les traditions ecclésiastiques. Il réussit assez bien dans une partie de cette tactique. Elle fit porter en triomphe Muret et Juste-Lipse; Casaubon lui donnait de grandes espérances, mais Scaliger! Elle le savait aussi immuable dans sa foi protestante qu'invincible dans le champ de la critique; et tant que cet Achille restait dans le camp protestant, son bras seul assurait la victoire à son parti. Désespérant de le séduire, de l'attirer à elle, elle résolut de l'assassiner moralement, et pour cela, elle eut recours, ainsi que nous l'avons dit, à l'arme empoisonnée de la calomnie.

Le signal de la bataille fut donné vers la première année du seizième siècle. L'exil de Scaliger ne l'avait débarrassé des luttes qu'il avait à soutenir dans son propre pays que pour l'exposer sur une scène plus vaste à des animosités religieuses plus terribles. On a remarqué que, parmi ses adversaires de cette époque, aucun n'était Français. Ce n'est assurément pas à la sympathie de ses compatriotes pour lui qu'il faut attribuer ce fait ; car jamais ils ne manifestèrent de regret de l'avoir laissé s'exiler et jamais ne cherchèrent à le faire revenir au milieu d'eux. Quoi qu'il en soit, c'est de Flandre et d'Allemagne que les jésuites dirigèrent contre lui le feu de leurs batteries. A Anvers, à Louvain, à Mayence, ils avaient des établissements où ils formaient des *bravi* littéraires. C'est là qu'ils recueillaient les renégats du protestantisme, et ceux-là surtout étaient les bienvenus qui apportaient avec eux des provisions de scandale contre leurs anciens coreligionnaires. Ayant vécu avec les protestants, ils connaissaient les faiblesses de leurs anciens amis, et rien ne leur était plus facile que de les noircir. Martin Delrio, qui avait professé à Liége et à Louvain, et qui était passé depuis à Graëtz, l'un des colléges des jésuites en Allemagne, ouvrit la campagne en 1601. Dans son pamphlet il accuse Scaliger de blasphème et lui reproche d'avoir méprisé l'autorité de l'Eglise en contestant l'authenticité des écrits de Denys et en affirmant que le monachisme était inconnu aux temps des apôtres. Il fait ensuite de Scaliger un portrait satirique, vrai dans quelques parties, et qui ressemble à l'o-

riginal dans les conditions d'une caricature. Delrio n'était, en réalité, qu'un tirailleur envoyé en escarmouche pour obliger Scaliger à riposter. Celui-ci garda le silence ; son adversaire était un personnage trop peu considérable, et il n'y fit pas attention.

Les jésuites attaquèrent alors Scaliger dans une autre direction. Un membre de la société, Serarius, de Mayence, publia dans cette ville un livre sur les trois sectes juives, *Trihæresion*, où il releva certaines fautes d'hébreu commises par Scaliger dans son *De emendatione temporum*. Scaliger, qui tenait (c'était une autre de ses faiblesses) à sa réputation d'orientaliste et d'hébraïsant, ne put résister à la tentation. Sans vouloir répliquer personnellement, dans une note qu'il ajouta à la réponse qu'un de ses amis fit au livre de Serarius, il fustigea ce dernier d'une manière sanglante, et, se trouvant en veine, il châtia en passant Delrio. Un écrit plus important fut une lettre qu'il adressa à Drusius, professeur d'hébreu à Franeker (Hollande), et dans laquelle il jette le défi à l'ordre entier. « Jusqu'à présent, dit-il, j'ai gardé le silence, malgré toutes les provocations ; si les attaques se renouvellent, je ne prendrai pas les choses si tranquillement que je l'ai fait jusqu'à présent. » Amis et ennemis comprirent que cette lettre était une déclaration de guerre. Les calvinistes de Heidelberg le félicitèrent de cette franchise, et, de leur côté, les jésuites résolurent de frapper les grands coups. En 1605, Carolus Scribonius, recteur du collége des jésuites à Anvers, publia l'*Amphitheatrum honoris*. L'*Amphithéâtre* n'est pas dirigé contre Scaliger seul ; il s'attaque aux calvinistes en général. Il est difficile de donner au lecteur une idée de ce livre ; qu'il nous suffise de dire que c'est une des publications les plus infâmes qui aient jamais déshonoré la presse. Les principaux personnages de la Réforme y sont passés en revue, et les imputations les plus ignobles lancées contre eux sans l'ombre d'une preuve. Il est même impossible de reproduire ici les titres des chapitres dont ce livre se compose. Dans une société qui eût eu de l'honnêteté et de la pudeur, l'auteur d'un pareil écrit eût été mis au ban de l'opinion ; mais cinquante années de réaction jésuitique avaient terriblement altéré le sens moral de l'Europe. Scribonius était un défenseur de

l'orthodoxie, et cela suffisait. L'*Amphithéâtre* atteignit promptement une seconde édition; l'auteur y ajouta même une autre partie, assaisonnée de nouvelles turpitudes, avec un chapitre spécial contre Scaliger. Rien ne donne une plus triste idée de la dépravation de l'esprit de parti à cette époque que l'accueil enthousiaste fait à cette abominable production. Rien n'en rachète l'odieux; on n'y trouve ni esprit, ni éloquence; c'est un bourbier d'ordures où la haine du sectaire et une imagination impure ne prennent même pas la peine de se déguiser sous les artifices de la composition. Les catholiques applaudirent avec fureur l'*Amphithéâtre*. Henri IV en autorisa la circulation en France et accorda à l'auteur des lettres de naturalisation. En 1607, le premier succès des jésuites fut suivi d'un autre. Dans l'*Amphithéâtre* de Scribonius ils avaient attaqué tout le parti protestant indistinctement, et ils n'avaient pris Scaliger directement à partie que dans la seconde édition de ce livre. Ils tournèrent contre lui tous leurs efforts dans un pamphlet uniquement consacré à son histoire et à son caractère personnel. Le *Scaliger supposé* (*Scaliger hypobolimæus*) de Gaspard Scioppius est un épais in-quarto de quatre cents pages, dans lequel l'auteur a accumulé sur Scaliger et sur sa famille tous les commérages et toutes les calomnies que les jésuites avaient ramassés dans leurs colléges d'Allemagne et d'Italie. Mais, au lieu du style lourd et de la composition sans méthode de l'*Amphithéâtre*, on trouve dans le *Scaliger hypobolimæus* toute l'élégance et tout le savoir-faire d'un écrivain accompli. Les jésuites ne pouvaient choisir un meilleur champion, et la preuve la plus forte que nous puissions donner de l'impression produite par cette terrible philippique consacrée tout entière à la diffamation d'un individu, c'est qu'elle est la source où les dictionnaires biographiques actuels ont puisé les détails qu'ils offrent à leurs lecteurs sur Scaliger [1].

Ce grand homme entrait dans sa soixante-dix-septième année lorsque les jésuites le vouèrent ainsi, lui et les princes dont il se

[1] Nous aimons à rappeler ici que Scioppius figure parmi ces spadassins de l'ancienne critique qui ont fourni à M. Charles Nisard le sujet d'un piquant ouvrage de biographie littéraire, dont nous avons rendu compte : *les Gladiateurs de la république des lettres*.

faisait gloire de descendre à l'exécration ou au ridicule du monde. Ce coup, sans le terrasser, lui fut très-sensible; mais quand il se fut remis de sa première émotion, il jugea nécessaire de répondre au libelle de Scioppius. Sa *Confutatio fabulæ burdonum*, qu'il publia à soixante-dix-huit ans, est le monument le plus admirable de l'habileté avec laquelle il maniait la langue latine. L'esprit et la science y coulent à pleins bords; et comme réfutation de Scioppius, ce petit livre est complet. Cependant il eut peu de succès dans le public. C'est qu'on écoute toujours mieux l'attaque que la réponse, et le privilége de la calomnie est de laisser partout où elle passe une empreinte qui s'efface difficilement. Casaubon et Heinsius sans doute furent convaincus; mais la malignité publique prit plaisir à voir Scaliger humilié, et le créateur à jamais illustre de la critique historique éprouva à ses dépens la vérité de ce qu'il avait dit lui-même un jour : *Nunquam major vis est calumniæ quam in causa optima.* Il chercha en lui-même les consolations dont il avait besoin, et les considérations qu'il avait développées quelques années auparavant pour soutenir le courage d'un de ses amis dans une circonstance à peu près semblable durent lui revenir à l'esprit.

« Souvenez-vous, écrivait-il à Jean Casel en 1600, que l'envie suit le mérite comme l'ombre suit le corps. Vous ne seriez pas l'objet de l'inimitié qui vous poursuit si vous ne l'aviez pas méritée. Je ne me rappelle pas avoir connu une seule personne de talent qui, à un moment ou à un autre, n'ait été victime de ces passions malveillantes, à moins de dissimuler soigneusement les dons qu'elle avait reçus de la nature et de se conformer péniblement à la manière de vivre et de penser de ceux qui l'entouraient. Mais si vous ne pouvez échapper à l'envie, vous pouvez la vaincre ; je parle de l'envie elle-même et non des envieux, ce qui serait un mince triomphe. L'intelligence dont le ciel nous a doués et les connaissances que nous acquérons par le travail auraient vraiment peu de valeur, si elles ne nous donnaient les ressources nécessaires pour lutter contre l'envie qu'elles excitent. *Perfer itaque et obdura.* Je connais bien cette sorte de gens, et tous les jours je suis exposé à leurs attaques; mais je sais rire de leur stupide malignité et mépriser leur rage,

et je me soutiens par une bonne conscience et un but élevé. »

Si, dans les luttes de la vie, nous ne sommes pas toujours sûrs de la victoire, nous savons du moins que l'heure de la délivrance viendra. Cette heure approchait pour Scaliger. La *Confutatio*, qui déroba de précieux instants à des travaux plus importants, fut achevée en juillet 1608. En octobre, Scaliger commença à éprouver des symptômes sur la signification desquels il ne se méprit pas. Les médecins qui le soignaient se plaignirent de la difficulté de rien prescrire à un malade qui connaissait si bien la nature et la vertu de leurs drogues. Pendant deux mois il ne ressentit guère qu'un profond malaise, contre lequel il lutta autant que ses forces physiques le lui permirent. Il n'interrompit pas ses lectures habituelles, et bien que son corps fût réduit à un état d'extrême maigreur, puisqu'il pouvait à peine prendre de la nourriture, son esprit conserva toute sa vigueur : « Il veilla, dit Heinsius, jusqu'à la fin comme un soldat à son poste. » Presque à son dernier moment il corrigeait son édition de Polybe et faisait un dessin du *pilum* d'après la description qu'il avait trouvée de cette arme dans le traité de Juste-Lipse : *De re militari*. Vers Noël, il se mit au lit ; l'hydropisie s'était déclarée.

« Je vins le voir un matin, raconte Heinsius, et je lui demandai comment il se trouvait. « Mon fils, me répondit-il, vous « me voyez à l'extrémité ; je ne peux résister plus longtemps au « mal dont je souffre. Mon corps est usé d'être dans ce lit et de « la violence de ma maladie, mais mon esprit est aussi actif que « jamais. Si mes ennemis pouvaient me voir maintenant, ils « diraient que c'est le jugement de Dieu sur moi. Vous savez « qu'ils ont dit cela des autres ; mais vous pourrez rendre té« moignage de ce que vous avez vu. Continuez comme vous « avez commencé. Veillez sur la mémoire de celui qui vous a si « tendrement aimé. Dieu, je n'en doute pas, vous protége, et il « continuera à vous protéger ; seulement, n'oubliez jamais que « tout ce que vous avez vient de lui. Ne faites point parade des « dons que vous avez reçus de la nature ; ils brilleront avec « plus d'éclat. Dans toutes vos actions fuyez l'arrogance et la « hauteur des manières. Ne faites jamais rien contre votre con« science dans un but intéressé. Tout ce qu'il y a en vous vient

« de Dieu. Mon cher fils, votre Scaliger vous quitte pour « toujours! »

Le 21 janvier 1609, à quatre heures du matin, il s'endormit dans les bras d'Heinsius, et ce puissant esprit alla apaiser dans le sein de Celui qui sait tout cette soif de savoir qui l'avait dévoré ici-bas [1].

(*Quarterly Review.*)

[1] NOTE DU DIRECTEUR. Les lecteurs doivent consulter l'article J. SCALIGER, dans *la Biographie universelle*, t. XL. Quand ils arriveront aux initiales qui indiquent M. Weiss, de Besançon, comme l'auteur de cet article, ils ne s'étonneront pas qu'il contienne un si riche trésor de documents bibliographiques; mais notre savant ami avouera, de son côté, que, sous le rapport des détails biographiques et historiques, l'article que nous publions aujourd'hui est un précieux résumé de l'ouvrage allemand qui a servi de texte à l'auteur anglais.

PENSÉES DIVERSES

—

* Le soleil sans éblouissement, c'est là ce que le sage cherche dans la vie publique, et l'ombre sans obscurité, c'est là ce qu'il trouve dans la vie privée.

* L'érudition remplit, chez les sots, le rôle d'un tapissier dans une bicoque, et cherche à dissimuler d'ignobles plâtras et des murs lézardés sous de riches tentures, mais l'édifice n'en est ni mieux distribué ni plus solide.

* Il en est de la tranquillité d'âme à la campagne comme de la vivacité d'esprit à la ville : on l'y trouve..... quand on l'y porte.

* Il faut lire Corneille sous un arc de triomphe, Racine dans les jardins de Versailles, et Shakspeare partout.

* La richesse et la réputation ressemblent à deux réservoirs dont les eaux sont d'autant plus limpides qu'elles ont mis plus de temps à s'y amasser goutte à goutte.

* Pourquoi sans cesse comparer la vie à un banquet?... A table, la gaieté augmente, et on sert les meilleurs vins à la fin du repas; et dans la vie la tristesse s'empare de nous, et les breuvages deviennent de plus en plus amers à mesure qu'on approche du terme.

* Quel que soit leur fardeau, le mulet se plaît au tintement de ses sonnettes, et le poëte se plaît au bruit de ses vers : pauvres bêtes !...

* Par bon goût et par prudence, un auteur ne doit pas plus louer le mérite de ses ouvrages qu'un mari ne doit vanter la vertu de sa femme. On leur permet d'y croire, et on leur défend d'en parler.

* Introduit sous notre toit, le luxe en bannit le bien-être comme un flatteur écarte un ami.

SCÈNES ET TABLEAUX DU MONDE ORIENTAL.

LES BAINS DES FEMMES A CONSTANTINOPLE [1].

Depuis que la question des bains, et spécialement des bains d'après la méthode turque, est devenue tout à coup une question populaire au point de vue hygiénique, le public européen a vu se succéder les dissertations et les brochures demi-savantes, où l'*apodyterium,* le *tepidarium,* le *caldarium* et autres termes usités dans les étuves des anciens tiennent une bien grande place. On n'a rien à redouter de pareil dans ces pages. Ce n'est ni un docteur en antiquités ni un docteur en médecine qui tient la plume : c'est simplement une femme qui veut raconter ce que sont les coutumes et les habitudes des *hamâm* (bains) de son sexe en Turquie, et comment elle a pris un bain dans les établissements de ce genre à Constantinople.

La première fois que j'eus occasion de goûter cette jouissance orientale (et c'est véritablement une jouissance), ce fut dans le palais du pacha de Scodra (Scutari d'Europe), qui avait commandé en chef dans l'Albanie et y avait acquis, par son mariage avec une princesse du pays, richesse, pouvoir et popularité. Cette circonstance me permettait d'apprécier un bain turc dans tout son luxe, et je me hâtai d'en profiter. Le lendemain de mon arrivée dans la maison du pacha, deux femmes esclaves vinrent m'éveiller de grand matin en me présentant une soucoupe de vermeil sur laquelle était un vase de cristal rempli de délicieuses confitures de cédrat et un grand verre d'eau glacée. Quand j'eus pris ces rafraîchissements, les deux esclaves m'aidèrent à me lever des coussins brodés d'or qui m'avaient servi de lit,

[1] Voir la livraison de novembre.

puis elles me prirent dans leurs bras comme on prend un enfant, et me portèrent dans un des plus élégants boudoirs qu'on puisse rêver en pensant à l'Orient et aux sultanes. Là, elles me déposèrent sur un divan de soie brochée garni de coussins de drap d'or, et se retirèrent derrière un rideau qui les séparait de moi, après m'avoir laissé d'amples vêtements de mousseline transparente dont la dame qui m'accompagnait et me servait d'interprète m'apprit l'usage.

Je fus bientôt enveloppée de la tête aux pieds dans ces moelleuses et souples draperies; puis on me présenta une paire de galoches de bois à talons aussi hauts que les mules des marquises du dix-huitième siècle. Ces galoches sont incrustées de nacre de perle et s'attachent au moyen de courroies élastiques. Les femmes de service me soulevèrent alors en passant leurs bras sous les miens, écartèrent une épaisse draperie toute couverte de dessins empruntés à la Chine et me conduisirent, avec mon amie, dans un cabinet revêtu de marbre, dont le plafond était en forme de dôme. Il y régnait une chaleur douce et humide. Dès que je fus habituée à cette atmosphère, les esclaves versèrent sur moi des flots d'eau chaude qu'elles puisaient avec des bassins d'argent dans un réservoir de marbre d'où l'eau s'échappait sans cesse pour couler dans des canaux creusés dans le pavé de cette salle et y exhaler une vapeur tiède. On me fit ensuite asseoir sur une dalle qui sert de banc, et c'est alors que commença la véritable opération du bain turc. Ma chevelure avait été dénouée dans la pièce précédente ; maintenant, après l'avoir largement imprégnée d'eau, les esclaves la séparèrent en tresses multiples avec une adresse merveilleuse et de la main la plus légère, puis elles y versèrent une profusion d'essences parfumées. Cela fait, elles m'étendirent sur la banquette de marbre, et, après avoir lentement déroulé les draperies de mousseline dont j'étais couverte, elles se mirent à me frotter doucement les membres avec de la terre à foulon (terre savonneuse ou *smectite*), ouvrant et refermant mes doigts, tournant mes poignets, me faisant plier les coudes et assouplissant les jointures de mes chevilles. Mais tout ce massage, qui serait fort douloureux si l'on y apportait de la rudesse, se pratiqua avec beaucoup de soin et de dextérité. L'effet des frictions ou des vapeurs

du bain me procura une invincible disposition au sommeil : je savais à peine si je ne rêvais pas déjà, quand les deux femmes entre les mains desquelles je me trouvais me retournèrent la face contre terre; et, dans cette position, je tombai dans un profond sommeil.

Ma compagne me tira bientôt, — malgré moi, j'en conviens, —de cet état, qui me semblait fort doux. On m'inonda une seconde fois d'eau chaude, afin d'enlever la terre à foulon, dont on avait été si prodigue, qu'il y en avait jusque dans mes cheveux, et l'on me fit encore ruisseler d'essences de la tête aux pieds. Pendant que je me débarrassais des mousselines humides dont j'étais enveloppée, on jeta sur moi une robe de chambre bien sèche et ornée de broderies en soies de diverses couleurs à franges d'or, puis on me porta dans la pièce où l'on fait la toilette de bain, et l'on m'y plaça sur le divan dont j'ai déjà parlé. Là, on tordit doucement mes cheveux pour en exprimer toute l'eau qui y restait encore, et on les serra en nattes dans les plis d'une magnifique écharpe de soie, très-certainement digne d'être employée à un meilleur usage ; on étendit sur moi de légères mais chaudes couvertures; on me servit une tasse de café, et je me rendormis. A mon réveil, je fus tout étonnée de me retrouver sur le lit où j'avais passé la nuit ; j'étais dans un état d'alanguissement complet; une mollesse inexprimable s'était emparée de ma personne entière, et il se passa quelques heures avant que j'eusse repris mes forces et mon activité ordinaires.

Tout cela était charmant, tout cela était poétique, et j'avais vu les *hamâm* (les bains) tels à peu près qu'on peut les voir dans les *Mille et une Nuits*, mais je comprenais que, pour juger et apprécier cette espèce d'institution orientale, il fallait l'examiner ailleurs que sous le toit hospitalier d'un des hauts dignitaires de l'empire, ailleurs que dans un boudoir à parois de marbre et à divans de brocart, avec une douzaine d'esclaves empressées ; il était nécessaire de connaître les bains ouverts au public payant, et je voulus essayer de ce moyen pour me former une idée de ce qui est le paradis terrestre de la population féminine à Constantinople.

La dame grecque qui avait la complaisance de me servir de guide et d'interprète consentit à m'accompagner dans cette

nouvelle expédition. Nous partîmes donc de Péra à huit heures du matin, suivies de ma camériste hellène, Anastasie, qui m'avait été recommandée comme un véritable trésor, et qui, entre autres qualités exemplaires, avait celle d'aimer à boire mon eau de Cologne et à porter mes bas de soie. Nous descendîmes de notre *araba* à la porte du hamâm, et nous entrâmes avec Anastasie, chargée d'un panier contenant tout ce qui était nécessaire à notre bain. Toutes les dames turques sont dans l'usage d'apporter ainsi le linge, les essences, etc., et de se faire suivre d'au moins une de leurs esclaves. Les femmes d'un rang inférieur ont seules recours au service des esclaves ou servantes attachées à ces établissements, qui alors fournissent ce qu'on leur demande. La scène était, ainsi que je l'avais pensé, fort différente de ce que j'avais vu dans le palais du pacha de Scodra. Après avoir traversé une cour étroite, nous entrâmes dans une vaste salle pavée de marbre, et autour de laquelle régnait une double rangée de galeries en saillie appuyées sur de massifs piliers également en marbre. Ces galeries sont disposées en divers compartiments séparés, à peu près comme les loges de nos théâtres, et ces compartiments, drapés en indienne ou en peluche rouge, selon le goût des personnes qui les occupent, sont abondamment garnis de coussins. Quoique, à mon avis, il fût encore de bonne heure, toutes ces diverses loges étaient déjà occupées, sauf celle qui avait été réservée pour nous. Au centre de la salle, une élégante et abondante fontaine versait ses ondes dans quatre vasques en forme de coquille, d'où elles retombaient avec un doux murmure parfaitement approprié au lieu où je me trouvais.

Notre loge, car je dois employer ce mot qui exprime assez bien la chose, était située dans la galerie inférieure. Une fois établie là fort à mon aise au milieu de mes coussins, je m'amusai longtemps à contempler le spectacle nouveau pour moi qui s'offrait à mes yeux, spectacle le plus extraordinaire que ma vue eût jamais rencontré. A gauche de la porte d'entrée était assise la propriétaire des bains, fort belle femme de trente à quarante ans, coiffée d'un turban de couleur sombre et vêtue d'un *antery* ou robe étroite jaune et rouge, serrée à la taille par une écharpe de cachemire. Elle était occupée à filer de la

soie roulée autour d'une petite quenouille d'ébène; derrière elle était accroupie une négresse esclave, riant jusqu'aux deux oreilles et laissant voir, dans cette continuelle hilarité, un râtelier de dents d'une blancheur et d'une régularité à désespérer tous les Rogers, tous les Désirabodes, tous les Evans et tous les Fattets du monde. La personne en turban sombre, que j'appellerai la Dame du comptoir, parlait avec une aisance et une volubilité dignes de ses pareilles à Paris. Je m'aperçus bientôt que les femmes turques, quelque indolentes et indifférentes qu'elles puissent aimer à paraître dans un harem, redeviennent de véritables filles d'Ève dès qu'elles se trouvent en liberté dans le hamâm.

Il est superflu d'avertir que je ne devais pas m'attendre à voir dans cette assemblée les femmes, les filles ou les odalisques des grands. Ces dames n'ont pas de motif pour fréquenter les hamâms publics, puisque, sans sortir de chez elles, elles possèdent dans leurs palais des appareils hydrauliques qui leur offrent plus de jouissances de luxe et de bien-être. Ainsi, lorsqu'elles viennent de temps en temps aux bains publics, c'est par curiosité et pour y apprendre les nouvelles du jour qui ne leur parviennent pas ou sont censées ne pas leur parvenir dans le harem. Les conversations des bains publics les informent des fêtes franques, arméniennes ou grecques, et cela les met à même de s'y rendre ; car c'est une grande erreur de s'imaginer, comme quelques écrivains modernes persistent encore à l'affirmer, que les dames turques ne connaissent et n'aient d'autre distraction que les bains. Il est certain qu'il n'y a aucune fête, quelle qu'elle soit, à Constantinople et aux environs, où elles n'accourent en essaims nombreux ; pourvu qu'elles ne quittent pas leurs voiles et se conduisent d'une manière convenable, leur liberté est aussi grande et peut-être plus grande que celle qu'on accorde aux dames européennes.

Revenons au hamâm. Les galeries présentaient, je l'ai déjà dit, l'aspect le plus bizarre. Des femmes y entraient et en sortaient perpétuellement. Les unes, revenues de la salle du bain et du massage, se tenaient nonchalamment appuyées sur les coussins de leurs divans ; enveloppées de la tête aux pieds dans des draperies d'une irréprochable blancheur et garnies de

franges ou de broderies d'or, d'argent ou de soie, elles avaient épars sur leurs épaules leurs longs cheveux, que leurs esclaves séchaient, peignaient et parfumaient avec un soin extrême; les autres se préparaient au bain et se déshabillaient ou plutôt se faisaient déshabiller par leurs suivantes, car il en était bien peu qui prissent la peine de se servir elles-mêmes. On voyait aussi des groupes de femmes qui, ne faisant que d'arriver, quittaient leurs manteaux avec leurs voiles, et échangeaient des politesses avec leurs connaissances. Après m'être bien rendu compte des différents détails de ce tableau, je suivis l'exemple de mon amie : je me mis en robe de chambre, je dénouai mes cheveux et je m'acheminai, pieds nus, vers une autre salle, où je trouvai beaucoup de femmes assises ou couchées sur des divans, et toutes riant et causant ensemble avant de retourner s'exposer à la température plus froide de la salle extérieure. L'air chaud dont la pièce où j'entrais était remplie me parut étouffant, et, quand je trempai mes pieds dans les ruisseaux d'eau fumante qui coulaient sur le marbre, je les retirai, comme si l'on m'eût brûlée. Ce n'était pourtant encore là qu'un état de transition, et il me restait à pénétrer dans la véritable étuve de l'établissement. Cette étuve est une immense salle octogone et contient huit fontaines dont les ondes jaillissantes sont employées aux ablutions des femmes qui ne veulent pas ou ne peuvent pas faire la dépense d'un cabinet séparé. A mon entrée dans l'étuve, je crus en vérité que ma tête s'égarait : une atmosphère épaisse, lourde, chargée de vapeurs sulfureuses, m'interceptait la respiration, et je demeurai à demi suffoquée. Les cris perçants et discordants des esclaves faisaient résonner les dômes de la salle, tandis que, sur un diapazon moins élevé, les rires et les conversations de leurs maîtresses produisaient un confus et étrange murmure. La vue d'environ trois cents femmes à peu près déshabillées et dont toutes les formes se dessinaient sous leurs mousselines transparentes et imprégnées de vapeur; les esclaves noires qui, les bras croisés sur la poitrine, traversaient rapidement la salle dans tous les sens en portant sur leurs têtes crépues des plateaux remplis de serviettes de bain à franges et à broderies [1];

[1] Les meilleures serviettes de bain de tout l'Orient se fabriquent à Brousse,

des groupes de gracieuses jeunes filles se parlant à voix basse et se faisant évidemment les sérieuses confidences chères à leur âge ; de joyeuses enfants qui sautaient, couraient, se poursuivaient, sans se soucier d'une température si étouffante, que j'étais prête à m'évanouir ; puis tout à coup le chant des mélodies turques les plus bizarres, dont les voûtes nous renvoyaient les éclats sonores ; tout cela me portait à croire que j'étais le jouet de quelque illusion et me semblait l'effet de mon délire. Ces femmes, dont les membres d'albâtre se montraient à travers des draperies humides et dont les yeux brillaient d'animation ou se voilaient d'une molle langueur, formaient un singulier contraste avec le teint d'ébène des filles d'Afrique dont elles recevaient les services. Les vapeurs qui s'élevaient, se dissipaient, se roulaient comme des nuages, tantôt cachaient, tantôt laissaient voir les fontaines et les baigneuses ; la lumière, projetée d'en haut par les ouvertures du dôme, répandait une pluie de clartés qui se perdaient dans le brouillard ; un bruit incessant et inexprimable retentissait de toutes parts... En vérité, cette scène ne cessera jamais de se présenter vivement à ma mémoire.

Autour de chacune des huit fontaines se groupaient, assises ou agenouillées, des femmes accompagnées de leurs esclaves et subissant les diverses opérations du bain, qui consistaient à se faire frictionner et masser. L'eau des fontaines coule sans cesse et coule en abondance ; on peut la réchauffer ou la rafraîchir à volonté, car deux robinets, l'un d'eau chaude et l'autre d'eau froide, versent leur jet continuel dans chaque bassin de marbre. Quoi qu'il en soit du spectacle pittoresque qui s'est révélé à mes yeux dans cette enceinte, un bain turc risque, à mon avis, d'être à la longue très-ennuyeux, très-fatigant et incommode. Après avoir traversé la grande salle, nous atteignîmes les cabinets que nous avions fait réserver pour nous, et là ma Grecque Anastasie passa, soit dit sans rien exagérer, une heure et demie à ne s'occuper que de ma chevelure. Une autre heure fut consacrée aux frictions, au massage, au nettoyage de la terre à foulon, etc. ; bref, l'on concevra qu'au bout de ce temps je devins très-impatiente d'aller chercher un peu de repos et respirer un

en Asie Mineure; elles sont pelucheuses, et rien n'essuie l'humidité du bain plus doucement et plus complétement.

peu d'air pur. Anastasie roula autour de ma tête une serviette à longues franges ; je m'enveloppai d'une robe de chambre bien sèche, je retraversai la grande salle du hamâm, où les causeries étaient toujours aussi bruyantes qu'à la tour de Babel, et je gagnai la salle extérieure, sans m'arrêter dans la pièce intermédiaire. On détacha la serviette qui me servait de coiffure, on natta mes cheveux encore tout humides et on les recouvrit d'un mouchoir de mousseline, orné d'une bordure de soie et de perles fausses ; enfin, m'enfonçant et m'établissant le mieux possible au milieu de mes coussins, je m'amusai à observer ce qui se passait autour de moi.

Le premier effet de ces bains est de faire porter tout le sang à la tête et d'empourprer les joues ; mais je remarquai chez mes voisines que cette nuance écarlate se dissipait peu à peu et que la plupart d'entre elles devaient au hamâm un teint paré d'un coloris aussi doux que celui du duvet de la pêche de nos espaliers. Il est cependant vrai que les femmes qui abusent de ces bains en obtiennent un triste résultat ; l'atmosphère qu'on respire dans ces établissements est tellement contre nature, qu'à la longue les conséquences en sont désastreuses; on le voit pour les femmes attachées au service des bains et que leur séjour permanent au milieu de cet air saturé d'eau et de chaleur transforme en créatures d'une laideur repoussante ; leur peau prend la couleur et la consistance du parchemin ; elles n'ont, il est vrai, pas une seule ride, mais leur épiderme se colle et se rétrécit sur les muscles de leur visage, et, quoiqu'elles ne soient pas ridées, elles sont hideuses. Les vapeurs sulfureuses du hamâm ont aussi l'inconvénient de contribuer beaucoup à faire tomber les cheveux. Dans les premiers jours de ma résidence en Turquie, j'avais admiré les abondantes tresses de cheveux de plusieurs habitantes des harems, mais je ne tardai pas à découvrir que, neuf fois sur dix, ces magnifiques tresses étaient artificielles, et l'on m'assura que l'atmosphère des bains et la langueur générale qui les suit finissaient par rendre la possession d'une chevelure naturelle un phénomène fort rare chez les dames turques tant soit peu avancées en âge. Ce fait serait un argument assez concluant contre l'idée que les bains orientaux sont favorables au développement et au maintien de nos forces

physiques; la perte des cheveux n'est pas un symptôme de vigueur générale.

Les dames qui étaient pour moi un sujet d'étude prenaient presque toutes en ce moment leur repas du matin. Incessamment entraient et sortaient des négresses apportant des plats couverts de leurs cloches, ou remportant les restes des déjeuners qui avaient été servis. Il se faisait une continuelle consommation de sorbets, de limonade, de tasses d'eau à la glace, où flottaient des tranches de citron coupées très-mince, et de *mohalibé* ou lait glacé, parfumé à l'orange ou à la rose. Les marchandes de ces divers breuvages les colportaient rapidement çà et là, et le débit de leurs rafraîchissantes denrées se multipliait de tous côtés. Tout était si actif, si gai, si animé dans ce tableau, que j'avais quelque regret à m'en éloigner ; mais la matinée s'écoulait et il était temps de partir. Nous quittâmes donc les bains, qui sont pour les femmes turques un salon de conversation et un café. Arrivée au grand air, et tandis que notre araba remontait lentement les pentes escarpées de la colline de Péra, je me sentis atteinte d'une telle prostration et d'un épuisement si complet, que je me promis tout bas de ne plus me soumettre à l'action énervante d'un hamâm public. C'est une promesse que j'ai fidèlement tenue, et, quand j'ai voulu me donner encore le plaisir d'un bain oriental, je ne l'ai cherché que dans les maisons des dames musulmanes dont l'accès m'était ouvert.

Un sentiment de justice m'oblige à déclarer que je n'ai pas aperçu dans les hamâms la moindre trace des manières inconvenantes et des folâtreries licencieuses décrites, au commencement du siècle dernier, par lady Mary Wortley Montague. Toutes les femmes des hautes classes et des classes moyennes que j'ai questionnées à cet égard refusent d'admettre la véracité de son récit et repoussent avec indignation de semblables allégations. Il paraît certain que, de nos jours, une pareille accusation ne serait qu'une calomnie, et une calomnie insoutenable.

MISS PARDOE. (*Saint-James' Magazine.*)

UNE ANECDOTE TURQUE.

L'émir Esaü, un des plus célèbres princes de l'ère victorieuse des califes abbassides, était la quintessence de la libéralité.

L'historien Molana Asulée raconte qu'un jour ce prince donnait une fête à ses amis, lorsque se présenta devant lui un poëte, qui, après l'avoir salué respectueusement, lui dit :

« Émir, j'ai fait un songe. Dans ce songe, tu me revêtais d'une robe d'honneur en soie violette et tu me comptais une somme d'argent suffisante pour payer toutes mes dettes. Je me voue à toi avec tous les miens; mais je te prie d'accomplir ce que j'ai vu en songe. »

Le généreux émir se tourna vers son trésorier et lui demanda ce qu'il y avait en étoffes violettes dans son trésor : « Soixante et dix rouleaux de satin ; en outre, des velours de Damas, répondit le trésorier. — Va, lui dit l'émir, donne-les à cet étranger, et compte-lui dix mille dirhems. » En même temps, se tournant vers le poëte, il ajouta en riant : « Prends bien garde de ne plus rêver, de peur de ne plus rencontrer un interprète aussi favorable que moi. »

Le poëte se retira ravi de la munificence de l'émir. — Qu'Allah ait pitié de nous tous !

(Traduit du turc d'Ahmed Ibn Hemdim par J.-P. Brown.)

AUTOBIOGRAPHIE. — MARINE.

L'AMIRAL COLLINGWOOD

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE [1].

II

A Mrs. Moutray.

A bord de *la Reine*, 10 mars 1806.

Qui eût jamais pensé que mon ordre du jour à la flotte aurait servi de texte à un sermon prêché dans une église? C'est chose bizarre! Dieu sait que je n'ai jamais trouvé qu'il y eût dans cet écrit rien d'extraordinaire. Les expressions sont celles qui coulent naturellement d'un cœur plein de reconnaissance envers Dieu pour l'heureuse issue d'une grande lutte. Il est impossible, en effet, pour qui a pu apprécier les circonstances où nous nous trouvions placés, de ne pas avoir la conscience de l'assistance divine. Le sermon que vous m'envoyez est d'un beau style, et la doctrine en est hautement instructive. Il nous montre où nous devons placer avec confiance notre espoir d'un heureux succès, et il nous enseigne en même temps à ne pas nous croiser les bras en criant : Dieu nous assiste! Dieu nous a doués de certaines facultés, et c'est sur leur usage, conforme aux lumières de notre intelligence, que nous devons raisonnablement compter pour nous aider nous-mêmes.

[1] Voir la livraison de novembre.

Je me sens extrêmement satisfait en pensant à notre chère Kate. Son heureux établissement avec le confort et la santé, avec toutes sortes de félicités autour d'elle, me cause une grande joie. La position de M. de Lacy dans le monde est très-respectable quant au rang. Sa fortune suffit pour cette aisance si supérieure, selon moi, à la grandeur, que, tout en souhaitant du fond de mon cœur tous les biens possibles à notre chère Kate, je ne saurais la souhaiter plus riche. Il est bon, d'ailleurs, d'avoir quelque chose en perspective ; cela garde l'espérance éveillée. J'ai été bien pauvre, mais jamais l'argent n'a été au nombre des choses que j'aie désirées. Le contentement fait la richesse. J'ai vécu d'après ce principe, et jamais je ne vis maison plus heureuse que la mienne aussi longtemps que je m'y suis trouvé. Nous observons tant de personnes riches dont l'opulence ne fait que les exposer à un mépris plus éclatant, que cette opulence, j'en suis sûr, n'a rien de commun avec le bonheur.

Tandis que je me raille ainsi de la richesse, j'apprends qu'on me fait très-riche moi-même. Je suis plein de reconnaissance pour toute marque d'approbation de mon souverain ou de mon pays ; mais une pension est la dernière des choses que j'aurais songé à demander. Le roi a daigné m'accorder un témoignage signalé de sa satisfaction en me conférant un titre et en me faisant transmettre ces deux lettres écrites à l'amirauté. Elles me sont plus précieuses que les patentes de ma pairie. L'éloge unanime de mon pays m'a rendu riche de ce qui a le plus de valeur à mes yeux. Il n'a pas d'ailleurs rempli ma tête de vanité ou d'orgueil, ni de la persuasion de ma supériorité. Non, en vérité ; c'est le contraire. Je me torture l'esprit pour trouver les moyens de prouver que je n'étais pas indigne de ces hautes distinctions. J'aurais souhaité seulement qu'on eût rendu mon titre transmissible aux enfants de mes filles, parce que c'est la seule chance que j'aie de perpétuer mon nom après moi...

Lord Hood m'a ravi, et je l'aimerai toute ma vie pour la haute opinion qu'il a bien voulu exprimer sur moi dans la Chambre des lords. Je vous ai dit avec combien de noblesse et de bienveillance le duc de Clarence avait agi à mon égard, et comme lord Bridport était impatient de m'embrasser. Ils ont épanché leur cœur en ce qui me touche, et cela m'enorgueillit.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine*, devant Cadiz, le 21 mars 1806.

Je n'entrevois en ce moment aucune occasion de vous envoyer une lettre; mais je commence celle-ci parce que j'aime à vous écrire et parce que je sais qu'elle sera toujours reçue avec plaisir, dût-elle vous dire seulement que je me porte bien. Si quelques-uns de ces vaisseaux qui nous fuient ne nous viennent pas bientôt, je me trouverai horriblement fatigué d'avoir été si longtemps ballotté ici, ayant mille sujets d'anxiété sur d'autres points. J'ai plusieurs de nos bâtiments en quête des escadres ennemies, et j'espère toujours; car si nous pouvons une fois les joindre, je ne doute pas que la besogne que nous ferons ne soit aussi complète que la dernière. Quoi qu'il en soit, vous pouvez compter que votre mari ne négligera rien de ce qui est en son pouvoir pour vous faire comtesse : non que je sois ambitieux du rang, mais parce que je suis responsable de la gloire présente et de la sécurité future de mon pays.

Je ne puis, dans l'éloignement où je suis, vous donner des conseils pour l'éducation de nos chers bijoux, si ce n'est qu'elle ne doit pas éprouver un seul moment d'interruption. Nos filles étant précisément à cet âge où l'on doit acquérir l'instruction, il faut apporter une grande attention dans le choix des livres qu'elles lisent, et surtout ne pas leur laisser perdre un temps précieux par la lecture des romans ou des autres futilités, dont la plupart conviennent mieux pour entretenir le feu de la cuisine que pour préparer une jeune personne à entrer dans le monde. Combien je serais heureux d'avoir une demi-heure de conversation avec vous sur ce sujet! j'aurais tant de choses à vous dire!

Il se trouve ici avec moi plusieurs officiers fort affligés, parce qu'ils ne peuvent aller en Angleterre; mais qu'y puis-je? L'amirauté ne m'écrit pas un mot sur les prises, sur les promotions, ni sur aucune affaire. Je n'ai jamais fait, je ne ferai jamais rien que je ne croie utile au bien public. Je ne souhaite ni plus de pouvoir, ni plus de richesse que je n'en ai. Je n'ai aucun lien d'aucune espèce qui puisse me faire dévier de la ligne

stricte de mon devoir envers le pays. Je n'ai ni fils, ni cousin à avancer par quelqu'une de ces manœuvres que j'ai toujours tenues en mépris : de sorte que si je me trompe, ce sera de la tête et non du cœur. Chacun n'est pas indulgent comme vous dans son jugement de ma pauvre tête; mais il n'est personne de qui l'opinion me soit plus précieuse.

Je n'ai plus entendu parler du café de Lloyd pour ce qui intéresse les marins. Les événements d'octobre semblent n'être plus qu'une vieille histoire, et il faut que je prépare quelque chose qui puisse servir de réjouissance d'été.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine,* à la mer, 28 mars 1806.

J'ai enfin reçu votre lettre, et je me sens heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé.

Le Pompée m'a apporté tous les papiers, lettres et instructions qui se sont accumulés à Portsmouth depuis quatre mois. La négligence qu'on a mise à me les envoyer a causé une telle masse de confusion, que je ne pourrai jamais remettre ma correspondance au courant. La seule chose que j'eusse à demander était que Handless fût compris dans la promotion, et j'avais écrit à ce sujet à lord Barham d'une manière pressante; mais on n'a rien fait. Je puis donc dire aujourd'hui qu'ils n'ont pas nommé un seul officier sur ma recommandation . . . . . Tous les jeunes gens demandent à retourner en Angleterre, car ils ont perdu leur avancement en restant ici. La mortification que j'éprouve est donc aussi grande qu'il soit possible d'imaginer. Je suis harassé d'ailleurs par le nombre et la diversité des affaires que j'ai à traiter. Je passe la moitié des nuits au travail et je n'ai pas quitté ma plume depuis dix jours. C'est à peine si j'aperçois le soleil. . . . .

. . . .

. . . . J'ai écrit au *Lloyd* en faveur de la famille de M. Charner. Il laisse une mère et plusieurs sœurs, dont la principale ressource était ce que cet excellent homme et brave officier pouvait épargner sur sa solde. Il était à côté de moi lorsqu'il fut atteint. Un boulet partagea presque son corps;

il pencha sa tête sur mon épaule et me dit qu'il se sentait mourir. Je le soutins jusqu'à ce que deux matelots l'emportassent. Il put seulement m'adresser un adieu, et, tandis qu'on le transportait, il ajouta qu'il ne désirait vivre que pour lire dans les journaux le récit de notre victoire. Il resta dans le carré des blessés jusqu'à ce que la *Santa Anna* baissât son pavillon, et c'est en s'unissant aux acclamations de notre équipage qu'il expira.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été blessé à la jambe? C'était un éclat de bois, et le coup fut violent. J'en reçus plusieurs autres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... l'un d'eux m'atteignit au dos, et je pense que c'était le vent d'un boulet, car je n'ai rien vu qui l'ait pu produire. Vous savez que presque tout le monde fut tué ou blessé sur le gaillard d'arrière, excepté moi, le commandant du vaisseau et mon secrétaire, M. Cosway.

Les premières questions que m'adressaient les Espagnols se rapportaient à ma blessure, et ils étaient fort surpris en voyant que je ne m'en inquiétais guère. Elle était saignante et enflée, et il avait fallu la lier avec un mouchoir, lorsqu'on m'amena le capitaine de la *Santa Anna*. Depuis que vous m'avez écrit qu'on admire mes dépêches, je suis fort désireux de vous en donner une seconde édition corrigée et augmentée.

A lady Collingwood.

A bord de *la Reine,* 5 avril 1806.

J'ai reçu votre lettre du 16 mars, qui m'annonce la mort de notre cousin de Chirton[1]. Tout me rend nerveux; un travail sans relâche et des contrariétés sans nombre me fatiguent excessivement; mais je me réjouis de votre bonne santé et de l'époque prochaine de votre voyage à Londres, où je souhaite vivement que votre présentation ait lieu le plus tôt possible. Je désire que, durant ce voyage, l'éducation de mes filles n'éprouve aucune interruption; que, chemin faisant, elles étudient la géographie des comtés qu'elles traversent, et qu'elles tiennent un journal exact, non pas de ce qu'elles mangeront ou boiront, mais

[1] M. Collingwood, de Chirton, lequel légua à l'amiral sa terre, qui était considérable.

de la nature du pays, de son aspect et de ses productions, avec quelque récit amusant des manières des habitants. J'espère que vous ferez un séjour à Londres, et que vous montrerez à nos enfants tout ce qu'il y a de curieux. Je suis sûr que vous visiterez la tombe de mon bien cher ami[1]. Malheureux, hélas! fut le jour qui lui ouvrit cette tombe . . . . Je n'ai plus besoin de vous recommander de prendre bien soin du chien de M. Collingwood ; car certainement vous l'aurez fait, comme je le ferai moi-même à mon retour.

A Mrs. Grindall.

A bord de *l'Océan*, 28 avril 1806.

Voici votre mari ; prenez-le ! que Dieu vous bénisse avec lui et lui avec vous ! Puissiez-vous tous deux être aussi heureux que je le souhaite ! Il a été ma consolation durant le temps qu'il est resté avec moi : maintenant c'est votre tour. Il vous dira combien je suis harassé, combien j'ai à endurer. Mais j'espère que cela passera et que de plus heureux jours viendront, où je pourrai vous voir, vous et les vôtres, jouissant de tout le bonheur possible.

A J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, 1er mai 1806.

Je vous suis fort reconnaissant des informations que vous me donnez sur Chirton. Je désire que les volontés de mon défunt parent soient exécutées à la lettre. Je veux continuer et accroître tous les établissements qu'il a créés pour le soulagement des pauvres et pour l'éducation de leurs enfants. Je n'ai pas besoin d'une grande augmentation de fortune, et je ne veux que personne soit lésé le moins du monde à cause de moi. Je n'habiterai jamais Chirton ; et quand même cette terre produirait autant de milliers de livres qu'elle en rapporte de centaines, je ne quitterais pas, pour l'administrer, ma situation actuelle. . . . .

J'ai été fort contrarié du langage qui a été tenu dans la Chambre des communes à l'occasion du reversement de ma pen-

[1] Nelson.

sion sur mes filles. J'ai écrit à lord Barham et à lord Castlereagh pour les assurer que c'était sans ma participation que ma situation de fortune avait été ainsi représentée. Cette pension m'est infiniment honorable, parce qu'elle provient de la bonté spontanée du roi, et qu'elle est un témoignage de sa satisfaction ; mais si j'avais eu à demander une faveur, l'argent eût été la dernière chose que j'eusse sollicitée de mon pays épuisé de sacrifices. Je ne suis ni un juif dont l'or est le dieu, ni un Suisse dont les services se vendent à prix fixe. Je ne changerais pas pour cent pensions les motifs qui dirigent ma conduite. . . . .

Il m'est arrivé une lettre d'un parent (car depuis quelque temps j'ai beaucoup de parents que j'avais ignorés jusqu'ici) qui fait remonter notreorigine jusqu'à Taillebois de Lancastre, lequel vint avec Guillaume le Conquérant, et il me parle de plusieurs nobles personnages à qui nous sommes alliés ; de sorte que je me trouve être d'un lignage beaucoup plus illustre que je ne l'avais soupçonné. Je ne sais guère ce que nous avons été autrefois ; mais je puis assurer que, si je parviens encore une fois à joindre l'ennemi, je serai vicomte ou ce sera fait de moi !... et cependant je serais bien heureux d'être au milieu de vous, ce dont je ne vois aucune apparence avant que la paix soit venue. Croyez-vous que nous l'ayons jamais de nos jours?

Je ne sais quand il me sera possible de réaliser mon projet sur Hethpoole ; car mes banquiers m'écrivent qu'ils n'ont que quinze cents livres entre les mains, et il m'en faudra la meilleure partie pour payer les droits de patente de ma pairie. J'ai bien peu dépensé, cependant, depuis que j'ai quitté l'Angleterre ; mais aussi je manque de tout, n'ayant pu réparer mes désastres du dernier hiver. On me sert ma soupe dans une écuelle d'étain, et il m'a fallu emprunter une théière, d'étain aussi, pour mon déjeuner. J'espère, au surplus, qu'il me viendra bientôt de Plymouth plusieurs choses que j'y ai demandées depuis longtemps. Elles me serviront pendant le reste de la guerre.

A Mrs. Moutray.

A bord de *l'Océan*, 2 mai 1806.

Quoique cette lettre soit bien courte, recevez-la avec bonté,

car mes jours et mes nuits ne me suffisent pas pour me tenir au courant de ma besogne. Je travaille jusqu'à ce que je me sente abruti, comme un Turc, par le nombre et la diversité des choses qui m'ont traversé la cervelle. Vous avez appris sans doute que mon cousin de Chirton est mort me laissant sa terre. Si j'étais à la maison, j'en tirerais trois mille livres par an. Mais quand reviendrai-je? Jamais! Les revenus sont de douze à quatorze cents livres. Le charbon de terre est le produit principal: mais on ne peut pas l'exploiter avant mon retour, et je ne reviendrai pas un jour plus tôt pour cela. . . . . Je mène ici une vie misérable, sujet à toutes les anxiétés, soumis à toutes les privations. J'abandonne toute pensée de bien-être personnel aussi longtemps que je servirai.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan,* 22 mai 1806.

Quoiqu'il ne se passe jamais un jour sans que vous ayez mes bénédictions et mes prières pour votre bonheur, le jour d'aujourd'hui, qui a donné au monde un si parfait modèle de mérite et de bonté, sera toujours fêté par moi comme un heureux anniversaire. J'espère que vous vivrez encore bien des années en bonne santé et avec autant de bonheur que le temps le permet, pour recevoir mes félicitations. . . . . Je suis en bonne santé, si l'on se rappelle que j'ai à peine posé mon pied à terre depuis trois ans; mais mon corps s'affaiblit.

28 mai.

Comme il ne s'est trouvé aucune occasion d'envoyer cette lettre en Angleterre, je puis faire coup double en souhaitant à ma chère petite Sarah plusieurs heureux anniversaires de ce jour. Je souhaite aussi qu'à chacun d'eux elle ait grandi en bonté depuis le précédent. Je ne saurais dire combien sa lettre en français m'a causé de plaisir. Je lui recommande expressément de faire chaque jour un thème en français, et cette langue lui deviendra bientôt familière. . . . .

Tout se présente sous une apparence extrêmement mauvaise en Sicile; mais rien ne m'apparaîtra sous un aspect favorable

aussi longtemps que je n'aurai pas mes chers petits bijoux auprès de moi. Or, en ce temps-là, je serai à peu près aveugle, c'est-à-dire incapable de les voir.

Ne parlez pas, je vous prie, de ma blessure, car le monde pourrait croire que je me vante de mes dangers. Nous aurons des médailles pour la dernière bataille, et je ne désespère pas d'en mériter une autre avant peu. Je suis le seul officier au service qui en ait obtenu trois.

Comment pourrais-je vous bénir autant que je vous aime? Avec des paroles c'est impossible; elles n'ont pas ce pouvoir. Je dois vous renvoyer à votre propre cœur.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, 16 juin 1806.

C'est aujourd'hui, mon amour, l'anniversaire de notre mariage; je souhaite que bien des fois vous le voyiez heureusement revenir. Si jamais nous avons la paix, j'espère passer mes derniers jours au milieu de ma famille. C'est la seule espèce de bonheur que je puisse goûter. Après une vie si laborieuse, me retirer dans un paisible repos est tout ce que je puis souhaiter en ce monde. Si nous nous décidons à changer de demeure, ce sera naturellement au sud de Morpeth que nous fixerons notre résidence; mais alors je ne cesserai de regretter les riants paysages dont le charme pour moi ne saurait être surpassé par la beauté d'autres lieux. Il n'est pas jusqu'au bruit de ce vieux chariot passant à six heures devant notre porte, durant les matinées d'hiver, qui n'eût aussi pour moi son charme. Ce qui est certain, c'est que, lorsque je cherche comment un jour je pourrai me retrouver heureux, ma pensée me ramène à Morpeth, où, loin du bruit et de la comédie du monde, entouré de ceux que j'aimais et dont j'étais aimé, j'ai trouvé autant de bonheur que j'étais capable d'en goûter. Bien des choses que je vois dans ce monde me font haïr jusqu'à son brillant vernis. Les plus grands coupables ne sont pas ces malheureux qui, réduits aux extrémités de la détresse par des accidents qu'ils ne pouvaient prévenir, ou privés de l'éducation qui donne les principes d'honneur et de probité, sont pendus pour quelque vol sans impor-

tance. Le vrai scélérat, c'est l'homme instruit et bien né qui fait parade de son honneur aux yeux du public et qui est capable de causer la ruine d'un pays tout entier. Pour les premiers, je ne ressens que de la compassion ; mais pour l'autre, j'éprouve l'horreur et le mépris, car il est dix fois plus corrompu.

Avez-vous lu?..... Mais ce qui m'intéresse davantage, c'est de savoir si votre sœur est avec vous, si sa santé est bonne et si elle est heureuse. Dites-lui que Dieu la bénisse! Combien je voudrais être avec vous, nous ririons bien! Mais, mon Dieu, je ne sais si j'ai ri depuis trois ans. Comment vont nos chères filles? Je voudrais qu'on leur enseignât la géométrie, qui de toutes les sciences est la plus amusante. Mieux qu'aucune autre, elle dispose l'esprit à l'intelligence de toutes les choses de la nature et apprend à distinguer les vérités réelles de ce qui a seulement l'apparence de la vérité. L'éducation de ces chères enfants et le développement des sentiments que Dieu leur a donnés, voilà ce dont dépend surtout mon bonheur. Leur inspirer le goût de tout ce qui est honorable et vertueux, même sous les haillons de la misère, et le mépris de toutes les vanités, si dorées qu'elles puissent être, sera le moyen de les rendre la joie de mon cœur. Non-seulement elles doivent lire, mais le choix de leurs lectures doit être fait avec le plus grand soin. Elles ne doivent pas entreprendre deux livres en même temps; lorsqu'il s'en trouve un commencé, il faut qu'elles le finissent avant d'en prendre un autre. Leur intelligence s'élargirait si elles pouvaient acquérir en mathématiques et en astronomie des notions suffisantes pour comprendre les merveilleuses beautés de la création. Je suis persuadé que la plupart des gens, et particulièrement les belles dames, adorent Dieu seulement parce qu'on leur a dit qu'il était de mode et de convenance d'aller à l'église; mais je voudrais que mes filles apprissent à connaître assez les œuvres du Créateur pour concevoir une idée suffisamment haute de cet être qui a pu enfanter un monde aussi merveilleux. Lorsqu'elles l'auront compris, rien ici-bas ne pourra leur causer un grand malaise d'esprit. Je n'entends pas par là qu'elles doivent être stoïques ou qu'elles doivent être exemptes de la sensibilité commune dans les souffrances inévitables de notre chair mortelle; mais elles auraient une source

de consolation contre les plus grands maux qui puissent leur advenir.

Dites-moi comment vont les arbres que j'ai plantés. Les trois chênes fournissent-ils assez d'ombrage pour qu'on puisse s'asseoir commodément sous leur abri pendant l'été? Les peupliers de l'allée grandissent-ils, et le mur de la terrasse est-il solide?

Mes banquiers m'écrivent que tout l'argent qu'ils avaient à moi est absorbé par les droits de patente de ma pairie et que je suis leur débiteur. Ce m'est une chose nouvelle ; car, depuis le temps que j'étais midshipman, voici la première fois que j'ai des dettes. Je ne gagne rien ici, mais aussi ma dépense est nulle. Elle manquerait d'objet d'ailleurs, depuis que j'ai les couteaux, les fourchettes, la théière et tout ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

A Mrs. Moutray.

A bord de *l'Océan*, 4 octobre 1806.

Je me réjouis avec vous et je vous félicite bien cordialement du mariage de votre fille. J'espère qu'il ajoutera si abondamment à votre bonheur, qu'il ne vous laissera rien à souhaiter en ce monde. . . . .

. . . .

Vous, chère madame qui me connaissez, vous croirez aisément que toutes ces augmentations de mes honneurs et de ma fortune (et je serais désolé cependant qu'on ne m'en crût pas reconnaissant) n'ont rien ajouté à mon bonheur ; sous quelque rapport même elles se trouvent en opposition directe avec lui. Mes habitudes étaient dès longtemps formées ; et lorsque j'étais chez moi, je me sentais aussi satisfait de mon lot dans ce monde qu'aucune créature puisse l'être. Tout ce qui me détournera de la voie dans laquelle jusqu'ici j'ai goûté mes plaisirs ne pourra que m'être pénible. Dites-moi, je vous prie, si un pair d'Angleterre peut planter des choux, ou bien si, en semant des pommes de terre, il n'entache pas sa dignité? En vérité, cependant, cela vaut mieux que de forcer un pauvre lièvre ou de fusiller une infortunée perdrix au milieu de sa couvée... Ma femme est, je l'espère, bien tranquille à Newcastle. Il est bien

juste, pauvre créature, qu'elle goûte quelque compensation pour la perte de son mari.

A l'amiral Grindall.

A bord de *l'Océan*, 20 octobre 1806
(là précisément où vous m'avez laissé).

J'ai reçu vos excellentes lettres et la petite feuille de la chère Mrs. Grindall; je vous en remercie beaucoup tous deux. Je regrette que vous n'ayez pas vu ma femme et je veux espérer qu'un jour nous serons tous joyeusement réunis ; mais si nous attendons la paix pour cela, je crains que ce jour ne soit encore bien éloigné. Comment des gens ont-ils pu se mettre dans la tête que je revenais en Angleterre? Je ne saurais le comprendre. Je suis sûr de n'avoir jamais dit ni pensé une chose pareille depuis que j'ai le commandement de la flotte, autant, du moins, que la santé me restera. Croient-ils donc que je restreins ma part de devoir au service utile d'une journée, ou bien qu'ayant une demeure confortable, je ne songe plus qu'à prendre soin de moi-même? Si c'est là ce qu'ils ont pensé, ils ne me connaissent pas. Aussi longtemps que nous aurons la guerre et que je serai capable de servir, je ne m'en irai pas.

Je suis fâché que *** ait si publiquement manifesté son désappointement de n'avoir pas reçu la pairie, et qu'il l'ait fait en des termes tels, qu'il semble qu'en ne la lui accordant pas on a commis une injustice. Ces sentiments diffèrent tellement des miens sur ce point, que j'espère qu'il ne m'en dira rien. Le roi est la source des honneurs; ils doivent découler de lui naturellement, et tout effort tenté pour les lui arracher altère leur pureté. Seul, il juge s'ils sont réellement mérités. Un homme peut avoir une haute opinion de lui-même; il peut croire que son fils est capable d'être lord chancelier et sa fille digne d'être duchesse; mais il ne s'ensuit pas que tout cela soit vrai. Pauvres créatures que nous sommes, avec nos vaines grandeurs! Que Dieu ait pitié de nous!

Je me préoccupe des événements qui se préparent, si cette guerre dure encore vingt-cinq ans. J'oblige mes filles à faire elles-mêmes leurs robes et à raccommoder leurs bas, afin que si, un jour, il ne leur reste qu'une aiguille et du fil, elles puis-

sent encore être proprement vêtues. Ah ! mon cher monsieur, combien je redoute d'être obligé de quitter, pour aller à Chirton, ma bonne petite maison de Morpeth, où j'ai été si heureux ! A Chirton, sans doute, nous trouverons pour notre famille des arrangements commodes et convenables que n'offre pas Morpeth; mais Morpeth est ma création ; j'en ai tracé les allées, planté les arbres et construit les murs ; je sens que c'est là mon bien. Et cependant, lorsque j'aurai le plaisir de vous voir avec Mrs. Grindall à Chirton, je me réconcilierai avec ce lieu. Offrez mes plus affectueux sentiments à Mrs. Grindall, et dites-lui qu'il ne faut pas qu'elle vous cajole pour vous faire rester à terre. Engagez-la à prendre exemple sur ma femme.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, 25 octobre 1806.

Je me suis réjoui en apprenant que vous vous portez bien, ainsi que nos enfants. Je serais bien heureux d'être avec vous. Mais quand ce jour béni de notre réunion viendra-t-il?

J'ai reçu de*** une lettre de remercîments pour les présents qu'il croit que je lui ai envoyés, et je dois vous remercier vous-même de tout mon cœur d'avoir ainsi anticipé ce que j'aurais fait avec empressement, si j'eusse été là-bas. Oh ! ma Sarah, combien j'admire en vous cette bonté de cœur, cette générosité qui se complaît à contenter ceux que vous aimez ! Vous avez compris que, si parfois je parle économie, c'est afin que vous soyez toujours en état de faire une chose bonne et digne quand l'occasion se présente. Je ne vivrai pas assez longtemps pour vous dire combien j'aime en vous ces vertus qui excitent mon admiration.

Quant à l'affaire à laquelle nous sommes intéressés conjointement avec ***, je ne puis qu'être profondément surpris de la déraison de leurs exigences lorsqu'ils veulent tirer six cents livres de ce que nous nous étions contentés de louer quatre-vingts. Ils auront fait un mauvais calcul, car je ne consentirai jamais, pour tous les charbons du Northumberland, à prendre part à une semblable extorsion. Une forte augmentation de ce loyer est juste ; mais leurs prétentions dépassent toutes les bornes.

En voilà bien assez sur l'argent. Entre nous, Sarah, je crois qu'il procure plus de peines que de jouissances, et que notre jardin et notre pelouse de Morpeth, tout petits qu'ils sont, nous auront donné autant de bonheur que nous en goûterons jamais. J'ai vécu assez longtemps dans le monde pour savoir que le bonheur n'a rien de commun avec le dehors; c'est uniquement au dedans de nous-mêmes que nous devons le chercher et le cultiver.

Je vous avouerai que les dons du Parlement se sont fort abaissés dans mon estime depuis que je les vois partagés entre ceux qui ont agi et ceux qui n'ont rien fait. Par là, cette récompense perd son prix réel et se trouve réduite à un simple don d'argent. On a indignement traité la flotte dans toute cette affaire, car les pauvres matelots qui ont livré une bataille que l'Angleterre entière a saluée de ses acclamations, que les poëtes et les peintres ont célébrée à l'envi, n'ont pas encore reçu une pièce de six pence sur leur part de prises.

J'ai de bonnes lettres de lord Spencer et de lord Howick touchant nos filles. Toutefois, je n'ai pu encore atteindre mon but. Je vous écrirai aussi souvent que je le pourrai; mais tant d'affaires m'arrivent de tous côtés, que beaucoup de lettres demeurent devant moi plusieurs jours sans être lues. Combien je voudrais être auprès de vous, ne fût-ce qu'une semaine! Mon Dieu, quelle joie ce serait! La tête me tourne, rien que d'y penser. Dieu vous bénisse, mon cher amour! Dieu nous bénisse tous.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan,* devant Cadiz, 20 décembre 1806.

Il ne faut pas vous inquiéter du peu de forces que j'ai ici avec moi, mais au contraire nourrir l'espoir que je pourrai avoir une heureuse rencontre avec l'ennemi. . . . .

Je suppose que, lorsque viendra le printemps, vous irez à Chirton, et j'espère que vous n'aurez plus à côté de vous une machine à vapeur assourdissante, au lieu de ces merles délicieux dont le chant, soir et matin, égayait mon cœur. . . . . Il m'est très-agréable d'apprendre que vous prenez soin de mes chênes et

que vous les transplantez à Hethpoole. J'en veux planter un grand nombre en bosquets dans ce lieu, si jamais je reviens.... mais avant qu'ils puissent croître, vous et moi nous reposerons dans le cimetière, à l'ombre des vieux ifs. Voici ma seconde fête de Noël à la mer sans avoir même jeté l'ancre, et je n'entrevois aucune perspective de changement.

A lord Radstock.

A bord de *l'Océan*, devant Cadiz, 29 décembre 1806.

J'ai à remercier Votre Seigneurie de ses deux bonnes lettres d'octobre, où je trouve des témoignages d'intérêt et d'estime qui sont doux pour mon cœur. Il n'est rien que je souhaite plus vivement que l'amitié des hommes d'honneur et de probité. Je puis dire en conscience qu'afin de la conquérir, l'étude et la règle de ma vie ont été d'abord d'être juste envers tous les hommes et dans toutes les circonstances, et ensuite, quand l'occasion se présente, d'obliger et d'aider tous ceux qui semblent dignes d'intérêt. Nous, d'ailleurs, qui savons dans quel monde pervers nous avons à vivre, nous savons aussi qu'une semblable conduite ne provoque pas les bruyants applaudissements de la popularité. Je ne saurai jamais m'abaisser jusqu'à la courtiser, et je me contente de suivre en dehors d'elle la voie droite que me montre ma raison. Aucune considération personnelle n'a jamais fait obstacle à l'accomplissement de mon devoir, et je trouve que les circonstances actuelles exigent tous les sacrifices possibles de l'intérêt particulier au bien public. Je n'ai donc jamais eu, je n'aurai jamais la moindre intention de quitter mon commandement aussi longtemps qu'on me jugera capable d'en remplir les devoirs. De tous côtés, j'ai entendu dire que j'allais rentrer en Angleterre; mais l'amirauté a gardé le silence, et j'ai tout lieu de croire qu'elle approuve entièrement ma conduite. Lord Howick, en quittant son office, m'a écrit une lettre très-flatteuse et m'a prié de continuer sa correspondance avec lui en ce qui touche les affaires politiques.

Votre fils est un officier aussi plein d'avenir qu'aucun de ceux qui servent aujourd'hui. Les soins actifs de son service l'ont rendu habile, et il n'a ni défauts, ni vices qui puissent amoindrir ses bonnes qualités. Il est jeune; mais il possède autant

d'instruction que la moitié des vétérans, et surtout il ne fait jamais plier le service devant ses convenances. C'est pourquoi il a plus profité qu'aucun autre commandant. Quoi qu'il arrive, il est toujours prêt. Son zèle ne lui a pas été jusqu'ici d'un grand profit pour son avancement; mais, ce qui est infiniment plus important, il a convenablement établi son caractère comme officier.

A J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, 1er janvier 1807.

Je ne puis commencer cette nouvelle année d'une manière qui me soit plus douce qu'en vous offrant mes félicitations à l'occasion du jour de votre naissance, et mes vœux les plus ardents pour que votre bonne santé vous permette de voir heureusement revenir bien des fois cet anniversaire. J'espère que vous êtes au milieu de ma famille bien-aimée, et que vous jouissez tous des douceurs de la vie. Puissiez-vous exister longtemps ainsi à l'abri du tumulte de la guerre! Quel jour heureux pour moi sera celui où, désormais réunis, nous pourrons fêter tous ensemble la nouvelle année, parler des souffrances passées et n'entrevoir pour l'avenir que des moments heureux! J'ai maintenant vécu si longtemps sur un vaisseau, absorbé sans relâche par des occupations sérieuses, que je suis désormais incapable de tout, hors de la douce société de ma famille. C'est d'elle que j'attends mon bonheur, si jamais je me trouve délivré de ce joug de travail et d'anxiété, et c'est en elle que je place mes espérances.

Dites aux enfants que Bounce est gras et bien portant. Il semble triste cependant; il exhale des soupirs si pitoyables durant nos longues soirées, que je suis obligé de chanter pour l'endormir. Voici ma chanson que je leur envoie :

Ne soupire plus, Bounce, ne soupire plus;
Jamais les chiens ne furent trompeurs;
Et quoique tu ne poses jamais ta patte sur le rivage,
Toujours tu te montres fidèle à ton maître.
Ne soupire donc plus ainsi;
Allons trouver notre dîner,
Qui ne nous manque jamais,
Et changeons en sons joyeux tous les accents de la tristesse.

Il est impossible qu'à cette distance je puisse diriger et surveiller l'éducation de mes filles, qui me cause bien des heures d'anxiété. Tout ce qui rend propre à plaire n'est que secondaire, quoique indispensable, et je désire surtout voir l'esprit de mes filles développé par la connaissance réelle du bien et du mal, afin qu'elles sachent goûter le premier, si le bonheur est leur lot, et se résigner à la plus mauvaise fortune plutôt que de s'abaisser jusqu'au second.

J'aurai grand plaisir à être le parrain de l'enfant de sir William Blackett; et si c'est un fils dont on veuille faire un marin, je prierai la petite Sarah de lui enseigner la boussole, afin qu'il apprenne à bien diriger sa course dans ce monde, ce que très-peu de gens savent faire.

A lord Radstock.

A bord de *l'Océan*, devant Cadiz, 3 février 1807.

Le roi et la reine de Prusse dans la boutique d'un apothicaire et ne pouvant déjeuner avant que leur lit fût fait! Quelle détresse! quelle chute, après une telle grandeur! Ce n'est là, toutefois, que l'abaissement du corps, de ce corps sujet par la condition de son existence à toutes les chances et à toutes les vicissitudes..... Si, cependant, l'âme du roi est encore sur son trône, il peut, même du fond d'une boutique d'apothicaire, méditer les moyens d'arracher son malheureux pays au joug dont on l'accable. C'est dans les mines de la Dalécarlie que Gustave Wasa prépara la délivrance de la Suède. Charles XII ne se sentit pas moins roi lorsqu'une cuisine était son palais et lorsque des palefreniers et des marmitons formaient son conseil. Si le roi de Prusse est doué d'énergie et d'habileté; si, par sa justice et sa bienveillance, il a su gagner l'affection de ses peuples, sa situation n'est pas désespérée. . . . .
. . . . Ce qui me préoccupe le plus, c'est la plantation du chêne en Angleterre. Nous ne cesserons pas d'être un grand peuple aussi longtemps que nous aurons des vaisseaux, et nous n'en pourrons plus avoir lorsque nous manquerons de bois. Or, nous ne faisons pas de plantations, parce que nous ne pourrions, au bout de l'année, jouer aux cartes leur

produit. Pour moi, je sème un chêne toutes les fois que je trouve une place vide, et j'ai quelques jeunes plants qui viennent bien ; j'entretiens même dans mon jardin une pépinière d'où je tire des élèves que je donne à tout propriétaire qui veut les planter. J'y joins des instructions pour les étêter à un certain âge afin d'en former des taillis. . . . .

A Mrs Moutray.

A bord de *l'Océan*, 17 février 1807.

Votre lettre de septembre ne m'est arrivée que le mois dernier, car notre poste n'est ni prompte ni régulière. La description que vous faites de votre habitation m'a ravi. C'est dans un lieu semblable que j'aimerais à passer le peu de jours qui me restent. Là, éloigné du bruit et des vanités du monde, je pourrais, entouré d'un petit cercle de bons et d'aimables amis, me livrer à ces affections qui sont la meilleure partie de la nature humaine et achever ainsi de descendre avec calme et sérénité la montagne de la vie. Je voudrais que vos voisins pussent vous plaire autant que votre demeure ; mais le monde n'a pas été fait pour nous seuls. La nature se complaît dans la diversité ; elle en déploie autant dans les manières, les travaux et les plaisirs des hommes ou des femmes, que dans aucune autre de ses œuvres. Il vous a été donné autant qu'à personne de pouvoir contempler cette variété, et vous avez appris combien il est sage de savoir se conformer aux manières et aux habitudes de ceux parmi lesquels notre destin nous place. Ce qui nous choque d'abord par sa nouveauté nous devient supportable avec le temps, puis un peu plus tard nous procure du plaisir. Je ne m'étonnerais donc pas s'il vous arrivait bientôt d'acheter un petit cheval et de vous initier aux aventures de la chasse, qui procure tant de bonheur à quelques-uns de vos voisins. Quant à moi, que puis-je vous dire, si ce n'est que la santé de mon corps est bonne, tandis que mon esprit est tristement harassé ! Les mois suivent les mois et me trouvent toujours dans cet état d'extrême tension. Rien de mauvais ne m'est advenu ; mais l'anxiété, la crainte qu'en dépit de mes soins il ne survienne quelque accident, me tiennent toujours sérieux, toujours

préoccupé. Je ne sais pas si depuis bien longtemps il m'est arrivé une seule fois de sourire. Je n'entrevois pas la fin de cette guerre. Si elle arrivait, peut-être pourrais-je être gai encore.

Je suppose que si jamais je retourne en Angleterre, il faudra que je demeure à Chirton, qui n'est qu'à moitié campagne, tandis que ma maison de Morpeth et le pays qui l'environne étaient tellement selon mon goût, que je les quitterai avec chagrin. Chirton, sans doute, réunit beaucoup de convenances dont j'étais privé; mais ce que j'avais à Morpeth me suffisait pour être heureux. Voilà quinze mois que je ne suis entré dans un port... Après tout ceci, je ne serai plus bon à rien.

17 mars.

J'avais écrit ce qui précède quelque temps avant que me parvînt votre bonne lettre, qui, toute bonne qu'elle est, m'a fort attristé. Elle a tellement l'accent d'un adieu, qu'après l'avoir lue je me suis senti abattu..... Je n'ai plus ma sérénité et ma gaieté d'autrefois. En quelque lieu que vous alliez, mes prières vous accompagneront pour que vous jouissiez de tout le bonheur possible, pour que vous viviez longtemps en voyant notre fille aussi heureuse que la peuvent rendre les meilleurs biens de ce monde. C'est chez soi qu'on les trouve, et non ailleurs. Je ne puis dire, pour ma part, que j'ai été parfaitement heureux depuis que j'ai cessé de planter mes choux et mes pommes de terre; je crois que j'étais alors aussi près de la vraie félicité qu'une créature humaine a droit de l'espérer.

Quant au morceau de bois que vous souhaitez, j'aurais voulu vous envoyer toute une solive du *Prince des Asturies* pour la faire découper en boîtes à thé; mais si je puis mettre la main sur ces messieurs de Cadiz, je n'oublierai certainement pas votre commission. J'ai quitté *le Royal Souverain* lorsqu'il était encore rempli par la fumée du combat, et depuis, ma chère amie, on a coupé tout ce vieux bois qui vous semble si précieux, et l'on en a fait des copeaux qui ont servi à chauffer le four. Pourquoi voudriez-vous attacher votre mémoire à un événement qui, désormais, doit causer plus de peine que de plaisir? C'est une vieille histoire à peu près pour tout le monde. L'amiral Grindall me dit qu'il arriva à Portsmouth l'anniversaire

de cette journée, et qu'on ne s'en souvenait pas plus que de la bataille de la Hogue..... La trompette de la renommée est bruyante, mais ses sons n'ont pas une longue durée.

Quant à mon portrait, mon visage n'est plus de ceux qu'on doive chercher à reproduire ; car la triste anxiété est sur mon front, tandis que l'âge a sillonné mes joues ; gardez mon image dans votre souvenir. C'est là seulement que je désire demeurer gravé plutôt que de figurer dans le cadre doré d'un salon.

Dites à notre chère Kate et à M. de Delacey que je leur souhaite toutes les félicités possibles et que je me réjouirai en apprenant qu'ils les possèdent..... J'espère que vous excuserez les croix que je fais en vous écrivant. J'ai pensé que ce serait pitié que de vous envoyer deux lettres à la fois. Si vous avez de la peine à me lire, rappelez-vous que nous sommes dans un monde où nous devons porter des croix..... Je souhaite qu'entre toutes les vôtres celles-ci soient les plus lourdes....

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, 17 mai 1807.

Ma santé est bonne, mais je suis fort découragé de l'insuccès de l'affaire de Constantinople. Elle aurait dû réussir. Maintenant le moment est passé ; car les fortifications, qui étaient délabrées ou détruites, sont désormais inattaquables. Je songerais à revenir en Angleterre, si je savais comment le faire ; mais, dans tous les cas, le temps de mon retour n'est pas éloigné ; car, bien que je ne sois pas malade, mon corps s'affaiblit, et je sais assez de la structure de la machine humaine pour comprendre que, lorsque l'âge affaiblit le corps, l'esprit perd en même temps son activité.

Ne laissez pas nos filles devenir de belles dames. Faites-leur bien connaître le monde dans lequel elles doivent vivre, afin qu'elles puissent s'y conduire sagement lorsque vous et moi nous serons dans le ciel. Il faut qu'elles sachent faire elles-mêmes tout ce qui leur est nécessaire, et qu'elles lisent, non point des romans, mais des ouvrages d'histoire, des voyages, des essais et des pièces de Shakspeare, autant qu'elles le voudront. Il faut qu'elles lisent fréquemment à haute voix et qu'elles

apprennent à conserver leur ton naturel, comme si elles parlaient sans avoir un livre sous les yeux. Rien de plus absurde que de changer sa voix en une espèce de chant désagréable et monotone. Elles doivent exercer leur mémoire en apprenant par cœur Shakspeare, ou, dans l'histoire romaine, les discours qui expriment les nobles sentiments qui méritent le plus d'être conservés dans leur souvenir.

Transmettez-leur ma bénédiction et recommandez-leur d'être diligentes.

A J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, 14 juin 1807.

C'est pour moi une grande satisfaction de savoir que mes filles seront probablement bien élevées et qu'elles pourront compter sur elles-mêmes pour vivre heureuses dans ce monde. Si leur cœur est bon, leur tête sera toujours assez saine pour distinguer ce qui est bien de ce qui est mal; et aussi longtemps qu'elles demeureront résolues à suivre l'inspiration de leur cœur, des infortunes accidentelles pourront bien les faire souffrir, mais elles ne seront jamais complétement malheureuses; car il leur restera toujours la consolation d'un caractère vertueux. Je redoute beaucoup qu'on ne fasse des talents extérieurs leur principale étude, et que leurs qualités intérieures ne soient négligées. Ce qu'on appelle le savoir-vivre fashionable se réduit trop souvent à faire paraître de pauvres jeunes filles hardies et inconsidérées, malgré leur disposition naturelle à la douceur et à la modestie...

Ma santé est passable, mon travail est sans relâche et mes vexations sont sans nombre, mais je ne puis l'éviter. Mes yeux s'affaiblissent, mon corps s'enfle et mes jambes sont passées à l'état de fuseaux. Il est vrai qu'elles me suffisent, car je ne marche guère et je suis rarement plus d'une heure, chaque jour, sur le pont, où je vais respirer le frais après le coucher du soleil.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, devant les Dardanelles, 20 août 1807.

J'ai écrit à Mrs. *** pour lui recommander de ne pas faire de

nos filles de belles dames, lesquelles sont des créatures insupportables, mais de leur apprendre à se suffire à elles-mêmes quand il ne leur restera plus personne pour prendre soin d'elles, car ni vous, ni moi, ma chère, nous ne pouvons compter vivre longtemps!

Que je serais heureux si j'avais une lettre de vous et si je savais comment vont tous nos amis! Plus ils sont éloignés de moi et plus, je crois, ils me deviennent chers! — Nous ne savons apprécier la valeur véritable des biens de ce monde que lorsque nous en sommes privés; et je suis privé de mes amis depuis assez longtemps pour comprendre ce qu'ils valent. Plus je vois le monde et moins je l'aime. Soyez assurée que le vieux Scott est plus heureux que s'il était un grand personnage, et croyez que chaque jour il fait plus de bien que la plupart des hommes d'Etat.

Les riches costumes couvrent des passions, des vanités, de sordides désirs que jamais le vieux Scott n'a connus ni ne connaîtra.

A. J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, devant les Dardanelles, 5 septembre 1807.

Il ne faut pas que Sarah désire recevoir souvent de mes nouvelles, car je n'ai à lui conter que l'histoire de mes misères. Jamais, je pense, il ne s'est trouvé une situation plus remplie d'anxiétés que la mienne, plus dépourvue de consolant espoir ou plus irritante dans toutes ses circonstances. Le poison parfois est doux; mais celui-ci a toute l'amertume qu'on peut imaginer..... Un ambassadeur nous est arrivé d'Angleterre pour négocier la paix avec les Turcs et pour renouer des relations d'amitié qu'on a rompues trop précipitamment. Durant les pourparlers, les Turcs n'ont cessé de protester de leur amitié pour nous, mais la négociation ne fait aucun progrès. Nous n'obtenons rien et nous nous donnons l'air d'être satisfaits..... ma patience a été poussée à bout. Partout on a besoin de la flotte, et mes vaisseaux se trouvent paralysés ici. L'indignité des procédés que nous semblons endurer était depuis longtemps pour moi la cause d'un cruel malaise; et quand j'ai appris que les Français allaient

obtenir de nouvelles possessions dans l'Adriatique, que déjà l'on disposait de la Sicile, qu'on s'occupait, enfin, d'autres arrangements qui tous réclament les mouvements de la flotte, j'ai abjuré ma patience et j'ai écrit au capitan-pacha, en lui posant certaines questions qui, j'espère, arracheront à la Porte l'aveu de ce qu'elle entend faire. Cette démarche a déplu au diplomate, qui a trouvé sans doute que j'intervenais dans les négociations de son traité, ce qui n'est pas. Je comprends trop bien l'absolue nécessité qui exige que chaque branche du service de Sa Majesté agisse dans sa sphère particulière, pour m'ingérer dans une affaire dont un autre est chargé. Mais, en ma qualité de commandant des forces navales, il m'appartenait de faire agréer ce diplomate comme plénipotentiaire, ou de contraindre les Turcs à déclarer qu'ils refusaient de traiter avec lui. Je ne pouvais supporter patiemment que le service militaire du pays, qui est d'une si haute importance, se trouvât paralysé, sans essayer de lui rendre son efficacité. Je ne sais comment cela sera pris en Angleterre : je ne veux pas m'en inquiéter. J'ai mûrement réfléchi avant d'agir, et je croirai toujours que j'ai eu raison. Que si, à cette occasion, on me témoigne la moindre désapprobation, je demanderai qu'on me laisse revenir. Dieu sait avec quelle fidélité j'ai servi ; avec quelle constance j'ai étudié les intérêts de mon pays, et combien je me suis efforcé de les défendre! J'userai librement du jugement dont je suis doué, ou je ne me mêlerai de rien. Puis, quand viendra le jour où je pourrai me retirer du service public, je le saluerai avec bonheur. Ma force physique est épuisée : il n'en peut être autrement, m'étant dévoué sans réserve, comme je l'ai fait, au service de notre pays. Mon étonnement est de trouver qu'en Angleterre cet amour du bien public n'entre pas dans l'esprit des gens, ou du moins n'interrompt nullement le cours de leurs plaisirs. L'Angleterre, penchant vers sa ruine, aurait besoin du concours de tous ses enfants ; mais comme ils sont divisés et se disputent le pouvoir, elle est ébranlée jusque dans ses fondements.

Pauvre Angleterre, hélas! le Ciel sait que nous pouvons, avant notre mort, avoir à pleurer sur ses ruines!

Je prie Dieu qu'il vous bénisse tous. Dites à Sarah que j'espère qu'elle aura une maison confortable à m'offrir quand je

reviendrai. Plus loin cette demeure sera de la mer et moins nous serons gênés.

A ses filles.

A bord de *l'Océan*, à la mer, 16 décembre 1807.

Mes très-chères enfants,

J'ai reçu votre lettre il y a peu de jours. Elle m'a causé un grand plaisir en m'apprenant que vous vous portiez bien et que vous poursuiviez (avec succès, je l'espère,) votre éducation. C'est précisément à votre âge qu'on doit faire les plus grands efforts; car toutes les connaissances que vous acquérez maintenant, de quelque nature qu'elles soient, vous demeureront pendant le reste de votre vie. Les impressions produites sur de jeunes esprits sont si profondes, que jamais elles ne s'effacent, tandis que chacun sait combien il est difficile de faire comprendre quelque chose à une vieille dame qui prend du tabac et ne sait que son jeu de cartes. Les personnes de cette espèce sont un fardeau pour tout le monde; mais vous, mes chers bijoux, j'espère que vous vous rendrez capables d'orner la société, d'être respectées pour votre bon sens et admirées pour la douceur de vos manières. Rappelez-vous que la douceur des manières est la première des grâces qu'une femme puisse posséder. Soit que vous différiez d'opinion, soit que votre sentiment se trouve être le même, vos expressions doivent être également douces. La contradiction positive est vulgaire et dénote une mauvaise éducation. J'ai reçu la lettre de Mrs. Moss, et je lui en suis fort obligé. Elle souhaite ardemment que vous soyez sages et bonnes : faites en sorte qu'elle ne soit pas désappointée. Quant à moi, mes chères filles, mon bonheur dépend de vous; car si, lorsque je reviendrai en Angleterre, je vous trouve moins aimables que je me le figure ou que j'ai droit de l'espérer, mon cœur sera déchiré..... Vous devez vous appliquer aux connaissances utiles. Sarah, je l'espère, étudie la géométrie, et Mary fait des progrès dans l'arithmétique. Indépendamment de leur utilité dans chaque situation de la vie, ces sciences sont si curieuses, si nécessaires à l'intelligence de tant de choses, impossibles à comprendre sans elles, que la simple curiosité

devrait être un motif suffisant pour chercher à les posséder. Enfin, mes bien chères filles, appliquez-vous à être raisonnables.

Je suis maintenant à la mer, cherchant des vaisseaux français dont j'ai entendu parler; mais tout récemment j'étais à Syracuse, en Sicile. Ce fut jadis une cité de grand renom où brillaient toutes les magnificences et tous les arts alors connus dans le monde; mais elle était gouvernée par des tyrans. Cette ville, qui avait vingt-deux milles de circonférence, est maintenant fort petite. Les habitants ont beaucoup de politesse naturelle, et jamais, dans toute ma vie, je ne fus aussi civilement traité que par eux. La noblesse, qui vit éloignée de la cour, n'en a aucun des vices : elle est polie sans ostentation et sans démonstrations vaines. A mon arrivée ici, les seigneurs et le sénat sont venus me visiter sur mon vaisseau. Un autre jour, se présentèrent les officiers; puis, le lendemain, ce fut le tour du clergé, formant une compagnie de trente prêtres, tous de bonne mine et d'apparence florissante. Rien, en un mot, n'a manqué pour montrer la haute estime et le grand respect de cette population envers les Anglais. La noblesse a offert aux officiers de la flotte et à moi un bal et un souper. C'était la chose la plus élégante et la mieux ordonnée que j'eusse jamais vue. Les dames étaient aussi attentives pour nous que leurs maris, et il y avait deux ou trois petites marchesines qui étaient de délicieuses créatures. J'ai entendu parler quelquefois des dieux de la danse, mais jamais déesse ne dansa avec plus de grâce que les sœurs du baron Bono.

Dieu vous bénisse, mes chères filles!

A. J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, devant Céphalonie, 1er janvier 1808.

Permettez-moi de vous envoyer mes félicitations à l'occasion de l'anniversaire de votre naissance. Puissiez-vous, dans le bonheur et la santé, le voir revenir bien des fois encore. Puissiez-vous supporter avec patience l'épreuve d'une longue vieillesse, Tout ce qu'elle peut vous donner de félicités, je vous le souhaite; et je souhaite aussi que ma chère Sarah puisse être votre consolation pendant bien des années.

Mes filles m'ont écrit plusieurs lettres. Il m'est fort doux de penser qu'elles sont bien heureuses et contentes là où elles se trouvent. J'espère qu'elles acquerront l'instruction nécessaire pour entrer dans le monde de manière à se faire honneur. Pauvres enfants! elles ont un long avenir devant elles et un sentier bien épineux à se frayer. J'espère qu'elles seront aussi peu déchirées que faire se pourra par les ronces qui entraveront leur marche, et qu'elles auront des cœurs assez fermes pour supporter courageusement les égratignures. J'ai eu d'elles des lettres délicieuses qui m'assurent qu'elles travaillent à conquérir la sagesse.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, 9 mars 1808.

Je croise avec ma flotte devant Maritimo et je continuerai jusqu'à ce que j'obtienne des informations qui puissent me faire rencontrer bientôt les Français. Ce sera sans doute très-prochainement, et j'espère qu'alors Dieu me bénira. Notre pays a besoin que de grands efforts soient faits pour maintenir son indépendance et sa gloire. Vous savez combien je suis profond dans mes sentiments et avec quelle ardeur je me dévoue! Le but principal de mon existence, celui auquel mon cœur s'attache avant tout (j'espère que vous me le pardonnerez), c'est la gloire de mon pays. Elever une barrière entre l'Angleterre et l'ambition de la France est le plus ardent désir de ma vie, et je voudrais, quand je serai mort, que mon corps, si cela était possible, pût être ajouté aux remparts qui défendent l'Angleterre, plutôt que d'être traîné au travers d'une foule oisive, au milieu d'une vaine parade.

Je suppose qu'à Newcastle tout se passe, comme d'habitude, dans la joie et dans les fêtes, sans que vous sachiez rien de la guerre, si ce n'est ce que vous lisez dans un journal. Je ne lis guère les journaux, ayant assez de la guerre sans eux. J'ai maintenant sous mes ordres une flotte aussi nombreuse que jamais l'Angleterre en ait employé. Elle se compose de trente vaisseaux de ligne et de quatre-vingts autres bâtiments de diverses grandeurs. Vous concevrez aisément que, même dans les circonstances ordinaires, un pareil commandement ne me laisserait

aucun loisir. J'ai été très-malheureux dernièrement en ne réussissant pas à joindre une escadre de l'ennemi. Ç'a été une mauvaise chance. J'allai à Corfou pendant le mois de janvier; des tempêtes désemparèrent mes vaisseaux, et je reconnus que si je restais là plus longtemps, je n'aurais plus de flotte quand reviendrait une meilleure saison. Un mois après mon départ, l'ennemi apparut. D'où venait-il? Cela est encore incertain; mais j'espère que d'ici à peu de temps nous en saurons un peu plus sur ce sujet..... Je crois vous avoir dit que Clavel est capitaine en second, ce dont je me réjouis..... Et cependant cette satisfaction est combattue par la pensée que le succès de nos amis est un malheur pour d'autres!

Dieu vous bénisse et vous rende parfaitement heureuse!

A ses filles.

A bord de *l'Océan*, devant Cadiz, 23 juillet 1808.

Ma chère Sarah et ma chère Mary,

Ç'a été pour moi un grand plaisir d'apprendre par vos lettres que vous êtes en bonne santé et que vous faites un bon emploi de votre temps. C'est durant la période actuelle de votre vie que vous devez poser les fondements de cette instruction, de ces manières, de ces habitudes d'esprit qui distinguent une jeune fille bien élevée des petites *misses* qui ne sont bonnes à rien. Une femme a de grands et importants devoirs à remplir dans le monde, et elle est exposée à s'en acquitter d'une manière qui lui fait peu d'honneur, si elle n'a pas acquis dans sa jeunesse le savoir nécessaire. J'ai donc à vous recommander de ne pas dépenser une trop grande partie de votre temps en occupations frivoles qui n'instruisent pas et qui ne vous font connaître aucun sujet sur lequel vous puissiez réfléchir ensuite avec la satisfaction de sentir que vous avez appris une chose utile que vous ignoriez.

Ne faites jamais rien qui puisse montrer un sentiment d'aigreur. Quoique chacun soit né avec un certain degré d'impatience naturelle et soit sujet, sous l'influence de circonstances désagréables, à se trouver ce qu'on appelle *impatienté*, cependant un homme ou une femme raisonnable sauront cacher leurs

mouvements d'humeur. Combattez et réprimez votre impatience : ne prenez aucune détermination avant de vous sentir parfaitement calme ; évitez de prononcer aucune parole que vous puissiez regretter plus tard.

J'espère, Sarah, que vous continuez à étudier la géographie. Lorsqu'un événement remarquable s'est produit, examinez la carte et cherchez dans quel lieu. A Saragosse, en Aragon, l'armée espagnole était composée principalement de paysans, et elle avait pour officiers les prêtres, qui prennent un intérêt très-vif à la guerre. L'évêque était à la tête de cette armée tenant une épée d'une main et une croix de l'autre, et il combattit bravement jusqu'à ce qu'il fût blessé d'une balle dans le bras. A Andujar, ville située sur le Guadalquivir, l'armée espagnole a livré une grande bataille et battu complétement les Français, qui, je l'espère, seront bientôt chassés de l'Espagne. Etudiez la géométrie. Je vous engage à la considérer comme une partie nécessaire de votre instruction. Elle est à la fois utile et amusante, ce que vous reconnaîtrez mieux chaque jour, à mesure que vous avancerez en âge. Quand je reviendrai en Angleterre, nous ne nous séparerons plus, aussi longtemps que je vivrai ; et en attendant, et toujours, mes chères et bonnes filles, je serai votre père très-affectionné.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, devant Cadiz, 28 juillet 1808.

Je viens de recevoir votre lettre du 25 juin. Elle sortait de la mer, car le petit bâtiment qui l'apportait avec les dépêches du gouvernement, ayant navigué sans précautions suffisantes, a touché un écueil pendant la nuit et s'est perdu. Je crains bien qu'on ne puisse sauver les dépêches, sans doute parce qu'elles traitaient des affaires de poids ; mais votre lettre, plus légère, a été arrachée au naufrage avec quelques autres. Elle m'a rendu fort heureux en m'apprenant que vous vous portez bien.

Je m'aperçois avec chagrin que mon portrait ne vous a point été une surprise agréable. Je ne vous avais rien dit de son envoi, parce qu'en toutes choses je tâche de vous épargner les désappointements : vous voyez que, malgré mes soins, je me

trompe quelquefois. Le peintre passe cependant pour le meilleur de la Sicile. Mais vous comptiez voir un gentleman au teint frais et reposé, tel que j'étais quand je partis, semblable enfin à tous ces beaux messieurs qui mènent une joyeuse vie à terre. Hélas ! il en est tout autrement pour moi. Ici, l'on a trouvé que le peintre m'avait flatté, et beaucoup. Ces rides sous mon menton sont causées par l'absence de la chair qui a disparu ; la rougeur de mon visage n'est pas l'effet du vin, je vous assure, mais le résultat des ardeurs du soleil et de l'inclémence des vents ; mes yeux, qui autrefois étaient noirs et brillants, ont maintenant perdu leur couleur et leur éclat. Le peintre m'a représenté, non pas tel que j'étais jadis, mais tel que je suis aujourd'hui. Ce n'est pas son manque d'habileté qui a produit ce changement ; c'est le temps, ce sont les soucis. Si ma contenance est sévère, il ne faut pas s'en étonner, mais penser combien j'ai à passer d'heures de tristesse et d'inquiétude et combien mon cœur souffre le plus souvent. Quand la guerre sera terminée, je redeviendrai gai.

Madame *** m'écrit que le manque d'énergie de son fils provient seulement de ce qu'il a perdu son temps tandis qu'il était en Angleterre. Qu'elle se tranquillise parfaitement sur ce point ; car si le jeune homme ne se donne pas plus de peine qu'il le fait pour apprendre son métier, il ne sera pas capable d'être lieutenant avant quinze ans. Je serais bien fâché d'exposer la sûreté d'un bâtiment et la vie des hommes en les confiant en de pareilles mains. Comme officier, il n'est pas plus utile que ne l'est Bounce, et il est loin d'être aussi amusant... Je ne puis comprendre qu'il y ait des gens qui fassent du service public une simple convenance pour eux, comme si c'était une fondation au profit des flâneurs.

A lady Collingwood.

A bord de *l'Océan*, 15 août 1808.

J'ai reçu votre lettre relative à mon portrait. Vous vous réconcilierez avec lui lorsque vous reverrez l'original... J'ai travaillé au delà de mes forces ! Je l'ai écrit à lord Mulgrave, et j'espère

qu'ils songeront à me remplacer. Je pourrai alors revenir en Angleterre goûter de nouveau le bonheur au milieu de ma chère famille et sortir du tourbillon des affaires de ce monde, désormais trop accablant pour moi. Grand Dieu! combien mon pauvre cœur sera heureux quand je vous reverrai tous.

La semaine dernière, j'allai à Cadiz et j'y fus accueilli avec de grandes démonstrations. Les volontaires, qui sont l'élite de la population, étaient sous les armes pour me recevoir, et tous les fonctionnaires de la province étaient présents. La cavalerie me précédait dans les rues pour me faire faire place.

Une foule de quarante mille personnes se trouvait réunie, et dans toutes les rues retentissaient les cris de : *Vive le roi Georges, vive Collingwood!* On me pressa beaucoup de rester à terre ; mais pour les gens occupés comme moi, les visites courtes sont les meilleures. C'est pourquoi, après avoir passé trois heures chez le gouverneur, qui m'a offert une collation, je suis retourné à mon vaisseau.

Un nouvel embarras sérieux m'est survenu. La reine de Sicile a envoyé son fils, le prince Léopold, à Gibraltar pour qu'il se propose comme régent d'Espagne. C'est, selon moi, méconnaître étrangement l'état du pays. Si ce n'était pas là l'acte d'une reine, je me permettrais de le trouver une folie; mais comme le ministre de l'empereur du Maroc, en me notifiant l'autre jour une détermination de son maître, ajoutait : « Vous savez que les empereurs et les rois sont bien plus sages que tous les autres hommes, » je suppose que la règle s'applique également aux reines. Le duc d'Orléans accompagne le prince de Sicile, et avant-hier j'ai discuté la question avec lui à fond et à son entière satisfaction. Il est parti content pour l'Angleterre. Le duc déclare que je lui plais infiniment, quoique mon opinion soit contraire à la sienne et quoique je m'oppose à l'exécution de ses projets. Il m'a dit, quand nous nous sommes quittés, qu'il n'oublierait jamais le jour qui m'avait fait connaître à lui.

Le service public est devenu bien pénible..... Je ne puis tout vous dire dans une lettre, mais pendant quelqu'une de nos longues soirées d'hiver je vous conterai ce que je ne puis vous écrire.

A l'honorable Wellesley Pole [1].

A bord de *l'Océan*, 26 août 1808.

J'oserai vous représenter que, depuis quelques mois, ma santé est grandement affaiblie, ce que je crois devoir attribuer au long espace de temps que j'ai passé à la mer presque sans interruption ; et comme le service public, dans les circonstances actuelles, exige une force complète de corps et d'esprit, je vous prie de faire connaître à Leurs Seigneuries mon désir, qu'elles veuillent bien me remplacer dans mon commandement, pour autant de temps que l'exigera le rétablissement de mes forces et de ma santé.

C'est avec une extrême répugnance que j'exprime ce désir, et je compte fermement que Leurs Seigneuries l'attribueront au même sentiment de devoir qui, au début de la guerre, m'a fait souhaiter d'être activement employé.

Au comte de Mulgrave.

A bord de *l'Océan*, 26 août 1808.

Comme mes forces et ma santé ont grandement décliné, et comme je dois l'attribuer surtout au long espace de temps que j'ai passé à la mer, ainsi qu'aux constantes anxiétés d'esprit que m'impose le service public, j'ai cru devoir, à mon très-vif regret, prier Leurs Seigneuries de l'amirauté de me remplacer dans mon commandement. Le sentiment de mon devoir l'exigeait, et, pendant ma vie entière, il l'a emporté pour moi sur toutes les considérations personnelles.

Lorsque je serai rappelé, ce me serait une satisfaction très-vive si Votre Seigneurie voulait bien avancer un ou deux des lieutenants attachés à ma personne. Ce sont de respectables officiers qui font honneur et profit au service public. Votre Seigneurie sait combien peu il m'a été donné d'être utile aux officiers qui m'entourent. La plupart d'entre eux sont avec moi depuis trois ans, et le seul que j'aie avancé, le capitaine Clavel, ne doit son grade qu'à une vacance dont j'ai pu disposer exceptionnellement comme commandant en chef.

[1] Secrétaire de l'amirauté.

Au comte de Mulgrave.

A bord de *l'Océan*, devant Toulon, 30 octobre 1808.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 6 septembre dernier, et j'ai ressenti la satisfaction la plus vive en apprenant que ma conduite, dans les diverses circonstances où je me suis trouvé, a obtenu l'approbation de Votre Seigneurie.

Je puis assurer Votre Seigneurie de mon zèle le plus persévérant et le plus actif, ainsi que du constant usage de toutes les forces de mon esprit pour le service du roi et du pays. Je n'ai jamais éprouvé et je n'éprouverai jamais, je l'espère, le désir de me soustraire à ce devoir aussi longtemps que je garderai la force et la santé nécessaires pour m'en acquitter. Mais j'ai déjà fourni une longue carrière qui a été pleine d'anxiétés, parce que je n'ai jamais apporté d'indifférence dans les obligations dont j'avais à m'acquitter. Je ne suis atteint d'aucune maladie caractérisée, mais je suis devenu excessivement faible et languissant. Je me trouve souvent trop souffrant pour agir autant que je le voudrais et que mon commandement l'exige ; c'est ce qui m'a déterminé à écrire comme je l'ai fait à l'amirauté et à Votre Seigneurie. Maintenant que mon état et mes motifs sont connus, j'ai seulement à ajouter que je me dois à mon pays aussi longtemps que je vivrai, et que je laisse à Votre Seigneurie le soin de juger ce qui vous sera convenable.

A *lady Collingwood.*

A bord de *l'Océan*, devant Toulon, 8 novembre 1808.

Vous ne sauriez croire combien les Français me fatiguent. Leur flotte est dans le port toute prête à mettre à la voile en peu d'heures, et cependant Dieu seul peut savoir s'ils sortiront jamais... Nous avons eu d'effroyables coups de vent qui ont gravement avarié plusieurs de mes vaisseaux ; mais, maintenant que les Alpes ont revêtu leur manteau de neige, j'espère un temps plus modéré...

C'est une grande satisfaction pour moi de savoir que tout ce que j'ai fait en Espagne a été approuvé par le gouvernement.

Les lettres que je reçois du secrétaire d'Etat ne cessent de me témoigner l'entière approbation de Sa Majesté. J'ai appris par le gouverneur de Cadiz et par d'autres que quelques-unes de mes lettres à la junte de Séville, sur la conduite que doivent tenir les Espagnols, ont été grandement louées. Peut-être allez-vous croire que, dans ma vieillesse, je suis devenu très-content de moi-même et que je me crois un grand politique : en vérité, il n'en est rien. Quelque élevé que doive être et que soit le ton de mon langage dans mes dépêches, je vous assure que je les écris en toute humilité de cœur et que je crains souvent de dépasser les bornes dans lesquelles je dois me tenir. Cela est inévitable pour un homme qui, comme moi, a été constamment occupé d'études aussi étrangères à une pareille besogne. Je fais tout par moi-même et je ne me laisse pas troubler par l'opinion des autres. Je puis donc réclamer ma part du succès dans tout ce qui arrive d'heureux, et je ne laisserai jamais tomber le discrédit d'un résultat défavorable sur d'autres que sur moi.

Quant à vous, ma chère femme, je pense que vous êtes là où seulement se trouve le vrai confort et que, dans votre demeure bien close, vous jouissez d'un bonheur que le grand monde ne connaît pas. Bien souvent, dans un impatient désir de me retrouver à la maison, mon cœur languit. Mais quand viendra le bienheureux jour où je reverrai ma demeure ? Dieu seul le sait, et je crains bien que ce ne soit pas aussi tôt que je l'espérais. Je vous ai dit que j'avais écrit à l'amirauté que ma santé n'était pas bonne et que j'avais prié Leurs Seigneuries de me remplacer. Ce n'est pas une maladie feinte : je ne suis, il est vrai, atteint ni de la fièvre ni de la dyspepsie. Savez-vous ce que c'est que la dyspepsie ? Je vais vous le dire : c'est la maladie des officiers qui sont fatigués de servir. On les déclare impropres au service pour dyspepsie... Je n'ai pas cette maladie-là, mais mon esprit est usé par une fatigue continuelle. Je sens que mes facultés sont affaiblies par le travail et je ne découvre aucune perspective de répit. C'est pourquoi, ne voulant pas que le bien public souffre d'un commandement trop faiblement exercé, j'ai demandé la permission de revenir auprès de vous, afin d'être choyé et guéri. J'ignore quelle sera leur réponse. J'ai aussi fait connaître à lord Mulgrave le déclin de ma santé, et il

me répond qu'il espère que je resterai ici, parce qu'il ne sait comment me remplacer. L'impression que cette lettre a produite sur moi a été une tristesse mêlée de chagrin : d'abord, parce que, dans un état-major aussi nombreux que le nôtre, on croit difficile de me donner un successeur qui me soit supérieur en habileté ; ensuite, parce que je vois s'élever des obstacles dans la seule voie de bonheur qui me reste en ce monde.

La variété des affaires de haute importance dans lesquelles je suis engagé fatiguerait une tête plus forte que la mienne. Le commandement de la flotte me serait aisé, mais la correspondance politique que j'ai à entretenir avec les Espagnols, les Turcs, les Albanais, les Egyptiens et tous les Etats barbaresques, me cause une occupation si constante, que je sens mes esprits tout à fait épuisés et que naturellement ma santé souffre beaucoup. Quoi qu'il en soit, s'il faut continuer, je ferai de mon mieux.

Les Français ont ici une force égale à la nôtre. La croisière de cet hiver, laquelle n'aura d'autre suite qu'une croisière d'été, est fort sévère, car nous avons un temps effroyable, et, au fond de mon cœur, je soupire pour ce repos que ma demeure me procurerait, pour ce confort que j'ai si peu goûté !

A miss Collingwood.

A bord de *l'Océan*, Malte, 5 février 1809.

J'ai reçu votre lettre, ma très-chère enfant ; je suis heureux de savoir que vous vous portez bien, ainsi que la chère Mary, et que toutes deux vous faites des efforts pour acquérir de l'instruction. Ma plus grande consolation, au milieu de mes travaux et de mes anxiétés, est l'espoir que je nourris de trouver un jour que vous avez accru votre savoir et que vous avez assidûment cultivé l'intelligence qu'il a plu à Dieu d'accorder à chacune de vous. Votre bonheur futur et le degré d'estime que vous devez obtenir dans le monde dépendent de votre application pendant la période actuelle de votre vie. J'aime à espérer qu'aucune négligence de votre part ne retardera vos progrès.

Je désire si ardemment, ma bien chère enfant, vous voir aimable et digne de l'affection ainsi que de l'estime de toutes les

personnes bonnes et simples, que je ne puis m'empêcher d'ajouter aux leçons que vous recevez mes propres exhortations, en vous signalant le précieux avantage que doit vous procurer une conduite bienveillante envers tout le monde et en toute occasion. Je ne veux pas dire par là que vous deviez partager et approuver les opinions de toutes les personnes dont le jugement n'est pas droit. J'entends seulement que, après avoir expliqué vos motifs pour différer d'opinion, l'expression de votre dissentiment ne soit empreinte de rien d'offensif. N'oubliez jamais un moment que vous êtes une jeune personne bien née. Que toutes vos paroles, que toutes vos actions en soient la preuve. Jamais, que je sache, votre mère, votre bonne, votre excellente mère, dans toute sa vie, n'a adressé à personne une parole aigre ou une réponse trop vive. Essayez de l'imiter. Pour moi, ma chère enfant, je suis vif et prompt de caractère ; une bagatelle suffit parfois pour me faire perdre mon calme, et alors mes paroles sont vives comme la poudre. Mais, mon cher bijou, c'est un malheur qui m'a fait bien souvent souffrir et qui provient de ce que, pendant ma jeunesse, je n'ai pas été suffisamment restreint. Très-certainement j'ai eu plus de peine à réprimer cette impétuosité naturelle qu'à achever aucune chose importante que j'aie jamais entreprise. Je crois que toutes deux vous êtes fort douces ; mais, si parfois vous sentez dans vos petits cœurs une particule de l'infirmité de votre père, réprimez-la et quittez le sujet qui l'a produite jusqu'à ce que votre sérénité soit revenue.

En voilà assez sur votre caractère et sur vos manières. Parlons maintenant de vos talents. Un chasseur n'atteint pas une perdrix sans l'avoir visée, et c'est seulement par des efforts répétés que l'habileté s'acquiert. Il en est ainsi dans tous les âges, et, à moins de viser à la perfection, on ne l'atteint jamais. Ne faites donc jamais rien sans application. Soit qu'il s'agisse de raccommoder une pièce de votre vêtement, ou que vous ayez à exécuter le morceau d'art le plus délicat, tâchez de faire aussi bien que possible. Quand vous écrivez une lettre, prenez bien soin qu'elle soit dans toutes ses parties aussi parfaite que vous l'aurez pu faire. Que le sujet en soit sensé et, autant que vous le pourrez, qu'il soit exprimé simplement, clairement, élégamment. Que si, dans une épître familière, vous vous livrez à une

plaisanterie, prenez bien garde que votre esprit ne devienne pas incisif jusqu'au point de faire de la peine à qui que ce soit. Avant d'écrire une phrase, pesez-en tous les mots de manière que, dans la façon dont vous vous exprimez, il n'y ait rien d'incorrect ni de vulgaire. Rappelez-vous, ma chère enfant, que vos lettres sont l'expression de votre esprit et que les gens dont l'esprit est un mélange de déraison, de sottise et d'impertinence, ont grand tort de s'exposer au mépris du monde et à la pitié de leurs amis. Ecrire une lettre négligemment, sans points d'arrêt convenables, avec des lignes tortueuses, de grandes lettres au commencement des mots, n'est point élégant. C'est révéler une grande ignorance de ce qui est convenable, ou bien une grande indifférence pour la personne à laquelle on s'adresse, ce qui équivaut à un manque de respect. Ce n'est pas réparer cette faute que de s'excuser en disant qu'on a de mauvais papier ou de mauvaises plumes, puisqu'on pourrait y remédier, ou bien qu'on n'a pas assez de temps, car on ne saurait mieux employer son temps qu'à bien faire ce qu'on fait. Je crois pouvoir deviner le caractère d'une dame d'après ce qu'elle écrit.

Je suis très-désireux de retourner en Angleterre, car j'ai récemment été malade, et le plus grand bonheur que j'y espère est de trouver que mes chères filles ont été assidues dans leurs études.

Puisse le Dieu tout-puissant vous bénir, ma bien-aimée petite Sarah, et vous aussi, ma chère Mary.

A J.-E. Blackett.

A bord de *l'Océan*, à la mer, 18 février 1809.

Je suis bien attristé en recevant de mauvaises nouvelles de la santé de votre excellent frère et en apprenant les craintes qu'elle fait concevoir. Je voudrais espérer son rétablissement, mais vos lettres ne me le permettent guère, et je ressens par anticipation la perte d'un bon et excellent ami. Quand je reviendrai en Angleterre (si j'y reviens jamais), je me trouverai dans un pays d'étrangers, ne connaissant que ma famille et n'étant connu que d'elle. Combien de tristes changements auront eu lieu depuis mon départ! . . . .

Le temps me manque pour m'occuper de Chirton. Je ne désire qu'une seule chose, c'est que personne ne soit évincé d'une maison ou d'une ferme, sauf le cas d'une conduite tout à fait mauvaise. Il est de l'intérêt d'un ancien tenancier de donner une rente convenable, et, lorsqu'il le fait, ce serait chose honteuse de lui préférer un nouveau venu pour le seul motif d'un peu plus d'argent. J'ai vécu assez longtemps sans fortune pour être fort indifférent sur ce sujet, et j'espère avoir toujours une aisance assez grande sans mettre personne dans la gêne... Je compte qu'on enverra ici quelqu'un pour me relever, car j'ai grand besoin de retourner en Angleterre, et je crois que, si je pars, tous les amiraux qui servent avec moi demanderont aussi à s'en aller.

A ses filles.

A bord de *la Ville-de-Paris*, Minorque, 17 avril 1809.

J'ai reçu vos deux lettres et je vous remercie de vos félicitations sur ma nomination de major général de l'infanterie de marine. Le roi est toujours bon et gracieux pour moi. Je ne doute pas que vous ne ressentiez l'une et l'autre envers Sa Majesté cette reconnaissance que nous lui devons tous pour les nombreuses faveurs qu'il m'a accordées et qui sont descendues jusqu'à vous. Tâchez, mes chères filles, de vous en rendre dignes en cultivant avec soin vos dons naturels. Poursuivez assidûment votre instruction et prêtez une oreille attentive aux enseignements de Mrs. Moss, lorsqu'elle vous explique les qualités qui forment une femme bonne et respectable. Dieu a imprimé dans chaque cœur un certain sentiment du bien et du mal, que nous appelons la conscience. Personne n'a commis jamais un acte de bienveillance, d'humanité ou de charité, sans éprouver la conviction d'avoir fait le bien. De là découle un plaisir que rien d'ailleurs ne peut produire, et qui est d'autant plus grand qu'en agissant ainsi on a pris soin de se soustraire complétement aux regards du monde. C'est le bonheur que ressentent les anges lorsqu'ils essuient les larmes d'un affligé ou lorsqu'ils remplissent un cœur de joie. D'un autre côté, jamais on ne dit une chose méchante ou malveillante sans ressentir immédiate-

ment qu'on a mal agi. C'est là un avertissement naturel qui ne trompe jamais, pourvu qu'on veuille l'écouter.

L'éducation d'une jeune personne, comme aussi celle d'un jeune homme, peut être divisée en trois parties qui toutes importent au bonheur, quoique à des degrés différents. La première est la culture de l'esprit, afin d'acquérir la connaissance de ce qui est bien et de ce qui est mal, et de contracter l'habitude d'agir toujours vertueusement et honorablement. En lisant l'histoire, vous remarquerez la haute estime qui s'attache à la mémoire des personnes bonnes et vertueuses ; le mépris et le dégoût qui, au contraire, flétrissent un caractère vil, quel que soit d'ailleurs le rang du coupable. La seconde partie de votre éducation consiste à apprendre tout ce qui est nécessaire pour vous rendre capable de bien conduire vos affaires, quoi qu'il puisse vous arriver ; de savoir gouverner économiquement votre maison, et de tenir des comptes exacts de tout ce dont vous avez le ménagement. Si l'on ne sait pas cela, on se trouve forcément dans la dépendance d'une autre personne, et dès lors on ne peut jamais être parfaitement à l'aise. J'espère que toutes deux vous êtes devenues habiles dans l'arithmétique, qui, outre son extrême utilité dans toutes les conditions de la vie, est une des sciences les plus curieuses et les plus amusantes qu'il soit possible d'imaginer. Le troisième point que j'ai à vous recommander n'est pas moins important que les deux autres. Ce sont ces manières décentes et ce langage réservé qui vous concilieront le respect de tous ceux que vous rencontrerez dans le monde. La hardiesse et le défaut de mesure sont repoussants et font détester les personnes chez lesquelles on les remarque. D'un autre côté, la sécheresse et la trop grande timidité, ou bien le soin qu'on prend d'éviter la conversation de ceux qu'il conviendrait d'entretenir, sont également répulsifs et défectueux.

Dans la vie de chaque personne, il est des moments qu'on ne peut consacrer à aucun travail sérieux, et cependant il est nécessaire de ne les point passer dans l'oisiveté. Les talents d'agrément, tels que la musique et la danse, doivent occuper ces moments, qui, sans un pareil secours, seraient fort ennuyeux. Rien ne m'afflige autant que de voir une jeune dame

restant chez elle les bras croisés, ou bien faisant tourner ses pouces, faute de savoir faire autre chose. J'ai toujours grand'-pitié de la pauvre créature, car je vois que sa tête est vide et qu'elle ne possède pas assez d'intelligence pour trouver les moyens de se désennuyer. En écoutant avec une attention invariable les leçons de Mrs. Moss, vous serez accomplies en tout ce que je désire ; et alors avec quelle tendresse je vous aimerai !

Puisse Dieu vous bénir, mes chères enfants !

A Mrs. Hall.

A bord de *la Ville-de-Paris*, 7 octobre 1809.

J'ai reçu votre bonne lettre avec un grand plaisir, ma chère Maria, et je vous félicite sur l'augmentation de votre famille. Vous avez maintenant trois garçons, et j'espère qu'ils vivront pour faire le bonheur de votre vieillesse. Je suis très-touché des sentiments bienveillants que vous me témoignez en donnant mon nom à votre dernier enfant. Il me rappellera à votre souvenir et vous fera penser à un cousin qui vous aime cordialement ainsi que tous les vôtres. Avec un mari excellent et trois fils, vous êtes et vous continuerez d'être heureuse. Mais ayant trois garçons, vous avez contre vous plus d'une chance défavorable, et, permettez-moi de vous le dire, vous devez être continuellement sur vos gardes. Les dispositions et le caractère de la plupart des enfants se forment au plus tard à sept ans, et la cause la plus générale de leurs défauts futurs est la trop grande indulgence, la tendresse aveugle des parents. Le bonheur des enfants se trouve ainsi compromis. Votre conduite à l'égard de vos fils doit donc reposer sur un système bien arrêté. Chaque fois qu'ils font mal, vous devez les reprendre avec fermeté, quoique avec douceur. Il faut leur tenir un langage supérieur à leur âge. Ils apprendront ainsi les mots convenables aussi aisément que ceux qui ne le sont pas. Lorsqu'ils feront bien, lorsqu'ils mériteront un éloge, n'hésitez pas à le leur accorder. Qu'ils lisent dans vos yeux, qu'ils entendent dans votre bouche tous les sentiments de votre cœur, et ils n'oublieront jamais l'effetque leur bonne conduite a produit sur leur mère. Ce résultat s'obtient bien plus tôt qu'on ne le pense communément ;

car, avant d'obéir au raisonnement, les enfants sont guidés par une espèce d'instinct. Je souhaite vivement que les vôtres réussissent et qu'ils deviennent des hommes sages et honnêtes.

Je suis charmé que vous trouviez mes filles bien élevées. Je me suis beaucoup occupé d'elles pendant le peu de temps que j'ai passé à la maison. Je me suis efforcé de leur inspirer le dégoût des frivolités de la mode, et une conduite réglée par la raison. Elles savent admirer le tonnerre et les éclairs autant que les autres œuvres les plus merveilleuses de Dieu, et elles traversent à minuit un cimetière sans craindre d'y rencontrer rien de plus effrayant qu'elles-mêmes. Je leur ai appris à ne pas s'affliger pour des bagatelles et à n'en souffrir qu'autant que cela est inévitable.

Je suis une pauvre créature bien vieille et bien usée. Je voudrais revenir en Angleterre; mais on m'oppose toujours quelque objection.

A J.-E. Blackett.

A bord de *la Ville-de-Paris*, 24 novembre 1809.

J'ai été malade; je suis forcé de garder ma chambre, et cependant je n'ai encore rien à vous apprendre de mon retour, qui sera bientôt rendu nécessaire par le déclin de ma santé. Mon état de faiblesse me rend incapable des devoirs de ma laborieuse situation.

Ce qu'on m'écrit de mes enfants est ma consolation la plus grande. Dieu leur a accordé une saine intelligence, et si elles ont appris à mépriser comme il convient les vanités de ce monde, à goûter les connaissances utiles, elles auront posé le fondement de leur bonheur. De la douceur de leurs manières, et surtout du choix des personnes dont elles s'entoureront, dépendra le degré d'estime qu'elles obtiendront dans le monde.

. . . .

Au même.

A bord de *la Ville-de-Paris*, 1er janvier 1810.

Le temps coule... A chaque nouvelle année de ce monde et de votre vie, je vous félicite et je souhaite que vous la passiez

dans le calme et la santé... J'ai été fort malade dernièrement. Le médecin me dit que c'est l'effet d'une trop constante reclusion : or, comme celle-ci est à peu près inévitable, je trouve ce langage peu consolant. La vieillesse et les infirmités m'arrivent bien vite ; je suis très-faible et je chancelle sur mes jambes.

J'ai fait une grande perte en la personne de sir Alexandre Ball. C'était un homme de mérite, et je crains que Malte ne soit jamais aussi bien gouvernée qu'elle l'a été par lui. Nous avions été midshipmen ensemble, et notre amitié était intime [1].

Au comte de Mulgrave.

A bord de *la Ville-de-Paris*, 22 février 1810.

Je me suis trouvé dans la pénible nécessité d'écrire au secrétaire de l'amirauté pour l'informer du mauvais état de ma santé et pour solliciter la permission de retourner en Angleterre. Je puis assurer Votre Seigneurie que je n'ai fait cette demande qu'à la dernière extrémité.

Je suis désormais entièrement incapable de m'acquitter des devoirs de mon commandement. Mon mal est d'une telle nature, que les soins de la médecine sont impuissants. Il n'a cessé de s'accroître depuis le mois de novembre dernier jusqu'au point de me rendre impossible de traverser ma cabine. On l'attribue à mon long séjour dans un vaisseau, et j'ai peu de chance de guérison aussi longtemps que je ne serai pas descendu à terre.

Votre Seigneurie, dans une autre occasion, a eu la bonté de dire qu'elle s'intéresserait aux officiers qui servent près de moi et dont je lui ai fait connaître les noms... Je les recommande de nouveau à sa bienveillance.

(*Correspondance and Memoir of vice-amiral lord Collingwood.*)

Depuis quelque temps déjà lord Collingwood était pressé par ses amis de résigner son commandement et de venir chercher en Angleterre un repos devenu impérieusement nécessaire à sa santé délabrée ;

[1] Peu de temps auparavant, l'amiral Collingwood avait éprouvé une autre perte, qui, dans son état d'isolement et de maladie, lui avait été douloureuse ; c'était celle de son chien Bounce, tombé à la mer pendant une nuit de tempête. Il y avait là un triste présage qui ne tarda pas à se réaliser.

(*Note de la Rédaction.*)

mais il avait cru de son devoir de ne pas quitter son poste avant d'en avoir reçu l'autorisation. Observateur scrupuleux de la discipline, il n'avait pas permis qu'on fît une seule fois du feu dans sa chambre, même pendant les plus grands froids de l'hiver. Il ne voulait pas se permettre un soulagement qu'il était obligé d'interdire à ses officiers.

Le 25 février 1810, lorsqu'il vint jeter l'ancre au Port-Mahon, l'amiral se trouvait dans un état alarmant de souffrance et d'épuisement. Les médecins lui prescrivirent des promenades à cheval ; mais il lui fut impossible de les supporter : il était trop tard... On lui représenta que la conservation de sa vie exigeait son retour immédiat en Angleterre. Il hésita quelque temps, et ce ne fut qu'après avoir soigneusement examiné les règlements qu'il se décida à remettre le commandement de la flotte à l'un des contre-amiraux.

Le 6 mars, un vent favorable permit à *la Ville-de-Paris* de mettre à la voile. Le lendemain, dans la matinée, le capitaine Thomas, étant entré dans la chambre de lord Collingwood, lui exprima la crainte que le mouvement du vaisseau ne troublât son repos. « Mon cher Thomas, répondit-il, rien ne peut plus me troubler en ce monde... Je me meurs, et je suis sûr que c'est une consolation pour vous, comme pour tous ceux qui m'aiment, de voir avec quel calme j'arrive à ma fin. » Il ajouta qu'il avait essayé autant qu'il le pouvait de passer en revue les actions de sa vie, et qu'il avait le bonheur de pouvoir dire que son esprit était en repos. Il parla ensuite de sa famille absente et de la lutte terrible dans laquelle son pays était engagé, mais toujours avec calme et avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Ce fut dans cette pieuse disposition, et après avoir adressé d'affectueux adieux à ceux qui l'entouraient, qu'il expira à six heures de l'après-midi. Il était âgé de cinquante-neuf ans et six mois.

(*Note de la Rédaction.*)

INDUSTRIE. — MÉTALLURGIE.

LES FERS EN FRANCE.

L'un des faits les plus notables de l'histoire industrielle de notre époque est le développement que la fabrication et le commerce du fer ont pris en France depuis quarante ans.

A la seule exception du Creusot, établissement fondé en 1783[1] pour être un double dépôt de fer et de houille, et qui n'a jamais employé que le coke pour combustible, le fer, en France, a été jusqu'en 1821 exclusivement traité au charbon de bois. Il n'en pouvait guère être autrement dans un pays qui, encore aujourd'hui, possède 19 millions d'acres[2] de forêts, c'est-à-dire un fonds presque inépuisable de charbon de bois; où jusqu'à un temps encore très-rapproché la houille était peu en usage; enfin où les minières, quoique abondamment distribuées, sont rarement situées près des mines de charbon de terre.

Par une conséquence toute naturelle de ces dispositions, la matière brute, à l'origine de l'industrie du fer, il y a trois à quatre cents ans, ne s'élaborait qu'au charbon de bois, et les ateliers n'étaient guère installés qu'à portée des forêts. L'augmentation graduelle du prix de ce charbon provenant tant du plus grand nombre de demandes que des rigueurs constamment croissantes exercées par les employés du gouvernement dans les ventes des bois de l'Etat et des communes; le besoin progressif d'une production de métal à bas prix; l'extraction plus abondante de la houille, et, plus encore que tout cela, l'exemple de l'Angleterre,

[1] Nous croyons que l'établissement du Creusot date de 1777.

[2] On sait que l'acre équivaut à près de 40 ares 47 centiares.

(*Notes de la Rédaction.*)

ont généralement, depuis 1821, encouragé la création des fonderies à la houille et au coke.

La France, qui peut regarder cette date comme le point de départ de l'état actuel de son industrie du fer, possédait alors 348 fonderies au bois produisant 183,700 tonnes, et 2 hauts fourneaux au coke figurant pour 3,000 tonnes. En 1859, ces proportions se trouvèrent radicalement déplacées, car tandis que les fonderies au charbon de bois fournissaient 443,879 tonnes, les fonderies à la houille et au coke s'étaient élevées du chiffre primitif de 3,000 à celui de 938,371. Cette industrie entièrement nouvelle est donc l'œuvre des trente-huit dernières années, et elle a eu pour effet non-seulement de quintupler à elle seule les quantités produites en 1821, mais encore d'abaisser les prix des deux tiers et de mettre la France à portée de rivaliser avec l'Angleterre sur les marchés européens. Ce résultat peut assurément, ainsi que nous le disions en commençant, être regardé comme l'un des plus importants que l'industrie et le commerce métallurgiques de la France aient atteints depuis la Restauration.

Un si immense progrès ne s'est cependant pas effectué sans porter quelque atteinte à l'ancienne exploitation des charbons de bois que la France regarde avec raison comme une industrie à elle toute spéciale, et qu'avec raison aussi elle veut résolûment maintenir, à cause de la supériorité incontestable de ses produits, plus que doublés depuis 1821, malgré l'active rivalité du fer à la houille, bien inférieur de prix comme de qualité.

Il est toutefois juste de dire que l'adoption de procédés récents et de conditions de meilleure administration ayant amené des réductions considérables dans les prix des produits, un certain nombre des anciens établissements trop éloignés des lieux de production de la matière brute ou des nouveaux centres de consommation a été entièrement ruiné. L'économie la plus importante qu'on ait obtenue porte sur la quantité de charbon de bois employée qui, depuis 1815, a été réduite de 30 à 22 quintaux[1] par tonne de première fabrication. Cette dimi-

[1] La livre anglaise égale $0^k,453544$; d'où il résulte que le quintal britannique équivaut à $45^k,35$. La réduction dont il s'agit ici serait donc, en système décimal, de $1,360^k,50$ à $997^k,70$. (*Note de la Rédaction.*)

nution, comparée aux prix actuels du bois, représente 30 shillings (37 fr. 50 c.). On compte encore sur des améliorations ultérieures, et l'on espère que la fabrication du fer au charbon de bois, quoique vivement combattue et même vaincue sous le rapport de l'importance par son jeune rival, n'en viendra pas à disparaître devant lui.

Les usines de la Champagne, qui autrefois n'employaient que le bois, ont adopté un système mixte pour allier une bonne production à une sage économie ; elles ont continué à fabriquer leur fonte avec du charbon de bois, et elles font usage de la houille pour la convertir en fer malléable. L'introduction de ce nouveau système d'affinage a divisé en trois classes les produits des usines et le commerce du fer : 1° en fonte, purement au charbon de bois provenant de nombreuses localités diverses, mais principalement de la Franche-Comté ; 2° en fer, de combustibles mélangés, qui vient de la Haute-Marne et d'autres départements de la Champagne ; 3° en fer manufacturé à la houille et au coke, partout où se trouvent en France des mines de charbon de terre.

L'industrie métallurgique française, comparée à celle d'Angleterre et de Belgique, est régie par des lois onéreuses et restrictives, à ce point que les maîtres de forges ne peuvent devenir propriétaires de mines dans leur intérêt exclusif ; ils ne jouissent que d'un droit de simple préférence pour faire sortir le minerai de la localité, ce qui n'empêche pas tout autre individu d'établir près d'eux des fonderies et de se servir du même minerai. Bien plus, depuis la loi de 1810, il leur est interdit d'acquérir des mines de charbon. On a cru prévenir par cette législation singulière [1] le monopole ou la coalition des intérêts, et assurer au public le bienfait d'une concurrence que semblait devoir faire naître la division obligatoire de la propriété minérale. Cette prévision a été de tous points déjouée par les faits. Quoique le prix moyen de la fonte soit moins élevé en France qu'en Angleterre, eu égard

[1] Sans prétendre nous ériger en défenseur des mesures restrictives, nous croyons que l'auteur anglais s'est *singulièrement* exagéré celles dont il parle. *Bien plus*, nous avons lu avec attention la loi du 21 avril 1810, et n'y avons rien trouvé de semblable à l'interdiction qu'il signale. Il y a donc ici quelque erreur que nous ne nous expliquons pas.

(*Note de la Rédaction.*)

surtout à sa qualité supérieure, les maîtres de forges la payent, de même que la houille destinée à la traiter, à des prix qui assurent non-seulement à l'Etat et aux propriétaires, mais au marchand lui-même, d'énormes bénéfices. Le minerai et la houille sont, en France, regardés comme des marchandises bien plus que comme des matières premières, et partout, à l'exception de quelques vieilles et rares fonderies, propriétaires de minières avant 1810, le prix du fer en saumons ou en gueuses comprend déjà le profit des deux premiers trafiquants en fer et en charbon, plus celui du maître de forge lui-même. La houille sur le puits coûte en France deux fois autant qu'en Angleterre, non que sa qualité justifie cette élévation de prix, mais parce que les propriétaires des mines, autorisés à fixer les prix, s'érigent en tyrans du marché.

Le transport du minerai et de la houille est encore un objet d'une haute gravité. Suivant un assez grand nombre de maîtres de forges, les dépenses pour la houille et le charriage seulement s'élèveraient à 5 liv. 15 sh. (143 fr. 75 c.) par tonne de fer produit, somme équivalente au prix du fer en barres dans le pays de Galles. Les ingénieurs du gouvernement ont prouvé par leurs rapports que les dépenses de ce déplacement sont, par mille, moins élevées qu'en Angleterre; mais que cet avantage est complétement détruit par les distances à franchir, plus grandes en France, où les industriels, malgré leur incontestable habileté administrative, ne sont pas encore parvenus à opérer les chargements, les déchargements et l'emmagasinage avec toute l'économie nécessaire. Cette question des transports, de haute importance pour une industrie dont les matières brutes sont si pesantes, est encore aggravée par cette circonstance, que les maîtres de forges ont les mains liées dans leur propre cause. La faculté d'abaisser les prix du transport local au moyen de routes particulières ou d'embranchements sur des chemins de fer, n'est admise en France qu'aux conditions applicables aux travaux publics. Personne n'y est autorisé à construire un embranchement, même sur ses propriétés, sans une concession régulière accompagnée de toutes ses formalités, ses responsabilités, etc.; et lorsque cette concession est obtenue, il n'est permis de mettre la main à l'œuvre que sous la surveillance des

ingénieurs du gouvernement munis de pleins pouvoirs pour en altérer les plans. Des dépenses considérables, des restrictions sans fin rendent les prises d'eau presque aussi coûteuses que l'emploi de la vapeur. Puis vient l'impôt direct qui pèse sur les manufacturiers, non-seulement pour leurs constructions et leurs établissements, mais sur le droit même de s'adonner au commerce. Aucune industrie ne peut être exercée en France sans une patente dont la nature et l'importance déterminent le prix. Quelques gros négociants en fer payent, dit-on, au fisc, de 4000, à 8,000 livres sterling (100,000 à 200,000 francs) par an, en qualité de manufacturiers. L'impôt sur le revenu opprime presque autant, il est vrai, beaucoup de maisons anglaises; mais c'est une charge générale à laquelle tout le monde participe, tandis que les lois françaises n'atteignent que l'industrie particulière exercée par l'individu.

Il n'est pas étonnant qu'avec tant de difficultés à vaincre, tant de charges à supporter et surtout le prix élevé de la houille, les maîtres de forges français ne puissent livrer leurs produits au même prix qu'en Angleterre. Et pourtant, malgré ces puissants obstacles, l'augmentation rapide du commerce des fers, aussi notable que satisfaisante, est une preuve à ajouter à celles que nous connaissions déjà de l'intelligence industrielle des Français et des succès auxquels seraient appelées leurs usines, si elles n'étaient enchaînées par le contrôle gouvernemental.

Mais, en compensation de tant de difficultés, l'industrie du fer fabriqué à la houille a, en France, le grand avantage de l'exemple de l'Angleterre, qui lui a servi de guide et l'a mise à portée de s'organiser dans les meilleures conditions connues; elle n'a perdu ni temps ni argent en expériences douteuses, et les machines dont elle a eu à faire usage fonctionnaient, dès le premier jour, avec une précision parfaite et munies d'une force suffisante.

En 1820, le fer ordinaire au charbon de bois se vendait 24 livres (600 francs) la tonne; en 1835, il ne coûtait plus que 16 livres (400 francs); le fer à la houille ne dépassait pas alors 12 livres (300 francs). Aujourd'hui les fontes au charbon de bois atteignent à peine à 10 livres (250 francs), et le Creusot, placé en tête des usines à houille, livre son fer à 8 livres (200 francs).

Le prix moyen, au détail, est, pour cette dernière branche, d'environ 9 liv. 5 sh. (231 fr. 25 c.). L'abaissement total des prix pendant les quarante dernières années équivaut donc à plus de 60 pour 100, tandis que la production est devenue sept fois plus grande pendant le même espace de temps.

Les relevés totaux des quantités produites en 1859, et de leur valeur, ont fourni les résultats suivants :

Fonte.

	T.		liv.		liv. sh. d.	fr. c.	
Au charbon de bois..	336,018	valant	2,137,720,	ou	6. 7.2	(158.95)	la tonne.
A la houille et au coke	526,134		2,528,600		4.16.1	(120.10)	
Totaux....	862,152		4,666,320,	ou	11,658,000 francs.		

Fer forgé.

Au charbon de bois.	107,861	1,819,850		16.17.5 (421.75)
A la houille et au coke	412,237	5,140,170		12. 9.4 (311.67)
Totaux....	520,098	6,960,020,	ou	174,900,500 francs.

Il résulte de ce tableau qu'environ les trois huitièmes de la fonte et le quart du fer forgé se traitent encore au charbon de bois, et que le total des deux espèces s'est, en 1859, élevé à 1,382,250 tonnes valant 11,626,340 livres (185,658,500 fr.). Quant à la moyenne des prix indiqués pour cette même année, il faut remarquer que non-seulement les prix ont baissé d'environ 10 pour 100, mais encore que les chiffres indiqués pour le fer forgé comprennent le coût proportionnel des plaques, des poutres et de tous les autres objets en fer d'une valeur plus élevée. Les prix actuels, en gros, du fer en barres, ne dépassent pas, comme nous venons de le dire, 10 livres (250 francs) pour le fer traité au bois, et 8 livres à 8 liv. 10 sh. (200 à 212 fr. 50 c.) pour le fer traité à la houille.

Il serait fort difficile de fournir des détails dignes de foi sur les dépenses actuelles d'une usine sans entrer dans des calculs privés qui, en définitive, n'auraient pour appui que des présomptions plus ou moins rapprochées de la vérité. Les seuls chiffres officiels récemment publiés à ce sujet figurent dans le rapport présenté à la Commission chargée de fixer les droits à insérer au traité de commerce avec l'Angleterre ; mais quelle confiance peut-on raisonnablement leur accorder quand on sait qu'ils ont été communiqués par les maîtres de forges eux-

mêmes, fort naturellement portés à exagérer leurs charges, afin d'obtenir le droit protecteur le plus élevé possible? Néanmoins, comme ils offrent les seules informations qui, dans les derniers temps, aient été produites sur cette matière, il faut bien nous en servir, mais sous cette réserve expresse, que nous ne les acceptons qu'avec l'intime conviction qu'ils sont inexacts.

Les maîtres de forges de la Haute-Marne présentent ainsi leurs dépenses pour la fabrication de la fonte au charbon de bois et sa conversion en barres à la houille :

Minerai : 3 tonnes à 6 sh. 8 d. . . .	1 liv.	» sh.	(25 fr.	» c.)
Main-d'œuvre et dépenses générales.	1	1	(26	25)
Charbon de bois.	3	15	(93	75)
Prix d'une tonne de fonte. .	5	16	(145	00)

Pour transformer la fonte en barres, la dépense serait :

1 tonne et 6 quintaux de fer en saumons à 5 liv. 18 sh. 6 d., livrés à la forge.	7 l.	14	(193 fr.	10)
Main-d'œuvre et dépenses générales. . .	2	10	(62	50)
1 tonne 6 quintaux de houille à 1 liv. 6 sh. .	1	14	(43	»)
Dépense pour une tonne de fer en barres.	11	18	(298	60)

Les chiffres suivants s'appliquent à la Franche-Comté, pays où le charbon de bois est exclusivement employé pour la manufacture du fer, tant en fonte qu'en barres.

Fonte.

Minerai : 4 tonnes à 11 sh. 3 d. . . .	2 l.	5	(56 fr.	25)
Main-d'œuvre et dépenses générales. .	1	4	(30	»)
Charbon de bois.	3	17	(96	25)
Dépense pour une tonne de fonte. . .	7	6	(182	50)

Fer en barres.

1 tonne 7 quintaux de fonte à 8 livres, livrés à la forge.	10 l.	16	(270 fr.	»)
Main-d'œuvre et dépenses générales. .	2	»	(50	»)
Charbon de bois.	4	»	(100	»)
Dépense pour une tonne de fer en barres.	16	16	(420	»)

Ces deux relevés, le second surtout, sont évidemment forcés, car, comparés avec les prix actuels de vente, une pareille dépense de production ruinerait en quelques mois et sans ressources tous les travaux en France. De plus, M. Eugène Flachat, un des ingénieurs français les plus distingués, a déclaré à la même Commission, dans un compte rendu le plus complet et le plus lucide qui ait jamais été publié sur la nature des difficultés que rencontre l'industrie métallurgique, que le fer au charbon de bois peut être manufacturé à 4 liv. 12 sh. (155 francs). Il faut toutefois remarquer que les maîtres de forges au charbon de bois, par suite des grands approvisionnements de combustibles dont ils ont besoin, sont tenus de garder un gros capital improductif, ce qui leur fait perdre un intérêt considérable et accroît ainsi la somme des dépenses générales.

Les prix de revient du fer à la houille et au coke n'ont pas été présentés à la Commission avec la même certitude que ceux du fer au charbon de bois. Il est vrai que ces prix varient matériellement suivant les localités et les distances qu'ont à parcourir la houille et le minerai. Ainsi M. de Wendel tire d'Hayange (ou Heyingen, Moselle) son minerai, qui lui coûte 3 sh. 8 d. (4 fr. 55 c.) la tonne, et qu'il mélange avec du minerai de Nassau dont le prix est de 1 liv. 3 sh. (28 fr. 75 c.). Au Creusot, la houille ne coûte probablement pas plus de 7 shillings (8 fr. 75 c.), tandis que quelques forges du Haut-Rhin ne peuvent se la procurer à moins de 1 liv. 10 sh. (37 fr. 50 c.). Le seul document recueilli par la Commission chargée de constater le prix de revient de la fonte traitée à la houille a été fourni par M. Pinard, de Marquise, près Boulogne-sur-Mer. En voici les chiffres :

Minerai : 3 tonnes à 8 shillings. . .	1 l.	4	»	(30 fr.	»)
Main-d'œuvre.	»	8	»	(10	»)
Depenses générales.	»	16	»	(20	»)
Houilles : 2 tonnes 1/2 à 19 shillings.	2	7	6	(59	37)
Dépense pour une tonne de fonte.	4	15	6	(119	37)

Le chiffre exact serait peut-être 4 liv. 8 sh. (110 francs).

Avant les derniers traités de commerce avec l'Angleterre et la Belgique, les droits d'importation du fer étranger en France étaient : sur la fonte, 1 liv. 18 sh. 5 d. (48 fr. 02 c.) par tonne,

et sur le fer forgé, de 4 liv. 10 sh. à 6 liv. 14 sh. 3 d. (de 112 fr. 50 c. à 167 fr. 81 c.), suivant la qualité. Pendant quelques années, les douanes n'ont relevé à l'entrée que des quantités sans importance de fer forgé et fait voir que l'importation de la fonte diminuait sensiblement. L'achat de la fonte étrangère était, en effet, presque entièrement limité aux districts nord-ouest et aux côtes de la Manche. Il ne s'en envoyait guère à l'intérieur que pour adoucir quelques parties des fers durs français avec lesquelles elle était mélangée. La première cause de la pauvreté de cet intercourse était l'accroissement constant de la fabrication en France, accroissement combiné avec une diminution correspondante de prix ; mais un autre motif plus direct était l'augmentation rapide de l'introduction du minerai belge, fourni à si bas prix aux usines du Nord, qu'elles ont pu en offrir la fonte à meilleur marché que celle d'origine française. Tandis que les importations annuelles de minerai anglais et autres tombaient de 100,000 à 60,000 tonnes pendant les trois années finissant avec 1858, celles du minerai belge s'élevaient de 58,000 tonnes, en 1857, à 118,000, en 1859.

Tel était l'état des choses quand le nouveau traité, mis en vigueur le 1er octobre 1860, établit les droits de 1 livre (25 francs) sur le minerai, et 2 liv. 16 sh. (70 francs) sur le fer forgé de toute espèce, et réduisit, par conséquent, les droits de moitié, ne portant au principe qu'une seule dérogation pour deux classes de plaques, les unes très-minces, les autres très-épaisses, et n'admettant ces dernières qu'au taux de 3 liv. 16 sh. (95 francs).

Pendant les six premiers mois de 1860, sous l'ancienne loi, la France a perçu le droit sur 13,677 tonnes de fonte et 173 tonnes de fer forgé ; pendant la même période en 1861, sous l'empire du nouveau tarif, les quantités déclarées à la douane se sont élevées à 44,574 tonnes de fonte, dont 38,477 venues de la Grande-Bretagne et 727 tonnes de fer ouvré. Il apparaît donc que l'importation de chaque catégorie a plus que triplé, grâce à l'influence des droits réduits.

Les relevés des années antérieures ont déjà fait voir que si la fonte ou le minerai entrait comparativement en fortes quantités, le fer ouvré ne se signalait que par des chiffres presque

imperceptibles. Bien que cette différence existe à un degré assez important, elle n'est cependant pas aussi considérable qu'on le croirait au premier aspect. Si on voulait en rechercher les causes, on verrait qu'elle n'est nullement due à un excès du droit sur le fer ouvré, mais bien à ce que la France manque de fonte surtout pour ses mélanges, tandis que sa propre production de fer forgé suffit amplement aux besoins de sa consommation intérieure. En effet, la différence actuelle du droit entre les deux espèces n'est que de 1 liv. 16 sh. (45 francs), tandis que les maîtres de forges français calculent la différence des prix de revient de la fonte brute au fer en barres à une moyenne de 4 livres (100 francs). Si l'importation dépendait uniquement du taux du droit, il est clair, en supposant que 4 livres soient en France la limite réelle entre les deux catégories, que le fer en barres pourrait être aujourd'hui importé proportionnellement avec plus d'avantage que le fer brut.

La vérité est que le chiffre des deux droits est prohibitif. Supposons la fonte d'Ecosse valant à Glasgow 2 liv. 15 sh. (68 fr. 75 c.); son prix à Paris sera 5 liv. 7 sh. (133 fr. 75 c.) la tonne, y compris 1 liv. 12 sh. (40 francs) pour le transport et 1 livre (25 francs) pour le droit, tandis que la fonte française traitée à la houille pourra être obtenue à 4 liv. 12 sh. (115 francs). Le fer étiré en barres coûte, dans le pays de Galles, 5 liv. 15 sh. (143 fr. 75 c.); avec 1 liv. 8 sh. (35 francs) de transport et 2 liv. 16 sh. (70 francs) de droit, il vaudra à Paris 9 liv. 19 sh. (248 fr. 75 c.), tandis que le prix au détail du fer français dans la même condition n'y est que de 9 liv. 5 sh. (231 fr. 25 c.). Il est donc évident que, sous le nouveau tarif, l'Angleterre ne pourra pas vendre de fer à l'intérieur de la France, et que si l'importation de la fonte brute doit y continuer, c'est que l'insuffisance du produit national la rendra absolument indispensable. Au reste, cette introduction ne se compose que de fonte écossaise du prix le moins élevé ; quant aux qualités supérieures anglaises, elles n'y ont jamais figuré.

Il est pourtant certaines circonstances qui, sous le manteau, donnent à cette question de l'importation une physionomie tout à fait étrange.

Un décret impérial du 17 octobre 1857 a autorisé en France

l'introduction franche de droit de la fonte brute, du fer ouvré, de l'acier, du cuivre destinés à la construction des machines, des navires ou autres confections en fer de tout genre, à la condition de réexportation dans les six mois ; c'est la meilleure preuve que puisse donner l'introducteur du besoin qu'il a de ces matières pour l'exécution des demandes qui lui sont adressées.

Ce décret autorise donc les constructeurs de machines et de navires en fer à se pourvoir de fer brut d'Angleterre ou de Belgique à des prix bien au-dessous de ceux de France, et de l'introduire en franchise, pourvu qu'ils s'engagent, au moyen d'un *acquit-à-caution,* à réexporter, comme nous venons de le dire, dans les six mois suivants, l'objet manufacturé avec ce même fer ; dans le cas où ils failliraient à leur convention, ils sont astreints à acquitter les droits. L'avantage ainsi concédé aux constructeurs français de machines, de ponts, etc., est tellement considérable, que le chiffre de l'exportation des articles mentionnés au décret a doublé en dix-huit mois, à dater du jour de la promulgation. Telle a été la première conséquence de la nouvelle législation ; mais il en est une autre qui repose principalement sur les conditions de l'importation générale du fer étranger.

Il y a en France des constructeurs de machines qui, achetant tout le fer dont ils ont besoin, profitent naturellement de l'état des choses et se procurent économiquement leur matière première à l'étranger. Mais il en est aussi beaucoup d'autres qui, propriétaires de mines en même temps qu'industriels, se servent exclusivement de leur propre fer pour exécuter les machines, les ponts ou autres ouvrages qu'ils entreprennent. Ceux-ci ne peuvent évidemment vendre à l'étranger à des conditions aussi avantageuses que leurs concurrents, à cause de la différence des prix de revient. Pour parer à cet inconvénient, ils se sont créé l'expédient d'une prime à l'exportation de leur fer en vendant à d'autres le droit que le décret leur octroie, d'introduire en franchise un poids de métal exactement égal à celui des objets manufacturés qu'ils ont à exécuter pour l'exportation avec leur fer français. Quelques courtiers, habiles appréciateurs de l'importance de ce nouveau tarif, se sont fait intermédiaires

entre les manufacturiers qui avaient à exporter des produits de fer français et les spéculateurs qui avaient à introduire des fers étrangers. Ils achètent des uns le droit d'importer, donnant ainsi lieu à une prime sur l'article exporté, et le vendent aux autres à des prix qui, déduction faite des honoraires du courtage, ont été en moyenne, pour les trois dernières années, d'environ 1 liv. 10 sh. (37 fr. 50 c.) par tonne au-dessous du droit légal.

Pour expliquer plus clairement cette opération, prenons un exemple dans lequel nos chiffres ne seront pas strictement exacts, mais que nous supposerons tels, afin d'être bien compris.

Un constructeur français trouve occasion de s'engager à fournir un pont de fer en Espagne au prix courant de 20 livres (500 francs) la tonne, pour être livré à la frontière ou dans un port; mais, comme à la valeur actuelle des primes d'exportation l'expéditeur vendra à 1 liv. 10 sh. le droit d'importer un poids en tout semblable, il peut faire offre à 18 liv. 10 sh. (462 fr. 50 c.), c'est-à-dire à un prix inférieur au prix de celui de ses concurrents qui fabriquerait le même pont avec du fer étranger importé en franchise dans le même but. La différence entre 1 liv. 10 sh. et le droit de 2 liv. 16 sh. (70 francs) représentant la valeur du transport payé par les constructeurs qui se servent de fer étranger, le prix du métal employé est le même dans les deux cas. Le courtier qui achète le droit d'importation pour 1 liv. 10 sh. le cède à 1 liv. 12 sh. (40 francs) au spéculateur, et tout ce dont vendeur et acheteur aient à s'occuper se borne à avoir soin que l'exportation ait lieu dans les six mois qui suivent l'introduction.

Le commerce est aujourd'hui pleinement engagé dans cette voie, qui donne le moyen d'importer la fonte de fer à environ 5 sh. (6 fr. 25 c.), et le fer ouvré, de 1 livre à 1 liv. 5 sh. (25 francs à 31 fr. 25 c.) la tonne au-dessous du droit. Cette méthode se pratique ouvertement sous les yeux de l'autorité, et l'on peut dire que c'est ainsi que le fer ouvré est presque exclusivement introduit en France; car, quant au fer brut, sur lequel les demandes offrent comparativement si peu d'avantages, aucun négociant ne consentirait à payer le droit intégral

quand ses concurrents se renferment dans l'usage des acquits-à-caution.

Cependant, en même temps que ces acquits-à-caution permettent d'importer le fer ouvré de 1 liv. 12 sh. à 1 liv. 16 sh. (40 à 45 francs) au lieu de 2 liv. 16 sh. (70 francs) fixés par le tarif, ils ont le double inconvénient : 1° de limiter l'importation réelle à un poids qui ne peut excéder celui de l'exportation du fer français, puisque la quantité qui n'entre qu'en transit n'ajoute rien à la consommation ; 2° de restreindre la vente des fers anglais et belges à une proportion qui ne peut excéder celle des ventes extérieures des maîtres de forges français, comme aussi de causer de soudaines fluctuations sur le marché, parce que le prix de la faculté d'importer varie nécessairement selon le plus ou le moins d'activité de l'exportation des fers français, et par suite le plus ou le moins de demandes d'acquits-à-caution. Les prix s'élèvent toujours aux mois de juin, de juillet et d'août, à cause de l'introduction du fer de Suède qui a lieu à cette époque et fait augmenter temporairement les besoins des spéculateurs.

D'un autre côté, ils ont l'avantage de faciliter la remise du fer du pays de Galles étiré en barres, dans les ports français de la Manche, à environ 8 liv. 5 sh. (206 fr. 25 c.) ; le prix français, étant de 9 liv. 5 sh. (231 fr. 25 c.), laisse à l'introduction une facilité de 1 livre (25 francs). Cet avantage se prolonge sur presque toute la côte de l'Océan, depuis Dieppe jusqu'à Bayonne, et même, quoique à un degré plus modeste, à cause de l'élévation des frets, jusque dans les ports de la Méditerranée. Au nord de Dieppe, la proximité des lieux et la brièveté des transports permettent aux Belges d'importer à meilleur marché que les Anglais. On ne saurait déterminer avec exactitude jusqu'où s'étend, à l'intérieur, la vente des fers ouvrés anglais, mais il est douteux que des quantités considérables puissent arriver à Paris : la distance à parcourir élèverait démesurément leur prix, alors que la cherté des fers de France y diminue en proportion du moins d'éloignement des centres de manufacture[1].

[1] Nous devons inviter les lecteurs que la question intéresse plus spécialement à consulter une suite d'articles publiés dans *le Moniteur industriel* (septembre et octobre 1860). Ces articles, intitulés *l'Industrie française*

Le régime des acquits-à-caution a, pendant les six premiers mois de 1860, produit : 1° une importation de 43,433 tonnes de fonte brute dont, ainsi que nous l'avons dit précédemment, 13,677 ont acquitté le droit; 2° une entrée de 9,958 tonnes de fer ouvré, dont 173 seulement ont été francisées. Dans les deux espèces, la différence a-t-elle été réellement réexportée, ou a-t-elle servi à contrebalancer une exportation égale de fers français? C'est ce qu'il n'est pas possible de décider. Pour les six premiers mois de 1861, sous l'empire du nouveau tarif, les chiffres sont de 70,529 tonnes de fonte, dont 44,574 ont payé le droit, et 17,467 tonnes de fer ouvré, dont 727 ont satisfait aux exigences de la douane. Suivant ce dernier résultat, près de la moitié de la fonte et la presque totalité du fer ouvré introduits en France ont été admis sous le système de prime d'exportation, et compensent exactement une quantité égale de sorties en articles français manufacturés. L'augmentation successive, d'année en année, de la différence entre les quantités totales importées et celles qui ont acquitté les droits est la mesure la plus certaine de la marche progressive de la France quant aux constructions métalliques destinées à l'étranger.

Ces détails donnent à penser que le grand et peut-être l'unique effet du tarif, après un encouragement temporaire à l'importation de la fonte, sera de créer un prix maximum pour le fer français, qui naturellement, à qualité égale et suivant les distances relatives de transport, ne saurait devenir plus élevé que celui auquel le fer étranger pourra être introduit.

La production de la fonte en France a été, en 1859, de.	856,151	tonnes.
Et son importation, calculée d'après 1861, de. .	141,054	—
La consommation totale annuelle s'élève donc à	997,205	tonnes.
La production du fer ouvré est de.	520,099	tonnes.
Et son importation estimée à.	34,934	—
La consommation annuelle est donc de. . . .	555,033	tonnes.

après le traité de commerce, réimprimés depuis en brochure, portent le cachet d'un homme pratique qui fait autorité.

(*Note de la Rédaction.*)

Ces deux sommes forment un total de 1,552,238 tonnes; les quantités exportées, non indiquées dans les tableaux de la douane, devraient être strictement égales aux quantités importées sous les acquits-à-caution, qui, ainsi qu'on l'a vu par les chiffres cités plus haut, donnent pour cette année 51,906 tonnes de fonte et 33,480 de fer ouvré, c'est-à-dire un total de 85,386 tonnes. Ce dernier chiffre, déduit des quantités employées, laisse pour la consommation annuelle intérieure de la France celui de 1,466,652 tonnes.

L'Angleterre produit ou, du moins, a produit par an, avant la situation actuelle de cette industrie, environ 4 millions de tonnes, dont 1,500,000 ont été exportées, ce qui donne, par conséquent, un reliquat de 2,500,000 tonnes pour l'usage du pays. La consommation réelle de la France n'égale donc pas tout à fait l'exportation de la Grande-Bretagne et n'atteint qu'aux 3/5 des besoins intérieurs de cette dernière. Or, la proportion entre la population des deux pays étant aujourd'hui, en chiffres ronds, comme 6 est à 5, il s'ensuit que la consommation par tête est en Angleterre presque double de ce qu'elle est en France.

Les travaux de manufacture et de construction en fer sont arrivés en France à un degré d'admirable perfection. Les pièces les plus compliquées ou les plus difficiles en fer ouvré s'y fabriquent à des prix extraordinairement bas, comparativement à ceux d'Angleterre. Les plaques de 4 quintaux, par exemple, qui, dans le pays de Galles et à Newcastle, se vendent 8 à 9 livres (200 à 225 francs) par tonne, coûtent en France 12 livres (300 francs); mais cette différence disparaît par l'augmentation de la dimension et du poids. Pour les plaques de 8 quintaux, le prix est à peu près le même des deux côtés du canal, parce qu'en France comme en Angleterre les prix n'augmentent pas en raison des dimensions *extra*. La même observation s'applique aux fers à angles et à T, dont les plus grands et les plus pesants sont en ce moment moins chers en France qu'en Angleterre, où, de plus, certaines dispositions du fer dont on use généralement en France sont ou peu connues ou regardées comme trop difficiles à fabriquer. Telles sont, par exemple, les barres à I (double T), hautes de 2 pieds et longues de 16, frabriquées

à Châtillon à 20 livres (500 francs) la tonne. Loin de reculer devant les difficultés que ces types spécifiques offrent dans leur confection, les ingénieurs français s'évertuent sans relâche à créer de nouveaux moyens de production, parce qu'ils comprennent qu'avec le haut prix de leur matière première ils n'ont contre la concurrence étrangère d'autre ressource que l'économie de la main-d'œuvre, déjà moins chère qu'en Angleterre et en Belgique. Ce dernier point est peut-être de tous le plus important. L'ouvrier anglais, constamment occupé au même objet, s'il ne fait pas preuvre d'une grande contention d'esprit, acquiert du moins une précieuse dextérité et produit aux plus bas prix possible ; il en est récompensé par un salaire plus élevé que celui de l'ouvrier français, tourmenté du désir de changement et aspirant à une amélioration de position ; son activité, son intelligence, jointes à l'économie réelle due à la réduction de son salaire, donnent sous le rapport pécuniaire une supériorité marquée à la France. L'ouvrier français produit même à meilleur marché que l'ouvrier belge, dont le salaire est pourtant moins élevé que le sien. La Compagnie générale du matériel des chemins de fer, qui a des établissements à Paris et à Bruxelles, déclare que, malgré la différence du prix de la main-d'œuvre, un objet identique coûte moins en France qu'en Belgique.

La même économie de main-d'œuvre se retrouve dans les machines, les locomotives, les ponts et autres constructions métalliques. Avec un fer toujours plus cher qu'en Angleterre et en Belgique, les fabricants français parviennent à confectionner toutes sortes d'ouvrages presque aux mêmes prix que les fabricants anglais, et pour certains produits ils l'emportent même sur eux. Presque tous les ponts, les toitures des stations et les locomotives fournis aux chemins de fer de l'Europe, pendant les six derniers mois, ont été fabriqués en France; les rails seuls continuent à être pris en Angleterre. Ce fait vient sans doute en partie de ce que la plupart des chemins de fer construits dans l'Europe continentale ont été établis par des Français avec des capitaux français et des ingénieurs français, qui ont naturellement cédé à un sentiment de sympathie pour leur pays ; mais il est juste de reconnaître que le progrès rapide

des manufacturiers français vers une fabrication de plus en plus parfaite a généralement justifié cette préférence. Les rails, qui sont presque tous du fer brut, coûtent aujourd'hui en Angleterre 2 liv. 10 sh. (62 fr. 50 c.) de moins qu'en France ; mais, quand le métal brut est converti en un objet quelconque d'usage ou de consommation, la différence des premiers prix commence à s'éclipser. Plus la matière est ouvrée, plus le travail se perfectionne, plus les Français reprennent l'avantage, et, sans exagérer le chemin qu'ils ont parcouru pendant les dix dernières années jusqu'à dire qu'ils peuvent généralement rivaliser avec les Anglais pour les chemins de fer ou les autres constructions métalliques, on peut cependant avancer hardiment qu'ils sont, dès aujourd'hui, affranchis de toute tutelle, et que dans peu d'années ils seront probablement devenus de dangereux rivaux pour les industriels anglais. Cette prévision est rendue plus vraisemblable encore par les bas prix étonnants auxquels les Allemands entreprennent aujourd'hui la construction des locomotives et des ponts; ils sont descendus, dans plusieurs contrats récents, à 20 pour 100 au-dessous des Anglais et des Français, qui, pour se défendre, feront sans doute tous leurs efforts pour abaisser encore ultérieurement leurs prix. Les Français toutefois ne laissent pas que d'avoir encore à acquérir ; car leurs prix de filature et de tissage à la mécanique sont encore élevés à côté des prix anglais.

Les travaux de forge sont aussi très-avancés en France. Les ingénieurs de la marine, qui ont de fréquentes occasions de comparer les gros ouvrages dans les deux pays, déclarent unanimement que, pour la mécanique, la main-d'œuvre et l'économie, la France l'emporte sur l'Angleterre.

Les ouvrages en fer pour les voitures de chemins de fer, branche aujourd'hui en cours de perfectionnement, se fabriquent dans les Ardennes au prix moyen de 26 livres (650 francs) le quintal, ce qui, pour des pièces légères comme celles dont on se sert en France, est, en dépit de la cherté du fer, au-dessous des prix anglais.

La production de l'acier s'est accrue très-rapidement ; elle s'élevait à 4,757 tonnes en 1826 ; les rapports officiels de 1852 la portaient à 13,746 tonnes, dont 3,938 d'acier de forge et 9,808

d'acier cémenté. Depuis 1852, elle a encore immensément augmenté. M. Pétin, de Rive-de-Gier, a déclaré à la Commission des tarifs qu'il croyait que la production annuelle de la France s'élevait en ce moment à 50,000 tonnes, sur lesquelles, à lui seul, il en fabriquait 6,000. Ce chiffre de 50,000 tonnes semble exagéré; mais l'opinion de M. Pétin, déjà d'un grand poids, est encore confirmée par de nouvelles et nombreuses applications de l'acier, qui depuis cinq ou six ans sert non-seulement à fabriquer des ressorts, des essieux, des cylindres, etc., mais a aussi inspiré à M. Pétin l'idée mise en pratique de couler d'une seule pièce des roues pour les voitures de chemins de fer.

Les prix en gros de l'acier de forge sont, depuis 1847, tombés de 33 liv. 7 sh. 6 d. (833 fr. 65 c.) à 28 livres (700 francs) la tonne. Les aciers cémentés et les aciers fondus sont restés à peu près stationnaires, les premiers à environ 24 livres (600 francs), et les derniers à 60 livres (1,500 francs).

Outre que la production de l'acier s'est accrue dans les proportions que nous avons indiquées, elle provient aujourd'hui presque exclusivement de fers français, dont le minerai se tire de la Corse, des Pyrénées, du Dauphiné, du Périgord et de la Savoie; une bonne partie de ce minerai produit l'acier naturel; on en fond la moitié au charbon de bois; quant au fer de Suède, il ne fournit plus qu'un cinquième de la fabrication.

L'acier français est de bonne qualité, et dans les expériences faites à Vincennes, les plaques destinées à doubler les bâtiments de guerre ont, dit-on, parfaitement résisté au choc des boulets, tandis que les plaques d'acier anglais soumises à la même épreuve n'ont pas pu la supporter. Cependant, malgré cette supériorité, quelques couteliers de Paris continuent à se servir de l'acier de Sheffield pour les ouvrages fins. L'importation annuelle de cet acier est aujourd'hui de 250 tonnes, dont les cinq sixièmes sont destinés à être réexportés; le nouveau tarif, qui a réduit l'ancien droit de 14 liv. 8 sh. (360 francs) à 6 livres (150 francs), a augmenté d'un cinquième l'entrée du Sheffield.

Quelques branches de moindre valeur dans l'industrie du fer ne progressent que lentement, tandis que d'autres ont, pendant ces dernières années, obtenu un développement considérable. Les différentes usines produisent, assure-t-on, tous les ans

40,000 tonnes de fil de fer dont la meilleure qualité provient du minerai traité au bois; et il faut, en effet, qu'il soit d'une nature supérieure pour résister comme il le fait aux épreuves qu'il subit par ordre de l'administration supérieure des télégraphes, son principal consommateur. La fabrication du fer-blanc est de 10,000 tonnes contre 70,000 en Angleterre; la France, dans ces chiffres, est, comme on voit, fort dépassée. Dans la manufacture des épingles et des aiguilles, elle n'est aussi rien moins qu'avancée; là, ses vrais rivaux ne sont pas les Anglais, mais bien les Allemands. Les importations sont annuellement de 750 millions d'aiguilles, dont un cinquième seulement est de provenance anglaise; les autres quatre cinquièmes sortent d'Allemagne.

Des dispositions à appliquer le fer à des usages nouveaux se révèlent tous les jours. L'emploi des poutres à double T pour l'appui des parquets est, depuis six ou sept ans, devenu général à Paris, d'où il s'est répandu dans les provinces. A Paris seulement, la consommation du fer dans les constructions s'est élevée, en 1859 et 1860, de 9,995 tonnes à 18,153 pour le fer forgé, et de 9,105 tonnes à 12,289 pour le fer coulé.

Ces divers détails des progrès récents de la fabrication du fer font voir tout ce que l'intelligence innée et l'aptitude des Français ont pu faire dans une industrie entièrement nouvelle, qu'ils ont pu porter, en quarante années, à une perfection presque complète, en dépit d'une foule d'obstacles. L'économie de main-d'œuvre est pour eux une protection plus sûre que tous les droits imposés aux produits étrangers. Quelques-uns de ces droits seront peut-être encore longtemps nécessaires sur la fonte et le fer en barres, que, d'après les prix de la houille et les longs transports, les Français ne peuvent guère se flatter de produire jamais à aussi bon marché que l'Angleterre; mais les Français se trouveront très-probablement, et avant peu, en position de vendre, sans aucune protection, les meilleures qualités de fer ouvré et même les machines, surtout si l'on tient compte de la régularité et de l'admirable fini de leurs produits.

Avec le tarif tel qu'il existe aujourd'hui, l'Angleterre peut à peine fournir quoi que ce soit à la France, et, si plus tard, par une réduction ultérieure des droits, l'introduction du fer

étranger pouvait avoir lieu sur une grande échelle, ce sont les Belges, plutôt que les Anglais, qui s'empareraient du marché. La qualité de leur métal est inférieure, mais les Belges ont l'immense avantage de pouvoir, au moyen des chemins de fer, exécuter immédiatement les demandes les plus minimes et de travailler aux poids, mesures et monnaies déterminés par le système décimal[1].

(*Bentley's Miscellanies.*)

[1] Nous aurions pu rectifier quelques détails de cet article; mais, en le publiant traduit littéralement, nous avons surtout voulu faire connaître l'appréciation anglaise d'une industrie dans laquelle le nouveau traité de commerce va surexciter la concurrence des deux peuples. Nous accueillerons volontiers le commentaire des hommes spéciaux.

(*Note du Directeur.*)

HISTOIRE NATURELLE. — SPORT.

LE NID D'AIGLE.

I

« Il n'est pas un seul chasseur sur cinquante mille qui ait tué un aigle dans toute sa vie. » C'est ce qu'écrivait Christopher North [1], et il avait raison ; car, en vérité, il semble impossible qu'un tel exploit soit d'occurrence commune. Le vrai roi des oiseaux, l'aigle de Jupiter, ne se laisse pas tuer comme un simple volatile, lui que nous n'apercevons guère que par delà les nuages, traversant majestueusement les cieux. Au-dessus de l'aigle ne peut voler aucun être vivant ; entre lui et le soleil, il n'y a rien que cet *au delà* que nous appelons l'*espace* et l'*éther*. C'est dans cette région qu'il se repose sur ses larges ailes, dorées par les rayons qui les inondent. C'est de cette élévation prodigieuse, de ce désert sans limite, qu'il regarde notre planète, et qu'avec une puissance de vision presque surnaturelle il examine les mouvements de tout ce qui vit à plusieurs milliers de pieds plus bas. Rien n'échappe à cette perspicacité, qui ne saurait être égalée que par l'œil prophétique d'un devin.

Comment donc s'étonner que les anciens aient fait de l'aigle le ministre du Dieu suprême et armé ses serres des carreaux de la foudre ? L'aigle doré a été souvent aperçu plus haut que tel sommet qui s'élève de 1,100 à 1,200 pieds au-dessus

[1] Pseudonyme sous lequel le professeur John Wilson écrivait dans le *Blackwood Magazine*.

de la mer. Les chasseurs de chamois de l'Oberland affirment que son essor surpasse celui du vautour doré, lequel ne le cède lui-même qu'au condor.

Au poids du corps de l'aigle, ajoutez celui de la proie qu'il tient dans ses serres ; rappelez-vous que cette proie est souvent enlevée, à des distances considérables, du fond d'une vallée jusqu'à la cime d'un mont ; rappelez-vous que quelquefois l'aigle franchit la chaîne alpestre qui sépare deux royaumes. Calculez ensuite la force musculaire dont la nature a doté l'aigle, quand cette proie est, par exemple, un jeune chamois ou un mouton. Pour ce qui est de son regard, voyez de quel feu il brille encore dans la cage, lorsque l'aigle n'est plus qu'un roi captif. L'instinct vient, d'ailleurs, au secours de cette vision merveilleuse, puisque l'aiglon lui-même reconnaît l'approche de son père et de sa mère, invisibles encore à l'homme qui les épie dans le voisinage de l'aire.

Un enfant, enlevé par un aigle, ne gênerait guère son vol, et malheur à l'enfant que sa nourrice laisserait à la portée de cet essor oblique par lequel l'oiseau ravit une proie étourdie par le bruissement de ses ailes [1]. La femme de Zeller, encore toute jeune fille, jouait sur un rocher, lorsqu'un aigle l'aperçut et fondit sur elle. Par bonheur, un chasseur, armé d'un fusil, guettait l'aigle lui-même sans se douter de la présence de l'enfant. Il fit feu et atteignit l'oiseau de sa balle. Grande fut la surprise de cet homme en trouvant à côté de l'aigle mort cette petite fille, échappée ainsi à un double péril, et qui conserva toute sa vie les cicatrices des serres déjà implantées dans sa tête [2].

Pour construire leur nid, les aigles choisissent toujours des lieux inaccessibles à leurs ennemis, quelque rebord de précipice, protégé par une projection supérieure, qu'il sera impossible à l'homme de gravir, et où l'aiglon grandira à l'abri des attaques des fouines, des martres et des autres animaux de la même espèce, qui l'envahiraient en l'absence du père et de la mère. Un roc qui fait face au midi est celui qui leur convient le mieux, parce que cette situation conserve plus longtemps la

[1] Une tradition écossaise prétend qu'on a trouvé des enfants dévorés dans un nid d'aigle.

[2] Mémoires d'Etienne Grellet.

chaleur de l'œuf quand la mère le quitte. Comme ces rocs inaccessibles ne se rencontrent pas aisément, une fois que l'aigle s'est installé dans celui qui lui paraît le plus commode et le plus sûr, il y revient chaque année à l'époque de la ponte, et il y est bientôt remplacé s'il l'abandonne. Tel est le rocher de Rohrmoos, qui, occupé depuis un temps immémorial, l'est encore, en mars 1861, au moment où j'écris, quoique les occupants de l'année dernière aient été tués. D'abord le jeune aiglon est nourri avec des morceaux tendres, comme les entrailles d'animaux, puis avec des chairs séparées de l'os, jusqu'à ce qu'enfin on lui jette des carcasses entières qu'il dépèce et dévore comme il peut. Le père et la mère restent à peine six ou huit secondes dans le nid chaque fois, et deux jours s'écoulent souvent entre deux visites, l'aiglon étant ainsi exposé à jeûner s'il n'a reçu qu'une provision insuffisante.

Il ne faut pas croire que, parce que l'aigle parcourt un si vaste espace, il doive nécessairement trouver une abondance d'aliments. La nature y a pourvu en rendant l'oiseau, même nouvellement éclos, susceptible de jeûner des jours entiers et jusqu'à une ou deux semaines, comme font le hibou et le grand-duc. Aussi se gorge-t-il, si le gibier abonde, et cinq à six livres de viande disparaissent en un seul repas, quand l'aigle a subi une longue abstinence.

L'aigle n'a pas les mêmes avantages que le faucon pour saisir une proie. Le faucon, n'attaquant que des oiseaux plus petits que lui, ne rencontre aucune résistance. Il n'a point à se défier d'un danger personnel quand il chasse ; il exécute tous ses mouvements avec la prestesse qui appartient à sa taille, et s'introduit dans des lieux relativement étroits, interdits à l'envergure de l'aigle.

L'aigle n'emporte que les objets qu'il peut saisir dans son essor oblique. Il ne descend sur aucune partie du sol qu'avec la certitude de pouvoir remonter en décrivant la même courbe hardie. Il ne se hasardera pas à être cerné dans un passage resserré ; bref, pour saisir un agneau ou tout autre animal, il lui faut le même champ qu'à l'hirondelle pour attraper les insectes qui volent sur une pièce d'eau. C'est ce qui protége maintes créatures contre un si formidable ravisseur. Le moindre buisson leur

sert d'abri, car l'aigle pourrait y engager ses serres et manquer d'espace pour développer ses ailes. Il aime mieux jeûner que de se mettre dans l'embarras [1].

De même la vue perçante de l'aigle parcourt en vain toute une principauté : le troupeau parmi lequel il semblerait n'avoir qu'à choisir a aussi son instinct craintif qui lui révèle l'approche de l'ennemi. Les moutons se serrent les uns contre les autres en bataillon compacte, les brebis autour de leurs agneaux, et ils ont pu aussi se réfugier sous un arbre, contre une haie, ou sur le revers d'une colline, animés quelquefois du courage du désespoir, jusqu'à être prêts à se défendre ; mais il suffit qu'ils aient trouvé une position avantageuse. L'aigle ne songe nullement au combat, surtout si le troupeau est sous la garde de l'homme ou près de sa demeure. Comme tous les animaux sauvages, l'aigle redoute l'homme et, fidèle à sa tactique de surprise, il ne livre jamais le combat à un adversaire qui peut lui opposer une arme dont un coup rendrait la victoire même dangereuse. On a vu un chamois le faire reculer avec sa corne. Etienne Grellet raconte qu'il découvrit un jour un loup et un aigle morts à côté l'un de l'autre. Le duel, griffes contre serres, avait été funeste à l'oiseau comme au quadrupède.

Les montagnes de la Bavière abondant en chamois, l'aigle les fréquente naturellement. L'occasion s'y présente souvent d'étudier ses manœuvres de chasse, modifiées par les circonstances et la ruse qu'il lui faut employer contre ses victimes. Un chamois adulte s'était aventuré sur la crête d'un rocher et y promenait son regard autour de lui, comme font ces animaux. Un aigle l'aperçoit, et, ne pouvant descendre assez près du rocher, à cause de sa vaste envergure, pour y saisir sa proie, il feint cependant de s'élancer sur elle, de manière à la faire reculer pas à pas jusqu'à l'extrême rebord du précipice ; là, simulant un dernier assaut, l'aigle fait perdre pied au chamois, qui tombe selon son calcul et roule de saillie en saillie. Mais, au moment où l'aigle croyait pouvoir le saisir avant qu'il se noyât dans le lac, il découvre deux bateliers qui, ayant suivi tous les

[1] Buffon cite un aigle qui, pris dans un piége, vécut environ quarante jours sans aliments, et qui ne parut affaibli que les huit derniers jours.

mouvements stratégiques de l'oiseau, le forcent de battre lui-même en retraite et s'emparent du butin.

Comme l'écolier gourmand, avant de mordre sur un gâteau, le tourne et le retourne pour savourer par anticipation le plaisir de la première bouchée, ou comme le chat jouant avec la souris, l'aigle se plaît, lui aussi, quelquefois à différer la satisfaction de son appétit. Probablement, c'est ce qu'il ne fait que lorsqu'il n'y a pas longtemps qu'il a dîné, à moins de lui attribuer la cruauté de Caligula, qui prolongeait par plaisir les souffrances d'une victime condamnée à mort.

C'est ainsi que j'ai vu un aigle, traquant un lièvre dans un champ couvert de neige, précipiter son vol circulaire avec une telle rapidité, que la pauvre bête ne pouvait fuir ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, sans être distancée par son tyran, qui l'arrêtait soudain et jouissait des soubresauts de sa terreur.

Quelque extraordinaires que paraissent les distances parcourues par le vol de l'aigle, on s'en étonne moins lorsqu'on sait que chaque coup d'aile lui fait franchir un espace de soixante pieds en une seconde. Cette rapidité d'essor est un attribut de puissance qui frappe l'imagination, et cependant il y a quelque chose de plus imposant et de plus majestueux encore dans cette calme progression à travers les airs qui nous montre l'oiseau ailes déployées comme les voiles d'un navire et porté en avant par le simple acte de sa volonté. Je n'ai pu encore m'expliquer comment il reste ainsi suspendu sans un seul mouvement apparent et naviguant dans une direction parfaitement horizontale sur un mille d'étendue.

Non moins prodigieuse est la faculté que possède l'aigle de s'arrêter instantanément sur un point de l'atmosphère et de descendre, ailes repliées, d'une hauteur de trois ou quatre mille pieds, tombant ainsi en quelques secondes, tel qu'un corps inerte. Puis tout à coup ses ailes s'ouvrent comme un immense éventail, et l'oiseau se relève horizontalement sans effort : c'est ce qu'on l'a vu faire en portant dans ses serres un mouton de vingt-six livres, et parti d'une telle élévation, que l'aigle et sa proie ne paraissaient pas plus gros qu'un moineau lorsqu'ils furent aperçus. On pouvait douter encore de la nature de ce

point qui se dessinait sur les nuages au-dessus d'un nid d'aigle et grossissait incessamment, que déjà, au niveau du précipice, se développaient deux ailes, un mouton était jeté dans le nid, et l'oiseau royal s'éloignait avec la majesté d'un navire dont la brise enfle la voilure.

Christopher North, que je citais tout à l'heure, n'est pas un ornithologiste infaillible : en parlant de l'éclosion des jeunes aiglons, il semble croire qu'un nid en contient communément plusieurs, tandis qu'il y en a rarement plus d'un, alors même que trois œufs ont été pondus, et c'est assez, si on se rappelle ce que nous disions de la difficulté qu'éprouvent le père et la mère à en nourrir un.

L'escarpement inaccessible des lieux où l'aigle place son aire, la hauteur de son vol, la puissance de sa vision, sa prudence qui le tient loin des habitations humaines, voilà qui explique comment il est si rare qu'un chasseur ait la bonne fortune d'en atteindre plus d'un en sa vie. Joseph Solacher, le Bavarois, en a tué trois, et le hasard seul lui procura le troisième : mais le grand tueur d'aigles de ce siècle est le comte Max d'Arco, qui en a tué dix, dont quatre dans le voisinage de leur nid, et les autres qu'il avait attendus à l'affût, en exposant un chevreau ou un chamois pour les attirer, car, quoique l'aigle ne mange pas de charogne, il accepte très-bien un animal fraîchement tué [1].

L'exploit le plus hardi de ce noble chasseur mérite d'être raconté par lui-même. Je vais donc extraire de son Journal, qu'il a bien voulu me communiquer, le récit de son expédition pour ravir un aiglon à son nid.

II

13 *juin* 1830. — Arrivé à Rohrmoos dans Allgau, domaine appartenant au prince Frédéric Waldburg-Wolfegg-Waldsee, à trente milles du lac de Constance. Il était sept heures du matin. Immédiatement je tins une conférence avec l'intendant, qui est

[1] Tout ce qui précède se rapporte spécialement à l'aigle doré, *aquila chrysaëtos*, de Buffon. Voir, dans la *Revue Britannique* des années précédentes, les beaux chapitres d'Audubon sur l'aigle d'Amérique.

né dans le pays et qui le connaît bien, pour combiner les meilleurs moyens d'aller enlever un jeune aiglon au nid de Rothen-Wand. Je mis fin au débat en partant avec lui afin de faire une connaissance et de tout décider sur les lieux. Ce qu'on appelle le *Wand* est un rocher à pic qui peut avoir quatre ou cinq cents pieds de haut et qui, au-dessus de l'enfoncement où le nid est établi, se projette de vingt pieds au moins. La façade de ce rocher peut avoir six cents pieds d'étendue. Environ à la moitié de ce précipice est un sentier de trois ou quatre pieds de large, par lequel passe et repasse le chamois, et où peut atteindre un montagnard habitué à gravir les escarpements; s'approcher du nid d'aigle au delà de ce sentier est impossible à l'homme. En dessous prend racine un seul petit sapin, et au-dessus un if rouge assez touffu, dont je résolus de profiter pour m'y cacher et tirer de là sur le père et la mère de l'aiglon avant de chercher à gravir jusqu'au nid. L'intendant, nommé Weber, m'aida à faire avec des branchages d'arbres verts une espèce de hutte ou de berceau sous lequel je pouvais me tenir à l'affût.

14 *juin.* — Je suis resté caché sous mon abri de branchages depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir. Une pluie battante n'a pas contribué à me rendre cette attente de quatorze heures très-agréable : à trois heures de l'après-midi est venue la mère aigle, et, au moment où elle descendait vers le nid, je l'ai tirée. Elle a été mortellement atteinte, mais la manière dont elle est tombée m'a convaincu de plus en plus qu'il faut une bonne charge pour tuer ces oiseaux. En me rappelant combien l'aigle m'avait paru petite au moment où j'avais déchargé mon arme, je vis que je m'étais trompé sur la distance et que j'aurais dû attendre encore avant de faire feu, pour que l'oiseau reçût efficacement ma balle de fusil. Je ne pouvais regarder au-dessous de moi, et je restai encore trois heures, dans l'espoir que l'aigle père viendrait à son tour; car je sais par expérience que, quoique ces oiseaux n'aient pas une heure fixe pour porter la nourriture à leur petit, ils préfèrent revenir le matin de bonne heure ou dans l'après-midi, plutôt que trop tard dans la soirée. A six heures, la pluie tombant toujours à torrents, je redescendis, afin de trouver la mère aigle, mais je fus

obligé d'y renoncer à cause de la quantité de fragments de pierres, de trous et de buissons qui encombraient le lieu où je devais supposer qu'elle était tombée. Etait-elle morte? n'était-elle que blessée? Dans ce dernier cas, elle avait pu s'éloigner encore en tirant de l'aile, et il serait trop tard le lendemain matin pour la trouver. Je me reprochais de ne pas avoir chargé mon arme avec une balle de carabine. Bref, pendant une moitié de la nuit, je fus torturé par toutes les réflexions que rumine un chasseur qui n'est pas sûr de son coup, et quand je parvins à m'endormir, je fis plus d'un mauvais rêve.

15 *juin.* — Il a plu toute la nuit, il pleuvait encore ce matin. Ce n'est qu'à huit heures que je suis allé avec Weber et ses hommes au Rothen-Wand, qui est situé à une bonne heure de Rhormoos, pour y chercher mon aigle mère. Heureusement, au bout de quinze minutes, je l'ai trouvée, cette fois, dans un creux de rocher, exactement là où je l'avais vainement cherchée la veille. Impossible de dire si elle y était tombée morte ou si elle s'y était traînée pour y mourir. Enchanté, mais trempé jusqu'aux os, je suis retourné à Rhormoos, car, un épais brouillard succédant à la pluie, il n'y avait pas moyen de rien faire ce jour-là. Je me suis donné la distraction de sécher mon aiglesse et de la préparer, voulant l'expédier le lendemain à Munich pour y être empaillée. Le ciel s'étant un peu éclairci sur le soir, je suis allé faire une promenade dans la vallée, où j'ai vu l'aigle mâle planer dans l'air. Avec quelle impatience j'attends le lendemain!

16 *juin.* — A quatre heures du matin, ciel magnifique. Au moment où je partais pour mon poste, l'aigle parcourait l'horizon; il ne se dirigea pas cependant vers son nid et disparut au bout de deux heures. Je me rendis au Rothen-Wand; mais je n'étais pas encore installé dans mon embuscade, qu'il reparut, me découvrit, et fit mine de fondre sur moi avec la rapidité d'un éclair, s'arrêtant court à la distance respectueuse de quatre-vingts toises, comme s'il savait qu'il ne pourrait être visé qu'à celle de soixante, et se détournant à droite par un essor oblique. Cette manœuvre a été répétée plusieurs fois pendant deux heures, jusqu'à ce que l'aigle partît pour ne plus revenir ce jour-là. Je ne l'attendis pas moins dans ma cachette sans

trop d'espoir, et ne rentrai au château qu'à la nuit. Weber me dit que le même aigle avait été manqué par lui trois fois l'année dernière, ce qui le rendait très-défiant. Notre rencontre de ce jour, pensai-je, n'est pas faite pour le rassurer, sans parler de la perte de sa compagne.

17 *juin.* — C'est aujourd'hui dimanche : je suis allé à la messe de Tiefenbach avec l'intendant, et par conséquent je n'ai pu m'occuper de mon aigle qu'après midi. En revenant de l'église, nous l'avons aperçu qui planait sur nos têtes. En dépit de la pluie, j'ai grimpé à mon poste et j'y suis demeuré jusqu'au soir. L'aigle n'a fait qu'une apparition tardive, lorsque je rentrais au château, et il n'est pas descendu à son nid.

18 *juin.* — Pluie et brouillard si denses, qu'il était impossible de rien voir. Dans l'après-midi, le ciel s'étant un peu débrouillé, je me suis rendu à mon poste. L'aigle est venu à cinq heures, a tournoyé quelques instants, et puis s'en est allé sans revenir ; de sorte que j'ai commencé à craindre qu'il ne me fallût une triple dose de patience, de ruse et de bonheur pour l'obtenir, si même je devais réussir à le tuer.

19 *juin.* — Le ciel étant d'un bleu superbe, j'étais déjà à mon poste à deux heures du matin. Le froid était si piquant, que j'étais presque gelé à six heures ; et je perdais courage à huit, quand l'arrivée de l'aigle m'a réchauffé un peu. Il a tournoyé quelque temps et puis s'est perché sur l'extrême sommet du précipice. De cette distance, qui était bien de deux cents toises, il n'a cessé de fixer ses regards sur ma cachette, d'où, armé de mon télescope, j'épiais moi-même tous les mouvements de sa tête, de son cou et de ses yeux, observation on ne peut plus intéressante, qui m'a prouvé que j'étais bien caché, mais que le moindre mouvement de ma part me trahirait assurément. Enfin, après deux heures de cette observation mutuelle, l'aigle a déployé ses vastes ailes, et un rapide essor l'a dérobé hors de ma vue. « Ou je suis découvert, me dis-je, et alors l'aigle ne retournera pas aujourd'hui ; ou il n'a pu me voir à travers le petit trou qui ne laisse passer que la pointe de mon télescope, et alors il reviendra pour porter la pâture à l'aiglon. » Au bout d'une heure de patience encore, un fort bruissement d'ailes m'a révélé enfin le retour de l'oiseau ; mais j'avais à peine pu re-

garder, que déjà, avec une dextérité égale à sa ruse, il avait jeté à l'aiglon un jeune chamois. C'était comme un aérolithe qui, tombé perpendiculairement à travers l'atmosphère, se serait soudain transformé en oiseau. Stupéfait de surprise, je n'avais pas même eu l'idée de tirer. Un peu après cinq heures, j'entendis le même bruit d'ailes, une proie fut encore jetée dans le nid, et je remarquai seulement que l'aigle s'étant un peu plus rapproché cette fois, l'espace plus étroit avait exigé un double battement d'ailes avant qu'il pût reprendre son essor. « S'il en est encore ainsi demain, me dis-je, quelque court que soit cet instant, il me suffira pour lâcher la détente de mon fusil. »

20 *juin*. — A une heure et demie, j'étais embusqué. A quatre heures, l'aigle est revenu : il se perche comme la veille et pendant une heure il recommence son observation ; puis il s'envole. « Allons, dis-je, il se croit en sûreté, il va chercher une proie et il sera bientôt de retour ; alerte ! » Mais cinq heures se passent, et, à bout de forces, après des veilles si continuelles, après une attente si prolongée, je sens que je vais m'endormir. Dans ma lutte contre le sommeil, l'excitation l'emporte cependant, et à huit heures et demie j'avais heureusement le doigt sur la détente de mon fusil quand le bruissement d'ailes me donna le signal. Je fis feu sans voir encore... J'avais bien visé : au lieu de s'envoler comme les jours précédents, l'aigle roula vers la terre. Pendant les loisirs de mon affût, j'avais gravé mon nom et le millésime de l'année sur le tronc de l'if, — inscription adressée à ceux qui un jour viendraient au même lieu se mettre en embuscade pour un autre aigle.

Après être descendu tout glorieux et avoir relevé les dépouilles opimes de mon triomphe, je rentrai à Rohrmoos pour tout disposer à cette fin de m'emparer du jeune aiglon. A peine si je me donnai le temps de manger. Ayant réuni dix bûcherons, je grimpai sans retard au Rothen-Wand avec Weber et le jeune garde-forêt Vogler, qui, étant le plus fort et le plus hardi de ses compagnons, offrit de se faire attacher à une corde fixée à l'extrême crête du rocher pour être hissé ensuite le long de cette corde jusqu'à la hauteur nécessaire, et alors, au moyen d'une perche à croc, s'amarrer lui-même à l'entrée de l'enfoncement où était le nid. Mais le brave Vogler était à peine à

trente pieds de haut, qu'il reconnut que sa perche était trop courte de dix pieds, et, la corde se mettant à tourner, il éprouva un vertige : « *Lant mi ra! I verlier da verstand! I wer ganz tormle!* — Descendez-moi, descendez-moi ; je perds la tête ; je suis étourdi, » nous cria-t-il.

Weber et moi nous reconnûmes que nous devions avoir recours à un autre expédient, et que nous ne parviendrions au nid d'aigle qu'avec une échelle de cent pieds. Après huit heures perdues dans un essai infructueux, il fallut rentrer à Rohrmoos. Pendant la nuit je fis réparer deux vieilles échelles et j'en fis établir une troisième toute neuve.

21 *juin.* — Ce matin j'ai fait porter les échelles et les outils nécessaires par quatorze bûcherons. Weber, l'intendant, est monté au faîte du précipice avec dix hommes, et, après leur avoir montré comment ils devaient diriger le mouvement des cordes, il est venu me rejoindre au sentier des chamois, sous le nid d'aigle, avec les deux jeunes forestiers Baader et Vogler. A cet endroit il ne pouvait y avoir aucune communication directe entre nous et les bûcherons restés sur le faîte du rocher, à cause de la saillie projetée à vingt-cinq pieds sur nos têtes. Ne pouvant ni nous voir ni nous entendre, nous dûmes établir une sorte de télégraphe vivant — un homme posté sur notre droite — pour transmettre distinctement nos signes ou nos paroles. Une instruction mal rendue ou mal comprise, relativement aux échelles, était une question de vie ou de mort.

Ce ne fut pas chose facile d'attacher les trois échelles ensemble et de les élever avec la corde. Les six hommes autour de moi doutaient que cela fût possible. Nous y parvînmes toutefois après plusieurs heures de travail.

Voilà donc nos trois échelles n'en faisant plus qu'une de cent dix pieds ; voilà cette triple échelle debout perpendiculairement, grâce à la corde d'en haut nouée au dernier échelon. Il fallait maintenant l'enlever du sol jusqu'à ce que l'extrémité fût de niveau avec le rebord du rocher où croissait le jeune sapin, et ramener cette extrémité inférieure, au moyen de la perche à croc, contre ledit rebord pour l'y planter solidement. Nous y parvînmes ; mais la partie supérieure s'écartait encore beaucoup trop du rocher par l'effet de son propre poids, et ce fut une nou-

velle difficulté de la faire incliner vers le nid d'aigle. Une seconde corde, avec un croc au bout, nous servit à cette opération. Weber dut alors grimper sur la crête du précipice, et, à un signal convenu, lâcher la corde de vingt pieds environ pour faire tomber l'échelle contre le nid, — autre opération qui réussit encore, sauf ce grave inconvénient, que l'échelle, se trouvant trop courte de quelques pieds, ne s'appuyait nulle part contre le roc, et, à cause de sa longueur, dessinait une courbe peu agréable à voir. L'échelle la plus basse, longue de trente-huit pieds, la plus fragile des trois, formait un angle de cinquante degrés; celle du milieu, longue de trente-six pieds, qui avait été construite la nuit et la plus solide, était parfaitement perpendiculaire; la troisième, longue de trente-quatre pieds, formait un angle comme la première, mais dans la direction contraire, c'est-à-dire en arrière. Il restait enfin un vide de deux pieds entre le nid et le faîte de la triple échelle, qui ne posait que contre les branches entrelacées dont le nid était construit.

Il n'y avait pas là de quoi tenter un homme prudent. « Voyons, dis-je cependant aux gardes-forêts et aux quatre bûcherons, voilà l'échelle en place; qui de vous aura le courage de monter? — Impossible, me répondit l'un; avant d'être au bout de l'échelle on tomberait à la renverse deux fois pour une. —L'échelle, n'étant pas fixée par le haut, reprit un second, vacillera à droite ou à gauche. » Bref, tous déclarèrent que pour un riche domaine ou un million ils ne risqueraient pas l'aventure. « Eh bien ! dis-je alors, puisque vous boudez tous, il faut bien que je grimpe là-haut moi-même : je ne veux pas laisser mourir de faim ce pauvre aiglon, après avoir tué son père et sa mère. Je vais aller le chercher, arrive que pourra ! »

Mes jeunes braves se regardèrent les uns les autres un peu confus; mais on devinait aussi à leur air qu'ils se disaient à eux-mêmes : « Il n'y montera pas plus que nous. »

Je donnai alors mes instructions en cas d'accident : « Surtout, dis-je avec énergie, je vous recommande de ne pas prononcer un mot, tant que je serai sur l'échelle; si même vous me voyez, avec ou sans l'échelle, balancé à droite ou à gauche et suspendu au bout de la corde, gardez-vous bien de crier aux hommes de là-haut et attendez que je vous crie moi-même ce

que vous devez faire. » Pour surcroît de précaution, je me laissai attacher autour du corps une seconde corde que tenaient les hommes placés sur la crête du précipice; mais mon attache ne fit que me gêner, car si l'échelle s'était brisée, ou si j'avais lâché l'échelle, cette seconde corde était trop usée pour ne pas se rompre par l'effet d'une brusque secousse.

Au moment où je mettais le pied sur l'échelle, un bruit effrayant éclata dans l'air : c'était un fragment de rocher qui se détachait de la masse, ébranlé probablement par les coups de pioche et de marteau qu'il avait fallu donner pour assujettir la corde au moyen de laquelle on avait mis notre triple échelle debout. Ce bloc énorme roula jusqu'à nous et faillit nous écraser. J'en eus le frisson malgré moi; mais n'ayant pas même été effleuré : « Mon heure n'est pas encore venue », me dis-je, et je commençai mon ascension.

Je fus enchanté quand j'eus franchi la première échelle, la plus mince des trois, et à laquelle le poids de mon corps faisait décrire une courbe peu rassurante; mais lorsque, parvenu sur l'échelle perpendiculaire, je pus mieux juger la position de la troisième, je ne nierai pas que, pensant à ma femme et à mes treize enfants, je crus devoir recommander mon âme à Dieu. Confiant toutefois dans les muscles de mes bras, je persistai, sans me dissimuler que j'entreprenais une prouesse qui réclamait aussi toute la dextérité d'un acrobate.

Me voici arrivé à l'extrémité de la troisième échelle appuyée contre les branchages du nid... Je n'ai plus que dix à douze échelons au-dessus de moi. C'est là que je fais la découverte que le nid, au lieu d'avoir deux pieds de hauteur, comme il nous avait paru d'en bas, en avait près de huit, se composant de matériaux accumulés depuis des années par les aigles. L'échelle se trouvait, par conséquent, trop courte de sept à huit pieds. Comment me hisser jusqu'à l'entrée du nid?

Je me demandai si je ne ferais pas mieux de rétrograder; mais l'espoir de regarder au moins dans le nid l'emporta.

Je gravis les échelons supérieurs en passant les mains à travers les branchages et en faisant effort avec mes pieds pour rapprocher de plus en plus l'échelle; — arrivé au dernier échelon, je dus confier tout le poids de mon corps aux branchages super-

posés, dont heureusement quelques-uns se trouvèrent assez forts pour que je pusse m'y cramponner fermement et remplacer, tant bien que mal, les huit échelons qu'il aurait fallu surajouter à l'échelle pour qu'elle me conduisît au niveau du nid. Ce fut ainsi que je réussis à dépasser ce niveau de toute la hauteur de ma tête ; mais là, ma vue et mon odorat furent cruellement éprouvés par une charogne en putréfaction. A mon grand désespoir, je reconnus aussi que l'aiglon était hors de la portée de mon bras, dans l'enfoncement de son nid, ou plutôt de son charnier, car il y avait encore entre lui et moi une demi-douzaine d'autres charognes, — un chamois, un coq des bois, deux ou trois lièvres, une belette, — à demi dévorées et dont les vers se disputaient les débris.

Je n'en saluai pas moins de la main ce jeune ogre emplumé,— l'héritier légitime du roi des airs; — il se montra fort peu sensible à cet acte de déférence, et — comme je n'avais pas supposé qu'il daignerait venir à moi pour répondre à mon geste respectueux, afin de l'attirer, je m'armai d'une des branches de son propre nid dont je me servis pour le harceler. Ce jeu ne fut nullement de son goût : ses serres saisirent avec fureur le bâton provocateur que je tenais de la main gauche et que je retirai vivement. Comme l'aiglon ne le lâcha pas, je pus prendre l'aiglon lui-même de la main droite. Si, dans ce moment, j'avais perdu mon équilibre ; si mes pieds avaient abandonné le dernier échelon, mon unique point d'appui, j'étais précipité dans l'abîme avec l'aiglon, ou je restais moi-même le prisonnier de mon captif. J'avais entre les dents une courroie que j'y avais mise avant de commencer mon ascension, prévoyant bien que, lorsque j'en aurais besoin, il me serait difficile de la prendre dans la poche. Ce fut déjà par un vrai tour d'adresse que je fis usage de trois doigts seulement de ma main gauche pour utiliser cette courroie, en la nouant d'un bout autour des pattes de l'aiglon renversé sur le dos par un coup de ma main droite. J'attachai l'autre bout de la courroie à un bouton de ma veste, et je me mis en mesure d'opérer ma retraite victorieuse. Il était temps : je sentais une crampe qui roidissait toutes mes articulations ; mes deux mains étaient horriblement déchirées par les branchages épineux et les serres de l'aiglon.

Ce ne fut pas une petite affaire que de retrouver les trous que j'avais pratiqués successivement à tâtons, sans y voir, contre le nid pour m'élever jusqu'à l'entrée. Quand j'eus regagné l'échelle, je la sentis s'écarter du plan incliné, comme si elle m'entraînait à la renverse. Toute ma présence d'esprit me fut encore bien nécessaire pour redescendre d'échelon en échelon jusqu'au sol, où m'attendaient les gardes forestiers et les bûcherons, qui n'avaient pas cessé un seul moment de craindre une catastrophe, mon propre péril leur donnant à eux-mêmes des accès de vertige. Tant qu'avait duré mon ascension, j'étais baigné d'une sueur qui, littéralement, ruisselait jusque dans mes souliers. Après que j'eus posé le pied par terre, j'éprouvai dans mes membres un tremblement général ; mais enfin j'étais descendu sain et sauf avec l'aiglon. Forestiers et bûcherons me saluèrent d'un long hourra de félicitation, répété par l'écho des montagnes environnantes. Quand ceux qui étaient restés sur la crête du précipice vinrent nous rejoindre et virent les échelles, ils n'en pouvaient croire leurs yeux : — ils s'écriaient que c'était un miracle.

Ce n'était pas un miracle, mais je pense moi-même que jamais aiglon n'a été déniché de cette manière, et je dois avouer, comme je suis le seul qui puisse pertinemment juger de la difficulté et du danger, que rien au monde ne pourrait me décider à renouveler l'entreprise. Un pareil exploit, — il m'est bien permis de le dire, en vérité, sans qu'on m'accuse de manquer à la modestie, — un pareil exploit peut se classer parmi les choses extraordinaires qui réussissent rarement une première fois, jamais une seconde. Si j'avais su ce qu'il en était réellement, j'aurais été le dernier à m'y exposer. Cependant, une fois lancé, non-seulement vous vous fiez de plus en plus à vous-même, mais encore le danger double votre force et votre adresse. Enfin, on est toujours plus ou moins fataliste dans un sens plus ou moins religieux : l'idée qu'un moineau ne tombe pas à terre sans que Dieu le sache et le permette a souvent fait accomplir ce qui semblait d'abord impossible.

A six heures, toute l'expédition était de retour à Rohrmoos, l'aiglon porté en triomphe à l'avant-garde. On ne se coucha que tard ce jour-là ; on ne se lassait pas de parler de tout ce que je

viens de raconter. Ce texte d'entretien n'aurait pas suffi à nous exalter, après treize heures d'un jeûne absolu ; aussi le souper fut un banquet de fête, et les libations abondantes contribuèrent à la joie générale. Le lendemain matin, j'emportai l'aiglon à Munich, où pendant une quinzaine de jours il reçut de nombreuses visites. Il est aujourd'hui au château de Konigs, jouissant d'une parfaite santé, logé vis-à-vis de son camarade, celui qu'il y a deux ans j'avais encore déniché moi-même sur l'Untersberg, en me faisant descendre jusqu'au nid par une corde. Qui voudra venir les voir sera bien reçu.

III

Ce n'était point la première fois que le comte d'Arco avait rendu vaines toutes les précautions prises par l'aigle pour protéger son aire contre l'invasion de l'homme, en le construisant dans un lieu inaccessible.

Quelques années avant la précédente aventure, il avait enlevé un aiglon dans des circonstances aussi difficiles et avec non moins d'audace. Le théâtre de cet autre exploit avait été le Guhr-Wand près de Berchtesgaden, précipice perpendiculaire de huit cents pieds environ de profondeur. Ceux qui fréquentent les montagnes savent que ces rochers-là offrent quelquefois une saillie ou rebord assez large pour qu'un sapin y implante sa racine, mais pas assez pour qu'un homme s'y maintienne longtemps debout, si par quelque expédient il parvient à y poser le pied. Le nid du Guhr-Wand était d'un accès si difficile, que le comte et deux forestiers passèrent huit jours à l'inspecter avant d'imaginer un plan qui offrît quelque chance de succès à celui qui voudrait aller y dérober l'aiglon. Ils découvrirent enfin, autant que pouvait le leur permettre la crête supérieure du précipice, qu'il existait, à vingt mètres de ladite crête, une de ces saillies dont je parlais tout à l'heure, et que, dans une fissure au-dessous, croissait un sapin. Ayant fixé au sommet du précipice une corde qui avait des nœuds de distance en distance, le comte se laissa descendre, tantôt suspendu en l'air, tantôt trouvant un point d'appui pour un de ses pieds, jusqu'à l'endroit où il pût les poser tous les deux et se tenir debout quel-

ques moments. Mais le nid était plus bas encore, et le comte vit que, pour s'en approcher, il lui fallait descendre le long du sapin, dont les plus hautes branches seules ombrageaient le rebord où il s'était arrêté. Il remonta donc et revint le lendemain avec une hache dont il se servit pour élaguer le sapin. De branche en branche il descendit à la fissure où l'arbre plongeait sa racine. Il s'était trompé sur la distance de la seconde saillie du rocher à la fissure, et là il vit qu'une autre corde lui était nécessaire pour parvenir au nid, dont il n'avait pu d'en bas exactement déterminer la position. C'est encore ce que comprendront sans peine ceux qui ont expérimenté les escarpements des rochers et des montagnes, où souvent ce n'est qu'après avoir franchi un défilé qu'on connaît bien tous les obstacles qui s'opposent à votre passage et tous les détours qui peuvent le faciliter. Une pierre d'abord inaperçue, une grosse racine, un buisson, un accident de terrain quelconque, vous force de rétrograder, et quelquefois aussi vous offre un moyen inespéré d'aller plus avant. Le comte donc fut encore obligé de remettre au lendemain la suite de son expédition, pour revenir avec la corde nécessaire, qu'il attacha au tronc du sapin et le long de laquelle il glissa jusqu'à l'entrée du nid. Mais là encore il s'arrêta, après s'être contenté de s'assurer que l'aiglon était d'âge à être pris et élevé en captivité. Quant à lui, ce n'était pas assez de s'emparer de l'enfant, il avait résolu de tirer sur le père et sur la mère. Pendant dix-huit jours, il eut la persévérance de les guetter depuis trois heures du matin jusqu'à la nuit. Lorsqu'un des deux eut été frappé de sa balle, le second, de plus en plus effarouché, resta deux fois vingt-quatre heures sans reparaître, et le comte craignit, soit que l'aiglon fût devenu assez fort pour déserter le nid, soit qu'il souffrît trop de la faim. Il lui rendit donc une seconde visite et lui porta un chat, dont l'oiseau fit son déjeuner ; puis, de peur qu'il ne lui échappât, il lui passa à une jambe un bout de courroie et il fixa l'autre bout à un gros clou apporté à cet effet. Il ne revint qu'après avoir tué le second aigle. L'aiglon était déjà capable d'une vive résistance. Il n'en fut pas moins emporté malgré ses coups de serre et ses aigres cris, pareils au sifflet d'une locomotive. Même avec les deux jambes garrottées, il luttait encore si violemment, qu'il

était impossible de le porter à la main plus de deux ou trois minutes.

Un chasseur a rarement la chance du comte Max d'Arco, qui peut vraiment être fier d'avoir tué dix aigles et enlevé deux aiglons vivants. Rarement aussi rencontre-t-on un sportsman doué, comme le comte, d'une force musculaire, d'une adresse, d'une intrépidité et d'une persévérance qui rappellent les héros de l'âge poétique.

CHARLES BONER[1]. (*Forest Creatures.*)

[1] M. Charles Boner s'est fait connaître dans la littérature cynégétique par un intéressant volume sur la chasse au chamois. Son second ouvrage traite plus particulièrement du cerf, du sanglier, du daim, du coq de bruyère et du coq des bois. Nous donnerons au moins un autre extrait des écrits de ce chasseur naturaliste.

ROMAN.

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

PAR L'AUTEUR

DE LA FAMILLE CAXTON, ETC.

CHAPITRE IV [1].

J'étais arrivé à cet âge où un ambitieux, satisfait de son succès dans le monde, commence à sentir un besoin naturel d'affection et le vide d'un foyer solitaire. Je résolus de me marier, et je cherchai une femme. Jamais jusque-là je n'avais laissé à l'amour la plus petite place dans ma vie. A dire vrai, même dans ma première jeunesse, je n'avais eu qu'un superbe dédain pour cette passion : elle n'était à mes yeux qu'une faiblesse qu'engendre l'oisiveté et qu'entretient une imagination malade.

Ce que je demandais à une femme, c'était d'être pour moi une compagne raisonnable, une amie affectionnée et digne de confiance. Mes idées matrimoniales étaient aussi sensées et aussi peu romanesques que possible. Elles n'avaient non plus rien d'intéressé. Je ne tenais nullement à la fortune ni à une brillante alliance. Comme j'avais concentré toute mon ambition dans ma profession, je n'avais besoin, pour atteindre le but que je me proposais, ni d'une riche dot, ni d'une parenté titrée. Sans être indifférent à la beauté, je n'en étais

[1] Voir la livraison de novembre.

pas non plus l'esclave. Enfin, il ne me fallait pas une femme qui possédât toutes les perfections qui font une institutrice accomplie.

Du moment que je fus décidé à prendre une compagne, je m'imaginais qu'il me serait facile de faire un choix que ma raison approuverait. Mais des jours, des semaines s'étaient déjà écoulés, et, bien qu'il y eût dans le cercle de mes relations un certain nombre de jeunes personnes possédant plus de qualités que je n'en demandais, et disposées (j'avais du moins tout lieu de le croire), à accueillir les avances que je pourrais faire, cependant je n'avais pu encore prendre sur moi d'échanger ma solitude contre la société à vie de l'une d'entre elles.

Un soir, je retournais chez moi, venant de visiter une pauvre femme à laquelle je donnais gratuitement mes soins, et qui, bien certainement, était celui de tous mes malades qui me préoccupait le plus. — Sa maladie, en effet, était très-grave, si grave même, qu'à l'hôpital on avait considéré le cas comme désespéré, et que cette malheureuse était revenue chez elle pour pouvoir y mourir. J'espérais néanmoins la sauver, et de fait son état s'améliorait tous les jours. — Un soir, dis-je, c'était le 15 mai, je m'aperçus tout à coup que j'étais devant la maison qu'avait habitée le docteur Lloyd. Depuis sa mort, cette maison était restée inoccupée : d'un côté, parce qu'on en trouvait le loyer trop élevé, et de l'autre, à cause de sa situation sur le Mont sacré ; l'orgueil ou une espèce de fausse honte en écartait les riches marchands de la ville basse. La grille du jardin était toute grande ouverte, absolument comme la nuit d'hiver où j'en avais franchi le seuil pour être introduit dans la chambre mortuaire. Le souvenir de cette triste scène se présenta vivement à mon esprit; il me sembla entendre de nouveau les étranges menaces de l'agonisant. Je ne sais quelle impulsion secrète, dont je ne me rendais pas compte, pas plus que je ne le fais maintenant, — car d'ordinaire nous nous éloignons en pressant le pas des lieux qui nous rappellent de tristes souvenirs, et c'est le contraire qui m'arriva, — je ne sais, dis-je, quelle impulsion irrésistible me fit franchir cette grille, pénétrer dans une allée négligée, envahie par les mauvaises herbes; puis regarder, éclairée par les derniers rayons d'un joyeux

soleil de printemps, cette maison que je n'avais encore vue qu'aux pâles et tristes lueurs d'une lune d'hiver. En approchant de la façade en briques rouges partiellement recouverte d'un manteau de lierre, je reconnus immédiatement que les lieux n'étaient pas inoccupés. Je voyais, à travers les fenêtres qui étaient ouvertes, aller et venir dans l'intérieur; une énorme voiture chargée de meubles stationnait devant la porte, et, près de cette voiture, un domestique en livrée donnait des ordres aux hommes qui la déchargeaient. Evidemment une famille prenait possession des lieux. Je fus honteux de l'indiscrétion que je venais de commettre, et je rebroussai chemin. Mais j'avais à peine fait quelques pas, que, juste en face de moi, j'aperçus, sur le seuil de la porte par laquelle je venais d'entrer, M. Vigors, se dirigeant de mon côté avec une dame d'un certain âge. Je ne désirais nullement me rencontrer avec cette dame, que je supposais être la nouvelle locataire, à laquelle j'aurais été forcé de faire quelque sotte histoire pour m'excuser d'avoir pénétré chez elle, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu, dans la situation où je me trouvais, situation que mon orgueil me présentait comme souverainement ridicule et tout à fait indigne de moi, avoir à subir les méprisants regards de M. Vigors. Aussi je fus très-heureux de profiter d'un sentier ouvert à travers des massifs d'arbustes et à l'extrémité duquel une petite porte donnait sur une ruelle. Je pris immédiatement ce sentier, qui me permettait de m'éloigner sans être aperçu. J'étais arrivé à peu près à une égale distance de la maison et de la petite porte, lorsque les buissons qui bordaient le sentier de chaque côté, s'ouvrant tout à coup sur ma gauche, me découvrirent une pelouse circulaire; tout autour de cette pelouse, les ruines d'un ancien mur couvertes d'une luxuriante végétation de plantes et de fleurs sauvages; et, au milieu, une fontaine, ou plutôt une citerne surmontée d'une espèce de coupole gothique, reposant sur de légères colonnettes, que le temps avait aussi dégradées. Un magnifique saule pleureur ombrageait ces vestiges de l'ancienne abbaye. Un endroit si retiré, si mystérieux, qui se montrait si inopinément au milieu de ces massifs de verdure, était on ne peut plus romantique; il avait tout le charme d'une légende. Mais ce ne fut ni le mur en ruine, ni

la fontaine gothique qui charmèrent mes yeux et m'enchaînèrent à cette place.

Ce fut une figure humaine, assise seule au milieu des mélancoliques débris d'un autre temps.

Cette figure était si frêle, le visage était si jeune, que je me dis tout d'abord : « Quelle charmante enfant ! » Mais, après l'avoir regardée un instant, je reconnus, à son front pensif, à l'expression sérieuse de sa physionomie pleine de douceur, aux contours nettement accusés de sa taille élancée, que j'avais devant moi une jeune fille dans toute la dignité de sa beauté virginale.

Un livre était sur ses genoux, et à ses pieds une petite corbeille remplie de violettes et de fleurs cueillies sur les plantes attachées aux ruines. Derrière elle, le saule déployait sa voûte de feuillage, véritable cascade d'émeraudes, nappe ondoyante de verdure que les rayons du soleil couchant faisaient étinceler dans sa partie supérieure, mais qui devenait de plus en plus sombre à mesure qu'elle se rapprochait de la terre.

Elle ne s'aperçut pas de ma présence. Ses yeux fixés à l'horizon plongeaient au plus profond de la partie du ciel qui s'étendait par delà les ruines et la cime des arbres. On aurait dit qu'elle attendait l'apparition de quelque signe céleste qui lui était familier : peut-être celle de l'étoile du soir, qu'elle voulait être la première à saluer.

Les oiseaux, abandonnant leurs rameaux, venaient s'abattre sur le gazon autour d'elle. Ils avaient si peu de crainte, qu'un d'eux s'était posé au milieu des fleurs de sa corbeille. Mon âme était ravie, et pendant que je contemplais cette charmante créature, d'une beauté si touchante, si mélancolique, des sentiments entièrement nouveaux pour moi s'éveillaient dans mon âme. Elle me rappelait un célèbre poëme allemand dont l'héroïne est, selon les uns, la personnification du printemps, et, selon les autres, la poésie elle-même.

Un bruit de pas que j'entendis derrière moi et le son d'une voix que je reconnus pour être celle de M. Vigors brisèrent le charme magique qui me retenait enchaîné. Je m'éloignai rapidement, gagnai la petite porte, et, après avoir descendu quelques marches, je me retrouvai sur la voie publique.

Là, j'étais de nouveau au milieu des réalités de la vie : devant moi la perspective des maisons, des boutiques, les flèches aiguës des églises; quelques pas plus loin, les rues pleines de bruit et de tumulte; la foule enfin! C'est ainsi que le pays enchanté des rêves confine à notre terre, bien qu'il en soit à des distances incommensurables. Lorsque nous y pénétrons pour la première fois, conduits par l'Amour qui voltige à nos côtés, un horizon immense s'ouvre devant nous; mais cet horizon va toujours s'éloignant, s'éloignant, jusqu'au moment où, l'Amour nous ayant dit adieu avec un soupir ou en nous adressant un dernier sourire, il disparaît à nos yeux, et nous nous retrouvons sur la dure terre de la vie prosaïque.

CHAPITRE V.

Avant cette soirée, j'avais toujours regardé M. Vigors avec une suprême indifférence; — quelle importance il prenait maintenant à mes yeux! Cette dame avec laquelle je venais de le voir était sans doute la nouvelle locataire de la Maison de l'Abbé, et cette charmante créature qui avait fait une si profonde impression sur mon cœur y habitait aussi sans doute. Ces deux dames devaient être la mère et la fille. Ami de l'une, M. Vigors pouvait être le parent de toutes les deux ; il pouvait, par conséquent, me nuire dans leur esprit; il pouvait... Ici je me levai précipitamment, m'arrêtant tout court dans mes conjectures, car, devant moi, sur la table près de laquelle je m'étais assis, je venais d'apercevoir cette carte d'invitation :

Mrs. Poyntz sera chez elle mercredi 15 *mai.*
(*De bonne heure.*)

Mrs. Poyntz! Mme la colonelle Poyntz! la reine de la Colline. Je ne pouvais manquer d'avoir chez elle des renseignements sur les nouvelles venues, car il n'était pas probable qu'elles se fussent établies sans son approbation sur ses domaines.

Je ne pris que le temps de changer de vêtements, et, plein d'anxiété, je me dirigeai en toute hâte vers l'aristocratique éminence.

Je pouvais passer par la ruelle qui conduisait directement à la Maison de l'Abbé (car cette vieille maison, isolée au milieu de vastes jardins, n'était pas très-éloignée de la spacieuse plate-forme sur laquelle s'était groupée la société de la Colline), mais je préférai la chaussée, large voie parfaitement éclairée au gaz. Tous ses splendides magasins étaient encore ouverts, et la foule affairée commençait seulement, comme une marée qui s'écoule lentement, à refluer vers une place où venaient aboutir les quatre rues principales de la cité, et qui formait la limite extrême de la ville basse. Une arcade sombre et massive, appelée par le peuple la Porte du Moine, et qui donnait entrée dans le quartier de la Colline, se trouvait à un des angles de cette place. Dès que l'on avait traversé cette voûte, on s'apercevait que l'on était dans la vieille ville, la ville des anciens jours, avec ses rues étroites, mal pavées, et ses boutiques de pauvre apparence, au-dessus desquelles les étages supérieurs s'avançaient en saillie; mais en revanche, par-ci par-là, quelques maisons dont les façades étaient pittoresquement ornementées. Une montée courte, mais rapide, conduisait à l'église de l'ancienne abbaye, s'élevant majestueusement au milieu d'un vaste quadrilatère, autour duquel se trouvaient les habitations aristocratiques des aréopagites de la Colline. Pour le moment toutes ces maisons étaient plongées dans l'obscurité, à l'exception de celle de Mme la colonelle Poyntz, dont les fenêtres étaient éclairées, et qui se faisait remarquer entre toutes par son balcon couvert de fleurs et les deux murs de jardin qui la flanquaient de chaque côté.

Lorsque j'entrai au salon, j'entendis la maîtresse de la maison, disant de sa voix claire, nette, au timbre métallique :

« ..... Loué la Maison de l'Abbé! je vous raconterai cela. »

CHAPITRE VI.

Mrs. Poyntz était assise sur le canapé, ayant à sa droite la corpulente Mrs. Bruce, petite-fille d'un lord écossais, et à sa gauche la maigre silhouette de miss Brabazon, nièce d'un baronnet irlandais. Toute la société — quelques-uns assis, le plus grand nombre debout — était groupée autour de ces dames, à

l'exception toutefois de deux vieux gentlemen restés assis à une table de jeu avec le colonel Poyntz et attendant, pour commencer leur whist, un autre vieux gentleman, que la curiosité, ce terrible démon social, retenait, comme enchanté, dans le cercle formé autour de la maîtresse de la maison.

« ..... Loué la Maison de l'Abbé ! je vous raconterai cela... Ah ! docteur Fenwick, enchantée de vous voir. Savez-vous que la Maison de l'Abbé est enfin louée? Donc, miss Brabazon, vous me demandez par qui; je vais donc vous le dire, très-chère : c'est par une de mes amies intimes.

— Vraiment ! dit miss Brabazon, paraissant toute confuse. J'espère bien que je n'ai rien dit qui ait pu...?

— Me blesser. Pas le moins du monde. Vous disiez, je crois, que votre oncle, sir Phélim, avait eu un carrossier appelé Ashleigh ; que le nom d'Ashleigh était peu commun, quoique celui d'*Ashley* le fût davantage, et vous avez même insinué que cette Mrs. Ashleigh qui vient de se fixer sur la Colline pourrait bien être la veuve du carrossier. Il est certain que cela aurait été une chose horrible ! Mais, très-chère, vous pouvez vous tranquilliser. Il n'en est rien. La nouvelle venue est la veuve de Gilbert Ashleigh, de Kirby Hall.

— Gilbert Ashleigh ! dit un célibataire que ses parents avaient jadis destiné à l'Eglise, mais qui, comme le pauvre Goldsmith, ne s'était pas reconnu les qualités nécessaires, — véritable excès de modestie de sa part, car il resta toute sa vie une innocente créature — Gilbert Ashleigh ! J'étais à Oxford avec lui ; il était pensionnaire noble du collége de Christ-Church. Un brave garçon qui *piochait*...

— Comment ! piocher ! Ah oui ! étudier. Effectivement, il n'a fait que cela toute sa vie. Jeune encore, il épousa Anne Chaloner ; Anne et moi, nous avons été jeunes filles ensemble et nous nous sommes mariées la même année. Les Ashleigh s'étaient fixés à Kirby Hall, jolie résidence, bien qu'un peu triste. Poyntz et moi, nous y avons passé une fois les fêtes de Noël. La conversation d'Ashleigh était charmante, mais il causait très-peu. En revanche, Anne, qui ne savait dire que des lieux communs, parlait sans cesse. Cela se comprend, elle était si heureuse, la pauvre créature ! Ce fut la seule fois que Poyntz et

moi nous y passâmes les fêtes de Noël. Mais la vie est courte. Celle de Gilbert Ashleigh le fut en réalité beaucoup trop. Il mourut la cinquième année de son mariage, ne laissant qu'un enfant, une fille. Bien que je ne me sois jamais retrouvée à Kirby Hall pour les fêtes de Noël, cependant j'y suis allée souvent passer un jour. J'y faisais de mon mieux pour consoler cette bonne Anne. Cette pauvre chérie, elle n'était plus aussi causeuse. Elle ne vivait que pour son enfant, qui est devenue une belle fille de dix-huit ans : — des yeux, — ceux de son père, — d'un bleu foncé, les vrais yeux bleus, chose si rare ; — une douce créature, mais si délicate, — non pas que je croie qu'elle soit atteinte de la poitrine; mais enfin elle est si délicate, — avec cela d'un calme, d'un calme ; on dirait que, chez elle, la vie manque. Ma fille Jane l'adore. Jane a de la vie pour toutes les deux.

— Miss Ashleigh est-elle l'héritière de Kirby Hall ? demanda Mrs. Bruce, qui avait un fils à marier.

— Non; Kirby Hall a passé à Ashleigh-Summer, l'héritier mâle, un cousin, le plus heureux des cousins !... Mais Mrs. Ashleigh, ayant pris le domaine à bail, y a résidé jusqu'à présent. Elle le quitte, parce que son bail expire à l'époque où l'héritier atteindra sa majorité, ce qui doit arriver sous peu. Cependant, Lilian Ashleigh n'en aura pas moins une belle fortune ; — pour nous autres qui ne sommes que de pauvres nobles, elle est ce que l'on peut appeler une riche héritière. Y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez savoir ?

— Nous sommes parfaitement renseignés, dit la mince miss Brabazon, qui, d'habitude, était fort habile à tirer parti de sa mince personne pour s'insinuer dans les affaires de tout le monde. Mais qui a pu amener Mrs. Ashleigh ici ? »

Avec cette franchise toute militaire dont elle se servait pour mettre sa société en belle humeur, comme aussi pour la maintenir dans le respect, Mme la colonelle Poyntz répliqua :

« Beaucoup d'entre nous peuvent-ils dire pourquoi ils sont venus ici ? »

Pour toute réponse, un profond silence. Mrs. Poyntz reprit :

« Ainsi, personne ne répond, personne ne peut dire pourquoi nous sommes venus ici ? Eh bien, moi, je vais vous dire com-

ment il s'est fait que Mrs. Ashleigh y est venue. Notre voisin, M. Vigors, est un parent éloigné de feu M. Ashleigh et un de ses exécuteurs testamentaires. Il est de plus tuteur du jeune Summer. Il y a une dizaine de jours, M. Vigors vint chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis que j'avais cru devoir m'expliquer sur les rêveries du docteur Lloyd. Après s'être assis, justement à la place où vous êtes, docteur Fenwick, il me dit d'un ton de voix sépulcral et en étendant vers moi deux doigts, comme si j'étais une de ces... appelez-les comme vous voudrez, qui s'endorment quand il le leur commande : « Madame, vous connaissez « Mrs. Ashleigh ; vous correspondez avec elle. — Oui, mon- « sieur Vigors. Est-ce qu'il y a un crime à cela ? — Non, il n'y « a pas de crime, me répondit-il avec un grand sérieux. « Mrs. Ashleigh est une douce créature, et vous, vous êtes une « femme d'une intelligence toute virile. »

Un léger bruit de rire étouffé se fit entendre, mais il fut réprimé aussitôt par un regard de Mrs. Poyntz, un regard de surprise sévère.

« Qu'y a-t-il donc de si risible ? toutes les femmes, si elles le pouvaient, seraient hommes. Tant mieux pour moi, si j'ai une intelligence virile. Je remerciai de son très-aimable compliment M. Vigors, qui ajouta que Mrs. Ashleigh, bien qu'elle dût quitter sous peu Kirby Hall, n'avait cependant encore pu prendre sur elle de déterminer le lieu où elle irait se fixer ; que miss Ashleigh, étant d'un âge à voir un peu le monde, ne devait plus rester enterrée à la campagne ; que le bruit, le tumulte de Londres faisaient peur à cette jeune personne, d'un caractère doux, tranquille, timide, mais que la ville de L*** serait pour elle un séjour très-convenable ; qu'elle n'y serait pas isolée comme à la campagne et qu'elle y trouverait une société aussi distinguée que celle de la capitale, mais beaucoup moins dissipée ; qu'il serait heureux d'avoir là-dessus mon opinion ; qu'il avait d'abord hésité à faire cette démarche auprès de moi, parce qu'il pensait que j'avais été très-injuste à l'égard de son malheureux ami, le docteur Lloyd ; mais qu'il se trouvait maintenant dans un grand embarras ; qu'en qualité de tuteur du jeune Summer, il devait, dans quelques jours, mettre ce dernier en possession de Kirby Hall, et que cependant il ne pouvait em-

ployer la contrainte vis-à-vis de la veuve et de l'enfant de l'ami dont il déplorait tous les jours la perte ; qu'il était vraiment malheureux que Mrs. Ashleigh, qui avait eu cependant tout le temps nécessaire pour prendre son parti, ne se fût décidée à rien ; qu'en écrivant un mot à mon amie, je lui rendrais un véritable service ; que ce serait de ma part un acte de véritable bonté ; que la Maison de l'Abbé était vacante et que les magnifiques jardins de cette habitation empêcheraient ces dames de regretter la campagne ; qu'il y avait bien un autre parti, mais que... « Pas « un mot de plus ! m'écriai-je, mon amie Anne Ashleigh n'a pas « d'autre parti à prendre que de venir habiter la Maison de « l'Abbé. Ainsi c'est une affaire entendue. » Je me hâtai de congédier M. Vigors ; je commandai ma voiture, c'est-à-dire que je fis venir de chez M. Barker la berline avec ses deux meilleurs chevaux, et je partis immédiatement pour Kirby Hall, qui, bien qu'il ne soit pas situé dans le comté, n'est cependant éloigné que de vingt-cinq milles. J'y couchai la nuit même. Le lendemain, à neuf heures du matin, tout était terminé : j'avais obtenu le consentement de Mrs. Ashleigh, fait prévenir le propriétaire, réglé les conditions du bail, fait marché avec Forbes pour le déménagement des meubles, en lui recommandant bien d'enlever les lits les premiers. Celui d'Anne a été apporté hier et elle l'a suivi. J'ai vu mon amie ce matin. L'habitation lui plaît ainsi qu'à Lilian. Je les avais invitées à venir passer la soirée avec vous tous, mais Mrs. Ashleigh était fatiguée. Les derniers meubles sont arrivés aujourd'hui, et cette chère Anne, bien qu'elle manque de décision dans le caractère, n'est pas pour cela une femme inactive. Mais ce qui l'a fatiguée le plus, ce n'est pas d'avoir été forcée de s'ingénier pour trouver la place des meubles ; elle a eu toute l'après-dînée M. Vigors sur les bras et il a été, — comment dois-je dire ? — insupportable, assommant, — non, — charmant, plein d'attentions. Du reste, peu importe, car tous ces mots ont le même sens, dès qu'ils s'appliquent à M. Vigors. Et maintenant, lundi prochain, — car jusque-là nous devons laisser les Ashleigh tranquilles, — vous irez tous leur rendre visite. La Colline sait ce qu'elle se doit ; elle ne peut, pour l'accomplissement des devoirs qu'elle a à remplir vis-à-vis de celles qui sont venues chercher un abri dans son sein, s'en remettre

à M. Vigors, homme honorable sans doute, mais enfin qui n'est pas de notre société. La Colline, soit qu'elle protége, soit qu'elle opprime, n'agit jamais par procureur. Elle ne peut être une marraine indifférente pour ceux qui sont introduits dans le culte de sa famille. Elle doit avoir pour eux ou les sentiments d'une mère, ou ceux d'une marâtre. Lorsqu'elle a dit : Celui-ci ne peut être un de mes enfants, elle est une marâtre; mais pour tous ceux que j'ai mis dans ses bras, je suis fière de le dire, la Colline les a toujours reconnus comme de précieuses acquisitions et elle a eu pour eux les sentiments d'une mère. Maintenant, monsieur Sloman, allez à votre whist; Poyntz est impatient, bien qu'il ne le fasse pas voir. Miss Brabazon, chère amour, mettez-vous au piano, vous nous jouerez quelque chose de gai, mais de pas trop bruyant, je vous en prie. M. Léopold Smyke vous tournera les feuillets. Mrs Bruce, votre vingt et un vous attend ; vous avez quatre nouvelles recrues. Docteur Fenwick, vous êtes comme moi, vous ne jouez pas aux cartes, et la musique ne vous intéresse pas beaucoup. Asseyez-vous là, et, pendant que je tricoterai, vous me parlerez ou vous ne me parlerez pas, ce sera comme vous voudrez. »

Chacun obéit, et moi je vins m'asseoir à côté de Mrs. Poyntz. Ma chaise se trouvait dans l'embrasure d'une fenêtre que la chaleur de la soirée, chose assez peu ordinaire au mois de mai, avait permis de laisser ouverte. Ainsi, je me trouvais près de quelqu'un qui connaissait Lilian depuis son enfance ; je savais maintenant le nom que je devais donner à l'adorable créature qui déjà était maîtresse de toutes mes pensées. Que de choses cependant j'avais encore à apprendre ! J'aurais bien voulu interroger Mrs. Poyntz ; mais comment aborder ce sujet sans lui faire connaître le profond intérêt que j'y prenais? J'éprouvais le plus violent désir de lui parler, et je me sentais comme frappé de mutisme. C'est à peine si j'osais lever les yeux sur elle. J'étais entièrement sous l'impression de cette idée, dont la vérité avait été reconnue depuis longtemps par la société de la Colline, c'est que Mme la colonelle Poyntz était une femme vraiment supérieure, une puissante nature.

Et elle était là, assise près de moi, tricotant vivement, rapidement. C'était une femme de quarante ans environ, — le teint

d'une pâleur bronzée, — de noirs cheveux retombant en boucles épaisses tout autour de sa tête, car elle les portait courts par derrière; — les lèvres minces, dénotant, quand elle les tenait fermées, une résolution froide, implacable; mais ces lèvres perdaient toute leur rigidité quand elle parlait, et la bouche, pleine de finesse, prenait alors une expression de bonne humeur; — les yeux vifs, perçants; le regard ferme, intrépide, observateur. En réalité, le visage était beau; mais il aurait été mieux encore, s'il avait appartenu à un homme. Dans le profil, dont les lignes étaient nettement accusées, quelque chose d'aigu, d'effilé, ce qui, lorsque Mrs. Poyntz était calme, recueillie, lui donnait un certain air de sphinx. Forte, sans embonpoint; — de taille moyenne, mais avec un air, un maintien qui la faisaient paraître grande; — mains fines, nerveuses, et qui, bien qu'elles fussent d'une blancheur remarquable, ne laissaient apercevoir aucune veine, ce qui est le signe d'une vigoureuse santé.

Et elle était là, tricotant, tricotant; et moi, je regardais tantôt son visage calme et impassible, tantôt son ouvrage. J'avais comme une vague idée que je voyais passer silencieusement entre ses doigts agiles les fils mystérieux dont devait être tissue la trame de ma vie ou de mon amour. Et, en effet, dans tous les romans de notre vie intervient toujours celle des Parques, qui est la plus impitoyable, la Destinée sociale, froide, positive, tout ce qu'il y a de plus opposé au roman, mais pas plus que ne l'était cette reine terrestre de la Colline!

CHAPITRE VII.

J'ai donné une esquisse de la femme extérieure chez Mrs. Poyntz. La femme intérieure était, chez elle, un abîme plein de mystères, profond comme celui du sphinx, avec qui elle avait une ressemblance. Mais entre la femme extérieure et la femme intérieure il y en avait une troisième, — celle que tout le monde voit — celle-là toujours voilée et quelquefois masquée, — la femme de convention.

On m'a dit qu'à Londres le titre de Madame la colonelle n'était pas reconnu par le beau monde. S'il en est ainsi, le beau

monde de Londres a évidemment tort, car, dans le quartier aristocratique de L***, où l'on était aussi délicat appréciateur de ces sortes de choses que dans n'importe quelle capitale, personne ne faisait la moindre difficulté pour reconnaître que la souveraine de la Colline avait autant de droit à s'appeler Madame la colonelle que la reine d'Angleterre à être nommée « notre gracieuse dame. » Du reste, Mrs. Poyntz ne prenait jamais ce titre, pas plus que celui de gracieuse dame ne se voit sur les cartes qu'envoient le lord steward ou le lord chambellan, chargés de transmettre les invitations de Sa Majesté. En réalité, rien ne montrait que Mrs. Poyntz eût jusqu'à la superstition le respect des titres. Deux femmes de pairs, ses parentes d'assez près, venaient tous les ans passer un ou deux jours chez elle. Ces visites étaient tenues à grand honneur par la société de la Colline. Mrs. Poyntz ne semblait pas y voir un si grand honneur pour elle; elle n'en tirait aucune vanité; elle ne cherchait pas le moins du monde à faire étalage de ses illustres parentes, et, pour les recevoir, elle ne changeait en aucune manière sa manière de vivre habituelle. Chez elle, rien n'était donné à l'ostentation. Son revenu était plus élevé de quelques centaines de livres que celui d'aucun des habitants de la Colline : au lieu de se servir de cette supériorité de fortune pour étaler un luxe humiliant et exciter l'envie, elle faisait, en sage souveraine, tourner l'excédant de ses finances à l'avantage de ses sujets. Personne sur la Colline n'ayant d'équipage, elle n'avait pas voulu en avoir. Deux fois par semaine, elle recevait chez elle la société de la Colline et elle s'acquittait parfaitement de son rôle de maîtresse de maison. Elle faisait tout son possible pour que ses soirées eussent la réputation d'être infiniment agréables. Les rafraîchissements qu'elle avait l'habitude d'offrir n'étaient pas d'une autre nature que ceux que pouvaient donner les plus pauvres de ses vieilles demoiselles d'honneur : du thé, de la limonade, des gâteaux; mais c'était ce qu'il y avait de mieux en thé, en limonade, en gâteaux. Les appartements avaient un confortable qui n'appartenait qu'à eux. On voyait bien qu'ils avaient été disposés pour recevoir, mais pour recevoir simplement, d'une manière intime; les pièces bien chauffées, bien éclairées; le piano, les tables de jeu là où l'on

était le mieux pour faire de la musique ou pour jouer. Aux murs, quelques vieux portraits de famille et trois ou quatre tableaux qui passaient pour avoir une grande valeur, et qui en réalité étaient de fort belles peintures — deux Watteau, un Canaletti, un Weenix —; des siéges de toute espèce, en grand nombre, fort commodes et recouverts d'une perse de nuance très-gaie. Jusque dans sa toilette, Mrs. Poyntz visait à la simplicité. De toutes les dames mariées de la Colline, c'était celle qui portait le moins de bijoux, de dentelles et d'autres colifichets. J'ai toujours entendu dire, et cela aux personnes le plus en état de faire autorité en une aussi importante matière, que jamais elle n'avait porté un vêtement de l'année précédente. Elle adoptait la mode quand elle paraissait... seulement pour montrer qu'elle se tenait au courant. Mais si elle suivait la mode, c'était comme une dame suit sa suivante, c'est-à-dire sans cesser jamais de lui commander; elle en agissait fort librement avec elle et n'en prenait que ce qui pouvait lui convenir. En résumé, Mme la colonelle était parfois rude, brusque; il y avait toujours en elle quelque chose de masculin, mais jamais elle ne cessait d'être femme. En outre, comme elle n'était jamais affectée, jamais non plus elle n'était commune. On était forcé de reconnaître qu'elle était de tous points une femme du monde, et elle pouvait, sans compromettre sa dignité, se permettre des choses que l'on n'aurait jamais tolérées dans toute autre femme comme il faut. Ainsi, elle s'entendait parfaitement à contrefaire les gens, genre de talent qui sied généralement peu à une dame. Cependant elle le faisait avec un sérieux si tragique, ou avec une si royale bonne humeur, que chacun ne pouvait s'empêcher de dire : Cette chère colonelle, quel joli talent de société elle a! » De même que Mrs. Poyntz était une femme du monde accomplie, son mari, l'autre colonel de la maison, le colonel mâle, était un parfait gentleman : réservé, mais plutôt par une sorte de timidité que par un froid orgueil; détestant toute espèce de tracas et très-satisfait de paraître un zéro chez lui. Il est certain que madame la colonelle ne pouvait rien faire qui lui fût plus agréable que de lui donner ou de lui supprimer ses amis. Le colonel Poyntz avait servi dans sa jeunesse, mais il avait quitté la carrière militaire peu de temps après son ma-

riage. Il était le plus jeune frère d'un des principaux Squires du comté. La maison qu'il habitait, ainsi que quelques autres propriétés de valeur qu'il possédait soit à L***, soit dans les environs, lui venaient de l'héritage d'un de ses oncles. Il était considéré, et, bien qu'il ne se mêlât jamais des affaires de la ville basse, il y était très-populaire. Sa tenue était toujours irréprochable. Sa figure mince, encore toute juvénile, était ornée d'un toupet aussi tout juvénile. Il ne lisait que les journaux et l'almanach : aussi passait-il pour l'homme de L*** le plus expert dans la connaissance du temps. Il avait encore une autre prédilection scientifique, le whist. Mais, sous ce rapport, sa réputation d'habileté n'était pas aussi bien établie ; sans doute parce que les combinaisons qui sont nécessaires pour gagner la levée exigent une plus grande puissance intellectuelle que pour prédire les changements de temps au moyen du baromètre. Du reste, le colonel, plus âgé que sa femme, était, en dépit de sa mince et juvénile figure, un admirable aide de camp pour son général en chef, Mme la colonelle. Il aurait été impossible à cette dernière d'en trouver un plus obéissant, plus dévoué et surtout aussi fier du chef sous lequel il avait l'honneur de servir.

Ayant donné à Mme la colonelle Poyntz le titre de reine de la Colline, je tiens à ce que l'on ne se méprenne pas sur ce que j'ai voulu dire. Mrs. Poyntz n'était pas une reine constitutionnelle : sa souveraineté était absolue. Toutes les ordonnances qu'elle rendait avaient force de loi.

Pour avoir pu conquérir, puis conserver un pareil ascendant sur tous ceux qui l'entouraient, il fallait que Mrs. Poyntz fût une femme douée de qualités remarquables. Elle avait surtout un tact d'une sûreté extraordinaire, et ce tact ne l'abandonnait jamais, ni pendant ses élans de franchise, ni au milieu des écarts de sa brusquerie. Dans la manière dont elle en agissait avec quelqu'un, elle s'arrangeait toujours de façon à avoir l'opinion publique de son côté. Comme toutes les femmes investies du pouvoir suprême, elle n'avait qu'une connaissance très-superficielle des principes constitutifs des sociétés. Mais, par contre, elle possédait d'instinct une admirable connaissance de la nature humaine, et elle savait s'en servir très-habi-

lement pour satisfaire le besoin de domination, qui était sa passion dominante. Je ne doute pas que, si elle avait été transportée à Londres, elle ne fût parvenue bientôt à se faire accepter par le plus grand monde, bien que ce monde lui fût parfaitement étranger : une fois qu'elle y aurait eu pied, elle était de taille à y tenir tête même à une duchesse.

J'ai dit que Mrs. Poyntz n'était pas affectée : c'était là sans doute une des causes de l'empire qu'elle exerçait sur une société où toutes les femmes, esclaves d'une puérile vanité, cherchaient plutôt à paraître qu'à être.

Mais si Mrs. Poyntz était naturelle, elle était aussi pleine d'artifices; elle avait élevé l'artifice jusqu'à la hauteur d'un art. Chez elle, tout ce qu'elle disait, tout ce quelle faisait, était la conséquence d'un plan médité, mûri, arrêté à l'avance, et dont elle poursuivait impitoyablement l'exécution. Elle pouvait être une amie très-dévouée ou une redoutable ennemie; mais je crois qu'elle donnait difficilement accès dans son âme aux amitiés exagérées ou aux haines violentes. Comme tous les grands politiques, elle n'avait qu'une règle, la raison d'Etat, et c'était la raison d'Etat qui décidait chez elle s'il fallait soutenir quelqu'un ou si, au contraire, on devait l'écraser.

Depuis ma controverse avec le docteur Lloyd, cette dame m'avait honoré d'une bienveillance toute particulière. Quoi de plus adroit que sa manière d'agir en cette circonstance! Pendant qu'elle me posait devant tout le monde comme une autorité infaillible, un oracle, elle cherchait tout doucement de son côté à se rendre maîtresse de la volonté de cet oracle.

Habituellement, lorsqu'elle me parlait, elle employait un ton tout à fait maternel. On aurait dit qu'elle prenait le plus vif intérêt à mon bien-être, à ma réputation. De cette manière, tout en m'accablant de compliments, tout en me montrant la plus grande déférence, elle conservait vis-à-vis de moi cette espèce de supériorité que le protecteur a toujours sur celui qu'il protége; de sorte que, malgré mon orgueil, qui me disait que je n'avais besoin de l'aide de personne pour faire mon chemin dans le monde, je ne pouvais m'ôter de l'esprit cette idée, que j'étais mystérieusement protégé par M[me] la colonelle Poyntz.

Il y avait déjà cinq minutes que nous étions assis côte à côte, — aussi silencieux que si nous avions été dans l'antre de Trophonius, — lorsque, sans lever les yeux de dessus son ouvrage, Mrs. Poyntz me dit brusquement :

« Je pense à vous, docteur Fenwick, et vous, vous pensez à quelque autre femme. Ingrat !

— Quelle accusation injuste ! Mon silence prouve, au contraire, avec quelle intensité toutes mes pensées sont concentrées sur vous et sur ce tissu féerique dont les mailles jaillissent sous vos doigts avec une telle promptitude, que l'œil en est ébloui. »

Mrs. Poyntz leva la tête et fixa un instant son regard sur moi, — sa fauve prunelle étincelait, — puis elle dit :

« Franchement, est-ce que vous pensiez réellement à moi ?

— Je vous l'assure.

— Voilà qui est étrange ! Qui donc cela peut être ?

— Qui cela peut être ? Que voulez-vous dire par là ?

— Une chose très-simple. Si vous pensez à moi, c'est à cause de quelque autre personne de mon sexe, — et je me demande quelle est cette autre personne. Ce n'est pas bien certainement cette pauvre chère miss Brabazon ! Qui donc cela peut-il être ? »

Et elle darda de nouveau sur moi sa prunelle : je me sentis rougir sous son regard. Puis elle ajouta, en baissant la voix :

« Vous êtes amoureux.

— Amoureux, moi ! Permettez-moi de vous demander ce qui vous le fait penser.

— Oh ! il n'y a pas à s'y tromper, tant est grand le changement qui s'est opéré dans toute votre personne depuis la dernière fois que je vous ai vu. Vous, d'ordinaire si posé, si observateur, vous voilà inquiet, agité. Votre visage, où brille d'ordinaire un calme si fier, a perdu sa sérénité habituelle ; vous paraissez humilié, abattu. Il est évident qu'il y a là, dans votre esprit, quelque chose qui vous préoccupe. Ce ne peut être le souci de votre réputation, puisqu'elle est parfaitement établie, ni celui de votre fortune, qui est faite ; ce n'est pas non plus l'état désespéré de quelqu'un de vos malades,

car, en ce cas, vous ne seriez pas ici. Donc, puisque ce quelque chose n'a pas trait à votre profession, c'est à votre cœur qu'il se rapporte, et même il est entièrement nouveau pour lui. »

J'étais étonné, confondu. J'essayai, pour cacher mon trouble, de tourner la chose en plaisanterie.

« Admirablement raisonné. Vous venez de me convaincre que je suis amoureux, chose dont je ne me doutais pas il y a un instant. Mais de qui suis-je amoureux? J'avoue que, pour répondre à cette question, je suis aussi embarrassé que vous.

— Qu'importe! dit Mrs. Poyntz, qui, ayant interrompu son travail pendant que je parlais, s'était remise à tricoter, mais lentement, avec hésitation, comme si chez elle l'esprit et le tricot marchaient à l'unisson. Quelle que soit la personne que vous aimerez, l'amour sera pour vous une chose sérieuse. Quant au mariage, c'est une chose sérieuse pour tout le monde, qu'on aime ou qu'on n'aime pas. Ce n'est pas la première jolie fille venue qui conviendra à Allen Fenwick.

— Et qui sait s'il y a seulement une jolie fille qui voudra d'Allen Fenwick?

— Fi donc! Je vous croyais au-dessus de cette mesquine vanité qui cherche à soutirer des compliments. Je vous le dis, le temps est venu pour vous de vous marier : votre position l'exige. Quant à moi, j'y donne mon consentement. »

En prononçant ces derniers mots, Mrs. Poyntz sourit en faisant un léger signe de tête, comme si elle parlait sérieusement tout en plaisantant. Puis, en imprimant à ses aiguilles un mouvement plus vif, plus rapide, elle ajouta :

« Quel dommage, Allen Fenwick (chaque fois que Mrs. Poyntz m'appelait par mon nom de baptême, elle prenait un ton de dignité toute maternelle), quel dommage qu'avec votre naissance, votre énergie, vos talents, et permettez-moi d'ajouter : avec tous vos avantages extérieurs, vous n'ayez pas choisi une carrière pouvant vous donner, sous le rapport de la fortune et de la renommée, une toute autre position que celle à laquelle peut arriver un médecin de province avec tous ses succès! Mais c'est précisément pour cela que je m'intéresse à vous. Moi aussi j'ai choisi, comme vous, un petit cercle, mais c'était à la condition que j'y serais la première. Et cependant, si je n'avais

pas été femme, ou si mon cher colonel avait été un de ces hommes que l'intelligence d'une femme peut aider à gravir cette échelle métaphorique qui n'est nullement l'échelle des anges... Mais bah! qu'importe! Je suis heureuse comme je suis. J'ai reporté toute mon ambition sur Jane. Est-ce que vous ne la trouvez pas jolie, ma fille Jane?

— Mais si, répondis-je tranquillement.

— J'ai fait mon plan pour Jane, reprit Mrs. Poyntz, attaquant vivement une autre rangée de mailles. Elle épousera un gentilhomme de campagne, possédant de grands biens. Son mari ira au Parlement. Jane se dévouera entièrement à l'avancement de la fortune de son époux, comme moi je me suis consacrée exclusivement au bien-être de Poyntz. Si mon gendre est un homme intelligent, ma fille contribuera à en faire un ministre; sinon, la fortune de son mari fera toujours d'elle un personnage, et ma Jane sera l'épouse d'un personnage. Vous voyez, Allen Fenwick, que je n'ai aucun dessein matrimonial sur vous, et qu'ainsi vous pouvez me prendre pour confidente. A l'occasion, je puis être utile.

— Je ne sais comment vous remercier, mais je n'ai absolument rien à vous confier. »

En disant ces paroles, je regardai par la fenêtre près de laquelle j'étais assis et qui était ouverte. La nuit, qu'éclairait une lune de mai dans toute sa splendeur, était admirablement belle et douce. En bas, dans le lointain, la ville avec ses innombrables lumières; plus près, la vaste place au milieu de laquelle s'élevait, sombre et solitaire, la vieille et massive église; de l'autre côté, sur le flanc de la montagne, des maisons, des cottages, des jardins.

« Là-bas, demandai-je, cette maison aux trois pignons, n'est-ce pas la Maison de l'Abbé, où habitait jadis le docteur Lloyd? »

Je faisais cette brusque question pour montrer le désir que j'avais de voir changer le sujet de notre conversation. Mrs. Poyntz, cessant de tricoter, se leva à demi sur sa chaise et regarda par la fenêtre.

« Oui. Mais quelle nuit délicieuse! Quel charme la lune prête aux objets! Comme elle les fond dans un tout harmo-

nieux, en cela bien différente du soleil, qui, lui, ne fait ressortir que les contrastes. »

En prononçant ces paroles, Mrs. Poyntz quitta son siége et, tenant toujours son tricot à la main, passa sur le balcon. Il arrivait fort rarement que mon hôtesse daignât admettre ce qui s'appelle *le sentiment* dans sa conversation toute mondaine, toute positive. Cependant elle le faisait quelquefois, — car elle était trop intelligente pour ne pas comprendre que le sentiment, lui aussi, a sa place dans notre vie; — mais alors, en lui faisant un accueil où l'affabilité se trouvait tempérée par une certaine réserve dédaigneuse, elle s'arrangeait de manière à se tenir à distance, absolument comme ces belles duchesses qui veulent bien sourire au génie d'un poëte plébéien... toujours prêtes à réprimer son audace, dans le cas où il serait tenté de s'oublier. Pendant un instant, elle regarda avec une satisfaction visible le tableau qu'elle avait sous les yeux; mais quand son regard s'arrêta sur la vieille Maison de l'Abbé, l'expression de dureté que son caractère décidé prêtait habituellement à ses traits reparut sur son visage; elle se mit machinalement à tricoter et me dit :

« Pouvez-vous deviner pourquoi je me suis donné tant de peine pour obliger M. Vigors et faire louer la Maison de l'Abbé à Mrs. Ashleigh?

— Vous avez bien voulu nous rendre compte de vos motifs.

— De quelques-uns, sans doute, mais pas du principal. Ecoutez-moi. Ceux qui, comme moi, entreprennent de gouverner les autres doivent, qu'il s'agisse d'un royaume ou d'un hameau, adopter un principe de gouvernement et le maintenir invariablement. Celui qui convient le mieux à la Colline, c'est le respect des *convenances*. Nous ne sommes pas riches et, entre nous, nos titres sont peu de chose. Il était donc d'une bonne politique pour nous de donner aux *convenances* la prépondérance sur la fortune et les titres. Dernièrement, lorsque M. Vigors passa chez moi, je venais d'apprendre que lady Sarah Bellasis avait l'intention de venir louer la Maison de l'Abbé. Elle pensait sans doute, se voyant rejetée par la société de Londres, qu'une ville de province serait plus tolérante. Vous pouvez vous imaginer quels ravages cette fille de comte, avec son im-

mense fortune, sa déplorable réputation, ses manières charmantes et sa moralité détestable, aurait faits au milieu de nos pauvres *convenances*. Les plus prudes de nos vieilles filles n'auraient pas été longtemps à déserter le thé et Mrs. Poyntz pour le champagne et la société de mylady. Plutôt que de laisser cette maison à lady Sarah Bellasis, je l'aurais louée moi-même, quand j'aurais dû la remplir de chouettes. Mrs. Ashleigh arrivait juste à ce moment critique : lady Sarah fut évincée et les *convenances* sauvées. Voilà comment l'affaire s'est faite.

— Et vous êtes heureuse d'avoir votre amie près de vous ? »

Mrs. Poyntz me regarda fixement :

« Connaissez-vous Mrs. Ashleigh ?

— Pas le moins du monde.

— Elle a beaucoup de vertus et peu d'idées. Elle est, comme moi, une femme ordinaire, avec cette différence que je suis forte et qu'elle est faible. Son époux, un homme de talent et possédant de vastes connaissances, lui avait donné tout son cœur, — un cœur véritablement digne d'être possédé ! Mais Gilbert Ashleigh n'était pas ambitieux, et il méprisait le monde.

— Votre fille, avez-vous dit, est très-attachée à miss Ashleigh. Est-ce que cette jeune fille ressemble à sa mère ? »

Je craignais, pendant que je parlais, que Mrs. Poyntz n'attachât sur moi son regard inquisiteur, mais elle ne leva pas les yeux de dessus son ouvrage.

« Non, Lilian n'est pas une femme ordinaire.

— A vous entendre, elle aurait une très-mauvaise santé : cependant, vous ne semblez pas craindre qu'elle soit attaquée de la poitrine. Est-ce que réellement il y a quelque chose chez elle qui fasse supposer qu'elle a quelque prédisposition à cette funeste maladie ? Dans ce cas, à l'âge où elle est, on ne saurait trop prendre de précautions.

— Je ne le pense pas. Et, d'ailleurs, docteur Fenwick, si elle est pour mourir, que voulez-vous qu'on y fasse ? »

En entendant cette réflexion, quelque chose de si épouvantable traversa mon esprit, que je tressaillis comme si tout mon être venait de recevoir un choc.

« Je vous demande pardon, dis-je en balbutiant et en appuyant fortement ma main sur mon cœur : j'ai ressenti là une

douleur atroce, un spasme subit... maintenant il est passé... Vous disiez, je crois, que... que...?

— Je voulais vous dire... et en même temps Mrs. Poyntz posa sa main sur la mienne, qui venait de saisir la balustrade du balcon, comme si je voulais m'empêcher de tomber; je voulais vous dire que, si Lilian Ashleigh était pour mourir, cela me ferait moins de peine que s'il s'agissait d'une personne sachant mieux apprécier les choses de cette terre. Mais je ne vois rien qui justifie les alarmes que mes paroles, peut-être inconsidérées, ont excitées dans votre esprit. D'ailleurs, la mère de Lilian adore sa fille, et elle est sur ses gardes : au moindre danger, elle fera venir un médecin. M. Vigors, j'en suis certaine, lui enverra le docteur Jones. »

Ayant mis fin à notre entretien par ces dernières paroles, dont l'intention malicieuse était évidente, Mrs. Poyntz rentra au salon.

Je restais encore sur le balcon, en proie à une violente agitation. Avec quel art consommé cette femme, le plus fin des diplomates, avait su pénétrer mon secret. Cette flèche de Parthe, dont le docteur Jones formait la pointe, et qu'en se retirant elle m'avait décochée par-dessus son épaule, montrait de la manière la plus évidente qu'elle avait lu dans mon cœur, peut-être mieux encore que moi-même. Qu'après m'avoir attiré dans un piége, en me faisant asseoir près d'elle, elle se fût immédiatement aperçue que quelque chose me préoccupait, il n'y avait rien là que de très-ordinaire pour une pénétration féminine. Ce qui était chez elle le comble de l'habileté, c'était d'avoir su diriger la conversation pour me faire dire quelle était la personne à laquelle se rapportait ce quelque chose. Mais quel intérêt pouvait-elle avoir à pénétrer ainsi dans mes pensées? Il était évident qu'il y avait là toute autre chose que de la simple curiosité. Elle avait d'abord pu supposer que mon cœur s'était laissé prendre à l'éblouissante beauté de sa fille, et c'était pour cela sans doute qu'avec un mélange de franche amitié et de cynisme, elle m'avait confié les ambitieux projets qu'elle avait formés relativement à l'établissement matrimonial de son enfant. Si elle avait continué son enquête, lorsqu'elle eut reconnu que mes vues ne se portaient pas de ce côté, ce ne pouvait être que par suite de ce besoin qu'éprouvent tous ceux que pousse

l'esprit d'intrigue à se mêler de tout, même de ce qui ne les intéresse nullement. D'ailleurs, la passion dominante de cette petite souveraine était l'amour du pouvoir, et le meilleur moyen de venir à bout d'un sujet rebelle, c'était, comme elle le savait très-bien, d'avoir prise sur son cœur, en pénétrant son secret.

Mon secret! Y avait-il donc déjà là un secret? Etait-il possible qu'une jeune fille dont je n'avais vu le visage qu'une fois, qu'une étrangère dont je ne connaissais ni l'esprit, ni le caractère, dont je n'avais même jamais entendu la voix, eût porté à ce point le trouble dans ma vie? Maintenant il ne m'était plus possible d'en douter. Cette cruelle parole : « Et si elle doit mourir, » qui m'avait été dite si brutalement, m'avait révélé l'état de mon âme. J'avais alors compris combien le monde serait changé pour moi, si je ne devais jamais plus revoir Lilian. Oui, j'aimais. Et, comme tous ceux sur lesquels l'amour est descendu, — sur les uns, il descend doucement, lentement, comme la colombe qui s'abat sur son nid; sur les autres, au contraire, il se jette à l'improviste, semblable à l'aigle qui fond sur sa proie sans défiance, — je pensais que personne n'avait jamais aimé comme moi; qu'un amour comme le mien était quelque chose d'extraordinaire, d'anormal; qu'il n'était fait que pour moi, comme moi pour lui. Pendant que ces pensées se pressaient en foule dans mon esprit, mon regard errait vaguement à l'horizon; mais lorsqu'il se reposa sur la demeure de Lilian, et que je vis, argenté par la lune, le saule sous lequel m'était apparue cette jeune fille, les yeux tournés vers le ciel qu'empourpraient alors les derniers rayons du soleil couchant, je sentis peu à peu s'apaiser le trouble de mon âme.

CHAPITRE VIII.

Lorsque je rentrai au salon, la soirée était sur le point de se terminer. Le piano avait cessé de se faire entendre, et presque toute la société entourait une table sur laquelle des rafraîchissements étaient servis. Les joueurs s'étaient levés, occupés à régler entre eux, non toutefois sans discussion, leurs comptes de gain et de perte. Pendant que je cherchais

mon chapeau, un pauvre vieux gentleman, affligé d'un tic douloureux, se dirigea timidement de mon côté. C'était le plus pauvre et le plus orgueilleux des hidalgos qui s'étaient établis sur la Colline. Il lui aurait été impossible de payer les honoraires d'un médecin; mais en ce moment la douleur avait brisé son orgueil, et je vis sur ses traits qu'il cherchait le moyen de profiter de notre rencontre dans ce salon pour obtenir de moi une consultation sans bourse délier. Le vieillard fut le premier à apercevoir mon chapeau, se précipita pour le prendre et me le présenta en me faisant un de ces profonds saluts d'autrefois, tandis que, pressant sa joue de son autre main qui était restée libre, il m'adressait des yeux une prière muette. Je sentis aussitôt se réveiller en moi l'instinct de ma vocation. Il m'était impossible de voir une souffrance sans chercher immédiatement le moyen de la soulager.

« Vous souffrez, lui dis-je doucement. Asseyez-vous là et dites-moi ce que vous ressentez. Ici je ne suis pas un médecin de profession, mais un ami qui a quelques connaissances médicales et qui aime à faire le docteur. »

Nous nous assîmes un peu à l'écart, et lorsqu'il eut répondu aux diverses questions que je lui adressai, j'eus le plaisir de reconnaître que le tic qui le faisait souffrir n'appartenait pas à la classe si nombreuse des névralgies réputées incurables. J'avais toujours été heureux dans le traitement de ces sortes d'affections, pour lesquelles j'avais même trouvé un remède d'une vertu presque spécifique. J'écrivis sur une page de mon agenda une prescription de l'efficacité de laquelle j'étais sûr, mais, pendant que je déchirais le feuillet et le remettais au vieillard, ayant, par hasard, levé les yeux, je rencontrai le regard de Mrs. Poyntz fixé sur moi, avec une expression de douceur et de bienveillance qui contrastait avec sa froideur plus habituelle. Au même instant son attention fut détournée par un domestique qui lui remit un billet, et j'entendis ces mots, bien que prononcés à voix basse : « De la part de Mrs. Ashleigh. »

Mrs. Poyntz ouvrit le billet, le lut à la hâte, ordonna au domestique d'aller dans l'antichambre attendre la réponse, se plaça à son bureau et, ayant appuyé son visage sur sa main, parut réfléchir. Sa réflexion ne dura pas longtemps. Elle tourna la

tête de mon côté et, à ma grande surprise, me fit signe d'approcher. J'obéis.

« Asseyez-vous là, me dit-elle à voix basse, mais de manière à tourner le dos à tout ce monde, car soyez sûr qu'on nous observe, et lisez cela. »

Elle me mit entre les mains le billet qu'elle venait de recevoir et qui était ainsi conçu :

« Chère Marguerite, je suis désolée. Lilian vient d'être prise d'un malaise subit. Quel médecin faut-il appeler? Envoyez-moi le nom et l'adresse par mon domestique. A. A. »

Je fis un bond sur ma chaise.

« Tenez-vous donc tranquille, dit Mrs. Poyntz. Cela vous ferait-il beaucoup de peine, si j'envoyais le domestique chez le docteur Jones?

— Ah, madame, vous êtes cruelle! Qu'ai-je donc fait pour que vous soyez mon ennemie?

— Votre ennemie! mais je ne le suis pas. Vous venez à l'instant même de rendre service à un de mes amis. Dans ce monde de sots et de fous, ceux qui sont intelligents doivent faire alliance entre eux. Non, je ne suis pas votre ennemie; mais vous ne m'avez pas encore demandé d'être votre amie. »

En disant ces mots, elle me remit un billet qu'elle venait d'écrire.

« Voici vos lettres de créance. S'il y a quelque motif d'alarme, ou si vous avez besoin de moi, faites-moi chercher. Voilà qui est convenu, pas de remercîments. Jusqu'ici il n'y a même rien de fait. »

CHAPITRE IX.

En quelques minutes je fus rendu à la Maison de l'Abbé. Le domestique qui m'accompagnait me fit entrer par la petite porte que je connaissais déjà. C'était le chemin le plus court. Ainsi je repassai près de la pelouse. Les arbres, les ruines, le gazon se baignaient dans la limpide lumière de la lune.

Je fus introduit : le domestique alla remettre à sa maîtresse le billet dont j'étais chargé, revint une ou deux minutes après, et me conduisit au corridor du premier étage, à l'extré-

mité duquel je trouvai Mrs. Ashleigh qui m'attendait. Je pris le premier la parole :

« Votre fille n'est... n'est pas sérieusement malade, j'espère. Qu'y a-t-il donc ?

— Silence, me dit-elle à voix basse. Voulez-vous venir un instant ici ? »

Et elle entra par une porte qui était à droite. Je la suivis ; mais, pendant qu'elle déposait sur une table la lumière qu'elle tenait à la main, ayant jeté les yeux autour de moi, je sentis un frisson par tout le corps ; j'étais dans la chambre où était mort le docteur Lloyd. Impossible de s'y tromper. L'ameublement était différent, le lit avait été enlevé ; mais, du reste, rien n'avait été changé dans cette chambre, dont j'avais conservé un si vif souvenir. C'était toujours le même grand châssis vitré, le même plafond bas où deux poutres massives venaient se rencontrer à angle droit. La chaise elle-même que Mrs. Ashleigh m'indiqua était juste à l'endroit où je m'étais assis lorsque j'avais pris place à la tête du lit du mourant.

Je reculai, il m'aurait été impossible de m'y asseoir ; j'allai m'adosser à la cheminée, et Mrs. Ashleigh me raconta ce qui l'inquiétait.

Elle me dit que la veille, jour où elle était arrivée avec sa fille dans la Maison de l'Abbé, Lilian, qui avait été enchantée de la vieille maison, des jardins, et surtout de ce petit coin retiré où se trouvait la Source du Moine, s'était trouvée extraordinairement bien de corps et d'esprit. Or, c'était à la Source du Moine que ce soir même, lorsqu'elle était sortie avec M. Vigors pour aller faire des emplettes en ville, elle avait laissé sa fille. C'était encore là que, à son retour et toujours accompagnée de M. Vigors, elle avait été la retrouver ; — elle avait alors remarqué chez elle un changement qui l'avait alarmée et que cependant Lilian, qui était très-pâle et paraissait inquiète, abattue, lui avait soutenu qu'elle ne ressentait aucune espèce de malaise ; enfin, de retour à la maison, elle avait accompagné sa fille dans la chambre où nous nous trouvions :

« Cette chambre, continua Mrs. Ashleigh, ne convenant pas pour une chambre à coucher, ma fille, qui aime passionnément la lecture, me l'avait demandée pour faire un cabinet de tra-

vail. J'y laissai Lilian et je descendis au salon rejoindre M. Vigors. Après que ce dernier se fut retiré, ce qu'il fit de très-bonne heure, je restai encore au salon environ une heure, occupée à donner des ordres pour le placement des meubles qui venaient d'arriver. Je remontai ensuite près de ma fille, et, à ma grande terreur, je la trouvai inanimée dans son fauteuil. Elle s'était évanouie. »

J'interrompis ici Mrs. Ashleigh :

« Est-ce que miss Ashleigh est sujette aux évanouissements?

— Non, jamais. Lorsqu'elle revint à elle, elle avait l'air égaré et elle se refusait à parler. Je la fis mettre au lit, et, comme elle s'endormit aussitôt, je me rassurai complétement. Je pensai qu'il n'y avait là qu'une indisposition passagère causée par la fatigue, le changement de résidence et peut-être aussi par un mauvais air qu'elle aurait respiré dans l'endroit solitaire où elle était restée si longtemps.

— C'est probable. A cette saison, le moment où le soleil se couche est très-dangereux pour les constitutions délicates. Mais continuez.

— Lilian reposait à peu près depuis trois quarts d'heure, quand elle se réveilla tout à coup en poussant un grand cri; depuis, elle a été dans un état continuel d'agitation, ne faisant que pleurer, sangloter et se refusant obstinément à répondre à mes questions. Cependant il n'y a pas de délire, et je crois bien qu'il ne s'agit que d'une crise nerveuse.

— Vous me permettrez maintenant de la voir. Vous pouvez, du reste, vous tranquilliser : dans tout ce que vous venez de me dire, je ne vois rien qui puisse sérieusement vous alarmer. »

CHAPITRE X.

Pour le véritable médecin, la chambre du malade est un sanctuaire. Du moment qu'il en a franchi le seuil, toutes les passions humaines cessent d'avoir prise sur son cœur. L'amour ne serait là qu'une profanation, et il impose silence à sa douleur, car si la douleur est permise à tous, elle lui est interdite à lui. En effet, lorsqu'il est près du lit du malade, le médecin

ne doit plus être qu'une sûre et calme intelligence; s'il permettait là que quelque chose vînt obscurcir chez lui la lumière de la science, il lui serait impossible d'accomplir sa mission. A ses yeux l'âge, la jeunesse, la beauté, la laideur, l'innocence, le crime, doivent disparaître, et il n'a devant lui qu'un être qui souffre et qui lui demande le secours de sa science.

Malheur aux familles qui ont placé leur confiance dans un médecin qui ne comprend pas les solennelles obligations que lui impose son art, le plus honorable de tous les arts ! Je fus dans la chambre de cette jeune vierge comme dans un temple. Lorsque sa mère, ayant pris sa main, l'eut mise dans la mienne, et que je sentis les battements de son pouls, mon cœur n'en battit pas plus vite. Je regardai d'un œil ferme ce jeune et charmant visage, que la maladie rendait encore plus touchant. Car le sang, en affluant à la tête, avait rendu plus vif l'incarnat des joues et donné aux yeux d'un bleu profond, et qui, en ce moment, avaient quelque chose d'égaré, un éclat inaccoutumé. D'abord, miss Ashleigh ne fit pas attention à moi : elle ne semblait même pas s'être aperçue de ma présence, car elle continuait à murmurer des paroles qu'il me fut impossible de comprendre.

Mais lorsque je lui adressai la parole de ce ton de voix bas, adouci, que nous apprenons au lit des malades, l'expression de son visage changea subitement. Elle passa lentement sur son front celle de ses mains qui était restée libre, et jeta sur moi un long et profond regard où se peignait la surprise, sans nul déplaisir : il n'y avait en elle rien de cette émotion qui nous fait reculer à la vue d'un étranger, mais plutôt cette espèce d'hésitation que nous éprouvons à reconnaître un ami que nous n'attendons pas et qui se présente inopinément à nos yeux. Cependant il se manifesta bientôt chez elle un certain sentiment d'inquiétude dont je m'aperçus au tremblement de sa main. que j'avais toujours dans la mienne, et elle dit d'une voix altérée :

« Est-ce possible, est-ce possible ? Suis-je éveillée ? Mère, qui donc est là ?

— Un ami, le docteur Fenwick, envoyé par Mrs. Poyntz. Car j'étais inquiète à cause de toi, ma chérie. Comment te trouves-tu maintenant ?

— Mieux, singulièrement mieux. »

Elle retira doucement sa main de la mienne et, par un mouvement plein d'une modestie charmante, elle attira sa mère à elle de manière à être entièrement cachée à mes yeux.

Satisfait de voir qu'il n'y avait ni délire, ni même cette fièvre légère et momentanée qui, dans les constitutions délicates, accompagne ordinairement les crises nerveuses, je me retirai sans bruit; mais, au lieu de retourner dans la chambre où était mort l'ancien locataire de la maison, je descendis l'escalier et je me rendis au salon, où j'écrivis mon ordonnance. J'avais déjà envoyé un domestique chez le pharmacien, lorsque Mrs. Ashleigh vint me retrouver.

« Elle est bien mieux : cela est même étonnant. La tête est tout à fait dégagée, le front est plus froid et elle a pleine connaissance d'elle-même. Seulement elle ne peut expliquer ni son évanouissement ni la crise qui a interrompu son sommeil.

— Je crois pouvoir le faire à sa place. La chambre dans laquelle elle s'est évanouie avait les fenêtres ouvertes, et ces fenêtres sont garnies de chaque côté de plantes grimpantes aux fortes senteurs et pour le moment en pleine floraison. D'un autre côté, la fatigue, les émotions de tous ces derniers jours, et surtout l'imprudence qu'elle avait commise en restant en plein air au moment de la rosée, avaient singulièrement prédisposé miss Ashleigh à subir les pernicieuses influences de toutes ces plantes. L'évanouissement de votre fille peut donc s'expliquer très-facilement. Quant à la crise qui a interrompu son sommeil, elle a eu pour cause la nature elle-même, qui, toujours active, toujours vigilante dans des sujets aussi jeunes, a cherché à se débarrasser de ce qui la troublait. Elle y a à peu près réussi. La potion que je viens de prescrire achèvera ce que la nature a commencé, et je ne doute pas que, dans un jour ou deux, votre fille ne soit parfaitement rétablie. Seulement recommandez-lui bien de ne jamais rester exposée au grand air au moment du coucher du soleil. Elle doit aussi éviter la chambre où elle s'est évanouie, car on a remarqué, — phénomène fort étrange, — que, chez les personnes d'un tempérament nerveux, les crises se renouvellent, sans cause apparente, aux lieux où elles ont eu lieu pour la première fois. A mon avis, ce que vous

pourriez faire de mieux, ce serait de fermer cette chambre pendant quelques semaines ; d'y entretenir continuellement du feu, d'en renouveler les peintures et les papiers et d'y répandre du chloroforme. Vous ignorez peut-être que c'est dans cette chambre qu'est mort le docteur Lloyd, et qu'il y est resté tout le temps de sa longue maladie. Permettez-moi maintenant, en attendant que le domestique soit de retour avec la potion que je lui ai envoyé chercher, de vous adresser quelques questions. Miss Ashleigh, m'avez-vous dit, n'avait jamais eu d'évanouissement. Je ne crois pas cependant qu'elle soit ce que nous appelons forte. A-t-elle jamais fait quelque maladie qui vous ait sérieusement inquiétée?

— Jamais.

— N'est-elle pas sujette aux refroidissements, aux rhumes?

— Mais non ; cependant j'ai toujours cru qu'elle avait quelque prédisposition à la phthisie. Le pensez-vous? Réellement vos questions commencent à m'alarmer.

— Je ne le crois pas. Mais, avant de me prononcer à ce sujet, j'ai encore besoin de vous adresser une question. Vous m'avez dit que vous craigniez chez votre fille une prédisposition à la phthisie. Est-ce que cette maladie serait héréditaire dans sa famille? Il est certain que ce n'est pas de vous qu'elle a pu en recevoir le germe. Ne serait-ce pas de son père?

— Son père, dit Mrs. Ashleigh avec des larmes dans la voix, mourut jeune, sans doute ; mais, au dire du médecin, c'était d'une fièvre cérébrale, occasionnée par un excès de travail.

— Cela me suffit, madame. Ce que vous venez de me dire me confirme entièrement dans mon opinion, que la constitution de votre fille est de tout point l'opposé de celles qui ont une prédisposition à la phthisie. Une très-grande susceptibilité nerveuse rend la constitution de miss Ashleigh très-délicate, et lui donne en même temps une très-grande élasticité ; en d'autres termes, votre fille est aussi prompte à se relever qu'à être abattue.

— Merci, docteur Fenwick, merci pour ce que vous venez de me dire ; vous m'avez ôté un grand poids que j'avais sur le cœur. Et comment n'aurais-je pas été tourmentée? M. Vigors pense que Lilian est poitrinaire, et Mrs. Poyntz m'a donné aussi à

entendre qu'elle est de cet avis. Mais je ne comprends pas très-bien ce que vous entendez par susceptibilité nerveuse; ma fille n'est pas du tout ce que l'on appelle nerveuse; elle est, au contraire, d'un caractère très-calme.

— Je m'explique. Bien que miss Ashleigh soit toujours fort calme, n'y a-t-il pas certaines choses qui impressionnent vivement son esprit?

— Sans doute. Je n'ai jamais vu personne sur qui la nature, la musique, la lecture, même celle de livres qui ne sont pas des ouvrages d'imagination, fasse autant d'impression que sur Lilian. Elle tient cela de son pauvre père, bien qu'elle soit peut-être encore plus impressionnable que lui; du moins je me l'imagine, car mon mari était très-silencieux, fort peu communicatif. L'isolement dans lequel ma fille a toujours vécu a peut-être aussi contribué à développer cette particularité de son caractère. C'est pour la rendre un peu plus semblable aux jeunes filles de son âge que Mrs. Poyntz m'a engagée à venir ici. Lilian y a consenti sans difficulté. Pour moi, j'aurais préféré Londres, mais ma fille n'a jamais voulu en entendre parler; son pauvre père, lui aussi, ne pouvait souffrir Londres.

— Et miss Ashleigh aime passionnément la lecture?

— Sans doute; mais elle préfère par-dessus tout la rêverie. Elle restera des heures entières sans faire quoi que ce soit, occupée à rêver. C'était déjà la même chose quand elle était enfant. Mais, à cette époque, elle me faisait ses confidences; elle me racontait qu'elle voyait... qu'elle voyait réellement... des pays magnifiques, qui étaient loin, bien loin de la terre; des fleurs, des arbres, qui ne ressemblaient nullement aux nôtres. Lorsqu'elle devint plus grande, ces rêveries me déplurent, et je la grondai en lui disant que, si d'autres personnes que moi l'entendaient, on penserait que non-seulement elle était une folle tête, mais encore qu'elle inventait ses rêves. Aussi, depuis quelques années, ne me dit-elle plus rien, quoiqu'elle n'ait pas discontinué de rêver. Ne pensez-vous pas, comme Mrs. Poyntz, que le meilleur moyen de la guérir de cette funeste habitude serait de lui faire voir un peu le monde?

— Sans doute! » répondis-je.

Mon devoir me dictait cette réponse; mais, en la faisant, je

sentis que la jalousie était déjà dans mon cœur. Puis j'ajoutai :

« Voici le domestique qui est de retour avec la potion. Vous allez la faire prendre à miss Ashleigh, et vous resterez près d'elle jusqu'à ce qu'elle soit endormie. Pour moi, j'attendrai ici votre retour. Ne vous inquiétez pas de moi ; les livres, les journaux qui sont sur cette table suffiront pour me distraire... Pardon... un mot encore : voyez s'il n'y a pas de fleurs dans la chambre de miss Ashleigh ; il me semble avoir vu dans la jardinière, près de la fenêtre, un perfide rosier. Assurez-vous-en, et, si vous le trouvez, bannissez-le immédiatement. »

Resté seul, je me mis à examiner ce salon dont je me voyais déjà, — ô bonheur ! — un des hôtes habituels. Je touchais aux livres que Lilian avait dû toucher, puis, en examinant tous les meubles, que l'on avait rangés à la hâte et qui ne semblaient pas être chez eux, je me disais qu'à chacun d'eux se rattachait sans doute, dans l'esprit de Lilian, quelque souvenir de sa vie passée. Tout ce que je voyais me parlait d'elle, et particulièrement une harpe, qui devait être la sienne ; une écharpe, blanc et bleu, — couleurs favorites des jeunes filles, — puis une charmante et mignonne boîte à ouvrage, tout incrustée de délicieux ornements en ivoire. J'aimais surtout à contempler ces objets, et mes yeux y revenaient sans cesse.

Lorsque Mrs. Ashleigh vint me retrouver, j'étais plongé dans une douce et délicieuse rêverie à laquelle sa présence mit fin.

Lilian s'était endormie d'un sommeil calme et paisible. Je n'avais plus aucun motif de rester.

« Je vous laisse, dis-je à la mère de Lilian. Maintenant vous devez avoir l'esprit plus tranquille. Me permettrez-vous de revenir demain, dans l'après-midi ?

— Oh ! oui. Je vous suis bien reconnaissante. »

Pendant que je me dirigeais vers la porte, Mrs. Ashleigh tendit la main.

Il n'y a pas un médecin, sans doute, auquel il ne soit arrivé souvent de sentir combien cette coutume anglaise de nous payer immédiatement nos honoraires a quelque chose de dégradant pour notre profession, qui perd ainsi son caractère d'humanité et descend au niveau d'un vulgaire métier. Au lieu d'être l'ami, l'égal de son client, le médecin n'en est plus que le salarié. C'est

comme si on lui disait : « Vous m'avez, en effet, rendu la santé, sauvé la vie ; mais voilà votre argent. Adieu, nous sommes quittes. » Avec de pauvres gens, le refus de nos honoraires n'entraîne aucune difficulté ; mais ici le cas était entièrement différent : Mrs. Ashleigh était riche, et il y aurait eu une certaine impertinence à ne pas vouloir, vis-à-vis d'elle, se conformer à la coutume. Cependant, lors même que mon refus aurait dû me priver à tout jamais de la vue de Lilian, il m'aurait encore été impossible d'accepter l'or que sa mère m'offrait. Je fis semblant de ne pas voir la main que me tendait Mrs. Ashleigh ; je m'inclinai en passant devant elle, et je m'éloignai.

« Mais, docteur Fenwick, attendez donc !...

— Non, madame, non ! miss Ashleigh se serait aussi bien rétablie sans moi. Si jamais mon aide devient nécessaire, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — nous verrons... Nous reparlerons de cela demain. »

J'étais parti. Je traversai le jardin qu'embaumaient les senteurs des fleurs, puis la ruelle, bordée de murs de chaque côté, puis enfin les rues désertes en ce moment et sur lesquelles la lune versait à torrents sa lumière argentée, comme pendant la nuit d'hiver où je revenais, en pressant le pas, de la chambre mortuaire du docteur Lloyd. Mais les rues que je traversais n'étaient pas, comme alors, peuplées de fantômes ; la lune n'était plus cette terrible Hécate, déesse des spectres et des épouvantements... c'était cette douce, cette calme reine des étoiles que ceux qui aiment se sont toujours plu à contempler, depuis le moment où (si toutefois les astronomes ne nous trompent pas) elle s'est éloignée de la terre pour aller régir, du haut des espaces célestes, les masses liquides de nos mers, de même que, par une loi mystérieuse, l'amour unit deux cœurs séparés, mais qui soupirent l'un pour l'autre !

CHAPITRE XI.

Avec quelle patiente bonté j'écoutai, le lendemain, les malades qui vinrent me consulter. Jamais la nature humaine ne m'avait paru si digne de sympathie, et, depuis que mon cœur

s'était ouvert à l'espérance, je sentais en moi des trésors de tendresse pour mes semblables. Ma première visite, quand je sortis, fut pour cette pauvre jeune fille que je soignais gratuitement. J'avais pour elle de la reconnaissance, car c'était en revenant de chez elle que, cédant à une impulsion secrète, irrésistible, et qui tenait en quelque sorte de la destinée, j'étais entré dans le jardin où, pour la première fois, j'avais aperçu miss Ashleigh. Je me disais que, sans cette malade, Lilian me serait peut-être inconnue encore !

Le frère de cette jeune fille, brave garçon qui, avec sa modeste place de policeman, soutenait sa mère, pauvre veuve, et sa sœur malade, me reçut à l'entrée du cottage.

« Oh ! monsieur, elle est beaucoup mieux aujourd'hui ; elle ne souffre presque plus. Vivra-t-elle maintenant ? pourra-t-elle en revenir ?

— Si mon traitement a réellement produit l'effet que vous dites, si elle est positivement mieux, je pense que sa guérison est assurée. Mais il faut d'abord que je voie la malade. »

La jeune fille allait, en effet, beaucoup mieux. Je fus même surpris des progrès étonnants qu'avait faits la guérison. Ainsi mon art venait de remporter une victoire signalée. Mais que me faisaient en ce moment toutes les satisfactions de l'orgueil ? Il n'y avait pas pour elles de place dans mon âme, tout entière à ce sentiment nouveau, immense, profond, qui venait de s'emparer de moi !

En sortant du cottage, je souris au frère, qui m'attendait sur la porte.

« Votre sœur est sauvée, Waby ; il ne lui faut plus maintenant que du vin et une bonne nourriture. Vous trouverez tout cela chez moi ; venez-y tous les jours le chercher.

— Que Dieu vous récompense, monsieur le docteur ! Si jamais je puis vous être utile... »

Il balbutia et ne put achever.

M'être utile ! — à moi, Allen Fenwick ! — lui, ce pauvre policeman ! Mais un roi lui-même ne pourrait m'être utile ! En réalité, qu'est-ce que je demande sur cette terre ? le cœur de Lilian et un peu de renommée ! Pour conquérir un trône, pour gagner son pain, on a besoin de l'aide des autres ; mais ce

n'est que par soi-même que l'on obtient le cœur d'une femme et que l'on parvient à la renommée !

Je gravis gaiement la colline et je m'arrêtai devant la demeure de Lilian.

Le domestique qui vint m'ouvrir la porte parut troublé. Afin de ne pas me donner le temps de parler, il prit l'avance et me dit :

« Il n'y a personne à la maison, monsieur ; mais voici une lettre pour vous. »

Je pris machinalement cette lettre : j'étais atterré.

« Il n'y a personne ! Mais il est impossible que miss Ashleigh soit sortie. Comment se trouve-t-elle ?

— Bien mieux, monsieur ; je vous remercie. »

Je ne pouvais encore ouvrir la lettre. Mes yeux se dirigèrent sur la maison, et, à l'une des fenêtres du salon, j'aperçus M. Vigors qui me regardait en fronçant le sourcil. La colère me fit monter le sang au visage ; je compris que j'étais congédié. Je m'éloignai aussitôt d'un pas ferme et en levant la tête.

Dès que je fus dans la ruelle, j'ouvris la lettre. Elle commençait pas la formule habituelle : « Mrs. Ashleigh présente ses respects… » On me remerciait ensuite de la peine que je m'étais donnée la nuit dernière, et on ajoutait que, pour m'éviter de revenir, on m'envoyait mes honoraires. Effectivement, la lettre contenait le double de ce que l'on donne habituellement pour une visite. Je lançai cet or par-dessus le mur, comme si c'eût été un aspic qui m'eût piqué, et je déchirai la lettre en morceaux. A ce premier mouvement de colère succéda un profond abattement. Je m'assis à l'entrée de la ruelle. Je reculais à l'idée de rentrer dans la ville, de me retrouver au milieu de la foule ; je reculais surtout à l'idée de reprendre mes occupations journalières. Il me semblait que ma vie s'était changée subitement en une vaste solitude, qui s'étendait devant moi sombre et désolée. J'étais assis sur un des côtés de la chaussée, la tête cachée dans mes mains. Un bruit de pas qui vint frapper mon oreille me fit lever les yeux, et je vis le docteur Jones qui marchait gaiement, se dirigeant de mon côté. Il sortait évidemment de la maison et il avait dû s'y trouver au moment où je m'étais présenté. Ainsi, je n'étais pas seulement congédié, j'étais

encore supplanté. Je me levai avant qu'il eût eu le temps de me rejoindre, et je me dirigeai vers la ville, où je repris le cours de mes visites habituelles. Mais mes pauvres malades ne retrouvèrent plus la bienveillante attention, la patience pleine de douceur du matin.

J'ai dit que le médecin, au moment où il entrait dans la chambre du malade, ne devait être qu'une pure et calme intelligence. Mais si le cœur reçoit un choc, l'entendement en souffre. Ce jour, je me l'imagine, ma pure, ma calme intelligence ne devait pas valoir grand'chose. Bichat, dans son fameux livre *Sur la vie et la mort*, divise la vie en vie animale et en vie organique. Selon lui, l'entendement, qui a son siége dans le cerveau, appartient à la vie animale; les passions, au contraire, qui ont leur siége dans le cœur, dans les viscères, appartiennent à la vie organique. Malheur! alors, car nos plus nobles passions, celles qui nous élèvent jusqu'au monde moral où brillent du plus pur éclat le beau et le sublime, ont leur racine dans cette vie organique dévolue à tous les végétaux. Malheur! malheur! car cette vie organique, qui nous est commune avec les végétaux, peut obscurcir, gêner, suspendre, anéantir cette autre vie qui a son siége dans le cerveau, vie que nous partageons avec tous les êtres supérieurs qui habitent les myriades d'étoiles dispersées jusqu'à des profondeurs infinies dans les espaces célestes, et auxquels le Créateur a fait don de la faculté de penser!

CHAPITRE XII.

Tout à coup je me souvins de Mrs. Poyntz, et je résolus de la voir. Ma dernière visite fut pour elle. Mais la journée était déjà avancée, et le domestique qui vint m'ouvrir la porte me dit poliment que Mrs. Poyntz était à dîner. Je ne pouvais que laisser ma carte et charger le domestique de prévenir sa maîtresse que j'avais l'intention de lui présenter mes devoirs le lendemain. Le soir même, je reçus ce billet :

« Cher docteur Fenwick,

« Je regrette infiniment de ne pouvoir vous recevoir demain.

Poyntz et moi nous allons rendre une visite à un frère qui demeure à l'autre extrémité du comté, et nous partirons de grand matin. Désolée d'avoir appris de Mrs. Ashleigh elle-même qu'elle s'est laissé persuader par M. Vigors de faire venir le docteur Jones. Vigors et Jones ont effrayé cette pauvre mère ; ils prétendent qu'il y a tendance à la phthisie. Il paraît, malheureusement, que vous avez dit qu'il n'y avait rien dans l'état de Lilian dont on doive s'alarmer. Il y a des docteurs qui gagnent des clients de la même manière que certains prédicateurs remplissent leurs églises, en faisant adroitement appel à la terreur. Mais vous ne manquez pas de malades, comme le docteur Jones. Après tout, il vaut peut-être mieux que les choses en soient ainsi.

« Votre, etc.

« M. Poyntz. »

A ma douleur vinrent s'ajouter les inquiétudes que j'éprouvais au sujet de Lilian. J'avais vu plus de malades mourir pour avoir été mal à propos soignés comme phthisiques que de la phthisie elle-même ! Et avec cela le docteur Jones n'était qu'un intriguant besoigneux, une âme mercenaire, s'entendant bien mieux à exploiter les faiblesses humaines qu'à guérir ses malades. Les craintes que j'avais conçues ne tardèrent pas à être confirmées. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que j'appris de miss Brabazon que miss Ashleigh était sérieusement malade et qu'elle gardait le lit. Mrs. Ashleigh s'était excusée auprès de la société de la Colline de ne pas avoir encore rendu les visites qu'on lui avait faites. Miss Brabazon avait entendu le docteur Jones dire, en hochant la tête, que le cas était très-grave, mais que le temps et ses soins (les soins du docteur Jones !) pourraient faire un miracle.

Combien de fois, pendant la nuit, j'allai furtivement sur la Colline pour regarder les fenêtres de cette vieille et sombre maison, — une surtout où se voyait une pâle et triste lumière, — la lumière d'une chambre de malade... de sa chambre à elle !

Enfin Mrs. Poyntz revint, et je me rendis chez elle. J'avais, au moment où je franchis le seuil de sa porte, parfaitement arrêté dans mon esprit la ligne de conduite que je devais suivre vis-à-vis de ce potentat, dont j'espérais me faire un allié. Il était

évident qu'avec une femme d'une pénétration aussi grande, d'un caractère aussi ferme, aussi décidé, je ne devais employer ni les réticences, ni les demi-confidences. La franchise la plus grande était, en cette circonstance, ce qu'il y avait de plus habile. Du reste, la franchise allait mieux à ma nature et elle sauvegardait mon honneur.

Fort heureusement, Mrs. Poyntz était seule. Je pris dans les deux miennes la main qu'elle me tendait avec une certaine froideur, et je lui dis d'une voix émue :

« La dernière fois que je vous vis, vous m'avez fait observer que je ne vous avais jamais demandé d'être mon amie. Je vous le demande maintenant. Veuillez m'écouter avec indulgence, et si vous ne voulez pas me donner votre appui, ne me refusez pas au moins vos conseils. »

Alors je lui racontai brièvement, rapidement, comment j'avais vu Lilian pour la première fois, et quelle impression soudaine, profonde, étrange même, cette jeune fille avait faite sur moi.

« Vous avez remarqué vous-même le changement subit qui s'était opéré en moi, vous en avez deviné la cause avant que je l'eusse devinée moi-même, et cela, pendant qu'assis près de vous je pensais que, par votre entremise, je pourrais voir, avec cette liberté qui existe entre les personnes appartenant au même monde, celle dont l'image était continuellement présente à mon esprit. Vous savez ce qui est arrivé depuis. Miss Ashleigh est malade, et l'on se méprend, j'en suis convaincu, sur la cause de son mal. Aussi je suis en ce moment en proie à une inquiétude mortelle. Je viens de vous faire connaître le sentiment qui rend si douloureuse pour moi cette inquiétude que j'éprouve, et cela au risque de me rendre ridicule à vos yeux, car ce sentiment, je le reconnais, à peine convenable dans un jeune homme oisif et sans expérience, doit paraître, chez un homme de mon âge et de ma profession, une impardonnable folie. N'importe ! j'aime mieux vous paraître ridicule que d'avoir plus tard à subir vos reproches. Je devais vous faire cet aveu ; je le devais pour moi, pour vous, pour Mrs. Ashleigh, et mon honneur, que je fais passer avant tout, me le prescrivait. Maintenant, vous qui êtes l'amie intime de Mrs. Ashleigh et qui devez,

par conséquent, connaître les projets qu'elle a formés pour l'avenir de sa fille, si vous croyez que cette dame ambitionne pour son enfant un sort beaucoup plus brillant que celui que je pourrais lui donner, mettez-vous du côté de M. Vigors et aidez-le à me faire bannir de la Maison de l'Abbé, mais aidez-moi aussi à étouffer cette passion folle et présomptueuse. Je ne veux franchir le seuil de cette maison qu'autant que je n'aurai rien à cacher ni de mon amour ni de mes espérances. Autrement, mon amour, mes espérances ne seraient qu'une odieuse trahison vis-à-vis de Mrs. Ashleigh et de sa fille. Je puis rendre la santé à miss Ashleigh, sa reconnaissance peut... Il ne m'appartient pas de continuer. Mais si sa mère vise à un gendre plus relevé que moi, il vaut mieux pour moi, pour miss Ashleigh, que je ne retourne plus à la Maison de l'Abbé. J'ai dû faire ces réflexions parce que vous m'avez dit que miss Ashleihg a de la fortune, qu'elle est ce qu'on appelle une héritière, et que je sais, comme du reste vous me l'avez fait remarquer vous-même, que jamais un médecin de province ne peut arriver à une de ces hautes positions sociales auxquelles donnent accès des professions moins nobles à mes yeux que celle qui se propose de soulager les souffrances humaines. Du reste, vous connaissez ma naissance; vous savez que si, au lieu de me faire médecin, je m'étais contenté de vivre sur mes terres, j'aurais pu m'allier aux familles les plus fières de leurs ancêtres, sans qu'elles eussent eu à craindre une mésalliance. Mais, je le reconnais, tous ceux qui embrassent une profession comme la mienne doivent se résigner à laisser de côté leur blason, qui n'est plus pour eux qu'une lettre morte sans utilité aucune. La carrière médicale est une vaste arène dans laquelle nous entrons tous égaux, quelle que soit notre naissance, et où nous n'avons de valeur que celle que nous avons su conquérir par nous-mêmes : pour nous autres médecins, les aïeux ne sont qu'une vaine poussière. Je reconnais donc que je n'ai aucun droit de parler de ma naissance. Je ne suis qu'un médecin de province, et ma position serait encore la même si je n'étais que le fils d'un savetier. Mais pour tous les rangs de la société, l'or conserve ses priviléges, et l'on ne peut soupçonner celui qui en possède de n'être qu'un coureur de dot. Ma fortune personnelle, augmentée

de mes économies, me permet de donner à celle que j'épouserai une position bien plus brillante que celle que pourraient lui offrir nos riches esquires. Je ne demande pas que ma femme m'apporte de la fortune; si elle en a, elle la conservera pour elle. Pardonnez-moi si je suis entré dans tous ces vulgaires détails. Maintenant, me suis-je fait comprendre ?

— Parfaitement, me répondit la reine de la Colline, qui m'avait écouté avec la plus grande attention ; parfaitement, et vous avez bien fait de me parler franchement et sans aucun détour. Mais, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous demander quelle est, en réalité, votre opinion au sujet de la maladie de Lilian. Répondez-moi comme si vous n'aviez jamais eu l'idée de devenir son médecin. Vous n'avez aucune confiance dans le docteur Jones. Je n'en ai pas plus que vous. Ce billet d'Anne Ashleigh que je viens de recevoir, et par lequel elle m'appelle près d'elle, justifie toutes vos alarmes. Persistez-vous toujours à croire qu'il n'y a chez miss Ashleigh aucune tendance à la phthisie ?

— Oui. Du reste, si l'on ne veut pas absolument avoir recours à moi, le seul conseil que j'ai à donner, c'est que Mrs. Ashleigh emmène sa fille à Londres, et qu'elle y consulte les princes de la science, qui ont bien plus d'autorité que moi ; elle pourra s'en rapporter entièrement à ce qu'ils lui diront. »

Mrs. Poyntz mit un instant sa main devant ses yeux et parut réfléchir. Puis elle me dit, avec ce sourire qui lui était particulier, moitié sérieux, moitié ironique :

« En une circonstance moins grave, il y a longtemps que vous m'auriez mise de votre côté. Lorsqu'il s'est permis de ne pas tenir compte de la lettre de recommandation que je vous avais donnée, M. Vigors a commis à mon égard un acte de rébellion et a porté atteinte à mon autorité. Si j'ai fait taire l'indignation qu'a excitée en moi une offense de cette nature et à laquelle je suis si peu habituée, c'est un peu par pique contre vous, mais bien plus encore dans votre intérêt.

— Je comprends. Vous aviez découvert mon secret et vous saviez que Mrs. Ashleigh ne voudrait pas voir sa fille la femme d'un médecin de province.

— Et suis-je sûre, êtes-vous sûr vous-même que sa fille se

contenterait d'un pareil sort, ou qu'elle ne se repentirait pas bientôt de l'avoir accepté?

— Ne me croyez pas le plus vain des hommes si je vous dis que, pour m'être laissé dominer à ce point par un sentiment contre lequel lutte ma raison, — sentiment si opposé à ma manière de voir habituelle, si contraire enfin à toutes les aspirations de ma jeunesse, qui me faisaient exalter la science et dédaigner l'amour, — il a fallu que je fusse convaincu que le cœur de miss Ashleigh était libre; que je pourrais le gagner d'abord, puis ensuite le conserver. Si vous me demandez maintenant pourquoi j'ai cette conviction, tout ce que je pourrai vous répondre, c'est que je ne sais pas plus pourquoi elle m'aimerait que je ne sais pourquoi je l'aime.

— Ecoutez-moi. En ma qualité de femme du monde, je suis aussi mondaine, c'est-à-dire aussi positive que qui que ce soit. Mais je n'en suis pas moins femme, bien que je me soucie fort peu qu'on le croie. Aussi, tout en reconnaissant que ce que vous venez de me dire n'est, au point de vue du monde, qu'un véritable non-sens, cependant, je vous avouerai que, comme femme, j'en juge tout autrement. Mais vous ne pouvez connaître Lilian comme moi. Votre nature et la sienne sont diamétralement opposées. Je ne pense pas qu'elle soit la femme qui vous convienne. Sans doute, c'est la plus douce, la plus innocente, la plus pure créature qui se puisse imaginer, mais elle est toujours au septième ciel. Et vous, vous êtes aussi, en ce moment, au septième ciel, mais vous n'en avez pas moins une tendance irrésistible vers la terre, vers le réel, et c'est cette tendance qui l'emportera, quand la lune de miel sera passée. Je ne pense pas que Lilian et vous puissiez jamais sympathiser ensemble. C'est pourquoi, dans votre intérêt comme dans le sien, je n'étais pas fâchée de voir que le docteur Jones vous eût remplacé. Et maintenant, en retour de votre franchise, et c'est sérieusement que je vous parle, ne retournez pas à la Maison de l'Abbé. Efforcez-vous de vaincre le sentiment qui vous domine, peu importe que nous l'appelions passion, caprice, folle imagination. De mon côté, je conseillerai à Mrs. Ashleigh d'emmener Lilian à Londres. Est-ce une affaire décidée? »

Je ne pouvais parler. Je cachai ma tête dans mes mains, en

proie à un sombre abattement. Je ne sais au juste combien de temps je restai ainsi, peut-être quelques minutes. Enfin je sentis une main froide, mais douce, se poser sur la mienne, et une voix claire, grave, mais affectueuse, me dit :

« Laissez-moi le temps de réfléchir à notre conversation et de me rendre compte de ce que vous éprouvez. Fiez-vous-en à moi. Je sais que dans la vie il n'y a pas que des intérêts, et que le cœur a aussi ses droits. Je ferai la part de l'un et de l'autre. J'ai entendu souvent de sottes femmes répéter qu'il vaut mieux être malheureuse avec celui qu'on aime qu'heureuse avec celui qu'on n'aime pas. » J'ai rencontré peu d'hommes qui fussent de cet avis. Et vous, dites-vous comme ces femmes?

— Oui, et cela je le dis du plus profond de mon cœur.

— Votre réponse me dispense de pousser plus loin mes questions. Demain vous aurez de mes nouvelles. D'ici là j'aurai vu Anne et Lilian. J'aurai eu aussi le temps de peser le pour et le contre ; car je mettrai dans un des plateaux de la balance les intérêts prosaïques de la vie, et dans l'autre, votre cœur... je verrai de quel côté la balance penchera. Je dois vous le dire, Allen Fenwick, votre pauvre cœur pèsera beaucoup de son côté. Maintenant il faut vous retirer : j'entends un bruit de pas sur l'escalier. C'est Poyntz qui m'amène quelqu'un de ses bavards amis, et, vous le savez, nos bavards amis sont nos espions. »

Je passai ma main sur mes yeux, mais ils étaient secs, — Dieu sait cependant quel bien les larmes m'auraient fait, — et je m'éloignai sans prononcer une parole. Sur l'escalier, je rencontrai le colonel Poyntz et le vieux gentleman dont j'avais guéri les souffrances. Il sifflait un joyeux refrain. Quand je passai près de lui, il s'interrompit pour me remercier. Je crus, un instant, qu'il allait m'embrasser. Je reçus comme un heureux présage la bénédiction de ce vieillard, et je me précipitai dans la rue. « Seul, seul, me disais-je. Le serai-je donc toujours ? »

(*La suite en janvier.*)

POÉSIE AMÉRICAINE POUR NOËL.

I

Le voyageur de la rivière Rouge.

La rivière Rouge déroule les longs anneaux de son cours à travers les sables de la savane et sous le sombre feuillage des sapins.

De loin en loin une guirlande de fumée monte et va se perdre avec les nuages pourchassés par le vent, — la fumée des huttes de chasse des Indiens errants.

Des sommets de la chaîne des monts couverts de neige souffle le vent du nord. Les paupières s'appesantissent sur les yeux des rameurs, et leurs bras s'alanguissent.

Déjà, un pied sur la vague, un autre sur le rivage, l'ange de l'ombre nous avertit que le jour va finir.

Quels sons fendent les airs ? Est-ce la clameur des oies sauvages, ou le cri de guerre des Indiens, qui prête à la voix du vent l'accent d'une cloche lointaine ?

Le voyageur sourit à ces sons qu'il écoute... Il a reconnu la cloche du couvent de Saint-Boniface, qui appelle à la prière du soir.

Oui, ce sont les cloches de la Mission romaine qui, du haut des deux tours, parlent au batelier sur la rivière, au chasseur dans la plaine.

C'est ainsi que, dans notre pèlerinage mortel, souffle un vent glacial, et c'est ainsi que, sur la rivière Rouge de la vie, nos cœurs éprouvent le découragement des rameurs fatigués.

Mais, quand l'ange de l'ombre pose un pied sur la vague, un autre sur le rivage, — si nos yeux s'attristent de l'approche de la nuit, si nos cœurs battent péniblement...

Heureux celui qui reconnaît le signal du lieu de sa halte dans les cloches de la Cité sainte, — la voix de l'éternelle paix.

II

Les enfants dans le bois.

J'ai vu, dans un rêve plein d'une mélancolique vérité, deux enfants abandonnés et égarés. Je les avais autrefois hébergés sous mon toit ; je les ai bien reconnus : — Espoir et Amour.

Ils s'éloignaient vers le nord, ces deux infortunés, par suite d'une faute qui n'était pas leur faute... Ils allaient errants, et personne ne les recueillait.

Le vent d'hiver semait sur leurs pas des feuilles sèches, qu'il faisait tourbillonner autour d'eux en soupirant tristement, tandis que leurs petits pieds les transportaient toujours plus loin dans la forêt.

Cependant les deux enfants souriaient, chantant leurs petits refrains, se tenant par la main et s'encourageant dans une langue que nul ne pouvait comprendre.

Et ils s'offraient l'un à l'autre affectueusement — il faut peu de chose à ces gentils enfants pour se nourrir — les mûres et les autres baies laissées en arrière sur les buissons dépouillés de leur feuillage.

Bientôt, quand la froide rosée de la nuit commença à tomber, ils se rapprochèrent un peu plus l'un de l'autre, et, quand ils s'arrêtèrent, avant de s'endormir sur la mousse, ils cherchèrent à se réchauffer de leur haleine.

Car, par une loi mystérieuse, ces deux enfants jumeaux, nés ensemble, unis ensemble pour toujours, ne pouvaient mourir qu'ensemble, et ils savaient ainsi que leur dernière heure ne pouvait tarder.

Plus d'une fois, réveillés par le froid, ils écoutaient l'haleine qui sortait de leur poitrine et ils mettaient la main sur le cœur l'un de l'autre. Froide était l'haleine, le cœur battait à peine... mais ce n'était pas encore la mort.

« Frère, tu as encore un peu de chaleur, » se murmuraient-ils à l'oreille, jusqu'à ce que, relâchant sa languissante étreinte, chaque petit bras se roidit, et les deux frères étaient froids.

Là, pas de pieux rouges-gorges pour les couvrir de feuilles ; mais, frappé d'un remords tardif, un ange compatissant descendit du ciel et versa des larmes sur les deux petits corps;

Et des berceaux immortels tomba sur ces enfants ensevelis dans la neige une pluie de ces mêmes fleurs avec lesquelles ils avaient joué jadis [1].

[1] La stance pénultième contient une allusion à la ballade si populaire en Angleterre des *Enfants égarés dans les bois* et que les rouges-gorges recouvrent de feuilles sèches. — Nous avons pensé qu'il fallait conserver la naïveté de ces petites pièces dans la version littérale. Quelque poëte sera peut-être tenté de les traduire plus poétiquement. (*Note du Directeur*.)

CORRESPONDANCES

DE LA REVUE BRITANNIQUE

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LA QUESTION AMÉRICAINE.—REINE ET PRÉSIDENT.—SA MAJESTÉ BOHÉMIENNE. — LES COALITIONS D'OUVRIERS EN ANGLETERRE. — LA RÉFORME RENVOYÉE AUX CALENDES GRECQUES. — LORD STANLEY. — UNE VERTE VIEILLESSE. — L'OCTARONE. — LES REBELLES D'IRLANDE. — M. ET Mme MATHEWS CHEZ EUX. — OTHELLO FECHTER. — L'EXASPÉRATION DU SUD. — M. COBDEN ET M. BRIGHT. — LA CATASTROPHE D'ÉDIMBOURG. — NOUVEAUTÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

SESSION SCIENTIFIQUE DE MANCHESTER.

Londres, décembre 1861.

Il faut espérer que l'année finira sans guerre ; mais, au moment où je prends la plume, l'irritation est vive en Angleterre, et la passion s'en mêlant aussi aux Etats-Unis, les deux gouvernements peuvent être entraînés à une rupture qui n'est ni dans l'intention, ni dans l'intérêt des deux peuples. Jusqu'ici il n'y a que bravade d'un côté et menace de l'autre. Supposons un moment la guerre déclarée : les Etats du Sud, rebelles aujourd'hui, seraient-ils non-seulement reconnus comme belligérants,—c'est-à-dire comme un peuple indépendant, — mais encore acceptés à titre d'alliés? Lors des dernières difficultés un peu sérieuses

entre l'Angleterre et les Etats-Unis, la presse britannique menaçait l'Union américaine de proclamer l'émancipation des noirs afin de les soulever contre les propriétaires. Si, dans la crise actuelle, c'était le gouvernement de Washington qui se décidait enfin à appeler les esclaves aux armes, les Anglais abjureraient-ils leurs derniers sentiments de libéralisme en combattant pour river les chaînes de la race noire? Jusqu'à ce moment on a écarté cette supposition de toutes celles qui défrayent le débat préalable. Quand je la mets en avant, c'est pour ajouter, fidèle au principe que la *Revue Britannique* a toujours soutenu, que la cause de la querelle actuelle n'existerait pas si le gouvernement du pays où naquirent Clarkson et Wilberforce avait hautement déclaré, le lendemain de la scission du Nord et du Midi, qu'en aucun cas il ne reconnaîtrait l'indépendance des Etats du Sud, tant qu'ils n'auraient pas reconnu eux-mêmes l'abolition graduelle, sinon immédiate, de l'esclavage domestique. C'est à ce point de vue que je ne suis pas très-fâché que le gouvernement des Etats du Nord persiste à regarder celui des Etats du Sud et ses ambassadeurs comme des rebelles... mais comme, à ce point de vue, c'est le droit d'asile qu'il a violé en les arrêtant à bord d'un paquebot anglais, il pourrait sans déshonneur accorder toutes les réparations exigées, en se souvenant qu'il a réclamé toujours lui-même le droit de refuge en faveur des *rebelles* irlandais et en général de tous les rebelles, rois ou tribuns, proscrits du continent européen. La presse quotidienne s'est tellement emparée de la question, qu'un correspondant de Revue mensuelle peut difficilement dire là-dessus un mot original; mais, bon gré, mal gré, ladite question va revenir comme un refrain au bout de chaque paragraphe de ma lettre.

En cette circonstance encore, vous remarquerez combien, sur cette question de paix ou de guerre, est limitée l'action d'une souveraine parlementaire comparée à celle d'un président électif. Le nom de la reine Victoria a-t-il été prononcé ici une seule fois? Non. De l'autre côté de l'Atlantique, tout dépend de M. Lincoln. De ce côté-ci : « Nous sommes heureux, disent les plus irrités, d'avoir un ministre comme lord Palmerston pour tenir ferme le drapeau national. » C'est le vieux lord Palmerston qui a succédé moralement et officiellement à lord Wellington... comme gar-

dien militaire des cinq ports! Le château de Walmer est toujours, grâce à ce grand vizir libéral, l'antre du lion.

Il est une autre reine en Angleterre; mais cette autre, qui vient d'être couronnée tout récemment par droit d'hérédité, ne saurait donner beaucoup d'ombrage à la reine constitutionnelle. C'est la reine des gypsies (des bohémiens). S. M. Esther Faa Blythe succède à feu son père, le roi Charles, dont je vous annonçai la mort l'année dernière. Deux compétiteurs lui disputaient le sceptre que les gypsies des trois royaumes n'auraient pas voulu voir tomber en quenouille. Les partisans d'Esther faisaient valoir le droit de primogéniture et citaient tour à tour l'exemple de la reine Elisabeth, il y a trois siècles, ou celui de la reine Victoria, aujourd'hui, pour prouver qu'une femme peut faire le bonheur et la gloire d'une nation; bref, Esther l'a emporté. Il paraîtrait que ce n'est pas une reine de la première jeunesse : on la dit grand'mère. Il est vrai aussi que chez les gypsies on se marie de bonne heure; à quinze ans on est nubile, *jam matura viro*. Aussi, lors du couronnement, qui s'est accompli à Kelso, en Ecosse, le 18 novembre, la nouvelle souveraine était entourée de vingt à trente princes et princesses du sang. La cérémonie avait lieu en plein air, sous la voûte du ciel — le palais des gypsies n'a de limites que l'horizon. — Malheureusement cette voûte n'était pas d'azur ce jour-là; au moment où le bal allait commencer, une averse a inondé la salle. Reine, princes et princesses, ministres, hérauts d'armes, écuyers, courtisans et sujets n'ont pu danser sans glisser et mesurer le sol en tombant. La cour s'est réfugiée dans les grottes des environs, où la rosée des montagnes (le whisky) a coulé en libations abondantes.

Pour plus d'un Anglais, ce peuple des gypsies n'existe plus que dans les romans et dans les mélodrames. A vrai dire, malgré cette manifestation solennelle d'un avénement au trône, il n'existe guère en réalité que sous la forme de tribus errantes, moins nombreuses que ces tribus d'Indiens auxquelles les pionniers américains finiront par enlever leur dernière montagne, leur dernier désert. Un jour un fermier d'Ecosse ou d'Irlande trouvera un roi ou une reine étendus morts à la porte de son poulailler, un roi ou une reine qui n'avaient plus de peuple, et

dont la couronne de cuivre aura été vendue la veille à un chaudronnier de Dublin ou d'Edimbourg.

Si vous avez lu la dernière lettre de M. Bright adressée aux Unions d'ouvriers, vous comprendrez que quelques radicaux puissent espérer que ce n'est pas seulement la royauté des gypsies qui semble menacée de s'éteindre, mais bien la royauté constitutionnelle, avec tout ce qui lui reste du cortége de la féodalité. M. Bright ne croit plus aux promesses des whigs, et il ose dire aux prolétaires anglais à peu près ce que l'abbé Siéyès disait au tiers état français, la veille de la Révolution. « Vous n'êtes rien aujourd'hui, vous pouvez être tout demain. Vous n'avez pas la majorité dans le Parlement, vous l'avez dans la nation. On vous oppose un parlement antiréformiste qui est le produit d'un suffrage restreint, vous pouvez vous constituer en comices populaires, et vous faire représenter par un parlement d'ouvriers qui sera le produit de six millions de votes. Vous avez fait capituler les aristocrates du capital, vous pouvez faire capituler les aristocrates de la politique [1]. » M. Bright insinue ainsi aux prolétaires qu'ils ont le droit d'*agitation* aussi bien

[1] « Il y a en Angleterre, dit M. Bright, six millions d'Anglais qui n'ont pas plus de droits politiques que s'ils étaient Russes ou Autrichiens ; six millions d'Anglais sujets d'un gouvernement qui montre la plus grande anxiété de voir les institutions représentatives établies sincèrement en tout pays, excepté en Angleterre. Le bill de 1832 n'était qu'une demi-mesure. Les libéraux de hustings sont des charlatans qui ne visent qu'à obtenir un siége aux Communes. Classes laborieuses, votre droit à la franchise électorale (suffrage) est admis en principe par tous vos maitres : reine, ministres, députés, électeurs; pourquoi donc ne l'avez-vous pas? Quand l'aurez-vous? — Quand, au moyen de votre organisation, vous ferez de l'agitation dans chaque ville, chaque village. »

Les associations d'ouvriers, en Angleterre, ne peuvent être jugées d'un trait de plume. Leur organisation constitue réellement une puissance avec laquelle il faut compter, une puissance sociale qui a son gouvernement et son budget. Dans un article justificatif de la *Revue de Westminster*, duquel nous pourrons donner au moins un extrait, l'auteur avoue que l'ouvrier anglais en est venu à mettre l'*Association des métiers* (*trades' Union*) au-dessus de la constitution anglaise, au-dessus de l'Eglise constitutionnelle, au-dessus de la patrie elle-même; mais en même temps la discipline de l'association et son gouvernement maintiennent les ouvriers dans les limites de la légalité et interdisent toute action révolutionnaire.

(*Note du Directeur.*)

que le droit de grève. Mais il y a une grande distance encore, en Angleterre, de la grève, qui n'est qu'une force inerte, négative, presque muette, à une coalition coercitive, parlante, agissante, dont les réunions ressembleraient bientôt à l'émeute et à la sédition. Il est fort douteux que l'ouvrier anglais soit aussi jaloux de ces droits politiques, assez mal définis, que M. Bright l'engage à réclamer hautement, qu'il l'est de ce droit au non-travail qui lui a fait conquérir ici une augmentation de salaire, là une diminution des heures de la journée. La voix de M. Bright n'a jusqu'à présent trouvé que peu d'écho. Voulez-vous savoir quel degré d'émotion peut soulever aujourd'hui une question de politique intérieure : l'état des opinions sur une question semblable, comme sur toutes les questions à l'ordre du jour, a été parfaitement exposé le 12 novembre, par lord Stanley, dans un discours adressé à ses électeurs de King's Lynn. L'orateur, fils de lord Derby, un peu plus avancé que son père, est le vrai représentant de ces tories qui peuvent seuls succéder tôt ou tard aux whigs, parce que, en vérité, ils sont tout aussi libéraux qu'eux. « Le temps, a-t-il dit, n'est pas aux réformes organiques : sachons nous contenter de réformes administratives. Je ne crois pas que vous ayez un bill de réforme présenté par le gouvernement d'ici à deux ou trois années pour le moins. L'épreuve a été faite en 1860 : le Parlement reçut la mesure proposée avec une hostilité déguisée, le peuple avec une indifférence générale. Il serait inutile de discuter aujourd'hui un bill de réforme. La question de réforme ne peut mourir et ne peut être écartée complétement, mais je ne crois pas qu'on en entende parler d'une manière sérieuse d'ici à deux ou trois sessions. Des motions seront probablement faites par des membres isolés; mais le résultat de ces motions sera de mesurer la force des partis, sans qu'elles puissent aboutir à un acte pratique. Le gouvernement, selon moi, peut seul proposer un bill de réforme, et je ne seconderai aucune motion faite par des membres du Parlement ne parlant qu'en leur propre nom. » Whigs et conservateurs feront là-dessus la même réponse à M. Bright. Il faudrait lire tout le discours de lord Stanley pour connaître l'opinion raisonnée et raisonnable du pays sur les faits accomplis et les incidents probables de la politique dans les deux mondes, — en

Italie comme en France, à New-York comme à Mexico. Relativement à la guerre civile des Etats-Unis, le *casus belli* de la saisie des commissaires du Sud dépasse les prévisions de lord Stanley ; cependant ses recommandations ne seront pas sans application lorsqu'il conseille à ses compatriotes de ne pas se laisser aveugler ni par les préventions jalouses de l'orgueil national, ni par celles que l'esprit aristocratique de l'Angleterre nourrit contre la démocratie américaine. « Le devoir de notre gouvernement, dit-il, est d'observer une stricte neutralité en paroles et en actes ; c'est de ne pas se laisser aller à l'irritation sur des molestations casuelles comme il faut s'attendre à en recevoir dans le cours d'une telle lutte ; c'est de défendre nos droits avec modération et fermeté, en donnant à la colère le temps de s'évaporer ; c'est de ne tirer aucun avantage, ou même de paraître ne tirer aucun avantage de la faiblesse passagère du gouvernement américain pendant la crise qu'il subit ; c'est enfin de ne rien faire de ce qu'il pourrait regarder comme une violation de ses droits[1]. »

Lord Palmerston s'est jusqu'ici montré un peu moins prudent que ne le serait, semblerait-il, le fils de lord Derby, son rival, s'il était à sa place. Le ministre septuagénaire aime à entendre vanter son éternelle jeunesse, comme s'il avait dans les veines plus de salpêtre qu'il n'y en a dans les magasins sur lesquels il vient de mettre l'embargo[2]. Mardi dernier, il est allé à Shoeburyness pour faire expérimenter en sa présence le canon Whitworth. Il avait donné rendez-vous, à la station de Southend,

[1] Dans une correspondance du *Times*, postérieure à ma propre lettre, M. Russell, parlant de l'irritation qui a éclaté autour de lui, ajoute : « Non-seulement la populace américaine est devenue agressive et insolente, mais encore quelques-uns de mes amis, que je considère beaucoup, me disent : « Si nous sommes forcés de céder en cette heure de faiblesse et de crise « intérieure, il faut espérer que tout citoyen américain fera le serment « solennel de profiter de la prochaine difficulté où se trouvera l'Angleterre « pour lui faire sentir notre éternel ressentiment. » (*Lettre de New-York du* 19 *novembre.*)

[2] A la date du 20 novembre. « En vertu du statut passé en 1853, de l'avis de mon Conseil, nous prohibons l'exportation de tout article susceptible d'être converti en munitions de guerre : poudre à canon, nitrate de soude, soufre et salpêtre, etc. »

au ministre de la guerre ; mais un embarras de voitures le fit arriver deux minutes après le départ du train. Sir Georges C. Lewis, parti seul, fut bien surpris, en arrivant à la gare de Southend, d'y trouver son noble collègue, qui l'attendait sur la plate-forme. Lord Palmerston avait commandé un train spécial : au premier entre-croisement des rails où le train spécial, signalé par le télégraphe sur toute la ligne, avait pu prendre les devants, il avait laissé derrière le train ordinaire. Lord Palmerston avait eu le temps de commander une voiture pour se faire conduire immédiatement, avec sir Georges, de Southend à Shoeburyness. — Il paraît que l'expérience a été favorable au canon Whitworth.

C'est lorsque tous les regards sont tournés vers les Etats-Unis, Sud et Nord, que M. Dion Boucicaut a eu l'heureuse idée de faire sucéder à son drame irlandais un drame américain qui, naturellement, attire une foule renouvelée chaque soir au théâtre d'Adelphi. M. D. Boucicaut a la prétention d'avoir peint les mœurs des Etats esclavagistes mieux que l'auteur de *l'Oncle Tom*. Afin de faire ressortir les horreurs du préjugé contre le sang noir, il a mis en scène une *octarone* qui, fille d'un blanc et d'une quarterone, n'a dans les veines qu'un huitième de ce sang fatal. Zoé l'octarone est plus blanche que mainte Espagnole, Portugaise ou Italienne ; elle a été affranchie, mais par un acte déclaré nul, faute d'une certaine formalité. Elle ne peut donc épouser qu'un mari du même sang. Vainement celui qu'elle aime s'est infusé quelques gouttes de sang noir pour descendre jusqu'à elle, ne pouvant l'élever jusqu'à lui : Zoé est vendue comme les autres esclaves de son maître ruiné, et, pour échapper à l'odieux traître de mélodrame qui l'achète, elle s'empoisonne. Ce dénoûment a déplu au public de 1861. Ce public qui avait applaudi l'agonie de l'oncle Tom le noir, a sifflé le suicide de Zoé l'octarone. M. D. Boucicaut écrit aux journaux qu'il ne comprend rien à cette protestation : selon lui, sa pièce est un plaidoyer contre l'esclavage, et elle n'aurait plus de sens si les victimes de la tyrannie des blancs triomphaient, sur le théâtre, de la persécution qui les réduit au désespoir dans la vie réelle. M. Boucicaut a dramatisé un fait vrai, une histoire authentique arrivée à la Nouvelle-Orléans. Ses critiques prétendent qu'il s'est

contenté de l'emprunter à *la Quarterone*, roman du capitaine Mayne Reid. Ils pourraient ajouter qu'il a été par trop impartial en nous montrant, à côté d'une octarone si malheureuse, des nègres presque heureux dans leur cabane, et quelques-uns si jaloux de l'honneur de leur race, que, lorsqu'on les met en vente, ils ne sont préoccupés que du prix qu'on donnera de leurs enfants. Ils ne voudraient pas être vendus au rabais, ni eux-mêmes, ni leurs négrillons!

Importera-t-on aux boulevards de Paris la pièce américaine de M. Boucicaut, comme on y a importé sa pièce irlandaise? Franchement, je n'y vois de digne d'être importé qu'une nouvelle ficelle dramatique... si elle est nouvelle à Paris. Un assassin qui lit une lettre sur le corps de sa victime, ne se doute pas qu'il a près de lui un témoin attentif — un daguerréotype — et qu'il laisse la scène exacte de son crime sur la plaque dénonciatrice. Le tableau de la vente des esclaves est aussi admirablement composé.

Une pièce rivale dispute la foule à *l'Octarone*, et c'est une pièce irlandaise comme cette *Colleen Bawn* qui a rendu M. Boucicaut millionnaire. Les *Peeps' Day, ou les Hommes du point du jour*, sont des rebelles irlandais tirés d'un roman de Banim. Un de ces rebelles, proscrit injustement, revient d'exil pour venger ou justifier sa condamnation par une rébellion réelle : il se rend à la fois la terreur des autorités de son pays et la providence de l'héroïne « innocente et persécutée, » comme le sont si généralement les héroïnes de mélodrame. Celle-ci est sauvée dans une scène « à sensation et à grande décoration, » comme la Colleen Bawn. — Ces pièces de rébellion irlandaise sont sans danger aujourd'hui, à Londres surtout; mais auriez-vous cru qu'en Irlande, dans l'Irlande calmée de 1861, la perspective de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis réveillerait les cendres de cette ultranationalité celtique qui ne veut point pardonner à la race conquérante sa longue oppression des vaincus?

L'ancien journal de la rébellion, quoique sachant bien qu'il n'a plus qu'une minorité d'adhérents, ne craint pas de proclamer que l'heure de la vengeance va peut-être sonner pour les complices d'O'Brien et de Mitchell. Des milliers d'Irlandais de l'émigration figureront dans les cadres de l'armée des Etats-

Unis, sur les vaisseaux de guerre ou sur les corsaires : « Oui, les soldats anglais trouveront au front de la bataille les mêmes braves que ceux qui, à Fontenoy, rompirent les rangs de leurs régiments au cri de : « Souvenez-vous de Limerick. » Oui, les bannis, les expulsés, les opprimés, les insultés de l'Irlande, seront là, et malheur à l'Angleterre ; car, ici aussi, d'autres profiteront sans doute d'une occasion qui ne peut revenir qu'une fois par siècle. Qui peut dire s'ils ne réussiront pas enfin à fonder l'indépendance de leur patrie? » Si les anciens rebelles du Canada tenaient le même langage... mais non, le Canada, pas plus que l'Irlande, ne songe en ce moment à lever l'étendard de la révolte. Le gouvernement de la reine peut laisser jouer le mélodrame des *Hommes du point du jour* à Québec et à Dublin aussi impunément qu'à Londres[1].

Un nouveau spectacle, beaucoup plus inoffensif, vient de s'ouvrir, et semble devoir obtenir la même vogue qui a rempli pendant dix ans la petite salle de feu Albert Smith. C'est de Charles Mathews que je veux parler. L'entreprise de cet artiste ressemble à celle de son père, qui avait imaginé déjà, il y a trente ans, d'être lui-même sa propre troupe. *M. et Mrs. Charles Mathews sont chez eux* : voilà toute l'affiche, car les pièces de ce nouveau théâtre personnel se joueront à deux, le dialogue viendra de temps en temps au secours du monologue. Le succès a été incontesté dès la première représentation. Rien de plus simple que la mise en scène et le programme de cette autobiographie dramatique. Charles Mathews reçoit d'abord ses amis dans sa résidence actuelle, où il discute avec sa femme son idée et son sujet en finissant par adopter le simple expédient de raconter toute son histoire depuis son enfance. Il nous transporte immédiatement à son collége, où, retrouvant sa personnalité d'écolier, il se montre la victime de cet ancien système de la vassalité scolaire, qui n'est pas encore tout à fait aboli dans les grandes pensions anglaises. Jeune homme, Charles Mathews est de bonne heure lancé dans le meilleur monde, celui des notabilités contemporaines, dont il reproduit la physionomie et le

[1] Depuis ce paragraphe, M. Smith O'Bien a publié une lettre où il exprime ses sympathies américaines en dissimulant très-peu ses vœux contre l'Angleterre si la guerre éclatait.

langage. Vous rappelez-vous Perlet dans les beaux jours du Gymnase? Charles Mathews le ressuscite et chante un de ces airs comiques que composait pour lui la verve facile d'Eugène Scribe. Le comédien dispose de ce fameux tapis des contes arabes qui fait faire le tour du monde à son possesseur avec une bien autre rapidité qu'une locomotive à toute vapeur. De Paris, en un quart d'heure, nous sommes à Naples, où Ch. Mathews voyagea jadis avec lord et lady Blessington. L'artiste s'y transforme en improvisateur qui improvise en italien, puis en prédicateur populaire qui se fait une chaire de la borne au coin de la rue de Tolède, puis en femme de chambre anglaise qui ne parle la langue de l'Arioste qu'avec l'accent anglais, etc. Cette première partie, dont j'abrège le sommaire, est, selon Ch. Mathews, le roman de sa vie. La réalité le ramène en Angleterre dans la seconde, où, avec une franchise assez hardie, il nous représente les erreurs de sa jeunesse, se montrant tour à tour prisonnier pour dettes dans l'ancien château de Lancastre, puis directeur de théâtre et premier acteur à la fois à Covent-Garden, pour nous faire voir comment on y défigurait quelquefois Shakspeare. Ces transformations successives d'un artiste populaire sont vraiment merveilleuses, et le public anglais en est le complaisant compère, très-flatté quand il est pris pour interlocuteur, au risque de blesser un peu les lois de l'illusion.

Je ne saurais citer comme une nouveauté dramatique une traduction presque littérale de *la Frileuse*, une des compositions posthumes d'Eugène Scribe; mais je dois la mentionner pour rappeler que la postérité, la juste postérité, était déjà arrivée en Angleterre pour lui de son vivant, et qu'il n'y a pas de rivalité posthume qui lui dispute le sceptre du théâtre moderne, comme à Paris, où l'on a l'air d'avoir peur même de son ombre. On tolère aussi que l'acteur français Fechter ait la prétention de ressusciter Shakspeare, et de donner par son exemple un démenti à cette critique paradoxale qui nous assure que les pièces de Shakspeare sont plutôt faites pour être lues que représentées. Toutefois l'*Othello* de Fechter est plus controversé que son *Hamlet*. En répudiant toutes les traditions scéniques, il a trop oublié qu'il y a de vieux amateurs qui ont pu admirer les Kemble et les Kean, pour ne rien dire de Macready, lequel jouait hier en-

core. Ces amateurs trouvent Othello-Fechter trop mélodramatique, passant trop brusquement de l'emphase à la familiarité, s'adressant plus aux sens qu'au sentiment; bref, disent-ils, jouant moins pour la salle classique de la rue Richelieu que pour celle de la Porte-Saint-Martin, moins pour des spectateurs anglais que pour des spectateurs américains. On se demande si c'est avec une arrière-pensée d'aller un jour étouffer Desdemona à New-York qu'Othello-Fechter, au lieu de se faire une peau de nègre n'a voulu se faire qu'une peau de mulâtre ou d'Indien cuivré. Ce serait mal choisir son moment, lorsqu'il faut espérer que, bon gré, mal gré, l'Amérique va proclamer l'émancipation de ses hommes de couleur.

Si la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre éclate, ce sera aussi avoir mal choisi son moment, pour le grand avocat radical de Londres, d'être allé s'inscrire au tableau des avocats de New-York. Car c'est ce qu'a fait M. Edwin James, l'avocat de l'empoisonneur Palmer et du conspirateur Bernard. Ce n'est pas être indiscret de répéter ce qui a été dit et redit sans contradiction, que M. Edw. James ne s'est réfugié aux Etats-Unis que pour y fuir ses créanciers... Et il avait gagné des causes si lucratives! et il avait épousé une femme si bien dotée!... dont il aurait dévoré aussi la dot, comme pour la prendre au mot, lorsque, se croyant une voix de prima donna, elle avait dit un jour à Rossini. « Je voudrais être ruinée pour dévouer ma vie à chanter vos œuvres; » dévouement que Rossini, hélas! ce *maestro* difficile, interprétait dans le sens d'une menace. Quelques Américains qui avaient entendu dire que M. Edwin James fit, en 1860, la campagne de Sicile à côté de Garibaldi en qualité d'avocat combattant, croyaient qu'il ne se transportait de l'autre côté de l'Atlantique que pour faire, au même titre, la campagne contre les esclavagistes. Il a trompé leur espoir. Il n'a pas du moins imité cet impartial touriste anglais qui vient de publier dans le *Blackwood-Magazine* le récit d'une excursion chez les rebelles, plus favorable à ceux-ci que les lettres du correspondant du *Times*. Si ce récit est exact, la séparation est inévitable, quand bien même elle ne serait pas reconnue par la Grande-Bretagne : — nouvelle chance en faveur du Sud. Je regrette de ne le lire qu'après que ma lettre est déjà aux trois quarts remplie,

et vous tenez à paraître avant Noël. L'ardeur belliqueuse des planteurs de coton est digne vraiment d'une meilleure cause. Si seulement les Italiens étaient accourus sous le drapeau de Garibaldi en aussi grand nombre que ces planteurs sous celui du général Beauregard, il y a longtemps que Rome et Venise seraient à eux. N'est-ce pas affligeant pour l'humanité qu'on s'arme avec plus d'enthousiasme pour défendre la propriété de ses esclaves que pour conquérir sa propre liberté ! A Nashville, dans le Tennessee, « hommes, femmes et enfants, ne songent qu'à la guerre. Le père est souvent simple soldat à côté de ses fils. Les femmes confectionnent des uniformes, les enfants tricotent des bas pour l'armée. Les habitants dépendaient jusqu'ici du Nord pour la plupart des articles de commerce et d'industrie : « Nous nous ferons fabricants nous-mêmes, » ont-ils dit. Il y a quelques semaines, un tout jeune homme a découvert un système nouveau de capsules à percussion, et une manufacture a été immédiatement établie, qui en fournit des millions par semaine à l'usage des soldats. » Le danger d'une insurrection d'esclaves ne semble pas jusqu'ici à redouter, selon le touriste, qui déclare tous les noirs contents et heureux, — plus heureux qu'aucune bande d'ouvriers anglais. Ils se seraient armés volontiers pour leurs maîtres ; ce n'est pas la défiance qui fait qu'on ne les a pas distraits des travaux des champs, puisqu'on les y laisse avec les femmes et les enfants. Il résulte de là que les travaux agricoles se poursuivent aussi régulièrement qu'en pleine paix, et qu'on sème en plus des terres jusqu'ici non défrichées pour y moissonner en prévision d'un blocus. » L'unanimité des sentiments a résolu la grande question de finances. Le gouvernement a décidé un emprunt. On y souscrit en s'engageant à remplir sa souscription en argent ou en nature, en produits manufacturés ou en matières brutes, souscription échangée contre un papier-monnaie, c'est-à-dire des bons du Trésor, acceptés sans difficulté comme équivalent d'espèces métalliques par les banquiers comme par les boutiquiers. La confiance réciproque des soldats et des chefs est aussi très-remarquable. L'obéissance est absolue, quelle que soit la composition variée des régiments, les zouaves de la Nouvelle-Orléans, avec leur air de *mauvais sujets*, se piquant d'être aussi bien disciplinés

que les artilleurs, qui se composent de jeunes gens des meilleures familles. Le touriste enfin, prévoyant la reconnaissance du Sud par l'Angleterre, va au-devant des objections qu'elle ne peut manquer de soulever de la part des abolitionnistes de Londres et d'Edimbourg :

« Dans la Grande-Bretagne, sans doute, nous faisons tous des vœux pour l'émancipation universelle, et nous avons fait nous-mêmes de grands sacrifices à cette cause ; mais nous ne pouvons nous empêcher de sympathiser avec une population de dix millions luttant pour son indépendance. Relativement à la condition des nègres dans les Etats du Sud, elle ne peut que s'améliorer de plus en plus. Si la confédération nouvelle entre en relations suivies avec l'Europe, si elle est admise dans la famille des nations, le commerce, toujours favorable à la liberté, obtiendra peu à peu, mais sûrement, des résultats bien plus humains que ceux que peuvent jamais espérer les plus sincères abolitionnistes. »

Quant à moi, si les citations de ma correspondance, recueillies au jour le jour et un peu partout, m'exposaient à l'accusation de n'avoir pas d'opinion, ou plutôt d'en avoir plusieurs, nos bienveillants lecteurs voudront bien croire que je penche au moins vers la bonne.

Par exemple, voici ce matin une longue lettre de M. Cobden et un discours de M. Bright, dans un banquet à Rochdale qui réveillent toute ma sympathie pour la cause des Etats du Nord contre les Etats du Sud, et qui me prouvent que l'Angleterre aurait grand tort de compliquer la crise par une déclaration de guerre à propos d'un incident qu'il serait plus raisonnable de soumettre à un arbitrage international. La France serait donc plus imprudente encore de compromettre le rôle de neutralité à elle assigné par la situation même. Les amis de la liberté en général seraient bien maladroits d'oublier qu'avec toutes ses fautes, la république américaine est encore aujourd'hui le refuge le plus assuré des idées libérales quand ces idées sont en disgrâce auprès du public d'Europe. Relativement à l'esclavage, quoique les Etats du Nord n'aient pas proclamé aussi ouvertement qu'ils l'auraient dû l'émancipation des noirs, cette cause n'en est pas moins la leur, celle des vrais libéraux par

conséquent, chrétiens ou philanthropes. En se déclarant pour le Sud, l'Europe donne ou un encouragement antilibéral au maintien de l'esclavage, ou un prétexte au Nord pour provoquer toutes les horreurs d'une guerre civile, et M. Cobden ajoute que c'est risquer de détruire entièrement cette culture du coton à laquelle l'industrie anglaise subordonne sa politique. M. Bright, qui espère que la république américaine ne périra pas, menace ses compatriotes des ressentiments d'une population qui, dans dix ans, sera le double de la leur : autre considération qui ne suffirait pas pour arrêter la France, si elle lui était adressée plus directement, mais qui a sa valeur quand, malgré l'alliance actuelle de l'Angleterre, il est évident qu'il y aura toujours plus de causes de rivalité entre l'Angleterre et la France, qu'entre la France et les Etats-Unis. M. Bright est conséquent à ses principes quand il met au-dessus de tous les intérêts l'extension du principe démocratique dans le nouveau monde. Sans aller aussi loin que lui, la France étant elle-même une démocratie (l'Empire se proclame l'expression couronnée de 89), nous serions en contradiction avec nous-mêmes de contribuer, par l'abandon de notre neutralité, à l'humiliation des Etats-Unis en même temps qu'à l'anéantissement de leur marine [1]. Mais les événements marchent si vite, que j'élude de servir plus longtemps d'écho à la parole de M. Bright, qui, demain, peut une seconde fois être étouffée par la voix du canon, comme cela arriva quand l'orateur se fit le prophète de malheur de la campagne de Crimée. Il faut bien dire que pour le moment l'opinion est très-exaltée ici, et que chaque jour la presse publie des lettres de marins ou de soldats qui rappellent les lettres des colonels français lors du procès Bernard. Ce matin, le 100e régiment, composé de Canadiens, propose fièrement d'annexer l'Etat du Maine à la couronne d'Angleterre.

En attendant que les Anglais, dans leur élan belliqueux, aillent canonner les Américains, on annonce la prochaine arrivée

[1] Nous sommes heureux de nous rencontrer ici avec M. Prevost-Paradol, un des esprits les plus incisifs de la polémique, qui, dans le *Journal des Débats* du 7 décembre, avant de connaître la lettre de M. Cobden et le discours de M. Bright, a développé, dans le sens des intérêts français, tous les arguments qui nous font désirer une solution pacifique de l'affaire du *Trent*.

à Londres d'un docteur américain qui déploie une adresse merveilleuse dans les opérations chirurgicales : c'est le docteur Sims, qui a, je crois, commencé par visiter ses confrères de Paris.

Qu'il eût été le bienvenu à Edimbourg, à la fin du mois dernier, quand s'est écroulée tout à coup une de ces antiques maisons de la Grand'Rue, des ruines de laquelle on a retiré plus de trente morts et autant de blessés ! Cette catastrophe est arrivée à dix heures du soir un samedi. Rien de plus dramatique que quelques-uns des incidents rapportés par le célèbre prédicateur, le docteur Guthrie, qui y a trouvé le texte d'un de ses plus touchants discours, — récit tour à tour éloquent et familier de sa visite aux victimes.

Nous allons chercher bien loin la mort, — en Crimée, en Amérique, en Chine, — elle est peut-être sur notre toit, pesant sur les vieilles poutres, ou dans notre cave, minant les fondations de la maison. Ce lieu commun ne pouvait être oublié par le docteur Guthrie, mais il a tiré aussi de grands effets de certains détails : de ces robes vides appendues aux murs encore debout, « robes flottantes et agitées par le vent de la nuit comme des spectres ; » — de ce bâton de voyage que le propriétaire avait déposé sans se douter qu'il ne servirait plus à soutenir ses pas ; — de ces miroirs où une femme s'était admirée le soir même avec le vain espoir de se réveiller le lendemain, quand le sommeil lui aurait rendu sa fraîcheur matinale ; — de ces deux pendules qui s'étaient arrêtées après avoir marqué l'heure fatale, emblème de l'horloge des siècles qui sonnera l'heure du jugement dernier ; — de ces feux brûlant encore dans les cheminées quand les mains qui les allumèrent étaient glacées à jamais, etc., etc. — La visite aux survivants a fourni à l'orateur chrétien des allusions non moins tristes et touchantes, surtout les réponses à lui faites par les enfants miraculeusement sauvés, y compris celui qui dormait si bien du sommeil de l'innocence, qu'il n'a pu en être tiré par l'épouvantable bruit de l'écroulement. Parmi les créatures miraculeusement exhumées sont des oiseaux dans leur cage, un chat et un chien, devenus si intéressants, qu'ils ont été achetés à des prix extraordinaires, le chien, par exemple, vieux roquet, payé 30 livres sterling !

Ce serait rester trop incomplet que de ne pas finir par quel-

ques lignes sur le mouvement littéraire de la fin d'année, quoique, à n'en juger que par les journaux, les préludes de guerre semblent absorber toute la vie intellectuelle, et que ceux qui espèrent que la flotte anglaise va débloquer les ports de l'Amérique du Sud pour y chercher du coton, oublient en ce moment que le coton sert aussi à faire du papier. Et d'abord, succès tout à fait caractéristique, les quatre gros volumes du docteur en droit Philimore : *Commentaire sur le Code international*, trouvent de nombreux acheteurs, qui ne marchandent pas sur le prix, 4 livres ou 125 francs. C'est, il est vrai, le meilleur traité sur la matière : toutes les chancelleries en ont un exemplaire. Je viens d'en voir un chez mon libraire, à l'adresse de M. Thouvenel, le ministre des affaires étrangères. Une biographie du peintre Turner par M. Thornbury, n'a pas tout à fait répondu à l'attente de la critique : — beaucoup d'anecdotes sans doute, mais beaucoup de remplissage. Les deux volumes n'en valent qu'un moralement. Cette biographie m'en rappelle une autre, celle de l'architecte gothique W. Pugin, qui a fourni au *Blackwood-Magazine* le texte d'un excellent article que la *Revue Britannique* reproduira sans doute : il serait donc superflu d'en parler. Je me réserve pour la biographie d'un autre artiste original, le mystique Blake, annoncée sous presse, et qui sera *illustrée* par un choix de ses fantastiques dessins. Je dois aussi vous signaler *les Vies des ingénieurs anglais*, deux volumes, par M. Smiles, vrai Panthéon biographique dans lequel sont racontés, avec un grand amour du sujet, les travaux qui ont graduellement transformé l'Angleterre sauvage d'Agricola en Angleterre de la reine Victoria, les rails des chemins de fer rayonnant presque dans le même sens que les voies romaines. Cet ouvrage est exécuté avec un grand luxe; mais on ne recule pas ici devant deux volumes cotés 41 shillings. Cependant la librairie anglaise continue de tendre vers le bon marché, révolution qui jusqu'ici, comme je vous l'ai écrit déjà, affecte surtout les Revues, Magazines et journaux hebdomadaires ou quotidiens. Quelques Magazines sont morts sans attendre la chute des feuilles, le vieux *Taits*, aussi bien que le jeune *Robin Good-Fellow ;* mais *uno avulso, non deficit alter :* il naît tous les mois un recueil nouveau, et l'année 1862 en verra naître deux, entre autres, qui promettent des

merveilles. Celui qui s'intitulera *la Société de Londres*, lance un programme à réjouir un correspondant chargé de faire pour vous la chasse aux *Variétés* et aux *Miscellanées*.

Revues et Magazines sont toujours les mines où les libraires-éditeurs puisent les principaux ouvrages de leurs catalogues : histoires et biographies, voyages, romans, etc. C'est aussi là souvent qu'ils publient eux-mêmes périodiquement une première édition des livres directement acquis des auteurs : tel est le roman d'*East-Lynn*, par Mrs. Wood, un des succès de l'année, où, par une coïncidence fortuite, vous trouvez le même personnage qu'Eugène Scribe a mis en scène dans *Fleurette la Bouquetière*, cette belle et noble demoiselle qu'un accident de chemin de fer métamorphose si cruellement[1]. A ce propos, il est curieux de remarquer tout ce que les chemins de fer fournissent aux romanciers d'incidents nouveaux et de dénoûments prévus ou imprévus : le *Deus ex machina* malheureusement n'y ressemble pas à l'Hercule d'Euripide qui vient arracher Alceste à la Mort.

Inutile de vous dire que ce mois-ci, c'est comme tous les ans, la littérature de Noël qui s'étale sur les comptoirs de la librairie, littérature qui comprend les livres d'enfants et les livres illustrés, parmi lesquels ressuscitent, pendant six semaines, maints volumes qui dormiront, le reste de l'année, sous leur reliure ornée d'arabesques en or. Vous en avez, d'ailleurs, à Paris, les spécimens, dans les riches magasins de MM. Galignani et Xavier.

Paris, 15 décembre. — Au moment où nous mettons sous presse, le télégraphe nous apprend la mort du prince Albert.

SESSION SCIENTIFIQUE DE MANCHESTER.

Le 4 septembre dernier a eu lieu le Congrès scientifique annuellement tenu par l'Association britannique pour l'avance-

[1] C'est un des romans les plus intéressants de l'année, la première partie surtout, et il est réimprimé dans la collection Tauchnitz (Paris, Reinwald) ainsi que *les Grandes Espérances*, de Dickens, *le Foyer et le Cloître*, de Ch. Reade, et la première partie d'une *Étrange histoire*.

ment de la science. L'intérêt toujours croissant qui se rattache à ces sortes de réunions, le renom de son nouveau président, M. William Fairbairn, la variété des questions qui se traitent dans les divers comités, avaient attiré une affluence considérable de savants et d'amateurs accourus de toutes les parties du monde. Plus de *six cents dames* s'étaient réunies aux deux mille membres de l'Association, et il n'a fallu rien moins que la vaste salle dite du Libre-Echange (*Free Trade Hall*) pour contenir un si nombreux auditoire suspendu aux lèvres éloquentes du président. Le caractère de ces réunions consiste surtout dans la durée des sessions et la formation de comités spéciaux, dans lesquels on lit d'importants mémoires, élucidés par de sévères discussions entre les princes de la science, dégagées de toute personnalité et uniquement basées sur les observations les plus consciencieuses. Aussi, que ne doit-on pas attendre d'un tel sénat, que nous appellerions volontiers le concile œcuménique des sciences? Les archives d'un tel congrès seront, et sont déjà un inappréciable trésor, en ce que l'on y peut suivre pas à pas la marche progressive des connaissances humaines et l'histoire des recherches de l'intelligence. Aussi, pour les esprits qui s'intéressent au progrès intellectuel et scientifique, et c'est un honneur pour notre époque que le nombre s'en accroisse tous les jours, nous avons réuni tous les documents que nous avons pu trouver sur ce grand événement, regrettant que la longueur du discours du président ne nous permette pas de le traduire *in extenso*.

Pour procéder à ses travaux, la Société s'était formée en sept comités, plus un sous-comité, dans l'ordre suivant :

A. Sciences physiques et mathématiques ; président : M. Airy, astronome royal.

B. Sciences chimiques : M. Miller, professeur au Collége de la Reine.

C. Géologie : sir Roderic Murchison.

D. Botanique et zoologie : M. le professeur Babington.

Sous-comité : Anatomie : M. le docteur John Davy.

E. Géographie et ethnologie : M. John Crawfurd.

F. Sciences économiques et statistiques : M. Newmarch.

G. Sciences mécaniques : M. l'ingénieur Bateman.

Pendant les six jours qu'ont siégé ces comités, du 5 au 11 septembre, les mémoires les plus variés ont été lus et discutés. Pour donner une idée des sujets traités, nous allons en citer quelques-uns. Dans la section des mathématiques : Photographie céleste, par M. Warren de La Rue; La structure du cuivre, vue au microscope, par M. Vivian ; Les météores lumineux, par M. Glaisher; Des déviations magnétiques, par MM. Sabine, Lloyd et Evans ; Mouvement des glaciers, par M. Hopkins ; Age de la chaleur solaire, par M. Thompson.

Dans la section de chimie : L'analyse spectrale, par M. Miller; L'ozone et l'acide sulfhydrique, par M. Moffat.

Dans la section géologique : De l'excédant d'eau dans les parties australes du globe, par M. Yates ; Note sur le plésiosaure austral, par M. Owen ; Les insectes fossiles d'Angleterre et de Bavière, par M. le docteur Hagen ; Les volcans éteints de l'Australie, par M. Bonwick.

Dans la section de botanique et de zoologie : La Flore irlandaise, par le docteur Dickie ; Effets de la diète des prisons sur la santé, par le docteur Edouard Smith ; Sur les accidents causés par le chloroforme, par le docteur Kidd ; Ravages causés par le *teredo* sur les navires, par M. Gwyn Jefferys ; De l'emploi du sulfate d'aniline dans la danse de Saint-Guy, par le docteur Turnbull.

Dans la section de géographie : Connexion entre l'ethnologie et la géographie, par M. le président John Crawfurd ; Ethnologie finnoise, par M. Daw, de Christiana ; Notes géographiques sur l'Afrique occidentale, par M. du Chaillu ; De l'acclimatation de l'homme, par le docteur Hunt ; Les Bohémiens d'Angleterre, par M. Smart ; Antiquité de la race humaine, par M. Crawfurd ; Les glaciers du Groënland, par le colonel Shaffner.

Dans la section des sciences économiques : Le coton, par M. Bazley ; Les Sociétés coopératives de Rochdale [1], par M. Stone ; Emploi de la femme, par Mlle Twining ; Des taxes et des impôts, par divers ; Le traité anglo-français, par M. Valpy.

Enfin, dans la section de mécanique : La navigation à vapeur, par M. Scott Russell ; Des lois sur les brevets, par M. Heywood et *cinq* autres membres ; ces questions ont été longue-

[1] *Revue Britannique*, 1861, p. 153.

ment traitées et discutées; Les vaisseaux blindés, par divers; Constructions en fer, par M. Vignoles.

On peut voir, par cette très-brève énumération, à combien de points le Congrès a touché. Un trait particulièrement digne de remarque, c'est l'attention portée sur la loi des brevets, tant nationaux qu'internationaux, et, nous dit un correspondant, la section où se traita cette question fut particulièrement encombrée le jour de cette imposante discussion. Nous croyons que c'est là une manifestation des plus significatives et que ne doivent pas perdre de vue les hommes compétents.

Nous passons maintenant à l'analyse du discours d'ouverture :

Le baron Wrottesley, président sortant, ayant déclaré la séance ouverte et annoncé l'élection, pour l'année 1861-1862, de M. Fairbairn, celui-ci prit la parole et fit quelques remarques sur l'historique de l'Association, parvenue aujourd'hui à sa trente et unième année d'existence. Le bienfait capital que l'on a dérivé de l'Association est la fusion de la théorie et de la pratique, qui se sont mutuellement corrigées l'une et l'autre, et ont ainsi réalisé le précepte de Bacon, qui demandait à la philosophie de ne pas s'égarer dans des recherches purement spéculatives, mais « de chercher le bien-être de l'humanité. »

En présence des immenses résultats pratiques fournis par toutes les sciences, et notamment par le génie, tant militaire que civil, qui a le plus abondamment contribué à augmenter la richesse et la prospérité générales, l'orateur passe légèrement sur les sciences abstraites, pour insister davantage sur l'application utile de la science, sur les résultats acquis et à acquérir par cette application, toujours dans un but de plus grande amélioration. L'histoire de l'humanité, dans ses diverses transitions de la barbarie à la civilisation, démontre que l'homme a été stimulé à cultiver la science et à créer des inventions par l'urgence de satisfaire aux nécessités et d'assurer sa sécurité. Chez toutes les nations, même celles de la Polynésie, existent des notions de sciences appliquées. Au dire du capitaine Cook, ces peuplades sauvages avaient appliqué leurs faibles notions astronomiques à la division du temps ; les connaissances de la navigation ne leur étaient pas inconnues.

Si l'on compare maintenant la condition de l'homme selon

l'étendue, la densité de son agglomération, nous voyons que les pays les plus peuplés sont aussi ceux où les inventeurs sont en plus grand nombre ; et cela, parce que les besoins de plusieurs sont plus considérables que ceux de quelques-uns, et que, par suite, il y a plus d'intelligences à l'œuvre pour faire face à la lutte.

Nous en avons un frappant exemple dans le Mexique et le Pérou, ainsi que dans les monuments du Centre-Amérique, qui attestent le haut degré de civilisation de nations disparues. On y a découvert des systèmes entiers de canaux d'irrigation ; de galeries minières dans les roches les plus dures, pour l'extraction des métaux ; des pyramides semblables à celles de l'Egypte, des poteries, des archives manuscrites, tous objets attestant un tel perfectionnement dans la science et l'exécution, que, devant les cruautés des conquérants, on se demande qui a le plus de droits à notre sympathie : le vaincu ou le vainqueur?

Après cet exorde, M. le président fait une rapide revue de l'état des sciences. Commençant par l'astronomie, il nous dit que la grande révolution opérée dans l'étude de cette science est due à Tycho-Brahé, par ses déterminations exactes des positions des astres ; à Copernic, par sa théorie du système solaire ; à Galilée, par l'application du télescope aux études astronomiques, et enfin à Képler et à ses lois. La réunion de ces théories et de ces applications nous a conduits et nous conduit encore, à grands pas, vers la vraie connaissance de la cosmogonie. Il était réservé à Newton de découvrir plus tard l'unique loi de l'univers, et de pouvoir arriver à la simplification de l'astronomie. On peut encore ajouter que la perfection des instruments a été, dans ces derniers temps, un puissant auxiliaire. C'est à ces perfectionnements que sont dus ces riches catalogues, les découvertes des astéroïdes et d'Uranus, et les notions que nous possédons sur les nébuleuses. L'astronome royal (M. Airy), énergiquement secondé par les amateurs, propriétaires d'observatoires privés, au nombre desquels il faut citer surtout M. Lassell, a le plus puissamment contribué aux rapides progrès de cette partie des sciences.

La constitution physique du soleil est aussi beaucoup mieux connue ; de la rotation solaire, découverte par Galilée et ses con-

temporains au moyen de l'étude des taches, on en est venu à découvrir deux enveloppes lumineuses autour d'un noyau obscur, et même une troisième moins brillante, enveloppant les deux autres, semble se montrer dans les éclipses. Enfin, les analyses de Kirchoff et de Bunsen ont démontré dans l'atmosphère solaire la présence de métaux parfaitement connus, dans un état de vaporisation. Toutefois, ces grands problèmes ne seront complétement résolus que par une attentive observation des phénomènes révélés par le photohéliographe de sir John Herschell, dont M. Warren de La Rue a su tirer un si grand parti.

Le magnétisme aussi, basé sur une observation assidue et méthodique, une minutieuse analyse et un soigneux classement des divers phénomènes, a fait de rapides progrès qui permettront d'arriver bientôt à une théorie générale, tout en réservant à chaque fait son explication particulière.

C'est la réunion des travaux de l'Association britannique à ceux de la Société royale, qui a produit de si imposants résultats. Ces *perturbations*, d'origine si mystérieuse, et en même temps si répandues dans tout le globe, étaient, comme le terme l'indique, considérées comme irrégulières, n'obéissant à aucune loi ; aujourd'hui on en a déterminé la périodicité et même la provenance, qui est notre soleil, par suite d'inégalités dans leurs périodes, qui correspondent au jour et à l'année solaires, et, ce qui est encore plus remarquable, forment un cycle décennal concordant avec celui des taches. Le général Sabine surtout s'est occupé de l'influence magnétique solaire et a déterminé celle de la lune ; aussi l'on peut, dès à présent, conclure à l'existence d'un magnétisme *céleste*, distinct du magnétisme terrestre.

M. le président, faisant une heureuse allusion à la ville de Manchester, rappelle le nom de Dalton, qui découvrit la loi des équivalents chimiques, à laquelle sont dus les progrès de la chimie. Cette science n'a cessé d'augmenter le bien-être général par l'analyse des matières alimentaires, la purification des eaux et la dénonciation des fraudes. La médecine lui doit de grands développements, ainsi que l'industrie et l'agriculture.

Ainsi l'aniline, découverte par le docteur Hoffmann, forme aujourd'hui la base des teintures rouge, bleue, violette et verte. Une telle découverte pourra non-seulement affranchir l'Angle-

terre de toute importation de matières tinctoriales, mais même, au contraire, en faire le marché où viendront s'approvisionner les autres nations.

Dans une autre branche de cette même science, M. Tournet a démontré que la coloration de certaines pierres, telles que l'émeraude, l'aigue-marine, l'améthyste, etc., est due, non point à des oxydes métalliques, mais à des hydrocarbures volatils.

Quant à l'analyse spectrale, on peut la considérer comme ouvrant une nouvelle ère pour l'analyse chimique, comme le prouvent les découvertes du *cæsium* et du *rubidium*, ainsi que celle des éléments solaires.

Il ne faut pas non plus passer sous silence une question qui a été fort agitée, celle de la composition de l'acier. M. Despretz avait déjà, depuis longtemps, prouvé que le fer peut se combiner avec le nitrogène ; mais ce ne fut qu'en 1857 que M. Binks démontra que ce gaz est un élément constitutif de l'acier, théorie reprise plus tard par MM. Caron et Frémy, en démontrant que le cyanure d'ammonium est l'élément qui convertit le fer en acier. M. Frémy, en outre, combine le fer avec le nitrogène, au moyen de l'ammoniaque, et obtient l'acier en l'amenant à la température convenable par le gaz d'éclairage. Il est certain que ces découvertes contribueront à la suppression du matériel encombrant et des procédés coûteux et incertains, par une méthode simple, peu coûteuse et d'une précision tout à fait mathématique.

Il ne faut pas oublier non plus la facilité avec laquelle l'exploitation du platine va pouvoir se faire, grâce aux moyens obtenus par M. Deville pour fondre ce métal, considéré jusqu'ici comme infusible.

Après quelques considérations sur les théories géologiques, le savant orateur cite plusieurs exemples de leur application pratique, tels que la découverte des placers australiens, due surtout aux conclusions déduites des recherches de sir Roderic Murchison dans les mines de l'Oural. D'après ces conclusions, il lui suffit d'examiner les spécimens rocheux qui lui furent expédiés d'Australie pour se prononcer sur leur valeur métallifère. Ses investigations sur la constitution géologique des Iles Britanniques ont aussi produit des résultats du plus haut inté-

rêt. Ces recherches conduisent naturellement à l'étude des températures intérieures. On a trouvé, dans diverses mines, que la température augmente d'un degré Fahrenheit par 65 pieds[1]. Dans la mine de Dunkinfield, une des plus profondes qui existent, des opérations précises donnent une moyenne de 71 pieds[2]. D'après ces données, la température de l'eau bouillante existerait à 2 milles et demi environ, et, à 50 milles de profondeur, les roches les plus dures seraient en fusion. On est donc porté à croire qu'à une faible profondeur le globe serait dans un état fluide. Toutefois, on ne peut rien décider avant de connaître l'influence de la pression et la conductibilité des roches formant la croûte terrestre. Les expériences faites par l'honorable président, aidé de M. Hopkins et de M. Joule, ont été interrompues, et l'on n'a encore que des données fort incertaines.

M. le président passe ensuite à la botanique et à la zoologie, puis énumère les divers services rendus à la géographie et à l'ethnographie par Humboldt, pour ses recherches sur la géographie physique, surtout en Amérique ; par le capitaine Parry et sir James Ross, par leurs expéditions polaires ; par le docteur Livingstone, le capitaine Speke et enfin M. Macdonald Stuat, les intrépides explorateurs de l'Afrique et de l'Australie.

L'orateur arrive enfin à une branche des sciences qui lui est beaucoup plus familière et sur laquelle il s'étend plus longuement, c'est la mécanique. C'est surtout dans cette dernière branche que la théorie et la pratique, « ces deux sœurs jumelles, » doivent marcher de pair et travailler simultanément au progrès.

Malgré les résultats obtenus depuis le siècle dernier, il faut encore espérer pour l'avenir de plus gigantesques améliorations. Afin de mieux faire ressortir combien ces espérances sont raisonnables, M. le président fait un historique succinct des progrès réalisés et de leur influence sur la prospérité générale.

Les trois moyens principaux que la civilisation doit au génie sont : les canaux, la navigation à vapeur et les chemins de fer.

Il y a cent ans, les seuls modes de transport étaient les chariots et les bêtes de somme sur des routes rudimentaires. Brind-

[1] Un degré centigrade par 35m,36.

[2] Un degré centigrade par 38m,32.

ley et Smeaton, ayant organisé un système de canaux à bon marché, donnèrent au trafic et à la spéculation commerciale une impulsion inouïe avant eux. Mais si ce mode de transport était satisfaisant pour le trafic des marchandises, il ne pouvait satisfaire à celui des voyageurs, la vitesse n'excédant guère deux milles et demi à l'heure, et, en outre, les entrepreneurs profitant abusivement de la latitude que leur avait laissée la loi, qui, ayant réglé les tarifs à tant par mille, leur permettait de faire de longs et coûteux détours. C'est la génération actuelle qui supporte les conséquences de ce vicieux système.

La conséquence de cette insuffisance des canaux fut l'amélioration des routes et le perfectionnement des voitures publiques, tellement que jusqu'à 1830 les routes étaient si bien nivelées et les voitures si légèrement conduites, que ceux qui ont été témoins de cet état de choses en conservent une admiration des mieux justifiées. Eh bien, ces systèmes si parfaits ont été dépassés par des réformes dont il est impossible de retrouver les analogues dans les annales humaines.

Au moment où la canalisation arriva à son terme de développement, se présenta un nouveau mode de propulsion, la vapeur. Tout le monde en connaît les résultats. Il y a vingt-cinq ans, les plus sanguins n'espéraient jamais atteindre le degré de célérité et de précision atteint aujourd'hui. Avant 1812, les relations maritimes étaient à la merci du temps; souvent même, pour aller de Holyhead à Dublin, une distance de 63 milles (116 kilomètres), il était nécessaire d'attendre toute une semaine. Aujourd'hui il suffit de trois heures, *en tout temps*. Un voyage d'Amérique demandait deux mois; aujourd'hui il suffit de huit à onze jours. Et ce sont là les moindres bienfaits de la navigation à vapeur.

Ici l'orateur maintient la supériorité du système à aubes, comme exigeant la moindre dépense de force, mais il reconnaît que l'hélice est indispensable dans les flottes de guerre et dans quelques autres cas particuliers.

Le public était à peine familiarisé avec cette révolution, que tout à coup il s'en produisit une autre. Moins d'un quart de siècle s'était écoulé depuis l'introduction des premiers navires à vapeur, lorsque la même puissance fut employée à obtenir une

rapidité plus grande encore, par le moyen de la locomotive et des convois. M. le président rappelle le concours de Rainhill en 1830, et la proposition insensée de faire 20 milles (32 kilomètres) à l'heure! Stephenson lui-même n'avait point la moindre notion de tout le parti que l'on pouvait tirer de la locomotive. Lui-même regardait une vitesse de 15 milles (19 kilom.) comme une impossibilité, et les vitesses actuelles surpassent toutes les espérances les plus folles. Mais la sagacité avec laquelle Stephenson fit usage des chaudières tubulaires, combinées avec d'autres perfectionnements, fut la cause des résultats que nous voyons aujourd'hui.

M. le président considère ensuite la machine à vapeur au point de vue manufacturier et industriel, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'état de la mécanique au temps de Watt, ainsi que sur les oppositions et même les coalitions qui se formèrent pour lui ôter le mérite de son invention. Depuis ce jour cependant, la machine à vapeur, définitivement adoptée, a changé toutes les habitudes de la vie; le bien-être du pauvre surtout a été augmenté, les manufactures ont décuplé, et le temps et l'espace ont été comblés. La vapeur laboure la terre, moud le grain et tisse les étoffes. C'est encore elle qui fait tout le travail des usines ; ses travaux, en un mot, ne nous étonnent pas moins par leur puissance que par l'extrême facilité avec laquelle l'homme peut les diriger.

Il serait impardonnable de passer sous silence les immenses progrès qu'elle peut faire faire à l'agriculture. Il n'y a pas si longtemps encore qu'on la croyait inapplicable, à cause de la dépense. Heureusement que l'expérience a démontré que c'était là une erreur, et la machine à vapeur « a été pressée dans le service de la ferme. » La locomobile, légèrement portée sur quatre roues, voyage de village en village et fait l'ouvrage en moins de temps et à plus bas prix que tous les procédés manuels. Le labourage sur une grande échelle n'est encore qu'à l'état d'enfance, mais sans doute plusieurs membres de la Société vivront encore assez pour le voir répandu par tout le royaume.

Toutefois, les développements des filatures ne sont pas tout à fait dus à la seule machine à vapeur; les inventions d'Arkwright et de Crompton étaient faites pour un autre moteur, qui

est l'eau ; et la manufacture du coton avait déjà pris une grande extension lorsque l'application du nouveau système vint encore l'accroître.

Pour donner une idée de cet accroissement, l'orateur cite quelques chiffres. En 1767, année où Arkwright prit ses brevets, la consommation annuelle du coton était de près de 4 millions en poids. Aujourd'hui, elle est de 1,200 millions, soit 300 fois plus.

La perfection du mécanisme permet de produire 50 pour 100 de plus que par les anciens procédés. Aussi le mouvement d'affaires qui en résulte atteint-il le chiffre formidable de 70 millions sterling, soit 1,800 millions de francs par année, tout le revenu des trois royaumes.

M. le président cite d'autres exemples d'inventions de Crompton, de M. Titus Salt et de sir Peter Fairbairn, et fait ressortir la connexité existant entre la prospérité manufacturière et l'abondance des mines de fer et de charbon. Passant superficiellement sur la manufacture et l'exploitation du fer, il arrive à une importante question, celle des constructions navales en fer. Comme un des premiers promoteurs de ces sortes de constructions, M. le président se félicite de voir le revirement d'opinion qui se fait à cet égard. Dès le commencement, en 1830, il ne pouvait y avoir, pour les hommes compétents, qu'une opinion : qu'éventuellement le fer remplacerait le bois. Les Léviathans, tels que *l'Himalaya*, *le Persia* et *le Great-Eastern*, démontrent surabondamment ce qu'on peut faire avec le fer, et les vaisseaux blindés prouvent jusqu'à l'évidence que les navires de guerre en bois n'offrent plus de suffisantes garanties. Aussi l'orateur est-il convaincu de la nécessité de refaire toute la flotte en fer, et de la munir de cuirasses capables de résister aux plus lourds projectiles.

M. le président parle ensuite des progrès réalisés par les constructeurs français en employant les cuirasses épaisses. Ces succès semblent inaugurer une ère de marine invulnérable. Il est vrai que l'on a affirmé avec une certaine vérité que, quelle que puisse être la solidité de la cuirasse, l'on finira toujours par construire des canons qui en triompheront. On peut répondre que cela sera une question de temps. D'après les plus récentes

expériences, il ressort qu'il faudra, en outre, des pièces du plus puissant calibre et aussi une concentration prolongée du feu sur le même point. Un navire donc, construit dans de bonnes conditions, peut être considéré comme pratiquement invulnérable.

Après quelques mots sur les canons et les fusils rayés, l'orateur parle des ponts tubulaires et fixe à 1,800 pieds (550 mètres) la limite de chaque tube. Puis il constate l'immense perfectionnement apporté dans l'exécution et le fini du travail par les procédés automatiques des machines, et cité avec éloges les noms de MM. Richard Roberts et Whitworth.

A propos des travaux hydrauliques pour l'assainissement des villes et l'approvisionnement des habitants, M. le président nous apprend qu'autrefois 10 gallons (45 litres) par tête et par jour étaient considérés comme le comble de l'abondance. Aujourd'hui la consommation est à peu près de 30 gallons. Manchester et Liverpool notamment en usent de vingt à trente. Ces eaux sont prises dans les collines du Derbyshire et amenées au moyen de tunnels et d'aqueducs. Le travail le plus remarquable dans ce genre est celui qui amène les eaux du lac Katrine à Glasgow. M. Bateman leur fait traverser un tunnel de 27 milles (43 kilomètres) dans un pays impraticable, au milieu des collines qui entourent le Ben-Lomond, et par ce moyen peut livrer 40 millions de gallons par jour (1,800,000 hectolitres). Il serait donc à désirer que la cité de Londres passât un traité avec le même ingénieur pour tirer du pays de Galles la quantité d'eau nécessaire à sa consommation.

M. le président donne un mot de regret à la mort de M. Hodgkinson, un des vice-présidents de l'Association, professeur qui a formulé les lois de l'élasticité du fer sous les forces comprimantes, ainsi que celle de la résistance des colonnes. Il annonce aussi que M. Joseph Whitworth, auquel on doit divers systèmes de carabines, ne peut assister à la session pour cause de grave maladie.

Un paragraphe est aussi consacré à la télégraphie, comparant les résultats obtenus par les télégraphes terrestres et les télégraphes sous-marins. Les premiers fonctionnent sans la moindre difficulté; mais, pour les seconds, il y a encore bien des déboires. Pour leur parfaite réussite, il faut trois conditions indispensa-

bles et essentielles : une isolation complète, une protection efficace contre les accidents du dehors et une pose sans accident. Il est évident que ces conditions n'ont pas été remplies, puisque, sur 12,000 milles (20,000 kilomètres) de câbles sous-marins posés depuis dix ans, 3,000 seulement sont en état. Les corps isolants peuvent être détériorés par un accident mécanique, par une action chimique ou par l'absorption de l'eau. Au point de vue de la conservation de l'électricité, le caoutchouc semble réunir tous les avantages, puis ensuite vient la gutta-percha composée de Wray, infiniment supérieure à la gutta-percha du commerce; mais il reste à voir si les difficultés mécaniques ou commerciales résultant de leur emploi peuvent être surmontées. La couverture extérieure est encore un sujet compliqué. On oppose à l'emploi du fer sa facilité à se corroder, et le chanvre, qu'on lui a substitué, n'a donné aucun résultat satisfaisant. Cependant il est probable que toutes ces difficultés, ainsi que celles de la fabrication et de la pose, céderont à l'étude et à la construction d'appareils convenables. L'orateur fait ici allusion au service électrique métropolitain et ajoute que le professeur Wheatstone a trouvé moyen d'enfermer et d'isoler parfaitement *mille* fils électriques dans un câble d'un demi-pouce de diamètre.

M. le président termine son discours en appelant l'attention sur un sujet de la plus haute importance, et le silence avec lequel il est écouté prouve tout l'intérêt qu'y portent les auditeurs. C'est le sujet des brevets. Ici nous traduisons textuellement :

« C'est l'opinion de beaucoup de personnes, que les lois sur les brevets sont plus nuisibles qu'utiles, et qu'aucune protection légale de cette nature ne devrait être accordée, c'est-à-dire qu'il devrait exister une complète liberté pour les inventions, comme pour toute autre chose. J'avoue que je ne suis pas de cet avis. Sans aucun doute, il y a des abus dans la loi des brevets telle qu'elle existe aujourd'hui, et souvent l'on voit des pirates et des imposteurs protégés au détriment des vrais inventeurs. Ceci cependant n'atteint pas le principe de la protection, mais prouve la nécessité d'une réforme. Ceux qui ont le moins fait pour leur pays sont les premiers à déclarer l'injustice du monopole et à dire que la défense des lois des brevets doit être basée, non point sur la protection due à l'inventeur, mais

sur le bien-être général. A mes yeux, c'est là une dangereuse doctrine, et j'espère qu'elle ne sera jamais adoptée. Je ne saurais reconnaître à une nation le droit de s'approprier les travaux de toute une existence, sans accorder de rétribution. En pareil cas, la nation fait un profit, et certes le travailleur mérite un salaire. Je ne suis nullement partisan du monopole, mais je ne le suis nullement non plus de l'injustice ; et je pense qu'avant que le public puisse bénéficier d'une découverte, l'inventeur doit être récompensé, soit par un privilége de quatorze ans, soit par tout autre moyen. Nos lois sont défectueuses, en ce qu'elles protégent de prétendues inventions, mais elles sont essentielles à l'Etat en ce qu'elles stimulent l'émulation d'hommes éminents, tels que Arkwright, Watt, Crompton, dont les travaux ont doué tous les pays de bienfaits inappréciables et ont honoré l'esprit humain. C'est à cette noble Association qu'est confié le soin de corriger les abus du présent système et d'établir des mesures légales telles, qu'égale justice sera faite à l'inventeur et à la nation entière. »

Enfin, après quelques mots sur les expositions universelles et sur l'influence qu'on est en droit d'en attendre sur l'intelligence et le progrès, M. le président termine en remerciant l'Assemblée de l'avoir porté au fauteuil, et se rassied au milieu des plus chaleureux applaudissements[1].

ENDYMION PIERAGGI.

[1] L'article qu'on vient de lire faisait partie de la précédente livraison : c'est faute d'espace qu'il a été différé.

Les événements d'Amérique ne doivent pas nous faire perdre de vue ce qui se passe en Orient, où, au premier jour, peut éclater une lutte entre l'Europe et l'Asie, entre le chrétien et le musulman, tout aussi grave que la lutte entre l'Amérique du Nord et les Etats du Sud. L'Angleterre se retournerait bientôt de ce côté. La brochure de M. François Lenormand sur les Iles-Ioniennes a été remarquée par les Anglais. Elle n'intéresse guère moins les Français. Les assertions de lord Palmerston y sont réfutées victorieusement. Le jeune auteur a déjà bien mérité de la Grèce moderne, comme son père, de mémoire toujours regrettée.

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, décembre 1861.

How shall we do for money?
Comment ferons-nous pour l'argent?
(Shakspeare, *Richard II*, acte II, sc. II.)

Forgive that sum and so we'll all be friends.
Pardonnons cette somme et nous serons tous bons amis.
(Shakspeare, *les Joyeuses commères de Windsor*, acte V, sc. IV.)

I

Nous ne sommes pas de ceux qui ne voient qu'une question d'argent dans la politique. Aussi laisserons-nous aux financiers le budget à discuter. Sans doute le quart d'heure de Rabelais est proverbialement un mauvais quart d'heure pour les peuples comme pour les particuliers; mais tout quart d'heure ne se compose que de quinze minutes, et la France a encore des siècles à vivre. Qui n'accepterait deux ou trois milliards hypothéqués sur la propriété des chemins de fer, qui, dans moins de quatre-vingt-dix ans, seront devenus la propriété de l'Etat? Qu'on nous gratifie de quelques millions sous cette forme, et, au risque d'en escompter deux ou trois pour nos besoins du moment, nous nous estimerons le chroniqueur le plus riche du monde, et nos petits enfants nous remercieront de notre confiance en l'avenir, comme maints opulents seigneurs anglais — tel que celui qui est aujourd'hui propriétaire de presque toute la ville de Belfast — savent gré à leur aïeul de n'avoir jamais vendu un terrain, tout bâti ou propre à bâtir, que pour quatre-vingt-dix-neuf ans. On nous assure que le chroniqueur d'une autre Revue est très-apprécié du nouveau ministre des finances. Nous ne refuserions pas de causer, nous aussi, de temps en temps avec M. Fould. *Ne sutor ultra crepidam*, nous direz-vous. C'est juste! — Eh bien, si notre grand vizir financier ne nous trouvait pas compétent sur le bud-

get, nous causerions beaux-arts... M. Fould aime les tableaux. Mais pourquoi ne pas nous prévaloir de tous nos titres, sans raconter toutes nos petites affaires à nos lecteurs, comme fait le nouveau feuilletoniste du *Constitutionnel*, ce spirituel héritier de Voltaire auteur de *l'Homme aux cinquante écus*, qui nous révèle la spécialité de ses connaissances en matière de marchandises? N'est-on pas un peu financier quand on est un vingt-cinquième d'agent de change? C'est ce que nous sommes; nous le dirons ici pour prouver notre droit de protester contre la lettre par laquelle messieurs nos confrères, sans nous consulter, ont offert à l'Empereur de lui ériger une statue au milieu de la Bourse. Sa Majesté n'ayant pas accepté, — notre protestation, qui n'est qu'un hommage rendu à l'esprit et au bon goût du souverain, reste dans les limites de la constitution. « Il n'y a plus de Pyrénées, » avait-on fait dire à Louis XIV. Quelle parodie, si on avait inscrit sur le piédestal de la statue offerte : « Il n'y a plus de tourniquets! » Il s'est trouvé trois opposants à cette offre (les oppositions sont partout en minorité sous l'empire); et nous tenons à nous dire le vingt-cinquième d'un de ces opposants, notre personnalité étant réduite à cette fraction.

Ridendo dicere verum quid vetat? Plaisanterie à part, il ne faut pas cependant qu'on croie les journalistes en général, et les chroniqueurs en particulier, incapables de donner une utile indication financière à un ministre. Evidemment, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra avoir recours à des impôts nouveaux : l'impôt sur les pianos et les allumettes a fait rire, quoique proposé par un journal sérieux. Nous proposerions donc : 1° un impôt sur les polices d'assurances : cet impôt produit annuellement en Angleterre 1,432,324 livres sterling. S'il produisait l'équivalent en France, c'est-à-dire 35,800,000 francs, ce ne serait pas déjà si mal. 2° Comme premier supplément, pourquoi n'importerions-nous pas encore d'Angleterre en France le timbre de 10 centimes sur chaque reçu ou acquit de toute somme excédant 50 francs. Cette légère taxe, qui n'a jamais soulevé la moindre objection en Angleterre, y a rapporté, en 1861, 500,000 livres sterling, soit environ 10 millions de francs! Total de notre indication : 45 millions.

Je m'arrête ici par modestie et nullement parce que je viens de lire une nouvelle à la Voltaire intitulée : *Théodore*[1], dont l'auteur se moque agréablement des « littérateurs qui ne parlent que du grand-livre. » C'est un charmant romancier moraliste que M. Dequet, prêtant à ses personnages des réflexions épigrammatiques d'un esprit très-fin, et

[1] Cette nouvelle fait partie d'un joli volume de la collection Hetzel, qui contient aussi *Clarisse*, œuvre de plus longue haleine, sur les mœurs du jour, et *la Belle jeunesse*, histoire des déceptions d'un artiste amoureux.

quelquefois même aux sots eux-mêmes de ces reparties qui mettent en relief leur idiosynchrasie ; mais ce dernier mot me rappelle qu'avant de parler romans, notre Chronique, s'étant frottée, le mois dernier, à des savants, s'est promis de parler science aussi bien que finances, comme il convient de le faire de temps en temps à la Chronique d'une grave Revue comme la nôtre.

Dans la seconde quinzaine de novembre (du 21 au 24), le ministre de l'instruction publique avait réuni à la Sorbonne un grand nombre de membres des Sociétés savantes de province. Nous ne serions pas surpris que Son Excellence eût l'intention de fonder un Congrès annuel non sans analogie avec celui de l'Association britannique, instituée en dehors de l'antique Société royale de Londres. Les séances de la Sorbonne ont été fort animées, et, n'en déplaise aux corps patentés, elles ont donné une très-heureuse idée des travaux scientifiques qui se préparent ou s'accomplissent en dehors du grand centre parisien. Le public, je veux dire le public qui s'intéresse à la science, n'avait guère été prévenu de ces réunions ; il fallait, pour y être admis, des cartes bleues ou jaunes; tout s'est donc passé presque à huis clos. L'Académie des sciences est par compensation d'un accès plus facile pour les profanes, et, à la séance du lundi 25, nous avons pu entendre trois communications importantes faites encore par des savants de province, savants qui, peut-être, avaient déjà donné la primeur d'une lecture à la réunion ministérielle... ce qui, du reste, n'est qu'un soupçon et un regret de notre part.

D'abord, M. Lereboullet, de Strasbourg, a lu un mémoire sur les monstruosités que présente le brochet dans la première période de sa vie. Nous aurions invité volontiers cet ichthyologue à venir prendre sa part d'un énorme brochet adulte pêché dans le Cher, que par hasard nous avons reçu le surlendemain d'un jeune et aimable ami, habitant de Bourges : c'était un monstre aussi ce brochet-là, mais simplement un monstre de taille. Ensuite M. Jourdan, de Lyon, a mis sous les yeux de l'Académie les restes de deux vertébrés retrouvés par lui dans les environs de Lyon ; l'un, qu'il nomme le *dinocyon,* fut un chien gigantesque ; l'autre, une sorte de dauphin. Que de siècles écoulés depuis que le Rhône, notre cher fleuve natal, ne nourrit plus de dauphins ; ou plutôt, que de siècles depuis que Lyon n'est plus un lit de mer ! Enfin, nous avons entendu M. Duval-Jouve, appartenant à l'Académie de Strasbourg, qui aurait pu, lui aussi, à notre connaissance, intéresser également ses auditeurs par quelque découverte faite dans la création antédiluvienne ou dans l'ichthyologie moderne ; car, au risque de rendre l'Académie des sciences jalouse de la *Revue Britannique,* M. Du-

val-Jouve, dont nous sommes très-fier de nous dire l'ami, nous a gratifié d'une énorme carpe du Rhin, rivale du brochet pêché dans le Cher. Mais ce naturaliste a préféré analyser un volumineux mémoire composé par lui sur une des merveilles de la botanique : les *equisetum* de France[1].

Qui donc ne croit pas connaître l'aprêle des champs? se demande quelque part un botaniste d'outre-Rhin, et pour mon compte je serais assez porté à répéter avec lui : *Wer glaubt nicht equisetum arvense zu kennen?* car dans mon pays des bords du Rhône, les aprêles (qui jusqu'ici s'appelaient en français *prêles*, et *consaudo* en provençal) sont plantes si communes, que nos ménagères mêmes les connaissent et les emploient (que Dieu, les botanistes, et M. Duval-Jouve en particulier leur pardonnent) pour récurer leur vaisselle et faire reluire ces carreaux rouges des maisons modernes du Midi qui ne valent pas les mosaïques de nos aïeux les Romains; l'auteur de la Statistique des Bouches-du-Rhône affirme même qu'il s'en consomme à cet usage pour plus de dix mille francs par an dans le département; il faut bien pourtant que M. Duval-Jouve croie que ces plantes ne sont pas connues d'une manière scientifique, puisqu'il a consacré à les décrire un mémoire de plus de deux cents pages, dont l'analyse avait pour nous, ignare, un double intérêt; car les aprêles, que leur premier monographe, Vaucher, regardait comme une plante échappée aux catastrophes qui ont détruit l'antique végétation du globe, les aprêles, qui font partie des cryptogames, offrent, comme les fougères leurs voisines, des particularités de germination. La *Revue Britannique*, la première, a signalé en France ces particularités, dès 1841. Depuis cette époque, bien des découvertes ont été faites sur la germination des fougères comme des *equisetum*, et il n'est peut-être pas hors de propos de consigner ici ce qui nous est resté dans la mémoire de l'analyse de M. Duval-Jouve et de nos conversations avec lui. A nous les erreurs, s'il y en avait.

On sait que la graine d'une plante ordinaire renferme, sous une enveloppe plus ou moins résistante, un petit végétal tout préparé avant de se séparer de la plante mère, et qui, dans la germination, n'a plus

[1] Cette troisième lecture nous offre l'occasion de rappeler qu'en 1841 M. Duval-Jouve avait présenté à l'Académie des sciences un mémoire sur les *bélemnites*. Ce mémoire, qui contenait des vues fort originales sur la restauration de ce céphalopode, fut honoré de l'approbation de l'Académie; mais il fut, en même temps, vivement attaqué par un savant géologue, M. Al. d'Orbigny, trop tôt enlevé à la science. M. Duval-Jouve ne répondit rien, en quoi ce philosophe naturaliste nous paraissait avoir tort; mais voilà que, deux ans après, le professeur Owen annonçait qu'il avait retrouvé dans l'oolithe moyenne une bélemnite complète, qui répondait de tout point à la restauration proposée par M. Duval-Jouve (*On Cephalopodes*, etc., p. 25 et suiv. Mai 1843). Nous trouvâmes alors que M. Duval-Jouve avait eu raison de ne pas répondre.

qu'à se développer et à grandir. Les choses ne se passent point aussi simplement chez les aprêles et les fougères. Là point de fleurs, point de graines; tout se réduit à une poussière fine, qui échappe presque à la vue, et dont l'admirable structure n'est perceptible qu'au microscope. Qu'un grain de cette poussière tombe sur la terre humide, il se développe en un petit végétal de deux ou trois millimètres de haut, et qui, au bout de quelques semaines, porte à ses extrémités de petites urnes, ou, à sa face inférieure, de petites verrues, d'où s'échappent des corpuscules vivants, des animalcules même, si vous voulez; des spermatozoïdes, pour les appeler par leur nom. Sur ces petits êtres, dont les dimensions sont à peine d'un centième de millimètre, on distingue des organes de locomotion, cils déliés, au moyen desquels ils nagent avec une incroyable rapidité. Leur extrême petitesse fait d'une goutte de rosée un océan dans lequel ils exécutent à l'aise tous leurs mouvements. Or, dans le voisinage des petites urnes d'où ils se sont échappés, se trouvent d'autres organes tout différents, simulant une bouteille à long col, à ventricule arrondi et renfermant une cellule hyaline. Les petits animalcules pénètrent dans cet organe, et là s'opère un acte mystérieux de fécondation, à la suite duquel la cellule du ventricule se développe en une plante nouvelle semblable à la plante mère. D'abord supportée par le petit végétal muscoïde, elle le traverse, pénètre jusqu'au sol par ses racines et s'y attache définitivement. Alors ce même végétal intermédiaire, résultant du développement des grains pulvérulents ou spores, qui avait porté les organes de fécondation, donné naissance aux animalcules, fourni un support et une première nourriture à la nouvelle plante ; alors, dis-je, ce petit végétal a rempli ses fonctions, il meurt et disparaît sans qu'il en reste trace. Mais tout cela ne se fait pas aussi vite que nous le disons; et quand on veut, comme M. Duval-Jouve, décrire la plante et la suivre dans tous ses développements, dire comment elle part de la cellule primitive pour arriver à être un végétal complet, comment sur ce végétal complet se développe chaque organe de nutrition et de reproduction; quand on veut suivre la vie de la plante dans ses mystères souterrains, exposer par quels organes elle absorbe les sucs nourriciers, par quels organes elle les modifie dans sa singulière respiration, il faut entrer dans des détails qui justifient la longueur du travail de notre savant ami. Nous reviendrons certainement sur ce travail lorsque, après le rapport de ses commissaires, l'Académie des sciences se sera prononcée ; mais on peut deviner déjà tout ce qu'il y a de poésie dans la science la plus exacte et la plus minutieuse, le microscope nous révélant dans la plus humble plante un petit monde non moins curieux que celui que nous révélera

un jour dans l'astre le plus resplendissant un télescope supérieur à celui de lord Rosse.

Pour revenir à la réunion scientifique de la Sorbonne, nos lecteurs n'auront pas à regretter que nous en ayons parlé si brièvement, s'ils veulent avoir recours au discours sur le progrès des sciences dans les départements prononcé par M. Milne Edwards. C'est un éloquent résumé du mouvement scientifique, dans lequel les travaux de ceux que M. Milne Edwards appelle les *pionniers* de la science sont appréciés et dignement loués par un de ses plus illustres *législateurs*.

Il est beau d'être loué par les maîtres ; mais il est beau aussi pour les maîtres d'être loué par leurs élèves, comme l'est par les siens le grand naturaliste que nous venons de perdre, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, illustre fils d'un illustre père. Au nord et au midi de l'Europe, il y aura un écho sympathique pour répéter ces paroles de la dédicace des *Etudes sur l'histoire naturelle* de M. Cl[le] Devaille[1] : « Qui nous rendra, maître, vos intéressantes leçons, votre diction élégante, votre sévère et lumineuse logique, et, plus que tout cela, votre paternelle sollicitude pour nos succès et nos progrès ? Tous ces bonheurs sont pour nous à jamais perdus. Mais nous vivrons avec le souvenir de votre science et de votre vertu, — précieux talisman qui fera de nous des travailleurs infatigables, honnêtes et utiles. » Cette communion des maîtres et des élèves se poursuit heureusement au delà de la tombe, comme aussi l'étude rétrospective de la tradition d'une haute personnification intellectuelle ressuscite scientifiquement les morts et féconde de nouveau leur enseignement en y signalant les sources des découvertes nouvelles. C'est une réflexion qui nous est venue plus d'une fois à l'esprit en relisant l'Etude de M. le duc de Caraman sur Charles Bonnet, cet observateur profond, qui jeta de si vives lumières sur l'histoire naturelle comme sur la philosophie ; M. le duc de Caraman, par ses propres travaux, était éminemment propre à résumer cette double spécialité si nécessaire pour arriver à une vue d'ensemble sur les phénomènes de l'univers, l'homme physique et moral étant à lui seul un « petit monde, » un *microcosme*, selon la définition des anciens. M. le duc de Caraman rend aussi un vrai service à la jeunesse scientifique de

[1] Ce volume, édité par M. Germer Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, résume et quelquefois développe plusieurs leçons du professeur que nous regrettons : l'unité d'origine des races humaines ; — l'alimentation par la viande de cheval ; — les théories d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, etc. Pour ses biographies scientifiques du dix-huitième siècle, l'auteur s'est inspiré des leçons de M. Flourens. Le nom de Geoffroy Saint-Hilaire est légué à une troisième génération, espérons que celui qui le porte sera digne de ses deux ascendants, et fera pour Isidore ce qu'Isidore avait fait pour Etienne.

notre temps, en lui proposant comme modèle un observateur qui a si éloquemment protesté contre le scepticisme du siècle dernier [1].

Remarquons ici, pour consoler ces esprits sérieux qui ont tant eu peur des romans-feuilletons, quelle compensation les journaux leur offrent dans la science-feuilleton. Des docteurs qui avaient déjà fait des livres, tel que notre confrère Grimaud de Caux, auteur d'une *Physiologie*, n'ont pas dédaigné de consacrer leur plume à l'enseignement des lecteurs de journaux; de jeunes savants sans diplôme, tels que M. Figuier, d'une famille de grands chimistes, s'y sont acquis une autorité doctorale. Si, à cette époque de l'année, vous voulez offrir à un tout jeune ami un livre admirablement conçu et exécuté pour populariser la science, MM. Hachette publient *le Savant du foyer*, par M. Louis Figuier, qui nous initie, par une rédaction précise et la démonstration parlante de deux cents images, aux notions les plus utiles et les plus nécessaires sur l'air atmosphérique, les aliments, les boissons, les condiments, les excitants, les médicaments, le chauffage, l'éclairage, les tissus, les minéraux, les bijoux, etc. Ce beau volume peut supprimer tout à fait un type qui devient presque aussi rare que les animaux antédiluviens, le *badaud de Paris*. Avant la Révolution, le Parisien, le plus spirituel des citoyens du royaume le plus spirituel du monde, était d'une ignorance adorable sur les phénomènes les plus communs. De ses bons mots contre la province, la province se vengeait en citant ses naïvetés à propos du blé, des légumes, des fruits, etc. Avec *le Savant du foyer*, tous les Parisiens pourront se faire passer, à Marseille aussi bien qu'à Carpentras, pour des membres de l'Institut. M. Louis Figuier, né dans une ville où l'aqueduc du Peyrou est encore une œuvre hydraulique qu'on peut citer après le pont du Gard ou le pont de Roquefavour, publie aussi un petit volume sur les eaux de Paris, qui venge d'injustes critiques l'œuvre gigantesque conçue par le préfet de la Seine pour doter ses administrés d'un fleuve d'eaux pures et à bon marché, complément de tous les embellissements de la capitale [2].

II

Nous voudrions cependant ne pas dire adieu à l'année qui s'en va sans la remercier de quelques ouvrages qui ne sauraient périr avec elle, y compris un volume publié sous les auspices des étrennes, mais où l'alliance d'un bel esprit et d'un artiste d'imagination a enfanté une

[1] *Charles Bonnet, sa vie et ses œuvres*, 1 vol., chez A. Vaton, rue du Bac. M. le duc de Caraman a très-heureusement fondu dans ce remarquable volume la biographie et l'analyse scientifique et philosophique.

[2] 1 vol., édité par Michel Lévy.

véritable épopée légendaire, tantôt grandiose et sérieuse, tantôt héroï-comique. Telle est *la Mythologie du Rhin*, écrite par X.-B. Saintine, et illustrée par Gustave Doré. Le Rhin lui-même, le fleuve-dieu, qui lui sert de frontispice, est coiffé de la casquette d'un étudiant allemand; il est armé d'une pipe monumentale, et épanche ses eaux avec un pot à bière! Dès la première page, vous avez là l'idée du livre, qui reste érudit, malgré l'esprit français de Saintine, et michelangesque jusque dans les travestissements bouffons dont G. Doré affuble les dieux du Nord. Notre ami Xavier Marmier lui-même, qui n'a jamais prêté aux légendes d'outre-Rhin que les grâces et les sentiments de sa dévotion mythologique, pardonnera ce nouveau style introduit dans la tradition allemande, poétique et pittoresque [1].

Mais voilà que Genève vient rivaliser avec Paris par un volume consacré aussi à la nature d'outre-Rhin, dans lequel l'image se marie aussi très-agréablement avec le texte. C'est un volume inspiré par la Thuringe [2]. L'artiste genevois n'ayant reproduit que la partie pittoresque du pays, l'auteur, M. Humbert, décrit et raconte tout ce qu'il y a de poétique. On y remarquera la légende du Tannhauser; et ce n'est pas le seul récit qu'on lira avec un vif intérêt.

L'Histoire romaine à Rome, de M. Ampère, doit nous occuper comme le mérite une œuvre qui a coûté vingt ans d'études à l'auteur; vingt ans admirablement employés, et qu'il ne regrettera certes pas. *Tantæ molis erat romanam condere gentem*, lui dirait Virgile lui-même, sans avoir peur de rendre jaloux le Dante [3].

Il y a un courage rare, que j'appellerais volontiers le courage civil de la littérature; celui qui sait résister aux sentences capricieuses de l'esprit, cet *enfant terrible* de l'intelligence française, despote populaire (car il court les rues, à ce qu'on prétend) et despote de cour, car il immole les rois eux-mêmes au démon du rire. Saintine et Doré lui ont peut-être un peu trop sacrifié la légende : quoique Saintine n'ait pas osé aller jusqu'à l'irrévérence de l'Allemand Heine, faisant mourir Jupiter marchand de peaux de lapins. Si la légende avait besoin d'un vengeur, elle en aurait un dans M. Ampère, qui n'a pas dédaigné de l'appeler au secours des monuments pour refaire l'histoire romaine à Rome même, où il a retrouvé Romulus lui-même, qu'on croyait à jamais

[1] *La Mythologie du Rhin* est un magnifique volume de la librairie Hachette, et digne, par son universalité, de faire *le tour du monde* avec la publication entreprise sous ce titre.

[2] *Dans la forêt de Thuringe*, 1 vol.; voyage d'étude par M. Edouard Humbert. Genève et Paris, chez Aubry, libraire.

[3] Les deux premiers volumes de cette *œuvre de Romain* paraissent à peine. — Librairie Michel Lévy.

disparu dans un orage, ou haché en petits morceaux et emporté par ses assassins sous leurs robes régicides. Il a pris la défense de la légende, non pas seulement contre les rieurs, mais encore contre la critique sérieuse, en prouvant qu'elle conserve souvent, jusque dans ses inventions fictives, un sentiment très-juste, quelquefois un sentiment très-profond du caractère des temps, du génie des peuples, du sens des événements, « agissant à la manière des grands artistes, qui sacrifient les traits accessoires pour faire ressortir les traits principaux ; — à la manière des grands poëtes, qui modifient un fait historique pour mieux montrer les ressorts de l'âme humaine et son jeu dans l'histoire. » Ainsi a agi M. Ampère lui-même, mais en contrôlant la vérité morale par la vérité *architecturale*, ce qui nous vaut un livre sur la république romaine supérieur à celui de Niebuhr, et qui va charmer en Angleterre sir C. Lewis, le ministre de la guerre (qui en a écrit un inspiré par une idée analogue...) Puisse la république américaine lui laisser le loisir de le lire et d'en rendre compte dans la *Revue d'Edimbourg* [1] !

L'histoire moderne elle-même a ses légendes et ses fictions volontaires ou involontaires ; lisez plutôt la *Critique de l'Histoire des Girondins* de Lamartine, par Lamartine lui-même, qui en publie la première partie dans ses entretiens littéraires[2]. Lisez l'*Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer-Ternaux, qui va être le correctif indispensable de toutes les histoires de la Révolution et le miroir fidèle où il faut espérer que le despotisme et la démagogie, le frère et la sœur, ne pourront plus se regarder sans se trouver trop hideux pour continuer à s'embrasser... même pour étouffer, dans cette étreinte incestueuse, leur commune ennemie la LIBERTÉ[3] ! Les *portraits* sont pour l'histoire des *illustrations* non moins précieuses que les tableaux : nous recommandons à Lamartine, comme à M. Ternaux, un volume récent sur *Joseph Lebon dans sa vie privée et sa carrière politique*, — monument justificatif érigé par la piété filiale, dont nous aurons à parler, aussi bien que des *Mémoires de Carnot* que nous n'avons pu qu'annoncer encore.

Les soirées du monde ne sont pas encore assez multipliées pour nous interdire les lectures au coin du feu, ces lectures qui, moins préjudiciables que les bals, ne vous tranportent qu'en imagination dans ces salons dont l'éclairage brûlant étoufferait la salamandre elle-même ;

[1] Nous n'attendrons pas l'article que fera tôt ou tard certainement sir C. Lewis pour parler de cet admirable ouvrage : *l'Histoire romaine à Rome*, etc., 2 vol. in-8°, librairie Michel Lévy. — C'est aussi un livre remarquable que celui de sir G.-C. Lewis *Sur le degré de croyance que réclame l'Histoire romaine*.

[2] Voir le 70e entretien du *Cours familier*, qui contient aussi quelques belles pages d'autobiographie.

[3] *Histoire de la Terreur*, 1er vol., chez M. Lévy. — *Joseph Lebon*, chez Dentu.

n'attendez donc pas ce que nous avons l'intention de vous en dire en 1862 pour demander à votre libraire deux ouvrages qui se donnent la main par-dessus deux ou trois règnes et l'océan bouleversé de la Révolution : le second volume des *Cours galantes*, de M. G. Desnoireterres, et *les Salons d'autrefois*, de Mme la comtesse de Bassanville : il vous paraîtra piquant de passer du château de Roissy (chez M. de Vivonne), de l'hôtel Mazarin (chez M. de Nevers), du Temple (chez le grand prieur, M. de Vendôme) aux salons de la princesse de Vaudemont, d'Isabey, de la comtesse de Rumfort et de M. de Bourrienne. Les anecdotes piquantes abondent dans les deux ouvrages, car les deux auteurs se plaisent à mettre en relief les personnages historiques ou littéraires qui figuraient dans les cercles qu'ils nous peignent, Mme de Bassanville puisant plutôt dans ses souvenirs personnels, M. Desnoireterres dans les Mémoires du temps. Chez l'un et chez l'autre, nous trouverions également à prouver notre thèse sur l'esprit, ce privilégié, ce démocrate, ce roi et cet émeutier de la France! Personnellement M. Desnoireterres écrit en auteur qui n'eût pas été déplacé dans les société littéraires de l'autre siècle, et Mme de Bassanville est une tradition vivante, très-bien caractérisée dans une ingénieuse préface de M. L. Enault, quoique nous nous proposions de rectifier une ou deux erreurs de cette heureuse mémoire.

Je me doutais bien, en lisant le *Raymon* de M. Mario Uchard dans les colonnes du grave *Moniteur*, que le roman où l'esprit le plus vif se marie sans cesse aux sentiments les plus délicats n'avait pu être médité dans un salon. Le voici en un volume, et la dédicace au prince Poniatowski est datée d'une des villas les plus poétiques de l'Italie, où la flore des tropiques partage avec la flore d'Europe l'embellissement des jardins, et dont le seigneur hospitalier est un sénateur-artiste qui nous fera entendre cet hiver un duo du *Rosaire*. (Je vous souhaite Pauline Vaneri pour interprète, monseigneur, vous qui recevez si bien nos romanciers.) Je vais relire ce roman, dont le héros est un artiste aussi, racontant l'histoire de ses amours avec une de ses pudiques fiancées, idéal qu'on retrouve encore en Angleterre et dans les romans traduits par la *Revue Britannique*, car la Mary qu'épouse Raymon est Anglaise, une vraie Anglaise.

Notre Chronique a peu parlé des théâtres cette année, et il lui est pénible de voir que le théâtre qu'elle fréquente de préférence, par choix ou nécessité, n'ait guère offert à son public d'autre nouveauté qu'une pièce aussi vieille qu'*On ne badine pas avec l'amour*... Oui, vieille de vingt ans d'âge, et plus vieille encore par le radotage d'un Cassandre, d'un précepteur ivrogne, d'une duègne de parodie. Hélas!

malgré quelques élans de poésie lyrique, plus vieux encore est le sentimentalisme d'un écolier décoré du double titre de docteur et de chevalier, mais si dépourvu du vrai sens moral, qu'en même temps qu'il chante l'Hosanna de la passion exaltée avec une fière cousine, il n'hésite pas à séduire, par dépit, une naïve villageoise : quant à la fière cousine, dévote par orgueil, c'est bientôt par jalousie qu'elle oublie cet orgueil et martyrise impitoyablement la pauvre enfant qu'on a l'air de lui préférer... Est-ce donc là de la comédie? Est-ce du drame? N'est-ce pas abuser des talents si vrais dont dispose le Théâtre-Français que de les rendre interprètes d'un genre aussi faux? Espérons que ce théâtre disputera cet hiver le monopole des pièces originales au théâtre qui joue *Nos intimes*, par M. Victorien Sardou. Nous assistions hier aussi à la reprise du *Collier de perles*, de M. Mazères, et à celle de *la Vie indépendante*, pièce du Gymnase, par M. Fournier, dont le premier acte est de la bonne comédie... Les trois autres n'ont rien du drame larmoyant, quoique les loges y pleurent, parce que de tout temps on a aimé à pleurer au Gymnase [1].

Que le lecteur qui nous trouverait d'un goût trop sévère retrempe son sens critique dans les *Fantaisies littéraires du temps*, par M. Ed. Salvador, qui dit, avec une franchise pleine de verve « où en est la littérature moderne, ce que la mode et la fantaisie ont exercé d'action sur elle, ce qu'elle a reçu des mœurs, ce qu'elle leur a donné. » M. Ed. Salvador n'est pas un de ces critiques chagrins qui ne savent pas louer même ce qui est réellement beau, et prêts à s'écrier, comme le diable de Milton : « O mal, sois mon bien ! » Il est heureux, au contraire, de pouvoir aimer et admirer dans le domaine de la fantaisie comme dans celui de l'art. Mais les grands noms ne lui imposent pas. Les délicieuses odes inspirées par l'enfance à Victor Hugo ne provoquent pas son hypocrite enthousiasme pour ces débauches de génie, qui font une singulière cacophonie dans *la Légende des siècles*. Le volume de M. Salvador, qui réfute maint paradoxe, a plus d'un chapitre sur Shakspeare, et, ne serait-ce qu'à ce titre, nous y reviendrons.

L'*Armana provençal* de 1862 a paru ; avis aux fidèles de la langue d'oc et de la gaie science ; avis à ceux qui ont admiré la *Mireille* de Mistral, les *Oubretós* de Roumanille, la Grenade entr'ouverte d'Aubanel.

En janvier prochain, nous remercierons nos frères les félibres de nous avoir admis à nous réchauffer sous un rayon de leur soleil.

Le Directeur, Rédacteur en chef : **AMÉDÉE PICHOT.**

[1] *Nos intimes*, qui méritent d'être lus aussi bien que d'être vus, et *la Vie indépendante*, sont publiés à la librairie Lévy.

TABLE DES MATIÈRES.

CORRESPONDANCES DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Paris. — Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

